This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

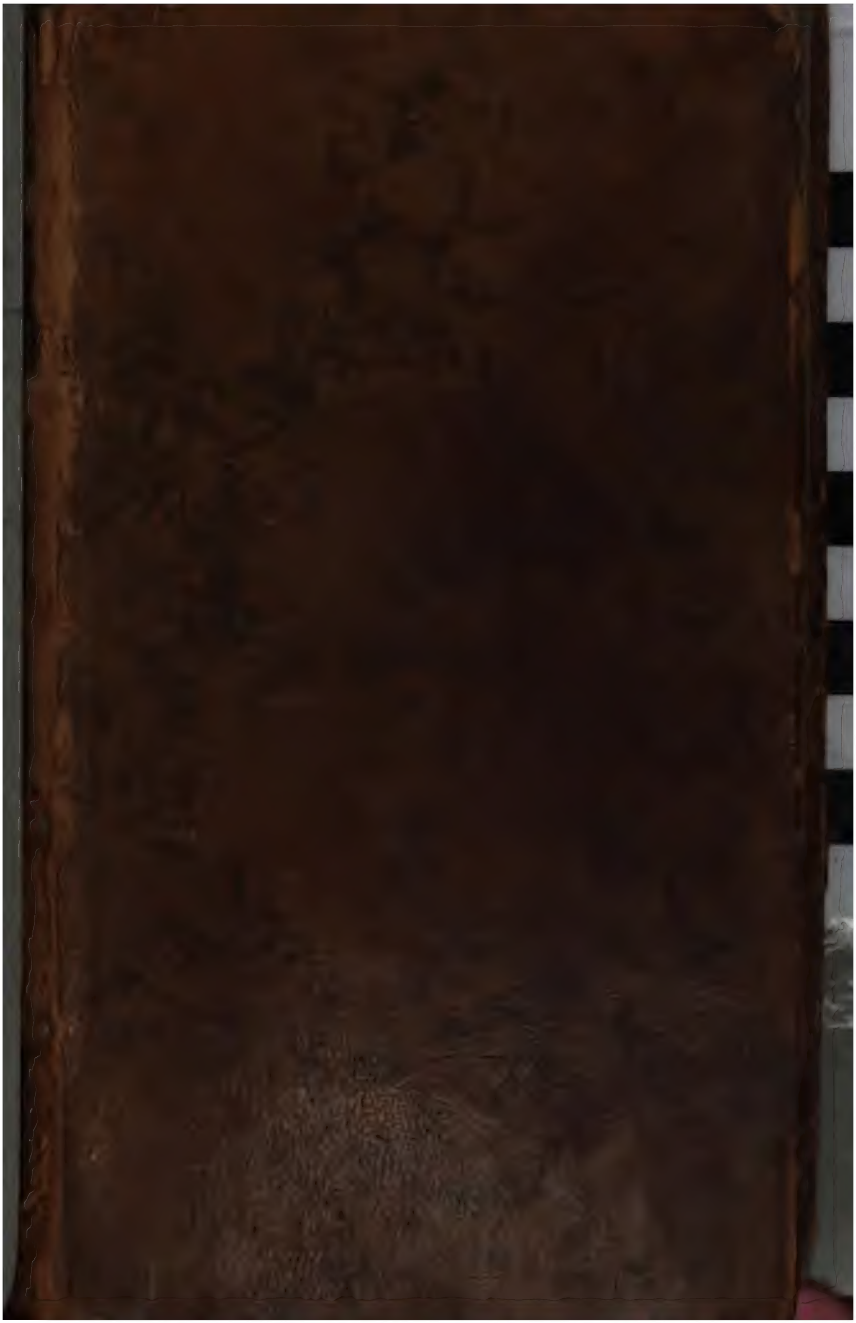
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MRA
Taylor Institution.

L'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ,

PASTORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE',

NOUVELLE EDITION,

Où ſans toucher ni au fonds ni aux épiſodes, on s'eſt contenté de corriger le langage, & d'abreger les converſations.

TOME QUATRIEME.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Auguſtins, près du Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

IV.Part.liv. I.pag. 1.
Guelard Sc.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS que Galatée cedant à ſon extrême jalouſie avoit éloigné de ſa préſence la nymphe Leonide, elle avoit deſiré pluſieurs fois de la revoir. Elle ſe rappelloit avec plaiſir ſa fidelité; & les témoignages de Sylvie la perſuaderent enfin que Leonide n'étoit point coupable de l'évaſion du berger Celadon. Mais ce qui contribua davantage à lui faire oublier tout reſſentiment contre la nymphe, ce

fut la mort de Clidaman, & les entrepri-ſes de Polemas. Elle en étoit uniquement occupée, & ne reſpiroit que la vengeance. Admirez comment le ciel ſe joue de la fineſſe des hommes, & la fait retomber contre eux-mêmes ; l'artifice dont Polemas avoit uſé pour perdre Lindamor dans l'eſprit de Galatée, fit qu'elle l'aima davantage.

Mais Lindamor étant éloigné d'elle, elle mouroit d'impatience d'avoir une perſonne à qui elle pût ouvrir ſon cœur ; & lorſqu'elle jettoit les yeux ſur ceux qui étoient autour d'elle, elle ne ſçavoit à qui confier un ſecret auſſi important. Sylvie avoit plus de ſageſſe & de prudence que ſon âge ne ſembloit le comporter, mais elle lui paroiſſoit trop jeune. C'eſt pourquoi elle cherchoit en elle même quelque pretexte pour rappeller Leonide, dont elle avoit tant de fois éprouvé le zele & la fidelité, excepté ſeulement par rapport à Celadon, que ſes nouvelles inquietudes lui avoient preſqu'entierement fait oublier. Ainſi lorſqu'elle entendit que l'artificieux Climante étoit revenu, & qu'Amaſis & le ſage Adamas deſiroient ſçavoir ſi c'étoit le même qui l'avoit déja trompée, elle dit que Leonide le reconnoitroit mieux que perſonne ; elle ſçavoit bien pourtant qu'il n'étoit pas moins connu de Sylvie. Elle

chargea donc Adamas de lui ramener promptement Leonide ; & quand Leonide eut appris la volonté de Galatée, elle voulut bien lui obéir, pour cacher les mauvais traitemens qu'elle en avoit reçus, mais elle forma la reſolution de revenir au plus tôt ſur les rives du Lignon, où elle avoit joui parmi les bergeres d'une ſi agreable liberté. Elle ſe diſſimuloit à elle même le principal ſujet qui lui faiſoit déſirer ſon retour; mais c'étoit en effet pour revoir Celadon qu'elle avoit laiſſé ſous le nom d'Alexis avec les bergeres de ce rivage ; car elle ne pouvoit ſe défaire de cette paſſion, quoiqu'elle n'eût aucune eſperance de voir Celadon quitter Aſtrée.

Lorſque Leonide arriva chés Adamas, elle les trouva tous prêts à partir, quoiqu'il fût encore très matin. Adamas, qui n'ignoroit pas combien la diligence eſt néceſſaire dans les affaires importantes, avoit donné dès la pointe du jour les ordres convenables pour faire conduire Madonte & Damon à Marcilli, où il les accompagna avec Leonide. Ils étoient eſcortés par des gens d'armes qu'Amaſis leur avoit envoyés ſous pretexte de leur faire honneur, mais en effet de peur qu'ils ne fuſſent inſultés en chemin.

Sylvie & la plupart de ſes compagnes informées que Leonide revenoit, vinrent

l'attendre à la derniere porte du château. A l'accueil qu'elles lui firent, elle comprit bien qu'elle en étoit veritablement aimée : ſi pourtant la vraie amitié peut ſe trouver à la cour. Sylvie entr'autres, la combla de careſſes ; & dès que Leonide eut ſalué Amaſis & Galatée, elle ſe retira avec Sylvie. Elles ſe rendirent mutuellement compte de ce qui s'étoit paſſé depuis leur ſeparation. Leonide raconta bien à ſa compagne le plaiſir qu'elle avoit gouté dans la compagnie des bergeres; mais plus fine qu'elle, elle ne lui dit rien de Celadon, ne croyant pas devoir confier ſon ſecret à une nymphe auſſi jeune. Et lorſque Sylvie lui demanda des nouvelles d'Alexis, qu'elle croyoit fille d'Adamas, elle lui en parla dans les termes du monde les plus indifferens.

Cependant Amaſis & Galatée rendirent à Damon & à Madonte toute ſorte d'honneurs ; ſoit à cauſe de leur mérite, ou pour engager Damon à les ſervir dans les troubles qu'elles prévoyoient. Damon fut incontinent mis au lit, & les chirurgiens ayant viſité ſes bleſſures, jugerent qu'il ſeroit entierement gueri dans peu de jours. Il eſt vrai que Madonte ne le quittoit point, & que par les marques de tendreſſe qu'elle lui donnoit, elle hâta ſa gueriſon. Comme elle vit qu'elle ſeroit obligée à

reſter quelque temps à Marcilli, elle reſolut de s'habiller en nymphe, pour n'être point differente des autres, & parce qu'elle comprit que Damon la verroit avec plaiſir ſous un habillement plus conforme à ſa naiſſance.

La nuit étant venue, & Galatée s'étant retirée, elle appella Leonide à qui elle avoit ordonné de coucher dans ſa chambre; & lui fit prendre une bougie. Elle regarda quelque temps la nymphe ſans lui parler; puis rompant le ſilence: » Hé bien, » Leonide, lui dit-elle d'un air gracieux, » êtes-vous toujours irritée contre moi? » Contre vous, madame, repondit Leoni- » de, en lui baiſant la main? Je vous ſup- » plie très-humblement de croire que ja- » mais Leonide ne s'oubliera juſqu'au point » de manquer à ce qu'elle vous doit; mais, » madame, ajouta-t'elle avec un petit ſou- » ris, oſerois-je vous faire la même deman- »de? Vous le pouvez, repartit la nymphe; » mais faiſons ici une confeſſion entiere, » afin de n'avoir jamais occaſion de nous » rien reprocher. Vous avez été irritée » contre moi; je l'ai été contre vous, & » cela par jalouſie: & vous Leonide, par » quelle raiſon? Si vous voulez, madame, » repliqua-t'elle, que je l'aye été, il faut » que ce ſoit pour cette même jalouſie. » Comment, reprit Galatée, vous étiez ja-

» louſe de moi ? Nullement, répondit-» elle, mais ſi j'étois en colere, c'eſt » par ce que vous m'imputiez une faute » dont je n'étois point coupable. Oublions » le paſſé, dit Galatée, & s'il y a eu quel-» que vivacité de ma part, accuſez-en l'er-» reur où j'étois au ſujet du druide. Ah, » madame, reprit Leonide, que c'étoit » un grand impoſteur ! & s'il vous avoit » plû de me croire, que vous euſſiez faci-» lement averé ſa malice! Mais, madame, » avez-vous ſçû depuis la verité ? Je l'ai » bien appriſe à mes dépens, s'écria la » nymphe, en pouſſant un profond ſoupir. » J'en remercie les dieux, dit Leonide, » par-là vous avez reconnu mon inno-» cence.

» Ne parlons plus de ce qui vous tou-» che, ajouta Galatée : je ſuis détrompée » entierement, & ſi j'avois pû vous rap-» peller plus tôt, ſans faire ſoupçonner le » ſujet de notre brouillerie, je n'y aurois » pas manqué ; mais je vous jure, Leoni-» de, que je n'ai pas diſcontinué de vous » aimer plus que vos compagnes. Cepen-» dant avouez la verité, vous favoriſâtes » l'évaſion de Celadon, quoique vous me » ſçuſſiez prévenue en ſa faveur. Et n'a-» viez-vous pas tort de vous oppoſer ainſi » à mes volontés? Confeſſez-le ſeulement, » Leonide, car je n'y ſonge plus mainte-

» nant. Madame, répondit-elle avec un
» petit ſouris, vous avez bien envie de me
» faire avouer une faute que je n'ai point
» commiſe, & que j'avouerois à preſent que
» vous n'y prenez plus d'interêt; mais je
» vous proteſte que je ne fis rien autre cho-
» ſe que de changer Celadon en Lucinde,
» & lorſque je l'habillois en fille, vous mê-
» me vous approuvâtes mon deſſein; quel
» interêt encore pouvois-je avoir à vous
» l'enlever? Si vous n'y en aviez point,
» reprit la nymphe, pourquoi me tour-
» mentiez-vous ſans ceſſe, afin que je lui
» permiſſe de retourner vers Aſtrée? Pre-
» mierement, dit Leonide, je craignois
» qu'on ne le vît parmi nous, ce qui au-
» roit nui à votre réputation; puis l'ingra-
» titude & les mépris de ce berger exci-
» toient mon indignation; mais ce qui me
» piquoit davantage, c'eſt que j'étois aſ-
» ſurée que l'on vous trompoit, & que Po-
» lemas de concert avec Climante avoit
» tramé cette méchanceté; j'eus l'honneur
» de vous le dire alors, madame, mais
» vous étiez trop prévenue pour m'écou-
» ter. Vous m'envoyâtes chercher Ada-
» mas à l'occaſion de la maladie du berger;
» je fus ſurpriſe par la nuit, & le hazard
» me conduiſit dans la maiſon où étoient
» Polemas & Climante. La chambre que
» l'on me donna étoit près de la leur; &

» le matin qu'ils ſe croyoient ſans té-
» moins, j'entendis de leur propre bouche
» l'hiſtoire du complot qu'ils avoient exe-
» cuté. S'il vous avoit plû de le verifier
» alors, rien n'étoit plus facile, le trom-
» peur étoit encore dans les bois de Savi-
» gnieu.

» Ah! Leonide, repliqua la nymphe,
» je m'en ſouviens, mais le temps m'en a
» plus appris que je n'euſſe pû en ſçavoir
» alors. Amaſis étoit auſſi prévenue que
» moi; mais ſes fauſſes prédictions par
» rapport à Clidaman l'ont entierement
» deſabuſée, enſorte qu'elle le hait main-
» tenant, autant que nous le haiſſons l'une
» & l'autre. J'eſpere que nous en ſerons
» bientôt vengées; car ſçachez qu'il re-
» paroit depuis quelques jours, & que j'ai
» ſaiſi ce pretexte pour vous rappeller.
» Comment, s'écria Leonide tranſportée
» de joye, l'impoſteur eſt revenu? Oui,
» Leonide; & de plus, il eſt le conſeil du
» traître Polemas. Madame, ajouta Leo-
» nide, me permettrez-vous de vous de-
» mander ce qu'ils ont fait de nouveau?
» Vous ſerez étonnée de leur perfidie, ré-
» pondit Galatée; car je veux bien vous
» confier un ſecret de la derniere impor-
» tance & dont Adamas eſt ſeul inſtruit.

» Vous ſçavez, Leonide, que ma mere
» alla auſſi à Savignieu pour ſçavoir de

» l'impoſteur quel ſeroit le ſuccès du voya-
» ge du malheureux Clidaman. Il lui dit
» qu'il reviendroit en ſanté & tout couvert
» de gloire ; helas nous avons appris il y
» a quelques jours par les lettres de Linda-
» mor que mon frere n'eſt plus, & que les
» bleſſures de Lindamor l'ont forcé à s'ar-
» rêter dans la ville des rhemois ! Clida-
» man n'eſt plus, s'écria Leonide ! Par-
» lez bas, dit Galatée ; nous avons le plus
» grand interêt à celer pour quelque
» temps ſa mort. L'inſolent Polemas por-
» te ſes vues juſques ſur moi ; il a reſo-
» lu de m'épouſer, même malgré moi.
» Vous avez ſçû ſon attentat contre Da-
» mon ; & nous ſommes bien informées
» qu'il a de ſecretes intelligences avec Gon-
» debaut. Sa trahiſon auroit déja éclaté, ſi
» il n'avoit craint mon frere ; & rien ne
» le retiendroit, s'il ſçavoit que nous l'a-
» vons perdu.

» Amaſis mande à Lindamor de venir
» le plus promptement qu'il pourra ; je
» ſuis aſſurée qu'il fera toute la diligence
» poſſible ; mais ſon éloignement nous don-
» ne de mortelles allarmes. Polemas a preſ-
» que toutes nos troupes à ſa devotion ; il
» a abuſé du pouvoir qu'Amaſis lui a con-
» fié, pour les corrompre. Or, continua
» Galatée, le traître ignorant la mort de
» mon frere, va temporiſant ; il a néan-

» moins fait revenir Climante au même » lieu ſans doute pour eſſayer encore de » me gagner. Adamas a perſuadé Amaſis » de le faire bien reconnoître, & de s'aſſurer » de lui ; il ne doute point que par ſon » moyen on ne ſçache toute la conſpira- » tion. Lorſqu'il propoſa ce parti, nous » étions dans ſa maiſon ; & comme je ſou- » haitois fort votre retour, je dis que per- » ſonne ne pouvoit en cette occaſion nous » ſervir mieux que vous qui aviez ſouvent » parlé à Climante. Voilà, ma chere Leo- » nide, le déplorable état où nous ſommes » reduites ; nous avons perdu Clidaman, » nos plus fideles ſujets ſont morts avec » lui, ou ſont loin de nous, & nous ſom- » mes preſqu'à la diſcretion de l'inſolent » qui nous menace de la ſervitude.

A ces mots Galatée ne put retenir ſes larmes, non plus que Leonide. Enfin, après avoir eſſuyé ſes yeux, Leonide répondit de la ſorte : » Madame, cette trahiſon » eſt ſi noire, & ſi mêlée d'ingratitude, que » le ciel n'en permettra jamais l'execution. » Les dieux ſont trop juſtes pour favoriſer » un pareil complot ; ils vous envoyeront » en cette néceſſité du ſecours, d'où peut- » être vous en attendez le moins. Prenez, » madame, une confiance legitime, & » ſoyez perſuadée qu'ils ne vous abandon- » neront point.

» Mais quel ſervice exigez-vous de » moi, madame ? Il faut, dit la nymphe, » que vous alliez reconnoître l'impoſteur; » & ſi c'eſt Climante, comme je le crois, » feignez que j'ai une paſſion extrême de » l'entretenir ſur une affaire importante, » & tâchez de le faire venir ici. S'il y vient » une fois, nous en ſerons maîtres. Si vous » ne le pouvez pas (car les méchans ſont » toujours dans la défiance) prenez avec » lui un jour où je puiſſe le trouver : vous » ſçavez que certains jours il ſe tient ca- » ché. Si on y alloit avec main forte, & » qu'il n'y fût pas, on le manqueroit & » peut-être pour toujours.

Après quelques diſcours ſemblables, Galatée vouloit que Leonide allât ſe re- » poſer ; mais la rappellant tout à coup : » encore faut-il, lui dit-elle, que je ſça- » che des nouvelles de vos bergeres du Li- » gnon, & quels ont été vos amuſemens, » tandis que vous avez été éloignée de la » cour. Madame, répondit Leonide, je » n'ai jamais rien vû de plus beau, ni de » plus aimable, & qui pourroit s'ennuyer » avec elles ſeroit bien de mauvais goût. » Figurez-vous, madame, que l'âge d'or » dont on nous fait de ſi agréables deſcri- » ptions, avoit moins de charmes & moins » de douceurs. A la maniere dont vous en » parlez, ajouta la nymphe, vous m'inſ-

» pireriez l'envie de me faire bergere. Ma-
» dame, reprit Leonide, ſi vous aviez une
» fois goûté la tranquillité dont elles jouiſ-
» ſent, vous auriez peine à les quitter.
» Mais, pourſuivit Galatée, elles ne ſont
» pas ſans inquietudes? Lorſqu'elles per-
» dirent Celadon, n'eſt-il pas vrai qu'elles
» en reſſentirent du déplaiſir? *Madame*,
» elles ſont ſujettes aux loix de l'humani-
» té; mais leurs inquietudes comparées aux
» nôtres ſont bien legeres. *Cependant* j'ai
» oui dire qu'Aſtrée & tous ceux du ha-
» meau avoient témoigné une vive dou-
» leur. *Si la perte* d'un berger auſſi accom-
» pli ne les avoit point touchées, elles au-
» roient été inſenſibles. Si elles ſentirent
» ſa perte, reprit finement Galatée, elles en
» auront mieux goûté le plaiſir de le re-
» trouver. » Leonide comprit incontinent
ce qui faiſoit parler ainſi la nymphe;
auſſi, répondit-elle froidement: » Sans
» doute elles auroient été ravies de le re-
» voir, car il étoit aimé de tous ceux qui
» le connoiſſoient; mais elles n'y penſent
» preſque plus maintenant, & toutes ſont
» perſuadées qu'il eſt mort. J'en ſuis veri-
» blement affligée, dit la nymphe; c'étoit
» un des hommes le plus accompli que
» j'aye vû. Mais, ajoûta-t'elle, il eſt tard,
» retirez-vous; & demain ne manquez pas
» d'aller avec Sylvie reconnoître ſi c'eſt

» Climante, ou quelqu'autre impoſteur, » qui paroît depuis quelques jours près de » nos jardins de Montbriſon.

Tels furent les premiers diſcours que Galatée tint à Leonide. Celle-ci crut remarquer que la nymphe n'étoit pas ſi bien guerie de ſon amour, qu'elle vouloit le faire croire. C'eſt pour cela qu'elle reſolut de ne lui rien dire du berger, elle n'ignoroit pas qu'une flamme mal éteinte ſe rallume aiſément. Et pour ne point manquer à l'ordre qu'elle avoit reçû, après en avoir conferé avec Adamas qui lui donna ſes inſtructions, elle prit Sylvie avec elle le plus tôt qu'elle put, & ſe rendit au lieu où étoit Climante.

Elles douterent d'abord que ce fût lui; tout avoit pris une forme differente : au lieu du temple couvert de rameaux & de feuillages, elles en trouverent un plus ſolide. Il y avoit pluſieurs jours non ſeulement pour éclairer l'autel qui étoit à l'une des extrêmités, mais encore afin que l'on vît plus aiſement l'interieur de ce temple. Les portes en étoient fermées. Les nymphes monterent les degrés qui menoient au veſtibule, & de là elles virent par les fenêtres qui étoient aux deux côtés de la porte un autel à l'extrêmité du temple, & ſur un petit marchepié un homme en oraiſon. Elles ne purent d'abord le reconnoître,

parce qu'il leur tournoit le dos. Mais comme le temple étoit petit, & que l'homme qui étoit en priere éleva ſa voix, elles entendirent qu'il diſoit : »S'il eſt ainſi, ô puiſ- » ſante & redoutable deité, je t'en deman- »de un ſigne.»Et après qu'il eut repeté trois fois ces mêmes paroles, le feu prit de lui-même ſur l'autel avec la même promptitude qu'autrefois. Les nymphes jugerent par là que c'étoit l'impoſteur qu'elle cherchoient. Elles ne ſe trompoient pas. Climante les ayant apperçues de loin, s'étoit mis en cet état pour leur impoſer plus ſûrement par un exterieur de ſainteté. Mais les nymphes feignant de ne point demêler ſon artifice proferoient aſſés haut des paroles pleines d'admiration. Climante étoit tranſporté de joye ; en même temps il tourne la tête vers elles ; & parce qu'elles lui demanderent à entrer dans le temple, il fit ſemblant de prendre de l'eau luſtrale, & s'en laver les yeux & les oreilles que la vue des nymphes & leurs diſcours avoient profanées. Et rallumant le braſier qui étoit ſur l'autel, il y jetta de la verveine avec quelques feuilles de gui & de chêne. Lorſqu'il crut que le feu avoit pû faire l'effet qu'il deſiroit, il éleva ſa voix & dit : » Si tu veux, ô puiſſante deité, » qu'elles entrent dans ton ſaint temple, » ouvres-en toi-même les portes. » A ces

mots les portes s'ouvrent, & les nymphes quoique convaincues que c'étoit un fourbe, ſont ſaiſies de frayeur. Elles héſiterent quelque temps ſi elles entreroient. Mais il vint avec les ornemens de druide, & d'un air de gravité les en ſolliciter, pour jouir, diſoit-il, de la faveur ſinguliere que la deité vouloit leur accorder.

Leonide & Sylvie s'étant raſſurées, le ſuivirent juſqu'au pié de l'autèl, où à l'imitation de l'impoſteur elles ſe mirent à genoux. Elles ne ſe leverent, que lorſque s'étant levé lui-même, il leur dit: » Leo» nide & vous Sylvie, la deité que je ſers » approuve que vous ſoyez venues dans » ſon ſaint temple. En m'avertiſſant que » vous y veniez elle m'a ordonné de vous » laiſſer entrer, ſans vous purifier ni par » des parfums, ni par l'eau luſtrale. J'en » ai été ſurpris, & c'eſt pour cela que je » lui ai demandé un ſigne de cette volonté » extraordinaire. Le feu du ſacrifice que » j'avois préparé s'eſt allumé ſoudain; & » lorſque vous êtes arrivées, ne pouvant » encore me perſuader que vous puſſiez » entrer de la ſorte, je l'ai ſuppliée de vous » ouvrir elle-même les portes de ſon tem» ple: ce qu'elle a fait miraculeuſement, » comme vous le voyez. Maintenant, ô » puiſſante deité, continua-t'il en ſe tour» nant vers l'autel, ſi tu as agréé que ces

» nymphes ſoient venues t'adorer dans ton » enceinte ſacrée, montre par quelque ſi- » gne que tu leur permets d'y reſter, & d'y » faire leurs prieres !

Lorſqu'il profera ſes paroles, le feu du ſacrifice étoit éteint; & preſqu'en même-temps les portes ſe refermerent d'elles mêmes. Les nymphes n'ignoroient pas que le faux druide étoit un impoſteur ; cependant elles furent ſaiſies d'étonnement, parce qu'elles s'imaginerent que ces prodiges étoient l'effet de quelqu'enchantement. Déja elles ſe diſpoſoient à ſortir, lorſqu'il les retint, en leur remontrant que les portes s'étant fermées par la volonté de la déeſſe, ce ſeroit l'offenſer que de les ouvrir, avant qu'elle eût marqué le vouloir: qu'elles lui expliquaſſent donc le motif qui les amenoit, afin qu'elles joigniſſent leurs prieres aux ſiennes pour engager la déeſſe à lui inſpirer ce qu'il devoit leur répondre.

Les nymphes effrayées tacherent de ſe raſſurer ; & Leonide lui expliqua en begayant le deſir de Galatée ; le ſuppliant s'il vouloit bien ſe rendre auprès d'elle de ne pas differer, parce qu'elle avoit des affaires de la derniere importance à lui communiquer. Alors Climante prenant un viſage ſevere : » Sages nymphes, dit-il, » nous ne pouvons pas diſpoſer de nous- » mêmes, comme le reſte des hommes; devoués

» devoués au ſervice des dieux, nous ne » pouvons rien prendre ſur nous ; je dirai » plus, il m'eſt défendu de ſortir des limi- » tes que la déeſſe m'a marquées, que par » ſa permiſſion expreſſe. Il m'eſt donc im- » poſſible de vous répondre, que je n'aye » conſulté l'oracle ; & ſi dans cinq jours » vous revenez en ce lieu, vous entendrez » la réponſe. Cependant offrons-lui du » gui ſacré, de la verveine, & de la ſa- » bine.

A ces mots, prenant quelques feuilles de chêne, il en fit des chapeaux en forme de guirlande, qu'il leur mit ſur la tête, & rallumant le feu ſur l'autel, il y jetta du gui, de la verveine & de la ſabine, puis ſe remettant à genoux, il fit quelques prieres à voix baſſe. Et lorſqu'il vit qu'il en étoit temps : » O grande & redoutable déeſſe, s'écria-t'il s'étant relevé, & tenant le coin de l'autel,» Si les prieres & les ſuppli- » cations de ces nymphes te ſont agréa- » bles, ouvre-leur les portes de ta ſainte » demeure, afin qu'après t'y avoir adorée, » elles puiſſent ſe retirer comblées de ſa- » tisfaction ! » Les nymphes obſerverent Climante, & ne remarquerent aucun mouvement qui pût leur faire ſoupçonner l'artifice ; il leur ſembla que les portes s'ouvroient d'elles-mêmes.

Alors l'impoſteur prit les nymphes par

la main, & leur dît : » Allez, ames pures, » ſouvenez-vous que vous êtes cheries du » ciel, & qu'il ne vous refuſera rien de ce » que vous lui demanderez. » Puis les reconduiſant hors du temple, après quelques cérémonies il joignit les mains, leva les yeux au ciel, & s'en retourna au lieu où elles l'avoient vû à leur arrivée. Les nymphes qui croyoient toujours avoir quelque démon à leur ſuite, s'éloignerent le plus promptement qu'elle pûrent ; mais Climante s'imaginant qu'elles ſe tenoient cachées pour l'obſerver, jetta de l'eau ſur le feu du ſacrifice, & les portes ſe refermerent preſqu'auſſi-tôt. Les nymphes, quoique déja loin, pûrent appercevoir ce nouveau prodige, parce qu'elles tournerent la tête au bruit que firent les portes en ſe fermant.

Galatée n'étoit pas levée, lorſque Sylvie & Leonide arriverent. La frayeur étoit encore peinte ſur leur viſage, & la nymphe en fut allarmée. Mais lorſqu'elles lui eurent raconté ce qu'elles avoient vû, elle ne put s'empêcher d'en rire. » Je vous » aſſure, madame, ajouta Sylvie, que je » ne ſuis point trop ſuſceptible de frayeur, » mais ces portes, je l'avoue, ne ſe ſont ni » ouvertes, ni refermées d'elles mêmes, que » mes cheveux ne ſe ſoient heriſſés : & je » croi que tout autre à ma place n'eût

» pas été moins effrayée. Mon dieu, ma-
» dame, reprenoit Leonide, figurez-vous
» qu'en ce moment la porte de votre cabi-
» net s'ouvre & ſe ferme d'elle-même,
» avouez la verité, vous auriez peur aſſu-
» rément. Jugez d'ailleurs, ſi nous trou-
» vant ſeules avec un homme ſi artifi-
» cieux, notre peur n'étoit pas bien fon-
» dée. Enfin, madame, pourſuivit Leo-
» nide, nous vous aſſurons que c'eſt le mê-
» me Climante que vous avez vu; enchante-
» ment ou non, il n'eſt pas en ce lieu ſans
» avoir quelque grand deſſein.

» Mais, reprit Galatée, quand a-t'il pro-
» mis de venir? Comment, madame, pro-
» mettre de venir, répondit Sylvie! Il ne
» marche pas ainſi ſans la permiſſion des
» dieux. Il veut, dit-il, conſulter ſon ora-
» cle, & dans cinq jours, ſi nous allons le
» trouver, il nous fera entendre ſa répon-
» ſe. Pour moi j'apprehende déja de retour-
» ner vers un homme qui a des legions
» d'eſprits à ſes ordres.

Après quelques diſcours ſemblables que Galatée ne pouvoit entendre ſans rire, elle leur défendit de ne parler qu'au ſeul Adamas de ce qu'elles avoient vu : mais qu'elles pouvoient bien publier les merveilles dont elles avoient été témoins, & la ſainteté du druide; » car ajoutoit la nym-
» phe, il a ſans doute ici des émiſſaires,

» pour lui rapporter ce qu'on dit de lui: » lorſqu'il pourra croire que vous prenez » ſes artifices pour autant de prodiges, il » ne ſera point dans la défiance; & par là » nous pourrons executer notre deſſein.

D'un autre côté, Climante paſſa le reſte du jour en ſes feintes dévotions, de peur d'être ſurpris dans quelque action qui démentît ſa prétendue ſainteté. Mais lorſque la nuit fut venue, il ferma bien ſon temple, & prenant d'autres habits, il entra dans les bois qu'il connoiſſoit fort, & ſe rendit auprès de Polemas pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé, & déterminer avec lui le parti qu'il prendroit par rapport à Galatée. Polemas fut ravi que la nymphe deſirât encore de parler à Climante; il craignoit que la nymphe n'eût reconnu ſes artifices; mais cette nouvelle le raſſura. » Je ſuis perſuadé, ajouta Climante, que » les hommes les plus ruſés euſſent été éga- » lement deçus; car ſi jamais deſſein fut » conduit avec prudence, il faut avouer » que c'eſt le nôtre. Pour moi, malgré » l'idée que vous avez eue, je n'ai pû » me perſuader qu'elles ayent ſoupçonné » le moindre artifice. Mais ſi le premier » les a trompées, ſoyez aſſuré qu'elles ſe- » ront encore moins dans la défiance par » rapport au ſecond.

Cependant on vint avertir Polemas

qu'un meſſager lui apportoit des nouvelles importantes. Polemas fait auſſitôt retirer Climante dans ſon cabinet, & commande qu'on faſſe entrer le meſſager. » Seigneur, lui dit-il, après l'avoir ſalué, » Meronte votre fidele ſerviteur m'a char» gé de vous remettre ce billet, & de vous » dire, quand vous l'aurez lû, quelque » choſe de ſa part pour votre ſervice. » Alors Polemas ouvre ce billet, & voit que ce n'eſt qu'une lettre de créance. Il prend donc le meſſager par la main, & le tire le plus près qu'il peut de la porte du cabinet où étoit Climante, afin que celui-ci pût l'entendre. Il penſa bien qu'il s'agiroit de quelque choſe qu'il ſeroit néceſſaire de lui communiquer ; car Meronte étoit un des principaux de la ville de Marcilli, & l'un des ſerviteurs de Polemas le plus affidé. Il interroge le meſſager qui étoit fils de Meronte, & par lui il eſt informé de l'arrivée de Damon, des honneurs qu'Amaſis & Galatée lui rendoient, du ſoin qu'elles prenoient de ſes bleſſures, & de ce que les chirurgiens en penſoient. Ce meſſager lui dit enſuite de quelle maniere la garde ſe faiſoit dans la ville, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'Amaſis & Adamas ſoupçonnaſſent la moindre entrepriſe. Il l'aſſure enfin que quand il lui plairoit, il lui ouvriroit une porte ſans aucune difficulté

A ces nouvelles, Polemas fut tranſporté de joye. Après avoir remercié Meronte de ſa fidelité & de ſon zele, il le conjura de les lui continuer, & l'aſſura qu'il le recompenſeroit en temps & lieu, & que dans l'occaſion il auroit recours à lui comme à la perſonne du monde en qui il avoit le plus de confiance. En même temps lui donnant une ſomme conſiderable : » Recevez, » lui dit-il, ce témoignage de ma bonne » volonté, peut-être qu'un jour je pourrai » vous marquer autrement ma reconnoiſ- » ſance. Mais, ajouta-t'il, n'y a-t'il rien » de nouveau à la cour ? Seigneur, répon- » dit le jeune homme, on ne parle que de » la ſainteté d'un druide qui s'eſt retiré » près de Montbriſon, & qui obtient des » dieux tout ce qu'il leur demande. Et, ce » qui l'a plus mis en réputation, c'eſt le » voyage que Leonide fit hier vers lui. Elle » en rapporte tant de merveilles, qu'elle » ravit en admiration tous ceux qui l'en- » tendent. Mais, interrompit Polemas, » qu'y a-t'elle particulierement remarqué? » Seigneur, continua le meſſager, elle dit » que les portes du temple s'ouvrent & ſe » ferment d'elles même à la voix du ſaint » homme ; pour moi, comme vous ſçavez, » je vais rarement au chateau, & je ne ſçai » rien que par autrui : ce qu'il y a de vrai, » c'eſt que l'on en raconte de grandes mer-

» veilles. » A ces mots Polemas laiſſant aller le jeune homme : » Aſſurez votre pe-» re, lui dit-il, que les nouvelles qu'il m'a » fait ſçavoir par vous m'ont fait un vrai » plaiſir, & que s'il continue à m'infor-» mer de ce qui ſe paſſera, il doit compter » ſur toute ma reconnoiſſance.

En même temps, Polemas revient trouver Climante ; celui-ci ayant entendu le meſſager, ne pouvoit s'empêcher de rire de l'opinion que l'on avoit conçue de lui. » Mais, diſoit Polemas, apprenez-moi » comment ce feu allumé ſur l'autel peut » ouvrir & fermer les portes qui en ſont ſi » éloignées ; quoique vous me l'ayez dit » pluſieurs fois, je vous avoue que je ne » conçois pas que cela puiſſe s'executer ſi » aiſément. Figurez-vous, répondit Cli-» mante, ce petit temple long de trente » piés ou environ, & large de douze ou » treize. La baſe a dix piés de hauteur, en » ſorte que pour entrer dans ce temple, il » faut monter douze marches. C'eſt dans » cette baſe que ſont placées les machines » dont j'avois beſoin. Les portes ſont lege-» res ; elles portent ſur deux pivots qui » deſcendent juſqu'au bas : l'autel qui eſt » à l'autre extrêmité eſt creux, mais joint » de maniere que l'air même n'y ſçauroit » entrer. J'ai placé au deſſous une grande » peau de bouc, dont le col entre avec un

» tuyau dans le creux de l'autel ; le tout eſt
» bien exactement fermé, & c'eſt en cela
» que conſiſte preſque tout l'artifice. A
» cette peau de boue eſt attachée une cor-
» de, qui ſoutenue par une poulie va ſe ren-
» dre aux pivots, car elle ſe partage en
» deux vers l'extrêmité. Entre la peau de
» bouc & la poulie eſt un poids tel que je
» l'ai jugé néceſſaire pour fermer la porte.
» Or voici tout l'artifice ; auſſitôt que l'au-
» tel eſt échauffé, l'air ſe rarefiant entre
» dans la peau de boue par le canal, & la
» peau s'enflant éleve le poids qui tenoit la
» corde abaiſſée: alors les portes s'ouvrent.
» Au contraire le feu venant à s'éteindre,
» & l'air reprenant ſa premiere place, la pe-
» ſanteur du poids fait tourner les pivots,
» & les portes ſe referment. Toute la dif-
» ficulté eſt de connoître quand l'autel eſt
» aſſés échauffé, ou aſſés refroidi, pour
» commander à temps aux portes de s'ou-
» vrir ou de ſe fermer ; car il n'y a perſonne
» qui voyant l'effet ne ſoit perſuadé qu'il
» y a du ſurnaturel, s'il n'eſt inſtruit de l'ar-
» tifice. En cette occaſion, je puis bien me
» louer de ma fortune : à peine j'avois pro-
» feré le mot, que les portes s'ouvroient
» & ſe refermoient ; & je remarquai bien
» la frayeur de Leonide & de Sylvie.

» Enverite, s'écria Polemas, il n'y a
» que Climante au monde qui eût pû ima-
giner

» giner un pareil artifice; moi même j'au-
» rois eu peine à le démêler ; mais conti-
» nua-t'il en l'embraſſant, qu'elle ſera l'iſ-
» ſue de notre peine ? La plus heureuſe que
» nous puiſſions deſirer, dit Climante. L'a-
» venir eſt impénetrable pour nous, il eſt
» vrai, mais il arrive preſqu'infailliblement
» que des commencemens heureux ſont
» ſuivis d'une fin également heureuſe. Or
» il n'y a perſonne dans cette contrée qui
» ne ſoit à vous. Au dehors, vous êtes
» aimé de tous les princes voiſins. Ceux
» qui pourroient vous traverſer ſont loin
» de vous, & Clidaman ſert un prince ſi
» éloigné du Foreſt, que le ſecours de ce
» prince ne peut lui être utile. Nous n'a-
» vons donc à faire qu'à des femmes qui,
» à la verité, ſont redoutables en amour,
» mais qui d'ailleurs ne ſont gueres à
» craindre.

» Mais, reprit Polemas, au moins con-
» viendrez vous qu'Adamas eſt pour nous
» un puiſſant ennemi, & que nous trou-
» verons de grands obſtacles dans l'auto-
» rité d'Amaſis, & dans la prévention de
» Galatée ſur tout ; elle a des deſſeins bien
» contraires aux miens. Qu'en ſçavez-vous,
» repartit Climante ? N'eſt-il pas vrai
» qu'elle vous a aimé ? Je l'avoue, répon-
» dit Polemas ; mais je ne ſçai comment
» Lindamor me l'a ravie. Souvenez-vous,

» ajouta Climante, que le propre des jeu-
» nes perſonnes eſt de vouloir tout, & de
» ne rien vouloir; elles ſe laiſſent empor-
» ter à tous les objets qui les frappent,
» ſans s'attacher à aucun. Mais dites-moi,
» je vous ſupplie, ſi elle n'avoit deſſein
» d'obſerver ce que je lui ai dit, pourquoi
» m'auroit-elle fait prier avec tant d'inſtan-
» ce par Leonide de l'aller trouver. Non,
» croyez-moi, il me ſemble que je lis dans
» ſon cœur qu'elle m'attend avec une im-
» patience extrême, pour ſe remettre entre
» mes mains. Songez que je lui ai donné la
» plus vive allarme, quand je lui ai dit que
» ſi elle choiſiſſoit un autre époux que ce-
» lui qui lui eſt deſtiné par les dieux, elle
» ſeroit malheureuſe au dernier point.
» Mais, repliqua Polemas, ſi elle pénétre
» votre artifice.... Mais, interrompit Cli-
» mante en colere, ſi le ciel tomboit.... Sça-
» chez que ſi Climante avoit entrepris d'é-
» pouſer Amaſis, il en viendroit à bout;
» mais, ajouta-t'il froidement, Leonide
» me ſuffit. O, dit incontinent Polemas,
» je vous la promets, ſi mon mariage avec
» Galatée réuſſit. Et moi, dans peu, ajou-
» ta Climante, je vous donne Galatée, ou
» j'y perds la vie.

En même temps ils délibererent s'il feroit venir Galatée, ou s'il iroit la trouver. Ils conclurent enfin à ce dernier parti, par-

ce que ſi elle ſe rendoit au temple, il étoit à craindre que la machine ne jouât pas ſi bien qu'à l'ordinaire, & qu'en voulant perſuader que c'étoit la divinité qui ouvroit & fermoit les portes, on ne ſoupçonnât qu'il y eût quelque défaut, puiſqu'on ne feroit jamais qu'une même choſe : au lieu qu'en allant à Marcilli il n'y avoit point d'inconvenient; & qu'il auroit ſeulement à penſer à ce qu'il devroit dire à la nymphe. Ils ſe ſeparerent dans cette reſolution, eſperant de voir bien tôt la fin de leur entrepriſe.

Mais Polemas qui avoit un eſprit vif & ſolide ne comptoit pas tellement ſur l'artifice de Climante, qu'il ne ſe preparât à faire réuſſir ſes deſſeins par la force, ſi la ruſe de Climante devenoit inutile. Outre qu'il avoit gagné tous les gens de guerre, il s'étoit rendu maître de toutes les places fortes, & de tous les paſſages, & cela ſi ſecretement, que perſonne ne l'avoit remarqué. Il avoit encore menagé des intelligences avec tous les princes voiſins, & s'étoit aſſuré de leurs ſecours. A ces précautions, il avoit ajouté celle de faire un grand amas de toutes ſortes d'armes & de munitions. Et parce qu'il n'avoit pas le temps de ſe livrer aux détails, il ſe repoſa de ce ſoin ſur quatre perſonnes qu'il avoit ſçu intereſſer à ſa fortune. C'étoit Pele-

donte qu'il fit general de la cavalerie ; Argonide à qui il donna le commandement de l'infanterie ; Liſtandre, & Ligonias, qu'il chargea l'un des machines de guerre, & l'autre des munitions & des vivres.

Dès que Climante fut parti, Polemas fit appeller ces quatre hommes qui lui étoient affidés, & leur demanda à chacun ſur quoi il pouvoit compter, ſi dans huit ou dix jours il avoit beſoin de troupes. Peledonte lui promit deux mille cinq cens hommes de cheval tous du Foreſt, & deux mille étrangers, Argonide douze mille tant piquiers qu'arbalêtiers & frondeurs, & de plus ſix mille étrangers. Ligonias l'aſſura qu'il avoit pour quatre mois de toute ſortes de vivres, & Liſtandre ajouta que s'il vouloit viſiter l'arſenal, il en ſeroit content. » Or mes amis, leur dit-il, en » les embraſſant, je me ſuis repoſé ſur » vous de mes affaires ; j'étois bien perſua- » dé que vous en auriez plus de ſoin que » moi même. Peut être ces préparatifs » nous ſeront-ils inutiles, car il me ſem- » ble que le ciel veut amener nos deſſeins » à une fin heureuſe par les voyes de la » douceur ; c'eſt ſans doute la voye la plus » convenable, & je le ſouhaite pour le » bien de cet état. Cependant il faut ſe » préparer à tout ; il faut que dans huit jours

» je ſois ceſar ou rien. Je vous ſupplie » donc de veiller aux choſes dont vous » avez bien voulu prendre la charge, & de » les tenir prêtes, ſuppoſé que nous ſoyions » obligé de recourir à la violence. » A ces diſcours il ajouta de magnifiques promeſſes ; après quoi ils ſe ſeparerent, en attendant de nouveaux ordres.

Tandis que l'ambitieux Polemas faiſoit jouer tous ſes reſſorts, & que le Foreſt étoit menacé de troubles affreux, l'amour tourmentoit Celadon, que Leonide avoit laiſſé ſous les habits d'Alexis dans la maiſon d'Aſtrée. La bergere, & ſes compagnes étoient également trompées par ce déguiſement. Lycidas même ſon frere, & ſes meilleurs amis n'en eurent jamais le moindre ſoupçon ; auſſi Phocion ne fit il aucune difficulté de lui donner une chambre commune avec Aſtrée. Celle ci & ſa compagne Phylis, lorſque pour obéir au ſage Adamas, Leonide ſe rendit à Marcilli, firent tout ce qu'elles purent pour ſe rendormir, parce que l'aurore ne faiſoit que de paroître & qu'elles vouloient laiſſer repoſer la feinte Alexis qu'elles croyoient en effet incommodée.

Mais l'amour d'Aſtrée pour ce berger qu'elle croyoit fille druide, & la reſolution qu'elle avoit priſe de le ſuivre dans les antres des carnutes, pour y conſacrer le reſte

de ſes jours au ſervice du grand Thautates, la preſſoient de telle ſorte, qu'elle ne pouvoit plus s'occuper d'un autre objet.

D'un autre côté Phylis n'ignorant pas les inquietudes dont la belle & ſage Diane étoit accablée, depuis l'impoſture de Laonice, avoit une impatience extrême de rejoindre ſa compagne, pour ſoulager ſes ennuis. Elle ſçavoit par experience combien la jalouſie eſt un mal inſupportable. Mais Celadon n'étoit pas plus tranquille que ces belles bergeres. En ſe rappellant la défenſe qu'Aſtrée lui avoit faite de paroître devant elle, la reſolution qu'il avoit priſe de lui obéir, les raiſons qu'Adamas avoit employées pour l'arracher à la vie ſolitaire, l'artifice dont Leonide & lui s'étoient ſervis pour l'amener dans la maiſon même d'Aſtrée, & comment enfin ils le contraignoient à demeurer ſeul auprès d'elle ; ce malheureux berger avoit la tête ſi embarraſſée, qu'il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Il conſideroit qu'il étoit parmi des perſonnes avec qui il avoit vêcu dans la plus étroite familiarité, enſorte qu'il lui étoit comme impoſſible de ſe cacher plus long temps à leurs yeux. Et quoique la vertu d'Adamas parût extrêmement autoriſer ſa feinte, il ſçavoit pourtant que ceux qu'il devoit tromper étoient ſi éclairés, qu'une ſeule de ſes actions, une ſeule

de ſes paroles qui dementît la qualité qu'il prenoit, feroit incontinent découvrir l'artifice. Sur cela, il ſe repreſentoit avec qu'elle prudence il devoit feindre d'ignorer tout ce qui concerne la vie paſtorale, qui lui étoit pourtant ſi connue, de méconnoître ſes proches, ſes amis, & les lieux où il avoit ſi long temps vêcu; & de n'avoir pas la moindre connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé entre la bergere & lui. Pour peu qu'il ſe fût mépris, il ſçavoit bien qu'Alexis & Celadon ſe reſſembloient ſi parfaitement, que leur voix & leurs façons étoient ſi ſemblables, qu'on auroit reconnu le berger Celadon au travers des habits de la feinte druide. Mais ce qui l'inquiétoit davantage, eſt qu'il jugeoit bien que s'il ne ſe rendoit maître de ſa paſſion, il riſquoit de paſſer les bornes que ſon déguiſement lui preſcrivoit. Cette idée l'avoit empêché juſques là de jouir de tout ſon bonheur. Combien de fois avoit-il commandé à ſa bouche & à ſes mains de ne ſe point licentier aux choſes mêmes que ſon déguiſement ſembloit lui permettre? & combien de fois avoit il détourné ſes yeux des beautés qui lui avoient eté cachées juſqu'alors, & dont la vue lui étoit permiſe maintenant qu'il paroiſſoit ſous le nom d'Alexis? Il craignoit que cette curioſité ne fît ſoupçonner ce qu'il cachoit avec tant de ſoin.

Après qu'il eut long temps roulé dans ſon eſprit ces differentes penſées, il prit enfin la reſolution de s'éloigner le plus tôt qu'il pourroit, perſuadé qu'il étoit impoſſible qu'il y demeurât davantage, ſans être reconnu. Et pour tirer quelque fruit de ce qu'Adamas avoit ſi bien commencé, il reſolut d'employer ſi bien le temps qu'il reſteroit en ce lieu, qu'il n'en perdît pas un inſtant. Il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que d'engager Aſtrée à l'aimer encore plus, jugeant avec raiſon que venant enſuite à le reconnoître, elle ne le banniroit pas aiſément de ſa preſence ; & pour la faire inſenſiblement paſſer de l'amitié à l'amour, il ſongea à lui en donner l'exemple, en lui témoignant l'affection la plus reſſemblante qu'il pourroit à celle que lui marquoit autrefois Celadon. Mais lorſqu'il voulut en venir à l'execution, il y trouva bien plus de difficulté qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Comment témoigner en effet de l'Amour à cette bergere, ſans lui donner une opinion qui s'ajuſtoit mal avec le titre qu'il avoit pris de vierge druide ?

Dans cette agitation, il ne put retenir ſes ſoupirs. Il fut entendu des bergeres qui n'avoient pu fermer les yeux, & qui pour ne pas interrompre ſon repos avoient feint de dormir ; mais connoiſſant qu'il étoit éveillé, Aſtrée ſentit bien qu'une grande

paſſion n'eſt jamais ſans crainte. Quoiqu'elle ſçût qu'Alexis avoit ſaiſi le pretexte d'une indiſpoſition, pour demeurer plus long temps auprès d'elle, elle craignit qu'un mal veritable n'arrachât à la belle Alexis les ſoupirs qu'elle entendoit. Alors ſe tournant doucement vers Phylis : » ma » ſœur lui dit-elle, le plus bas qu'elle put, » n'entendez-vous pas les ſoupirs d'Alexis? » Je crains que ſon mal ne ſoit plus grand » qu'elle ne le dit. Je les ai entendus, ré» pondit Phylis, & j'ai eu la même crainte; » il me ſemble pourtant qu'ils ſont plus » l'effet de quelque inquietude, que d'au» cune douleur. Je ne ſçai, pourſuivit Aſ» trée, ſi nous devons élever notre voix, » car c'eſt rendre un vrai ſervice que d'in» terrompre des penſées affligeantes : & » neanmoins, ſi elle dormoit, il ne fau» droit pas l'éveiller. Elle ne dort aſſuré» ment pas, reprit Phylis ; elle s'eſt tour» née pluſieurs fois dans ſon lit, & peut » être ne garde t'elle le ſilence que par la » même conſideration qui nous le fait gar» der à nous mêmes.

Aſtrée impatiente entr'ouvre les rideaux. Alexis dont le cœur, malgré la confuſion de toutes ſes penſées, étoit toujours tourné vers la bergere, s'apperçoit de ce mouvement, & ouvre auſſitôt les rideaux de ſon lit. Alors Aſtrée lui dit :

» Madame, nous ſommes en peine de vo-
» tre ſanté ; nous vous avons entendu vous
» plaindre, depuis que Leonide vous a
» éveillée. Mes belles filles, répondit-elle,
» je ne vaux pas les ſoins que vous vous
» donnez ; cependant ſi vous le jugez à
» propos, je garderai la chambre ce ma-
» tin. Peut être que mon mal de tête qui
» s'eſt accru depuis le départ de Leonide,
» ſe paſſera dans le repos. Madame, ajou-
» ta Phylis, j'ai toujours oui dire que le
» ſommeil eſt le meilleur remede au mal
» que vous avez. *J'ai inutilement* eſſayé de-
» puis que Leonide eſt partie, de fermer
» les yeux ; il me ſemble que le ſilence,
» & les penſées affligeantes augmentent
» ma douleur ; je croi donc que le mieux
» eſt de chaſſer ces idées. Que faudroit-il
» que nous fiſſions, dit Aſtrée ? Il faudroit,
» répondit Alexis, que vous vinſſiez vous
» habiller auprès de moi, & que par vos
» agréables entretiens vous me fiſſiez trou-
» ver le temps moins long. Pour m'habil-
» ler auprès de vous, dit Aſtrée, je ne l'o-
» ſerois aſſurément pas, ſi vous ne l'ordon-
» niez, mais je ſuis bien fâchée de n'avoir
» pas aſſés d'eſprit pour entreprendre de
» vous amuſer. Je l'eſſayerai pourtant ; le
» ciel qui eſt favorable aux bonnes inten-
» tions, ſupplée quelquefois à notre dé-
» faut.

A ces mots, elle ſort du lit, & met ſa robe ſur ſes épaules ; mais Alexis à qui elle avoit promis de prendre ce jour là les habits de druide, lui dit : » Vous ſçavez, » ma belle fille, à quoi vous vous êtes en- » gagée ; j'aurai un plaiſir extrême à vous » voir revêtue de mes habits. Madame, » répondit Aſtrée, que direz-vous de moi, » ſi je commets une pareille faute ; il y » auroit en effet trop de hardieſſe à une » bergere. A une bergere, replique Alexis, » cela pourroit être, mais non pas à une » bergere telle qu'Aſtrée, qui a plus de » merite qu'aucune druide que je connoiſ- » ſe. Et puiſque j'ai été bergere pour l'a- » mour de vous, & que je le ſerai tant qu'il » vous plaira, il eſt bien juſte que pour » l'amour de moi vous ſoyez druide au- » jourd'hui. » Auſſitôt lui tendant les bras : » Si j'étois habillée, continua-t'elle, je » vous épargnerois la peine de venir ici ; » mais, puiſque mon mal me retient au » lit, approchez-vous, ma belle fille, afin » que je vous aide.

La bergere s'approche d'Alexis en rougiſſant, & s'étant laiſſée aller entre les bras du berger qui s'étoit relevé ſur ſon lit, il la ſerra avec de ſi grands tranſports, que ſi Phylis qui étoit occupée à s'habiller, les avoit remarqués, elle auroit infailliblement conçu quelque ſoupçon. Quoi-

qu'Aſtrée n'eût pas moins d'eſprit que Phylis, elle n'y fit pas attention. La honte qu'elle avoit de ſe trouver preſque nue devant la druide, & l'habitude où elle étoit de recevoir ſes careſſes, l'empêcherent de s'en appercevoir.

Les careſſes de Celadon auroient duré plus long temps, ſans les reflexions qui s'offrirent à lui. Alors ravi de toutes les beautés qui paroiſſoient à ſes yeux, il auroit ſouhaité les cent yeux d'Argus, pour les mieux contempler. Il en étoit ſi occupé, qu'il lui mit trois fois à rebours les manches de ſa robe. Aſtrée qui n'en pénétroit pas la raiſon, ne pouvoit s'empêcher de ſourire ; & chaque fois elle ſe payoit de ſa peine par des careſſes dont elle ne ſe laſſoit point, & que la timide Alexis n'oſoit preſque lui rendre.

Cependant Phylis ſe hâtoit le plus qu'il lui étoit poſſible ; & comme elle ne mettoit pas beaucoup d'artifice à ſa parure, elle ſe trouva preſqu'habillée avant qu'Alexis eût donné ſa robe à la belle Aſtrée. » Si le reſte vous tient auſſi long temps, » dit elle avec un ſouris, Aſtrée pourra » avoir fini ſa toilette, quand les autres » iront ſe coucher. Hé quoi, ma ſœur, ré- » pondit Aſtrée, le temps vous dure-t'il de » façon que vous ayez oublié le deſſein » que nous avons pris de l'employer à di-

avertir le mal de la belle Alexis ? Si vous » avez deſſein, repliqua-t'elle, d'employer » le temps à quelque choſe, vous avez rai- » ſon ; mais, ſi c'eſt pour le faire paſſer à la » belle druide, je trouve que c'eſt un min- » ce divertiſſement que le vôtre. Si vous » me le permettez, j'irai vous chercher » un ſecond qui vaudra mieux que moi. » D'ailleurs puiſque vous n'y pouvez al- » ler, nous commettrions une grande fau- » te, ſi l'une de nous deux n'alloit lui ren- » dre ce devoir en cette occaſion. Qu'en- » tendez-vous, ajouta Alexis, ſi pourtant » je puis vous faire une pareille demande ? » Madame, répondit Aſtrée, nous man- » querions à ce que nous devons à votre » rang, ſi nous vous donnions la peine » d'entendre nos petites affaires. » Et fai- ſant ſigne à Phylis : » Allez, ma ſœur, » continua-t'elle ; aſſurez là que nous » croyons toutes que ce que l'on a dit eſt » abſolument faux. Je ne vous demande » point, dit Phylis en s'en allant, où je » vous retrouverai à mon retour, quand » je vois la belle Alexis ſi embarraſſée à » vous rendre druide, & que je ſens d'ail- » leurs que vous ne le ſerez guere moins à » la faire bergere. Si le mal d'Alexis lui » permet de ſortir, répondit Aſtrée, vous » nous trouverez dans la coudraye, où il » me ſemble qu'Alexis ſe plaît davantage ;

» car quoiqu'il arrive, ſoyez aſſurée que
» nous ne nous quitterons point.

A ces mots Phylis étant ſortie : » Ne
» dites point, reprit Alexis, que je me
» plaiſe plus dans la coudraye que par tout
» ailleurs. Je me plairai toujours où ſera
» la belle Aſtrée, & tous les lieux où elle
» ne ſera pas, me ſembleront deſagréa-
» bles. C'eſt à moi, repartit la bergere, à
» tenir ce langage, à moi qui n'ai d'autre
» ſatisfaction que d'être auprès de vous,
» & d'autre deſir que d'acquerir l'honneur
» de vos bonnes graces. Ne ſouhaitez
» point, dit Alexis, ce que vous poſſedez
» abſolument. Si le ciel m'a rendue ſi heu-
» reuſe, ajouta la bergere, je n'ai plus rien
» à deſirer, madame, que de conſerver un
» bien ſi gracieux, & d'employer à vous ſer-
» vir les jours qui me reſtent. Auſſi j'ai déja
» ſupplié la nymphe Leonide de m'aider
» de ſon credit & de ſes conſeils. Elle me
» fait enviſager de grands obſtacles, mais
» il n'en eſt point que je ne ſurmonte pour
» obtenir un ſi grand bien. Pour ce qui re-
» garde l'oppoſition de mes parens qu'elle
» croit un puiſſant obſtacle au bonheur que
» je recherche, puiſque le ciel m'a ravi
» ceux à qui je dois le jour, quel parent
» me reſte-t'il qui puiſſe tyranniſer ma vo-
» lonté, & m'empêcher de me conſacrer
» au ſervice de celui que toutes les loix

» nous obligent de ſervir ? C'eſt pour cela
» que je ris de Calydon, & des prétentions
» qu'il croit avoir ſur moi, parce que mon
» oncle Phocion approuve ſa recherche.
» Je ſçai juſqu'où doit aller l'obéiſſance &
» le reſpect que je lui dois. Mais, mada-
» me, ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète
» maintenant ; mon unique ſouci eſt de
» ſçavoir comment je pourrai vous enga-
» ger vous & les anciennes druides à me
» recevoir parmi les autres vierges des car-
» nutes, afin que je ne m'éloigne jamais de
» vous. Et c'eſt, madame, ce que je vous
» demande avec la derniere inſtance.

» Belle bergere, répondit Alexis, je ne
» puis aſſés vous remercier des ſentimens
» que vous avez pour moi, & je deſire
» avec autant d'ardeur que vous, que nous
» paſſions enſemble le reſte de nos jours.
» Il ne tiendra qu'à vous que nous ne nous
» ſeparions jamais ; mais je crains bien que
» vous ne changiez de reſolution, lorſque
» je vous aurai expliqué ce qu'il faudra
» faire. Ah ! madame, s'écria la bergere,
» ne me faites point une ſi cruelle injuſtice,
» ſoyez perſuadée plus tôt que je perſiſte-
» rai dans mon deſſein juſqu'au dernier
» ſoupir. Je croirai toujours ce que vous
» voudrez, dit Alexis, & ſur tout les cho-
» ſes qui me ſeront auſſi avantageuſes.
» Sçachez donc, bergere, que vous pou-

» vez obtenir aiſément ce que vous deſi-
» rez, ſi votre deſir eſt ſincere : en quoi
» je ſuis d'un avis contraire à celui de Leo-
» nide. Vous n'avez pour cela que deux
» choſes à faire : l'une de m'aimer autant
» que je vous aime ; pour l'autre je vous
» le dirai, lorſque je ſerai aſſurée de la
» premiere.

Alors Aſtrée baiſant la main d'Alexis,
» ſi la ſeconde choſe que vous avez à me
» propoſer, m'eſt auſſi facile que la pre-
» miere, vous avez raiſon, madame, de
» dire que la difficulté n'eſt pas grande. Car
» ſi je n'aime la belle Alexis plus que moi
» même, plus que l'amour ne fit jamais
» aimer perſonne, plus que tout autre n'a
» pû aimer juſqu'ici, puiſſent les dieux me
» refuſer l'honneur de vos bonnes graces,
» en la poſſeſſion deſquelles je mets le
» comble de ma felicité !

» Avec tout cela, repartit Alexis, croyez
» vous m'aimer plus que je ne vous aime ?
» O, madame, repliqua la bergere, je ne
» ſuis pas aſſés préſomptueuſe pour croire
» meriter que vous m'aimiez autant ; il ſuf-
» fit à mon bonheur que mon amour ne
» vous déplaiſe ni par ſa grandeur, ni par
» ma petiteſſe. Belle bergere, dit Alexis,
» prenez d'autres ſentimens, ou je vous
» croirai également deçue par rapport à
» l'amour que vous penſez avoir pour moi,

» & par rapport à celui que vous penſez » que j'ai pour vous. Nul amour ne peut » égaler le mien, & j'ai ſur vous cet avan- » tage que je ne puis me tromper, parce » que je parle d'après ma propre experien- » ce. Je crois vous avoir déja dit que j'ai » aimé une fille, & j'aurois juré alors que » ma tendreſſe pour elle étoit extrême; » mais quand je viens à la comparer à cel- » le que j'ai pour vous, je rougis de l'er- » reur où j'ai vêcu. Vous au contraire qui » n'avez point encore aimé, vous pouvez » vous perſuader ce qui n'eſt pas. Ah, ma- » dame, dit la bergere, j'ai commencé d'ai- » mer preſque dès le berceau, & j'ai con- » tinué depuis avec tant d'opiniâtreté, que » ni le temps, ni les obſtacles, ni l'ab- » ſence, ni la volonté de ceux qui pou- » voient diſpoſer de moi, n'ont pû me di- » vertir de mon amour! La mort ſeule a » rompu mes engagemens. Cependant, » madame, je jure que je vous aime beau- » coup plus encore.

A ces mots, Alexis ouvrant les bras, & Aſtrée les ouvrant de même, elles s'embraſſerent ſi tendrement, qu'il ne manquoit rien à leur bonheur mutuel, ſi Alexis avoit oſé dire : *Je ſuis Celadon.* Mais Alexis dont la felicité étoit toujours troublée par la crainte, s'éloigna un peu, & après s'être tue quelque temps, elle pro-

fera ces paroles avec une pudeur ſi bien feinte, qu'elle auroit ſuffi à cacher toujours ſon déguiſement. » Mais, belle bergere, lui dit-elle, quel jugement vous » fera porter de moi la violence de mon » affection, ſi je n'ai pas le bonheur que » la votre vous la faſſe excuſer ? En diſant » ce mot elle mit la main ſur ſon viſage, » comme le cachant de honte. Cependant, » continua-t'elle, je jure par la grande » Veſta & par la vierge que les carnutes » diſent devoir enfanter, que je n'ai jamais aimé qu'une fille, & que je l'ai autant aimée que je pouvois aimer alors, » mais bien moins que je ne vous aime » maintenant ; &, ce qui vous paroîtra » ſingulier, je prenois autant de plaiſir à » ſes careſſes que ſi j'euſſe été un homme; » & quand je ſuis auprès de vous, je ſens » ce même plaiſir, que je ne ſçai à quoi » attribuer, ſi ce n'eſt à l'excès de ma tendreſſe pour vous. Mais je ne voudrois » pas qu'elle vous fût importune, ou deſagréable.

Alors, Aſtrée faiſant bien paroître ſur ſon viſage la joye qu'elle avoit dans le cœur : » Madame, répondit-elle, c'eſt moi » qui dois craindre avec raiſon de vous » être importune. J'avoue que j'ai aimé » un berger, mais, je le dis avec verité, je » n'ai jamais eu autant de ſatisfaction à lui

» parler, & à recevoir quelque témoigna-
» ge de ſa bonne volonté, que j'en reſſens
» étant auprès de vous. O combien dois je
» remercier la bonté céleſte, dit Alexis,
» qui m'ayant donné ce penchant pour
» vous, vous en a inſpiré un ſemblable pour
» moi, afin que je puiſſe vivre auprès de
» vous, ſans les doutes que je vous ai expli-
» qués, & qui auroient mêlé de l'amer-
» tume parmi les douceurs d'une ſi heu-
» reuſe vie! Et lui tendant la main, » vous
» voulez donc bien, ma belle bergere,
» continua-t'elle, que nous vivions, lorſ-
» que nous ſerons ſeules, avec la même
» franchiſe que nous avons fait juſqu'ici.
» Comment, reprit la bergere, ſi je le
» veux? Je mourrois de regret, ſi vous me
» le défendiez.

» Mais, madame, puiſque j'obſerve ſi
» bien la premiere choſe que vous m'a-
» vez dit être néceſſaire, ſi je voulois tou-
» jours demeurer auprès de votre perſon-
» ne: Que tardez-vous à me dire l'autre,
» pour conſommer mon bonheur?

» Belle bergere, lui répondit Alexis, il
» n'en eſt pas temps encore; mais belle
» bergere, j'aurai ſoin moi même de vous
» prévenir lorſqu'il ſera temps de m'ex-
» pliquer tout à fait. Cependant, pour eſ-
» ſayer ſi cette vie aura tous les agrémens
» que nous nous imaginons, commençons

» dès à preſent à vivre comme nous de-
» vons faire le reſte de nos jours, je veux
» dire, avec cette liberté qui convient à
» deux parfaites amies. Et d'abord laiſſons
» pour toujours ces mots de madame, &
» de druide; & que l'amitié qui doit être
» à jamais entre nous commence à uſer de
» ſes privileges. Madame, dit Aſtrée, vous
» me permettrez, s'il vous plaît, de vous
» rendre en quelque lieu, & en quelque
» qualité que ce ſoit, les reſpects qui vous
» ſont dûs; mes plaiſirs augmenteront,
» quand je pourrai me dire à moi même,
» que je ſuis dans les termes de mon de-
» voir.

» Vous vous trompez, répondit Alexis;
» & ſi vous avez cet empire ſur vous, je ne
» l'ai pas ſur moi. D'ailleurs, ſi l'union
» des volontés eſt le principal effet de l'a-
» mour, pourquoi ſouffririons nous ces
» tyrannies que l'on déguiſe ſous le nom
» de reſpect & de civilité, & qui feroient
» obſtacle à la parfaite union qui doit re-
» gner entre nous? Je veux donc qu'Aſtrée
» ſoit Alexis, & qu'Alexis ſoit Aſtrée, &
» que nous banniſſions de notre commer-
» ce toutes les paroles, & toutes les ac-
» tions qui pourroient metre entre nous la
» moindre difference. Et lorſque nous
» aurons vêcu quelque temps avec cette
» franchiſe, vous verrez que votre ten-

» dreſſe pour moi s'accroîtra encore infi-
» niment. Sçachez encore que les filles qui
» ſont aux carnutes ne s'appellent jamais
» par leurs noms, mais par d'autres que
» l'amitié leur fait inventer. Pour moi je
» n'en trouve point de plus convenables
» que ceux de maitreſſe & de ſerviteur :
» ils ſont ordinaires chés les carnutes, &
» ils expriment parfaitement ce que nous
» ſentons l'une pour l'autre.

» Je reçoi cet honneur, dit Aſtrée, avec
» toute la reconnoiſſance que je dois, & je
» proteſte que je vous tiendrai à jamais
» pour ma maitreſſe, & que je ſerai auſſi
» à jamais votre ſerviteur. Je voulois, dit
» alors Alexis en ſouriant, que vous priſ-
» ſiez le nom de maitreſſe ; mais puiſque
» vous avez choiſi l'autre, je vous le laiſſe,
» pour commencer à vous convaincre de
» l'empire que vous avez ſur moi. » Et lui
tendant la main, » mon ſerviteur, conti-
nua-t'elle,» donnez-moi la votre, en preuve
» que vous acceptez ce nom, & que jamais
» vous ne romprez l'alliance qui doit nous
» unir, & dont nos mains ainſi ſerrées en-
» ſemble ſeront le ſymbole. Je jure en mê-
» me temps, & je fais vœu au grand Thar-
» tates amour, que nous ſervons parmi les
» carnutes, que je veux éternellement vi-
» vre avec vous, comme avec la ſeule per-
» ſonne que je veux aimer parfaitement,

» & dont auſſi je veux être parfaitement » aimée.

» Je vous donne, reprit Aſtrée, non ſeu» lement une main, mais toutes les deux, » mais le cœur & l'ame, en témoignage » que pour vous ſeule je veux aimer l'a» mour & le haïr pour tout autre, vous » conſacrant tous mes déſirs, & toutes mes » affections. Et s'il m'arrive jamais de dé» mentir le beau nom que j'ai reçu; puiſſe » ce même Thautates amour que vous » avez reclamé, me rendre l'execration » de toutes les créatures, & me livrer à » la rage des plus farouches! » A ces mots elles ſe donnerent tant de baiſers, avec tant d'affection, qu'elles ne pouvoient mettre fin à leurs careſſes.

Cependant Phylis s'étoit rendue chés Diane. Elle eſperoit de la trouver encore dans ſon lit; mais le mal de la bergere étoit trop violent, pour lui permettre de repoſer ſi long temps. Déja elle avoit tout arrangé dans ſa cabane, & déja elle étoit ſortie avec ſon troupeau. Le hazard la conduiſit au même endroit du rivage où la jalouſie d'Aſtrée avoit porté Celadon à ſe précipiter. Elle y reſta long temps aſſiſe, les yeux attachés ſur le courant, & ſans faire aucune action qui donnât le moindre ſigne de vie. Enfin revenant à elle même, & jettant un profond ſoupir: » Ainſi,

» dit elle, vont ſe perdre dans le ſein de » l'oubli toutes leschoſes humaines ; » & s'étant tue quelque temps encore, elle reprenoit de la ſorte : » O que celui là étoit » bien veritable, qui diſoit que jamais une » même perſonne ne paſſa deux fois la mê- » me riviere ! Depuis que je ſuis ſur ce ri- » vage, non ſeulement l'eau que je vois » couler n'eſt pas la même qui couloit, » quand j'y ſuis arrivée ; mais helas, moi- » même je ne ſuis pas la même Diane que » j'étois, lorſque je ſuis venue ici. Le » temps par une puiſſance invincible pouſſe » & chaſſe toutes choſes devant lui ; le ſo- » leil même qui meſure le temps eſt chaſſé » par le temps, & n'eſt plus au même » point où il étoit, quand j'ai commencé » à parler. Et puiſque tout change ſans » ceſſe, continuoit elle, puiſque toutes » les choſes que la nature a produites ſont » ſujettes au changement, n'es-tu pas in- » juſte, ô Diane, de blâmer le change- » ment dans un berger ! » A ces mots elle retomboit dans le ſilence ; puis elle le rompoit en ces termes : » Te ſouviens-tu » quelle tu étois avant que Philandre t'eût » vûe, quelle te rendit ſa recherche, & » quelle tu devins après que tu l'eus perdu ? » Conſidere encore quelles étoient tes diſ- » poſitions, quand ce trompeur jetta ſi » malheureuſement les yeux ſur toi ; le

» changement que fit en toi ſa feinte paſ-
» ſion ; la diſpoſition où tu es maintenant
» que ſa perfidie t'eſt connue ; & tu ſeras
» forcée d'avouer que tu n'es pas moins
» aſſujettie aux loix de l'inſtabilité. Oui,
» Diane tu es ſi changée, que je ne retrou-
» ve plus en toi que le nom de Diane.
» Car, répons moi, as tu oublié quelle
» horreur tu avois autrefois pour les fla-
» teries des hommes ? combien tu mépri-
» ſois les bergeres qui les écoutoient ?
» As-tu perdu la mémoire des ſages con-
» ſeils qu'en de ſemblables occaſions tu
» donnois à tes compagnes ? ou crois-tu
» que ces mêmes conſeils ne te regardent
» point ? Deſabuſe-toi, Diane, & rentre
» en toi même. Répons moi encore. Lorſ-
» que tu étois cette premiere Diane, n'eſt-
» il pas vrai que tout ce qu'auroit pu faire
» ce berger artificieux, t'eut été indiffe-
» rent ? Pourquoi donc, ſi tu es la même
» Diane, t'affliges-tu qu'il aime Madonte,
» qu'il la ſuive, qu'il ſoit parti avec elle
» ſans ta permiſſion ? Mais ſi je ne ſuis plus
» Diane, que ſuis-je donc devenue ?.. O
» dieux quel déplorable changement !

Lorſqu'elle ſe livroit ainſi aux differentes penſées qui l'agitoient, & que ſans y penſer elle élevoit ſa voix de ſorte que l'on pouvoit entendre des paroles qui, quoique confuſes, témoignoient aſſés la violence de

de ſon déplaiſir, elle fut interrompue par des bergers & des bergeres, qui alloient diſputant entr'eux avec beaucoup de chaleur. Dès qu'elle les eut entendus, elle ſe cacha promptement derriere un buiſſon qui joignoit le grand chemin, reſolue à les laiſſer paſſer, & revenir enſuite au même lieu reprendre ſon entretien. Mais elle fut bien trompée, quand elle vit les bergers s'aſſeoir au même endroit qu'elle venoit de quitter. Ils s'étoient placés en rond, & ceux qui avoient le viſage tourné de ſon côté ne lui parurent pas entierement inconnus. Quoiqu'ils fuſſent de hameaux éloignés, elle les avoit vus ſouvent aux jeux & aux ſacrifices ſolemnels. Et lorſqu'elle étoit le plus étonnée qu'ils ſe fuſſent arrêtés préciſement en ce lieu, elle entendit un berger qui reprenoit la parole en ces termes : » Delphire, vous êtes un » juge bien ſevere, pouvez-vous condam- » ner de la ſorte un berger, ſans écouter » ſa juſtification ? Mais, Taumantes, re- » prit la bergere, penſez-vous que j'igno- » re que vous aurez plus de peine à dégui- » ſer vos foibles excuſes, que je n'en au- » rai à vous confondre ? Si les dieux » avoient connu, repartit le berger, que » vous pouviez juſtement prononcer ſur » notre differend, ils ne nous auroient pas » ordonné de venir chercher en ce lieu le

» juge qu'ils nous deſtinent. Taumantes,
» repliqua la bergere, c'eſt qu'ils veulent
» ſouvent que pour premiere recompenſe,
» & pour premiere punition, les actions,
» ſoit vertueuſes, ſoit blamables devien-
» nent publiques. *Si nous devons* attendre
» les recompenſes & les châtimens de leurs
» mains, ſelon la qualité de nos actions,
» ô Delphire, que j'ai pitié de vous!
» Vous ne pourrez ſupporter les peines qui
» ſont dues à vôtre cruauté; & j'ignore
» comment mon cœur ſi accoutumé aux
» amertumes, pourra recevoir toutes les
» douceurs qui lui ſont préparées, ſi elles
» doivent repondre à mon amour, & à
» ma fidelité.

» Si nous rencontrons un juge équita-
» ble, ajouta la bergere en ſouriant, je
» crains bien que vous me ferez plus de
» pitié que d'envie. O que ce ſeroit un
» prodigieux changement, repliqua le
» berger, ſi vous étiez ſenſible au mal que
» je recevrois d'une main étrangere, vous
» dont les rigueurs m'ont fait ſouffrir de
» ſi cruels tourmens! Si ces reproches ſont
» fondés, interrompit la bergere, je me
» ſçai bon gré d'avoir ſi bien ſçû recon-
» noître votre diſſimulation; & s'ils ne le
» ſont pas, vous êtes d'autant plus cou-
» pable, que votre inconſtance vous a ren-
» du ingrat à mon égard. Mais, Tauman-

» tes, continua-t'elle, mettons fin à ces » diſcours : je conçois que vous ne les te- » nez que pour plaire ici à quelqu'un : » ſoyez perſuadé que les plus ſages ne ſont » pas ceux qui les approuvent. Je ſçai, » reprit le berger, que rien ne fâche au- » tant, quiconque a tort, que d'entendre » parler de ce qui le touche; & que quicon- » que a la juſtice de ſon côté ne peut gar- » der le ſilence; cependant, puiſque vous » me l'impoſez, j'obéirai. Mais, permettez- » moi, s'il vous plaît de chanter; & ſans attendre ſa réponſe, il chanta.

A peine il eut achevé, que Delphire lui dit : » Je ne veux point de meilleure » preuve de votre changement, que le mé- » pris que vous faites de ma défenſe. Au- » trefois vous n'euſſiez oſé me deſobéir, » quand il auroit dû vous en couter la vie.» Le berger ne répondit rien, mais baiſſant les épaules, il fit ſigne qu'il avoit la lan- gue liée; c'eſt ce qui donna occaſion à un autre berger de prendre la parole pour lui. » En verité, dit-il, il eſt bien cruel d'in- » terdire juſqu'à la plainte à ceux qui ſouf- » frent. Soit, répondit la bergere; mais » convenez auſſi qu'il faut avoir bien de » la patience pour entendre ſans ceſſe les » plaintes importunes de celui qui ne ſouf- » fre point. Mais, repliqua le berger, ſi » vous réduiſez Taumantes au ſilence, à

» quel deſſein êtes vous venus en ce lieu ?
» Nous y ſommes venus, reprit la berge-
» re, non pour diſputer, mais pour y trou-
» ver le juge que l'oracle nous a promis.
» A quoi, repliqua-t'il, pourrez-vous re-
» connoître ce juge ? & comment ſçavez-
» vous ſi c'eſt ici que vous le devez trou-
» ver ? Pour ce qui eſt du lieu, ajouta Del-
» phire, nulle difficulté ; c'eſt où Cela-
» don eſt tombé dans l'eau, & il n'y a
» perſonne ſur ce rivage qui ignore que
» c'eſt ici préciſement que ce malheur eſt
» arrivé. Pour le juge, nous ne pouvons
» plus y être trompés ; car voici l'oracle :

Au lieu même, où dans l'eau
Celadon trouva ſon tombeau,
Vous aurez un juge propice.
Il vous verra ſans être vû,
Et votre procès entendu
Il vous fera juſtice.

» Voilà, reprit le même berger, un oracle
» aſſés obſcur. Si vous ne voyez point celui
» qui doit vous juger, comment ſçaura-t'il
» qu'il le doit ? Il eſt bien plus obſcur que
» vous ne penſez, reprit Delphire. Cleon-
» tine nous a dit que ce juge doit nous en-
» tendre, ſans que nous lui parlions. A
» la verité, nous ne pouvons nous y
» tromper ; car les dieux lui ordonnent de

» nous avertir qu'il eſt notre juge, dès qu'il » le ſçaura lui même. Mais, interrompit » encore le berger, comment le ſçaura- » t'il, ſi vous ne le lui dites ? Et comment » le lui direz-vous, ſi vous ne le connoiſ- » ſez pas ? Le dieu qui a rendu l'oracle, » dit Delphire, peut ſeul démêler ces dif- » ficultés.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SECOND.

CEpendant Diane entendoit tous ces diſcours, & regardant au travers du buiſſon qui la couvroit, elle reconnut preſque tous les bergers. Ils étoient de quelques hameaux éloignés, & ils habitoient ſur les bords du Lignon, vers les montagnes de Rochefort & de Cervieres. La bergere les avoit ſouvent remarqués aux jeux publics, au ſacrifice du gui & aux autres ſolemnités. Elle n'avoit pas oublié l'eſtime où étoient la beauté de Delphire, & le merite de Taumantes. Elle n'ignoroit pas même leur paſſion mutuelle, parce qu'ils étoient des familles les plus conſiderables de leurs hameaux, & qu'ils

Cuillard Je.

s'étoient peu ſoucié de cacher leur inclination.

Leur divorce avoit dequoi la ſurprendre; mais lorſqu'elle ſe remettoit devant les yeux les ſujets de plainte qu'elle avoit contre Silvandre, ſa ſurpriſe ceſſoit au même inſtant. Mais quand elle eut entendu l'oracle & compris que c'étoit elle que les dieux leur diſtinoit pour juge, elle fut veritablement affligée. Dans l'état où elle ſe trouvoit, elle ne deſiroit rien tant que d'être ſeule, & elle prévoyoit bien qu'il lui faudroit employer toute la matinée à entendre ce different. Elle reſolut pourtant d'obéir au dieu, mais auſſi de renvoyer au lendemain le jugement qu'elle devoit prononcer. Elle ſe flattoit qu'alors elle auroit vaincu ſa paſſion, & repris ſa premiere tranquillité. Dans cette reſolution, Diane éleve tout à coup ſa voix : » Del» phire, & vous Taumantes, dit-elle, ne » ſoyez plus inquiets; voici le juge que » le ciel vous deſtine. » A ces mots elle ſort du buiſſon, & montrant ſur ſon viſage une feinte ſeverité, elle s'avance vers les bergers. Les bergers frappés d'étonnement étoient preſque demeurés immobiles; mais reconnoiſſant Diane, ils reſſentirent tous une joye ſincere; il n'y en avoit pas un qui ne connût le merite & la vertu de Diane. Taumantes au comble

de ſes vœux ſe jette à ſes genoux & s'ef
force de lui baiſer la main ; mais Dian
après lui avoir rendu le ſalut, le quitte
va trouver Delphire, & lui fait toutes le
careſſes imaginables. Taumantes feignan
d'en être jaloux : » Notre juge, dit-il
» vous pouriez bien montrer dans votr
» jugement autant de partialité que dan
» votre accueil. Un bon juge, répondi
» la bergere, doit tout balancer ſelon l'é
» quité ; & n'eſt-il pas juſte de rendre
» chacun ce qui lui eſt dû ?

Alors Delphire prenant la parole
» c'eſt, dit-elle, la coutume des homme
» que de redouter le jugement des perſon
» nes équitables ; mais, Taumantes, con
» tinua-t'elle, en s'adreſſant au berger, j'a
» voue que je ne meritois pas plus qu
» vous les faveurs de la bergere ; ma
» reconnoiſſez auſſi que vous n'avez poin
» droit de les exiger. Belle Delphire, d
» Taumantes, mes importunités, aupr
» de vous, m'en ont fait une habitude in
» ſurmontable ; ainſi, ne ſoyez point ſurpr
» ſe que je continue à demander. Ne ſoy
» pas ſurpris non plus, repartit-elle,
» vous êtes refuſé cette fois, puiſque vo
» êtes ſi accoutumé aux refus.

En même temps les bergeres & les be
gers vinrent ſaluer Diane ; & tout à cou
Delphire reprenant la parole : » Belle

» diſcrete bergere, lui dit-elle, nous eſ-
» perons Taumantes & moi qu'à la grace
» que vous venez de nous faire, vous
» daignerez encore en ajouter une autre.
» Belle Delphire, répondit Diane, qui
» pourroit vous rien refuſer? ſoyez ſeu-
» lement plus aſſurée de ma volonté, que
» de mon pouvoir. Il ne faut point douter,
» ajouta Taumantes, que les dieux vous
» ayant choiſie pour nous rendre la tran-
» quillité que nous avons perdue, ils ne
» vous en ayent en même temps donné le
» pouvoir. Taumantes, repartit Diane,
» que les dieux m'ayent choiſie pour vous
» faire retrouver le repos que vous cher-
» chez, je n'en ſuis pas ſurpriſe: je ſçai
» qu'ils ont coutume d'employer à l'exe-
» cution de leurs deſſeins les inſtrumens les
» plus vils, pour faire connoître que la
» gloire leur en eſt due toute entiere; mais
» je ne puis comprendre que vous ayez
» perdu le repos, vous Taumantes & Del-
» phire que je croyois mener une vie ſi
» douce & ſi heureuſe.

» Ainſi, reprit Delphire, vous trompiez-
» vous; mais daignez nous entendre, &
» terminer par votre jugement nos inquiè-
» tudes mortelles. Je le dois, Delphire,
» interrompit Diane, puiſque tel eſt l'or-
» dre des dieux. Seulement je vous ſup-
» plie l'un & l'autre de vouloir bien re-

» mettre le jugement que vous deſirez à » demain en ce même lieu, & à la même » heure. Une de mes plus cheres compa- » gnes exige de moi un ſervice que je ne » puis differer, & j'ai beſoin de tout le » temps que je vous demande. Rien n'eſt » plus juſte, repartit Delphire; d'ailleurs » le dieu qui nous a envoyés vers vous, » nous ayant commandé de vous obéir, » vous pouvez faire par autorité ce que » vous demandez comme grace. Puiſque » vous l'agréez ainſi, reprit Diane, j'irai » donc où la néceſſité m'appelle, & de- » main je me retrouve ici à cette même » heure. » A ces mots elle quitte les ber- gers, & hâte ſes pas, pour faire croire qu'elle étoit preſſée.

Cependant Phylis n'ayant point trouvé la bergere dans ſa cabane, alla la chercher au lieu où elle avoit accoutumé de con- duire ſes brebis; mais elle avoit choiſi par hazard un lieu plus écarté, pour être ſans témoins. Après l'avoir inutilement cher- chée, elle arriva enfin dans la grande prai- rie, où elle apperçut de loin quelques ber- geres. Elle eſpera d'abord y trouver Diane; mais lorſqu'elle ſe fut approchée elle con- nut que c'étoit les trois étrangeres qui étoient venues des rives de l'Arar, Flori- ce, Circène, & Palinice. Elles parloient avec feu; & Phylis crut que ſi elle pou-

voit les entendre ſans être vue, elle apprendroit le ſujet qui les avoit conduites dans cette contrée, car juſques là elles en avoient fait un myſtere.

Elle ſe coule donc près d'elles à la faveur de quelques arbres qui la cachoient, & elle entend que Florice parloit en ces termes : » En verité je commence à dou» ter que l'on ait bien interpreté l'oracle » qui nous a conduites en ces lieux ; il » ſemble du moins que les dieux ayent » oublié ce qu'ils nous ont dit, ou qu'ils » rient de notre peu d'intelligence. Pour » moi, répondit Circène, je me ſuis laiſ» ſée conduire, comme étant la plus jeune, » & ſi je ſuis dans l'erreur, je m'en prens » à Palinice à qui je me ſuis abandonnée. » Je ſçai, dit Palinice, que vous n'êtes » trompées ni l'une, ni l'autre ; l'oracle » qui nous fut rendu au temple de Venus » étoit tel que vous l'entendîtes, & je vous » ai redit exactement l'explication du drui» de. S'il eſt ainſi, reprit Circène, nous ne » devons rien précipiter à mon avis : nous » ne trouverons pas ici les jours plus longs » que ſur les rives de l'Arar, & le com» merce des bergeres du Lignon eſt bien » auſſi agréable que celui auquel nous » ſommes accoutumées.

» J'avoue, ajouta Florice, qu'il y a ici » des amuſemens qui peuvent plaire par

» leur ſimplicité ; mais avouez auſſi que
» tout ce que nous voyons ne convient
» gueres à des perſonnes élevées comme
» nous. Et pour dire la verité, cette vie
» me deviendroit inſupportable avec le
» temps. Si j'étois obligée d'y faire un
» plus long ſéjour, je romprois & la hou-
» lette, & la panetiere.

» Je ne ſçai, reprit Circène, ce qui vous
» y déplait tant. Mais il me ſemble qu'il
» n'y a rien dans nos villes qui égale la
» franchiſe & la liberté de ces villages.
» Mais enfin, dit Florice, vous ne voyez
» ici que des brebis & des chévres, que
» des bergers & des bergeres. Mais quels
» bergers & quelles bergeres, interrompit
» Circène ? Trouveriez-vous dans nos vil-
» les quelqu'un qui eût autant d'eſprit que
» Silvandre ? Une fille qui égale Aſtrée,
» ou Diane, ou Phylis, en beauté, en
» diſcretion, en ſageſſe ? Je ne dis rien
» de tant d'autres bergeres dont je n'admi-
» re pas moins les manieres douces & fa-
» ciles, que je hais la contrainte & la diſſi-
» mulation des villes. Je vois bien, ajou-
» ta Florice, qu'en prenant l'habit de ber-
» gere, vous en avez pris tout l'eſprit &
» tous les ſentimens. Eh bien, Circène,
» ſoyez bergere tant qu'il vous plaira ;
» pour moi je l'avoue, il me tarde de re-
» voir les perſonnes parmi leſquelles je

» ſuis née. J'ai plus de plaiſir à voir un
» chevalier bien armé rompre une lance,
» que vos bergers ſe diſputer le prix de la
» courſe, ou du ceſte, & j'aime mieux l'é-
» clat de la pourpre & de l'or, que la toile
» de vos plus gentils bergers du Lignon :
» non que je les mépriſe, mais mon cou-
» rage ne peut s'abaiſſer à vivre avec d'au-
» tres qu'avec mes ſemblables.

» Qui n'aime que les vanités & les fauſ-
» ſes grandeurs, dit Circène, jugera com-
» me Florice ; mais, qui conſidere les cho-
» ſes en elles-mêmes, & ne prend point
» l'ombre pour le corps penſera bien diffe-
» remment. L'éclat de l'or & de la pour-
» pre qui vous éblouiſſent, fait ſur vous
» la même impreſſion, qu'un verre fragile
» ſur les yeux d'un enfant. Qu'importe,
» je vous ſupplie, que le corps ſoit vêtu
» d'une étoſe plus ou moins riche, pourvû
» qu'il ſoit net & défendu de l'injure du
» temps ? Le reſte n'eſt qu'une veine ap-
» parence qui n'impoſe qu'à des yeux ſu-
» perficiels. Pour ce qui regarde les tour-
» nois de nos chevaliers, & les exercices de
» ces bergers, j'avoue que ceux-là ſont plus
» ſanglans, & qu'ils reſſentent plus la vio-
» lence ; mais ces amuſemens qui dégra-
» dent l'humanité ſeront-ils préferables à
» des jeux ſages & innocens ? Croyez-
» moi, Florice, les tournois que vous ai-

» mez tant conviennent mieux à des ti-
» gres qu'à des hommes, & ces doux exer-
» cices que vous haiſſez ſont faits pour des
» hommes qui doivent ſe conſerver, &
» non pas s'exterminer.

» Ce n'eſt pas ainſi, interrompit Pali-
» nice, que nous reſoudrons ce que nous
» avons à faire ; il ne s'agit pas de ſçavoir
» quelle vie eſt la plus heureuſe ; mais ſi
» nous demeurerons encore dans cette con-
» trée pour y attendre l'effet de l'oracle.
» Peſons bien les mots que le dieu à pro-
» ferés, & rappellons nous l'interpreta-
» tions du druide. Liſons d'abord l'oracle,
» car je l'ai écrit de peur qu'il ne m'écha-
pât. Et mettant la main dans ſa pannetiere, elle en tira un papier qui contenoit la réponſe du dieu, conçue en ces termes :

Le mal des trois en Foreſt finira
Par le mort vif, & par qui trouvera
Le même bien qu'elle rejette.
Executez ce qu'elle ordonnera ;
Elle eſt mon fidele interprete.

Phylis qui juſques là avoit ignoré le ſujet de leur voyage, fut ravie de l'apprendre, moins par une certaine curioſité naturelle au ſexe, que par le deſir d'être utile à ces étrangeres dont elle admiroit la vertu. Circène & Palinice relurent pluſieurs fois l'oracle pour en pénétrer mieux

le ſens : » Enfin, dit Palinice, je crois » que nous devons encore attendre, puiſ- » que le druide nous aſſura que nous trou- » verions au Foreſt le repos que nous cher- » chions, & qu'il nous viendroit de trois » perſonnes dont il n'y en avoit qu'une fa- » cile à rencontrer, mais que celle-ci qui » devoit nous faire connoître les deux au- » tres étoit ſi clairement deſignée, que » nous ne pourrions nous y méprendre ; » car, diſoit-il, (& j'ai retenu les paroles » mêmes) lorſque vous trouverez une per- » ſonne qui vous dira que le dieu vous a » ordonné par ſon oracle qu'un mort vi- » vant ſoit votre medecin avec celle qui » aura recouvré un bien qu'elle vouloit » perdre, il faut que celle de vous à qui » le ſort tombera, lui raconte vos peines ; » & pour votre bien elle vous ordonnera ce » qu'elle jugera plus convenable. Le plus » grand mal que j'appercois, répondit » Florice, c'eſt l'ennui d'un ſéjour ſi long. » Pour vous, Circène, ajouta-t'elle, vous » qui êtes devenue plus bergere que les » bergeres mêmes, c'eſt un mal que vous » n'éprouverez point.

Cependant Phylis ſongea à ſe retirer ſans être vue, afin de pouvoir leur ordonner avec plus d'autorité ce qu'elle voudroit, quand elle ſeroit leur juge. Lors donc que Circène commençoit à répondre, elle ſe

tira doucement, & paſſa en d'autres lieux pour chercher Diane. Diane de ſon côté étoit dans un embarras extrême. Elle vouloit être ſeule, & toujours la fortune lui faiſoit rencontrer quelques bergers, ou quelques bergeres. A peine elle avoit échapé à Delphire & à Taumantes, que s'étant retirée dans le fonds du bois, elle entendit une voix étrangere.

» La nature, diſoit la voix, nous im-
» poſe une loi bien rigoureuſe, en nous
» forçant de vivre parmi les hommes, &
» ſous leur cruelle tyrannie. Pourquoi nô-
» tre foibleſſe nous aſſujetit-elle à ce fier
» animal ? Et pourquoi l'homme n'eſt-il
» pas ſoumis à ſon tour aux animaux qui
» ſont plus forts que lui ? Mais s'il faut im-
» puter à cette foibleſſe la cauſe de notre
» ſervitude, pourquoi la foibleſſe de leur
» eſprit, plus grande ſans doute que celle
» de nos corps, ne nous les a-t'elle pas aſ-
» ſujettis ? Et qui prouve mieux la foi-
» bleſſe de leur eſprit que de ne vouloir
» plus tout à coup ce qu'ils ont voulu ſi
» paſſionnement ? Quel homme n'a point
» trompé l'infortunée qui s'eſt fiée à lui ?
» Qui d'entr'eux s'eſt fait un ſcrupule des
» parjures, lorſqu'il a cru que les parjures
» ſerviroient à ſes pernicieux deſſeins ?
» Puis les perfides s'imaginent couvrir
» leurs crimes en diſant que les dieux ne
puniſſent

» puniſſent pas les ſermens des amans. Ah! » s'ils les puniſſoient, ne ſeroient-ils pas obligés d'exterminer tous les hommes? » Quel dieu ne prennent-ils pas à témoin? » A quel ſupplice ne ſe ſoumettent-ils pas? » Quelle aſſurance refuſent-ils de nous » donner, lorſqu'il veulent obtenir de nous » quelque faveur? Et quel dieu ne bra- » vent-ils point enſuite, & quels prétex- » tes n'alleguent-ils point pour ſe dérober » aux châtimens qu'ils ont merités? Mais » ſi les dieux ſe laſſent enfin, oui, nous les » verrons exterminés de l'univers, com- » me le plus imparfait & le plus odieux de » tous leurs ouvrages, ſi pourtant ils ſont » l'ouvrage des dieux, & non l'ouvrage de » quelque furie qui les a formés pour no- » tre malheur, & pour notre ſupplice.

Diane, dans l'état où elle ſe trouvoit par rapport à Silvandre, prenoit quelque plaiſir aux diſcours de l'étrangére; & deſirant de la connoître, elle s'approcha davantage. Mais elle fit du bruit ſans y penſer, & l'étrangere croyant que c'étoit un homme qu'elle avoit entendu, fuyoit déja lorſqu'elle reconnut que c'étoit une bergere. Elle s'arrête auſſi tôt, mais l'œil farouche, comme reſſentant encore la douleur qui lui avoit fait exhaler des plaintes ſi ameres. Diane s'approche encore plus, & ſenſible à ſon mal, elle la ſalue

d'un air plein de douceur, & ſuivant l'uſage de la contrée, elle lui offre tous les ſecours dont elle eſt capable.

Alors l'étrangere reprenant ſon viſage accoutumé parut à Diane d'une beauté accomplie. Après avoir ſalué Diane à ſon tour, & l'avoir remerciée de ſa politeſſe : » Belle bergere, lui dit-elle, que ne puis-» je vous rendre les mêmes offices ? Mais » dans la ſituation où je ſuis, j'ai beſoin » de votre ſecours, & des conſeils que je » viens chercher ici par l'ordre des dieux. » Vous n'y trouvez perſonne, répondit » Diane, qui ne s'empreſſe à vous ſervir; » mais la ſimplicité de nos bois nous inter-» dit la préſomption de croire que nous » puiſſions conſeiller autrui. Cependant, » repliqua l'étrangere, ce qui me fait bien » eſperer de mon voyage, c'eſt que les » dieux ne ſont point menteurs, & que la » premiere rencontre que je fais eſt pour » moi le plus heureux préſage. Votre beau-» té, votre politeſſe, & la prudence que je » remarque dans vos paroles me garantiſ-» ſent le ſuccès de mon voyage. *Les dieux*, » il eſt vrai, ne ſont point menteurs, mais » ils ſe plaiſent quelquefois à nous ren-» dre des oracles ſi obſcurs, que les hom-» mes ſe trompent eux-mêmes en les » expliquant. Plût à dieu, belle bergere, » que ma rencontre fût utile, comme la

» votre m'eſt agréable ! Mais, ſi vous pen-
» ſez que je puiſſe vous ſervir, dites-moi,
» je vous ſupplie, quel ſujet vous amene,
» & pourquoi vous traitez ſi mal les hom-
» mes.

Alors l'étrangere s'étant tenue quelque temps dans le ſilence, & les yeux baiſſés, les releva enfin, & lui répondit avec un profond ſoupir en ces termes : » Ce que
» vous me demandez, trop aimable ber-
» gere, eſt juſte & raiſonnable ; le ma-
» lade doit découvrir ſon mal au medecin
» dont il attend ſa gueriſon ; mais aupa-
» ravant daignez ſatisfaire à ma curioſité ;
» n'êtes-vous pas Aſtrée, ou Diane ? car
» ce qui a le plus contribué à me rendre
» ce voyage agréable, c'eſt l'eſperance de
» connoître deux bergeres ſi accomplies,
» & dont le nom vole de toutes parts.

» Il peut y avoir dans cette contrée plu-
» ſieurs bergeres qui portent le nom de
» Diane, répondit la bergere en rougiſſant ;
» & peut être y en a-t'il quelqu'une d'elles
» à qui les dieux ayent prodigué leurs fa-
» veurs ! Pour moi je ne me reconnois
» point à vos diſcours ; ſeulement telle
» que je ſuis, je voudrois, pour ne pas
» dementir l'idée que vous avez de ce
» nom, pouvoir vous rendre quelque ſer-
» vice qui la ſoutint. Etes-vous, ajouta l'é-
» trangere, la compagne d'Aſtrée ? Oui,

» repliqua Diane. *Il ſuffit* ; c'eſt vous & vo-
» tre compagne que je deſirois connoî-
» tre. » A ces mots elle s'avance & com-
ble Diane de ſes careſſes ; & Diane ſe vit obligée d'y répondre.

Au même inſtant, Phylis qui avoit cherché Diane dans tous les lieux où elle eſperoit la trouver, parut à l'extrêmité d'une allée, d'où elle apperçut les careſſes de l'étrangere. La curioſité lui fit précipiter ſes pas ; d'un autre côté l'étrangere qui deſiroit paſſionnement de voir Aſtrée, n'eut pas plus tôt remarqué Phylis qu'elle lui demanda ſi ce n'étoit pas ſa compagne. » C'en eſt une, répondit Diane ; mais non » pas celle que vous avez en vue. Celle-» ci s'appelle Phylis ; & quoiqu'elle lui » cede peut être en beauté, je puis vous » aſſurer que nous n'avons point de ber-» gere qui ait plus de ſageſſe & de diſcre-» tion. Je n'en puis douter, ajouta l'étran-» gere, puiſqu'elle eſt votre compagne. » Oui, repliqua Diane, & celle qu'Aſtrée » & moi nous cheriſſons davantage. Quand » vous la connoîtrez, vous jugerez ſure-» rement qu'elle merite d'être aimée.

A ces mots, Phylis étant arrivée, Diane s'approcha d'elle, & lui dit : » Ma ſœur, » aimez cette belle étrangere pour l'a-» mour de moi, puiſqu'elle vient aug-» menter le nombre de nos bergeres. »

Phylis s'avança incontinent pour plaire à ſa compagne, & plus encore pour ſe conformer aux loix de la contrée.

Mais Diane avoit beau diſſimuler, elle portoit dans le cœur un trait mortel. La contrainte où la tenoit l'étrangere lui paroiſſoit inſupportable; elle crut pour s'en délivrer, qu'elle devoit lui demander au plus tôt le ſujet de ſon voyage. Et dans cette vue s'adreſſant à Phylis : » Ma ſœur, dit-» elle, cette belle étrangere vient ſur nos » bords chercher un remede au déplaiſir » qui la preſſe; c'eſt pourquoi lorſque vous » êtes arrivée, je la ſuppliois de m'ap-» prendre le motif qui l'avoit conduite » dans notre contrée. Si donc vous l'a-» gréez, nous continuerons vous & moi » nos prieres, afin que nous puiſſions mieux » lui rendre ce qu'exige ſon merite. » Phylis au contraire à qui le temps ſembloit prétieux, » Vous avez raiſon, dit-» elle, ma ſœur; mais il me ſemble que » nous deſobligerions notre compagne, » ſi nous la privions de ce plaiſir, & qu'il » vaut mieux attendre qu'Aſtrée ſoit pré-» ſente.

Diane comprit l'intention de Phylis; & trouvant qu'elle avoit raiſon, elles marcherent vers la grande allée, où elles trouverent Florice, Circène, & Palinice, qui, après de longues conteſtations, re-

ſolues enfin d'attendre encore quelque temps ſe promenoient ſur les bords du Lignon. Elles comptoient que les bergers & les bergeres ne manqueroient pas de s'y aſſembler, & qu'elles paſſeroient agréablement le reſte de la journée.

L'étrangere ne les reconnut pas d'abord, ſoit à cauſe de leurs nouveaux habits, ou parce qu'elle ne les croyoit pas dans le Foreſt ; mais s'étant approchée, elles les reconnut à leur voix, lorſqu'elles ſaluerent Diane ? » Me trompé-je, dit-» elle, après les avoir conſiderées quel-» que temps, ou ne voi-je pas les meil-» leures amies de Dorinde ? » Alors Florice & ſes deux compagnes vinrent l'embraſſer avec une extrême ſatisfaction, & montrerent par toutes les careſſes qu'elles lui firent, que l'on aime plus ſes compatriotes loſqu'on les trouve dans une contrée étrangere qu'on ne les aimoit dans ſa patrie.

Phylis, que cette compagnie importunoit, ſaiſit le moment où elles ſe faiſoient tant d'accueil, & dit tout bas à Diane : » Peut-être devrions nous laiſſer cette » étrangere avec ces perſonnes qu'elle » connoît. Si nous la menons vers Aſtrée » avant que de l'avertir, je crains que » nous ne la fâchions à cauſe d'Alexis, » & parce qu'elle ſera vêtue, comme

» vous le ſçavez, en druide. Ma ſœur,
» j'approuve votre idée, répondit Diane;
» & je ſuis ravie que nous ayons rencon-
» tré ces autres étrangeres, pour nous dé-
» barraſſer de celle-ci.

Tandis qu'elles parloient de la ſorte, Florice & les autres ſe continuoient leurs careſſes, & Phylis leur dit : » Belles bergeres,
» nous ſerions au deſeſpoir de vous ſeparer
» ſitôt ; vous ſçavez d'ailleurs que nous
» avons des devoirs à rendre à la druide; &
» nous ne pouvons laiſſer notre amie dans
» une compagnie plus agréable. Ainſi,
» belles étrangeres permettez nous d'aller
» où notre devoir nous appelle, & nous
» vous aſſurons qu'aujourd'hui nous vous
» ferons voir Aſtrée, afin qu'elle nous aide
» à nous acquiter envers vous.

Cependant Phylis, afin de prévenir l'impatience de Florice, de Circène & de Palinice, s'adreſſant à Diane qui s'échapoit : » Ma ſœur, lui cria-t'elle, atten-
» dez-moi, je vous ſupplie, je n'ai qu'un
» mot à dire aux bergeres, & je ſuis a vous
» dans l'inſtant :» Alors elle ſe tourne vers les trois étrangeres : » Florice, dit-elle,
» d'un air plus grave qu'à l'ordinaire, &
» vous Circène & Palinice, le dieu que
» vous avez conſulté vous déclare par ma
» bouche ce qu'il vous a déja fait entend e
» par ſon oracle, qu'un mort vivant doit

» vous guerir, avec celle qui aura rec
» vré malgré elle le bien qu'elle av
» perdu volontairement.

» O dieu, s'écrierent-elles toutes t
» en frappant des mains enſemble ! h
» reuſe bergere que le ciel a deſtinée p
» nous rendre notre tranquillité, puiſ
» à jamais tous vos deſirs avoir leur
» compliſſement ! » Puis ſe regardant l'
& l'autre : » N'eſt-il pas vrai, diſoi
» elles, que les dieux ne ſont point tr
» peurs, & qu'enfin leurs promeſſes
» infaillibles ? » A ces mots elles ſal
Phylis avec tant de joye que Diane &
trangere, qui en ignoroient le ſujet, en
rent étonnées. Mais Phylis contin
ſon perſonnage, après leur avoir re
le ſalut : » Je ne puis, dit-elle, m'a
» ter plus long temps auprès de vous
» le temps de terminer vos peines n'eſt
» encore venu. Il ne tardera pas ; c
» vous ſuffiſe de ſçavoir que le dieu
» point oublié ſon oracle, & qu'il l'acc
» plira dans le temps & au lieu qu'
» marqué.

» Maintenant, dit Florice, que n
» ſçavons à qui les dieux ont remis le
» de nous rendre la tranquillité, nous
» tendrons tant qu'il leur plaira. Il ne
» voit, ſage bergere, nous arriver rie
» plus heureux qu'un tel choix. » D

& l'étrangere prêtoient une oreille attentive à leurs diſcours ; mais comme elles n'y comprenoient rien, Diane demanda à Phylis de quelle ſatisfaction elles parloient : » Les dieux, répondit-elle froidement, ont fait venir dans notre contrée » ces belles étrangeres, pour y trouver » quelque remede à leurs déplaiſirs ; & par » un oracle ils leur ont défendu d'en parler qu'à la perſonne qui leur redira l'oracle même. C'eſt ce que je viens de faire, ſans doute par une ſecrete inſpiration, & je leurs promets toute ſorte de » ſatisfaction. » A ce diſcours la ſurpriſe de Diane augmenta, elle ne pouvoit s'imaginer comment ſa compagne avoit ſçu cet oracle. Et celle-ci, après quelques diſcours ſemblables, ſe retira, racontant en chemin à Diane comment elle les avoit rencontrées, & comment, ſans être apperçue, elle avoit entendu leur entretien.

Elles arrivent enfin dans la cabane d'Aſtrée, & la trouvent preſqu'au même état où elles l'avoient laiſſée : » Hé quoi, ma » ſœur, s'écria Phylis, vous n'êtes point » encore habillée ? Qu'avez-vous fait depuis mon départ ? Il faut, répondit Aſtrée en ſouriant, que vous vous ſoyez » bien ennuyée où vous avez été, puiſque » le temps vous a paru ſi long : il me ſemble à moi que vous venez de partir tout

» à l'heure. Il faut donc, repartit Phylis ;
» que vous vous ſoyiez bien plue à ce que
» vous avez fait, puiſque les heures ne
» vous ont paru que des momens. Cepen-
» dant reprit Aſtrée, ne croyez pas que
» j'aye demeuré dans l'inaction : en ce peu
» de temps j'ai acquis la plus belle maîtreſſe
» du monde. Je gage, ajouta Phylis, que
» vous y avez employé toute la matinée. Eſt-
» ce trop, répondit Aſtrée ? Combien y
» employent des lunes entieres ſans ſuc-
» cès ? Oui, interrompit Diane, encore
» ont-elles le temps de ſe repentir. C'eſt
» un malheur que je ne crains point, dit
» Aſtrée. Ah ! repartit Diane, ſi vous ai-
» miez un berger, peut-être n'en ſeriez-
» vous pas exempte. Qui veut mener une
» vie tranquille, doit fuir l'accueil des ber-
» gers, comme le ſerpent fuit l'enchan-
» teur.

» Je ſuis étonnée, dit Alexis, que vous
» imputiez aux hommes un vice qu'ils nous
» reprochent ſans ceſſe. Madame, répon-
» dit Diane, c'eſt qu'ils nous préviennent,
» & qu'ils nous attribuent ce dont ils ſont
» eux-mêmes coupables. En vérité la na-
» ture nous a impoſé un joug bien cruel ;
» en nous forçant de vivre parmi eux. Ain-
» ſi, ajouta Alexis en ſouriant, le bonheur
» de nous autres druides eſt digne d'envie.
» *Sans doute*, madame ; & n'eſt-il pas vrai

» que la ſaiſon où les hommes ſont le plus
» agréables, eſt lorſque brûlant d'amour
» en apparence, ils rendent les premiers
» ſoins, alors ce n'eſt que ſoumiſſion, que
» complaiſance, que flateries, qu'étude
» continuelle à plaire. Cependant ſi nous
» y faiſons quelque réflexion, quels cha-
» grins ne cauſent-ils pas aux infortunées
» qu'ils recherchent? Ces recherches en
» effet ſont des outrages ſi elles n'aiment
» pas; ſi elles aiment, ils deviennent in-
» ſupportables. Ils veulent aller de faveur
» en faveur. Si vous les refuſez, ils vous
» accablent de reproches; ſi vous avez
» quelque bonté, ils ne ſont point ſatiſ-
» faits qu'ils n'ayent obtenu ce qu'on ne
» peut leur accorder ſans honte. Sont-ils
» arrivés au comble de leurs deſirs, ils nous
» mépriſent, ou du moins ils nous font
» éternellement craindre leur inconſtance.
» Les rebutez-vous d'abord? ils vous pour-
» ſuivent ſans ceſſe; ils s'attachent à vos
» pas; & vos yeux ne rencontrent jamais
» d'autres objets.

» Les déplaiſirs dont Phylis nous me-
» nace, dit Aſtrée, ne me regarderont
» point, lorſque je ſerai avec Alexis dans
» l'antre des carnutes; car, à dire vrai, il y
» a peu d'hommes qui ne méritent nos re-
» proches.» Celadon fut plus vivement tou-
ché de ces mots, qu'il ne l'avoit été du

diſcours de Diane ; mais pour donner le change, » je n'ai rien à dire ſur cet article, » reprit Alexis. Je n'ai jamais éprouvé l'in- » conſtance ou la perfidie des hommes ; » mais j'ai connu des filles qui avoient ces » défauts ; je veux croire pourtant que c'eſt » uniquement ma faute. » Et s'approchant d'Aſtrée : » Mon ſerviteur, lui dit-elle, » lorſque nous ſerons parmi les carnutes, » que nous mépriſerons ces hommes vola- » ges, & que nous rirons de vos com- » pagnes qui continueront de vivre dans » une pareille ſervitude ! Je l'eſpere ainſi, » répondit Aſtrée, & je vous jure, ma » belle maîtreſſe, que j'attends avec la der- » niere impatience le jour de notre départ.

Diane, pour ne les point interrompre, s'éloigna un peu ; mais Phylis, dont l'humeur étoit plus enjouée, s'adreſſant à Diane : » Voyez, ma ſœur, lui dit-elle, ſi ma » prédiction n'a pas été véritable ? Aſtrée » qui n'aimoit autrefois que Diane & Phy- » lis, qui ne ſe plaiſoit qu'avec elles, les » dédaigne maintenant, & donne toute ſa » tendreſſe à cette nouvelle bergere. En » vérité les hommes ont bien raiſon de » nous accuſer d'inconſtance & de légere- » té ? Ah Phylis, répondit Aſtrée en ſou- » riant, vous oubliez que je ne ſuis plus » bergere, & que les honneurs changent » les mœurs ! Oh répartit la bergere, lors

» qu'Alexis ſera partie, nous ſçaurons » vous ramener à votre devoir. J'y con- » ſens, dit Aſtrée, d'autant mieux que » vous ne me verrez plus ici, & que je ſuis » déterminée à ſuivre par tout ma belle » maîtreſſe, ainſi qu'elle me l'a permis. » Calidon s'y oppoſera, repartit Phylis, » & Phocion en ordonnera autrement. *Ca-* » *lidon* n'a point de pouvoir ſur moi, & les » ordres du deſtin ſont plus forts que ceux » des hommes. *Vos* amies ne pourront-elles » rien ſur vous? *Je ſens* que j'aurai de la » peine à les quitter; mais quand je me » rapellerai les déplaiſirs que j'ai reçus ſur » les bords déteſtables du Lignon, je ſerai » ravie de m'en éloigner, pour en perdre, » s'il eſt poſſible, le ſouvenir.

» Si tel eſt votre deſſein, interrompit » Diane, ſongez à nous mener avec vous; » vous ſçavez que nous ne pourrons ja- » mais conſentir à nous voir ſéparées de » vous. Jamais, répondit Aſtrée, le ciel » ne permettra que vous me ſuiviez; je » ſerois trop heureuſe. Pourquoi, ajouta » Diane, refuſeroit-il de nous délivrer auſſi » bien que vous de l'eſclavage où nous » avons vêcu juſqu'ici? Pâris & Bellinde » en prononceront bientôt l'arrêt, dit Ale- » xis. Et Lycidas, ajouta Aſtrée, ne s'y » oppoſeroit pas moins, ſi on ne lui per- » mettoit de ſuivre Phylis. Pâris & Bellin-

» de, répondit Diane, n'ordonneront
» mais rien contre ma volonté, ni con
» le ſervice de Thautates, parce qu'ils
» l'un & l'autre trop de ſageſſe & de re
» gion. D'ailleurs ſerois-je coupable
» deſobéiſſant à Bellinde, quoiqu'elle
» ma mere, ſi je ne lui deſobéis que p
» l'imiter, & me conſacrer à ſon exem
» au même dieu, à qui elle s'eſt conſacr
» Pour moi, dit Phylis en ſouriant, je
» veux point donner à Lycidas la peine
» me ſuivre ſi loin, & je ne mettrai jam
» de plus grand intervalle entre lui & n
» que les limites de notre hameau.

Alexis & Aſtrée riant de ce diſcou
» Ne penſez pas, ma ſœur, ajouta Phy
» que je ne vous aime autant qu'une ſ
» peut être aimée. Mais, je l'avoue, r
» affection pour Lycidas eſt d'une au
» nature. Si j'étois auſſi habile que
» vandre, je pourrois vous en explique
» raiſon; mais enfin, je ſens qu'il n
» impoſſible de vivre ſans lui. Vous ne
» vez point blâmer ma franchiſe, puiſ
» le menſonge ne fut jamais permis e
» nous. Ma ſœur, lui répondit Aſtrée
» ne ſerai pas la premiere à vous cond
» ner; mais je ſerai ſans doute la prem
» à me plaindre de notre ſéparation.
» ne puis-je vous ſuivre, ajouta Phy
» mais je dois tenir la parole que j'ai

» née à Lycidas, & que je lui ai donnée en » votre preſence,

» Je prendrai la place de Phylis, dit » Alexis, & je m'oblige à rendre à la belle » Aſtrée la fidele amitié que Phylis lui avoit » jurée. Madame, reprit Phylis, ne croyez » pas que je manque à ma promeſſe. Aſ- » trée elle-même s'étoit engagée autrefois, » & ſi elle n'étoit pas libre maintenant, je » l'accuſerois de parjure. J'en conviens, » répondit Aſtrée en ſoupirant, auſſi ne » vous blâmé-je pas plus que vous ne de- » vez me reprocher mon malheur paſſé.

Pendant ces diſcours & d'autres ſemblables, Aſtrée ſe trouvant habillée, & Alexis croyant avoir fait aſſez long-temps la malade, elles allerent enſemble ſe promener dans la coudraye; & parce que les troupeaux de Diane & de Phylis étoient près de la porte, Alexis voulut eſſayer de les conduire, pour ne pas démentir l'habit de bergere qu'elle avoit pris. Afin de mieux impoſer, elle feignoit d'ignorer l'uſage de la houlette, & comment il falloit parler aux troupeaux. Aſtrée, ni Alexis même ne pouvoient s'empêcher de rire du ſoin avec lequel Diane l'inſtruiſoit. Elles s'acheminerent enſuite vers la grande allée, où l'ombrage étoit plus épais. Mais à peine furent-elles entrées dans le bois, qu'elles apperçurent à leur gauche une

troupe de bergers & de bergeres qui s'y promenoient. Ce contretemps troubla un peu la feinte bergere & la feinte druide ; elles prierent Diane & Phylis d'aller vers les bergers, tandis qu'elles prendroient une autre route, pour n'être pas reconnues. Et Diane ayant rencontré dans la troupe Daphné qu'elle aimoit tendrement, elle s'avança pour l'embraſſer. Après les premieres civilités, Hylas qui étoit de cette troupe, & Corilas auſſi, ne pouvant guere demeurer enſemble ſans diſputer, reprirent les diſcours qu'ils avoient déja commencés. » Dis-moi, Hylas, je te ſup-» plie, pourſuivit Corilas, maintenant » que tu as perdu Alexis pour Stelle, à quel » jeu diras-tu que tu l'as perdue ? car tu » n'oſeras dire que ce ſoit au jeu de la belle, » n'y ayant aucune comparaiſon entre » Stelle & Alexis. O que tu es mal habile, » s'écria Hylas ! Y a-t'il rien de beau que » ce qui plaît ? La beauté plaît, j'en con-» viens, répartit Corilas ; mais tout ce » qui plaît n'eſt pas toujours beau. Te voi-» là donc diſciple de Silvandre, ajouta » Hylas ? & tu penſes comme lui que la » beauté ne conſiſte qu'en certaines pro-» portions, & dans un certain mélange de » couleurs ? O que ton erreur me fait pi-» tié ! la beauté dépend uniquement de » l'opinion. En effet une bouche & des

» oreilles petites, un nés bien proportion-
» né, des yeux bien fendus, un teint mêlé
» de lys & de roſes, n'eſt-ce pas là ce que
» tu appelles beauté? Il eſt vrai, répon-
» dit Corilas.

» Dis-moi maintenant, reprit Hylas,
» la beauté & la laideur ne ſont-elles pas
» contraires? *Oui* ſans doute, & l'une ne
» ſubſiſta jamais avec l'autre. Avoue donc,
» pourſuivit l'inconſtant, que la laideur &
» la beauté ne ſont que dans l'opinion; car
» je vais te convaincre qu'au gré de l'opi-
» nion les mêmes objets nous ſemblent
» beaux ou laids. Qu'un chien ait un nés
» bien camus, & des oreilles pendantes,
» ne dit-on pas qu'il eſt beau; & ces
» traits ne ſont-ils pas oppoſés à ce que tu
» appelle de beaux traits?

» Je ſerois de ton avis, répliqua Cori-
» las, s'il n'y avoit une ſorte de beauté
» propre à chaque eſpece en particulier.
» Excuſe frivole! dit Hylas, ſi tu en ſçavois
» autant que ton maître Silvandre, je te
» demanderois ſi nous avons une idée de
» la beauté. Je ſuis perſuadé qu'il convien-
» droit avec moi, que plus les belles choſes
» approchent de cette idée, plus auſſi de-
» vons-nous les regarder comme belles &
» parfaites. Pour toi qui voles moins haut,
» tu as beſoin de preuves plus ſenſibles; &
» voici de quoi te confondre. Les gaulois

» eſtiment les plus belles, celles qui ont » le plus de blancheur ; les mores tiennent » pour les plus noires ; les tranſalpins » n'aiment que celles dont les couleurs » ſont extrêmement vives. Les mêmes » veulent beaucoup d'embonpoint ; les » gaulois demandent de la délicateſſe. Les » grecs vantent les yeux noirs ; les yeux » verts ſont du goût des gaulois. Toute » l'Europe enfin eſtime la bouche petite, » les lévres délicates, le nés bien propor- » tionné ; & l'africain au contraire aime » les grandes bouches, les lévres renver- » ſées, & le nés écraſé ; il eſt donc vrai » que la beauté ne conſiſte que dans l'opi- » nion. Ne vien donc plus me dire qu'A- » lexis eſt préferable à Stelle ; ſi tu en ju- » ges ainſi par les régles de ton pays, je te » dirai, moi qui ſuis de Camargue, qu'au » lieu de ma naiſſance rien ne peut effacer » un objet qui plaît.

Le diſcours de l'inconſtant mit tous les bergers en ſi belle humeur, que Corilas ne put lui répondre ; & lorſqu'il vouloit reprendre la parole, on entendit un berger qui venoit chantant au ſon de ſa muſette ; on reconnut auſſitôt que c'étoit Silvandre. Alors toute la troupe tourna les yeux ſur Hylas, comme pour l'avertir qu'il ſe preſentoit un adverſaire plus redoutable ; & Stelle s'adreſſant à l'inconſtant : » mon

» ſerviteur, lui dit-elle, tous les yeux ſont » fixés ſur vous, pour voir ſi vous ne pâ- » liſſez point à l'approche de Silvandre ; » j'eſpere que vous allez défendre ma beau- » té, & je ſerois ravie pour votre gloire, » que vous ſortiſſiez heureuſement d'un » pareil combat : ce n'eſt pas que je con- » ſulte mes interêts ; ſi la beauté ne con- » ſiſte que dans l'opinion, je ſuis aſſurée » qu'il n'y a point de bergere au monde » qui puiſſe m'effacer. Ma maîtreſſe, ré- » pondit-il froidement, laiſſons venir ce » géant ſuperbe ; ce n'eſt pas la premiere » fois que nous nous ſommes vus aux » mains. Il eſt vrai, dit Corilas, & ſans » doute la victoire s'eſt toujours déclarée » pour vous.

Cependant Silvandre approchoit, mais avec plus de ſatisfaction que ne le comportoit ſa fortune. En effet, Diane ne pouvant diſſimuler ſon dépit, dit tout bas à Phylis de ne la point ſuivre, parce qu'une affaire qu'elle venoit de ſe rappeller l'obligeoit de ſe rendre auprès d'Aſtrée. » Puiſque vous l'ordonnez ainſi, répondit » Phylis, j'obéirai, malgré le plaiſir que » j'aurois eu à m'en retourner avec vous. » Vous le pourrez, ajouta Diane, lorſque » je ſerai un peu éloignée.

A ces mots elle part ; puis comme ſi elle avoit oublié quelque choſe, elle revient

auſſitôt vers Phylis, & lui dit à l'oreille : » Souvenez-vous de mon bracelet, je veux » abſolument le retirer ; d'ailleurs je ſerai » ravie de ſçavoir les diſcours que vous au- » rez tenus à cet amant que Madonte a » quitté. Vous croyez trop légerement, » répondit Phylis ; mais puiſque vous le » ſouhaitez, ma ſœur, je parlerai à Sil- » vandre, & je vous rendrai ſa réponſe. Je » ne veux, reprit incontinent Diane, ni » réponſe, ni autre choſe que mon brace- » let : ſeulement ſi vous daignez remar- » quer la mine qu'il fera, vous me ferez » plaiſir de m'en inſtruire. Je ſçai, répli- » qua Phylis en ſouriant, ce que vous vou- » lez : repoſez-vous entierement ſur moi.

D'un autre côté Aſtrée & Alexis ne ſe virent pas plus tôt ſeules, qu'Aſtrée au comble de ſes vœux reprit ainſi la parole : » J'i- » gnore, ma maîtreſſe, quelle ſera la fin » de mon entrepriſe, & ce que le deſtin me » réſerve ; mais en vérité je n'eus jamais » tant de ſatisfaction, que ce commence- » ment m'en fait reſſentir. Tel eſt votre » mérite, répondit Alexis, que vous pou- » vez tout vous promettre de la faveur du » ciel ; mais quel eſt mon bonheur, que le » ciel m'ait fait rencontrer Aſtrée pour » bannir de mon cœur une fille ingrate que » j'ai tant aimée, & que j'aime encore ! » Permettez-moi, reprit Aſtrée avec un

» petit ſouris, de vous repreſenter qu'au
» milieu de vos faveurs vous excitez ma
» jalouſie. Mon ſerviteur, dit Alexis, vo-
» tre jalouſie eſt ſans fondement, puiſque
» je vous aimerai en cette qualité, & que je
» l'aimerai elle comme ma maîtreſſe. Ah !
» dit Aſtrée, c'eſt maintenant ſur tout que
» ma jalouſie a un objet légitime : l'amour
» que l'on porte à une maîtreſſe eſt bien au-
» deſſus de celui que l'on porte à un ſer-
» viteur. Eh bien, repartit Alexis, ne pou-
» vant ceſſer d'aimer l'ingrate, ſans méri-
» ter le titre d'inconſtante, je l'aimerai
» pour l'amour de vous. Cette promeſſe me
» ſatisferoit, ſi je l'entendois, dit Aſtrée.
» je veux dire, ajouta Alexis, que ſi vous
» ne l'aimez point lorſque vous la connoî-
» trez, je ceſſerai auſſi de l'aimer. Mais
» mon ſerviteur, vous m'avez dit que vous
» aviez du goût pour un berger : nommez-
» le-moi, je vous ſupplie, & daignez m'ap-
» prendre ſi vous l'aimez encore, ou pour-
» quoi vous ne l'aimez plus ; car devant vi-
» vre enſemble comme nous l'avons réſo-
» lu, il n'eſt pas raiſonnable que nous nous
» cachions rien.

Alexis fit cette demande, ſans y avoir bien penſé ; la réflexion la lui eût fait ſans doute ſupprimer ; mais ne pouvant rappeller ſa parole, elle attendit la réponſe d'Aſtrée comme l'arrêt de ſa vie, ou de ſa

mort. D'un autre côté l'embarras de la réponſe troubla un peu la bergere. Enfin, aprés avoir quelque tems gardé le ſilence, elle répondit avec un profond ſoupir: » Ah! ma maîtreſſe, vous me commandez » de vous redire une aventure qui m'a cou- » té bien des larmes, & dont je ne puis me » ſouvenir qu'avec amertume. Mais le vœu » que j'ai fait ne me permet pas de vous » deſobéïr. Sçachez donc, ma belle maî- » treſſe, que ce berger s'apelloit Celadon, » & que la haine de nos familles ne put em- » pêcher notre intelligence. Helas! lorſ- » que nous pouvions eſperer une heureuſe » concluſion de nos amours, la mort le ra- » vit, & me fit veuve avant que je fuſſe ma- » riée. Voila ce que j'ai payé de tant de » larmes: pardonnez-moi ſi je ne vous en » dis pas davantage. Outre qu'un pareil » détail ſeroit ſuperflu, épargnez votre » ſerviteur, & ne le forcez pas à rouvrir » une playe qui ne ſe fermera jamais.

Une ſemblable réponſe pouvoit ſatisfaire Alexis; mais elle alla plus loin, & lui dit: » Je ſuis bien mortifiée de renouveller » votre douleur; penſez auſſi que ma cu- » rioſité n'eſt pas un foible témoignage de » mon affection. Dites-moi donc, je vous » conjure, pourquoi & comment ce ber- » ger mourut, lorſqu'il touchoit à ſon bon- » heur. Ah! ma maîtreſſe, s'écria Aſtrée

»en lui ſerrant les mains, voila où ma »playe eſt le plus ſenſible : cependant je »vais, quoiqu'il m'en coute, vous ſatiſ»faire.

Aſtrée alloit commencer, lorſqu'elle apperçut Diane, qui venoit les joindre, pour éviter Silvandre. Aſtrée en fut ravie; c'étoit une excuſe pour elle auprès d'Alexis. Alexis elle-même qui ne vouloit point de témoin la prévint, & lui dit de remettre ſon récit à une occaſion plus favorable. En même temps Diane arriva, montrant ſur ſon viſage le déplaiſir qu'elle avoit dans le cœur. Les druides le remarquerent d'abord; & Alexis lui ayant demandé ſi elle avoit quelque indiſpoſition, elle répondit que non, qu'elle avoit au contraire gouté un vrai plaiſir à entendre la diſpute d'Hylas contre la beauté. » Mais »je ſuis bien aſſurée, ajouta-t'elle, qu'il ne »ſe tirera pas des mains de Silvandre, »comme il s'eſt tiré de celles de Corilas. »Hé, comment, interrompit Aſtrée, Sil»vandre eſt-il avec les bergers? Il arrivoit, »répondit Diane froidement, à l'inſtant »que je ſuis partie, & j'ai vû que l'on ſe »préparoit à l'écouter.

Alors, Aſtrée ſouriant, & ſe tournant vers Alexis: » Ma maîtreſſe, lui dit-elle, »ne demandez plus à Diane ſi elle eſt in»diſpoſée; je ſçai d'où vient le trouble que

» nous avons remarqué ſur ſon viſage.
» C'eſt, ajouta Diane, parce que je me ſuis
» hâtée de venir ici, & que depuis quel-
» que temps ma ſanté eſt chancelante. En
» vérité, dit Aſtrée, vous ne devriez point
» feindre de la ſorte, quand Alexis nous
» fait l'honneur de vivre parmi nous avec
» tant de franchiſe. Mon ſerviteur, inter-
» rompit Alexis en ſouriant, je vous ferai
» le reproche que vous faites vous-même
» à Diane, ſi vous ne me parlez, vous, avec
» ſincérité. Je ſuis bien éloignée de vous
» rien cacher, reprit incontinent Aſtrée;
» mais afin que la bergere ne puiſſe ſe
» plaindre, commandez-moi. Je vous com-
» mande, dit incontinent Alexis, de me
» dire la vérité.

Diane eſſaya inutilement de fermer la bouche à Aſtrée : » Diane, dit elle, quand
» il iroit de ma vie, il faut que j'obéiſſe à
» ma maîtreſſe. Madame, dit alors Diane,
» elle ne peut rien vous apprendre qui ſoit
» véritable, ou qui mérite votre curioſité.
» Allons plûtôt entendre la diſpute d'Hy-
» las & de Silvandre; vous y avez interêt,
» puiſqu'il s'agit de la beauté d'Alexis &
» de Stelle. Nous ferons l'un & l'autre, ré-
» pondit Alexis, puiſque vous le voulez.
» Nous irons entendre la diſpute, & la ber-
» gere nous racontera en chemin ce qui
» vous regarde. » En même temps elle les

prit

prit toutes deux par la main ; & tandis qu'elles marchoient doucement, Aſtrée reprenant la parole : » Diane, lui dit-elle, »irai-je contre la vérité ? Si j'aſſure que »le trouble que nous avons remarqué »ſur votre viſage vient uniquement de ce »que vous avez rencontré Silvandre ? »Pourquoi, s'écria incontinent Alexis, au»roit-elle changé de viſage à la vue de »Silvandre qui l'aime & qui l'honore »tant.

» Regardez-la dans ce moment, mada»me, dit Aſtrée, & ſon viſage même vous »répondra pour moi. » Alors Diane tournant la tête de l'autre côté, ſe cacha quelque temps, mais enfin elle aima mieux parler elle-même. » Madame, dit-elle en »ſouriant, Aſtrée a imaginé ce qu'elle veut »faire entendre ; cependant puiſque vous »ordonnez, je vais parler moi-même, & »vous jugerez enſuite s'il y a quelque ap»parence. Vous avez ſçu, Madame, que »depuis la gageure de Phylis & de Sil»vandre, ce berger a feint de m'aimer ; »mais nous avons découvert qu'il aime »uniquement Madonte, cette étrangere qui »a demeuré quelque temps parmi nous. »C'eſt, interrompit Aſtrée, une opinion »que Diane a conçue ſans fondement ; & »je jurerois que tout ce qu'à fait Silvan»dre pour Madonte n'eſt que pure civilité.

» *Vous appellez* civilité, prier, ſupplier, im-
» portuner, embraſſer les genoux de Ma-
» donte, pour en obtenir la permiſſion de
» la ſuivre; ſi c'eſt là civilité, qu'appelle-
» rez-vous amour?

» Vous avez crû, ma ſœur, répondit
» froidement Aſtrée, tout ce que Laonice
» vous a rapporté. Je n'ai point voulu vous
» en parler juſqu'au retour du berger, par
» qui nous pourrions ſçavoir la vérité. O
» dieux, reprit Diane! tirer la vérité de la
» bouche d'un amant, & pour dire encore
» plus, de Silvandre, qui s'imagine pou-
» voir nous éblouïr par ſes beaux diſcours!
» Hé, comment, interrompit Alexis, vous
» penſez que Silvandre en aime une autre
» que vous? *Je n'ai jamais* penſé qu'il m'ai-
» mât; moins encore ai-je eu la volonté
» de le ſouffrir. Ma ſœur, interrompit Aſ-
» trée, je veux que vous n'ayez jamais crû
» qu'il vous aimoit, mais quiconque l'a vû
» auprès de vous, n'en a point douté. Car à
» quel deſſein, s'il ne vous aimoit pas, vous
» eût-il marqué tant d'empreſſement? Sou-
» venez-vous comment il vivoit auparа-
» vant; puis conſiderez quelle vie a été la
» ſienne dès le jour qu'il a commencé de
» vous aimer. Ces ſoins extrêmes qu'il
» avoit de vos troupeaux que ſont-ils de-
» venus? n'a-t'il pas négligé les affaires
» d'autrui & les ſiennes propres? A-t'il ja-

» mais manqué une occaſion d'être auprès » de vous ? ne vous a-t'il pas obéi au moin- » dre ſigne ? n'a-t'il pas prévenu vos moin- » dres volontés ? quelle autre preuve pour- » riez-vous exiger du plus parfait amour ? » Ma ſœur, repartit Diane, ce que vous » me dites de Silvandre, je vois bien que » vous le croyez véritable ; mais moi qui » n'ai rien vû, ni rien voulu voir, je crois » ce que Laonice m'a rapporté. Et ſi toutes » les choſes que vous avez remarquées » ſont autant de témoignages d'amour, » pourquoi ne prouveroient-elles pas celui » qu'il a pour Madonte ? En vérité je tiens » pour bien payées les importunités qu'il » m'a fait eſſuyer, par les diſcours de Lao- » nice.

» Il me ſemble, dit Alexis, que vous » comptez trop ſur le rapport que vous a » fait Laonice ; avant que d'aſſeoir votre » jugement, vous deviez vous éclaircir » avec Silvandre même. Ah, Madame, » s'écria Diane en ſe tournant de l'autre » côté, que m'importe ſa haine ou ſon » amour ! D'ailleurs, croiriez-vous pou- » voir tirer la vérité d'une bouche auſſi diſ- » ſimulée ? Pourquoi, reprit Aſtrée, fein- » dra-t'il, s'il ne vous aime point ? Ne puis- » je pas, répondit Diane, vous demander » a mon tour, pourquoi ne m'aimant point » il a feint de m'aimer ? Je dirois pour moi,

» repartit Aſtrée, je dirois le contraire ;
» mais ſi vous voulez qu'il ait uſé de diſſi-
» mulation, j'en accuſerai l'amour qu'il
» avoit pour Madonte. Tandis qu'elle de-
» meuroit parmi nous, elle pouvoit être
» ravie d'être aimée à vos dépens ; mais à
» preſent qu'elle eſt partie, la feinte me
» ſembleroit bien inutile. Je ne penſe pas
» auſſi qu'il continue à feindre, ajouta Dia-
» ne. *Mais*, s'il continue, que direz-vous ?
» *Je dirai*, qu'après avoir tant blâmé l'in-
» conſtance, il rougit de paſſer pour vola-
» ge. Mais ma ſœur, laiſſons-là Silvan-
» dre avec ſa bien aimée Madonte ; auſſi
» bien ne ſonge-t'il pas à nous ; contraint
» par Terſandre d'abandonner Madonte,
» il n'eſt maintenant occupé que de ſes re-
» grets.

Tandis que les bergeres diſcouroient ainſi, & dès que Diane ſe fut éloignée de Phylis, Silvandre arriva au lieu même que Diane venoit de quitter. Mais à peine eut-il ſalué toute la troupe, qu'Hylas s'adreſſant à lui : » Prétens-tu que Diane ſoit
» plus belle que Stelle ? Et toi, Hylas, ré-
» pondit Silvandre, oſeras-tu nier que le
» ſoleil ſoit plus clair que la nuit ? Je ſou-
» tiens moi, continua l'inconſtant, que
» Stelle ſurpaſſe en beauté Diane ; & ſi tu
» oſes me répondre, je m'engage à te le-
» faire avouer bien-tôt en preſence de ces

» bergeres. Je te répondrai, dit Silvandre en
» ſouriant, que tu n'en dois pas douter; mais
» pour me faire avouer ce que tu dis, je
» t'en défie, ſi tu n'as recours aux enchan-
» temens. Je ne veux, répartit Hylas, d'au-
» tre enchantement que la force de mes rai-
» ſons, & c'eſt l'aſſemblée qui en jugera &
» non pas toi. Répons-moi donc, Silvan-
» dre, quelle eſt à ton avis la beauté de
» Diane? Telle, dit Silvandre, qu'elle ne
» peut être ſurpaſſée. Et moi, repartit Hy-
» las, je prétens qu'elle eſt effacée par
» Stelle. Ah quelle eſt ton erreur, s'écria
» Silvandre, ſi tu crois que la beauté con-
» ſiſte dans l'opinion! la beauté n'eſt autre
» choſe que la perfection du ſujet où elle
» ſe trouve: Et voudrois-tu dire que cette
» perfection n'eſt qu'une chimere?

» Mais toi, reprit l'inconſtant, voudrois-
» tu nier que la beauté ne dépende de l'o-
» pinion? autrement une bergere qui paroît
» belle aux yeux de quelqu'un, le ſeroit-elle
» aux yeux de tous ceux qui la verroient?
» Que tu es loin de la vérité, repliqua Sil-
» vandre! Ce n'eſt pas l'opinion qui met le
» prix à la valeur des choſes, mais leur
» propre bonté; ſi c'étoit l'opinion, l'or
» faux d'un Alchimiſte ſeroit meilleur que
» l'or bien purifié, du moins au rapport des
» yeux, & ce rapport procéde d'igno-
» rance. Il en eſt de même du jugement

» que tu fais de Diane & de Stelle. Si tu
» ſçavois ce que c'eſt que la beauté, tu en
» jugerois ſainement. Pour moi, reprit Hy-
» las, je ne crois point me tromper, quand
» le plus grand nombre penſe comme moi.
» Les ignorans, répondit Silvandre, ſont
» auſſi le plus grand nombre. Cependant
» bien que la beauté ſoit un rayon de la
» divinité même, lorſqu'elle eſt répandue
» ſur les corps, nos yeux peuvent l'apper-
» cevoir, & en faire leur rapport à l'ame
» qui porte enſuite le jugement que tu nom-
» mes opinion. Or, ſi tu veux remettre la
» déciſion de notre differend à ceux qui
» nous écoutent, je ſuis aſſuré que tu auras
» bien peu de ſuffrages, parce que le grand
» nombre juge toujours ſainement en ces
» matieres; ſans quoi, & ce ſeroit un blaſ-
» phême contre dieu même, la nature ne
» donneroit point à ſes ouvrages la per-
» fection qu'ils exigent.

Silvandre avoit un beau champ pour continuer; mais Hylas l'interrompit en lui diſant: » Je connois, Silvandre, quel
» eſt ton babil; mais répons-moi: ſi la beau-
» té ne dépend pas de l'opinion, d'où vient
» que les goûts ſont ſi differens, les uns
» aimant la brune, les autres la blanche;
» & n'eſpere pas de m'échaper en répon-
» dant que c'eſt un effet de l'ignorance;
» car nous voyons, comme je le diſois il

» n'y a qu'un moment, que des provinces » entieres portent ce jugement. La queſ- » tion, dit Silvandre, n'eſt pas difficile à » réſoudre : les grecs & les latins aimoient » les yeux noirs, parce que les filles y ſont » noires ordinairement, & que dans les gau- » les elles ſont blanches. Mais, Hylas, ſi » tu n'as point d'autres raiſons pour me » convaincre, tu ne me feras point avouer » que Stelle égale Diane en beauté. » A ces mots, jettant les yeux ſur Phylis, & remarquant qu'elle vouloit parler : » Hy- » las, ajouta-t'il, contente-toi pour cette » fois du temps que tu m'as fait perdre. » Une autrefois que nous aurons Diane, » je l'inſtruirai tant que tu voudras. » Et ſe démêlant de ſes mains il s'aproche de Phy- lis. » Que veut dire mon ennemie, ſi pour- » tant vous méritez encore ce nom, puiſ- » que vous n'êtes point avec la maîtreſſe » que vous avez donnée à Silvandre ?

» Berger, lui répondit-elle froidement, » tout n'eſt-il pas ſujet au changement ? » Pour le nom d'ennemie, vous ne devez » pas plus me le donner qu'à Diane celui » de maîtreſſe. » Silvandre fut un peu in- terdit à ce diſcours ; mais ſe rappellant quelle étoit l'humeur de Phylis, il ſe mit au commencement à ſourire, cependant la feinte durant trop long temps à ſon gré, il tira Phylis à l'écart, quoi qu'inutile- ment : les bergers & les bergeres étoient

si occupés à rire de la victoire d'Hylas, qu'ils n'auroient point fait attention à Silvandre. Alors ce berger dit à Phylis: » Vous » montrez bien par votre air & par vos dis- » cours, que vous êtes mon ennemie; mais » pour Diane, tout me dit qu'elle est ma » maîtresse, & que je n'aimerai jamais » qu'elle. Je veux croire, dit Phylis, que » vous l'aimerez toujours; mais je sçai » qu'elle n'est rien, & qu'elle ne veut rien » être pour vous.

» Ah, mon ennemie, s'écria Silvandre! » & s'approchant davantage; cessez, je » vous supplie, un pareil langage, vous me » feriez mourir. Eloignons-nous encore » un peu, reprit Phylis, & je vous dirai » que vous n'êtes plus avec Diane dans les » mêmes termes qu'autrefois, & que si » l'on nous a rapporté la vérité, vous êtes » dans votre tort. Bergere, dit Silvandre en » s'éloignant avec Phylis, parlez-vous ain- » si pour me donner de l'inquiétude? *Ber-* » *ger, Berger*, mon discours n'aboutit qu'à » vous en épargner. Diane est irritée con- » tre vous, & si on ne lui a point imposé, » sa colere est légitime. Que dites-vous, » s'écria Silvandre? Je dis la vérité, ré- » pliqua Phylis; & pour vous en convain- » cre, sçachez que Diane s'est retirée aussi- » tôt qu'elle vous a vu: sçachez encore qu'elle m'a chargé de retirer son brace-

let,

» let, parce que le temps qu'il vous étoit » permis de le garder eſt écoulé, & qu'il » n'eſt pas raiſonnable que vous conſerviez » ce gage d'une perſonne que vous n'aimez » point.

Alors Silvandre s'éloignant d'un pas, & demeurant les yeux fermés, reſta comme immobile. Phylis en eut pitié, & le tira par le bras. En même temps, comme s'il fût revenu d'un long évanouiſſement: » O dieux, dit-il, en pouſſant un profond ſoupir, & joignant les mains enſemble, » quel crime ai-je commis! » Et s'étant encore tû, il reprit enfin de la ſorte: » Il » faut qu'il ſoit bien grand, ce crime, puiſ- » que vous permettez que je ſois ſi injuſte- » ment calomnié. Ces exclamations, inter- » rompit Phylis, ſont inutiles maintenant. » Vous n'ignorez pas qu'Amour a d'autres » privileges que le reſte des dieux, & que » le ciel ne punit point ſes tromperies.

» Hé, comment, reprit Silvandre, vous » croyez donc, bergere, & Diane le croit » auſſi, que je ne l'aime point? Je ne dis » pas, répondit Phylis, que je le croye; » mais je prétens que ſi Diane n'a pas été » trompée, elle a ſujet de vous hair. Ju- » gez-vous, Silvandre, que ce ſoit une » bergere à ſervir de prétexte à un amour » étranger? lui trouvez-vous ſi peu de » mérite qu'elle ne doive point être ſervie

» pour elle-même ? ou lui connoiſſez-vous
» ſi peu de courage, qu'elle puiſſe le ſouf-
» frir? Ecoutez, berger : qui n'eſt pas ſoup-
» çonneux peut bien être abuſé quelque
» temps par la diſſimulation ; mais il s'en
» apperçoit enfin. Il n'eſt rien tel que la
» franchiſe ; & l'artifice ne convient qu'à
» des ames peu courageuſes.

» Je goûte, j'approuve vos maximes,
» dit le berger ; mais enfin qu'ai-je fait ?
» Qui le ſçait mieux que vous, répondit
» Phylis ? Si pourtant vous voulez l'enten-
» dre de ma bouche, je dis, Silvandre, que
» vous avez feint d'aimer Diane, tandis
» que Madonte poſſedoit votre cœur. Vous
» ne pouvez le nier ſans la plus inſigne ef-
» fronterie. Toute la contrée le ſçait, tou-
» te la contrée en rit, & Diane & nous
» comme les autres. Si nous en avons quel-
» que déplaiſir, ce n'eſt pas que Diane ſe
» ſoucie de votre amour. N'eſt-ce pas pour
» elle un grand avantage que d'être recher-
» chée d'un berger obſcur, elle dont le
» mérite & la vertu ſont ſi connus? Nous ne
» ſommes affligées que de lui avoir cauſé
» les importunités qu'elle a eſſuyées de
» vous. Et dites la vérité, Silvandre, quel
» étoit l'objet de votre diſſimulation ?
» avez-vous pû eſperer qu'elle fût long-
» temps cachée ? & n'avez-vous point re-
» douté les jugemens que l'on porteroit de

» vous ? quelle comparaiſon de Madonte à » Diane, & comment avez-vous fait un » ſi mauvais choix ?

» Diane a pû croire ce que vous dites, » reprit Silvandre ? Comment, répondit » la bergere, n'auroit-elle pas crû ce que » tout le monde lui a rapporté, & qu'elle » a vû de ſes propres yeux ? car pourquoi » vous intereſſiez-vous tant à cette étran- » gere ? pourquoi voulûtes-vous lui perſua- » der de ne point partir ? pourquoi vous jet- » ter à ſes pieds ? embraſſer ſes genoux ? » pourquoi verſer des larmes en lui diſant » adieu ? pourquoi enfin la ſuivre, ſi vous » ne l'aimiez pas ? Dieu ſçait, berger, quel » a été le fruit de vos ſoins. La pauvre Ma- » donte meurt d'amour pour mille autres » qui ne vous valent pas ; & Terſandre vous » laiſſe bien peu d'eſperance. Ce n'eſt pas » encore une fois que Diane s'en ſoucie ; » elle ſe loue au contraire de n'avoir plus » à ſouffrir vos importunités ; ce que je » vous dis, eſt uniquement pour vous ap- » prendre que vos feintes ſont découver- » tes, & que vous ne devez plus eſperer » de nous abuſer par vos artifices.

Phylis tenoit ce langage à Silvandre, parce qu'elle reſſentoit vivement l'offenſe faite à ſa compagne. Cependant le berger étoit dans un trouble qu'il eſt plus facile de ſentir que d'exprimer. La douleur

de ſe voir injuſtement accuſé ; la perte de Diane qu'il adoroit ; & les cruelles paroles de Phylis l'accablerent tellement, qu'il fut obligé de s'appuyer contre un arbre. Là ſa foibleſſe augmentant, & ſes genoux ſe dérobant ſous lui, il tomba dans une défaillance entiere. Phylis le tira inutilement pluſieurs fois par le bras ; enfin elle courut au ruiſſeau qui couloit à l'extrêmité de l'allée, & puiſant de l'eau dans ſes mains, elle revint avec la même précipitation, & lui en jetta au viſage, mais en vain. Elle le laiſſa donc toute effrayée, & vint appeller du ſecours. Malheureuſement les bergers qu'elle avoit quittés s'étoient retirés dans leurs cabanes, parce que l'heure du dîner approchoit. Cependant elle apperçut de loin Alexis, Aſtrée & Diane, qui venoient en ſe promenant, pour entendre la diſpute d'Hylas & de Silvandre : quoiqu'avec l'habit dont elles étoient revêtues, elles ſe ſoucioient peu de ſe montrer aux bergers, & que Diane n'aimât pas à ſe trouver où étoit Silvandre ; ce fut donc le genie ſeul du berger qui les amena.

Dès que Phylis les apperçut, elle leur fit ſigne de ſe hâter, ne pouvant crier dans le trouble où elle étoit. Aſtrée fut la premiere qui remarqua le ſigne ; & craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à Phylis : » Allons, dit-elle, à ſon ſecours, je

» la vois qui court, & qui nous fait des » ſignes, il faut qu'elle ait beſoin de nous. » Alors elles redoublérent le pas, & Diane eut tout à coup un ſecret préſentiment de ce qui étoit arrivé. Lorſqu'elles furent près de Phylis, & que la bergere put parler: » O dieux, s'écria-t'elle, en joignant les » mains, ô dieux, ô Diane, le pauvre Sil» vandre eſt mort. Silvandre eſt mort, re» prit incontinent Diane! Hé, qui l'a tué? » Vous & moi, repliqua Phylis, vous par » l'ordre que vous m'avez donné, & moi » en l'exécutant.

A ces mots Diane ne put ni répondre, ni avancer, & témoigna bien en cette occaſion que ſes plaintes contre Silvandre n'étoient qu'un effet de ſa jalouſie. » Eſt-il bien vrai qu'il ſoit mort, dirent Aſtrée & Alexis, qui eſtimoient le mérite du berger? » Il n'eſt que trop vrai, ajouta » Phylis le viſage baigné de larmes: ſui» vez-moi & vous en ſerez convaincues par » vous-mêmes. » Alors précipitant leurs pas, elles l'apperçurent bientôt étendu par terre, & dans le même état où Phylis l'avoit laiſſé. Diane qui ſuivoit lentement, pour ne pas découvrir une paſſion qu'elle vouloit tenir cachée, eut à peine jetté les yeux ſur le berger, que malgré elle un torrent de pleurs coula de ſes yeux. Elle s'arrêta, & tournant le viſage d'un autre côté,

elle feignoit de s'intereſſer peu à cet accident. Pour Alexis, Aſtrée, & Phylis également touchées de compaſſion, elles firent tous leurs efforts pour le rappeller à la vie; mais ne lui en trouvant aucun ſigne, elles ſe diſoient mutuellement qu'il étoit mort. Ces mots cent fois répétés venoient juſqu'à Diane; & c'étoit autant de glaives qui lui perçoient le cœur. Après s'être eſſuyé les yeux, & prenant ſur elle-même, elle s'approche de Phylis: » Ma » ſœur, lui dit-elle, cherchez le bracelet » que vous ſçavez, de peur qu'on ne le » trouve en dépouillant ſon corps. » Puis elle ſe retire ſi pénétrée de douleur, que ſi elle en avoit dit davantage, ſa bouche auroit trahi le ſecret de ſon cœur.

Phylis, pour obéir à Diane, dont elle approuvoit la volonté, chercha le bracelet, & remarqua en le tirant une marque, qui ſans doute étoit naturelle. C'étoit un rameau de gui, ſi reſſemblant, que l'on ne pouvoit s'y méprendre. Tandis qu'elles s'amuſoient à conſiderer cette marque, & que Diane étoit déja fort loin, le berger revint tout à coup, mais ſi étonné de ſe voir en cet état, qu'il ignoroit ſi c'étoit ſonge ou réalité. Les bergeres furent tranſportées de joye. Cependant Phylis qui craignoit quelqu'autre accident, ſe hâta de reprendre le bracelet. Le berger ne

s'apperçut de rien. Enfin voyant qu'il ne diſoit pas un mot, Alexis lui dit: » Hé, » quoi berger, quel eſt cet accident? & » perdrez-vous ainſi le courage?

Alors, Silvandre prenant Alexis pour une bergere, parce qu'elle en avoit l'habit, après l'avoir remerciée & ſes compagnes auſſi, répondit en ces termes: » ſupporter ſans mourir le mal que je reſſens, » eſt bien plus tôt une preuve de courage. » Vous vous trompez, reprit Aſtrée, le » courage met au-deſſus de tous les acci- » dens; & celui-ci n'eſt pas ſi grand que » vous ne puiſſiez en triompher avec faci- » lité. Ne parlons, ajouta Phylis que de » gueriſon. » En ce moment Silvandre qui prenoit Aſtrée pour une druide: » Ma- » dame, répondit-il, cette bergere eſt mieux » inſtruite que perſonne de la grandeur de » mon mal; & le jugeant incurable, n'eſt- » elle pas fondée à vouloir qu'on n'en par- » le point? Mais, continua-t'il en ſe re- » levant quoiqu'avec peine, le genie qui » juſqu'ici a veillé ſur mes jours, me con- » duira bientôt aux lieux où j'eſpere trou- » ver ce qui paroit impoſſible à Phylis

A ces mots, il voulut ſe retirer; mais à ſon regard farouche, elles penſerent qu'il avoit deſſein d'attenter à ſa vie; & la belle Aſtrée que ſa propre expérience avoit inſtruite, le tenant par le bras, & connoiſſant

à ſes diſcours qu'il la prenoit pour une druide étrangere : » Berger, lui dit-elle, » ſçachez que le génie dont vous parlez » m'a ordonné ce matin de me trouver ici » pour vous ſecourir, & vous déclarer » que ſon aſſiſtance ne vous manquera pas » plus en cette occaſion, qu'elle vous a » manqué juſqu'ici. Avant trois jours vous » ſentirez l'effet de ſa protection, ſi la » foibleſſe de votre courage ne lui en ôte » & la volonté & le loiſir. » Incontinent Aſtrée ſe retira, feignant de ne pas connoître les bergeres qui étoient autour de lui. Que ne peut ſur l'eſprit des hommes l'opinion de l'aſſiſtance divine ! à peine Aſtrée eut prononcé ces paroles, qu'il montra un viſage plus ſerain. Il flechit les genoux, en levant les yeux & les mains au ciel : » C'eſt bien de vous ſeul, ô ſouverain » Tharamis, s'écria-t'il, que j'attens un » ſecours que je ne puis eſperer d'ailleurs ! vous ſçavez encore quelle eſt » mon innocence, & combien je ſouffre » injuſtement.

Alexis qui ne pouvoit vivre ſans Aſtrée, réſolut de la ſuivre. Elle craignoit auſſi que Silvandre ne reconnût les habits de la bergere, & ne s'apperçût en même temps que la bergere avoit pris les ſiens. Ce qui n'auroit pas manqué de produire un effet contraire à leur deſſein. Elle fit donc ſigne à

Phylis de reſter là encore quelque temps, de peur que Silvandre ne les ſuivît. Et s'adreſſant au berger ; » ſouvenez-vous, lui » dit-elle, qu'étant Silvandre, & connoiſ» ſant les dieux, vous ſerez infiniment plus » coupable qu'un autre, ſi vous n'atten» dez le ſecours de votre génie. » Silvandre vouloit lui rendre ſes actions de graces, lorſque ſans attendre ſa réponſe, Alexis lui échapa pour rejoindre Aſtrée. Elle l'eut bientôt atteinte, parce qu'Aſtrée tournoit la tête de temps en temps, pour voir ſi Alexis ne venoit point. On eût dit que le ciel vouloit qu'en cette occaſion Aſtrée rendît le même office à Silvandre, qu'autrefois Urſace reçut de Céladon.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

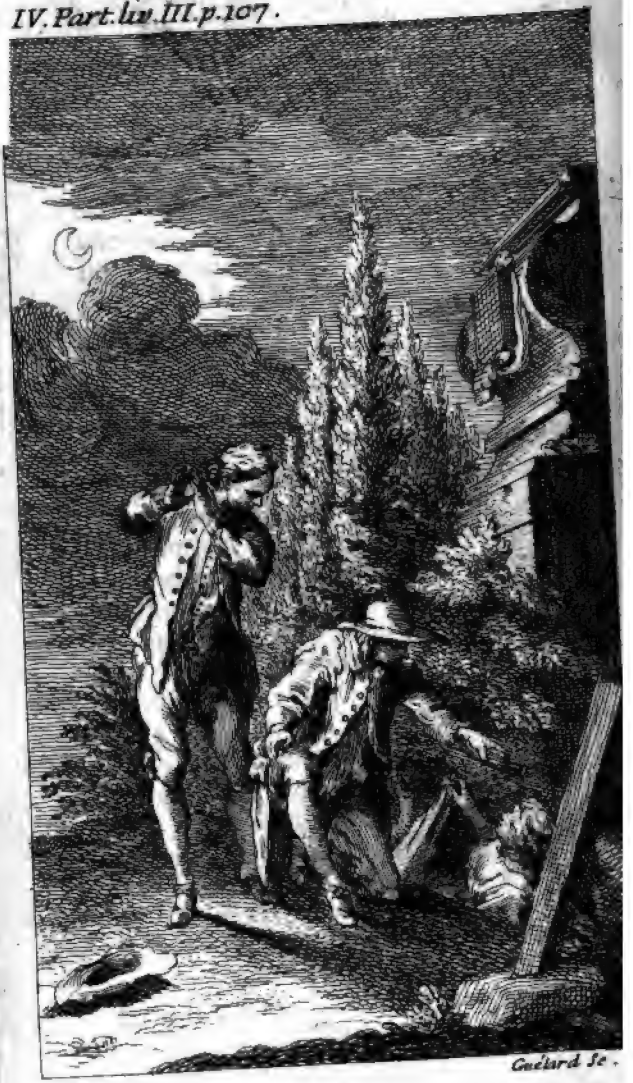
PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

PHylis étant ſeule avec Silvandre, & véritablement touchée de ſon mal : » Berger, lui dit-elle, puiſque le ciel veille » ſur vous, j'eſpere que vous ſerez bien- » tôt plus heureux que jamais. Mais dites- » moi franchement, comme à une de vos » meilleures amies : Eſt-il vrai, Silvandre, » que vous aimez Madonte ? ce n'eſt pas » un crime que d'aimer une auſſi belle fille, » & nous ſçavons tous que c'eſt notre ga- » geure qui a produit les ſoins que vous » avez rendus à Diane, ou qui les a occa- » ſionnés. » Tandis que la bergere parloit de la ſorte à Silvandre, Diane regardoit

IV. Part. liv. III. p. 107.



Gaelard Sc.

de temps en temps ce qu'il deviendroit; & lorſquelle comprit qu'il étoit enfin revenu à lui-même, elle ſentit, malgré ſa colere, autant de joye que la crainte de le perdre lui avoit cauſé de douleur. Car elle l'aimoit d'un amour véritable, & dans cette occaſion elle en rendit une preuve bien certaine. Lorſqu'elle eut vu Aſtrée partir, & Alexis enſuite, elle fut plus curieuſe que jamais d'entendre l'entretien de Phylis & du berger; elle comptoit bien qu'elle y ſeroit intereſſée.

Dans ce deſſein, s'étant promptement enfoncée dans le bois, elle revint auprès d'eux, mais ſi doucement qu'elle ne fut point apperçue. Elle arriva à temps pour ne rien perdre de la réponſe du berger. » Phylis, dit-il, ſi jamais les dieux ont puni quelque parjure, puiſſent-ils appeſantir ſur moi leur colere, ſuppoſé que » je trahiſſe la vérité! puiſſent nos druides » m'interdire l'entrée des temples! puiſſent tous les hommes me bannir de leur » ſocieté, ſi jamais j'ai aimé quelqu'autre » objet que Diane! Il y a dans cet aveu » une étrange préſomption, je l'avoue; » mais diſcrete Phylis, puiſque vous êtes » ſenſible à mon malheur, puiſque vous » êtes amie de la belle Diane, je croirois » commettre un crime ſi je vous déguiſois » la vérité, à vous que je connois d'ailleurs » ſi diſcrete.

» Je ne ſuis point indigne de votre confi-
» ance, répondit Phylis ; ſur tout en ce
» qui concerne Diane, mon amitié pour
» elle ne le cede point à l'amour que vous
» lui portez ; & connoiſſant ſes vertus &
» votre diſcernement, je veux croire ce
» que vous me dites de votre affection.
» Mais, berger, dites-moi, par quelle raiſon
» vous en avez uſé avec Madonte, comme
» vous avez fait ? Vous ſçavez, Silvandre,
» que l'amour ſemblable à un enfant s'of-
» enſe d'un rien, & qu'il eſt infiniment
» ſuſceptible de jalouſie ? Comment n'a-
» vez-vous pas vu que les ſoins extraor-
» dinaires que vous rendiez à Madonte ;
» que les larmes que vous avez verſées à
» ſon départ ; que les ſupplications que
» vous avez employées pour obtenir la
» permiſſion de l'accompagner juſqu'en
» Aquitaine, n'offenſeroient pas juſtement
» Diane, ſi elle en avoit la connoiſſance ?
» Ne deviez-vous pas ſonger que Madonte
» vous ayant refuſé la permiſſion de la ſui-
» vre plus loin, pour ne pas déplaire à Ter-
» ſandre qu'elle aime ; vous ne deviez
» point avoir demandé cette permiſſion,
» pour ne pas donner de jalouſie à Diane
» que vous aimez ? Et pouviez-vous eſpe-
» rer à votre retour un accueil plus favo-
» rable ? Il me ſemble qu'en vous traitant
» ainſi, elle n'a que trop montré que vous

ne lui êtes point indifferent.

Diane ne perdoit pas un ſeul mot, approuvant tout ce que Phylis avoit dit, mais quand Silvandre commença de répondre, elle demeura immobile, les yeux fixes ſur lui, la main avancée, & la bouche entr'ouverte : comme ſi elle eût voulu le convaincre de menſonge, à la premiere excuſe qu'il apporteroit. Voici donc quelle réponſe elle entendit. » Plût à dieu, » ſage & diſcrete bergere, plût à dieu que » dans le peu de vie qui me reſte, je trou- » vaſſe les moyens de m'acquitter envers » vous ; mais le ciel ſuppléra à mon im- » puiſſance par ſa bonté, le ciel, dis-je, » qui recompenſe toujours des actions auſ- » ſi juſtes, auſſi louables que la vôtre. Vous » me reprochez une faute dont je ſuis in- » nocent ; & je vous ſupplie par ce qui vous » eſt le plus cher au monde, de m'éclair- » cir davantage, afin que je puiſſe vous ré- » pondre dans la plus exacte vérité. Qu'il » eſt artificieux, diſoit Diane en elle-mê- » me, il eſt convaincu ; & pour avoir le » loiſir d'inventer quelque excuſe, il veut » ſe faire redire ce qu'il ne ſçait que trop.

Alors Phylis reprit en ces termes : » Avouez, Silvandre, que vous avez été » trompé, & que vous ne penſiez pas que » vos actions duſſent être remarquées, ou » du moins qu'elles fuſſent reportées à

» Diane. Auſſi penſe-je que celle par qui elle
» les a ſçues ne croyoit pas faire mal ; car
» elle parloit trop naivement. Mais encore,
» reprit Silvandre, que dit-elle ? Elle dit,
» ajouta Phylis, qu'ayant rencontré Ma-
» donte, vous l'aviez avertie qu'un étran-
» ger la cherchoit avec un mauvais deſ-
» ſein. Oui, je l'ai avertie, répondit le ber-
» ger, & j'ai cru y être obligé par les loix
» de l'humanité. Ces mêmes loix, répliqua
» Phylis, ne vous obligeoient pas de l'ac-
» compagner juſqu'en Aquitaine, moins
» encore d'embraſſer ſes genoux, & de les
» arroſer de vos larmes, pour en obtenir
» la permiſſion, & de la forcer enfin par
» vos importunités à vous permettre de
» la ſuivre un jour ſeulement ; que c'étoit
» paſſer un temps bien court auprès d'elle,
» pour le déplaiſir éternel que ſon départ
» vous laiſſeroit. Mais (& voici ce que je
» trouve de plus merveilleux) lorſqu'elle
» vous a répondu en ſouriant que la pre-
» ſence de Diane vous conſoleroit ; Diane,
» avez-vous répondu, mérite un autre ſer-
» viteur que moi ; & je ne l'ai jamais ſer-
» vie que par gageure. Plût à dieu qu'elle
» eût à faire le voyage pour vous, & que
» vous reſtaſſiez ici à ſa place ! De bonne
» foi, berger, les loix de l'humanité vous
» obligeoient-elles à tenir de pareils diſ-
» cours à Madonte, & ſurtout à parler de

» Diane avec tant de mépris ? Et trouvez-
» vous étrange qu'en étant avertie, elle
» ait conçu pour vous la plus vive indigna-
» tion ?

» O dieu, s'écria Silvandre, ô Diane !
» ô Phylis quelle noirceur me racontez-
» vous ! *Quelle noirceur*, dit Phylis ? s'il y en
» a, pouvez-vous nier que vous n'en soyiez
» coupable ? Comment, interrompit le
» berger, que j'aye fait ou dit ce que vous
» me reprochez ? plus tôt que d'avoir eu
» une telle pensée, j'aimerois mieux que
» du fer de ma houlette on m'eût percé
» le cœur. Nierez-vous, ajouta Phylis,
», que vous avez accompagné Madonte
» aussi loin qu'elle a voulu vous le per-
» mettre ? J'avoue, répondit Silvandre,
» que je l'ai accompagnée, & je soutiens
» que si j'en avois usé autrement, j'aurois
» été blâmé de tout le monde. Daignez
» entendre mes raisons, & vous me juge-
» rez vous-même.

Diane qui eût souhaité d'ajouter à cha-
que reproche de Phylis, pour convaincre
entierement Silvandre, entendant qu'il se
préparoit à parler : » Voyez, disoit-elle en
» elle-même, avec quel front il va faire
» un tissu de mensonges. » En même temps
Silvandre poursuivit en ces termes : » Ber-
» gere, il y a long-temps que Pâris nous
» dit que cet étranger étoit venu avec un

» mauvais dessein contre Madonte, & qu
» le voyant en peine de lui en donner avis
» je m'en chargeai. Il ne dit pas, reprenoi
» Diane, avec quel empressement il s'of-
» frit, par la crainte qu'il avoit d'être pré-
» venu dans ce charitable office. » Cepen-
dant Silvandre continuoit : » Or, hier ma-
» tin je la rencontrai avec Tersandre, & ju-
» geant qu'on m'imputeroit tout le mal
» qui pourroit arriver, si je ne l'avertis-
» sois, je le fis ainsi que je m'en étois char-
» gé. En même temps la voyant fondre en
» pleurs, je fus touché de compassion, &
» pour la défendre si elle étoit attaquée,
» je lui proposai de l'accompagner avec tel
» nombre de mes amis qu'elle voudroit.
» Il est peut-être son champion, disoit Dia-
» ne : il faut que ce soit lui qui la défende
» contre ses ennemis. Ce que j'ait fait, ajou-
» ta Silvandre, & je l'ai accompagnée un
» peu au-delà du lieu où Pâris avoit trouvé
» l'étranger. Pouvois-je faire moins, sans
» manquer à mon devoir ? Si j'ai fait autre
» chose, bergere, puisse la seconde vie que
» j'attens m'être à jamais refusée, pour
» châtiment !

» Mais, repliqua Phylis, ne l'auriez-
» vous pas suivie jusqu'en Aquitaine, si elle
» y avoit consenti ? Si j'avois cru, dit Sil-
» vandre, qu'elle eût eu besoin de mon
» secours, j'avoue que je l'aurois accom-
» pagnée

» pagnée plus loin, perſuadé que chacun » eſt tenu de ſecourir les affligés. Dans peu, » diſoit Diane, ce berger deviendra l'her- » cule gaulois, & nous le verrons la maſ- » ſue en main parcourir les provinces pour » combattre les monſtres. Mais conti- » nuoit-il, rien n'eſt plus faux que je l'aye » ni preſſée, ni même priée; & je doute » qu'il y ait quelqu'un aſſés impudent pour » l'inventer ou le ſoutenir. Cependant, re- » prit Phylis, ſi elle avoit voulu vous l'au- » riez accompagnée plus loin. Elle ne m'a » point refuſé, dit Silvandre; il eſt vrai » que je m'offris à la conduire juſques hors » du Foreſt. Amaſis, diſoit Diane, l'a » peut-être commis pour la ſureté des » chemins.

» Mais eſt-il poſſible, repliqua Phylis, » que vous n'ayez point verſé de lar- » mes? que vous n'ayez point embraſſé » ſes genoux? que vous ne luy ayez » point témoigné vos regrets? que vous » n'ayez point parlé de Diane? O terre » engloutiſſez-moi, répondit-il! & vous, » Heſus, retranchez-moi de la ſocieté » des hommes, ſi rien de tout cela eſt » veritable! Je vous jure, Phylis, par » les dieux de ce bocage qui nous écou- » tent, & par tous les genies qui habi- » tent ces lieux, que tout cela eſt abſo- » lument inventé par le plus cruel de mes

» ennemis. Berger, dit Phylis, vous
» changerez d'opinion, lorſque vous
» ſçaurez de qui nous tenons ces faits.
» Mais avouez du moins que vous n'ê-
» tes pas excuſable d'être parti ſans la
» permiſſion de Diane. Vous ſçavez que
» qui aime bien, ne diſpoſe jamais de
» ſoi-même que de l'aveu de ſa mai-
» treſſe. Pourquoi êtes-vous parti ſans
» nous rien dire? Le voilà confondu,
» ajoûtoit Diane tout bas. Je vous en
» aurois parlé, répondit Silvandre, ſi
» j'avois eu un voyage à faire; mais
» comme il ne s'agiſſoit que d'un mille,
» je penſay que vous vous ſeriez mo-
» quées de moy. D'ailleurs Madonte par-
» tit ſi promptement que je ne pouvois
» vous rien dire, à moins que de lui
» manquer. Mais enfin eſt-il poſſible que
» Diane qui eſt ſi ſpirituelle, & que
» vous auſſi, Phylis, vous ayez donné
» dans un piége ſi groſſier? Car ſi j'a-
» vois aimé Madonte, & ſi je m'étois
» chargé avec tant d'empreſſement de l'a
» vertir elle & Therſandre, aurois-je
» tardé ſi long temps à le faire? Cepen-
» dant s'il plaît à Diane de s'en ſouve-
» nir, cette commiſſion me fût donnée
» le jour que nous allâmes chés Adamas.
» Or voyez combien de temps s'eſt
» écoulé depuis; car c'eſt d'hier ſeule-

» ment que je les ai avertis. Pourquoi
» encore ſi je l'avois aimée, ne l'aurois-
» je pas ſuivie par tout ? Et quelle autre
» conſideration que mon amour pour
» Diane peut me retenir en cette con-
» trée, quand je n'y poſſede rien que ce
» que mon induſtrie me procureroit éga-
» lement ailleurs ? Si donc je reſte ſur ces
» bords, ſi je n'ay point ſuivi Madonte,
» que ne croyez-vous faux les rapports
» que l'on vous a faits ? N'eſt-il pas
» vrai, Phylis, qu'avant notre gageure,
» vous ne m'avez rien vû aimer ? Vous
» ne pouvez en diſconvenir, puiſque c'eſt
» ſur cela que je fus condamné à ſervir
» Diane. En verité je ſerois plus ſuſcepti-
» ble de tendreſſe qu'Hylas, ſi j'avois pû
» m'attacher à une perſonne que j'ay
» vue à peine quelquefois, m'étant déja
» devoué à Diane. Adraſte ne ſeroit pas
» plus inſenſé que moi, ſi j'avois été ca-
» pable de quitter Diane pour Madonte :
» Diane la plus belle, la plus ſage, & la
» plus accomplie bergere qui ſoit dans
» l'univers, pour Madonte qui n'a rien
» d'eſtimable que les qualités par où elle
» peut reſſembler à Diane, quoique moins
» parfaitement. Adraſte encore une fois
» ſeroit moins inſenſé que Silvandre, ſi
» connoiſſant le gout que Madonte a
» pour un chevalier qu'elle va cherchant,

„ Silvandre avoit pretendu la divertir de
„ cette paſſion.

Le berger tint encore pluſieurs diſcours ſemblables que Diane & Phylis écoutoient avec beaucoup d'attention ; Diane ſur-tout qui malgré la prévention où elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de gouter les dernieres raiſons que Silvandre avoit alleguées. Ainſi la bergere touchée & de ces raiſons, & des louanges de Silvandre qu'elle ne pouvoit ſoupçonner de flaterie, s'adoucit un peu, & principalement lorſqu'elle venoit à ſe repreſenter l'état où elle l'avoit vû. Cependant ſon courage genereux ne lui permit pas de ſe condamner entierement, & contente de ce qu'elle avoit appris pour cette fois, elle ſe retira doucement, & s'en alla chercher Alexis.

Preſqu'en même tems Phylis perſuadée que le berger n'avoit plus beſoin d'elle ; „ je ſuis charmée, lui dit-elle, » de ce que vous m'avez appris : conſo» lez-vous ; vos raiſons ont produit leur » effet. Je reconnois que vous êtes fauſ» ſement accuſé ; je parlerai à Diane, & » j'eſpere que nous la flechirons bien» tôt. De votre côté aidez-vous, & con» tinuez d'aimer une bergere ſi accom» plie.

A ces mots, Phylis s'en alla, ſans at-

tendre les remercimens du berger, ni ſes proteſtations d'un amour inviolable pour Diane; mais à peine ſe trouva-t'il livré à lui-même, qu'il ſentit renaître tous ſes déplaiſirs. Malgré la promeſſe de Phylis, malgré les aſſurances d'Alexis, le malheur qui l'avoit accueilli dès le berceau, ne lui laiſſoit preſqu'aucune eſperance de ſalut. Et ce dernier coup l'avoit tellement ſurpris, que ſa prudence & ſa raiſon lui furent d'un foible ſecours. Dans cet état il tourne ſes pas vers la riviere, il s'aſſied ſur le rivage: là il ſe rappelle tout ce que Phylis lui avoit dit au nom de Diane. Et ſuivant l'uſage des malheureux qui ſe plaiſent à ſe repreſenter leurs maux encore plus grands qu'ils ne le ſont, il trouve une ſorte de conſolation à n'en vouloir point.

Circène, Florice & Palinice ſe retirant en même temps dans leurs cabanes pour dîner entendirent ſes plaintes d'aſſez loin. Circène reconnut incontinent ſa voix, & l'étrangere qui étoit avec elle montrant quelque curioſité de ſçavoir à quoi elles paſſoient plus doucement les jours, Circène lui dit: » Ma compagne, vous » demandez quelles ſont nos plus agrea» bles amuſemens; avez-vous entendu » tout à l'heure des plaintes? Il eſt impoſſi» ble de s'ennuyer avec le Berger qui les

» faiſoit. Lorſque vous l'aurez entrete-
» nu, je ſuis perſuadée que vous en par-
» lerez comme moi. Dites-moi je vous
» ſupplie, répondit l'étrangere, comment
» vous pouvez penſer ainſi de Dorinde,
» qui ſe haïroit elle-même, ſi elle étoit
» homme?

„ Je gage avec vous repliqua Circène,
» que ſi vous avez reſolu de haïr tous les
» hommes vous excepterez Silvandre,
» Silvandre le plus accompli des bergers.
» *Ils ſont* tous ingrats & perfides, & rien
» ne m'empêchera de les avoir tous en
» horreur. Il n'y en a jamais eu un ſeul qui
» ait ſçu aimer. Vous penſerez autre-
» ment, dit Palinice, lorſque vous verrez
» Silvandre auprès de Diane. C'eſt ce que
» j'ignore, repondit Dorinde; mais je
» ſçay que je n'ay point encore vu de fem-
» me qui penſant differemment, n'ait été
» la dupe d'autrui ou d'elle-même. Lorſ-
» qu'on vous dira, pourſuivit Florice, que
» les uns ſe ſont noyés; que les autres ſe
» ſont bannis volontairement; que d'autres
» ſe ſont tués dans l'excès de leur paſſion;
» vous ſerez bien incredule, ſi vous n'a-
» vouez que les hommes ſçavent aimer en
» cette contrée. Mais qui ſçait, repliqua
» Dorinde, ſi tout cela n'eſt pas plus tôt
» l'effet du dépit que de l'amour; car
» croyez-moi, nous ne ſçaurions nous

» tromper en donnant un tour deſavanta-
» geux à toutes les actions des hommes.

Cependant elles arrivent au lieu où étoit Silvandre. Ce berger étoit tellement enſeveli dans ſes triſtes penſées, qu'il ne les entendit point. Il étoit couché de ſon long; la tête appuyée ſur une main, & ſes yeux comme deux ſources laiſſoient aller des torrens de larmes. Dorinde, après l'avoir conſideré quelque temps : » Ce ber-
» ger, dit-elle, d'une voix baſſe, n'a-t'il
» point encore trompé de bergeres ? Il
» pleure certainement, ou de n'en avoir
» abuſé aucune, ou d'en avoir abuſé
» trop peu. Il a, dit Circène, une reputa-
» tion bien differente. Ah, pourſuivit Do-
» rinde, c'eſt par là même qu'il nous atti-
» rent dans leurs pieges. Quant aux larmes
» du berger, ah croyez-moi, c'eſt un arti-
» fice pour tromper quelque bergere qu'il
» aura trouvée difficile à perſuader. Quelle
» apparence, ajouta Palinice ? Deſabuſez-
» vous, repliqua Dorinde; la nature leur
» a donné pour notre malheur la faculté de
» rire & de pleurer à leur gré. Et telle eſt
» leur dépravation qu'ils prennent avec
» plaiſir des peines extrêmes, pour faire
» ſouffrir un peu quelqu'innocente qui les
» fuira.

Dorinde prononça avec feu ces dernieres paroles. Silvandre les entendit, & tout

nant les yeux vers les bergeres, il rougit d'être ſurpris dans l'état où il étoit. Il eût mieux aimé mourir, que de leur donner quelque connoiſſance de l'amour qu'il avoit pour Diane. Il eſſuya donc ſes yeux, en feignant de faire autre choſe, & s'efforçant de montrer un viſage ſerain : » Bel-» les bergeres, leur dit-il, que je vous ſuis » obligé d'avoir interrompu les triſtes pen-» ſées qui m'occupoient inutilement, puiſ-» qu'auſſi bien mon mal eſt ſans remede. Et de peur qu'elles ne priſſent pour un effet d'amour les larmes qu'elles lui avoient vû répandre : » N'eſt-il pas bien cruel, » ajouta-t'il, d'ignorer ſa naiſſance & ſa » patrie, & de n'avoir de reſſource qu'en » ſon induſtrie ſeule ? Je diſois bien, s'é-» cria incontinent Dorinde, que ce n'étoit » pas des larmes d'amour, quoique mes » compagnes ſoutinſſent le contraire.

Alors Silvandre jettant les yeux ſur elle, & ne la connoiſſant point : » Belle étran-» gere, lui dit-il, ſçavez-vous diſcerner les » larmes d'amour d'avec les autres ? Il fau-» droit auparavant me dire s'il y a des lar-» mes d'amour, répondit Dorinde. Hé peut-» il y en avoir d'autres, repartit le berger? » Si l'on ne pleure que d'amour, ajouta » Dorinde, je ſuis aſſurée que je ne pleu-» rerai jamais. *Votre âge* & votre beauté ne » vous exempteront pas facilement de ce tribut,

» tribut, à moins qu'amour ne ſe contente » de faire pleurer vos amans. *Laiſſons* là ma » beauté, Silvandre, & ſoyez perſuadé que » ſi on ne pleure que d'amour, jamais hom- » me ne pleurera, parce que jamais homme » n'a ſçu ni ne ſçaura aimer. *Belle étrangere*, ſi » vous daignez m'écouter, je vous aurai » bien tôt convaincue du contraire. » Do- rinde vouloit changer de diſcours ; mais ſes compagnes la forcerent d'écouter Sil- vandre ; & le berger commença de la ſorte :

» Belle bergere, dites-moi d'abord s'il » y a dans l'univers quelque choſe qui ſe » nomme amour ? Je penſe, dit-elle, qu'il » y a une paſſion que l'on nomme ainſi, & » dont les hommes ne ſont pas capables. » Nous en rechercherons la raiſon, reprit » froidement Silvandre ; il ſuffit pour le » preſent que vous avez avoué qu'il y a une » paſſion qui ſe nomme amour. Or que pen- » ſez-vous que ſoit cet amour ? C'eſt, répon- » dit-elle, un certain deſir de poſſeder ce » que l'on juge beau ou bon. Fort bien, dit » Silvandre ; mais, continua-t'il, comme » il y a dans la nature des animaux raiſon- » nables & d'autres qui ne le ſont pas, en » quel rang mettez-vous les hommes ? » Vous m'embaraſſez, dit-elle en ſouriant, » on ne peut nier qu'ils ne ſoient quelque- » fois raiſonnables ; & très ſouvent ils ne » le ſont point. Cependant, ajouta Silvan-

» dre, n'eſt-il pas vrai qu'ils recherchent
» toujours leur plaiſir ? *Cela n'eſt pas* dou-
» teux, répondit l'étrangere. Maintenant,
» reprit le berger, je vous prouverai fa-
» cilement que les hommes ſont capables
» d'amour, & qu'ils en ſont plus capables
» que vous. En effet, puiſque les hommes
» ſe portent avec violence vers le plaiſir,
» & que la volonté n'a jamais pour objet
» que le bon ou ce qui eſt jugé tel, il ſuit
» que l'amour n'étant de votre propre aveu
» que ce deſir; ceux là aiment plus, qui ont
» plus devant les yeux ces objets bons ou
» jugés tels. Et les femmes étant & plus bel-
» les & meilleures que l'homme, qui peut
» nier que les hommes n'aiment plus qu'el-
» les. Ah ! s'écria Dorinde, j'avoue tout,
» excepté la conſequence.

Quoique Silvandre, dans l'état où il étoit, ne ſe plût guere à de ſemblables entretiens, il alloit continuer pour convaincre entierement Dorinde ; mais une grande troupe de bergers & de bergeres qui reprenoient le chemin de leurs cabanes pour dîner, & paſſer à l'ombre la grande chaleur, l'en détourna. Il demanda donc aux belles étrangeres la permiſſion de ſe retirer, puiſqu'auſſi bien leurs diſcours ſeroient interrompus par cette foule de bergers. Les bergeres & même Dorinde qui étoient ravies de l'entendre, & qui deſiroient de ſe

repoſer un peu, l'inviterent à venir dans leur cabane ; il s'excuſa le mieux qu'il put, & leur promit de s'expliquer davantage ſur le même ſujet une autre fois qu'il auroit plus de loiſir. En même temps il les quitta. Dotinde l'ayant conſideré quelque temps : « J'avoue, dit-elle, que ſi tous les hommes de cette contrée reſſemblent à Silvandre, j'en excepterai toujours les habitans, lorſque je parlerai des hommes en general.

Cependant comme elles virent la grande troupe s'approcher, & qu'elles ne vouloient point s'y engager, elles regagnerent doucement leurs cabanes. Silvandre, de ſon côté, qui évitoit avec ſoin toute compagnie, ſe cacha dans le premier buiſſon pour aigrir ſes playes en les conſiderant de nouveau. Mais le genie qui veilloit ſur lui, conduiſit en ce même lieu la troupe qu'il fuyoit. Et lorſqu'il voulut recommencer ſes plaintes, ils lui demanderent s'il ne ſçavoit point où étoit le grand Adamas, ou celui qui jugeoit en ſon abſence. « Adamas, répondit Silvandre, demeure » loin d'ici ; ſa maiſon eſt ſituée ſur le côteau que l'on trouve à droit en allant à la » grande ville de Marcilli. Pour Clorida» mante, il n'eſt pas loin ; il habite ce vieux » palais que l'on nomme Julien. » Ils le ſupplierent de les conduire vers ce druide,

pour lui demander juſtice d'un outrage fait à toutes les bergeres du Lignon dans la perſonne de la bergere qu'ils lui menoient. Alors, Silvandre jettant les yeux ſur elle, & touché tout à la fois de ſa beauté, de ſa modeſtie, & de l'offenſe generale, ſe crut obligé de les accompagner.

Tant que le chemin dura, ils obſerverent tous un profond ſilence: de ſorte que Silvandre put s'occuper à loiſir de ſes triſtes penſées. Lorſqu'ils furent arrivés, Cloridamante inſtruit qu'ils venoient lui demander reparation d'une injure, deſcendit dans une grande ſalle où il avoit accoutumé de rendre la juſtice. Alors un vieux paſteur tenant par la main ſa femme qui étoit preſqu'auſſi âgée que lui, parla en ces termes:

» O pere, le plus ſage & le plus judicieux
» des hommes, vous voyez devant votre
» tribunal un pere & une mere outrés de
» douleur. On a commis contr'eux & con-
» leur fille unique un attentat énorme. Ils
» viennent vous demander juſtice, & vous
» amenent les coupables & les témoins,
» afin qu'après les avoir entendus vous
» mainteniez ſelon votre coutume, le
» droit & l'équité, & que vous puniſſiez
» les méchans.

Le druide promit à tous de leur faire bonne juſtice; » mais afin de prononcer » plus ſurement, ajouta-t'il, choiſiſſez par-

» mi vous quelqu'un qui n'ait point inte-
» rêt dans l'affaire, & qu'il nous faſſe en-
» tendre le ſujet de votre different. Vous
» allegueréz enſuite vos raiſons, ſoit pour
» charger l'accuſé, ſoit pour le défendre.
En même temps ils jetterent tous les yeux ſur une bergere qui les avoit accompagnés; & parce qu'ils craignoient que le druide ne fît quelque difficulté de la croire: » non,
» non, dit Cloridamante, je ſuis prêt de
» l'entendre, ſi vous jugez tous qu'elle ſoit
» bien informée. L'innocence de ſon âge
» & de ſon ſexe eſt pour nous un garant
» qu'elle dira la verité. » Auſſi tôt le druide lui ordonna de parler, & elle commença en ces termes.

HISTOIRE DE SILVANIRE.

» Mon pere, puiſque vous ordonnez que
» je vous explique le ſujet qui nous amene
» devant vous, quelqu'intereſſée que je
» ſois comme amie à l'offenſe dont il s'a-
» git, je ne déguiſerai en rien la verité.
» Perſonne ne pouvoit mieux que moi vous
» inſtruire de toutes les particularités. Dès
» mon enfance j'ai été nourrie avec la belle
» Silvanire, dit-elle en montrant une jeu-
» ne bergere; ainſi j'ai vû le commence-
» ment & les progrès de l'amour qui a oc-
» caſionné l'affaire dont il eſt queſtion. Et
» d'abord, mon pere, je vous dirai que ce

» hameau où ſont nos petites cabanes
» ſitué au pié de la montagne que nous a
» pellons Mont-lune. Dès long temps
» ancêtres de ce vénérable paſteur, qui
» nomme Menandre, ajouta-t'elle en
» montrant du doigt, ont tenu parmi n
» l'un des premiers rangs ſoit pour leur v
» tu, ſoit pour la quantité de leur pâtu
» ges. Menandre a épouſé Lerice, cette ſa
» & diſcrete bergere que vous voyez aup
» de lui. Ils n'ont jamais eu d'autre fr
» de leur amour que la belle & jeune S
» vanire qu'ils tiennent maintenant par
» main. Ils n'ont rien oublié pour lui d
» ner une éducation vertueuſe; & tan
» qu'ils ſongeoient à orner ſon ame, la
» ture prit plaiſir à embellir ſon corps.
» elle n'étoit preſente, j'en dirois dav
» tage. Enfin, dès ſa premiere jeuneſſe,
» attiroit tous les regards, & raviſſoit t
» le monde en admiration.

» Un des plus proches voiſins de Men
» dre, & peut être ſon meilleur ami,
» Arion ce reſpectable vieillard que v
» voyez de l'autre côté, paſteur à la ve
» ſans reproche, & dont les ayeux ont g
» verné long temps, & avec toute ſo
» d'integrité les petites affaires de n
» hameau. Mais il faut avouer que ſon p
» ſongea plus à lui laiſſer beaucoup d'h
» neur, que les biens de la fortune. (

» deux ans ou environ avant la naiſſance de
» Silvanire, Arion avoit eu ce jeune ber-
» ger que vous voyez auprès de lui, &
» dont le nom eſt Aglante. L'amitié des
» peres, la proximité de leurs cabanes, la
» beauté de Silvanire, ou plus tôt le deſ-
» tin d'Aglante, fit qu'il ne put voir la
» bergere ſans l'aimer. Silvanire de ſon
» côté ſe voyant ſervie avec tant de ſou-
» miſſion, & ne ſçachant encore ce que
» c'étoit qu'amour, recevoit avec une naï-
» veté digne de ſon âge les ſervices du ber-
» ger, & ſans que ſes parens paruſſent le
» déſaprouver. Lorſqu'Aglante eut atteint
» ſa douziéme année, & Silvanire ſa dixié-
» me ils conduiſoient enſemble leurs trou-
» peaux, ils jouoient enſemble, ils ne ſe
» quittoient point. Et lorſqu'il revenoient
» au logis, car le petit Aglante l'accom-
» pagnoit toujours, Menandre & Lerice
» lui faiſoient mille careſſes. Tous ceux
» qui obſervoient les actions d'Aglante ne
» voyoient qu'avec une ſurpriſe extrême
» tous les ſoins qu'en cette enfance il ren-
» doit à la bergere, & la modeſtie avec la-
» quelle Silvanire les recevoit.

» Un jour qu'il lui avoit rendu une bre-
» bis égarée; mais dit-elle, Aglante, com-
» ment m'acquiterai-je de la peine que
» vous prenez pour moi? C'eſt, répondit
» le berger, en me permettant de vous ſer-

» vir. Cette permission payera & tous les » prétendus services que je vous ai rendus, » & tous ceux que je pourrai jamais vous » rendre.

» Mais, continua-t'elle, pourquoi esti- » mez-vous tant cette permission ? *Parce* » *que* je ne trouve point de plus grand bon- » heur que celui de vous servir.

» Silvanire apprit avec l'âge qu'une fille » sage doit obéir à ceux qui lui ont donné » le jour, & ne disposer de sa volonté que » conformément à la leur. Cette connois- » sance vint un peu tard ; l'amour avoit » déja jetté dans son cœur de si profondes » racines, qu'elle ne pouvoit s'en défaire » sans douleur. Elle resolut ne pouvant » mieux faire, de feindre au moins qu'elle » étoit libre. Et quoiqu'il lui en coutât in- » finiment pour cacher ses fers, jamais per- » sonne n'a pû rien remarquer. Aglante » même depuis quatre ans a vêcu dans une » telle incertitude à cet égard, qu'il ignoroit » à quoi s'en tenir : sagesse incroyable dans » une personne aussi jeune !

» Ce fut alors que je commençai à la » pratiquer, & que je m'attachai à elle, » comme heureusement elle s'attacha à » moi. Peut être fut-elle ravie de me trou- » ver, dans la resolution où elle étoit de s'é- » loigner d'Aglante. Le berger fut extrê- » mement sensible, comme il est aisé de se

» l'imaginer, aux froideurs de Silvanire.
» Il rempliſſoit des ſes plaintes les lieux les
» plus ſolitaires de nos bois. Un jour il fut
» rencontré dans un vallon écarté par un
» vieux paſteur, qui comprit à ſes diſcours le
» mal qui le tourmentoit. Il écouta quelque
» temps ſans être vû, & s'approchant enfin,
» il lui repreſenta (car il étoit ami de ſon
» pere) qu'il devoit employer autrement
» ſes belles années, & ſoulager plus tôt la
» vieilleſſe d'Arion, en prenant ſoin de ſes
» troupeaux & de ſa famille : que les dieux
» le châtieroient s'il trompoit les eſperan-
» ces que l'on avoit conçues de lui : que
» l'ennemi qui le tenoit en ſervitude ne
» pouvoit ſe vaincre que par la fuite, &
» qu'il étoit toujours accompagné du mé-
» pris, & ſuivi du repentir.

» Mais le jeune berger ſeduit par une
» paſſion qui lui ſembloit aimable : mon
» pere, lui répondit-il, j'avoue que ceux là
» ſont blâmables qui aiment des objets in-
» dignes de leur amour; pour moi je cheris
» de ſorte mon affection que je quitterai
» plus tôt la vie que d'y renoncer. Qu'A-
» rion, au lieu de ſe plaindre de moi m'aide
» au contraire à ſupporter mon tourment,
» ou qu'il le ſoulage s'il eſt en ſon pouvoir.
» Et j'eſpere qu'il le fera; il m'aime, il a
» ſans doute éprouvé autrefois ce que j'en-
» dure aujourd'hui. Et vous, mon pere,

» qui me montrez tant de bonté, aidez-
» moi de toutes vos forces, je vous en con-
» jure.

» Je vous aime, il eſt vrai, repartit le
» bon vieillard ; & n'ignorant pas com-
» bien difficilement un jeune cœur ſe dé-
» tache de ce qu'il aime, je voudrois vous
» rendre la liberté, s'il étoit poſſible, à
» cauſe des maux que je prévoi, & qui me
» paroiſſent inévitables autrement. Mais du
» moins, celle que vous recherchez eſt-
» elle digne de vous ? Pour me répondre
» quittez le perſonnage d'amant ; ou ſi
» quelquefois vous avez reconnu mon ami-
» tié pour Arion & mon zele pour le bien
» de votre famille, nommez-moi la per-
» ſonne que vous aimez. Je jugerai ſi elle
» vous convient, & je pourrai vous don-
» ner des conſeils ſalutaires.

» Aglante qui ſçavoit combien ce vieux
» paſteur l'avoit toujours cheri, ne ba-
» lança point à lui nommer Silvanire. Ce
» bon vieillard lui répondit alors : J'avoue,
» Aglante, que votre faute eſt excuſable, ſi
» pourtant c'en eſt une. Mais, ajouta-
» t'il, lui avez vous fait connoître votre
» amour ? Je n'ai fait, dit-il, toute ma vie
» que la ſervir ; & pour mon malheur elle
» montroit quelque inclination pour moi
» dans ces premieres années, mais helas
» depuis elle ne m'a fait voir qu'inſenſibi-

» lité. Peut être, dit le prudent vieillard, » veut elle éprouver votre conſtance ; peut » être en aime-t'elle un autre, ou lui avez » vous donné quelque ſujet de m'éconten- » tement ? Rien de tout cela, répondit » Aglante. Eh bien, reprit le vieillard, » croyez-moi : ou cette fille vous aime & » diſſimule, ou elle veut vous quitter pour » quelqu'autre. Je ne puis, repartit le jeune » berger, ſoupçonner le dernier. Elle diſ- » ſimule donc, interrompit le vieillard ; » quoiqu'il en ſoit, je vous conſeille de fein- » dre une autre paſſion ; par là vous con- » noîtrez ſon deſſein. Ah, mon pere, quel » expedient, s'écria Aglante ! Je mourrois » plus tôt que de faire ſoupçonner ma fide- » lité. O que tu es novice en amour, dit » le vieillard ! ſi tu n'as pas aſſés de coura- » ge pour ſuivre mon conſeil, repoſe-toi » ſur moi, & je te ſervirai utilement.

» Le vieillard fit incontinent courir le » bruit qu'Aglante avoit changé ; & ce » bruit fut autoriſé par les froideurs de Sil- » vanire. Mais quoiqu'on lui donnât pour » maitreſſe Siline, belle & vertueuſe ber- » gere, & fille de ce vieux paſteur, & que » l'on ajoutât que le mariage alloit s'ac- » complir, Silvanire n'en put rien croire. » Elle en reſſentit de la peine, mais elle » ne changea rien à ſes manieres avec » Aglante, d'autant mieux que ſon pere

» vouloit la donner à Theante, un des plus » riches & des plus ſages bergers de notre » hameau, & qu'elle étoit entierement dé- » terminée à obéir.

» Cependant Silvanire eut beau diſſimu- » ler, je m'apperçus qu'elle n'étoit point » inſenſible aux bruits qui couroient. Un » jour qu'Aglante lui avoit rapporté une » de ſes brebis qui s'étoit égarée : Hé quoi, » lui dis-je, vous eſt-il encore permis de » ſervir une autre bergere que Siline dont » vous allez être l'époux ? Moi, l'époux » de Siline, s'écria-t'il ? ſçachez Foſſinde, » (tel eſt mon nom) que Siline merite un » autre époux que moi ; & fût-elle Ga- » latée, je la refuſerois. Cependant, lui » dis-je, Siline a du merite. Je l'avoue, » ajouta-t'il ; mais elle n'eſt pas Silvanire.

» Tandis que nous parlions ainſi, Sil- » vanire careſſoit ſa brebis retrouvée; mais » je remarquai qu'elle nous écoutoit avec » attention ; & quelques jours après j'eus » occaſion de me convaincre qu'Aglante » ne lui étoit pas indifferent.

» En ce même temps Tirinte revient » dans notre hameau après quinze lunes » d'abſence ou environ. Tirinte eſt ce berger » qui vous eſt preſenté comme coupable, ô » ſage Cloridamante; à peine fut-il arrivé, » à peine eut-il vû Silvanire, qu'il en de- » vint éperdument amoureux. Silvanire le

» traita comme Aglante & tous les autres
» bergers avec beaucoup d'indifference.
» Cependant la paſſion de Tirinte augmen-
» ta juſqu'à ce point que ne pouvant s'in-
» ſinuer dans les bonnes graces de Silvani-
» re, il reſolut de ne plus vivre. Ce berger
» que vous voyez auprès de lui, ô ſage
» druide, & qui ſe nomme Alciron, avoit
» pour Tirinte l'amitié la plus ſincere. Il le
» voyoit avec douleur perdre ſes ſoins au-
» près de Silvanire; il avoit eſſayé mille
» fois de lui arracher une paſſion ſi inutile;
» mais enfin le voyant déterminé à mou-
» rir, il ſe porta à la mechanceté la plus
» noire qui ſe puiſſe imaginer.

» Tirinte, & Alciron le premier avoient
» conduit leurs troupeaux ſur les ſommets
» de Mont-lune. Tirinte ſe croyant ſeul,
» car il n'avoit point apperçu Alciron,
» s'occupa uniquement de ſon malheur
» qu'il déploroit de la façon du monde la
» plus touchante. O Tirinte, s'écria-t'il,
» n'es-tu pas las de pouſſer tant de ſoupirs
» inutiles? ſe peut-il qu'en perdant la liberté
» tu ayes auſſi perdu la raiſon? Eſperes-tu
» de fléchir jamais cette ingrate bergere?
» Mais après s'être tû quelque temps; ô
» dieux, reprenoit-il, à quoi voulez-vous
» que je me détermine? Ordonnez ce qu'il
» vous plaira, me voici prêt à vous obéir.
» Seulement ne m'ordonnez pas de ne l'ai-
» mer plus.

» Alciron ne put ſoutenir plus long temps
» ſes plaintes ; il s'approche de lui tout à
» coup, & lui parle en ces termes : Les
» dieux, ô Tirinte, connoiſſent nos foibleſ-
» ſes, & nous les pardonnent ; mais ils pu-
» niſſent toujours ceux qui veulent les ren-
» dre coupables de leurs propres erreurs. O
» cher ami, n'attire point ſur toi par de pa-
» reils blaſphêmes les traits redoutables de
» leur juſte courroux. Ah, puiſqu'ils con-
» noiſſent nos foibleſſes, & qu'ils les par-
» donnent, reprit Tirinte avec un grand
» ſoupir, ils ne m'imputeront point la faute
» que tu me reproches. Elle n'eſt que l'effet
» de m'a foibleſſe : & mon intention eſt de
» leur obéir en tout ce qui dépendra de
» moi. Et pour t'en convaincre, dis-moi,
» Alciron, qui pourroit moins aimer Sil-
» vanire ? Et qui pourroit en l'aimant au-
» tant que moi, blaſphêmer moins : ſi c'eſt
» blaſphêmer que de dire que je ne puis
» ceſſer de l'aimer ?

» O Tirinte, reprit Alciron, pourquoi
» déguiſer ainſi ta faute ? Il dépend de toi
» de vaincre cette paſſion que tu me peins
» ſi puiſſante. Non, non, s'écrie Tirinte,
» je ne ſuis plus à moi ; je veux mourir en
» aimant Silvanire. La mort eſt mainte-
» nant l'objet de mes deſirs les plus ardents.
» Je veux finir ma vie infortunée, puiſque
» je n'eſpere aucun ſoulagement à mes dou-

» leurs. Promets moi ſeulement, pour con-
» ſerver la memoire de mon amour, de
» raſſembler mes cendres dans un tom-
» beau, & d'y graver ces mots : *Voilà l'ef-*
» *fet de la beauté.* J'eſpere qu'un jour en
» les liſant, la cruelle ſera touchée de re-
» pentir. O quel ſera mon bonheur, ſi
» dans l'autre vie j'apprens que ſes beaux
» yeux ſe ſont mouillés de quelques larmes.

» Pourquoi, Tirinte, parler de mort &
» de tombeau ? Amour eſt le dieu de la vie ;
» & la mort ſeule peut ruiner ſon empire.
» Il t'ordonne de vivre, ce dieu puiſſant,
» ne fut-ce que pour conſerver à ta Silva-
» nire un fidele ſerviteur. Et moi, de la
» part de ce dieu, je te promets que tu ob-
» tiendras bien tôt Silvanire, ſi tu veux ſui-
» vre mes avis. O, s'écria Tirinte, les pro-
» meſſes impoſſibles n'obligent point ceux
» qui les font. Celle-ci n'eſt point impoſſi-
» ble, reprit Alciron, pourvu que tu exe-
» cutes fidelement ce que tu vas entendre.
» Alors il continua de la ſorte :

» Je n'ai rien tant ſouhaité, mon cher
» Tirinte, que de t'arracher à une paſſion ſi
» funeſte ; je n'ai rien oublié pour y réuſſir,
» tu le ſçais. Mais puiſque mes efforts ont
» été inutiles, je veux te donner dans peu
» Silvanire. Elle ſera tellement à toi, que
» tu pourras en diſpoſer à ta volonté ; &
» bien tôt tu connoîtras par ta propre ex-

» perience que je ne t'impose point.

» En effet, Alciron vint peu de jours » après le trouver. Il lui apporte un miroir » dans lequel il lui défend de se regarder, » & l'assure que si par quelque artifice il » peut faire enforte que Silvanire y jette » les yeux, elle sera toute à lui. Comment, » dit Tirinte, est-ce un enchantement? » Non, répondit Alciron. Mais, dis-moi, » ajouta Tirinte, m'aimera-t'elle? *Eh que* » *t'importe*, pourvu qu'elle soit tienne seu- » lement, prens bien garde que quelqu'au- » tre ne s'y voye; il en arriveroit du mal. » Et si par hazard, & sans le vouloir, tu y » jettes les yeux, vien me trouver incon- » tinent, j'y remedierai.

» Tirinte reçut le miroir avec une satis- » faction qui ne peut s'exprimer. Aussi tôt » il va chercher Silvanire; il lui presente » le miroir, il la presse de l'accepter, il » ajoute enfin tant de raisons, tant de prie- » res, tant d'artifices qu'elle le reçoit, mais » à condition de ne le garder qu'autant » qu'elle le voudroit. A peine eut-elle jetté » les yeux sur la glace qu'elle l'obligea de » le reprendre. Tirinte étoit ravi d'avoir » si bien executé ce qu'Alciron lui avoit » conseillé; mais sa joye ne dura pas long » temps; car Silvanire eut incontinent des » défaillances extrêmes, & tomba dans des » assoupissemens mortels. Elle demeura

plus

» plus de trois heures dans cet état, ſans » que les mires puſſent rien connoître à » ſon mal.

» On dit alors dans tout le hameau que » Silvanire étoit empoiſonnée, & que l'on » deſeſperoit de ſa vie. Aglante & Tirin- » te accourent affligés, comme vous pou- » vez vous l'imaginer. Tirinte reconnut » d'abord l'effet de ſon miroir. Il conçut » contre Alciron un déplaiſir ſi violent, que » s'il l'avoit rencontré, il lui eût ôté la vie. » Ce perfide, diſoit-il en lui même, a pen- » ſé me délivrer de mon amour, en la fai- » ſant mourir; mais le cruel qu'il eſt, il » n'a pas conſideré que ma vie eſt attachée » à celle de Silvanire, & que ſi elle meurt, il » m'eſt impoſſible de lui ſurvivre. Mais, re- » prenoit-il incontinent, monſtre plus in- » humain que le tigre même, qu'elle furie » t'a allaité? O dieux! Tu ſçais Tirinte, » que ce barbare a voulu que Silvanire re- » çut la mort par tes mains: tu le ſçais, & » tu vis, & tu reſpires, & tu ne l'as point » encore vengée.

» Le berger alloit cherchant Alciron, » mais ſi tranſporté de fureur, que peut » être il ne l'eut pas apperçu quand même » il l'auroit rencontré. Cependant Silva- » nire luttoit contre ſon mal, tantôt s'éva- » nouiſſant, puis revenant à elle même, » & retombant enſuite; & ces divers

» accidens faiſoient aſſés connoître que ſa
» mort étoit prochaine. Parmi ceux qui
» étoient dans ſa chambre, & qui reſſen-
» toient plus vivement ſa perte, étoit le
» triſte Aglante, dont le déplaiſir étoit ſi
» violent, qu'il s'évanouiſſoit preſqu'auſſi
» ſouvent qu'elle. D'un autre côté Menan-
» dre & Lerice qui avoient mis dans la
» belle Silvanire toute l'eſperance de leur
» vieilleſſe, la voyant reduite en cet état
» maudiſſoient leur vie trop longue : ils ac-
» cuſoient les dieux de cruauté ; & tous
» ceux qui étoient témoins de leur douleur
» verſoient des larmes en abondance. On
» n'entendoit que plaintes & que gemiſſe-
» mens dans toute la maiſon. Silvanire re-
» vint enfin d'un long évanouiſſement, &
» perſuadée que ſa derniere heure étoit ve-
» nue, elle s'efforça de parler ainſi à ceux
» qui lui avoient donné le jour, & qui
» étoient auprès de ſon lit.

» Mon pere, je tremble que les dieux ne
» ſoient offenſés de votre exceſſive dou-
» leur : vous ſçavez mieux que moi que
» le trépas eſt auſſi naturel que la vie ; qui
» vous afflige donc maintenant ? Peut-être
» voudriez-vous que je vous fermaſſe les
» yeux ; mais, mon pere, que les dieux
» ont de ſageſſe & de bonté ! Ils ne veu-
» lent pas me laiſſer en ce monde après
» vous ſans guide & ſans experience. Peut-

» être vous plaindrez-vous que je vous ſois » ravie, lorſque, pour vous dédommager » des ſoins que je vous ai couté, j'aurois pu » vous être utile. A ces mots elle ſe tût » quelque temps pour reprendre des for- » ces ; puis elle continua de la ſorte.

» J'ai bien des choſes à vous dire : mais » ma derniere heure qui s'approche ne me » le permet pas. Je vous ſupplie ſeulement » l'un & l'autre de vous conformer à la vo- » lonté des dieux, & de croire que je quit- » terois la vie ſans regret, ſi deux choſes ne » m'affligeoient extrêmement. Alors Me- » nandre s'efforçant de parler : Ouvre ton » cœur, ma fille, & ſois perſuadée que ja- » mais enfant ne fut plus cher à ſon pere. » Je vous dirai donc, continua-t'elle, que » ce qui m'afflige, c'eſt d'avoir reçu de vous » deux tant de bienfaits, & de n'avoir pu » juſqu'ici vous rendre le moindre ſervice. » Contentez-vous de ma volonté. Alors » Menandre l'embraſſant, & fondant en » larmes : Ta volonté, dit-il, ô Silvanire, » ne t'acquitte que trop envers nous. Dieu » ſoit loué, ajouta-t'elle ; mais helas oſe- » rai-je vous ouvrir entierement mon » cœur ? Oſe, ma fille, s'écrierent Me- » nandre & Lerice. Et faiſant un nouvel » effort, vous m'avez, dit-elle, ſi ſouvent » enſeigné que l'ingratitude eſt le vice » le plus deteſtable. J'ai penſé que les dieux

» ne me pardonneroient point, ſi je me pre-
» ſentois devant eux ſouillée d'une tache
» ſi horrible. Je ne puis donc cacher l'ex-
» trême ſatisfaction que me donne votre
» permiſſion, pouvant effacer ma faute,
» & même l'opinion que l'on a pu conce-
» voir de moi. Et comme luttant contre la
» violence du mal, elle continua : Voyez-
» vous, dit-elle, en tournant les yeux vers
» Menandre & Lerice, & montrant Aglan-
» te, voyez-vous ce berger qui eſt au pié
» de mon lit, & qui paroît ſi affligé ? Sça-
» chez que dès mon enfance il a conçu
» pour moi tant d'affection, qu'il n'y en eut
» peut-être jamais d'égale ſur les bords du
» Lignon ; & toutefois que jamais il ne lui
» eſt rien échappé qui pût m'offenſer. Or,
» que les dieux, ces dieux puiſſants que je
» reclame, ſoient mes témoins & mes ju-
» ges, ſi j'ai fait connoître à ce berger, non
» pas que j'agréois ſon amitié, mais que je
» m'en étois apperçue. Cependant, ô A-
» glante, ne t'imagine pas que quelque
» mépris en fut la cauſe, je ſçai trop ce
» que tu vaux. Mon ſeul devoir m'a con-
» trainte d'en uſer ainſi.

» A ces mots ſentant redoubler ſon mal:
» ô mort, dit-elle, en pouſſant un pro-
» fond ſoupir, donne-moi le loiſir d'ache-
» ver. Et reprenant un peu haleine : A-
» glante, continua-t'elle, quoique j'aye

» toujours été nourrie dans ces bois, & » parmi ces rochers ſauvages, je ne ſuis » pas inſenſible comme eux. Ta vertu, » ton amour, ta diſcretion ont fait ſur moi » l'impreſſion que tu deſirois. Mais ſça- » chant que mon pere me deſtinoit un au- » tre époux, & reſolue de lui obéir, je for- » mai le deſſein de te cacher mes vrais ſen- » timens pour toi : delà cette indifference, » ces froideurs, & peut être ces impoliteſ- » ſes que tu aurois pu me reprocher. Main- » tenant que les dieux ont délié ma langue, » & que mes parens m'en donnent la per- » miſſion, ſçache Aglante que Silvanire » t'aimoit, & pour me laver entierement de » toute ingratitude..... Me le permet- » tez-vous, mon pere, & vous ma mere » auſſi, dit-elle en jettant ſur eux un regard » mourant ? Nous te le permettons, répon- » dirent Menandre & Lerice tout baignés » de larmes. Alors après avoir eſſayé de » leur baiſer les mains, comme pour les » remercier, elle ſe hâta de proferer ces » mots. Helas, je n'en puis plus, & ten- » dant la main au berger, elle lui dit : re- » çoi ma main, Aglante, pour aſſurance » que je meurs à toi, ſi je n'ai pu vivre » pour toi : & je vous demande comme la » derniere grace, vous mon pere & ma » mere auſſi de me dire, que vous l'agréez.

» Menandre avoit d'autres deſſeins; mais

» ne croyant pas qu'elle dût vivre, il ne
» voulut pas lui refuser ce contentement.
» A peine ils eurent dit l'un & l'autre qu'ils
» l'approuvoient, que tournant lentement
» la tête du côté du berger : O dieux, je
» meurs, dit-elle, mais, ô Aglante, je
» meurs à toi. A ce mot, elle perdit la pa-
» role, & demeura comme morte entre les
» bras de Menandre & de Lerice. Je ne
» vous dirai point quels furent leurs re-
» grets, & les regrets d'Aglante. Il falut
» les arracher à Silvanire; & pour leur ôter
» un objet si affligeant, on la mit soudain
» au tombeau, sans aucune pompe fune-
» bre. Peut-être auroient-ils voulu l'em-
» baumer, selon la coutume, mais Alciron
» les en détourna.

» Cependant, Tirinte cherchoit de tous
» côtés Alciron, pour venger l'outrage
» qu'il en avoit reçu, & du même fer se
» percer ensuite le cœur sur le tombeau de
» Silvanire. Sans doute, s'il l'avoit ren-
» contré, il auroit pu l'insulter avant que
» de l'entendre. Mais Alciron vint pru-
» demment le trouver dans son lit, où il
» avoit été contraint de se mettre. Il pen-
» soit bien qu'il seroit dans une extrême
» affliction, & qu'il auroit conçu contre
» lui la plus vive colere. Dès que Tirinte
» l'apperçut, il se mit en devoir de se jetter
» sur lui; mais Alciron tenant la porte en

» t'ouverte : Tirinte, lui dit-il, peux-tu
» croire que ton ami ait voulu te priver de
» ce que tu aimes uniquement ? Cepen-
» dant, cruel, interrompit Tirinte, Silva-
» nire n'eſt plus. Silvanire vit encore, dit
» Alciron, & ſi dans un quart-d'heure je
» ne la remets vive entre tes mains, je con-
» ſens à mourir de la mort la plus barba-
» re. Silvanire n'eſt pas morte, s'écria Ti-
» rinte étonné ? Et ne l'a-t'on pas miſe au
» cercueil ? J'en conviens, répondit Alci-
» ron en ſouriant ; mais c'eſt afin qu'elle
» ſoit à toi. Et ſi tu veux me ſuivre, je te
» la rends à l'inſtant. S'il étoit autrement,
» pourquoi ſerois-je venu ici ? n'éviterois-
» je pas plus tôt ta préſence ? Mais remets-
» toi l'eſprit ; habille-toi, & vien avec
» Alciron.

Comment, dit Tirinte ſe reculant quel-
» ques pas, & croiſant les bras, as-tu le
» pouvoir de rappeller les ames, lorſqu'el-
» les ont paſſé la barque ? *Non, Tirinte*, je
» n'ai pas ce pouvoir ; mais ſçache que Sil-
» vanire n'eſt point morte, & qu'elle eſt
» ſeulement aſſoupie ; car telle eſt la vertu
» du miroir. O dieux, s'écria Tirinte que
» me dis-tu ? La verité, reprit Alciron.
» Apprend que la glace de ce miroir eſt
» d'une pierre que l'on appelle memphi-
» tique, & qui a la vertu d'aſſoupir les ſens,
» au même inſtant qu'elle eſt touchée. A

» cette pierre on a ajouté deſſus d'un poiſſon » que l'on nomme torpille, & cela avec » tant d'art, que les yeux en regardant cette » glace en retirent un poiſon ſubtil, qui » occupant le cerveau répand dans tout le » corps un aſſoupiſſement général. Juge » maintenant ſi je n'ai pas lieu de me plain- » dre de toi ? Après tout, quel avantage » me revenoit-il de la mort de Silvanire ?

» S'il eſt ainſi, dit Tirinte, avoue du » moins que tu devois m'avertir. Tu peux » en cela même, reprit Alciron, connoître » combien je t'aime. N'eſt-il pas vrai, ber- » ger, que tu ne pouvois ni ne voulois plus » vivre ſans Silvanire ? & que tu n'avois » plus rien à eſperer de tes ſervices ? Or ſi » je t'avois averti de ce qui eſt arrivé, tu » n'aurois pas eu la force de l'executer.

» A ces mots, Tirinte perſuadé que Sil- » vanire vivoit, étendit les bras, vint em- » braſſer Alciron, la joye dans les yeux, & » lui demanda cent fois pardon. Puis s'ha- » billant avec une impatience extrême, il » le conjura de le mener où repoſoit la bel- » le Silvanire. Et dans le chemin, car on » l'avoit portée hors du hameau : cher ami, » lui dit-il, comment pourra-t'elle être à » moi, lorſque nous l'aurons tirée du cer- » cueil ? Eh qui pourroit te l'ôter, répondit » Tirinte ? Qui viendra même te la deman- » der, puiſqu'on la croit morte ? Sers-toi ſeu-

lement

» lement du preſent que je te fais, auſſi
» bien que j'ai ſçu te le faire, ou ne te
» plains plus que de toi même.

» Ils arrivent enfin au lieu de la ſepul-
» ture ; ils levent la pierre, & trouvent
» Silvanire dans le même état qu'elle avoit
» été miſe au tombeau. Mais, ô merveil-
» leux effet, ô vertu admirable des cho-
» ſes que la nature a produites ! A peine
» Alciron lui eut jetté au viſage d'une cer-
» taine eau qu'il avoit dans une bouteille ;
» à peine il lui en eut frotté le poux & les
» narines, qu'elle commença de reſpirer,
» qu'elle ſortit peu à peu de ſon aſſou-
» piſſement, & qu'ouvrant les yeux elle
» éternua pluſieurs fois. Alors Alciron dit
» à Tirinte : je te remets ta chere Silva-
» nire : uſe bien de ta fortune, & ſers-toi
» de l'occaſion. A ce mot il les quitta.

» Quel fut l'étonnement de Silvanire,
» quand après avoir ouvert les yeux, elle
» ſe trouva en ce lieu & à cette heure ; car
» à peine il faiſoit jour ! Elle ſe ſouvenoit
» bien de ce qui s'étoit paſſé, mais elle
» ignoroit de quelle maniere elle avoit été
» retirée du tombeau qu'elle voyoit en-
» core auprès d'elle ! Enfin ne voyant per-
» ſonne que Tirinte : Berger, lui dit-elle,
» raconte-moi quelle eſt cette merveille.
» Que vous dirai-je, répondit-il, belle Sil-
» vanire ? ce ſont là des effets ordinaires

» de votre beauté. Mais, Tirinte, reprit-
» elle, n'ai-je pas été morte, & mainte-
» nant ne suis-je pas en vie? Non seule-
» ment, repliqua-t'il, vous vivez; mais
» vous pouvez donner la vie à qui vous
» voudrez. Quel dieu, ajouta-t'elle, peut
» m'avoir retirée des enfers? Tirinte, parle-
» moi franchement, n'ai-je pas été morte,
» & maintenant ne suis-je pas en vie?
» Morte, dit le berger, vous ne l'avez ja-
» mais été, car vous avez toujours vêcu
» dans mon cœur. Il est vrai que la mort
» pensant triompher de vous, j'ai fait suc-
» ceder au trépas un sommeil profond, &
» à ce sommeil l'état où vous êtes. Hé
» comment cela se peut-il, repartit Sil-
» vanire? pour moi j'avoue que je ne com-
» prens rien à tes discours.

» Tirinte qui ne vouloit pas s'arrêter
» davantage en ce lieu, de peur d'être
» rencontré par quelqu'un qui auroit pû
» rendre inutile sa méchanceté, crut de-
» voir la desabuser entierement: & lui
» parla en ces termes: Belle Silvanire, pour
» ne vous pas laisser plus long-temps dans
» l'incertitude, sçachez qu'après vous avoir
» aimée, servie, adorée, après vous avoir
» rendu tant de soins inutiles, j'ai recou-
» ru à l'artifice. Vous souvenez-vous, con-
» tinua-t'il en souriant, d'un miroir que
» je vous priai d'accepter? Je m'en sou-

» viens, dit-elle, & depuis je n'ai point » eu de ſanté. Or ce miroir, reprit Tirinte, » eſt fait de telle ſorte qu'il produit, dès » qu'on le regarde, des évanouiſſemens & » une vraye létargie. Auſſi vous a t'on cru » morte, & comme telle vous a-t'on miſe » dans le cercueil d'où je viens de vous » retirer.

» O dieux, s'écria Silvanire ! que les » hommes qui te reſſemblent ſont dange- » reux ! Mais encore quel étoit ton deſ- » ſein ? de faire croire à tout le monde que » vous étiez morte, répondit-il, & de paſſer » avec vous le reſte de mes jours, ſans être » troublé par qui que ce fût. O, Tirinte, » ajouta-t'elle, comment as-tu pû te figurer » que j'y conſentirois ? Amour, continua- » t'il, m'a donné cette eſperance. Perfide » berger, dit Silvanire, jamais l'amour n'eut » part à une action ſi noire. Et quand je » voudrois être à toi, je ne le pourrois pas; » je ſuis à Aglante, je le lui ai juré en mou- » rant ; & Menandre & Lerice qui me deſ- » tinoient un autre époux, ont donné leur » agrément. Aglante m'a reçu pour ſa fem- » me, comme telle il m'a pleurée tendre- » ment, & telle auſſi me poſſedera-t'il, » tant que je reſpirerai. N'y penſe plus, » Tirinte.

» N'y penſe plus toi-même, reprit Ti- » rinte en colère. Menandre, Lerice,

» Aglante t'ont pleurée morte, aussi l'es-tu
» pour eux. En même temps il la prend par
» le bras pour l'emmener ; mais la bergere
» avec plus d'assurance que l'état & le lieu
» où elle étoit ne sembloient le compor-
» ter, se défend de sa violence, tantôt en
» lui representant son devoir : tantôt en
» opposant la force à la force ; & tantôt en
» fuyant. Mais enfin elle fut obligée de
crier. Aglante qui cherchoit par tout son
» tombeau pour y finir ses jours, Aglante
» entend sa voix, il accourt, & croit d'a-
» bord en voyant la bergere que c'est une
» illusion. Puis il reconnoît Tirinte, & ne
» doute plus que Silvanire ne soit en vie.
» Transporté d'une extrême passion, il en
» vient aux mains avec Tirinte ; & sans
» doute ils auroient péri l'un ou l'autre, dans
» la fureur qui les animoit, si un grand
» nombre de bergers qui survinrent ne les
» avoit séparés, & ne s'étoient saisi du mal-
» heureux Tirinte, que l'on vous amene, ô
» sage Cloridamante, pour le voir punir
» comme il le mérite.

» Mais tous ceux qui paroissent devant
» vous, n'y sont pas venus pour le même
» sujet. La joye de Menandre, de Lerice
» & d'Aglante leur a fait oublier, ou du
» moins mépriser le desir de la vengeance.
» On attend votre arrêt sur un differend
» qui est survenu depuis. Sçachez donc,

» mon pere, que ce grand tumulte s'étant » appaiſé, & que Tirinte étant entre les » mains de ceux qui l'ont conduit ici, » Aglante tranſporté de revoir la belle Sil- » vanire comme rendue à la vie, s'adreſſa » à Menandre & à Lerice, & les ſupplia » de conſommer ſon bonheur par la con- » cluſion de ſon mariage avec Silvanire.

» Menandre feignit d'abord de ne l'en- » tendre pas ; mais comme Aglante redou- » bloit ſes inſtantes prieres, il s'apperçut » que Menandre branloit la tête, comme » font d'ordinaire ceux qui ne veulent » point accorder ce qu'on leur demande. » Il en fut extrêmement ſurpris ; il devint » pâle, & fut ſaiſi d'un tremblement qui » dura quelque temps. Les bergers qui » étoient dans la chambre étonnés du ſi- » lence & des façons de Menandre, s'ap- » prochent, & voyant en quel état ſe » trouvoit Aglante, ils craignirent qu'il » n'arrivât quelque malheur, ſi Menan- » dre lui manquoit de parole. Ils ſe met- » tent donc autour de celui-ci, & le conju- » rent de ne point troubler une joye ſi lé- » gitime par un changement ſi extraordi- » naire. Menandre, ſans les regarder ſeu- » lement (car en ſe promenant il tenoit les » yeux baiſſés) voyez-vous, dit-il, mes » amis, à nouveau fait nouveau conſeil.

» Comment, reprit Aglante en fureur ?

» Qu'entendez-vous par ces mots ? J'en-
» tens, ajouta Menandre, que j'ai cru ma
» fille morte, lorsque je vous l'ai promise ;
» & maintenant qu'elle est en santé, graces
» aux dieux, je veux en disposer autrement.
» O Menandre, dit le berger, vous m'a-
» vez donné votre fille : sa mere y a con-
» senti : Silvanire l'a voulu : je l'ai accep-
» tée pour épouse. J'entens qu'elle est à
» moi ; & personne ne me la ravira, sans
» m'enlever en même temps la vie. Ma
» fille m'appartient, repliqua Menandre.
» Vous ne pouvez la prétendre à vous que
» parce que je vous l'ai promise ; mais si
» les promesses obligent, elle appartient
» plus tôt à Theante, à qui j'avois donné
» ma parole long temps auparavant. O
» dieux, s'écria Aglante ! n'y a-t'il plus
» de justice parmi les hommes !

» Tous les bergers craignant avec rai-
» son quelque desastre, les séparerent, &
» furent d'avis qu'ils devoient se presen-
» ter devant vous, afin d'entendre votre
» jugement. On eut bien de la peine à les y
» faire consentir. Menandre pensoit que
» c'étoit faire tort au nom de pere qu'il
» portoit, & à l'autorité que ce titre lui
» donnoit sur sa fille. Aglante de son côté
» ne pouvoit souffrir que l'on exposât aux
» jugemens des hommes un droit qu'il
» comptoit lui être si légitimement acquis,

» Les parens & les amis eurent enfin tant » de pouvoir ſur l'un & ſur l'autre, qu'ils » ſe ſoumirent à ce qu'il vous plairoit » d'ordonner.

A peine Foſſinde eut fini, que Menandre tranſporté de colere, & ſans attendre que le druide lui permît de parler, interrompit le murmure des aſſiſtans, & paſſant au milieu de tous : » Je vous demande juſ» tice, ô ſage Cloridamante, s'écria-t'il » d'une voix haute, je vous demande juſ» tice de l'inſolence de ces hommes qui » veulent dépouiller les peres de la puiſ» ſance naturelle qu'ils ont ſur leurs en» fans ; &, par le nom de pere que vous » portez, je vous conjure de maintenir mon » droit. Toute notre diſpute conſiſte à ſça» voir ſi un pere ne peut pas diſpoſer de » ſes enfans à ſa volonté. Si on le nie j'ai » perdu ma cauſe ; mais en ce cas je con» ſeille à tous les peres de ne prendre plus » la peine de les élever. Un pere qui ſelon » toutes les loix eſt le roi de ſa petite fa» mille, ſe donneroit des ſoins pour ceux » qui doivent lui enlever ſon autorité ? O » ſiécle dépravé ! j'ai vu de mon temps » qu'un enfant auroit été montré au doigt, » s'il avoit deſobéi en quelque choſe a ſon » pere ; maintenant c'eſt avoir de l'eſprit » que de blâmer ſa conduite : c'eſt avoir du » courage que de mépriſer ſes ordres ; &

» c'eſt faire ſon devoir que d'uſurper ſon
» autorité. Les dieux, ſage Cloridaman-
» te, qui veulent que nous les appellions
» peres, nous enſeignent que ce nom ſi-
» gnifie maître abſolu de ſes enfans. Cela
» étant, je ſuis aſſuré que vous honorez
» trop les dieux, & que vous portez
» trop dignement le nom de pere, pour ne
» pas maintenir le droit que j'ai ſur ma
» fille. Or, ſi j'en puis diſpoſer, comme il
» eſt indubitable, je la donne à Theante à
» qui je l'ai promiſe long temps avant
» qu'Aglante eût reçu ma parole. Je con-
» clus donc, ô Aglante, que ſi tu as envie
» de te marier, tu peux chercher un autre
» parti.

Après que Menandre eut fini, Aglante voulut prendre la parole; mais Silvanire concevant qu'il ne ſeroit point aſſez maître de ſes expreſſions, le tira par le bras, & l'interrompit pour ſupplier Cloridamante d'ordonner que quelqu'un répondît pour eux, » afin, dit-elle, que la colere
» ne faſſe rien dire à Aglante qui puiſſe of-
» fenſer Menandre. » Alors le druide admirant la ſageſſe de Silvanire, & impoſant ſilence au berger, jetta les yeux ſur tous les aſſiſtans; & après les avoir bien conſiderés, il commanda à Silvandre de parler pour Aglante. Le berger eût bien voulu s'excuſer, à cauſe de l'état violent

où il étoit ; mais il crut appercevoir l'ordre des dieux dans celui qu'il venoit de recevoir du druide. Après donc qu'il eut demandé que l'on fît ſilence, il commença de la ſorte.

REPONSE DE SILVANDRE POUR Aglante & Silvanire.

» Je ſens, ô ſage Cloridamante, tout le » poids du fardeau que vous m'impoſez. » Ce n'eſt pas une legere entrepriſe que de » parler ici du devoir des enfans envers » leurs peres, & de l'autorité des peres ſur » leurs enfans. Preſque tous ceux que j'a- » perçois ſont intereſſés à ce diſcours par » l'un de ces deux titres. Or, Aglante, ſi » je parle pour vous, ſi j'eſſaye de répon- » dre à Menandre, ne croyez pas que je » veuille ſoutenir que les enfans ne ſont » point obligés d'obéir à leurs peres : dieu » me préſerve de prononcer un tel blaſ- » phême. Je ſçais trop que nous ne pou- » vons jamais nous acquitter envers ceux » qui nous ont donné la naiſſance ; mais » d'un autre côté, Menandre, ne penſez » pas qu'en déclarant que la plus exacte » obéiſſance eſt le partage des enfans, je » veuille en inferer que les peres ont tout » pouvoir ſur eux.

» Les dieux, il eſt vrai, ont voulu être nom- » més peres, mais non pas pour être décla-

» rés ſeigneurs abſolus des hommes ; c'eſt
» plus tôt pour montrer l'amour qu'ils leur
» portent, n'y en ayant point qui puiſſe
» être égal à l'amour paternel, & pour
» leur inſinuer qu'ils doivent leur deman-
» der tout ce dont ils ont beſoin, & l'at-
» tendre de leur bonté. Car, Menandre,
» cette autorité rigoureuſe que tu prétens
» n'eſt pas l'autorité acquiſe aux peres ;
» c'eſt plus tôt l'autorité d'un maître ſur
» ſon eſclave. Or qui ne met aucune diffe-
» rence entre les enfans & les eſclaves ſe
» trompe auſſi groſſierement que toi. Il
» faut que le pere ſoit obéi ; mais il faut
» auſſi qu'il commande comme il doit. Car
» les enfans ſont plus obligés d'obéir à la
» raiſon, qu'à perſonne au monde. L'hom-
» me eſt compoſé d'une ame & d'un corps ;
» le corps il le tient du pere, & c'eſt auſſi
» ce qu'il a de commun avec les bêtes ;
» l'ame, il la tient de dieu ſeul, & cette
» ame eſt douée d'intelligence & de raiſon.
» Or les enfans ne doivent-il pas plus obéir
» à l'être ſuprême de qui ils tiennent cette
» ame raiſonnable, qu'à celui dont ils ont
» reçu le corps ? Conclus donc avec moi
» que ſi un pere ordonne des choſes qui
» ſoient contraires à la raiſon, loin d'être
» obligés à lui obéir, ſes enfans feroient une
» faute conſiderable, s'ils lui obéiſſoient.
» Les enfans, il eſt vrai ne doivent point

» juger ſeuls ſi les ordres de leur pere ſont » injuſtes ou raiſonnables, à moins que » l'injuſtice ne ſoit frapante ; & dans le » doute ils doivent toujours commencer » par obéir, juſqu'à ce que le doute ſoit » bien éclairci. Le fait ſur lequel vous » avez à prononcer, ô ſage Cloridaman- » te, eſt de cette nature ; Menandre ne » veut point donner Silvanire à Aglante ; » il la deſtine à un autre berger. Silvanire » ſe preſente devant vous, pour appren- » dre ſi la volonté de ſon pere eſt juſte ou » inique. C'eſt à vous d'ordonner ; elle eſt » prête à vous obéir.

» Menandre allegue en ſa faveur l'au- » torité paternelle, & la parole qu'il a » donnée à Theante auparavant.

» Voici les raiſons d'Aglante & de Silva- » nire, car elles ſont inſéparables. La pa- » role donnée à Theante n'a jamais été ra- » tifiée par Silvanire ; & ſon engagement » avec Aglante a été conſenti par Ménan- » dre & Lerice.

» Menandre ajoute qu'il n'a donné ſon » conſentement, que parce qu'il croyoit » que ſa fille alloit expirer. Aglante ré- » pond qu'on ne contracte point par la » penſée, mais par les paroles, & que ſi » cette ruſe avoit lieu, il n'y auroit plus de » commerce parmi les hommes.

Silvandre alloit continuer ; mais il fut

interrompu par Menandre. Le druide lui ordonna de ſe taire, auſſi bien qu'à Silvandre, lorſqu'il voulut reprendre ſon diſcours : ajoutant que le fait étoit aſſés éclairci. En même temps Theante demanda audience, & dit à haute voix : O ſage » Cloridamante, ſi l'amour eſt une paſſion » inſenſée, quel nom donner à quiconque » aime ſans être aimé ? & ſi les liens du ma» riage ſont terribles, ne doit-on pas les » eſtimer plus affreux, lorſqu'ils ne ſont » pas formés par une affection mutuelle ? » Je vous déclare donc que Silvanire peut » ſe choiſir tel époux qu'elle voudra, ex» cepté le ſeul Theante. » A ces mots faiſant au druide une profonde reverence, & ſaluant enſuite toute l'aſſemblée, il ſe retira.

Alors Cloridamante ſe leva pour prendre les avis des autres druides, & donner enſuite ſon jugement. Mais Tirinte ne pouvant plus ſe contenir, s'écria d'un air farouche: » Qui eſt mon accuſateur, & pour» quoi ſuis-je retenu ici ? » En même temps Foſſinde reprit la parole, & lui dit : » Mi» ſerable berger, oſes-tu demander pour» quoi on te retient ? & quel eſt ton accu» ſateur ? Ta propre conſcience ne dit-elle » pas que jamais il ne parut en ce lieu per» ſonne qui fût auſſi coupable. Et le ciel » qui ta vu, les antres qui t'ont caché, les

» arbres qui t'ont entendu, les hommes & » les dieux enfin, tout ne dépoſe-t'il pas » contre toi ? Oui, perfide, il n'eſt rien » dans la nature qui ne t'accuſe, & qui ne » demande la vengeance de ton crime.

Tous les aſſiſtans furent étonnés d'entendre parler de la ſorte la bergere Foſſinde ; ils ſçavoient qu'elle aimoit Tirinte. Mais celui-ci ſans changer même de viſage : » Parle, lui dit-il aux juges, ſi » tu penſes que je ſois criminel ; c'eſt d'eux » que tu dois attendre la juſtice. Crois-tu » que je n'aye pas le courage de ſupporter » les ſupplices qui peuvent expier ma fau» te ? » A ce mot Foſſinde rougit, & ſe tournant vers Cloridamante, elle l'obligea d'écouter ce qu'elle avoit à dire.

» Ce berger, dit-elle, ô ſage druide, » mérite la mort, ſi quelqu'un la mérita » jamais. Si on l'en croit, il aima Silva» nire ; mais il eſt facile de le convaincre » du contraire. Il ne connut jamais la puiſ» ſance de l'amour, quoiqu'il lui impute ſa » faute. En effet comment prouve-t'il ſa » tendreſſe à Silvanire ? Au lieu de la ſer» vir, il lui preſente le poiſon ; au lieu de » l'honorer, il s'efforce de lui ravir l'hon» neur. Mais peut-être n'eſt-il pas coupa» ble de ces noirceurs ? Sage druide, qu'il » nie s'il l'oſe. Non, ſa propre conſcien» ce le juge, & lui lie la langue. Eh que

» pourroit-il imaginer pour sa justification?
» Le perfide offre à Silvanire un poison ca-
» ché dans la glace d'un miroir. Et qu'il ne
» dise pas qu'il étoit dans la bonne foi, &
» qu'Alciron l'a trompé. Pour moi je suis
» persuadée que son intention étoit d'ôter
» la vie à Silvanire, pour venger les mé-
» pris qu'elle lui marquoit. Maintenant
» que la bonne complexion de Silvanire
» l'a sauvée, ou plus tôt que les dieux ont
» voulu nous la conserver, il croit pouvoir
» diminuer sa faute en soutenant qu'il n'a-
» voit dessein que de l'endormir. Mais, ô
» sage Cloridamante, daignez interroger
» Menandre, Lerice, Aglante, & tous
» ceux qui ont vu Silvanire dans l'état où
» elle a été; qu'ils vous disent si pour un as-
» soupissement on a de si cruelles douleurs,
» & des évanouissemens si longs & si fré-
» quens. Puis jugez si ce n'étoit pas un poi-
» son mortel que par un miracle évident
» les dieux ont rendu inutile.

» Mais le barbare, loin d'être satisfait
» d'avoir donné la mort à la belle & ver-
» tueuse Silvanire, veut la voir de ses pro-
» pres yeux dans le tombeau, & se rassa-
» sier d'un si horrible spectacle. Il va l'ex-
» humer; & la trouvant en vie (car tout
» le reste est inventé à plaisir) peut-être
» que touché de l'énormité de sa faute, il
» se jette à ses pieds....Non, non, sage drui-

» de ; il ajoute crime ſur crime, il veut en-
» lever Silvanire, & l'emporter en des
» lieux cachés ? A quel deſſein ! je m'en
» rapporte à ſon propre aveu. Il confeſſe
» lui-même qu'il a eſſayé de lui faire vio-
» lence ; & que n'eût-il point exécuté,
» ſans tous ces bergers qui ſont accourus
» aux cris de la bergere ?

» Jugez maintenant, ſage druide, s'il y
» a ici quelqu'apparence d'amour ; & con-
» ſiderez quelle ſureté il y aura pour nous
» parmi ces forêts, ſi une pareille trahiſon
» demeure impunie. O dieux qui haiſſez
» les méchans, & qui avez ſurtout en hor-
» reur la trahiſon, inſpirez nos juges, afin
» qu'ils effrayent par le châtiment du per-
» fide tous ceux qui pourroient l'imiter !

Ainſi parla Foſſinde ; enſuite après avoir ſalué les druides & les aſſiſtans, elle s'aſſit à ſa place, ſe couvrant les yeux d'un mouchoir, & feignant de s'eſſuyer le viſage. Il s'éleva auſſitôt un grand murmure dans l'aſſemblée que cette accuſation faite avec tant de feu avoit jetté dans le plus grand étonnement. Le ſeul Tirinte ne parut point ému. En perdant Silvanire, il ſe ſoucioit peu de perdre la vie. Cependant il fit ſigne qu'il vouloit parler, & le druide le lui ayant permis, il répondit en ces termes :

» La bergere a raiſon lorſqu'elle dit que
» j'ai failli ; mais, ô ſage druide, c'eſt à

» tort qu'elle m'accuſe d'un crime auquel
» je n'ai point conſenti, que dis-je con-
» ſenti ? dont je ne ſuis pas moins inno-
» cent qu'elle. Non, non, Foſſinde ; je me
» ſoumets à tous les ſupplices qui me ſont
» préparés, & que je ſçais mériter. Je ne
» veux point m'excuſer ; car je ne le puis.
» Mais ſois aſſurée que je ne le voudrois
» pas, quand même je le pourrois. Que te
» ſert-il, au reſte, d'ajouter à des crimes
» faux des crimes véritables ? Ne mérite-je
» pas des châtimens aſſés cruels pour ceux
» dont je ſuis en effet coupable ?

» O ſage druide, l'affection que j'ai por-
» tée à Silvanire, & que je lui porterai
» encore après mon trépas, m'auroit-elle
» permis de ſonger à l'impieté dont on
» m'accuſe ? J'ai preſenté le poiſon à Sil-
» vanire, je l'avoue ; mais trompé par un
» ami que je ne devois point ſoupçonner.
» Que la belle Silvanire diſe elle-même,
» ſi lorſquelle s'éveilla, elle ne me vit pas
» auprès d'elle auſſi bien qu'Alciron, avec
» un vaze plein d'eau dont elle avoit en-
» core le viſage tout mouillé. Que Me-
» nandre & ſa famille dépoſent ſi Alciron
» n'empêcha pas qu'on ne l'embaumât.
» Or, ſi nous avions eu intention de la
» faire mourir, pourquoi Alciron auroit-il
» détourné le fer qu'on alloit lui plonger
» dans les entrailles ?

» Que

» Que je ſois déclaré innocent à cet » égard, & j'avoue tous les autres cri- » mes dont on me charge. Je brave les » tourmens & la mort, pourvu que ma foi » ſoit entiere, & mon amour juſtifié.

Tel fut le diſcours de Tirinte, chacun fut touché de ſa fermeté & de ſon malheur. Et Alciron ne pouvant ſouffrir de le voir ſi mal défendu, & d'être accuſé lui-même d'un crime ſi noir : » Sage druide, » dit-il, non ſeulement Tirinte n'eſt pas » coupable pour avoir preſenté le mi- » roir à Silvanire, il ne l'eſt pas même dans » ce qui a ſuivi. Bien que le miroir ſoit » rompu, il eſt facile d'éprouver (car en » voici des pieces) ſi c'eſt un poiſon mor- » tel, ou un ſimple aſſoupiſſant. Non, » non, dit le druide, il ſuffit ; on ne peut » vous croire capable d'une ſi horrible mé- » chanceté. Mais ſi vous avez quelque » choſe à dire pour juſtifier Tirinte de l'ac- » cuſation de violence, parlez.

Alciron alloit reprendre la parole, lorſque Tirinte l'interrompit en ces termes : » Ceſſe, ami, je t'en conjure : je veux mourir. » Heureux qui meurt ne pouvant vivre » que dans l'amertume ! Je te remercie » néanmoins & de ta bonne volonté, & de » ce que tu as voulu prouver que je n'ai » jamais eu intention d'ôter la vie à la belle » Silvanire. Eh puiſſent les dieux prolon-

» ger ſes jours au-delà des bornes ordinai-
» res !

Cependant Alciron eſſaya encore de parler ; mais à peine eut-il proferé les premieres paroles, que Tirinte l'interrompit encore. » O ſage druide, s'écria-t'il, c'eſt » l'amitié, & non l'amour de la vérité qui » lui fait chercher des raiſons pour me dé» fendre. Je le deſavoue, & vous ſupplie » de ne lui point ajouter foi, mais de me » juger ſelon nos loix.

Auſſitôt Cloridamante, après avoir impoſé ſilence, ſe leve & va recueillir les voix des ſept druides qui jugeoient avec lui ; car il falloit ce nombre de ſept pour juger à mort. Il fut long-temps à prendre les voix, parce que la matiere étoit difficile. Enfin après avoir bien diſcuté cette affaire, le druide ſe remit dans ſon ſiege, & prononça ce jugement.

JUGEMENT DE CLORIDAMANTE.

Nous Cloridamante établi en l'abſence du grand Adamas pour rendre la juſtice en cette contrée, après avoir bien entendu le differend qui eſt entre Menandre & Lerice d'une part, & Aglante & Silvanire de l'autre, & auſſi l'accuſation intentée contre Tirinte ; au ſujet de l'attentat par lui commis contre Silvanire ; & après avoir eu l'avis des autres druides : le tout bien con-

ſideré, nous déclarons que les peres ont par le droit naturel & divin ſur leurs enfans toute l'autorité que l'on peut avoir ſur des perſonnes libres, & que les enfans ne peuvent leur deſobeir, ſans encourir la rigueur des loix; mais auſſi nous déclarons que les enfans naiſſent libres, & qu'entre toutes les actions qui ſont libres, le mariage devant obtenir le premier rang, il ne peut jamais être contracté ſans le conſentement des deux parties. Et pour cela nous voulons que le mariage d'Aglante & de Silvanire ſoit indiſſoluble, toutes les conditions y ayant été duement obſervées.

Et faiſant droit ſur ce qui concerne Tirinte : les tromperies, les fineſſes, & les larmes étant permiſes dans l'empire d'amour, nous le déclarons abſous de la tromperie qu'il a exécutée par l'artifice du miroir; mais d'autant que la violence eſt défendue par les loix d'amour, & qu'il eſt convaincu d'avoir attenté contre la perſonne de Silvanire qu'il aimoit, nous le condamnons comme tel à être précipité du rocher malheureux.

La joye de voir Aglante & Silvanire unis fut preſque univerſelle; mais cette joye fut troublée par la compaſſion que le malheur de Tirinte excita, bien que ſa mort parût juſte, il étoit d'ailleurs ſi aimable, que tous ceux dont il étoit con-

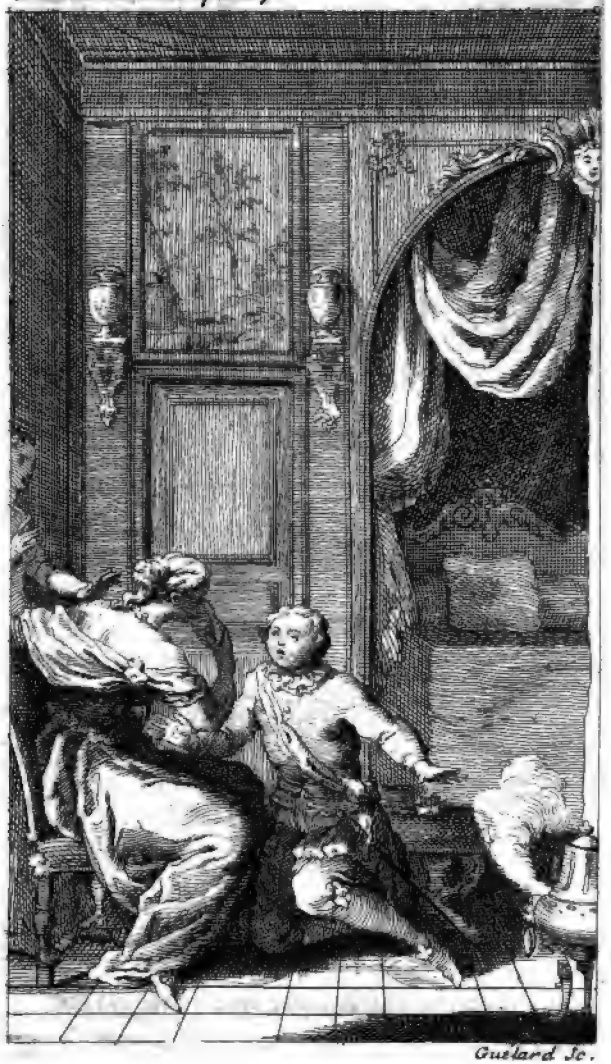
nu le plaignoient infiniment, & blâmoient Foſſinde de l'avoir accuſé ſi vivement. Tirinte ſeul ne s'émut point. Il reçut l'arrêt de ſa mort avec une fermeté incroyable. Et ſe tournant ſeulement vers Silvanire : » Bergere, lui dit-il, que ma mort vous » appaiſe, & qu'au moins j'emporte avec » moi l'aſſurance de mon pardon. Tirin- » te, répondit Silvanire les larmes aux » yeux, ſi ta vie dépendoit également de » moi, ſois aſſuré que tu vivrois long- » temps. Non ſeulement je te pardonne ; » mais je te plains, & je te regreterai juſqu'au » dernier ſoupir. » Alors Tirinte mettant un genou à terre, & lui baiſant la main. » Le ſupplice où je vais, dit-il, eſt plus heu- » reux pour moi que tous mes ſervices » paſſés.

Cependant Foſſinde voyant ſon deſſein réuſſir au-delà de ſes vœux, s'approche du berger infortuné, & lui dit : » Je le vois » réduit au point où je l'ai ſi long-temps » deſiré. Et moi, répondit le berger, j'em- » porte ſi peu de reſſentiment contre toi, » que je ſuis ravi de te cauſer quelque ſa- » tisfaction par mon trépas. Ah, Tirinte, » Tirinte, reprit-elle, tu connoîtras bien- » tôt que ta vie m'eſt auſſi chere que la » mienne, » & prenant ſon pere Alcas par la main ; » mon pere, lui dit-elle, n'eſt-il » pas vrai que vous m'avez promis de me

» laiſſer choiſir un époux ? Il eſt vrai, ré-
» pondit froidement Alcas. Puiſſent les
» dieux, ajouta-t'elle, vous en marquer
» toute ma reconnoiſſance. » Puis s'adreſ-
ſant aux druides : » N'eſt-ce pas la rigueur
» de nos loix qui a condamné Tirinte à être
» précipité ? Hé bien, continua-t'elle d'une
» voix plus haute, & moi en vertu de ces
» mêmes loix, je demande que Tirinte me
» ſoit donné pour époux, & par là délivré
» du ſupplice où il a été condamné.

Toute l'aſſemblée pouſſa des cris de joye, & ſe mit à crier, grace, grace. Les amis de Tirinte coururent l'embraſſer, & ceux de Foſſinde le comblerent de careſſes & de louanges. C'étoit parmi eux une ancienne loi, que ſi quelqu'un étoit condamné à mort, toute fille qui le demandoit pour époux pouvoit le ſauver. Ils ſe réunirent tous pour ſupplier le druide d'accorder à Foſſinde ſa demande. Clorida-mante fut ravi de pouvoir délivrer le malheureux Tirinte ; il fit apporter des chapeaux de fleurs ; il en mit d'abord ſur la tête de Silvanire & d'Aglante, puis ſe tournant vers Foſſinde : » Et toi bergere,
» lui dit-il, reçoi celle dont j'orne ta tête,
» & donne à Tirinte celle que je laiſſe en
» tes mains, en témoignage qu'en même
» temps tu lui rens la vie, & tu te donnes
» à lui.

Après une concluſion ſi heureuſe, ils furent tous d'avis d'aller au temple pour remercier les dieux. Ils arrêterent auſſi que l'on uniroit tout de ſuite les amans, & qu'ils acheveroient les autres cérémonies, lorſqu'ils ſeroient retournés dans leurs cabanes. Pour Silvandre après avoir reçu les remercimens de Silvanire & d'Aglante, il ſe ſepara de la troupe, & s'enfonça dans les bois pour y plaindre ſa deſtinée.



Gueland Sc.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE QUATRIEME.

DIane & Phylis avoient dîné avec Aſtrée, pour faire compagnie à la belle Alexis; lorſqu'elles furent ſorties de table, elles les avertirent qu'il étoit venu une étrangere qui deſiroit paſſionnément de voir Aſtrée. » Ainſi, dirent-elles, ſi vous » ne vous hâtez de lui rendre viſite, aſſu- » rez-vous qu'elle vous préviendra. En ce » cas il faudra ſe réſoudre à l'avoir toute la » journée ſur les bras. Mon dieu, dit Ale- » xis, n'attendons pas qu'elle vienne! nous » ne pourrions plus nous en défaire, & s'il » me faut contraindre ainſi, je ſerai infail- » liblement plus malade que je ne l'ai été

» ce matin. Je ſerois d'avis, pour moi, » que nous repriſſions promptement nos » habits, & que nous la prévinſſions.

Ce qu'Alexis avoit propoſé fut d'autant plus promptement exécuté, que Diane qui les conduiſoit ſembloit ſe hâter, par le plaiſir qu'elle prenoit à s'entretenir avec une étrangere qui parloit ſi mal des hommes. Florice ayant reconnu de loin les bergeres : » Dorinde, lui dit-elle, voici un » effet de la politeſſe d'Aſtrée. Elle a ſçu » que vous deſiriez la voir, & elle vient » vous viſiter la premiere. Si vous m'en » croyez, nous irons au-devant d'elles. » A ces mots, les quatre étrangeres ſe prenant par la main hâterent leurs pas vers les bergeres qui les reçurent avec tout l'accueil imaginable. Dorinde ayant remarqué qu'Alexis étoit reſpectée des bergeres : » Madame, lui dit-elle, voici un de mes » ſouhaits accompli. Je deſirois il y a long » temps de voir le Lignon & les aimables » bergeres qui habitent ſur ſes bords. Et le » ciel ſemble avoir favoriſé mon deſſein, » puiſqu'il offre d'abord à mes yeux ce » que la contrée a de plus accompli. J'a- » voue, répondit Alexis, qu'en voyant » Aſtrée, Diane, Phylis & Daphné, vous » n'avez plus rien à chercher ſur nos bords.

Alors Aſtrée prenant la parole : » Les » louanges d'Alexis prouvent qu'elle a des bontés

» bontés pour nous ; mais ne vous y laiſ-
» ſez pas tromper, aimable bergere. Ai-
» mez-nous, non comme belles, mais com-
» me deſirant avec paſſion de vous rendre
» les devoirs que nos loix nous obligent de
» rendre à des étrangeres telles que vous.
» Aſtrée, dit alors Dorinde, car je con-
» nois bien que vous êtes Aſtrée, nulle au-
» tre bergere ne pouvant vous reſſembler,
» belle Aſtrée, dis-je, je ne plains plus tou-
» tes les peines que j'ai eſſuyées dans mon
» voyage, puiſque j'ai le bonheur de vous
» voir ; mais je ſens un vrai déplaiſir en
» conſiderant que je ne puis reconnoître
» vos bontés.

Cependant Florice qui n'aimoit pas à demeurer ſi long temps au ſoleil, les interrompit, en propoſant aux bergeres de venir ſe repoſer dans ſa cabane qui étoit ſur les bords du Lignon, & couverte par de grands arbres. Elles ſe prirent donc toutes par la main, réſolues de paſſer dans la cabane de Florice une partie du jour, & d'y attendre que la chaleur fût un peu tombée.

Diane ſe ſouvint alors que l'étrangere lui avoit promis l'éclairciſſement des raiſons qui leur faiſoient hair les hommes. Et comme dans la ſituation où elle ſe trouvoit, il ne pouvoit rien lui arriver de plus agréable : » Belle bergere, lui dit-elle,

» vous avez contracté une dette avec moi ;
» trouvez bon que je vous la demande, le
» temps, le lieu, la compagnie, tout vous in-
» vite à remplir votre engagement. Quand
» je ne l'aurois point contracté, répondit
» Dorinde, je me ferois un devoir de vous
» ſatisfaire : heureuſe ſi ce que j'ai à vous
» raconter étoit digne de votre curioſité !»
En même temps elle commença de la
ſorte.

HISTOIRE DE DORINDE, DE Periandre, de Merindor & de Bellimart.

» De tous les poiſons qui nous gagnent
» le plus aiſément, il n'y en a point de plus
» dangereux, ni de plus inévitable que la
» trahiſon des hommes. Car que ne ten-
» tent-ils pas pour infecter nos ames de
» leur venin ? Si nous avons des ſentimens
» élevés, ils nous réverent, ils nous adorent,
» ils ſont nos eſclaves, ils ne veulent
» vivre que pour nous obéir, & ne change-
» roient pas leur ſervitude pour l'empire
» de l'univers. S'ils rencontrent une ame
» moins genereuſe, quels ſervices n'ima-
» ginent-ils point ? en quoi ne ſe transfor-
» ment-ils point ? à quelles parures n'ont-
» ils point recours ? & quels ſoins n'em-
» ployent-ils pas pour ſéduire celles qui
» leur ſont agréables ? Pourquoi tous ces
» artifices, tous ces ſoins, toutes ces pei-

» nes ? c'eſt afin de les gagner, & de les » tromper enſuite, ou plus tôt de les faire » mourir par le regret de leur perfidie. » L'hiſtoire que vous allez entendre ne » prouvera que trop ce que j'ai avancé.

» Sçachez donc, madame, & vous bel- » les & diſcretes bergeres, que je ſuis née » dans l'ancienne ville de Lyon, où mes an- » cêtres ont toujours tenu un des premiers » rangs. Je perdis ma mere Alcinie que » j'étois encore au berceau ; mon pere Ar- » cingentorix me fit élever avec des ſoins » incroyables. Je fus recherchée de plu- » ſieurs chevaliers ; mon pere qui vouloit » m'établir avantageuſement, differoit tou- » jours ſon choix ſous divers prétextes. J'a- » voue que je blamai alors ſa prudence ; » mais je la loue maintenant que je ſçais » combien le joug du mariage eſt un joug » tyrannique. Le premier dont je remar- » quai les ſoins fut un nommé Teombre, » qui depuis épouſa Florice. J'étois dans » un âge ſi tendre que j'aurois pu croire » tout ce qu'il me diſoit ; mais ſa mauvaiſe » grace, je vous demande pardon Florice, » me défendit des mauvais deſſeins qu'il » pouvoit avoir ſur moi.

» Preſqu'en même temps, Periandre jeu- » ne chevalier en apparence, fort aimable, » me voulut perſuader qu'il m'aimoit. Nous » étions voiſins ; il avoit ſouvent occaſion

» de me voir. Je le crus, & ſi mon pere
» avoit voulu précipiter mon mariage,
» j'aurois épouſé Periandre, & mon mal-
» heur eût été ſans remede. Cette affaire
» tirant en longueur, il arriva que quel-
» que temps aprés Hylas (j'ignore ſi je
» dois le nommer chevalier ou pâtre de l'iſ-
» le de Camargue) vint à Lyon.

» Il n'y a perſonne ici, interrompit Aſ-
» trée, qui ne le connoiſſe, puiſqu'il a em-
» braſſé la vie paſtorale, & qu'il s'eſt arrê-
» té ſur nos bords de Lignon. Puiſque vous
» le connoiſſez, reprit Dorinde en ſou-
» riant, je me crois diſpenſée de vous ra-
» conter ſes perfidies. Nous ſçavons, ajou-
» ta Diane, le tour du miroir où étoit ſon
» portrait, & tout ce qu'il a eu à démê-
» ler avec vous, & avec Periandre, juſqu'à
» ſon départ de Lyon. Je ſçai, répliqua Do-
» rinde, qu'il raconte volontiers ſes faits
» heroïques; mais je ne ſçais s'il aura dit la
» vérité? N'en doutez point, dit Florice.
» Si les dieux l'ont fait inconſtant, ils ne
» l'ont point fait menteur.

» Je paſſerai donc ſous ſilence ce qui
» m'arriva avec lui, pourſuivit Dorinde.
» Je remarquerai ſeulement qu'Hylas eſt
» le ſecond qui m'ait trompée, Periandre
» n'ayant pas encore achevé ſa trahiſon;
» mais j'avoue qu'Hylas eſt celui de tous
» dont j'ai moins lieu de me plaindre, parce

» qu'il me disoit ingenument qu'il ne se » piquoit pas de constance. Et puisque » vous sçavez ce qui s'est passé entre lui, » Periandre, Florice, & moi, je repren- » drai le discours où je suis persuadée qu'il » l'a laissé : je veux dire, lorsque Teombre » enmena Florice à la campagne, & que » Chriseide, la belle étrangere se sauva des » prisons du Roi Gondebaut. Il ne peut » vous avoir rien dit de plus, puisqu'a- » lors il quitta les rives de l'Arar, pour » suivre, disoit-on, la charmante Chri- » seide.

» Periandre délivré d'un rival qu'il re- » doutoit, se donna tellement à moi, du » moins en apparence, que toute la ville » en étoit instruite. Dès que j'étois éveil- » lée, il m'envoyoit tantôt des fleurs, & » tantôt des fruits rares. En sortant pour » aller au temple, je le trouvois à ma por- » te, & toujours il m'accompagnoit. Il ne » manquoit jamais les promenades où j'é- » tois, & toutes les nuits il paroissoit sous » mes fenêtres avec des voix & des instru- » mens ; ses domestiques ne portoient d'au- » tres couleurs que les miennes ; il ne se » montroit lui-même dans les tournois » que chargé de mes faveurs ; c'est ainsi » qu'il nommoit les écharpes, & autres » choses semblables qu'il avoit de moi. » Ces soins, je l'avoue, flatoient ma jeu-

» neſſe. Je me donnai à lui, d'autant plus » volontiers que mon pere ne ſembloit » pas éloigné de nous unir.

» En ce même temps deux chevaliers » tournerent les yeux ſur moi. L'un étoit » étranger, & ſe nommoit Bellimart, & » l'autre des rives de l'Arar, & s'appelloit » Merindor. Bellimart étoit ce même » goth qui avoit tenu priſonnier Arimant » le ſerviteur, & depuis l'époux de Chri- » ſeide. Nous avons appris ſon hiſtoire » par Hylas, & par Florice, interrompit » Aſtrée. J'en ſuis ravie, dit Dorinde, vous » concevez mieux ce qui me reſte à vous » dire.

» Un jour Bellimart repreſenta au roi » les longs ſervices qu'il lui avoit rendus, » les dangers qu'il avoit courus, les bleſ- » ſures qu'il avoit reçues, dont il lui mon- » tra les cicatrices, puis il le ſupplia de » conſiderer qu'il n'avoit eu aucune re- » compenſe, & qu'il étoit réduit au peu » de bien que ſon pere lui avoit laiſſé. A » ces differentes conſiderations il en ajouta » beaucoup d'autres, qui toucherent le » cœur de ce roi genereux. Gondebaut lui » donna, contre ſon eſperance même, le » commandement des troupes étrangeres » deſtinées à garder la ville de Lyon : poſte » important ; & dans lequel Bellimart ac- » quit de ſi grandes richeſſes, qu'il put pré-

» tendre aux meilleures alliances
» Tout ceci arriva pendant que Periandre
» me rendoit des ſoins ſi aſſidus. Or Bel-
» limart voulant ſe faire un appui dans la
» province, ſongea moins à prendre une
» alliance utile, qu'une alliance honora-
» ble. Il jetta les yeux ſur moi : en ce mê-
» me temps Merindor qui revenoit d'un
» long voyage, me vit par malheur dans
» une aſſemblée, il commença auſſi à me
» rechercher : de ſorte que Periandre ſe
» vit tout à coup deux rivaux ſur les bras.
» Merindor étoit plus meſuré dans ſes dé-
» marches ; pour Bellimart il ne ména-
» geoit rien, ne croyant pas que mon pere
» pût balancer entre Periandre & lui.
» Periandre de ſon côté me marqua plus
» d'amour que jamais ; ſoit que les diffi-
» cultés irritent les deſirs, ou qu'il rougît
» de me céder à un autre. Il me demande
» mon conſentement pour me faire de-
» mander à mon pere, il l'obtient. Je ne
» me ſentois que de l'averſion pour Belli-
» mart que je trouvois feroce, & qui
» d'ailleurs étoit beaucoup plus âgé que
» moi. Pour Merindor, il étoit ſi diſcret,
» que je ne pouvois m'aſſurer qu'il m'ai-
» mât ſérieuſement. Periandre ne perd pas
» un inſtant, il fait parler à mon pere, &
» tâche d'en tirer une réponſe favorable.
» Arcingentorix lui demande un mois pour

» ſe déterminer. Bellimart & Merindor
» ſont avertis de ce qui ſe paſſe ; ils pre-
» nent tous deux la reſolution de traver-
» ſer cette alliance par tous les moyens
» qu'ils pourroient imaginer, & convain-
» cus qu'il n'y en avoit point de meilleur
» que de me gagner, parce qu'ils croyoient
» qu'Arcingentorix ne me marieroit ja-
» mais contre mon gré ; ils ſe déclarerent
» plus ouvertement.

» Et quelque temps après Merindor
» m'ayant rencontrée dans le temple, où
» Periandre m'avoit conduite, & d'où il
» ne faiſoit que de ſortir, il ſe mit à ge-
» noux auprès de moi, & me dit : Eſt-ce,
» belle Dorinde pour prier les dieux, ou
» pour les remercier que vous êtes ici ? Et
» comme je ne lui répondois rien ; que
» veut dire ce ſilence, ajouta-t'il ? Que
» puis-je vous répondre, lui dis-je, quand je
» ne vous entens point ? Je demande, con-
» tinua-t'il, ſi vous venez prier les dieux
» de vous faire épouſer Periandre ; ou les
» remercier de l'avoir déja fait ? Ni l'un ni
» l'autre, repartis-je, il ne m'obligera ja-
» mais à les beaucoup importuner. Que
» vous êtes diſſimulée, dit-il ? votre ma-
» riage eſt connu de tout le monde. Dites-
» moi ſeulement de quelle maniere vous
» recevez cet époux ? Comme le doit une
» fille bien née, ajoutai-je. Mais dites-

» moi, Merindor, quel interêt y prenez-
» vous ? Il ne répondit que par des ſoupirs,
» & me laiſſa perſuadée qu'il m'aimoit.
» Pour moi je ne lui montrai que de l'in-
» difference, parce que je ſongeois uni-
» quement à Periandre.

» Merindor y fut tellement ſenſible,
» qu'il reſolut pluſieurs fois de s'en pren-
» dre à Periandre, n'oſant pas eſperer que
» je l'aimaſſe tant que Periandre vivroit.
» Un jour qu'il étoit vivement frappé de
» cette idée, il rencontra un de ſes amis
» nommé Euphroſias, homme ſage & ver-
» tueux. Il lui fit part de l'état où il ſe
» trouvoit, & de la reſolution qu'il avoit
» priſe d'ôter la vie à Periandre. Hé quoi,
» dit ce ſage ami, croyez-vous meriter les
» bonnes graces de Dorinde, en faiſant
» mourir la perſonne du monde qu'elle
» aime le plus ? Imitez plus tôt Periandre
» lui même, ou plus tôt faites mieux que
» lui, pour obtenir le bonheur d'être aimé.
» Mais elle aime Periandre, dit Merindor ?
» Tant mieux, répondit Euphroſias, c'eſt
» une preuve que l'amour ne la trouve
» point inſenſible. Et pourquoi vous figu-
» rer que vos ſervices ne ſeront pas auſſi
» bien reçus que les ſiens ? Puiſque vous
» aimez Dorinde, & que vous ne pouvez
» vous reſoudre à la quitter, forcez-là de
» vous aimer à ſon tour. Mais, dit Me-

» rindor en ſoupirant, je croi que ſi elle
» traite mieux Periandre que ſes rivaux,
» ce n'eſt pas un effet de ſon amour, mais
» uniquement de ſon obéiſſance. Et ſi Pe-
» riandre n'a pû réuſſir, dequoi dois-je
» me flatter? Ah, Merindor, pourſuivit
» Euphroſias, que vous connoiſſez peu les
» femmes? Sçachez qu'il y a telle heu-
» re du jour où elles ne peuvent rien re-
» fuſer; & ſouvenez-vous que cet ora-
» cle *aime*, *oſe*, *perſevere*, autrefois ren-
» du à un amant dans la même ſitua-
» tion que vous, eſt un oracle très veri-
» table.

» C'eſt ainſi qu'Euphroſias détourna ſon
» ami du deſſein qu'il avoit d'inſulter Pe-
» riandre, & qu'il ranima ſes eſperances.
» Merindor commença donc à me recher-
» cher avec plus de ſoin que jamais. Pe-
» riandre & Bellimart en devinrent ja-
» loux, & ſongerent à l'écarter; mais Pe-
» riandre ſur tout vers qui mon cœur in-
» clinoit davantage.

» Cependant le terme que mon pere
» avoit pris expira; Periandre qui atten-
» doit ſa réponſe avec la derniere impa-
» tience le vint trouver le ſoir même avec
» trois de ſes proches. Il ſe jette à ſes ge-
» noux, les embraſſe, & le conjure de lui
» être favorable. Mon pere touché de ſon
» empreſſement le fait lever, lui tend la

» main, & lui donne ſa parole. En même » temps on m'appelle ; & dès que je pa- » rus : ma fille, dit Arcingentorix, aimez » ce chevalier ; je vous le deſtine pour » époux ; & je veux que dans huit jours » votre mariage ſoit conclu. A ces mots » Periandre s'avance, & vient me ſaluer ; » & moi, dit-il, je vous reçois vous pour » mon pere & pour mon ſeigneur & Do- » rinde pour mon épouſe.

» Qui croiroit que des paroles ſi ſolem- » nellement jurées ne duſſent être inviola- » bles ? Mais, ô honte du genre humain ! » entendez dans la perfidie de Periandre » celle dont tous les hommes ſont capa- » bles. Tandis que mon pere faiſoit les » préparatifs de mes noces, je tombe ma- » lade. Une horrible maladie qui attaque » les enfans, & ravage la beauté me met » à deux doigts de la mort. Periandre me » rendit au commencement quelques vi- » ſites, penétré en apparence de la plus » vive douleur ; mais dès que le mal fut » déclaré il ſe contenta d'envoyer quelque- » fois ſçavoir comment je me portois, & » ne parut pas même à ma porte.

» Lorſque la violence du mal fut adou- » cie, je demandai de ſes nouvelles ; & » lorſque je ſçus ce qui s'étoit paſſé, loin » de l'accuſer d'inconſtance, je cherchois » moi-même à le juſtifier. Peut être, di-

» ſois-je, des affaires importantes lui ont » fait quitter la ville, & ſans doute il eſt vi- » vement affligé de ne point ſçavoir de mes » nouvelles. Peut être auſſi que mon pere a » changé de volonté, & lui a défendu de » me voir; enfin j'étois ingenieuſe à me » tromper moi même. Mais ma convaleſ- » cence étant longue, & le perfide ne ſe » montrant point, je ne doutai plus qu'il » n'eût changé.

» Merindor, au contraire, comme ſi » mon mal eut augmenté ſon amour, étoit » ſans ceſſe à ma porte, pour eſſayer de me » voir. J'avoue qu'en comparant les diffe- » rens procedés de Periandre & de Merin- » dor, je fus également ſenſible à la perfi- » die de l'un & aux empreſſemens de l'au- » tre. Alors je pris la reſolution de n'être » tre jamais au premier. Mais quoique » j'euſſe cent fois juré de l'oublier, j'eus » la foibleſſe de lui faire demander pour- » quoi il me quittoit ſi indignement. Eh » quoi, répondit-il, Dorinde vit-elle en- » core? On m'a bien dit qu'en mourant » elle avoit laiſſé à ſa place une fille extrê- » mement laide, & que par conſideration » pour ſa memoire on a nommée Dorinde; » mais la belle Dorinde que j'aimois n'eſt » aſſurément plus. J'en ai tant de regret, » que je ne veux point voir celle ci, elle ne » feroit que me rappeller la perte de l'au- » tre.

» Madame, il me fallut dévorer cette » amertume dans le ſecret de mon cœur. » Quelque temps après mon pere me vint » voir ; il ne put retenir ſes larmes en me » voyant ſi défigurée, & m'étant apper- » çue qu'il pleuroit : mon pere, lui dis-je, » pourquoi vous affliger de ce que j'ai per- » du un bien qu'il m'étoit impoſſible de » conſerver long temps ? Rejouiſſez-vous » plus tôt qu'il m'en ait ſi peu couté pour » me racheter de l'état le plus affreux. » Alors, après lui avoir raconté les pro- » cedés de Periandre à mon égard, & ſes » diſcours inſultans, je me jettai à ſes ge- » noux, & le ſuppliai de me promettre » qu'il ne ſongeroit jamais au perfide. Il » fit plus, il me défendit de le nommer » jamais en ſa preſence.

» Je commençai preſqu'auſſi tôt à gou- » ter davantage Merindor ; il me ſembla » que ces façons m'obligeoient à lui don- » ner la preference ſur ſes rivaux. Bellimart » il eſt vrai m'avoit continué ſes ſoins ? » mais ſon caractere étoit ſi oppoſé au » mien, que je ne pouvois me reſoudre à » l'aimer.

» Cependant, quoique hors de conva- » leſcence, je ne ſortois point encore ; » parce qu'on ſe flattoit toujours que le » temps effaceroit les impreſſions qui m'é- » toient reſtées de ma maladie. Et Merin-

» dor qu'elle sembloit m'avoir attaché da-
» vantage ne quittoit point mon anticham-
» bre. Un jour enfin que j'étois seule avec
» une de mes filles, & que la porte étoit
» mal fermée, il se glissa dans ma chambre,
» & fut plus tôt à mes genoux que je ne
» l'eus apperçu. J'avois heureusement un
» masque sur le visage, mais je ne pouvois
» me cacher les yeux qu'avec les mains,
» & ces mains étoient si gatées que j'avois
» honte de les montrer. J'essayai inutile-
» ment de me sauver dans un cabinet, je
» ne pus échaper à Merindor. Ah! lui dis-
» je, que votre curiosité me déplait? Et
» pourquoi ne m'avez-vous pas oubliée
» aussi bien que Periandre? Voudriez-vous,
» s'écria-t'il, mesurer mon amour à sa
» foible amitié? Merindor, ajoutai-je,
» changeons d'entretien. Dites-moi, ce qui
» vous a inspiré le desir de me voir dans
» l'état où je suis; car, si vous m'aimez,
» vous deviez bien plus tôt me fuir.

» A ces mots, je le relevai, & je lui fis
» apporter un siege; & lorsqu'il fut assis,
» madame, me répondit-il, ce n'est point
» ma curiosité que je satisfais, c'est le de-
» voir de tout veritable amant. Et ne vous
» figurez pas que je vous aime moins; par-
» ce que vous êtes moins belle. J'aime Do-
» rinde telle qu'elle est, & telle qu'elle
» puisse jamais devenir. Admirez ma fim-

» plicité, belle & ſage druide, Periandre » venoit de me tromper, & je me laiſſe ſe- » duire aux flatteries de Merindor. Je com- » mençai donc à penſer que je pourrois » vivre heureuſe avec lui ; mais pour dire » la verité, le dépit avança beaucoup les » affaires de Merindor ; je crus me ven- » ger de Periandre en me donnant ſitôt à » ſon rival : reſolution imprudente, & qui » depuis m'a couté bien des larmes !

» Je répondis donc à Merindor : penſez- » vous que quiconque veut ſe faire aimer » en diſe moins que vous ? Si mes paroles, » repliqua Merindor, n'étoient accompa- » gnées de quelque témoignage moins ſuſ- » pect, j'avoue qu'il y auroit à vous de l'im- » prudence à me croire, après les procedés » de Periandre. Mais, Dorinde, ſeroit-il poſ- » ſible que vous n'euſſiez point remarqué » mes actions, depuis l'heureux jour où je » vous vis, & que je me donnai à vous » ſans reſerve ? Je ſerois une ingrate, je » l'avoue, lui répondis-je incontinent, ſi » je ne les avois point remarquées ; mais » je penſe que les hommes ſe font gloire » de nous tromper. *Ah*, madame pouvez- » vous me confondre avec ces monſtres, » & ſe peut-il que vous doutiez encore de » mon amour ? Non, non, Dorinde, écou- » tez vos ſens, conſultez votre raiſon ; & » tout vous dira que Merindor vous aime.

» Je l'avoue, répondis-je, auſſi combien
» de fois ne me ſuis-je point dit à moi
» même : ſi j'avois eu pour Merindor les
» même bontés que Periandre, que n'eût
» point fait Merindor. Mais cela ne ſuffit
» pas pour me garantir votre conſtance.
» Un ſeul m'a appris que les hommes n'ai-
» ment que la beauté, & que leur amour
» diſparoit avec elle. Ah, Merindor, ſi
» vous me voyiez maintenant, je doute
» que vous m'aimaſſiez toujours ; & pour
» vous guérir, je veux bien me montrer
» telle que je ſuis ; je ſuis bien aſſurée qu'a-
» lors vous me laiſſerez tranquille. En mê-
» me temps je détache mon maſque, & lui
» fais voir un viſage bien different de celui
» que j'avois eu. Je comptois par là de lui
» faire perdre ſon amour, & de n'être plus
» importunée, ni trompée ; ou de m'aſſurer
» de ſa fidelité, ſi ma laideur ne changeoit
» rien à ſes ſentimens. Il devint muet, &
» je m'apperçus qu'il verſoit des larmes ;
» mais enfin il reprit la parole en ces ter-
» mes : J'avoue, madame, que vous avez
» été plus maltraitée qu'on ne pourroit ſe
» l'imaginer ; mais vous me feriez la plus
» vive offenſe, ſi vous pouviez croire que
» ce changement alterât mes ſentimens
» pour vous. La mort ſeule peut éteindre
» ou ralentir une flamme que votre meri-
» te & vos vertus ont allumée dans mon
cœur ;

» cœur. Il eſt vrai que votre beauté m'a » appellé, & qu'elle m'a inſpiré la paſſion » de vous ſervir ; mais depuis que j'ai le » bonheur de connoître ce que vous va- » lez, je me ſuis attaché à vous par des » liens bien plus forts que ceux de la » beauté.

» Inſenſée, je crus auſſi Merindor, & » je lui promis de l'aimer, s'il me conti- » nuoit ſes ſentimens. Lui, de l'air du mon- » de le plus paſſionné me prend les mains, » les baiſe mille fois, & par cette action » il acheve de me perſuader. Cependant » mon pere ſurvint, & ſoit qu'on lui eût » rapporté, ou qu'il eût remarqué quel- » que choſe, il me tira à l'écart, & me » demanda ſi j'aimois ce chevalier, & ſi » je croyois en être aimée. J'exagerai peut » être tout ce que Merindor avoit fait » pour moi, & mon pere pénétré de ce » que je lui diſois, parut diſpoſé à me don- » ner à lui. Mais, ajouta-t'il, ne précipi- » tons rien ; voyons à quoi il ſe portera, » & nous prendrons enſuite le parti le plus » convenable. Auſſi tôt ſe tournant vers » Merindor, il lui fit tout l'accueil ima- » ginable, le remercia de ſes attentions » pour moi, & m'ordonna de l'aimer & » de l'honorer.

» Depuis ce jour, la porte ne fut plus » défendue à Merindor ; il paſſoit preſque

» les journées entieres avec moi, & ne
» ceſſoit de me donner de nouvelles mar-
» ques de ſon amour, comme ſi la perte
» de ma beauté n'eût fait que l'augmenter.
» D'un autre côté Bellimart informé
» que Merindor me voyoit, crut qu'il de-
» voit bien avoir la même permiſſion.
» Quelques jours après, il fit demander
» s'il pouvoit venir. Mon pere n'oſa lui re-
» fuſer ce qu'il avoit permis à Merindor.
» Il vint & je ne parus devant lui qu'avec
» un maſque & des gands.
» Ses diſcours furent plus d'un homme
» d'état que d'un amant. Et quoiqu'il ſoup-
» çonnât bien les changemens que la ma-
» ladie avoit faite à mon viſage, il feignit
» de ne s'en pas embarraſſer. Il engagea
» même quelques jours après le roi Gon-
» debaut à preſſer la concluſion de notre
» mariage. Mon pere qui n'aimoit point
» Bellimart, & qui d'ailleurs étoit pré-
» venu pour Merindor, ſupplia le roi de
» lui pardonner, s'il n'y conſentoit pas.
» Que lui étant reſtée comme l'appui de
» ſa vieilleſſe, il n'en trouveroit point en
» moi, s'il me donnoit à un étranger qui
» ne poſſedoit rien dans ſes états. Que j'é-
» tois en âge de faire un choix; qu'il ne
» vouloit point me contraindre dans une
» affaire de cette importance; que ce
» ſeroit abuſer de l'autorité que les dieux

» lui avoient donnée ſur moi ; & que pour
» toute recompenſe des ſervices qu'il avoit
» eu le bonheur de lui rendre, il le ſup-
» plioit de me laiſſer la liberté du choix.

» Le roi qui aimoit Bellimart, & qui
» croyoit ſe l'attacher davantage en le ren-
» dant ſon ſujet, combattit vivement tou-
» tes les raiſons de mon pere, & lui dé-
» clara qu'il vouloit que ce mariage ſe
» conclût, puiſqu'il s'en étoit mêlé juſqu'à
» ce point ; il ſe retira enſuite, & laiſſa
» mon pere dans un ſi grand étonnement,
» qu'il ne put ou n'oſa lui répondre un ſeul
» mot.

» Cependant Bellimart averti par le
» roi de toutes les difficultés que faiſoit
» Arcingentorix, prit le conſeil d'un ami
» ſage, & ſe vainquit lui même en me
» comblant de preſens auſſi bien que mon
» pere. O qu'il eſt bien vrai que les prie-
» res arrachent la foudre des mains de Ju-
» piter, & que les dons ôtent la liberté à
» qui les reçoit ! A peine quinze jours ſe
» furent écoulés, que les préſens de Bel-
» limart eurent plus d'éloquence & plus
» d'autorité que les diſcours du prince.
» Tous les domeſtiques gagnés par cet
» amant devenu magnifique, ne parloient
» plus que de ſon merite & de ſa valeur ;
» ſes rivaux ne meritoient pas de lui être
» comparés ; lui ſeul il les effaçoit tous.

» Mais ce qui me ſurprit davantage, c'eſt » que mon pere ſe porta peu à peu à ce » qu'il avoit ſi fort deſaprouvé auparavant. » Ma fille, me diſoit-il, Bellimart n'eſt » point ce que nous nous étions figuré; il » n'a rien des barbares parmi leſquels il a » été nourri; il me ſemble pour moi, que » nous devrions ſatisfaire Gondebaut. Puiſ- » qu'il deſire cette alliance, elle ne peut » que nous être avantageuſe; il n'eſt pas ſûr » de reſiſter à la volonté de ſon roi; & » ſi je l'ai fait d'abord, c'eſt que je m'é- » tois prévenu trop legerement contre Bel- » limart. Maintenant que je connois qu'il » merite la faveur du roi, je conviens que » j'ai eu tort de ne pas obéir.

» O dieux que l'enfance a peu de fer- » meté! J'aimois Merindor, je ne me ſen- » tois que de l'averſion pour Bellimart; » cependant mon pere m'amena à ce qu'il » vouloit, & dès lors il m'ordonna de voir » plus rarement Merindor. Il eſt vrai qu'é- » tant ſeule, & me rappellant avec quelle » conſtance il m'avoit recherchée pendant » l'horreur de ma maladie, je ne pus » m'empêcher de le regreter, & que tou- » chée de compaſſion, je reſolus de l'a- » vertir de ce qui ſe paſſoit.

» Le lendemain qu'il vint à l'ordinaire, » dès que je le ſçus à ma porte, je ſuppliai » mon pere d'agréer que je le fiſſe entrer,

» & que je le déſabuſaſſe : que ſes vertus » & les eſperances qu'on lui avoit données » meritoient du moins cette attention. » Mon pere loua mon deſſein, & nous » laiſſa avec mes filles en liberté.

» Je le fis aſſeoir auprès de moi ; & je » commençai à lui parler de la ſorte : Vo- » tre merite & la bonne volonté que vous » m'avez marquée m'obligent, Merindor, » à vous honorer, à vous eſtimer infini- » ment. Vous avez pu croire que je m'é- » tois retirée de vous ; mais ſçachez que » tant que j'ai pu eſperer le conſentement » de mon pere, j'ai vêcu avec vous dans » les termes d'une honnête liberté ; main- » tenant que je n'ai point d'eſperance, je » me croirois une perfide, ſi je vous abu- » ſois plus long temps par ces petites ca- » reſſes qui trompent les jeunes perſon- » nes qui aiment. Si j'avois eu la liberté » du choix, ſi mon pere lui même étoit le » maitre, ſoyez perſuadé que je n'aurois » jamais eu d'autre époux que Merindor. » Le ciel en a autrement diſpoſé, & pour » contraindre mon cœur, il s'eſt ſervi de » celui à qui nous ne pouvons reſiſter. Sça- » chez, continuai-je les larmes aux yeux, » que le roi me force d'épouſer Belli- » mart.

» O Dorinde, s'écria Merindor, le roi » veux que vous épouſiez Bellimart ? Il

» le veut, lui dis-je froidement ; & je
» vous proteſte que mon pere & moi nous
» avons fait tout ce qui dépendoit de nous
» pour rompre ce deſſein ; & qu'il n'y a
» point d'autre moyen que la mort. Cela
» étant, tout n'eſt pas deſeſperé, dit-il in-
» continent. A ces mots il m'échape & ſort
» bruſquement. Je l'appellai pluſieurs fois,
» mais envain. Au bruit que je fis, mon
» pere vint me trouver. Je lui dis ce qui
» s'étoit paſſé. Il craignit que Merindor ne
» s'en prît à Bellimart, & qu'enſuite le
» roi ne rejettât toute la faute ſur nous.
» Frappé de cette idée, il ſe rend chés Bel-
» limart, & lui expoſe ce qui étoit arri-
» vé entre Merindor & moi. Bellimart
» qui étoit homme de courage, & qui
» avoit toute l'autorité en main raſſura
» mon pere, & lui dit que ſi Merindor s'é-
» cartoit de ſon devoir, il ſçauroit bien
» l'y faire rentrer.

» Cependant Merindor s'étoit renfermé
» chés lui ; & marchant à grands pas dans
» ſa chambre, ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit,
» ni où il étoit : Dorinde, s'écrioit-il, ſera
» donc poſſedée par un autre ? & Meri-
» dor le verra, le ſupportera ? Non, non,
» pour me la ravir, il faut auparavant qu'il
» me perce le cœur. Si je dois vivre, il faut
» qu'il meure. Hé que tardé-je davantage ?
» Courons à la vengeance, ou tourne ce
» fer contre toi même.

» Merindor ſe croyoit ſeul dans ſa cham-
» bre, & n'être entendu que des murailles;
» mais heureuſement que ſon vertueux ami
» Euphroſias l'étoit venu chercher un peu
» auparavant, & qu'il s'étoit endormi ſur
» ſon lit. Le ton dont Merindor par-
» loit l'éveilla, de ſorte qu'il put appren-
» dre le ſujet d'un tranſport ſi violent.
» Comme il connoiſſoit le caractere im-
» petueux du chevalier, & qu'il le vit prêt
» à ſortir, il ſe leve promptement, le re-
» tient par le bras, & le prie de l'entendre.
» Le chevalier effrayé d'abord, puis re-
» connoiſſant ſon ami : Eh bon dieu, dit-
» il, d'où ſortez-vous Euphroſias ? Prome-
» nons-nous enſemble, dit ce prudent ami;
» & lorſque vous m'aurez répondu, je ſa-
» tisferai votre curioſité. Eſt-il poſſible,
» Merindor, que vous ayant toujours aimé
» avec la plus ſincere affection, vous pre-
» niez des reſolutions extrêmes, ſans me
» les communiquer, ſans vous ſervir de
» moi ? Penſez-vous que je manque de
» courage ou de bonne volonté ?

» Pourquoi, interrompit le chevalier;
» me tenez-vous ce langage ? *Parce que* j'ai
» entendu tout ce que vous avez dit. Pen-
» ſez-vous que j'ignore que le roi veut que
» Dorinde ſoit à Bellimart, & que le pere
» même y conſent, & peut être d'autres
» encore. Toute la ville eſt pleine de ces

» bruits, & je venois vous en avertir;
» ſuppoſé que vous l'ignoraſſiez, & vous
» engager en même temps à vous confor-
» mer à la volonté du ciel & du roi. Car
» ſçachez, Merindor, que les mariages
» ſont écrits dans le ciel, & qu'ils s'ac-
» compliſſent ſur la terre. Quand ils ſe-
» roient écrits dans le ciel, reprit Merin-
» dor, je n'en concluerai pas que Belli-
» mart doive poſſeder Dorinde, & que
» Merindor vive. Mais, reprit Euphroſias,
» quel eſt votre deſſein? *D'ôter* la vie, à
» qui veut me ravir mon bonheur. *Mais*,
» dit Euphroſias, ſi vous tuez Bellimart,
» pouvez-vous reſter dans les états de
» Gondebaut, & que devient en ce cas
» votre paſſion pour Dorinde? Comment,
» s'écria Merindor, je verrai tranquille-
» ment un barbare poſſeder ce qui m'ap-
» partient? *Ce n'eſt pas* ce que je dis; j'eſ-
» pere au contraire que nous obtiendrons
» Dorinde, ſi vous voulez croire Euphro-
» ſias. Penſez-vous que le roi porte ſi ou-
» vertement Bellimart pour vous offen-
» ſer? C'eſt uniquement pour gratifier Bel-
» limart dans une affaire où il ne s'ima-
» gine pas que perſonne ait interêt excepté
» Arcingentorix, qu'il eſtime peu, quoi-
» qu'il ſoit un des principaux de cette con-
» trée, parce qu'il n'eſt plus en âge de
» le ſervir, au lieu que Bellimart le peut
encore

» encore. Voilà ce qui détermina les princes: » ſi donc vous faites entendre au roi l'inte- » rêt que vous avez ici, il y fera attention, » & s'il ne fait rien pour vous, du moins il » ne vous ſera plus contraire.

» Le ſage Euphroſias lui parloit ainſi, non » qu'il eſperât que le roi pût changer, mais » uniquement dans la vue de calmer les pre- » miers tranſports de ſon ami, & de le rame- » ner enſuite plus facilement à la raiſon. » C'eſt ce qui arriva en effet, & lorſqu'ils ſe » ſéparerent Merindor promit à Euphroſias » de ſuivre entierement ſon conſeil, tant » qu'il auroit un rayon d'eſperance.

» Mais, madame, admirez comme le ciel » ſe joue des hommes! Merindor fit parler » au roi Gondebaut; ce prince répondit, » qu'en propoſant le mariage de Bellimart » avec Dorinde, il n'avoit point ſçu l'inte- » rêt que Merindor y prenoit; que s'il l'a- » voit ſçu auparavant, il n'eût rien dit à ſa » conſideration; mais que ſans commettre » ſon autorité, il ne pouvoit plus reculer. » Voilà donc Merindor entierement deſeſ- » peré. Bellimart triomphe de ſes rivaux; » on ſigne les articles; il ne falloit plus que » nous preſenter au temple; déja nous » étions en marche (apprenez ici, juſqu'où » peuvent aller les tromperies des hommes) » une dame accompagnée de deux filles & » & de trois écuyers paroît à la porte d'Ar-

» cingentorix, le fait demander, & l'ayant » ſalué avec beaucoup de civilité : Seigneur, » lui dit-elle, en élevant la voix de ſorte » qu'elle pût être entendue de ceux qui » étoient autour d'elle, je viens vous aver- » tir que ma fille que je tiens ici par la main » & qui s'appelle Alderine, eſt femme & » legitime épouſe de Bellimart le Viſigot, & » qu'il y a quatre ans & plus qu'il l'épouſa » publiquement à Gergovie. Les atteſta- » tions des druides & des comtes de la pro- » vince en font foi : je vous les montrerai en » preſence du roi aux piés de qui je vais me » jetter, pour lui demander juſtice. A ces » mots, elle fait une grande réverence & » s'achemine vers le palais.

» Arcingentorix fut ſi troublé, qu'il ne » put lui répondre un ſeul mot. Et remon- » tant dans la ſale ou nous étions, & d'où » nous allions ſortir, il appella Bellimart : » Seigneur lui dit-il à haute voix, connoiſ- » ſez-vous une dame qui ſe nomme Alderi- » ne ? nous remarquâmes qu'à ce mot il » changea de couleur. Pourquoi, répondit- » il, me le demandez-vous ? parce qu'elle » eſt venue ici avec ſa mere, repliqua Arcin- » gentorix, & qu'elles vont ſe jetter aux » piés du roi, pour lui demander juſtice » contre vous. Contre moi, s'écria-t-il, & » pour quel ſujet ? Parce qu'Alderine eſt » votre femme, ajoûta mon pere, & vous

» ne pouvez point en épouſer d'autre, tant
» qu'elle vivra.

» Bellimart eſſaya de tourner la choſe en
» riſée, & de faire paſſer Alderine pour une
» extravagante. Il prétendit que rien ne de-
» voit retarder notre mariage; mais mon
» pere lui déclara qu'il vouloit auparavant
» que l'impoſture fût prouvée. Et moi, ré-
» pondit, le fier Bellimart, je ne me ſoucie
» ni de vous, ni de votre fille, & je recon-
» nois maintenant que je m'étois bien
» trompé en voulant faire alliance avec
» vous. Mon pere qui malgré ſes années
» avoit conſervé toute ſa généroſité: J'ai-
» me mieux, Bellimart, que vous ayez été
» trompé que moi, j'eſtime encore moins
» votre alliance que vous ne feignez d'eſti-
» mer la nôtre. Heureuſement Bellimart
» n'entendit point ces dernieres paroles; il
» étoit ſorti comme un furieux: ſans doute
» que les reproches de ſa conſcience aug-
» mentoient encore ſa fureur.

» Helas! ſi Alderine avoit tardé un mo-
» ment davantage, j'étois unie au perfide,
» qui en effet, comme nous le ſçûmes de-
» puis avoit épouſé Alderine, & l'avoit quit-
» tée parce qu'elle n'étoit point aſſés riche à
» ſon gré. Ce fut donc par une eſpece de mi-
» racle, que je fus délivrée des mains de ce
» tyran. Alderine s'étant jettée aux piés du
» roi, & Bellimart étant convaincu, il lui

» fut ordonné qu'elle seroit tenue pour son épouse légitime.

» Cependant Merindor fut des premiers » averti de ce qui se passoit ; & comme si on » lui eût rendu la vie, il joignit les mains, » il remercia les dieux avec des transports » inexprimables ; puis il se rendit avec em- » pressement auprès de moi. Il plaisanta sur » mes noces, & moi ne sçachant si je devois » ou rire ou pleurer : Merindor, lui dis-je, » cessez vos railleries ; vous trouverez peut- » être en vous mariant une femme qui aura » déja un autre mari. Je ne crains point, dit- » il incontinent, que ce malheur m'arrive, » si ce n'est par vous. Par moi, repliquai-je ? » Vous n'avez rien à craindre de ma part ; » si mon pere l'agrée, je me retire parmi les » vestales, pour fuir la societé des hommes, » en qui je n'ai trouvé que de la perfidie.

» Il me semble, répondit-il froidement, » que je meriterois bien d'être excepté. » Mais, interrompis-je, que dites-vous de » Teombre, d'Hylas, de Periandre, de » Bellimart ? *Je dis* qu'ils doivent être rayés » du nombre des hommes, & même des vi- » vans, mais que tous les hommes ne doi- » vent pas pour cela être taxés de perfidie, » & moins encore Merindor.

» Tandis que nous parlions ainsi, mon » pere entra encore tout ému de tout ce qui » s'étoit passé. Et dès qu'il apperçut le jeune

» chevalier : Eh bien, Merindor, lui dit-il » en ſouriant, ne vous êtes vous point mo- » qué de ma fille & de moi, lorſque vous » avez ſçu la faute que nous avons penſé » commettre, en voulant obéir au roi ? Sei- » gneur lui répondit-il, je vous ſuis trop » dévoué pour avoir eu de pareils ſenti- » mens. Au contraire j'ai remercié les dieux, » de ce qu'ils vous ont fait connoître à » temps la perfidie qui vous étoit préparée. » Et ſi ce deſaſtre vous fût arrivé, je jure » par Heſus le dieu fort, que cette épée en » auroit tiré vengeance. Mais, ſeigneur, il » y a dans cette province tant de chevaliers » dont vous connoiſſez la naiſſance & la » fortune, que n'en choiſiſſez-vous quel- » qu'un pour Dorinde ? Si le choix tomboit » ſur moi, ajoûta-t-il, en embraſſant ſes » genoux, quels ſervices ne vous rendrois- » je pas le reſte de ma vie ! Quels ſeroient » mes empreſſemens, mes ſoins, ma ten- » dreſſe pour Dorinde !

» Arcingentorix qui avoit remarqué » toutes les attentions du jeune chevalier » pour moi le crut ſincere. Helas qui n'y » eût été trompé ! Il le releva, & lui met- » tant une main ſur l'épaule : Merindor, lui » dit-il, parlez-vous en chevalier tel que » vous êtes ? Ou n'eſt-ce qu'une ſimple civi- » lité ? Seigneur lui répondit-il, je parle du » fonds de mon cœur ; & puiſſe Belenus me

» punir, ſi jamais je démens par mes actions
» les diſcours que vous venez d'entendre ?
» Si cela eſt, reprit mon pere, je vous
» promet dès à preſent Dorinde pour vo-
» tre épouſe, & je prens les dieux penates
» qui nous écoutent pour témoins de ma
» parole. Et moi, ajoûta Merindor, je re-
» çois votre parole devant ces mêmes dieux
» penates, & je vous jure une obéiſſance
» parfaite, & à Dorinde une tendreſſe éter-
» nelle.

» Qui n'eût cru que Merindor étoit ſin-
» cere, après tant de ſermens & de proteſ-
» tations ! Mais helas, madame, & vous
» diſcretes bergeres, Merindor étoit le plus
» perfide des hommes !

» Cependant il ſembla que les dieux
» vouluſſent me venger de Periandre. Le
» printemps & quelques remedes que me
» donna un vieux myre, rétablirent entie-
» rement mon teint. Ma laideur avoit chaſſé
» Periandre, ma beauté le rappella. D'un
» autre côté Merindor étoit tranſporté de
» joye. Bellimart avoit eu ordre de ſe retirer
» des états de Gondebaut, quoique dans la
» ſuite ſes amis obtinrent ſa grace, à condi-
» tion qu'il vivroit avec Alderine. Il me
» voyoit de jour en jour recouvrer ce que
» j'avois perdu ; & ne pouvant, diſoit-il,
» ſoutenir de plus longs retardemens, il
» preſſa mon pere de conclure notre maria-

» ge, & ſe rendit chez ſa mere pour avoir
» ſon conſentement. O dieux ! lorſque je me
» rappelle toutes les proteſtations qu'il
» nous fit en s'en allant, j'ignore comment
» vous n'avez point ouvert les abîmes de la
» terre pour l'engloutir.

» J'abregerai, madame, un récit déja trop
» long. Il y avoit près de trois lunes qu'il é-
» toit parti ſans nous donner de ſes nouvel-
» les ; enfin il m'envoya un de ſes freres avec
» le billet que vous allez entendre; en même
» temps elle mit la main dans ſa panetiere, &
» elle en tira un billet conçu en ces termes :

MERINDOR A DORINDE.

» *Plût à dieu, belle Dorinde, que je ne fuſſe*
» *plus au monde ; ou que j'euſſe une autre mere; ou*
» *du moins que je fuſſe mon frere même, j'obtien-*
» *drois le bonheur que je lui deſire, & qui m'eſt*
» *refuſé. L'offre que je vous fais de lui, témoigne*
» *bien que les mariages ſont écrits dans le ciel.*

» Ce billet n'a-t-il pas de quoi vous ſur-
» prendre, belles & diſcretes bergeres ? En-
» core s'il avoit dû me quitter, pourquoi
» ne le faiſoit-il pas, lorſque j'eus perdu ma
» beauté, & que Periandre ſe retiroit ?
» Pourquoi me rechercher alors avec tant
» d'empreſſement, s'il vouloit enſuite m'a-
» bandonner lorſque j'étois revenue à mon
» premier état ? Je fus, je l'avoue, ſi tou-
» chée de ce dernier procedé, que je fis ſer-

» ment de fuir deſormais tous les hommes.
» Mon pere fut auſſi vivement touché que
» moi ; il renvoya le frere de Merindor, en
» lui déclarant que je n'étois ni pour lui ni
» pour ſon frere, & qu'il avoit autrement
» diſpoſé de moi. Et ce jeune homme me
» demandant une reponſe, je lui donnai
» celle-ci avec l'agrément de mon pere.

DORINDE A MERINDOR.

» *Plût à dieu, Merindor, que vous n'euſſiez*
» *jamais été, ou que je ne vous euſſe jamais vu,*
» *ou du moins que je changeaſſe de ſexe pour quel-*
» *que temps ! J'irois me venger de la plus noire*
» *des perfidies. Vous m'offrez votre frere, mais le*
» *refus que j'en fais témoignera bien que notre*
» *mariage n'étoit point écrit dans le ciel. Je vous*
» *proteſte au moins qu'il ne s'accomplira jamais*
» *ſur la terre.*

» Or, madame, reprit-elle, ne ſuis-je
» pas bien fondée à déteſter tous les hom-
» mes, après trois infidelités ſi marquées ?
» Mais daignez encore entendre ce que la
» fortune me prépara.

Dorinde alloit continuer, lorſqu'elle fut interrompue par un grand bruit de cavaliers. Les bergeres coururent toutes vers la porte par curioſité, & Dorinde avec elles, auſſi bien que les autres étrangeres. Elles virent paſſer douze ou quinze perſonnes

armées à la maniere des bourguignons, un petit javelot dans la main droite & dans la gauche un écu fort leger. Ils marchoient ſans ordre; celui qui étoit à leur tête ſembloit les conduire. Il avoit des armes dorées; & un grand pennache s'élevoit de ſon caſque. Ils marchoient très-vîte, & c'eſt ce qui cauſoit le bruit que faiſoient les armes, & les piés des chevaux. Lorſqu'ils paſſerent près de la cabane, ils jetterent les yeux ſur les bergeres, & ſurpris de voir tant de beautés dans ces lieux champêtres, ils s'arrêterent un peu. Tout à coup celui qui les commandoit, s'écria ô dieux voilà Dorinde! Dorinde s'entendant nommer remarqua le viſage de celui qui avoit parlé, & le reconnut auſſi-tôt pour l'avoir vû à la cour. Dans la crainte de quelque violence elle ſe retira dans la cabane pour ſe cacher; & cet homme aſſuré davantage par cette action que c'étoit Dorinde, ſe jette à terre avec cinq ou ſix de ſes cavaliers, & entre dans la cabane.

Celadon ſouhaita en ce moment des armes pour repouſſer l'injure, & ne pouvant toutefois ſupporter qu'on outrageât Dorinde en ſa preſence, il eut d'abord recours aux remontrances & aux prieres; & voyant que loin de l'écouter ils s'efforçoient d'emmener Dorinde hors de la cabane, il ſe mit en devoir de réſiſter à cette violence. Ils

n'auroient pas eu de peine à ſe défaire de Celadon, s'ils avoient ſçu que c'étoit un homme; mais le croyant une fille druide, le reſpect dû au ſexe & à ſon habit les faiſoit uſer de retenue.

A ſon exemple, les bergeres firent tous leurs efforts pour ſauver Dorinde; enfin le capitaine n'écoutant que ſa colere fit ſigne d'emporter Dorinde ſans aucune conſideration ni pour la druide, ni pour les bergeres. Celadon le tenoit alors par les bras, de ſorte qu'il ne pouvoit ſe débaraſſer. Aſtrée & Diane étoient aux côtés de Dorinde, & la retenoient de toutes leurs forces; mais elles furent pouſſées avec tant de violence, qu'elles furent obligées de l'abandonner, & qu'Aſtrée tomba.

Au cri qu'elle fit, la feinte Alexis tourne la tête, & tranſportée de fureur elle court ſur celui qui emmenoit Dorinde, & qu'elle croyoit l'auteur d'un traitement ſi indigne; elle lui donne un ſi grand coup, que celui-ci après avoir chancelé quelques pas vient tomber entre les chevaux qui le foulent de leurs piés. Cependant le capitaine débaraſſé d'Alexis qu'il avoit laiſſée pour courir au ſecours d'Aſtrée, ſort pour faire enlever Dorinde, qui déja n'étoit plus dans la cabane. A peine il fut ſorti, qu'il apperçut ſes compagnons la pourſuivre à travers champs; car elle leur avoit échappé, & l'on eût dit

qu'elle avoit des aîles aux piés. En même temps il vit paroître ſix chevaliers bien armés & bien montés, & qui venoient par la même route qu'ils avoient priſe. Ils marchoient d'abord lentement; mais lorſqu'ils remarquerent tant d'hommes courir après une fille, ils s'avancerent tous enſemble au galop, pour empêcher l'outrage qu'ils jugeoient bien qu'on vouloit lui faire. Ils ne purent cependant arriver, avant que Dorinde fût priſe. Ils la virent ſe jetter à genoux, tendre les mains, uſer de prieres & de ſupplications. Déja on l'emmenoit ſans compaſſion, lorſque les chevaliers arriverent. Ceux-ci, ſans connoître encore Dorinde s'oppoſent à la violence : mais l'un d'eux la reconnoiſſant tout à coup : » Ah! » miſerables, s'écria-t-il, vous êtes indi» gnes de porter les armes, puiſque vous » les employez ſi mal. Ceſſez d'outrager une » perſonne que tout le monde doit honorer » & ſervir, ou je vous chatierai comme vous » le meritez. Seigneur chevalier, répondit » l'un d'eux, nous exécutons les ordres du » roi Gondebaut; perſonne ne peut, ni ne » doit s'oppoſer à ſa volonté.

A ces mots il continua ſon chemin; & le chevalier en fut tellement indigné, qu'il lui déchargea un grand coup ſur l'épaule. Puis le voyant un peu ſeparé de Dorinde, il le heurta avec ſon cheval, & l'envoya tomber

à quelques pas de lui. Cependant les autres chevaliers s'avancerent contre le capitaine & ſa troupe, & quoiqu'inferieurs en nombre ils les mirent bientôt hors de combat. Il eſt vrai que ceux-ci étoient à pié pour la plûpart, & que de ſix chevaliers, il y en eut deux tués & un bleſſé.

Dorinde crut reconnoître la voix de celui qu'elle avoit entendu parler. Dès qu'elle fut en liberté elle ſe retira dans la cabane : mais lors qu'elle eut appris la fin du combat, & qu'elle ſçut que l'on apportoit dangereuſement bleſſé un des chevaliers qui l'avoient défendue, elle ſortit toute éplorée, pour le recevoir & le ſecourir. On commença par lui ôter ſon heaume, afin de lui faciliter la reſpiration. Alors Dorinde reconnut Bellimart, & tel fut ſon étonnement qu'elle doutoit ſi ce n'étoit point une illuſion.

Cependant les trois chevaliers le mettent ſur un lit ; après quoi deux quittant leur heaume vinrent baiſer la main à Dorinde en ſigne d'obéiſſance. Dorinde dans la ſurpriſe où elle étoit ne pouvoit proferer une ſeule parole : l'un de ces chevaliers » étoit Periandre, & l'autre Merindor. » O » dieux, s'écria-t'elle enfin, faut-il que je » ſois ſi redevable aux trois hommes qui » me font deteſter tous les autres ! O Do» rinde, dit Merindor, n'empoiſonnez » point ainſi la joye que nous reſſentons de

» vous avoir convaincue de notre extrême
» amour. Et puiſque le ciel, continua Pe-
» riandre, nous a choiſis pour vous rendre
» ce leger ſervice, croyez qu'il ne pouvoit
» choiſir perſonne qui vous fût plus devoué
» que nous; & recevez du moins la volon-
» té que nous avons eue de ſacrifier notre
» vie pour repouſſer la violence que l'on
» oſoit vous faire. Pour moi, interrompit
» Bellimart, je meurs content, puiſque je
» meurs pour vous.

Dorinde n'avoit rien dit encore, lorſqu'embraſſant Periandre & Merindor, & remarquant une pâleur mortelle ſur le viſage de Bellimart, elle courut vers lui. Bel-
» limart, dit-elle, en lui prenant la main,
» ſi le ciel ordonne que tu meurs pour m'a-
» voir ſecourue, aſſure-toi que je n'en per-
» drai jamais le ſouvenir. Et ſi les dieux
» veulent écouter mes ardentes prieres, &
» prolonger tes jours, ſois bien perſuadé
» que je ne ſerai pas ingrate envers toi. Ma-
» dame, repartit Bellimart, je vous donne
» bien peu en vous donnant une vie qui
» doit m'être rendue. » A ce mot, il voulut lui baiſer la main, mais inutilement, il devint froid & pâle, & expira entre les bras du chevalier qui le tenoit.

Dorinde fut tellement ſenſible à la derniere action de Bellimart, qu'oubliant ſes anciens ſujets de plainte, elle ne put lui re-

fuser des larmes de tendresse & de compassion. Elle ne pouvoit s'éloigner de lui ; & quand ses compagnes l'en arracherent comme par force : » Adieu dit-elle, Bellimart, » si tu as desiré que je t'aimasse, tu es plus » heureux à ta mort que tu ne le fus jamais » durant ta vie.

Cependant les bergers des hameaux voisins étoient accourus, les uns avec des épieux, & les autres avec des armes & des fléches. Ils furent extrêmement surpris quand ils apprirent la violence qu'on avoit faite à la belle étrangere, & le secours qu'elle avoit reçu si à temps; mais plus encore les marques que ses liberateurs avoient laissées de leur courage & de leur valeur.

Et Merindor & periandre voyant Dorinde entre les mains des bergers, lui donnerent le loisir de sécher ses larmes, & rendirent cependant les derniers devoirs à ceux de leurs compagnons qui avoient été tués. Ils laissent donc auprès de Bellimart le chevalier qui n'avoit point abandonné son corps, & vont chercher ceux de leurs proches. Ils étoient l'un près de l'autre, & ce qui prouvoit leur valeur, autour d'eux étoient quatre des ennemis qui tenoient encore leurs épées, & qui quoique morts avoient l'air menaçant.

Tandis que les deux chevaliers exprimoient leurs regrets ; il survint quelques

druides avec un grand nombre d'eubages & de vacies. Ils étoient accourus pour appaiſer le tumulte par leur autorité. Lorſqu'ils eurent appris ce qu'avoient fait les chevaliers pour défendre l'étrangere, ils les comblerent de louanges, & les remercierent au nom de toute la contrée. Enſuite après avoir eſſayé de les conſoler, ils leurs demanderent la permiſſion de rendre aux généreux chevaliers qui étoient morts dans le combat, ce qui étoit dû à leur valeur. Periandre & Merindor ne pouvoient ſe reſoudre à s'éloigner de ces corps ſi cheris. Periandre avoit perdu un de ſes proches qu'il aimoit tendrement, & Merindor un frere qu'il cheriſſoit comme lui même.

Deja quelques druides avertis que dans la cabane prochaine étoit le corps d'un autre chevalier, l'avoient apporté près de ceux-ci. Les trois corps furent dépouillés à la fois & lavés dans les eaux du Lignon. Pendant cette céremonie on élevoit ſur le lieu même du combat trois tombeaux de gazon. Et quelques bergers ayant déja relevé les corps de ceux qui avoient inſulté l'étrangere, les druides ordonnerent qu'on les traineroit ſur des clayes, en même temps qu'on porteroit les corps des trois vaillans chevaliers, pour honorer leur pompe funebre; & qu'après que ceux-ci auroient été mis dans leurs tombeaux, on bruleroit

ceux là comme des victimes aux dieux infernaux. Si quelque choſe put adoucir les regrets des chevaliers qui reſtoient, ce fut l'ordre avec lequel ſe paſſa cette honorable cérémonie.

Pour Dorinde, elle étoit encore tellement ſaiſie de frayeur, qu'elle n'oſoit ſortir de la cabane. Alexis & les bergeres lui tenoient compagnie. Elles ne pouvoient revenir de l'étonnement que leur avoit cauſé un accident ſi étrange, & dont la contrée ne leur fourniſſoit point d'exemple. Et lorſque Merindor & Periandre revenoient avec les druides, pour raconter à Dorinde comment ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs proches, ils apperçurent un berger qui venoit à grands pas, & qui fut bientôt reconnu; c'étoit Hylas. Auſſi-tôt » que Periandre eut entendu ce nom: » O » Dieux, s'écria-t'il, n'eſt-ce point Hylas » de l'iſle de Camargue, un des hommes du » du monde le plus agréable? C'eſt lui-mê- » me, répondit le plus ancien druide, il y a » quelques lunes qu'il eſt arrivé dans cette » contrée; & nos bords lui paroiſſent ſi » charmans que ſelon toutes les apparences » il ne les quittera jamais.

Alors periandre ſe tournant vers Merin- » dor; » Mon frere, lui dit-il, allez nous » attendre auprès de Dorinde, & ſi elle » vous demande où je ſuis, dites lui que

» vous

» vous m'avez laiſſé avec Hylas, je ſuis per-
» ſuadé qu'elle en aura un plaiſir extrême.
» Pour moi, il faut que j'aille l'embraſſer
» comme un de mes meilleurs amis. » A ces mots, il s'avance vers Hylas, & le ſalue ſans être reconnu du berger. » Hé quoi, » lui dit Periandre, eſt-il poſſible, Hylas, » que vous m'ayez oublié ? » Hylas reconnoiſſant la voix, fit tant de careſſe à Periandre, qu'il ſembloit être hors de lui même. » Il faut que je vous aime bien, continua le chevalier, puiſque je viens vous » chercher, & que j'y viens accompagné de » la perſonne du monde que vous aimez le » plus. Vous avez donc trouvé Stelle, reprit » Hylas ; car c'eſt à Stelle que je me ſuis donné. Comment, repartit Periandre, vous » avez oublié Dorinde ? Dorinde, repliqua » incontinent Hylas ? je vois bien que vous » ne connoiſſez plus Hylas. Sçachez que le » nom de Dorinde eſt à peine reſté dans ma » mémoire. J'ai vu depuis tant de Chriſeides, tant de Madontes, tant de Laonices, tant de Phylis, tant d'Alexis, & ſur » tout Stelle, que mes yeux éblouis de tant » de nouvelles clartés, ne peuvent voir » vos lyonnoiſes. Si pourtant Dorinde eſt » ici, je la verrai volontiers ne fût-ce que » pour juger ſi j'avois autrefois le gout dépravé.

» Vous la trouverez dans cette cabane,

» ajoûta Periandre. Elle eſt encore effrayée » de l'accident qui lui eſt arrivé. Quel ac- » cident, reprit Hylas ? Sans Bellimart, » Merindor & moi, dit Periandre, des am- » bactes du roi Gondebaut vouloient l'en- » lever, mais nous l'avons délivrée de leurs » mains. Il eſt vrai que le pauvre Bellimart, » le frere de Merindor, & un de mes parens » ont laiſſé la vie dans le combat. Puiſque » c'eſt vous, dit Hylas, qui avez ſi mal- » traité ces ambactes, menez-moi vers » Dorinde. Il eſt neceſſaire que je lui donne » un avis, & c'eſt pour cela que vous m'avez » vu me hâter.

Ils étoient près de la cabane; ils y entrerent. Hylas voyant toutes les bergeres autour de la même perſonne, jugea bien que c'étoit Dorinde; mais feignant » de ne la pas reconnoître :» Où eſt, dit-il, » cette nouvelle bergere, qui vient ſouil- » ler nos rivages par des ſacrifices ſanglans ? Alors Dorinde reconnoiſſant à ſon tour le berger, ſe leva pour le ſaluer. Et comme elle croyoit avoir beſoin de toute ſorte » d'aſſiſtance :» Hylas, lui dit-elle en l'a- » bordant, eſt-il poſſible que vous mé- » connoiſſiez une perſonne qui vous fut » ſi chere ? Dorinde, interrompit Perian- » dre, laiſſez-là les reproches. Hylas vient » vous avertir que vous n'êtes pas en ſureté » dans ce lieu; il me ſemble donc qu'il fau-

» droit y pourvoir de bonne heure.

» Vous avez bien fait, dit Hylas de m'en » faire ſouvenir. Dorinde m'a rappellé je ne » ſçai quoi du temps paſſé qui me faiſoit » oublier le preſent. Je vous dirai donc » qu'étant aſſés loin d'ici couché dans un » buiſſon, où j'attendois la bergere que » j'aime, & qui devoit amener ſes troupeaux » dans ce même lieu, j'ai vu quatre hom- » mes à cheval qui venoient en grand deſ- » ordre, & fort effrayés. Un d'eux perdant » beaucoup de ſang, ils ont été obligés de » mettre pié à terre près du buiſſon. Et j'ai » entendu qu'ils diſoient : ſi nous hâtions » le pas, nous rencontrerions encore nos » compagnons près de Ponſins où nous » nous ſommes ſeparés, & tous enſemble » nous pourrions ſatisfaire notre vengean- » ce, & enlever cette fille que le roi Gonde- » baut deſire tant de ravoir.

» A peine je les ai vu partir que je ſuis » venu, & que j'ai rencontré des bergers qui » m'ont raconté une partie de ce qui eſt ar- » rivé en ce lieu. Songez donc à vous reti- » rer, ſi vous craignez de retomber entre » leurs mains. O dieux ! s'écria Dorinde, le » viſage baigné de larmes, faut-il que la » fortune me perſecute juſques dans ces » lieux champêtres !

Alors Periandre prenant la parole : Ma- » dame, lui dit-il, lorſque nous ſommes

» partis de Lyon, nous avons ſçu que vous » étiez ſuivie de pluſieurs ambactes; c'eſt » pourquoi ſi vous me croyez, vous vous » retirerez dans quelque lieu de ſureté. Il eſt » bien certain que tant que nous reſpire- » rons, Merindor, ce chevalier & moi, » nous vous défendrons contre tout l'uni- » vers; mais nous ne ſommes que trois, & » peut-être ſerions nous forcés de ceder au » grand nombre de ceux qui vous cher- » chent.

Lycidas qui étoit ſurvenu à ce bruit un peu avant qu'Hylas arrivât, prit en même » temps la parole: » Madame, dit-il, nous » vous offrons tous nos ſervices contre qui- » conque voudroit vous faire outrage; mais, » pour éviter un plus grand malheur, je » croi qu'il ſeroit à propos de vous condui- » re dans la grande ville de Marcilli. Là vous » ſerez honorée & reſpectée; la grande nym- » phe Amaſis & Galatée vous y feront tout » l'accueil que vous meritez, & vous défen- » dront ſans doute contre toute ſorte de » violence.

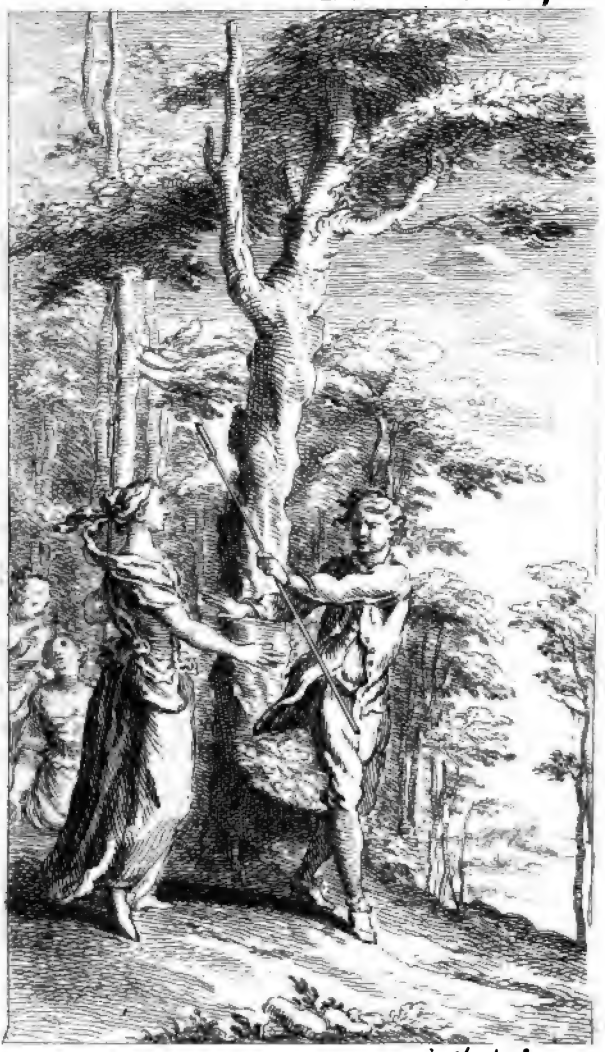
Cet avis fut approuvé de tous; & Doſinde faiſant quelque difficulté de marcher ſeule avec ces chevaliers; Florice, Palinice, Circène & Celidée s'offrirent de l'accompagner, pourvû que quelques bergers vinſſent avec elles, afin de ne pas revenir ſeules le lendemain. Hylas, Lycidas, Thamyre,

Calydon, & Corylas ſe preſenterènt d'eux mêmes ; & ſans differer davantage, ils ſe mirent tous en chemin, après que les étrangers eurent dit adieu à la belle Alexis & aux bergeres. Les trois chevaliers montés & armés comme ils étoient venus, ſe tenoient un peu éloignés de la troupe, & prêts à la défendre, ſi on venoit l'attaquer. Les bergers donnoient la main aux bergeres, & Thamyre la donnoit à ſa chere Celidée.

L'ASTRÉE
DE
M. DURFÉ,
PASTORALE ALLEGORIQUE.
QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE CINQUIEME.

EN même temps toute la compagnie ſe ſepara. Aſtrée, Diane & Phylis s'acheminerent vers la demeure de Phocion, pour y accompagner Alexis, parce qu'il commençoit à ſe faire tard. Comme elles étoient encore frapées de l'accident qui » étoit arrivé à Dorinde : » Je croi, dit » Aſtrée, que Dorinde a moins d'obli» gation à ceux qui l'aiment, qu'à ceux » qui lui veulent du mal. Ceux ci ne la » trompent point, & les autres la trahiſ» ſent. Penſez-vous donc, ma ſœur, s'écria » Diane que tous les hommes ſoient perfi» des ? » Mais Alexis qui ne pouvoit ſe dépouiller de ſon perſonnage naturel : » Bel-



Goudard Sc.

» le & diſcrete bergere, dit-elle, eſt-il bien » poſſible que vous parliez ſelon vos ſenti- » mens? En verité je ne puis m'imaginer » que le grand Thautates dont la bonté eſt » infinie, ait voulu punir ainſi notre ſexe.

» Que puis-je vous répondre, ajouta » Diane? Voilà de ces ſecrets qu'il s'eſt re- » ſervé à lui ſeul, peut être auſſi veut-il » préparer de l'exercice à notre patience. » Ah, ma ſœur, dit Aſtrée je ne vous paſ- » ſerai jamais une opinion ſi étrange! Aſtrée » vous avez raiſon, repliqua Diane: car di- » tes la verité, comment vous êtes vous » trouvée de Celadon? Vous me permettez » de le nommer, bien qu'Alexis nous enten- » de, puiſqu'elle nous défend de lui rien » cacher. Pour moi, répondit Aſtrée, je n'ai » pas plus lieu de m'en plaindre que vous de » Philandre.

Alexis entendant nommer Celadon chan- gea de couleur, & n'oſoit regarder Aſtrée, mais lorſqu'elle eut entendu cette réponſe, & Diane ne diſant rien de ſes ſujets de plain- te contre Philandre: » Diſcrette bergere, lui » dit-elle, dites-moi, je vous ſupplie, en » quoi vous vous plaignez du berger que » l'on vient de nommer; Madame, répondit » Diane le recit en ſeroit trop long. » Et Phylis prenant la parole incontinent: » Ma- » dame, dit-elle, diſpenſez-là d'un recit qui » lui couteroit trop; moi pour ſatisfaire à

» votre curioſité, je vous dirai que Philan-
» dre ne lui a cauſé d'autre déplaiſir que les
» regrets qu'il lui a laiſſé en mourant. Mais
» ma ſœur continua Phylis en s'adreſſant à
» Diane, que diriez-vous contre Lycidas?
» Je dirois qu'il lui reſte encore aſſés de
» temps pour meriter d'être mis au rang
» des autres hommes. Souvenez-vous qu'il
» eſt homme, c'eſt-à-dire trompeur, &
» que quand Merindor trompa Dorinde, il
» n'y avoit guere d'apparence qu'il dût en
» venir là. Que vous ai-je fait, s'écria Phylis?
» & pourquoi m'annoncer un ſi grand
» malheur?
» Pour moi, interrompit Aſtrée, qui
» n'ai plus d'interêt aux choſes dont vous
» parlez, je merite plus de créance qu'au-
» cune de vous. Voici donc quel eſt mon
» ſentiment: Je penſe que les hommes ne
» ſont ni ſi trompeurs, ni ſi fideles qu'on le
» croit ordinairement. Ceci, dit Alexis, eſt
» une vraye énigme pour nous: daignez
» nous l'expliquer. Ma belle maitreſſe, ré-
» pondit Aſtrée, j'entens qu'il y a des hom-
» mes trompeurs, & des hommes fideles, &
» qu'on ne doit pas porter le même juge-
» ment de tous; enſorte qu'on s'abuſeroit
» également, ſi parce qu'il y en a d'infideles,
» on croyoit qu'il le fuſſent tous, ou parce
» qu'il y en a de fideles, on comptoit indiſ-
» tinctement ſur la fidelité de tous.

Tandis

Tandis qu'Aſtrée parloit ainſi, elles entendirent, en paſſant près d'un buiſſon, la voix d'un berger. Elles reconnurent bientôt que c'étoit Silvandre ; & parce qu'il élevoit ſa voix, elles s'approcherent pour l'écouter. O, s'écrioit-il :

O ſi j'aime une autre bergere!
Si j'ai brûlé d'une flamme étrangere!
Grands dieux, armez-vous de rigueur!
Puniſſez-moi comme un vil impoſteur!

Diane vouloit continuer ſon chemin, lorſqu'elle eut reconnue la voix de Silvandre, mais elle fut obligée de s'arrêter avec les autres bergeres ; & voyant qu'elles reſtoient encore après qu'il eut fini, elle les laiſſa, non moins curieuſe pourtant d'entendre ce qu'il diroit ; mais cédant au dépit qui la preſſoit. Cependant le berger après s'être tu quelque temps : „ Infortuné Silvandre, s'écria-t'il, en pouſſant un profond ſoupir, que ne ceſſes-tu de vivre! „ Eſperes-tu une meilleure fortune? Depuis le jour funeſte qui éclaira ta naiſſance, ta vie n'a-t-elle pas été un tiſſu de malheurs? Je n'appellerois pas funeſte celui où je vis Diane pour la premiere fois, puiſque je vis ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, ſi depuis ce jour-là même la fortune n'avoit pris un plus grand empire ſur moi. Auparavant mes

„ troupeaux seuls étoient exposés à ses ou-
„ trages ; mon cœur en étoit exempt. Mais
„ ô dieux, depuis que j'eus vu Diane, j'ai
„ perdu ma liberté ; ses ordres ont été pour
„ moi des oracles ; le moindre signe, des
„ commandemens si absolus que j'aurois
„ mieux aimé perdre la vie, que de lui dés-
„ obéir. Et pour comble de malheur, tous
„ mes soins, tous mes services, tout mon
„ attachement ne font que l'irriter contre
„ moi. Pour tant d'amour & de fidelité,
„ elle ne me rend que de la haine & des mé-
„ pris. „ Puis il gardoit quelque temps le silence, & reprenoit enfin de la sorte : „ Je
„ pénétre, ô dieux, ce secret ; vous me
„ punissez de l'avoir trop aimée, & peut
„ être de lui avoir donné la préference sur
„ vous. Mais pourquoi lui avez vous donné
„ tant de perfections ?

Cependant Diane s'étoit déja fort éloignée ; & les bergeres en ayant assés entendu pour la justification de Silvandre, se retirerent doucement pour n'être point apperçues, & se hâterent pour atteindre Diane. Elles lui dirent ce qu'elles purent, pour lui persuader l'innocence du berger ; mais feignant de s'en soucier peu, elle leur répondoit si froidement qu'on eût dit qu'elles lui parloient de tout autre que de Silvandre, ou que celle à qui ils parloient n'étoit pas Diane. Aussi Alexis qui sçavoit par ex-

perience combien il eſt difficile de cacher une vraie paſſion: „ Belles bergeres, dit-„elle, je ne croi pas qu'il y ait de filles au „monde ſi maitreſſes d'elles-mêmes que „les bergeres du Lignon, ni d'hommes „qui ſçachent ſi bien aimer que ceux de „cette contrée. Car à entendre les plain-„tes de Silvandre, il faut avoüer qu'il „aime infiniment; & à voir la froideur „de Diane, on ne peut que l'admirer.

„Madame, répondit Diane, oſerai-je „vous dire que vous vous trompez, en „ce qui nous concerne Silvandre & moi; „Silvandre, parce que tous les hommes „feignent toujours plus d'amour qu'ils „n'en reſſentent; & moi, parce qu'il eſt „facile d'en uſer comme je fais, dans les „choſes où l'on n'a point d'interêt. Sage „bergere, repliqua Alexis, je ne veux „point vous contredire, mais permettez-„moi de vous dire que Silvandre aime. Je „le croi, Madame, interrompit Diane; „mais c'eſt Madonte, & je m'en rapporte „à Laonice. Vous verrez, pourſuivit Ale-„xis qu'il y a ici quelque myſtere; car „s'il étoit vrai que Silvandre aimât Ma-„donte, pourquoi feindroit-il de vous ai-„mer? Pour tromper Therſandre, repli-„qua-t'elle. Cela étoit bon, dit Alexis, „lorſque Therſandre & Madonte étoient „ici; mais de quoi lui ſerviroit ſa feinte,

„ maintenant qu'ils n'y ſont plus ? *Ah, ma-*
„ *dame*, ſi vous connoiſſiez ce berger....
„ Il n'y en a point ſous le ciel qui deſire
„ plus de ſe faire valoir. Comme il a fait
„ ſemblant de me vouloir du bien, il con-
„ tinue ſa diſſimulation, pour n'être pas re-
„ connu artificieux. *Mais* qu'auroit-il à me-
„ nager s'il aimoit Madonte ? & qui l'em-
„ pêcheroit de la ſuivre, ſi Diane ne l'ar-
„ rêtoit en ces lieux ? Pour moi je n'ai re-
„ marqué en lui que de la franchiſe & de
„ la ſincerité ; & qui peut donc vous faire
„ juger qu'il ſoit diſſimulé ? On convient
„ ici généralement que Silvandre eſt un
„ berger vertueux. Penſez-vous qu'un ſeul
„ homme puiſſe impoſer à tous ceux qui
„ l'obſervent ? Croyez-moi, Diane, vous
„ vous trompez dans le jugement que
„ vous portez de Silvandre. *Il eſt* vrai,
„ madame, que j'ai été trompée ; mais je
„ ne le ſuis plus maintenant, & j'eſpere
„ bien de ne l'être jamais davantage.

Phylis qui juſques là avoit gardé le ſi-lence, l'interrompit en ces termes : „ Ma
„ ſœur (car c'eſt ainſi qu'elle nommoit
„ Diane, depuis que ſa gageure avec Silvan-
„ dre étoit finie) ſouvenez-vous que nous
„ ſommes aveugles dans ce qui nous tou-
„ che, & que nous ſommes trop vos amies
„ pour vous déguiſer la verité. Si nous pou-
„ vions croire que Silvandre fût coupable,

„quel interêt aurions-nous à le juſtifier?
„Ma ſœur, répondit froidement Diane,
„je n'ai jamais douté de votre amitié, &
„je ſuis diſpoſée à préferer en tout votre
„jugement au mien propre; mais ſouve-
„nez-vous auſſi que les perſonnes intereſ-
„ſées dans une affaire l'examinent bien
„autrement que ceux qui n'y prennent part
„que comme amis.

„Ma ſœur, dit Aſtrée, ne faut-il pas
„dans les choſes douteuſes s'en rapporter
„au grand nombre? Vous vous figurez
„que Silvandre aime Madonte, & nous
„croyons toutes le contraire; pourquoi
„croire autrement que nous? Ma ſœur,
„repliqua Diane je ne ſuis pas ſeule; j'ai
„pour moi Laonice qui a vu. Laonice,
„dit Aſtrée, peut avoir eu ſon interêt dans
„le rapport qu'elle vous a fait. Et n'êtes
„vous pas injuſte de lui ajouter foi plus
„tôt qu'à nous? D'ailleurs, ajouta Phylis,
„j'ai parlé à Silvandre; il nie tout ce que
„dit Laonice, il jure même que ſon rap-
„port eſt abſolument faux. Cependant,
„pourſuivit Alexis il craint les dieux, &
„n'ignore pas combien ils déteſtent le par-
„jure.

„Madame, interrompit Diane, Sil-
„vandre & moi nous ne meritons pas que
„vous daigniez parler de nous, & ſur tout
„d'une choſe qui nous importe ſi peu à

„ tous deux. Pardonnez-moi, ma ſœur, dit „ Phylis en ſe tournant vers Diane, ſi je „ dis la verité; car j'aimerois mieux mou„ rir que de vous paſſer cette diſſimulation. „ Non, non, ne rougiſſez point, & ne „ paſſez pas votre main ſur votre viſa„ ge, vous ſçavez que je dis vrai, que Sil„ vandre vous aime, & que vous n'avez „ point ignoré ſon amour.

Phylis parloit avec tant d'action qu'Alexis, Aſtrée, & Diane même ne purent s'empêcher de rire; mais lorſque Diane ſe fut un peu remiſe, elle lui répondit: „ J'avoue que j'ai rougi en vous enten„ dant tenir un pareil langage, & ſurtout „ en préſence d'Alexis. Quelle opinion lui „ donnerez-vous de moi, qui n'ai l'hon„ neur d'être connue d'elle que depuis quel„ ques jours? Ah, madame, ajouta-t-elle „ en ſe tournant vers Alexis, ne croyez pas „ cette bergere; elle ſe joue quelquefois „ de la parole, & je ſuis bien perſuadée „ qu'en cette occaſion elle ne penſe pas à „ ce qu'elle dit.

A ces mots, elles apperçurent Phocion ſur la porte, & pour n'être point entendues, elles changerent d'entretien. D'ailleurs, il les fit entrer auſſitôt, parce que le ſouper les attendoit.

Pendant tout le repas, on ne parla que de l'accident qui étoit arrivé. Phocion le

trouva si étrange, que tout chargé d'années qu'il étoit, il ne se souvenoit pas que de son temps il en fut arrivé un semblable, excepté celui de Phylandre. » Helas, » dit Astrée, que ce jour fut un jour funeste » pour moi ! Depuis la mort de Phy- » landre & celle de Phylidas je n'ai éprou- » vé aucune satisfaction, Vous avez re- » marqué, ma sœur, dit Astrée, le jour où » périt Phylidas, parce que ce fut à votre » occasion; d'autres se souviendront d'un » autre jour. Pour moi je n'oublierai ja- » mais celui où le pauvre Celadon se noya, » parce qu'en même temps je perdis ceux » qui m'avoient donné la naissance; & je » puis dire que je n'ai guére cessé de ver- » ser des larmes depuis ce jour malheureux. » Je pourrois, dit Alexis, dire la même » chose de ce même temps à peu près; mais » tous ces souvenirs sont trop affligeans; & » je les écarte autant qu'il m'est possible. O » ma maitresse, s'écria la belle Astrée, » qu'il vous est facile d'en user ainsi; vous » qui avez un pere dont vous êtes adorée ! » Mais si vous aviez perdu comme nous » ceux qui vous ont donné le jour; ces » souvenirs affligeans se présenteroient à » vous malgré vous : non que je sois ingrate » envers Tautatès, & que je ne loue sa » bonté suprême qui m'a donné un second » pere dans Phocion.

Alors Phocion prenant la parole : » Mes » enfans, dit-il, il eſt certain que la for- » tune a partout le même pouvoir, & » qu'elle le fait ſentir quelquefois dans nos » hameaux comme dans les villes ; mais il » eſt vrai auſſi que nos cabanes ſont moins » expoſées à ſes outrages : delà vient que » nos ancêtres ont preferé ce genre de vie » comme le plus heureux de tous. Cepen- » dant, reprit Alexis, j'entens auſſi parmi » vous des plaintes & des regrets. Les en- » fans, répondit Phocion, pleurent pour » leurs jouets comme pour des choſes plus » importantes.

Après quelques autres diſcours ſur ce même ſujet, ils ſortirent de table ; & l'heure de ſe coucher étant venue, Alexis & les trois bergeres ſe retirerent dans leur chambre.

D'un autre côté Dorinde & ſes compagnes ſe rendoient avec leur eſcorte à Marcilli, & tâchoient de tromper la longueur du chemin par divers entretiens, & d'amuſer l'infortunée Dorinde. Hylas qui l'aidoit à marcher, ennuyé de ſon ſilence : » Hé quoi, mon ancienne maitreſſe, » lui dit-il, vous tairez-vous encore bien » du temps ? Je vous déclare que la triſ- » teſſe & moi nous ſommes incompatibles. » Qu'exigez-vous de moi, répondit Do- » rinde ? Ou commandez-moi, dit Hylas, » de vous raconter mes avantures depuis

» notre ſéparation ; ou dites-moi quelles » ont été les vôtres. » Alors Thamyre prenant la parole, » Il eſt plus à propos, dit-» il, que Dorinde nous raconte le ſujet qui » l'a conduite en cette contrée, que d'entendre l'hiſtoire tant de fois rebatue de » l'inconſtance d'Hylas. O Thamyre, il » vous ſied bien, reprit Hylas, de parler » ainſi de mon inconſtance ? & quand fit-» elle autant de mal que votre opiniâtre-» té ? Je ne blâme point votre humeur, » repartit Thamyre ; mais auſſi ne me for-» cerez-vous point à la louer. Mais dites-» moi, je vous prie, en quoi mon opiniâ-» treté vous a nui ? Ce n'eſt pas à moi ſeul, » reprit Hylas, mais à toute la contrée, » en la privant de la beauté de Celi-» dée, qui étoit un de ſes principaux or-» nemens.

» Berger, interrompit-elle, croyez que » jamais je n'entendis mieux mes interêts, » puiſqu'avec un bien ſi frivole j'ai acquis » ma tranquilité. Ce n'eſt pas de quoi je » parle, dit Hylas ; mais ſi je m'étois trou-» vé dans le même cas que Thamyre, vous » ſeriez encore auſſi belle que jamais. » Voyez ſi Dorinde n'a pas conſervé tous » ſes charmes, quoique je l'aye aimée ? » Voyez Florice ; voyez Circène ; voyez » Palinice. Mais ſi vous voyiez encore » Chriſeide, vous diriez que bien diffe-

» reçut de ces Thamyres, de ces Tyreis, » de ces Silvandres, je laiſſe celles que j'ai- » me plus belles que je ne les ai trouvées. » Vous verrez quelque jour ce qui arrive- » ra à Diane, avant que Silvandre s'éloi- » gne d'elle. Elle eſt maintenant jeune & » belle; mais s'ils ne meurent l'un ou l'au- » tre auparavant, je veux perdre l'amour » que j'ai pour Stelle. O les gracieux amu- » ſemens!

» Hylas, répondit froidement Thami- » re, ne te figure pas que ſi nous avons de » la conſtance, ce ſoit envie ni opiniâtre- » té. Nous voulons uniquement ne point » manquer à ce que nous nous devons à » nous mêmes, & à l'objet de notre ten- » dreſſe; à nous mêmes, parce que chan- » ger de ſentiment, c'eſt blâmer ceux que » l'on a eus, & que l'on ne peut ſe faire » plus de tort qu'en ſe montrant volage; » à l'objet de notre tendreſſe; car, Hylas, » n'eſt-il pas vrai que nous ne changeons » jamais qu'en penſant trouver mieux?

Hylas impatient s'approche de Thamy- re, le regarde fixement, & feignant de chercher ſous ſes habits: » Laiſſe-moi » voir, dit ce berger, ſi Silvandre n'eſt point » caché ſous les habits de Thamyre; car » il me ſemble que c'eſt lui qui parle par » ta bouche. Ah, Hylas, reprit Thamyre, » tu ne pouvois mieux prouver la bonne

» opinion que tu as de moi. *Tu es* dans » l'erreur, Thamyre ; mais entendant des » discours aussi peu sensés que ceux de Sil- » vandre, j'ai cru que c'étoit lui même » qui les avoit proferés, & non pas ce Tha- » myre qui passe pour un berger si judi- » cieux. Et pour te convaincre, suis-moi

» Tu prétens que l'on doit s'opiniâtrer » à aimer toujours ce que l'on a une fois » aimé, & cela par deux motifs. L'un à » cause de nous mêmes, & l'autre à cause » de la personne aimée. O Thamyre que » tes opinions sont antiques ! Hé, mon » ami, quoi de plus mépriſable dans un » homme que l'imprudence ! Or peut-il » y en avoir une plus grande que de laisser » ce qu'on reconnoît un bien, & s'at- » tacher à ce qui est un mal ? Que pense- » roit-on d'un laboureur qui après avoir » éprouvé que son champ n'est pas propre » pour tel grain, continueroit toujours à » y en semer, de peur qu'on ne dît que » d'abord il a manqué de jugement ? O, » Thamyre que tu es simple, si tu penses, » qu'aujourd'hui on s'occupe d'autre chose » que de son utilité propre ? lorsqu'on a » quelques vues sur une personne, s'est-on » jamais avisé de demander si elle est cons- » tante ou inconstante ? Non Thamyre, » mais s'il entend ses affaires, s'il est ri- » che, s'il a force troupeaux, & choses

» ſemblables qui s'acquérent & ſe con-
» ſervent, non en perſiſtant avec opiniâtre-
» té dans un même deſſein ; mais en le chan-
» geant ſelon les occaſions.

» Tu prétens encore, Thamyre, que
» le changement offenſe la perſonne que
» l'on aimoit. Qu'y puis-je faire que de
» donner en ce cas le conſeil que je prens
» pour moi ; je veux dire que ſi je quitte
» une bergere pour une autre, cette ber-
» gere en uſe de même à mon égard, lorſ-
» qu'elle trouvera mieux, ou plus tôt qu'el-
» le ſe deſole (car en quel climat ren-
» contreroit-elle mieux) & qu'elle conſi-
» dere que ſon malheur eſt un effet de ſa
» cruelle deſtinée. Dailleurs je ſoutiens,
» ô Thamyre que cette offenſe prétenduë
» n'eſt que dans l'imagination. Un pein-
» tre qui dans un même tableau change de
» couleurs ou de pinceau même, mépriſe-
» t'il pour cela la premiere couleur qu'il a
» employée, ou le premier pinceau dont
» il s'eſt ſervi ? Nullement. Il en uſe ainſi
» quelquefois ou pour tirer des traits plus
» délicats, ou pour rehauſſer la premiere
» couleur. Auſſi, Thamyre, lorſque nous
» quittons une bergere, ce n'eſt pas que
» nous eſtimions plus celle que nous lui
» ſubſtituons ; c'eſt pour nous conformer
» à la nature qui nous enſeigne que la va-
» riété ſeule embellit l'univers. Examine

» tous les êtres differens, & tu verras que » le doigt de la nature y a gravé cette loi » inéfaçable. Dis-moi, Thamyre, lorſque » tu marches ou que tu danſes, pourquoi » changes-tu de pié? Quand tu parles, pour- » quoi n'employes-tu pas toujours la même » expreſſion? Pourquoi les joüeurs d'inſ- » trumens ſe ſervent-ils de diverſes cor- » des, & pourquoi changent-ils ſi ſouvent » les doigts & les mains? Tu ris, berger; » mais tu merite bien autant que l'on rie » de toi, lorſque tu dis qu'en aimant dif- » ferentes bergeres on eſt inconſtant, ou » que l'on offenſe celle que l'on quitte.

» Je ris en effet, répondit Thamyre, » des raiſons que tu allegues pour juſtifier » ton humeur volage; & je ne crois pas qu'il » y ait ici perſonne qui ne faſſe comme » moi. Mais plût à Dieu que Silvandre fût » ici, qu'il ſçauroit bien te répondre! Je » ſuis charmé, reprit Hylas, que tu de- » mandes du ſecours: c'eſt te confeſſer vain- » cu. Et cela n'eſt point étonnant; car ſi » ton oracle étoit ici, je le forcerois bien- » tôt d'avoüer ſa défaite. O, Hylas, que tu » es avantageux, repliqua Thamyre! Si » j'ai ſouhaité Silvandre, c'étoit moins » pour me ſecourir, que pour faire valoir » mes raiſons par ſon éloquence. Cepen- » dant je ne laiſſerai pas de te répondre en » ſon abſence.

» J'avoue d'abord que ton laboureur se-
» roit imprudent ; mais l'application que
» tu en fais est-elle bien juste ? Ce labou-
» reur ignoroit d'abord la qualité de la
» terre ; au lieu qu'il faut connoître un
» objet avant que de l'aimer. Sçache, Hy-
» las, que dans les choses qui sont en no-
» tre puissance il est honteux de changer,
» mais que c'est une insigne sagesse que de
» changer dans les choses qui dépendent
» d'autrui ; or l'amour dépend de notre
» volonté ; il est absolument en notre
» pouvoir.

» Je raisonne de même par rapport à
» ton peintre. Il change de couleurs & de
» pinceau, parce qu'autrement il ne pour-
» roit finir ce qu'il s'est proposé. Fort bien,
» interrompit Hylas, je n'arriverois pas
» non plus, moi, à ce que je me suis pro-
» posé, si je ne changeois. Mais, reprit
» Thamyre, il n'en est pas ainsi de l'amour ;
» sa perfection dépend absolument de l'u-
» nité ; c'est pour cela que nos druides nous
» enseignent que de deux personnes qui
» s'aiment, l'amour n'en fait qu'une seule
» & même personne.

» Tu ajoutes que si l'on ne veut passer
» pour inconstant, il faut toujours marcher
» sur un pié, & n'employer en parlant que
» la même expression. Peut être que si la
» nature t'avoit consulté, tu aurois ima-

» giné une autre maniere de marcher ;
» mais, puiſqu'elle en a ordonné differem-
» ment cette raiſon ſe détruit d'elle-même.
» Pour ce qui regarde la parole, elle a
» été donnée à l'homme pour faire entren-
» dre ſes penſées. Or invente un mot qui
» ſuffiſe à exprimer tout ce que l'on con-
» çoit ; alors je conviendrai que nous ſom-
» mes inconſtans, ſi nous uſons de quel-
» qu'autre mot. Tu vois, berger ; que tes
» raiſons ſont auſſi foibles que ton humeur
» eſt volage & legere.

» Mais n'eſt-tu pas admirable lorſque tu
» dis que les bergeres laiſſées pour d'au-
» tres doivent ſe plaindre uniquement de
» leur deſtinée. Elles ont lieu de s'en plain-
» dre je l'avoue ; car c'eſt un grand mal-
» heur pour celles qui ſont l'objet de ton
» amour ; mais tu ne laiſſes pas d'être mé-
» priſable, parce que tu es l'inſtrument de
» ce malheur.

Hylas vouloit repliquer, mais il en fut détourné par Adraſte qui venoit de rencontrer Doris, & qui excedoit cette bergere. Heureuſement que Palémon ſurvint auſſi. Adraſte voulut d'abord ſe mettre aux genoux de Doris, & lui baiſer les piés. Il touchoit ſa robe avec un reſpect extrême. Mais comme elle eſſayoit de s'en aller, & de ſortir des limites où il ſembloit enfermé par quelque enchantement, il eut la har-

dieſſe de l'arrêter par le bras. Alors Doris pouſſa de grands cris, & Palémon accourut au ſecours. Adraſte étoit robuſte, & Palémon n'auroit pû dégager Doris, ſi la troupe des bergers qui arriva dans ce même lieu ne l'avoit aidé. Dorinde eut pitié du malheureux Adraſte, & frappée de la beauté de Doris, elle voulut ſçavoir d'elle même le ſujet de leur diſſenſion.

„ Belle étrangere, lui dit Palémon, ſçachez que ce berger & moi nous avons » aimé Doris, & que Doris m'ayant été » donnée, il en a ſi vivement reſſenti la » perte, qu'en même temps il a perdu l'eſ» prit. Son état, répondit Dorinde, excite „ ma compaſſion. S'il venoit dans la ville » où je ſuis née, je penſe que l'on pourroit » y trouver quelque remede, du moins, » s'il n'y a pas long-temps que cet accident » lui eſt arrivé. Il n'y a que deux lunes, » répondit Palémon; & j'y ſuis tellement » ſenſible qu'il n'eſt rien que je ne fiſſe pour „ ſa guériſon. N'y a-t'il point, reprit Do» rinde, de temple en cette contrée qui » ſoit conſacré à Jupiter, & près duquel » ſoit un temple de Minerve? Il y en a » pluſieurs que les romains ont conſtruits, » répondit Thamyre; mais pour nous, » nous les frequentons peu, parce que nos » druides nous enſeignent que telle eſt la » majeſté du grand Thautates, que l'univers

„ vers eſt le ſeul temple digne de ſa gran-
„ deur, & que lui même il s'eſt bâti. Tous
„ les temples faits de la main des hommes
„ ſont trop vils pour lui. Delà vient que
„ nous offrons tous nos ſacrifices dans les
„ bocages ſacrés, & n'ayant d'autre toits
„ que les cieux. Mais les romains ſacri-
„ fient dans des temples; je croi en avoir
„ vu dans la grande ville de Marcilli: &
„ ſi j'ai bonne mémoire, il y en auſſi un
„ de Minerve qui touche à celui de Jupi-
„ ter. Eh bien, continua Dorinde, ſi vous
„ déſirez la gueriſon de cet infortuné ber-
„ ger, conduiſez-le à Marcilli. Il ne faut
„ qu'attacher à la muraille du temple de
„ Jupiter, laquelle regarde celui de Mi-
„ nerve, un clou dont on lui ait touché les
„ tempes. Obſervez ſeulement que la cé-
„ rémonie doit être faite par la perſonne
„ la plus conſiderable du lieu. S'il eſt ainſi,
„ dit Palémon, duſſai-je me jetter aux
„ genoux d'Amaſis, je la ſupplierai de faire
„ une action ſi charitable. Et ſi le berger
„ recouvre la ſanté, je promets & je fais
„ vœu de ne pas refuſer la premiere cho-
„ ſe qui me ſera demandée, à qui que ce
„ ſoit qui la demande.

Et comme Adraſte les avoit toujours ſui-vis, & que le lieu qui lui ſervoit de retrai-te n'étoit pas éloigné, Palémon pria Do-rinde de l'engager à les ſuivre juſqu'à Mar-

» ne voulons point être adorées, & nous
» n'adorons qu'un ſeul Thautates.
» Ah Circène, s'écria Hylas, je diſois
» bien que vous étiez toute celeſte; vous
» parlez de religion comme un faronide,
» comme un eubage, comme un vacie,
» & même comme un druide. » Puis ſe tournant vers Florice: » Dites-moi ſerieuſement, ajouta-t'il, pourquoi j'ignore le
» ſujet qui vous a conduite ſur nos bords?
» *Parce que* nous ne l'avons dit à perſonne:
» Poracle nous ayant défendu de parler
» avant l'évenement d'une choſe qui n'eſt
» point encore arrivée. Ho, dit froidement Hylas, je ne ſuis plus étonné. Je
» vois bien que le ciel m'aime plus que je ne
» merite, puiſqu'il m'a épargné un déſir
» qui de long temps n'eût été ſatisfait.
» Mais, dit l'étrangere, pourquoi ne ſatisferois-je pas à ce déſir, puiſque je ſçai
» preſqu'auſſi bien qu'elles ce qui leur eſt
» arrivé, & que le ciel ne m'a point ordonné
» de me taire? Si nous n'étions ſur le point
» d'arriver, interrompit Lycidas, nous
» vous en ſupplierions; car nous n'avons
» point vu d'étrangere qui ait ſi long temps
» caché le ſujet de ſon voyage. Il faut, dit
» Hylas, qu'elles ayent bien offenſé les
» dieux; car le plus grand châtiment qu'ils
» puiſſent faire ſentir à une femme, c'eſt
» de ſe taire. » Tels furent leurs diſcours dans le chemin.

Lorsqu'ils furent près de la porte, Periande, Merindor & leurs compagnons rejoignirent la troupe, & demanderent à Dorinde, si dès le soir même elle vouloit saluer Amasis, & où elle avoit dessein de passer la nuit. Dorinde répondit qu'il étoit bien tard, & qu'ils étoient tous trop fatigués pour monter au château ; mais que ne connoissant point la ville, elle ne sçavoit où loger. Alors Lycidas ayant pensé quelque temps, demanda qu'on lui permît d'entrer dans la ville, & leur promit un accueil favorable, s'il trouvoit la personne qu'il avoit en vue. Dorinde le remercia, & s'assit sous des arbres, où elle lui dit qu'on attendroit son retour.

En même temps Lycidas accompagné de Corylas, entra dans la ville, & se rendit à la maison de Clindor, cet ami intime d'Alcippe son pere. Clindor avoit toujours conservé l'amitié qu'il lui portoit, & depuis la mort d'Alcippe, & la perte de Celadon, il l'avoit donnée toute entiere à Lycidas. Dès que Clindor apperçut le berger, il lui tendit les bras, & l'embrassa avec la même tendresse que s'il eût été son propre fils. „ Mon pere, lui dit Lycidas ; „ (c'est ainsi qu'il l'avoit toujours nommé) „ si j'ai été si long temps sans vous rendre „ ce devoir, accusez-en les loix de notre „ vie solitaire qui ne nous permettent guere „ d'abandonner nos bois.

„Mon fils, répondit Clindor, je vous » excuſe, & je vous porte envie. Je vous » excuſe parce que je ſçai combien il en a » coûté à Alcippe, pour n'avoir pas reli- » gieuſement gardé le ſerment de ces an- » cêtres. Et je vous porte envie, quand » je conſidere les troubles qui nous agitent. » Mais, mon fils, continua-t'il en l'embraſ- » ſant encore une fois, ſoyez le bien ve- » nu, & votre compagnie auſſi. Je ne puis » avoir une plus grande ſatisfaction que » celle de recevoir le fils de mon ami Al- » cippe, ſoyez-en bien aſſuré. C'eſt, dit » Lycidas, cette aſſurance qui m'a donné » la hardieſſe d'offrir votre maiſon à une » troupe de mes amis, que j'ai accompa- » gnée ici. Vous ſçaurez le ſujet qui les » amene. Cependant je crains fort que » nous ne vous incommodions. Ne crai- » gnez rien, répondit Clindor, que d'ê- » tre incommodés vous-même, quoique » tous ceux qui me font l'honneur d'acce- » pter ma maiſon y ayent le même pou- » voir que moi.„ Et faiſant appeller ſon fils: „Leontidas, lui dit-il, allez avec » votre frere Lycidas offrir cette maiſon » aux perſonnes vers leſquelles il vous con- » duira, & dites-leurs, que ſi mon âge me » l'avoit permis, je ſerois allé moi-même » leur rendre ce devoir.

Lycidas revint donc accompagné de

Leontidas vers la troupe qui l'attendoit, & qui après les civilités reciproques ſe remit en chemin; Leontidas & le berger inconſtant donnant la main à Dorinde. Lorſqu'ils furent arrivés à la porte, les gardes leur demanderent qui ils étoient & d'où ils venoient. Les trois chevaliers ſatisfirent à leurs demandes, & Leontidas ajouta qu'ils alloient loger dans la maiſon de Clindor. Alors les gardes écrivirent leurs noms, & leur dirent que depuis peu ils avoient reçu ordre d'en uſer de la ſorte. Après quoi ils entrerent tous, & ſe rendirent à la maiſon de Clindor qui leur fit tout l'accueil imaginable.

Cependant, Silvandre qui après avoir laiſſé Dorinde & ſes compagnes s'étoit caché dans le bois, paſſa le reſte du jour dans le plus cruel état, juſqu'à ce qu'il vint ſur le ſoir ſe mettre dans le buiſſon où Diane, Alexis, Aſtrée & Phylis le trouverent en ſe retirant. Il y demeura juſqu'à la nuit; mais lorſqu'il vit le ciel ſemé d'étoiles, & qu'il put croire qu'il n'y avoit plus perſonne dans la campagne, il ſortit du buiſſon, pour ſe repreſenter encore plus vivement ſon déplaiſir, & hâter ſa derniere heure en ſe conſumant ainſi.

Il ſe trouva inſenſiblement dans l'allée où Phylis lui avoit rendu les diſcours de Diane. „ O lieu funeſte, dit-il! „ Puis croi-

ſant les bras : „ Si c'eſt le ciel qui me pour-
» ſuit depuis l'inſtant où je vis la lumiere,
» tous les lieux ſont également funeſtes
» pour moi ! „ Et reconnoiſſant l'endroit où il s'étoit évanoui, il s'arrêta tout à coup, & après s'être tû quelque temps :
» Il eſt vrai, s'écria-t'il, que tous les maux
» ſe ſont aſſemblés ici ſur ma tête ; mais
» comment ai-je pû les ſupporter ſans
» mourir ? Ou comment le deſtin n'a-t'il
» pas rougi de ſe voir vaincu par la con-
» ſtance d'un mortel ? Falloit-il belle Dia-
» ne, que vous fuſſiez l'inſtrument de tant
» de cruautés ? Deviez-vous conſentir à la
„ perte de qui vous adore ?

Alors il demeura quelque temps ſans parler ; & comme la lune étoit fort claire, il alloit regardant autour de lui, mais ſans preſque ſçavoir ce qu'il regardoit. Enfin ſe rappellant les diſcours de Phylis, & l'idée que Diane avoit de ſon changement, il s'écria tout à coup : » Mais, ô dieu, ſe
» peut-il que Diane, cette bergere d'ail-
» leurs ſi éclairée, ait pû ſe figurer que
» j'aimaſſe Madonte ? Peut-elle ſe méco-
» noître juſqu'à ce point ? Peut-elle con-
» fondre Silvandre avec Hylas ou Adraſte ?

Occupé de cette penſée, il ne pouvoit ſortir d'un lieu où il ſembloit qu'il ne s'arrêtoit que pour y retrouver le repos ; mais il y rencontroit ſans ceſſe de nouveaux ſujets de

de douleur. En effet il vint à ſe repréſenter les commencemens ſi agréables de ſa paſſion; avec quelle diſcretion Diane avoit reçu ſes premiers hommages ſous le voile d'une gageure ; avec quelle bonté elle avoit vû croître ſon amour ; avec quelle prudence enfin elle l'avoit vû parvenir à l'excès où il étoit. A ces conſiderations il ajoutoit les juſtes eſperances qu'il avoit conçues que ſon amour ne ſeroit point infructueux, & ſur cela il ſe ſouvint du bracelet qui étoit deſtiné pour Phylis, & qu'il avoit obtenu par une faveur ſinguliere. Alors il le chercha dans la vue de le baiſer mille fois ; mais ne le trouvant point, il ne put ſoutenir ce nouveau deſaſtre ; il ſe laiſſa tomber par terre, & il y demeura long temps immobile.

Tandis qu'il étoit en cet état, il crut entendre quelqu'un qui venoit vers lui ; & bien tôt il reconnut que c'étoit deux hommes qui s'avançoient en diſcourant enſemble. L'un d'eux s'écrioit : » Fut-il jamais un » amant plus malheureux que moi ? Plus je » l'adore, plus elle me fait ſentir ſes injuſtes rigueurs ; mais quoiqu'elle faſſe, ſes » rigueurs ne peuvent que m'ôter la vie ; » & j'aimerai encore l'ingrate après mon » trépas. » A peine il eut fini que l'autre commença de la ſorte : » On me reproche » qu'en ſouffrant de ſi grands outrages, je

» manque d'eſprit ou de ſentiment. Mais,
» ô erreur inſenſée ! pour bien aimer il faut
» aimer comme moi ; il faut aimer ſa ber-
» gere pour elle même ; & c'eſt offenſer
» l'amour que d'en uſer autrement. Ah,
» mon frere, interrompit le premier, vous
» avez raiſon, aimer pour un autre deſſein,
» c'eſt profaner l'amour. Mais qui ſouffrit
» jamais autant que moi? Alcandre, repliqua
» le ſecond, l'amour propre juge toujours
» ainſi, & notre mal nous paroît toujours
» plus grand que celui d'un étranger. Amil-
» car, dit Alcandre, j'ignore comment
» vous l'entendez ; & de bonne foi penſez-
» vous que l'on s'aime toujours plus ſoi-
» même que tout autre ? Si c'eſt là un effet
» de la nature, j'avoue que la nature eſt im-
» parfaite en moi ; car, je le jure, j'aime
» mille fois mieux Circène, que je ne m'ai-
» me moi-même. En voulez-vous une preu-
» ve bien aſſurée ? Si je croyois lui procu-
» rer du plaiſir, il n'eſt rien que je n'entre-
» priſſe ; ſi je penſois même avoir quelque
» ſatisfaction qui lui déplût, j'aimerois
» mieux mourir, que de la goûter, cette
» ſatisfaction.

» Mon frere, dit Amilcar, je me ſens
» bien dans les mêmes diſpoſitions à l'é-
» gard de Palinice. Mais, ô Alcandre, que
» vous vous trompez, ſi vous concluez de-
» là que vous aimez mieux Circène que

» vous-même, ou que Palinice me ſoit plus
» chere que moi. Avouons la verité,
» c'eſt pour nous que nous les aimons : ſem-
» blables à l'avare qui expoſe ſa vie pour
» conſerver un métail qu'il aime, nous nous
» ſacrifions pour le plaiſir de ces belles que
» nous cheriſſons. Ah mon frere, dit Al-
» candre, pouvez-vous abaiſſer ainſi no-
» tre amour ! Aſſurez-vous, répondit Amil-
» car, que la comparaiſon eſt juſte, excep-
» té que notre attachement eſt plus rai-
» ſonnable & plus glorieux. En effet ces
» differens amours ont pour principe l'a-
» mour propre. N'eſt-il pas vrai, Alcan-
» dre, que ſi l'avare conſerve ſon or, c'eſt
» en vue de lui même, & non en vue de
» ſon métail qu'il le conſerve ? Il en eſt de
» même de votre amour pour Circène. Et
» pour vous en convaincre, dites-moi, ſi
» vous lui procureriez tout le bien que vous
» lui deſirez, à condition qu'elle ſe donnât
» à Clorian, & qu'elle vous mépriſât tou-
» jours.

Mais, réprit Alcandre, elle ne ſeroit
» pas heureuſe, ſi elle étoit à Clorian. Et
» ſi elle étoit heureuſe, ajouta Amilcar,
» conſentiriez-vous à ſon bonheur ? Vous
» ne répondez point ? vous avez raiſon ; je
» ferai bien la réponſe ſans vous. Il eſt cer-
» tain que vous & moi nous aimerions
» mieux mourir, que de voir vous Circène au

» comble du bonheur avec Clorian, & » moi Palinice en la puissance de Silene. » Avouons donc que nous les aimons pour » notre interêt particulier, bien que notre » passion nous en fasse juger differem- » ment

Silvandre qui venoit d'entendre cet entretien, auroit été ravi de s'y mêler, sans l'état où l'avoit réduit la jalousie de Diane; mais se faisant justice à lui même, il crut devoir plus tôt s'éloigner pour repasser encore sur son malheur, que d'interrompre ces deux amis. En même temps il vit que les étrangers revenoient sur leurs pas, & il comprit qu'ils avoient dessein de passer le reste de la nuit en ce lieu. Dans la crainte d'être apperçu, il se remit à sa place; mais soit qu'il eût fait quelque bruit, ou que la lune fût plus claire, Alcandre le remarqua, & s'approchant curieusement: » C'est, dit-il à son frere, » un berger qui dort. » Silvandre étant ainsi découvert pensa bien qu'ils ne s'en iroient pas sans le faire parler; il prit donc le parti de les prévenir, & de répondre: » Si » je dormois, il faudroit que l'on pût dor- » mir sans reposer; car l'état malheureux » où je suis ne me permet aucun repos. Et » ne croyez pas, Amilcar, continua-t'il » en se relevant, que ce soit l'amour pro- » pre qui m'exaggere mon malheur, puis-

» que je ne me ſuis jamais autant haï que je
» me hais maintenant, & que je voudrois,
» s'il étoit poſſible, l'augmenter ce mal-
» heur.

» C'eſt, dit Amilcar, la grandeur de
» votre mal qui vous porte à ce deſeſpoir;
» & vous n'ignorez pas que le deſeſpoir eſt
» le fruit de la foibleſſe. J'avoue, dit le
» berger, que mon mal s'eſt tourné en de-
» ſeſpoir; mais je nie qu'il faille toujours
» imputer le deſeſpoir à la foibleſſe. Je dis
» plus, je n'aurois ni courage, ni ſentiment
» ſi je craignois la mort, juſqu'au point de
» vouloir conſerver une vie auſſi infortu-
» née. Aux maux extrêmes, il ne faut point
» rechercher de remedes: non que je veuil-
» le me percer le cœur, ou me précipiter
» dans un abîme; ce ſeroit une impieté, ce
» ſeroit offenſer le grand Thautates; l'hom-
» me étant l'ouvrage de ſes mains, il doit
» ſe ſoumettre à ſa volonté toute puiſſan-
» te..... Mais cet entretien commence à
» me faire ſentir quelque ſoulagement; &
» comme je n'en veux point; permettez-
» moi, je vous en conjure, Amilcar, par
» l'amour que vous portez à Palinice, &
» vous Alcandre, par celui que vous por-
» tez à Circène, permettez-moi de me re-
» tirer ſeul dans ce bois; & par reconnoiſ-
» ſance je vous dirai que ſi vous cherchez
» ces deux aimables bergeres, vous les

» trouverez dans cette contrée, où je les » ai vues ſouvent ſur nos bords avec la » belle Diane, Aſtrée & leurs compagnes.» A peine il eut fini qu'il s'enfonça promptement dans le bois, craignant d'être ſuivi de ces étrangers.

Les étrangers au contraire demeurerent ſi étonnés, qu'ils ne ſongerent pas même à le ſuivre, quoiqu'ils tinrent quelque temps les yeux ſur l'endroit du bois où il s'étoit retiré. Alcandre fut le premier qui reprit la parole: » Mon frere, lui dit-il, » avez-vous jamais entendu un ſemblable » berger? Pour moi, ajouta-t'il, je croi » que c'eſt le génie du Lignon qui s'eſt » preſenté à nous ſous cet habit, pour » nous apprendre que nous ne ſommes pas » les plus malheureux des hommes. Peut » être aurois-je la même penſée que vous, » répondit Amilcar, ſi nous étions ailleurs » que dans cette contrée, où j'ai oui dire » qu'il y avoit un ſi grand nombre de ber- » gers diſcrets & vertueux. Si c'eſt un ber- » ger, reprit Alcandre, & que tous les au- » tres lui reſſemblent, nos villes ont de- » quoi porter envie à ces lieux ſolitaires.

Cependant Alexis qui étoit à l'ordinaire couchée dans la chambre d'Aſtrée, où Diane & Phylis avoient paſſé cette nuit, s'éveilla avant que l'aurore parût; & prenant doucement les habits d'Aſtrée, elle les mit

avec le plus de viteſſe qu'elle put, puis elle ouvrit les fenêtres, & s'aſſit pour contempler toutes les beautés d'Aſtrée. Aſtrée étoit alors à moitié tournée vers ſes compagnes, & parce qu'il faiſoit chaud, elle avoit une partie de la gorge découverte, & un bras nonchalamment étendu ſur Diane. » Helas, dit Alexis après l'avoir conſiderée » quelque temps, que n'es-tu Diane, ou » que Diane n'eſt-elle Alexis !..... Mais » qu'y gagnerois-tu, ſi Celadon n'avoit » aucune part à ſes flateuſes careſſes ? Helas quand je rentre en moi même, qui » ſuis-je moi qui crains & qui deſire ! Suis-» je Alexis ? Non ; car que peut deſirer davantage Alexis ? Suis-je Celadon ? Non, » car que peut craindre qui eſt parvenu au » comble des malheurs ? Qui ſuis-je donc » qui deſire & qui crains ? Je dois être un » compoſé d'Alexis & de Celadon. Comme Celadon, je ſouhaite de recouvrer » le bonheur qui m'a été ſi injuſtement ravi ; & comme Alexis, je crains de perdre » celui que je poſſede.... Mais pourquoi » me figurer qu'Aſtrée veuille du mal au » fidele Celadon, puiſqu'elle n'en parle » jamais ſans regret ? D'un autre côté, » pourquoi ne croirai-je pas le contraire, » puiſqu'elle lui a défendu de paroître jamais en ſa préſence ſans ſa permiſſion, » & que lui parlant tous les jours elle ne la » lui donne pas ?

Tandis qu'Alexis étoit frapée de cette derniere conſideration, Phylis s'éveilla. Et remarquant qu'il étoit grand jour, elle ſe leva incontinent après avoir ſalué Alexis. Quelque bruit qu'elle eût fait en ſe levant, Diane auroit encore dormi, ſi Phylis ne l'eût pluſieurs fois appellée pareſſeuſe. Il ſembla qu'en ce même inſtant Aſtrée s'étoit éveillée au milieu d'un ſonge ; car en ſe tournant vers Alexis, elle dit avec un grand ſoupir : » Ah Celadon ! » & ſe rendormit auſſi tôt. Alexis fut étonnée de s'entendre nommer ; mais faiſant la meilleure contenance qu'elle put : » Parlons bas, dit-elle, » pour ſçavoir ce qu'elle dira de ce ber- » ger. » Elles eurent beau écouter avec attention, Aſtrée ne parla plus ; & ſe ſentant embraſſée par Diane, elle s'éveilla doucement dans l'idée que c'étoit Alexis qui l'embraſſoit. » Ma maîtreſſe, lui dit- » elle, votre diligence nous fait honte. » Puis reconnoiſſant Diane : » Ah ma ſœur, » ajouta-t'elle en la repouſſant, vous m'a- » vez trompée ; je vous prenois pour ma » chere maitreſſe.

» Mon ſerviteur, dit Alexis, je ne ſuis » pas ſi loin, que vous ne puiſſiez bien tôt » reparer cette faute, ſi vous le voulez. » Et ſe baiſſant tout à coup, Aſtrée l'embraſſa avec la même tendreſſe qu'elle eût embraſſé une ſœur veritablement aimée. » Ma

» ſœur, » dit Phylis qui achevoit de s'habiller, & qui avoit remarqué de quelle maniere Aſtrée avoit répouſſé Diane ; » vous » rejettez des baiſers que quelqu'autre pré» fereroit peut être à vos baiſers mêmes. » Il faudroit bien avoir perdu le jugement, » répondit Diane, pour faire un ſi mauvais » choix. Je croi, repliqua Phylis, que vous » ſeriez ſeule de votre opinion ; car je veux » parler de Silvandre que vous ſeule pouvez » accuſer de manquer de jugement, & cela » dans un ſeul point. En quoi, repartit Dia» ne ? En ce qu'il aime trop, ajouta Phy» lis. Hé, ma ſœur, s'écria Diane, me par» lerez-vous toujours de Silvandre ! Et ne » vous laſſerez-vous point enfin de le » nommer ?

» Ma ſœur, dit Phylis, je ne vous laiſ» ſerai point en repos que vous ne ſoyez » bien reconciliée avec lui ; ſi nous venions » à le perdre, je doute que nous puſſions » jamais le remplacer. Et Lycidas ne lui eſt» il pas préferable, interrompit Diane ? *Ly*» *cidas* n'eſt bon que pour moi, & je ſerois » bien fâchée que quelqu'autre me l'en» viât ; mais Silvandre eſt tel, que nous de» vons toutes y prendre interêt ; vous ſur» tout qui avez tout pouvoir ſur lui, parce » qu'il eſt tout à vous. *S'il eſt à* moi, je » vous le donne volontiers, avec promeſſe » de ne le redemander jamais. Q que vous

» êtes cruelle, s'écria Philis ! les dieux pu-
»niront votre ingratitude, je vous la ver-
» rai pleurer, & je vous la reprocherai
» dans un temps où vous conviendrez que
» j'avois raiſon. *Vous devriez* plus tôt me
» préparer des conſolations.

En parlant ainſi les deux bergeres acheverent de s'habiller, tandis qu'Alexis & Aſtrée ſe donnoient mille marques de leur affection reciproque. Auſſi Diane remarquant qu'Aſtrée ne ſongeoit point à ſe lever, ſe tourna vers Phylis & lui dit : » Ma
» ſœur, quoique vous m'aimiez peu ce
» matin, nous pourons bien conduire nos
» troupeaux enſemble, & nous ſerons de
» retour avant que cette pareſſeuſe bergere
» ſoit levée. Diane, répondit Phylis, ne
» croyez pas que ma colere puiſſe me faire
» manquer à ce que je vous dois.» Puis s'adreſſant à Aſtrée : » O de toutes nos ſœurs
» la plus pareſſeuſe, nous vous ordonnons
» de nous attendre ici, & nous nous char-
» geons de conduire votre troupeau avec
» les nôtres. » En même temps elles ſortirent de la chambre, & Diane étant un peu revenue de l'opinion qu'elle avoit conçue de Silvandre, montra plus de gayeté.

Lors donc qu'elles furent ſorties, Phylis qui avoit demeuré quelque temps ſans parler, s'arrêta tout à coup, & regardant ſa compagne : » Oſerois-je, ma ſœur, vous

» dire à quoi je penſois ? J'allois me re-
» preſentant l'extrême tendreſſe d'Aſtrée
» & d'Alexis, & je recherchois la cauſe
» d'une union ſi grande & ſi promptement
» formée. Dès qu'Alexis a paru, Diane &
» Phylis ont été négligées. J'ai bien eu la
» même penſée que vous, dit alors Diane
» en ſouriant ; mais depuis j'ai fait reflé-
» xion qu'Aſtrée a été fort épriſe de Cela-
» don, & que trouvant dans Alexis tant
» de reſſemblance avec ce berger, elle s'eſt
» aiſément portée à l'aimer, croyant en-
» core aimer Celadon. Par là, reprit Phy-
» lis, s'explique naturellement le goût
» d'Aſtrée pour Alexis ; mais comment ex-
» pliquer celui d'Alexis pour Aſtrée ? Dès
» qu'elle a vû la bergere, elle s'eſt telle-
» ment liée à elle qu'elle à perdu le ſouve-
» nir de ſa propre famille. Elle aime l'ha-
» bit de bergere, elle a oublié les carnutes
» & ſes compagnes.

» Il faut penſer, ajouta Diane, que
» comme Alexis a les traits de Celadon,
» il en a auſſi les ſentimens. Eh que penſer
» autre choſe quand on la voit idolâtrer la
» bergere, comme feroit un berger ? Ajou-
» tez, reprit Phylis, qu'elle la careſſe de mê-
» me. Ne l'avez-vous point obſervée dans
» les momens où elle eſt près de la bergere ?
» En verité, ſi elle étoit vêtue autrement,
» je dirois : voilà un berger. Mà ſœur, re-

» repliqua Diane, vous ſçavez combien Aſ-
» trée ſçait gagner les cœurs ; nous l'éprou-
» vons nous même ; & je puis jurer avec
» verité que je n'ai jamais rien tant aimé
» qu'elle ; & je ne croi pas que je puiſſe ja-
» mais rien aimer plus vivement.

» Mais, ajouta Phylis, que dirons-nous
» d'Adamas & de Leonide qui ſemblent
» avoir oublié Alexis ? Vous ſçavez, re-
» partit Diane, que lorſqu'Adamas s'en
» alla, elle étoit indiſpoſée ; & que Leo-
» nide partit avec tant de précipitation,
» pour obéir à Galatée, qu'elle n'eut pas
» le loiſir de reconduire Alexis dans la mai-
» ſon d'Adamas. Pourquoi, dit Phylis ne
» la pas mener à Marcilli où étoit ſon pere ?
» Je penſe, dit Diane, que deſtinée com-
» me elle eſt à être druide, Adamas ne
» veut pas qu'elle ſe trouve dans les cer-
» cles, & qu'il la laiſſe parmi nous pour y
» rétablir ſa ſanté, & la renvoyer enſuite
» chés les carnutes.

C'eſt ainſi que Diane répondoit à Phy-
lis, avec la même ſincerité qu'elle ſuppo-
ſoit dans la prétendue fille d'Adamas, &
& qu'elle diſſipa tous les ſoupçons de ſa
compagne. Et prenant les troupeaux d'Aſ-
trée, puis les leurs, elles les réunirent, &
en confierent le ſoin à de jeunes enfans, ſe-
lon qu'elles en uſoient lorſqu'elles avoient
d'autres occupations, ou d'autres amuſe-

mens. Enſuite perſuadées que leur compagne ne s'enuyoit point avec Alexis, elles ſe promenerent quelque temps dans la grande allée, où il n'y avoit point encore de berger, parce qu'il étoit trop matin. Mais elles apperçurent bien tôt dans l'éloignement un berger & une bergere qu'elles ne purent pas bien reconnoître, à cauſe de la diſtance & de l'ombrage. Pour les éviter, elles ſe couvrirent d'un buiſſon & les entendirent de loin ; & comme ils parloient fort haut, elles reconnurent que c'étoit Tyrcis & Laonice.

» Voici, dit Phylis, la bonne amie de Sil» vandre. Dites plûs tôt la mienne, repar» tit Diane, puiſqu'elle m'a avertie de ce » qui m'importoit le plus de ſçavoir. *Hé* » *bien*, ma ſœur, j'eſpere qu'un jour vous » ſerez détrompée, vous jugerez alors ſi » Laonice eſt votre amie. » Diane ne repliqua point. Tyrcis & Laonice étoient ſi près, qu'ils n'auroient pas manqué de l'entendre. » Laonice, diſoit Tyrcis, il faut » avouer que vous aimez bien la vengean» ce. Que Phylis & Silvandre pouvoient» ils faire autre choſe, puiſque les dieux le » vouloient ainſi ? Ignorez-vous Tyrcis, » répondit-elle, qu'il y a une douceur in» finie à jetter au feu la verge dont on a » été frappé. » En ce moment Tyrcis s'arrêta par hazard vis-à-vis les bergeres,

comme surpris de la méchanceté de Laonice, & pour entendre mieux sa pensée : » Que voulez-vous dire, repliqua-t'il ? Je » veux dire, ajouta Laonice, que ne pou- » vant me venger des dieux dont j'ai reçu » cette injustice, je m'en suis prise à la ver- » ge dont ils se sont servis, à Phylis & à » Silvandre. Et pourquoi vous figurez-vous » que j'aye si long temps demeuré sur ces » rivages, si ce n'est pour trouver les oc- » casions & les moyens de me venger ? » Sçachez que dès le premier jour que vous » me futes ravi par ce bel arrêt, je me ven- » geai bien de Phylis. Je semai la dissen- » tion entr'elle & Lycidas, & je leur fis » passer de mauvaises nuits. Hé que vous » avoit fait le pauvre Lycidas, dit Tyr- » cis ? Il devoit, répondit-elle, en accu- » ser son malheur, si je ne pouvois me » satisfaire autrement ; car plus tôt que de » rester sans vengeance, je ferois périr cent » amis. O Laonice, s'écria Tyrcis, ne » craignez-vous point que la terre ouvre » ses abîmes pour vous engloutir ? Fables » ridicules, dit-elle, rien n'est si doux que » la vengeance ; & souvenez-vous que les » dieux ne se mêlent guere de semblables » affaires ; le ciel est reservé pour les dieux, » & la terre pour les hommes. Si je ne m'é- » tois vengée, je n'aurois jamais eu de repos ; » maintenant je m'en vais satisfaite, m'é-

» tant vengée il y a quelque temps de Phy-
» lis, & depuis de Silvandre, qui n'aura
» pas ſi tôt reparé le mal que je lui ai fait.

Alors Tyrcis la regarda quelque temps ſans lui rien dire ; puis reprenant la parole : » Qu'avez-vous fait à Silvandre, ajou-
» ta-t'il ? Vous me le demandez ſans dou-
» te pour y remedier, dit-elle ; mais il
» vous ſuffit de ſçavoir qu'il n'y a point de
» myre ſi habile qu'il ſoit, qui puiſſe de
» long temps guerir la playe que je lui ai
» faite ; car je vis bien que Diane en ſen-
» tit la douleur juſqu'au fonds du cœur. Je
» n'entens rien à votre langage, pourſui-
» vit Tyrcis : je demande ce que vous
» avez fait à Silvandre. J'admire votre
» curioſité, reprit Laonice ; cependant
» vous n'en ſçaurez pas davantage. Il ſuf-
» fit que je n'aye point eu dans cette con-
» trée d'autre ſatisfaction, que celle que
» m'ont donnée la jalouſie de Lycidas con-
» tre Phylis, & celle de Diane contre Sil-
» vandre.

» Hé comment, interrompit Tyrcis, Diane peut-elle être jalouſe de Silvandre, » s'il lui eſt indifferent, & ſi ce berger lui
» même eſt inſenſible, & n'a rendu des ſoins
» à la bergere que par gageure ? Ah Tyr-
» cis, s'écria Laonice en ſouriant, ſi vous
» m'aviez autant aimée, que Silvandre
» aime Diane, Silvandre n'auroit jamais

» été mon juge. Croyez-moi, Diane l'aſ-
» moit autant que Phylis aime Lycidas ;
» & je dirois qu'elle l'aime encore, ſi le
» bon office que je leur ai rendu ne m'en
» faiſoit douter. Ne m'en demandez pas
» davantage : non que je craigne que vous
» puſſiez y remédier ; les perſonnes qui
» pourroient dépoſer du contraire ſont ab-
» ſentes, & le ſont pour long temps.

Tyrcis eſperoit toujours qu'elle s'expli-queroit davantage, mais voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer de plus : » Va, lui dit-il, » la plus méchante des femmes, & qui » ne ſemble née que pour le ſupplice des » humains : va, ſors de cette bienheureu-» ſe contrée que tu ſouilles par ta préſence. » Souviens-toi que tu n'échaperas point à » la juſtice des dieux, auſquels, ajouta-t'il » en joignant les mains, je rens graces de » m'avoir délivré d'un monſtre tel que toi.

A ces mots il laiſſa Laonice ſi étonnée de ſes reproches, dont elle connoiſſoit la juſtice, qu'elle demeura quelque temps im-mobile, & le ſuivant des yeux. Et lorſ-qu'elle le vit fort éloigné, elle ſe jetta dans le bois, & ne ſe montra plus dans la contrée.

Diane & Phylis qui avoient entendu tout cet entretien ſe regarderent long temps ſans rien dire, dans l'étonnement où les avoit jettées une vengeance concertée de ſi loin. Diane tenoit les mains jointes, & ſou-

rioit

étoit à Phylis ; mais Phylis après avoir secoué la tête, & mis ſes mains ſur celles de la bergere : » Hé bien, ma ſœur, lui dit-» elle, que vous ſemble du berger dont » vous avez eu ſi mauvaiſe opinion, & de » la noirceur de Laonice que vous avez » crue ſi ſincere & ſi veritable ? J'avoue, » répondit Diane, que rien ne l'égala » jamais en méchanceté ; mais, ma ſœur, » continua-t'elle en reprenant leur pro-» menade, qui auroit jamais ſoupçonné » tant de fiel dans une fille ? Car vous » & Silvandre vous étiez innocens à ſon » égard, puiſque le hazard ſeul vous avoit » donné les fonctions dont vous futes char-» gés. Mais quand vous auriez été coupa-» bles, qu'avions-nous fait Lycidas & moi » pour meriter une ſi cruelle offenſe ? Voi-» là, dit Phylis, dequoi nous convaincre » qu'il ne faut point ajouter legerement foi » aux rapports. Vous avez raiſon, repartit » Diane ; car à qui la perfide n'eût-elle pas » impoſé ? Souvenez-vous de la maniere » dont elle s'y prit. On eût dit qu'elle vou-» loit raconter quelque choſe à l'avantage » du berger. J'ai été trompée, je l'avoue ; » mais en cela même je ſuis exemte de blâ-» me, puiſque j'ai prouvé par là que j'étois » ſi incapable d'une pareille noirceur, que » je n'ai pû en ſoupçonner une autre.

» Mais, ajouta Phylis, que dirons-nous

» du malheureux Silvandre, qui peut être » en ce moment attente à ses propres jours? » Je serois bien fâchée, répondit la bergere, qu'il lui arrivât le moindre accident: » je reconnois son innocence; & dès que » je le verrai, la main qui l'a blessé le gue- » rira. Dieu veuille, repliqua Phylis, que » le desespoir ne lui ait point fait prendre » quelque resolution violente. Non, non, » ajouta Diane, le desespoir n'emporte » pas facilement un esprit fort comme le » sien. Cependant, ma sœur, sous cette » confiance, il ne faudroit pas le laisser » plus long temps dans l'état où il est. Je » suis persuadée, reprit Diane, que nous » le verrons avant la fin du jour; & je ferai » ce que vous desirez, si pourtant cela est » aussi nécessaire que vous le pensez. Mais » pour le présent je serois d'avis que nous » allassions rejoindre nos compagnes, pour » les informer de ce qui nous est arrivé.» En même temps elles s'acheminerent vers la cabane d'Astrée.

La bergere n'étoit pas levée encore; au lieu de s'habiller elle s'étoit amusée à entretenir & à caresser Alexis. Alexis ne pouvoit presque plus resister à tant de faveurs; elle changeoit sans cesse de couleur. Et la bergere s'en étant plusieurs fois apperçue: » Ma maitresse, dit-elle, je crains » que vous ne vous trouviez mal; je vous

» vois changer de couleur. A la verité, ré-
» pondit Alexis, ma ſanté n'eſt pas trop
» bonne ; mais n'ayez point d'inquietu-
» de : depuis ma derniere maladie, j'ai ſou-
» vent eu de ces foibleſſes. Ceci paſſera
» dans le moment, & je ſuis bien fachée
» que vous vous en ſoyez apperçue. Ah,
» ma maîtreſſe, repliqua la bergere, ne
» me cachez point votre mal, n'eſt-il pas
» néceſſaire que je le connoiſſe, pour y
» apporter quelque remede ? Vous aimez
» Alexis plus qu'elle ne vaut, reprit Ale-
» xis, mais que ſon mal ne vous inquiete
» point ; elle a le corps plus ſain que l'eſ-
» prit. Eh qui peut vous affliger, reprit in-
» continent Aſtrée ? Vous avez un pere qui
» vous adore ; vous êtes née dans l'abon-
» dance ; tout le monde vous honore ; ajou-
» tez, interrompit Alexis, qu'Aſtrée m'ai-
» me, n'eſt-il pas vrai mon ſerviteur ? S'il
» eſt vrai, repliqua-t'elle ? ô dieux ! pour-
» riez-vous penſer le contraire ! Oui, je
» vous aime ; oui, je vous adore ; & je con-
» ſens à ceſſer de vivre, lorſque je ceſſerai
» de vous adorer.

» Ne dites pas, répondit Alexis, que
» vous m'aimez ; dites que vous aimez
» Alexis. C'eſt votre perſonne que j'aime,
» repartit la bergere, c'eſt votre eſprit,
» c'eſt votre merite, c'eſt vous même inde-
» pendamment de votre nom. *Et ſi je n'étois*

» point druide, m'aimeriez-vous ? *Plut à* » *dieu* fussiez-vous née bergere ! j'espere- » rois plus de vous le retour que je desire. » *Et si* j'étois berger, continuriez-vous de » m'aimer ? Or a cela, répondit froide- » ment Astrée, je vous dirai qu'il seroit » impossible que je vous aimasse comme je » fais. D'ailleurs il me suffit d'avoir aimé » en ma vie un berger.

Alexis se repentit de sa curiosité ; mais puisqu'elle s'étoit si fort avancée, elle voulut encore aller plus loin : » Mon ser- » viteur, dit-elle, je sçavois bien que c'é- » toit Alexis que vous aimiez, & non sa » personne ; car autrement si les dieux per- » mettoient que je devinsse berger, pour- » quoi cesseriez-vous de m'aimer ? Alors, » dit Astrée, j'aurois à me plaindre qu'ils » m'eussent ôté tout le bien que j'espere » jamais recevoir, & dès là je serois la » plus malheureuse personne du monde. » Je sçai qu'un pareil changement ne peut » arriver ; cependant l'idée seule de ce » changement m'a glacée. » Alors Alexis remarquant qu'en effet elle avoit pâli ; » je » ne vous en parlerai plus, dit-elle, à con- » dition pourtant que vous me direz à quoi » vous songiez ce matin lorsque vous vous » êtes éveillée ; car j'ai entendu qu'en vous » tournant de mon côté, vous avez dit d'une » voix comme plaintive, ah Celadon.

» Je vous obéirai avec plaiſir, dit Aſ-
» trée. J'ai ſongé, continua-t'elle, que
» j'entrois dans un bois plein de buiſſons,
» & j'ai ſenti tout à coup la pointe de ces
» épines juſques dans la chair. Et lorſque je
» faiſois de vains efforts pour ſortir de ce
» lieu, une perſonne que je n'ai pu con-
» noître à cauſe de l'obſcurité, s'eſt appro-
» chée de moi, & m'a dit en me tendant
» la main, mais me cachant ſon viſage,
» que ſi je voulois la ſuivre, elle me tireroit
» de l'embarras où j'étois. Il m'a ſemblé
» que je la ſuivois avec moins de difficulté
» que je n'avois fait auparavant, mais ſans
» pouvoir ſortir ni l'un ni l'autre de ce bois.
» Enfin il m'a ſemblé que quelqu'un vou-
» lant nous ſeparer, elle m'a tellement ſer-
» ré la main, que la main que je tenois
» cedant aux efforts de l'autre s'eſt déta-
» chée du bras de la perſonne qui me con-
» duiſoit. En même temps j'ai cru voir une
» foible lumiere, & voulant regarder la
» main qui m'étoit demeurée, j'ai trouvé
» que c'étoit un cœur qui s'enfloit peu à
» peu, juſqu'à ce que ce tiers ſoit revenu
» avec un couteau à la main, & lui a fait
» une ſi large bleſſure, que je me ſuis vue
» couverte de ſang. D'horreur j'ai jetté ce
» cœur à terre, & tout à coup il s'eſt changé
» en Celadon. Et c'eſt ce qui m'a fait pouſ-
» ſer le cri que vous avez entendu.

» Voilà un songe, dit Alexis, qui sure-
» ment signifie quelque chose : bien qu'il
» soient faux la plûpart, celui ci ne porte
» aucune marque de fausseté. Il est venu le
» matin, toutes ses parties en sont bien
» liées ; & je m'imagine que je pourrois
» bien vous l'expliquer. Je vous en aurois
» une obligation extrême, répondit Astrée.
» Ce bois, dit Alexis, si obscur & si plein
» d'épines, signifie quelque peine où vous
» êtes, & dont vous avez peu d'esperance
» de sortir. La personne qui vous rend le
» chemin plus facile, c'est moi. Un tiers
» veut nous separer ; c'est Adamas qui m'o-
» bligera de retourner chés les carnutes ;
» nous y resisterons tant que nous pour-
» rons. Enfin on nous separera ; mais je vous
» laisserai mon cœur qui vous tiendra lieu
» du cœur de Celadon ; & connoissant
» mon cœur comme vous le connoissez
» vous vivrez plus heureuse que vous ne
» l'avez été ; & c'est ce que vous insinue
» la clarté qui depuis s'est montrée à vous.
» Ah, ma maitresse, s'écria Astrée, j'a-
» dopte cette explication jusqu'à notre se-
» paration ; mais je ne la puis souffrir ; &
» vous même pourriez-vous y consentir ?
» Ne regreteriez-vous point un serviteur
» qui vous aime si passionnement ? » En
disant ces paroles, elle serroit les mains
d'Alexis entre les siennes, & ne pouvoit

retenir ſes larmes. Alexis ne répondant rien : » Ma maitreſſe, continua-t'elle, ſe-» roit-il poſſible que vous conſentiſſiez à » notre ſéparation ? Rapportez-vous-en à » votre ſonge, reprit Alexis, & jugez ſi j'y » conſentirai, ou non, quand je vous laiſ-» ſe mon cœur entre les mains. O ma mai-» treſſe, repliqua la bergere, jurez-le moi » parce qui vous eſt de plus cher. Je le jure, » dit Alexis, par l'affection que j'ai pour » la belle Aſtrée. N'importe parquoi, dit » Aſtrée, pourvu que votre ſerment ſoit » inviolable ; jurez-moi encore une fois que » jamais vous ne m'abandonnerez ; & moi » je vous jure par l'ame de celui que j'ai le » plus aimé, & par l'amour que je vous » porte maintenant, & par tous les dieux » domeſtiques qui nous écoutent, que ni » violence de parens, ni quelque conſidera-» tion que ce ſoit ne me ſepareront jamais » de ma chere maitreſſe que j'embraſſe, dit-» elle, en lui jettant les bras au col, & que » je ne quitterai point qu'elle ne m'ait fait » ce ſerment, du moins ſi elle ne veut » pas que je meure de déplaiſir à l'inſtant » même.

Alors Alexis la ſerrant de même avec ſes bras : » Et moi je vous jure, lui dit-» elle par l'affection que je vous porte ; par » celle que vous me témoignez ; par He-» ſus, Belenus, Tharamis, le grand Thau-

» tates qui nous écoute & qui nous voit.
» Je jure enfin par vous Aſtrée, que jamais
» l'autoriré de mon pere, ni quelqu'autre
» conſideration que ce puiſſe être ne me
» ſepareront jamais de la belle Aſtrée. »
A ces mots, elles s'embraſſoient de nouveau, lorſqu'entendant ouvrir la porte de leur chambre, Alexis ſe remit ſur ſa chaiſe, & Aſtrée dans ſon lit.

En même temps Diane & Phylis entrerent, Phylis en criant : » Victoire, vi-
» ctoire. Diane elle même condamne tout
» ce qu'elle a dit, & tout ce qu'elle a fait.
» Ah, ma ſœur, interrompit Diane, vous
» en dites un peu trop ; j'avoue bien que
» j'ai été trompée, mais je nie que j'aye eu
» tort. Alors Aſtrée prit la parole : Si vous
» voulez que nous nous réjouiſſions avec
» vous, dit-elle, expliquez-vous. Ah pa-
» reſſeuſe, répondit Phylis ! ſi nous avions
» été auſſi pareſſeuſes que vous, nous igno-
» rerions ce que vous deſirez ſçavoir, &
» que vous ne ſçaurez pas. Vous me le di-
» rez donc à moi, interrompit Alexis ? A
» *vous*, j'y conſens ; a vous qui nous avez
» éveillées ſi matin, ſans quoi nous au-
» rions perdu l'occaſion qui ſeule pouvoit
» deſabuſer Diane ; en effet la perfide s'en
» eſt allée d'abord après avoir rendu, ſans
» y penſer, à Silvandre un ſi bon office.

Et là-deſſus elle redit tout l'entretien de Tyrcis

Tyrcis & de Laonice. „ Or, continua-
» t'elle, Diane eſt maintenant convain-
» cue, Diane qui ne vouloit ajouter foi
» qu'à Laonice. Que Thautates ſoit loué,
» dit Aſtrée, d'avoir ſi heureuſement con-
» duit vos pas! Si Phylis avoit été ſeule,
» Diane auroit refuſé de la croire, ou ſi
» elle avoit été ſeule elle même, elle au-
» roit gardé long temps le ſecret. Je loue
» auſſi Thautates, ajouta Diane, de ce
» qu'il a bien voulu choiſir le ſeul moyen
» qui pouvoit diſſiper mes ſoupçons. Ainſi,
» dit Alexis, l'innocence n'eſt jamais aban-
» donnée. Ainſi, ajouta la belle Aſtrée, le
» ciel fait-il quelquefois prédire l'avenir
» même par des perſonnes qui badinent;
» car j'étois revetue alors des habits d'A-
» lexis, & j'aſſurai Silvandre que dans trois
» jours ſes peines finiroient. Je n'avois
» uniquement en vue que de ranimer les
» eſperances du berger; cependant ma pré-
» diction s'eſt accomplie. Il ne reſte donc
» plus, ajouta Phylis, pour l'entier ac-
» compliſſement de votre prédiction, que
» de vous lever promptement, afin de
» chercher Silvandre.

Auſſi tôt Alexis vint chercher ſes ha-
bits, & les apporta à ſa chere Aſtrée. Celle-
ci les recevant de ſa main: » C'eſt moi,
» dit-elle, qui devrois prendre ce ſoin,
» lorſque vous vous habillez. Mon ſervi-

» teur, dit Alexis, quand vous prendrez » mes habits, & que vous ſerez druide, je » veux que vous ſoyez ma maitreſſe, & » que vous m'appelliez votre ſerviteur. „ Et comme Aſtrée étoit embaraſſée à vêtir cet habit, Alexis lui aida avec des tranſports qu'il eſt facile de s'imaginer.

Il étoit déja tard ; c'eſt pourquoi les bergeres allerent toutes enſemble ſaluer Phocion, qui les méconnut d'abord à cauſe de leur déguiſement. En même temps prenant Alexis par la main, il les conduiſit dans la ſale où le dîner les attendoit. Durant le repas, Phocion tint, ſelon ſa coutume, pluſieurs diſcours pleins de ſageſſe. Mais les bergeres avoient tant d'impatience de joindre Silvandre, pour lui rendre la tranquillité qu'il avoit perdue, qu'à peine elles avoient dîné, lorſque Phylis s'addreſſant à la feinte druide : „ Madame, lui dit-elle, » vous ſçavez que Florice, Palinice & Cir- » cène nous ont priées de nous trouver à » leur retour ſur le chemin de Marcilli, au » ſujet de cette affaire qui leur importe » tant ; ſi vous voulez leur tenir parole, » vous avez peu de temps à reſter ici. „ Ale- » xis pénétra ſon deſſein ; elle ſortit incontinent de table ; & toutes quatre enſemble ſe rendirent où elles eſperoient de rencontrer Silvandre.

Guélard Sc.

L'ASTRÉE
DE
M. DURFÉ,
PASTORALE ALLEGORIQUE.
QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

Silvandre paſſa toute la nuit dans le bois où il s'étoit retiré, pour éviter Alcandre & ſon frere. Il ne ceſſa de s'occuper du malheur qui lui étoit arrivé, & de ſon innocence. Enfin perſuadé que le ciel étoit irrité contre lui, & que par ce châtiment il vouloit le rappeller à lui même, il ſe jetta tout à coup à genoux, & levant les mains vers le ciel, il invoqua le grand Thautates, & prit en même temps la reſolution de conſulter l'oracle de la vieille Cleontine. Dans ce deſſein il paſſa le Lignon, vint à Montverdun, conſulta l'oracle & en reçut cette réponſe.

Ton ennui preſent finira ;
Mais celle que tu veux, Pâris l'épouſera.
Et tu ne dois jamais prétendre
D'accomplir tes deſirs qu'en la mort de Silvandre.

A cette réponſe cruelle, le berger demeura immobile ; mais il en fut ſi pénétré, qu'il fut long temps ſans donner d'autre ſigne de vie que les larmes qu'il répandoit en abondance. Les vacies & les eubages qui étoient preſens furent ſi attendris, qu'ils s'empreſſerent tous à lui donner quelque conſolation ; mais il ne leur répondit à tous que par un profond ſilence.

Déja une partie du jour s'étoit paſſée, lorſqu'il ſortit de Montverdun, & ſe retira dans le bois d'où il étoit ſorti. Alexis, Aſtrée, Diane & Phylis y étoient par hazard arrivées en ce même temps, pour y paſſer ſelon leur coutume la grande chaleur du jour. Phylis fut la premiere qui apperçut le berger ; elle voulut l'appeller, mais Diane s'y oppoſa : » Je ne veux pas, » diſoit-elle, qu'il penſe que j'aye eu de » la jalouſie, il en tireroit trop d'avantage. » Encore, ajouta Phylis, faut-il avoir com- » paſſion de lui. J'y conſens, ajouta la ber- » gere, mais auſſi faut-il avoir compaſ- » ſion de Diane.

A ces mots Diane s'avança vers Aſtrée & Alexis, & leur propoſa ſes difficultés.

» Vous aimez Silvandre, dit Alexis ; & » pour lui cacher vos ſentimens vous re- » courez à l'artifice : ne vaudroit-il pas » mieux uſer de franchiſe avec lui, à l'e- » xemple de Phylis & de Lycidas ? Ma- » dame, répondit Diane, ſi Bellinde ma » mere approuvoit mon mariage avec Sil- » vandre, comme Artemis approuve celui » de Phylis avec Lycidas, à la bonne heu- » re. Mais ſçachant bien qu'elle n'y don- » nera jamais les mains, dois-je montrer » au berger la bonne volonté que j'ai pour » lui ? Je ne ſçai, reprit Alexis, de quelle » humeur eſt Bellinde ; mais Silvandre me » paroît ſi accompli, que je ne puis m'i- » maginer, qu'elle s'oppoſât à cette allian- » ce, ſi elle connoiſſoit le berger. Ah ! ma- » dame, ſouvenez-vous, repartit Diane, » qu'il ignore ſa patrie & ſa naiſſance, & » que la vertu ſans la richeſſe eſt peu ac- » creditée aujourd'hui. Cependant puiſque » vous jugez que je dois le tirer de la pei- » ne où il eſt, voyons comment je pourrai » m'y prendre ſans me commettre. Pour » moi, continua-t'elle, il me ſemble qu'il » faudroit rejetter la faute ſur Phylis. Sur » moi, s'écria Phylis ! Et quelle part ai-je » à ſes déplaiſirs ? N'eſt-ce pas vous, ajou- » ta Diane, qui lui avez fait tout le mal » en lui parlant ? Ne m'en aviez-vous pas » chargée, dit Phylis ? Oui, mais deviez-

» vous vous acquitter ſi promptement
» d'une pareille commiſſion? Ne falloit-il
» pas attendre que vous fuſſiez priée de
» nouveau, ſollicitée, preſſée, importu-
» née? Si le berger étoit mort, penſez-vous
» que j'euſſe jamais goûté le moindre plai-
» ſir, & que je ne vous euſſe pas deteſtée
» toute ma vie? Vous avez enfin ſecondé
» ma paſſion; vous avez fait tout le mal,
» & vous devez en porter toute la peine.

Phylis ne ſçachant que répondre, elle fut condamnée à faire ce que Diane ſouhaitoit. » Et que ſouhaittez-vous enfin, » s'écria Phylis, en s'addreſſant à Diane? Je » veux, dit la bergere, qu'à la premiere » occaſion vous diſiez à Silvandre que je » n'ai rien ſçu des rapports de Laonice, » & que c'eſt un badinage que vous avez » imaginé. Et moi je traiterai avec lui com- » me je faiſois avant la trahiſon de Lao- » nice. Diane a raiſon d'en uſer ainſi, dit » Alexis, & quand vous ne ſeriez pas cou- » pable, ajouta-t'elle en ſe tournant vers » Phylis, vous lui devriez la complaiſance » qu'elle exige.

Cependant Silvandre vint à travers le bois, près des bergeres, ſans s'en appercevoir. Lorſqu'il les reconnut & qu'il vouloit ſe retirer: » Hé bien Silvandre, lui » dit Phylis, avez-vous oublié le temps » où vous faillites à deſeſperer Lycidas,

» en prenant plaiſir à lui donner de la » jalouſie ? Et parce qu'il ne répondoit » rien ; or, ſi vous vous en ſouvenez, con- » tinua-t'elle, ſçachez qu'il ne faut point » offenſer les femmes : elles ſe vengent » tôt ou tard ; & vous même vous en êtes » un bel exemple. Je ne ſçai, répondit » froidement Silvandre, ce que vous vou- » lez dire. Je dis, reprit la bergere, que » j'ai inventé tout ce que je vous ai dit de » Diane & de ſon reſſentiment, pour me » venger de la peine que vous nous fites à » Lycidas & à moi. Diane, s'écria incon- » tinent Silvandre, ignore tout ce que » vous avez dit ? Oui, répondit-elle, & » je vous l'aſſure.

Diane s'entendant nommer, & feignant d'ignorer ce que c'étoit, s'approche d'eux & s'addreſſant au berger : » J'entends, dit- » elle que vous me nommez ; quelle part » ai-je à votre entretien ? Je ſuis, dit Sil- » vandre, tellement confus d'entendre & » de voir ce que j'entends, & ce que je vois » qu'il me ſemble que c'eſt un ſonge. » Alors Phyljs faiſant un éclat de rire : » Ma » ſœur, dit-elle, il faut que je vous ap- » prenne de quoi il eſt queſtion ; ce berger » n'en ſçait qu'une partie. » En même temps elle lui raconta la jalouſie de Lyci- das, les peines qu'elle lui avoit données, le temps qu'elle avoit duré, & la joye qu'en

avoit eu Silvandre. » Enfin, ajouta-t'elle » je reſolus de me venger. Je ſçus qu'il » avoit accompagné Madonte, je crus » l'occaſion favorable, je la ſaiſis. Deman- » dez-lui maintenant comment il s'en trou- » ve, & s'il penſera jamais à me donner de » l'inquietude.

„Mais moi, reprit Diane, quelle part » ai je dans toute cette affaire? Celle qu'il » m'a plu, répondit Phylis; car je vous ai » fait dire ce que j'ai voulu. En verité, » ma ſœur, ajouta Diane, je vous ſuis » bien obligée de me faire parler quand je » n'y ſonge pas. O Dieu, s'écria Silvan- » dre, eſt-il poſſible que tout ce que vous » m'avez dit de la part de Diane ne ſoit » point veritable? pas un ſeul mot, reprit » Phylis, & pour vous en convaincre, te- » nez, voilà le bracelet que je vous ai ôté; » je me contente des larmes que ce larcin » vous a coutées.

Silvandre mettant un genoux à terre le reçut en le baiſant plus de cent fois. Telle fut la ſatisfaction du berger, qu'il changea tout à coup de viſage, & qu'il oublia pour quelque temps ſes déplaiſirs paſſés. Puis s'addreſſant à Diane: „ Ma maitreſſe, lui » dit-il, vous avez penſé perdre le plus fi- » dele ſerviteur que vous aurez jamais; ne » voulez-vous point ſeconder ma vengean- » ce? berger, repondit-elle, ſi vous m'en

» croyez, vous ſongerez plus tôt à vous » conſerver Phylis pour amie, puis qu'elle » eſt ſi dangereuſe, & qu'elle ſe ſouvient » ſi bien des offenſes. Du moins, ajouta-» t'il, ſi elle ſe ſouvenoit également des » obligations, elle n'auroit pas oublié que » ce fut moi qui guerit l'eſprit de Lici-» das. Ne vous ai-je pas rendu la pareille, » dit Phylis ? & ne me devez-vous pas la » vie que je viens de vous rendre ? Je l'a-» voue, répondit froidement Silvandre ; » car la vie que j'ai menée depuis ce fu-» neſte jour ne merite pas le nom de vie. » Mais, cruelle, ſi vous ſçaviez quel mal-» heur vous avez cauſé, vous auriez ſans » doute compaſſion de Silvandre. Helas il » ne peut plus eſperer de ſatisfaction que » dans le tombeau. Le mal eſt bien » grand répondit Diane, puiſqu'il eſt ſans » remede ; mais s'il peut y en avoir, je » condamnerois Phylis, je me condamne-» rois moi même, & quiconque habite » nos bois à vous ſecourir

Alors Philis interrompant Silvandre qui vouloit répondre à ces paroles obligeantes; » Non, non, dit-elle, berger, taiſez-vous, » Expliquez ſeulement votre mal, & je » promets de le guerir, pourvu que Diane » ſe joigne à moi. Mon mal, dit le berger » en verſant des larmes, ne peut finir que » par mon trépas. N'importe, ajouta Phy-

» lis. Je le guerirai si vous avez le courage » de le découvrir, & si Diane a la volonté » de m'aider. Helas, s'écria le berger, qui » peut résister au ciel même ! ce matin, » pressé de mes déplaisirs, j'ai été à Mont- » verdun consulter l'oracle de la vieille » Cleontine, qui m'a donné la réponse la » plus affreuse. Quel est cet oracle, dit » Phylis ? le voici, répondit le berger :

Ton ennui present finira ;
Mais celle que tu veux, Paris l'épousera.
Et tu ne dois jamais prétendre
D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Silvandre.

» O Diane, continua-t'il en se jettant » aux piés de la bergere, puisque vous devez » être à un autre, permettez-moi de pré- » venir ce malheur par mon trépas. » Diane malgré sa discretion ne put cacher le déplaisir que lui causoit cet oracle ; ses larmes la trahirent. Les bergeres gardoient un morne silence, excepté le berger qui ne cessoit de se plaindre, & de mouiller de ses pleurs la main de Diane. Phylis reprit enfin la parole en ces termes : „ Cet » oracle, berger, vous est contraire en » apparence ; mais, s'il plaît à Diane, il » sera tout à votre avantage. A son avan- » tage, dit Diane ? A mon avantage, s'é- » cria Silvandre ! oui, pourvu qu'en ce » moment je sorte de la vie. Pourvu, re-

» prit Phylis, que Diane le veuille.„ & comme Diane ne répondoit point, Alexis & Aſtrée lui repreſenterent qu'elle avoit engagé ſa parole, & Phylis l'obligea de jurer par le dieu du Lignon, & par le gui ſacré entre les mains d'Alexis, qu'elle voudroit tout ce qui ſeroit neceſſaire pour tourner l'oracle à l'avantage de Silvandre. Diane ayant fait le ſerment, „ Silvan» dre, dit Phylis, levez-vous, & remerciez » Diane. Vous êtes le plus heureux berger » du Lignon. Ecoutez maintenant, ajouta» t'elle, comment l'oracle vous annonce » toute ſorte de ſatisfaction.

„ Le premier vers s'explique aſſés par l'é» vénement, le ſecond a un autre ſens que » celui qu'il ſemble preſenter. L'équivo» que eſt dans le mot *épouſera*. Le vrais ſens » eſt que Pâris deſeſperant de flechir Diane » ſe ſera druide, & qu'en cette qualité, » il vous unira avec Diane. Mais interrom» pit Silvandre, que penſez-vous des der» niers vers; & quel tour favorable pou„ vez-vous leur donner? O ignorant berger! „ reprit Phylis, ne nous as-tu pas cent fois „ enſeigné toi-même que qui aime parfai„ tement meurt à ſoi même? C'eſt pour „ cela que l'oracle t'avertit que tu ne dois „ eſperer l'accompliſſement de tes deſirs „ que par la mort de Silvandre, c'eſt à dire „ en aimant tellement Diane, que tu meu„ res à toi même.

„ Voilà sans doute le sens de l'oracle, „ s'écrierent Astrée & Phylis en frappant „ des mains; c'est maintenant à Diane de „ satisfaire à sa promesse. Je ne voi pas „ répondit Diane, ce que je puis faire ici. „ Il faut, reprit Phylis, que vous veuilliez „ tout ce que l'oracle veut, & que vous „ aimiez Silvandre de sorte qu'il puisse „ vivre en vous, & vous en lui. Il n'y a „ point de milieu; il faut être parjure, ou „ faire ce que je dis; autrement point de „ salut pour ce berger. Qu'exigez-vous de „ moi, répondit Diane? que vous veuillez, „ repartit Phylis. „ Et comme elle gardoit le silence: „ Ma sœur, dit Astrée, il n'est „ plus temps de consulter; vous êtes liée „ par vos sermens. Et qu'ai-je juré, repli- „ qua Diane en souriant? vous avez juré, „ reprit Phylis, de vouloir tout ce qu'il „ faudroit pour tourner l'oracle à l'avan- „ tage de Silvandre; & pour cela il faut „ que vous disiez en propres termes: *je* „ *veux aimer Silvandre*, enforte que je vive „ en lui, comme il vivra en moi. N'est-ce „ pas trop, s'écria Diane! non, dit Phylis „ pour répondre à l'amour du berger, & „ satisfaire à l'oracle. Eh bien, ajouta Dia- „ ne, j'y consens, puisque vous l'ordonnez.

Tels furent les transports de Silvandre, qu'il perdit presque l'usage de la raison; Diane n'étoit guere moins émue de son

côté, quoiqu'elle cachât ſon émotion. Phylis s'en apperçut, & pour l'aider à couvrir ſon trouble, Phylis adreſſant la parole à Silvandre, lui dit: „ Berger, me „ regarderez-vous toujours comme votre „ ennemie? Non, s'écria Silvandre, je ſe- „ rois le plus ingrat des hommes, ſi je „ manquois à la reconnoiſſance que je vous „ dois.

C'eſt ainſi que Diane fit connoître à Silvandre qu'elle l'aimoit; & depuis ce jour elle vêcut avec lui, comme Phylis vivoit avec Lycidas, & comme Aſtrée avoit vêcu avec Celadon.

Cependant les bergeres en continuant leur promenade ſe trouverent ſans y penſer, à l'endroit même d'où Celadon s'étoit précipité dans l'eau; & la belle Aſtrée s'en étant apperçue: „ Fuyons, dit-elle " „ fuyons un lieu ſi funeſte, „ Alexis reconnut bien que c'étoit là qu'elle avoit reçu les ordres cruels qui l'obligeoient à ſe déguiſer; & ne pouvant croire que ce fût par cette raiſon que la bergere appelloit ce lieu funeſte, elle lui en demanda le motif. Aſtrée changea de couleur, & ne répondit que par un ſoupir. Diane remarqua ſon embarras, & prenant la parole pour elle: „ Madame, dit la bergere, c'eſt „ qu'elle a penſé ſe noyer en ce même lieu. „ Ajoutez, reprit Aſtrée, que Celadon

„ voulant me ſecourir y perit lui-même,
„ & que ſur la fauſſe nouvelle de ma mort,
„ mes parens moururent preſqu'en même
„ temps de douleur.

Aſtrée ne pouvoit plus retenir ſes larmes, lorſque les bergeres entendirent une voix qui les attira. A peine Diane eut eſſayé de reconnoître le berger, qu'elle dit incontinent: „ Je ſuis bien trompée ſi le
„ berger que nous entendons, & ceux qui
„ l'accompagnent ne viennent ici pour me
„ trouver.... Je les ai rencontrés, pourſuivit
„ Diane; car les dieux m'ont choiſie pour
„ les juger ſur un differend. Je leur promis hier de me trouver ici à cette même
„ heure, & je vous jure que je ne m'en
„ étois pas ſouvenue.

Cependant les étrangers arriverent, & Diane par civilité fut au devant d'eux, ſuivie enſuite d'Alexis, d'Aſtrée, & de Phylis. „ Je vous ai amené, leur dit-elle, ces
„ aimables bergeres; elles ſont venues
„ moins pour ſatisfaire votre curioſité, que
„ pour m'aider à prononcer un jugement
„ plus équitable.... Mais, ô notre juge,
„ interrompit Taumantes, ſi ceux qui ſe-
„ront condamnés ne veulent pas ſe ſou-
„ mettre à votre arrêt? Ne craignez rien,
„ répondit Delphire; la ſoumiſſion dont
„ vous parlez ne me regardera point.

Cependant la bergere s'étoit déja aſſiſe

ſur un gazon élevé ; & ſes compagnes commencoient à choiſir leurs places, afin d'entendre ce differend. Filinte, Aſphale, & Silvandre en firent autant de leur côté. Alors Diane parla en ces termes : „ Il faut „ droit maintenant que vous choiſiſſiez, „ vous belle bergere, & vous gentil ber„ ger, quelqu'un qui racontât ce qui s'eſt „ paſſé entre vous ; après quoi vous expo„ ſeriez chacun vos raiſons.

„ Belle & diſcrete bergere, dit Aſphale, „ quatre bergers & deux bergeres ſont in„ terreſſés au jugement que vous devez pro„ noncer. Ainſi, Androgene, ajouta-t'il en „ le montrant à Diane, ou moi nous vous „ dirons ce qui touche Taumantes, Filinte „ & Delphire ; puis Filinte ou Taumantes „ vous rapporteront le differend de Dori„ ſée, d'Androgene, & de moi. Il me ſem„ ble, ajouta Diane, qu'il eſt plus à pro„ pos que les bergeres parlent avant les „ bergers. C'eſt à vous, Doriſée, que je „ donne cet emploi, pour ce qui regarde „ Delphire & vous auſſi ; vous nous direz „ la verité, & d'ailleurs elle nous ſera ju„ ſtifiée par la bouche même de ceux qui „ parleront après vous.

Alors Doriſée, après avoir fait une profonde reverence, ſe remit à ſa place. Puis elle commença de la ſorte.

HISTOIRE DE DELPHIRE ET DE DORISE'E.

„Taumantes fils unique d'Eleuman & „d'Ericante, riches en troupeaux & en „pâturages, fut toujours nourri dans la „maiſon paternelle. Eleuman auroit cru „ le perdre tout-à-fait, s'il l'avoit ſeule„ment perdu de vue. Il lui donna pour „ veiller ſur ſa conduite un vieux paſteur „dont il connoiſſoit la ſageſſe & le zele. „Ericante avoit pluſieurs bergeres, parmi „ leſquelles fut élevé le jeune Taumantes „ juſqu'à douze ans, ou environ. Ces ber„geres le careſſoient à l'envi, parce qu'il „étoit très aimable, & qu'elles n'igno„roient pas que cet enfant faiſoit les dé„lices du paſteur Eleuman, & de la ſage „ Ericante leur maîtreſſe. Et, comme il „ arrive d'ordinaire dans un âge ſi tendre, „ le jeune Taumantes eut à peine atteint ſa „ dixiéme année, qu'il témoigna une gran„de inclination pour Delphire, nourrie „ alors auprès d'Ericante.

„Ce goût éclata; car à cet âge on ignore „ la diſſimulation. Ericante en fut ravie, „ & Delphire meritoit ſans doute d'être „ aimée. Leurs premieres années ſe paſ„ſerent dans les amuſemens de l'enfance. „ Mais enfin inſtruits par l'âge, ils connu„rent qu'ils s'aimoient, preſqu'auſſi-tôt „ qu'ils connurent l'amour; & ce fut alors

„ qu'ils

„ qu'ils confirmerent par leur porpre choix
„ des ſentimens que l'inſtinct ou le hazard
„ avoit fait naître.

„ Taumantes rendoit à Delphire les ſoins
„ les plus vifs & les plus empreſſés ; & Del-
„ phire recevoit ſes ſoins avec autant de
„ reſpect que de modeſtie. On ne pouvoit
„ démêler ſi ces actions avoient plus pour
„ principe le goût que le devoir. Les ſenti-
„ mens de Taumantes étoient connus de
„ toute ſa maiſon. Delphire même n'en
„ pouvoit douter, mais ſurtout depuis la
„ déclaration qu'il oſa lui faire le jour de ſa
„ naiſſance, jour qu'Ericante célébroit tous
„ les ans pour remercier les dieux de lui
„ avoir donné un ſupport de ſa maiſon, &
„ de ſa vieilleſſe.

„ Vers la ſource du Lignon & ſur ſes
„ bords eſt la demeure d'Eleuman. La ſi-
„ tuation en eſt charmante. Elle eſt placée
„ ſur une hauteur ombragée d'arbres, à la
„ faveur deſquels on peut deſcendre ſur le
„ rivage qui eſt preſque toujours émaillé
„ de fleurs. Les roſſignols ſemblent avoir
„ choiſi cet agréable lieu pour leur ſéjour,
„ & les ſources y ſont ſi abondantes, qu'on
„ diroit qu'elles ſont l'ouvrage de l'art.
„ C'eſt là que s'aſſemblent tous les ha-
„ meaux voiſins, principalement aux jours
„ deſtinés à quelque réjouiſſance, comme
„ étoit le jour où l'on célébroit la naiſſance

„ de Taumantes.

„ Quelque temps auparavant un oncle „ de Delphire étoit mort ; elle parut donc „ en habit de deuil, & cet habit rehaussa „ encore ses graces naturelles ; tout le „ monde étoit ravi de la voir ; Taumantes „ ne pouvoit s'en rassasier ; il ne voyoit „ rien de si beau, rien de si gracieux que „ Delphire, disoit-il. Vous me racontez, „ répondit-elle en souriant, une histoire si „ nouvelle, & si peu croyable que je n'y „ puis ajouter fois. J'ai eu beau me mirer „ dans les fontaines, je n'ai jamais pû re- „ marquer en moi rien de ce que la flaterie „ vous fait dire. Ah, reprit le berger, ces „ miroirs sont trompeurs, ils imposent tou- „ jours à ceux qui les consultent : consul- „ tez plus tôt mon cœur. Ah, s'écria Del- „ phire, que ces miroirs sont infideles ! *Non* „ *non*, Delphire, votre image est tellement „ empreinte dans mon cœur, que rien ne „ peut l'être mieux. Que vous ririez de ma „ simplicité, ajouta la bergere, si je croyois „ ce que vous me dites de flateur ? Mes „ actions, reprit le berger, vous convain- „ cront peut-être que j'aime Delphire, & „ que j'aime sans reserve.

„ Delphire avoit du jugement & de la „ pénétration ; cependant elle fut embar- „ rassée à repondre. Le respect qu'elle por- „ toit au fils de son maître, la bonne vo-

» lonté qu'elle avoit pour lui, ſon merite » & ſa tendreſſe dont elle ne pouvoit dou-» ter; & la crainte de manquer à ſon devoir » la tenoient dans cette incertitude. Tau-» mantes, après avoir inutilement attendu » ſa réponſe; j'entens, continua-t'il, ce » que ſignifie votre ſilence. Ah, cet habit » que vous portez ne me préſage rien que » de ſiniſtre? A ces mots, il changea de cou-» leur, & la parole expira ſur ſes lévres.

» Alors, Delphire, pour le tirer d'in-» quietude; Taumantes, lui dit-elle, les » diſcours que vous m'avez tenus reſſem-» blent à ceux que les bergers tiennent à » toutes les bergeres; cependant l'honneur » que vous me faites, & mon reſpect pour » vous m'obligent à les cherir, comme ve-» nant du plus gentil berger que je con-» noiſſe, & dont la bonne volonté me ſera » toujours précieuſe. A l'inſtant elle ſe mêla » parmi ſes compagnes.

» Mais, ô ſage bergere, il faut que vous » ſçachiez que long temps auparavant Fi-» linte que vous voyez aſſis près de Del-» phire, & parent de Taumantes, s'étoit » expliqué, parce qu'il avoit plus d'expe-» rience. Un voyage à quoi l'engagerent » ſes affaires délivra Taumantes d'un rival » qui commençoit à lui être inſuportable. » Filinte partit donc auſſi amoureux qu'af-» fligé; & douze lunes après il rapporta à

» Delphire les mêmes ſentimens. Mais ſi » en partant il s'étoit flaté d'avoir quelqu'a- » vantage ſur Taumantes, il ne tarda pas » à connoître combien l'abſence eſt enne- » mie de l'amour. Cependant ſon généreux » courage que nulle difficulté ne pouvoit » effrayer, lui fit prendre la réſolution de » continuer ſes recherches ; il les recom- » mence donc avec plus d'empreſſement » encore ; il ajoute de nouvelles ſupplica- » tions aux anciennes prieres, & de nou- » veaux ſoins aux premiers. Il ſe plaint, il » preſſe, il importune, & s'il n'obtient rien » ſur Delphire, il réuſſit du moins à donner » de grands ſoupçons à Taumantes.

» Delphire donnoit à ce berger la préfe- » rence ; mais Filinte s'opiniâtroit toujours » dans ſa recherche, eſperant tout de la » perſeverance. De là naquirent toutes les » peines qu'ils ſe donnerent l'un à l'autre. » Cependant, malgré la violence de leur » amour qui alloit tonjours en croiſſant, » leur amitié ſubſiſta toujours la même ; & » rien ne fut capable de l'alterer.

» Il ſembloit que l'autorité d'Eleuman, » & celle d'Ericante principalement, dût » rendre le parti de Taumantes plus avan- » tageux ; mais Filinte avoit pour lui une » ſœur nourrie par la même Ericante com- » me niéce d'Eleuman, & qui pouvoit » beaucoup ſur Delphire. Enfin, ce berger

» après avoir pluſieurs fois remarqué la » préference qu'elle donnoit à ſon rival ; » après s'en être plaint inutilement, réſolut » de rompre une chaîne qui lui paroiſſoit » honteuſe. Et quelque temps après trou- » vant Delphire ſans témoins, il lui parla » en ces termes ; Vous ſçavez Delphire ſi » je vous ai aimée ; mon amour qui a com- » mencé dès le berceau m'a ſuivi partout. » Je vous l'ai fait aſſez connoître par mes » actions. Maintenant, piqué de vos mé- » pris, je viens vous déclarer que je ne ſuis » plus le ſerviteur de Delphire, & que vos » dédains ſont enfin ce que vos rigueurs & » mon abſence n'avoient pû faire. Del- » phire, loin de paroître émuë, lui répon- » dit avec une froideur extrême : Filinte, » je n'ai jamais crû, ni déſiré que vous euſ- » ſiez la volonté de porter le titre que vous » quittez maintenant. Et c'eſt pour moi » une choſe ſi indifferente, que je vous » conſeille de choiſir parmi mes compa- » gnes, celle qui vous paroîtra meriter da- » vantage votre amour, & vos ſervices.

» Filinte fut piqué juſqu'au vif de cette » réponſe, & le propre du dépit étant d'a- » veugler, il crut ne pouvoir mieux ſe ven- » ger qu'en détachant ſon ami de la ber- » gere ; il ſe flata d'y réuſſir. Il vint donc le » trouver, & lui dit : Mon frere, j'ai une » grace à vous demander, & je vous le

» demande avec d'autant plus d'inſtance,
» qu'elle ne vous eſt pas moins avantageuſe
» qu'à moi. Promettez-moi de me l'accor-
» der. Soyez perſuadé, répondit Tauman-
» tes, que je n'ai rien à vous refuſer; mais
» je ne puis m'engager ſans ſçavoir de quoi
» il s'agit. Aprés avoir long temps diſputé
» de part & d'autre, Filinte fut obligé de
» s'expliquer. Renoncez à Delphire, con-
» tinua-t-il, ou du moins feignez d'y re-
» noncer. Elle eſt d'un orgueil inſuppor-
» table; on diroit que tous les hommes
» ſont faits pour elle; peu s'en faut qu'elle
» ne s'imagine que les devoirs que nous
» lui rendons ne ſoient un tribut qui lui
» eſt dû. Je voudrois ſçavoir ſur quoi elle
» fonde les mépris qu'elle nous fait eſſuyer
» à tous deux. Mais, mon frere, ſi vous
» me croyez, autant qu'elle nous verra
» nous éloigner d'elle, autant s'efforcera-
» t-elle de revenir à nous.

» Mon frere, dit Taumantes en ſou-
» riant, je ſuis fâché que vous m'ayiez
» demandé une choſe impoſſible; car de
» quelque maniere qu'il plaiſe à Delphire
» de me traiter, je ne puis que le ſouffrir,
» & ſans murmurer ſeulement. D'ailleurs,
» n'eſt-elle pas fondée à croire que tous
» tant que nous ſommes, nous ſommes
» faits pour la ſervir? Pour ce qui me re-
» garde le ſort en eſt jetté. Mais vous,

„ Filinte, quel est votre dessein ? de vivre, „ dit Filinte, en homme de courage, & „ non pas en esclave. Je l'ai déclaré à elle-„ même. peut-être quand je serai plus sage, „ reprit froidement Taumantes, prendrai-„ je la même resolution.

„ Filinte se retira donc, sans avoir pu „ ébranler son ami, & comme s'il eût ou-„ blié ce qu'il venoit de lui dire, à peine „ il fut sorti, à peine il eut rencontré Del-„ phire, qu'il revint aux supplications pour „ obtenir le pardon de ce qu'il lui avoit „ dit. Il conjura sa sœur d'intercéder pour „ lui, si elle vouloit le conserver. Alors „ Delphire lui répondit en souriant : je „ veux bien faire la paix ; mais à condition, „ Filinte, que vous croirez qu'en vous re-„ tirant & en revenant, vous ne m'avez ni „ desobligée, ni obligée.

„ A peine Delphire avoit proferé ces „ mots, que Taumantes arrive ; frapé de „ ce qu'il voit, il leur demande si ce n'est „ point une illusion. Non, non, dit Filinte, „ c'est une réalité. Figurez-vous que j'ai „ fait comme ces esclaves qui essayent de „ rompre leurs chaînes, & qui ne peuvent „ en venir à bout. Mais lorsque Tauman-„ tes raconta à Delphire ce qui s'étoit passé „ entr'eux, jugez quelle fut la satisfaction „ de la bergere.

„ Pendant que les deux bergers vivoient

„ de la ſorte, je revins des rives d'Argent ;
„ en même temps Aſphale que vous voyez
„ ici, & qui eſt frere de Filinte, forma
„ le deſſein de s'attacher à moi, ou plus tôt
„ il feignit de me rechercher, pour n'être
„ pas le ſeul du hameau qui n'aimât point.
„ Or comme il étoit preſque toujours avec
„ Filinte, moi je ne quittois point Delphi-
„ re qui étoit mon amie. Je remarquai qu'-
„ Aſphale fut long temps incertain avant
„ que de faire un choix. Tantôt il en vou-
„ loit à Delphire ; quelquefois à Filiſe ;
„ tantôt à Eritrée, & quelquefois à moi.
„ C'eſt à moi qu'il ſe fixa enfin, ou du
„ moins qu'il feignit de ſe fixer.

„ J'avoue qu'Aſphale m'auroit plu, ſi
„ j'avois voulu être aimée. Bien qu'il ſoit
„ preſent, je dirai avec verité qu'il y a peu
„ de bergers auſſi accomplis. Adroit à tous
„ les exercices, propres dans ſes habits, vif
„ & gracieux dans ſes diſcours, poli avec
„ les bergeres, civil avec les bergers, &
„ complaiſant avec tous. Et celui de tous,
„ interrompit-il, qui eſt le moins aimé de
„ la belle Doriſée. Or, continua-t-elle,
„ quoique je lui euſſe expliqué mes ſenti-
„ mens, il s'opiniâtra à me rechercher,
„ eſperant que le temps qui triomphe de
„ tout me feroit changer de reſolution.
„ Comme j'étois ſans ceſſe dans la maiſon
„ d'Ericante, à cauſe de Delphire, & qu'il

„ étoit

» étoit neveu du ſage Eleuman, il me par-
» loit auſſi à tous momens. Cent fois le
» jour, il me diſoit qu'il m'aimoit, & que
» le plus grand de ſes déſirs étoit que je
» l'aimaſſe. Sa perſeverance me fit croire
» que je pouvois être aimée, & je lui per-
» mis de me continuer ſes ſoins ; mais à
» condition que je ne m'engageois point à
» l'aimer ; qu'il ſe conduiroit avec tant de
» diſcretion, que ſi ſon amour éclatoit,
» je tenois la permiſſion pour revoquée ; &
» que jamais il ne me demanderoit rien qui
» fût contraire à l'honnêteté ; enfin qu'il
» ne m'écriroit point.

» Ce dernier article lui parut plus dur
» que tous les autres ; car enfin, diſoit-il,
» quand mon malheur m'éloignera de
» vous, comment pourrai-je avoir de vos
» nouvelles, ou vous faire ſçavoir des
» miennes ? Aſphale, lui repondis-je, les
» lettres que vous m'écririez ne vous ſervi-
» roient à rien, parce que vous n'auriez
» point de réponſe ; d'ailleurs, je ſuis &
» ſerai ſi peu curieuſe de ſçavoir de vos
» nouvelles, que vous prendriez une peine
» abſolument inutile. Eh, comment, re-
» prenoit-il, je ne dois point eſperer que
» vous m'écriviez ? Moins encore, ajou-
» tai-je ; je ne veux pas même recevoir
» de vos lettres. Cette ſeverité, repliquoit-
» il d'un air affligé, eſt trop grande ; &

» je proteſte que vous verrez de mes let-
» tres, quoique vous faſſiez. Et moi, ré-
» pondis-je, je proteſte que je n'en verrai
» point.

» Il inſiſtoit ſur cet article, parce qu'il
» ſçavoit bien que dans peu il ſeroit obligé
» de s'éloigner, ſon pere le voulant ainſi,
» pour des affaires qui lui étoient ſurve-
» nues dans la province des romains. En
» effet, quelques jours après il vint me
» trouver, & dès qu'il put me rencontrer
» ſeule : Doriſée, me dit-il de l'air du
» monde le plus triſte, hélas, voici le der-
» nier de mes jours, ſi vous n'avez pitié
» d'Aſphale ! Je craignis d'abord qu'il ne
» lui fût arrivé quelqu'accident ; mais lorſ-
» que je ſçus qu'il étoit queſtion d'un
» voyage, je ne pus m'empêcher de ſou-
» rire. Vous riez Doriſée me dit-il. Ah
» fille denaturée ! je ne ris pas de votre
» voyage, lui répondis-je, puiſqu'il me
» déplaît; mais je ris de la diſpute que nous
» eûmes dernierement, parce qu'il ſem-
» bloit que nous prévoyions votre départ.
» Il inſiſta encore ſur les lettres, & moi
» je perſiſtai dans mes refus. Notre entre-
» tien fut long ; mais il l'eût été bien
» plus, ſi ſon pere ne l'avoit envoyé cher-
» cher pluſieurs fois.

» Lorſqu'il fut preſt de partir, il appella
» un berger qui avoit eu ſoin de ſon en-

» fance, (il ſe nommoit Alindre) il lui » declara l'amour qu'il avoit pour moi, le » déplaiſir avec lequel il s'éloignoit de » moi, & l'extrême ſatisfaction qu'il au- » roit de pouvoir m'écrire. Qu'au reſte il » l'avoit choiſi pour lui rendre ce bon » office. Alindre qui deſiroit avec paſſion » de ſervir Aſphale, lui dit que dans cette » occaſion & dans toute autre il auroit » toujours à ſe louer de ſon zele & de ſa » fidelité. A ces mots Aſphale l'embraſſa » & lui dit qu'il n'avoit jamais douté de » ſon attachement, puis il ajouta : je re- » mets cette affaire entre vos mains, vous » conjurant de rendre cette lettre dès que » je ſerai parti ; mais ſouvenez-vous qu'il » faut ici de l'adreſſe. J'attendrai, répondit » le vieux berger, qu'elle aille chez Delphi- » re ; & comme je ſuis très familier dans la » maiſon, il me ſera facile de lui remettre » votre billet. Vous êtes dans l'erreur, re- » partit Aſphale ; elle ne veut point rece- » voir de mes lettres ; elle a deſiré de n'en » voir jamais ; il faut donc qu'elle ignore » que ce billet vienne de moi ; tu trouve- » ras, mon cher ami, dans ton induſtrie » le moyen de réuſſir.

» Pour abreger, Alindre ſe chargea de » deux lettres, & promit de me faire voir » l'une ou l'autre. Aſphale part avec cette » aſſurance. Et cependant Alindre après

» avoir long-temps medité ſe déterminé
» à cet artifice. Eritrée, bergere vertueuſe
» & mon alliée, faiſoit profeſſion de m'ai-
» mer plus qu'aucune bergere de notre
» hameau. Alindre jetta les yeux ſur elle.
» Il va la voir pluſieurs fois, l'entretient
» d'abord de toute autre choſe que du ſu-
» jet qui l'amenoit. Enfin il la tourne ſi
» bien, que d'elle-même elle lui demande
» des nouvelles d'Aſphale. Vous ſçavez,
» dit-il, ſi je ſuis attaché à Aſphale, mais
» en ce que je veux vous apprendre je ne
» penſe rien faire contre ſon ſervice. Je ſuis
» perſuadé au contraire, que quand il ne
» ſera plus aveuglé par ſa paſſion, il me
» remerciera lui-même. Je vous ſupplie
» donc de me garder le ſecret pour le pre-
» ſent. Eritrée l'ayant juré : je croi, con-
» tinua l'artificieux berger, que vous n'i-
» gnorez pas ſa paſſion pour Doriſée. A ce
» mot Eritrée baiſſant les épaules témoi-
» gna qu'elle en étoit fâchée. Alors il
» pourſuivit : je lui ai inutilement repre-
» ſenté à cette occaſion tout ce que je de-
» vois. Il eſt ſeulement arrivé qu'il s'eſt
» plus caché de moi que de tout autre ; &
» moi, pour lui complaire, j'ai feint de
» ne rien appercevoir. Or il eſt parti,
» comme vous ſçavez, & non content de
» l'avoir entretenue avant ſon départ plus
» de trois heures entieres, il lui a écrit

» des lettres qu'il a laiſſées entre les mains
» d'un berger que vous connoiſſez ; mais
» ce berger imprudent, au lieu de les don-
» ner à Doriſée, ou de les bruler, les laiſſe
» traîner ſur ſa table, où elles ſont expo-
» ſées à la vue de tout le monde. Or ſca-
» chant votre affection pour Doriſée, &
» l'alliance qui eſt entre vous, je viens
» vous donner cet avis, afin que vous reti-
» riez ces lettres, & que vous les jettiez au
» feu ; car quelqu'innocente que ſoit Do-
» riſée, elles nuiroient ſans doute à ſa ré-
» putation.

» Eritrée écouta attentivement l'artifi-
» cieux berger, & lui prenant la main :
» mon dieu, dit-elle, que je vous ai d'o-
» bligation ! Je n'aime rien tant que Do-
» riſée, & je la jurerois innocente ; mais
» l'avis que vous me donnez devient inu-
» tile, ſi vous ne me nommez le berger
» entre les mains de qui ſont ces lettres,
» & ſi vous ne m'aidez à les retirer. Vous
» connoiſſez le berger, dit-il, c'eſt Atis.
» Mais je n'oſerois les prendre, parce
» qu'Aſphale ne me pardonneroit jamais
» ce larcin. Et s'étant tû quelque temps,
» il reprit ainſi : j'ai pourtant un fils qui
» pourra les retirer ; comme il eſt enfant,
» on ne ſe défiera point de lui. Je tâcherai
» de les lui faire prendre, ſi vous le jugez
» à propos.

» Eritrée qui le ſouhaitoit paſſionément ?
» Eh mon dieu, dit-elle, le plus prompte-
» ment qu'il ſe pourra ; Doriſée ni moi
» nous ne ſerons point ingrates. Comment,
» reprit le berger ? je ne veux point être
» nommé dans cette affaire. Si Aſphale le
» ſçavoit, jamais.... je ne lui en dirai rien,
» interrompit-elle ; mais je ſerai recon-
» noiſſante pour toutes deux. Alindre ap-
» pelle incontinent ſon fils, & lui donne
» ſes inſtructions. Et comme ſon pere lui
» avoit déja donné une de ſes lettres, il
» ne tarda pas à revenir : Mon pere, dit-il,
» ſi il y en avoit eu une douzaine, je les
» aurois de même apportées ; mais je n'ai
» trouvé que celle-ci. Cependant il y en
» avoit deux, dit le pere, avoue la verité.
» Il eſt vrai, continua l'enfant ; mais
» comme elles étoient ſur la cheminée,
» & qu'il m'a fallu monter ſur une chaiſe
» pour les avoir, j'en ai laiſſé tomber une
» dans le feu, & je l'ai vue bruler.

» Eritrée fut ravie d'avoir la lettre ; & le
» berger remarquant l'impatience qu'elle
» avoit d'être ſeule, ſe retira. Dès qu'A-
» lindre fut ſorti, elle vint me trouver ;
» il y avoit alors beaucoup d'étrangers
» dans la maiſon ; mais, comme je m'ap-
» perçus qu'elle avoit quelque choſe qui
» la preſſoit, je m'approchai d'elle, & je
» lui demandai s'il n'y avoit rien de nou-
» veau.

» Je meurs d'envie de vous entretenir, » dit-elle ; & le plus tôt ſera le mieux. Je » me démêlai à l'inſtant de la compagnie, » curieuſe de ſçavoir de quoi il s'agiſſoit. » Et lorſque nous fumes renfermées dans » un cabinet : Voici, me dit-elle, un pa- » pier que j'ai eu bien de la peine à tirer du » lieu où il étoit, & où il vous importoit » infiniment qu'il ne fût pas. En même » temps elle me donna la lettre, & me » dit : Liſez ma chere Doriſée ; puis je » vous raconterai toute l'hiſtoire. J'oubliai » parfaitement la gageure que j'avois faite ; » j'ouvris la lettre & j'y lus ces mots :

ASPHALE A DORISE'E.

C'eſt l'amour qui m'a fait imaginer cet expedient, pour vous continuer les aſſurances de ma fidelité, & vous convaincre en même temps que vous vous opiniâtrez en vain contre moi, puiſqu'il n'y a rien de ſi difficile que ma paſſion ne ſurmonte. Plût aux dieux que je puſſe toucher votre cœur inſenſible, comme j'ai gagné notre gageure.

» Quel fut mon étonnement, lorſque » je me rappellai ma gageure avec Aſ- » phale ! Et quelle fut la ſurpriſe d'Eritrée, » lorſqu'en l'embraſſant je m'écriai, ah » qu'avez-vous fait ! Ceux qui ont donné » cette lettre ſont plus ruſés que nous. » Non, non, répondit-elle, comptez qu'il

» a fallu bien de l'artifice pour l'avoir. » En même temps elle me raconta tout » ce que vous avez entendu, mais avec » tant de naiveté, que je ne pus m'em- » pêcher de rire. Eritrée, lui dis-je, je » ſuis très ſenſible à la peine que vous » avez bien voulu prendre pour moi ; mais » ſi je dois m'acquitter envers vous, il faut » qu'Aſphale faſſe au moins la moitié des » frais ; vous lui avez fait gagner une ga- » geure que nous avions faite. Alors je lui » expliquai ce qui s'étoit paſſé entre nous » à ce ſujet, & je lui fis connoître l'artifice » d'Alindre.

» Je ne vous ai fait ce long diſcours, » belle & ſage bergere, que pour vous » inſtruire de la maniere dont Aſphale, » Taumantes, & Filinte traitoient avec » Delphire & moi ; & ſur quoi nous pré- » tendons qu'ils ne devoient point s'en- » gager ailleurs. Mais daignez entendre la » ſuite.

» Après que Filinte eut eſſayé de ſe re- » concilier avec Delphire, Taumantes ga- » gna ſi bien l'eſprit de ma compagne, que » ſon rival eut raiſon de croire que Tau- » mantes lui étoit préferé. Cependant le ſi- » xiéme de la lune, jour deſtiné, comme » vous le ſçavez à cueillir le gui ſacré, » arriva. Ceux qui l'étoient allé chercher » dans nos bocages, le trouverent par ha-

» zard près de notre hameau. La joye fut » univerſelle, le gui amenant toujours des » biens infinis dans les lieux où le ciel » daigne l'envoyer.

» On ſe prépara donc, ſuivant la cou- » tume, à faire des jeux pour honorer un ſi » beau jour. On propoſa des prix pour la » courſe, pour la lutte, & pour l'arc. Les » jeunes bergers s'exercerent huit jours » auparavant. Filinte en ce même temps » demanda à Delphire une faveur qu'elle » lui refuſa; c'étoit une fleur que la ſœur » de Filinte lui avoit donnée. Le berger » temeraire l'arracha devant tout le mon- » de, & vint trouver ſa ſœur pour la faire » ajuſter à ſon chapeau. Taumantes ſe » trouva là par hazard, & reconnoiſſant » la fleur, s'imaginant d'ailleurs qu'il l'a- » voit reçue de Delphire, il en conçut un » dépit ſi violent, qu'il en tomba malade. » Ericante en fut allarmée; tout le ha- » meau par conſideration pour le ſage » Eleuman, prit part à ſa douleur. Ericante » ſouhaita que l'on viſitât ſon fils: & Del- » phire qui ne lui avoit point encore rendu » de viſite me pria de l'accompagner. Nous » trouvâmes Taumantes en mauvais état. » Outre qu'il avoit une fiévre ardente, ſon » viſage étoit baigné de larmes. J'en fus » touchée, & ſoupçonnant que Delphire » y avoit quelque part, je la regardai ſans

» lui rien dire, & des yeux j'implorois sa » compassion pour ce malheureux berger.

» Mais Delphire, sans s'émouvoir : Hé » quoi, dit-elle, avez-vous resolu de nous » tenir long temps dans l'incertitude sur » votre mal ? Alors le berger se relevant » un peu, comme pour nous remercier de » la faveur que nous lui faisions de venir » le visiter, je suis trop heureux, dit-il, » que vous daigniez vous interesser à l'état » où je suis. Delphire qui jusques là avoit » ignoré le sujet de sa tristesse, fut ravie » de l'apprendre ; mais elle voulut dissi- » muler en ma presence. Et chargeant » d'entretien, elle lui dit tout ce qu'elle » put s'imaginer pour le réjouir, & le de- » sabuser au sujet de Filinte. Je n'ignorois » pas qu'elle étoit aimée du berger, & » sçachant combien ceux qui s'aiment sont » ravis de s'entretenir sans témoins, je » feignis de me promener dans la cham- » bre, comme pour examiner tout ce qui » y étoit.

» Delphire profitant du temps s'appro- » cha de lui : Hé quoi lui dit-elle, Tau- » mantes est-il possible que vous soyiez » jaloux ? Mais, répondit le berger, est-il » possible que vous traitiez ainsi Filinte ? « A ce mot la bergere ne put s'empêcher » de rire. O dieux, s'écria-t'il ! vous riez » de ma douleur ? Oui je ris, repliqua-

» t'elle d'un air ſerieux, & vous rirez vous-
» même de ce qui vous afflige, lorſque vous
» ſçaurez la verité. La prétendue faveur
» que j'ai faite à Filinte, eſt un larcin, &
» un larcin dont je n'ai pû me défendre.
» J'ai tant de témoins que je n'inſiſterai
» pas davantage ſur cet article. La cham-
» bre étoit pleine de bergers & de berge-
» res; interrogez-les, ſi vous refuſez de
» me croire. Ah Taumantes, tant que
» vous m'aimerez, je ſerai plus attentive
» que vous ne penſez à vous plaire. Et ſi
» quelqu'un de nous a droit de ſe plain-
» dre dans cette occaſion, je trouve que
» c'eſt moi. Car ne m'offenſez-vous pas par
» la mauvaiſe opinion que vous avez eue
» de moi? Mais jugeant que votre déplai-
» ſir vient uniquement de votre affection,
» je le regarde auſſi comme un gage fla-
» teur de celle que vous m'avez promiſe.

» O Dieu, s'écria le berger en lui bai-
» ſant la main, qu'en amour l'extrême ſa-
» tisfaction eſt près des plus mortels dé-
» plaiſirs! Vous me rendez la vie, ma
» chere Delphite; mais puis-je encore
» vous demander une grace qui va com-
» bler mes vœux? Parlez, répondit la ber-
» gere: vous pouvez compter ſur tout ce
» qui dépendra de moi. Je vous conjure
» par vous-même, ajouta-t'il, de retirer
» cette fleur des mains de Filinte; je n'en

» puis l'en voir paré qu'avec douleur.

» Delphire promit de faire tous ſes ef-
» forts pour la lui enlever, & le laiſſa
» avec cette aſſurance, parce qu'il ſurvint
» un grand nombre de bergers & de ber-
» geres. Notre viſite fit plus d'effet que
» celle de tous les myrès ; & Taumantes
» fut en état de ſortir le lendemain.

» Auſſi tôt que Delphire vit Filinte, elle
» n'oublia rien pour lui enlever la fleur
» qu'il lui avoit arrachée. Elle uſa de dif-
» ferens prétextes, elle preſſa, elle impor-
» tuna ; & le berger qui étoit vif & ſen-
» ſible lui demandant des ciſeaux, coupa
» la fleur en cent pieces ; puis il ſe retira
» tranſporté de colere. Ce divorce dura
» juqu'au jour que l'on devoit cueillir
» le gui. Il vint la trouver ſi matin, qu'à
» peine elle étoit entrée dans la chambre
» d'Ericante. Delphire, lui dit-il, êtes-
» vous encore irritée contre moi ? Moi,
» irritée, répondit-elle ? Ne ſçavez-vous
» pas que vous m'êtes trop indifferent ?
» Cruelle & dédaigneuſe bergere, s'écria-
» t'il, que je me vois loin de mes préten-
» tions ! Je m'étois flaté que ce matin j'ob-
» tiendrois de vous quelque faveur, afin
» de paroître aux jeux en qualité de votre
» berger ; & je vois au contraire que vos
» mépris ne font qu'augmenter. Vous avez
» tort, dit froidement Delphire ; j'honore

» trop votre perſonne, & tout ce qui vous
» touche. Eh bien continua le berger, ne
» me refuſez donc pas le nœud que vous
» avez ſur la tête ; & comme elle ne ré-
» pondoit rien, il ſe mit en devoir de l'ar-
» racher. Delphire fuit à l'inſtant près de
» la ſage Ericante, où il la ſuivit, la preſ-
» ſant toujours de lui accorder ce nœud.

» Non, non, dit Delphire, vous ne
» l'aurez pas ſi Ericante ne l'ordonne.
» Ingrate Delphire, s'écria Filinte ! ne
» croyez pas que j'en vouluſſe à ce prix.
» Je veux des dons d'amour, & non pas
» des tributs d'obéiſſance. A ces mots, il
» s'en alla plein de colere & de dépit. Il
» arriva par hazard que rien ne lui réuſſit
» ce jour là ; & il imputoit ce malheur à
» la rigueur de Delphire.

» Taumantes étoit traité bien differem-
» ment ; il ſe pouvoit dire un des plus
» heureux bergers du Lignon. Aſphale en
» eut pû dire autant, s'il avoit ſçu qu'en
» effet de tous les bergers il étoit celui que
» j'aimois le plus ; mais depuis ils de-
» vinrent l'un & l'autre ſi jaloux, qu'ils
» n'ont guere eu de repos, & qu'ils ne
» nous en ont pas laiſſé davantage. Auſſi,
» ſage bergere, eſt-ce le ſujet qui nous
» améne devant vous : en quoi nous obéiſ-
» ſons à l'oracle.

» Aſphale, comme je lai dit étoit abſent ;

» & le deſtin voulut que Taumantes partit
» auſſi pour la province des romains. En
» quittant Delphire, il lui jura une éternel-
» le amitié ; lorſqu'il fut arrivé, il vit Aſ-
» phale, & ſuivant la coutume ils lie-
» rent une amitié plus étroite que jamais.
» Ils envoyoient ſans ceſſe l'un ou l'autre
» ſçavoir de nos nouvelles ; & le malheur
» voulut que ceux qui écrivoient à Aſpha-
» le, lui mandoient quelquefois ſur le
» compte de Delphire des choſes qu'ils
» avoient imaginées, comme on en man-
» doit à Taumantes de la même nature
» ſur mon compte, parce que l'on igno-
» roit l'étroite amitié qu'ils avoient con-
» tractée. On écrivit au berger Aſphale
» que Filinte avoit gagné Delphire ; à Tau-
» mantes on écrivit que depuis ſon dé-
» part Androgene étoit tellement devenu
» amoureux de moi, que je n'avois plus des
» yeux que pour le voir. Ainſi, lorſqu'ils
» avoient peut-être plus lieu de ſe louer
» de nous, ils s'en plaignoient davantage,
» & tâchoient de ſe conſoler mutuelle-
» ment.

» Nous apprimes enfin qu'ils revenoient.
» Ericante qui attendoit ſon fils avec im-
» patience alla au devant de lui juſqu'à
» Boen. Delphire ſe trouva indiſpoſée alors.
» Filinte la conjura d'accompagner Erican-
» te ; il joignit à ſes paroles tant de ſup-

» plications, qu'il obtint enfin ce que per-
» ſonne n'avoit pu obtenir. Mais lorſque
» Taumantes ſçut par Delphire même qu'il
» devoit cette faveur à Filinte, il en con-
» çut une plus grande jalouſie ; mais il la
» cacha avec tout l'artifice qu'il put.

» Aſphale, de ſon côté, n'étoit pas
» moins jaloux ; il obſervoit curieuſement
» toutes mes actions, & ne les interpre-
» toit guere à mon avantage. Et je ne
» ſçais comment il arriva en ce même
» temps qu'Androgene voulut me parler
» dans la chambre d'Ericante, où étoit une
» troupe de bergers & de bergeres. Je re-
» marquai qu'Aſphale nous regardoit ; &
» de peur de lui déplaire je tournai la
» tête d'un autre côté ſans vouloir dire un
» ſeul mot au berger. Dès lors il ſoupçon-
» na tout ce qu'il ne voyoit pas, & il s'i-
» magina que tout ce qu'on lui avoit man-
» dé d'Adrogene & de moi étoit veritable.

» Vous ſerez peut-être ſurpriſe, diſcrete
» bergere, qu'Aſphale & Taumantes pré-
» tendiſſent à leur retour notre affection
» toute entiere, eux à qui nous en avions
» témoigné ſi peu avant notre départ. Mais
» lorſque nous les ſçumes conſtans & fi-
» deles au milieu des beautés de la pro-
» vince des romains, nous en fumes tou-
» chées juſqu'au fonds du cœur, & nous
» leurs fimes connoître pendant leur ab-

» ſence nos vrais ſentimens : delà cette ja-
» louſie qui les preſſoit, dès que nous
» avions jetté les yeux ſur quelqu'autre
» berger. Ces tyrans vouloient nous en in-
» terdire l'uſage ; mais Delphire & moi
» nous ne crumes pas devoir nous aſſujet-
» tir de la ſorte, & nous continuâmes de vi-
» vre avec tous les bergers, ſans nous con-
» traindre ; mais de maniere auſſi à ne point
» faire naître des ſoupçons injurieux. Ils en
» furent ſi piqués, qu'après avoir aſſemblé
» leur conſeil, ils crurent devoir uſer de
» froideur, & faire ſemblant d'en aimer
» d'autres ; mais enfin ne trouvant rien qui
» nous valût à leur gré, ils ſe détermine-
» rent à l'indifference ; ils la porterent mê-
» me juſqu'à l'incivilité.

» Si quelquefois nous nous trouvions en
» des lieux où ils fuſſent obligés de nous re-
» garder, c'étoit avec une eſpece de mépris
» qu'ils nous rendoient le ſalut. On remar-
» qua bientôt des façons ſi étranges ; & ils
» furent taxés de legereté. Eux au contraire
» ils ſoutenoient qu'ils étoient toujours les
» mêmes, & qu'ils avoient pour nous les
» mêmes ſentimens qu'autrefois ; mais que
» leurs affaires les occupoient de telle ſor-
» te, qu'ils ne pouvoient employer leur
» temps à ces petits ſoins. Il eſt vrai, ô
» ſage Diane, que Delphire & moi, après en
» avoir pluſieurs fois diſcouru enſemble,

» nous

» nous primes la reſolution de nous retirer
» de tous ceux qui pouvoient leur donner
» quelque ombrage ; & pour en venir là
» d'une maniere plus honnête, nous ſaiſi-
» mes l'occaſion que vous allez entendre.

» Eleuman, & ſon épouſe aimoient à
» voir des repreſentations ; il arriva par
» hazard que Delphire avoit à dire à un
» berger, qu'il ne devoit jamais attendre
» de retour. En même temps elle appper-
» çut Filinte qui étoit près du theatre, ravi
» en admiration ; & lorſqu'elle fut venue
» à l'endroit dont je parle, au lieu de s'a-
» dreſſer au berger qui jouoit avec elle,
» elle s'adreſſa à Filinte. Filinte & Tau-
» mantes même le remarquerent à ſes re-
» gards & à ſon geſte.

» Quelques jours après que nous nous
» amuſions ſur les bords du Lignon, j'at-
» tendis qu'Aſphale, Androgene & plu-
» ſieurs autres fuſſent autour de moi, & te-
» nant une baguette à la main j'écrivis ſur
» le ſable ce mot, *j'aime*. Androgene liſoit
» ce que j'écrivois, & s'imaginant que ce
» mot le regardoit ; c'eſt à moi, dit-il en
» ſouriant, que ceci s'adreſſe. Il eſt vrai,
» repondis-je, & je vis auſſi tôt Aſphale
» qui rougiſſoit. Mais, ajoutai-je, peut-
» être n'entendez-vous pas le ſens que j'ai
» dans l'eſprit ; je veux dire que mon af-
» fection pour vous reſſemble à ces cara-

» éteres que vous voyez, & (paſſant en
» même temps le pié ſur le ſable) que
» vous ne voyez plus. Aſphale & tous ceux
» qui m'entendirent firent un éclat de rire,
» dont Androgene ne fut peut-être pas
» moins ſurpris, que de ce que je lui avois
» dit.

» Sage & diſcrete bergere, il me ſem-
» ble que ces deux actions devoient nous
» ramener nos amans, du moins s'ils mé-
» ritoient ce titre; mais voyant au contrai-
» re que c'étoit pour ainſi dire nous qui
» les recherchions, ils abuſerent de nos
» bontés, & nous firent la matiere de leurs
» chanſons. Ingrats bergers, meritions-nous
» d'être traitées ainſi! Dans notre juſte in-
» dignation, nous reſolumes de ne les plus
» voir, & pour n'être pas ſoupçonnées de
» qu'elqu'autre attachement, de nous re-
» tirer peu à peu de toute ſocieté. Mais
» admirez, ſage bergere, combien ceux là
» même ſont inconſtans, qui nous repro-
» chent de l'être.

» A peine avions nous vêcu deux lunes
» dans cette froideur, qu'ils reviennent à
» nous avec leurs ſupplications accoutu-
» mées, avec leurs importunités paſſées.
» Androgene & Filinte qui n'avoient ja-
» mais changé de maniere à notre égard,
» s'oppoſerent les premiers à leur retour;
» ils diſoient hautement que ſi l'on ne cha-

» tioit ces eſprits volages, il n'y auroit plus » de foi parmi les bergers. Nous goutâmes » cet avis, & toutes les fois qu'Aſphale, » ou Taumantes paroiſſoient devant nous, » nous leur reprochions leur inconſtance. » Eux au contraire prétendant qu'ils n'en » étoient point coupables, & que pour les » en convaincre il falloit définir la con- » ſtance, & lui aſſigner ſes limites, la diſ- » pute alla ſi loin, que nous reſolumes tous » enſemble d'aller conſulter l'oracle. Il » nous a renvoyés vers vous, belle & ſage » bergere; & c'eſt de vous que nous at- » tendons un jugement qui nous rendra no- » tre tranquillité.

Doriſée finit de la ſorte, & après avoir fait une profonde reverence, elle ſe remit à ſa place, attendant ce qu'ordonneroit la bergere Diane. Après avoir pris l'avis d'Aſtrée, d'Alexis, de Phylis, & de Silvandre, Diane ordonna que Taumantes & Aſphale expoſeroient les raiſons par leſquelles ils prétendoient refuter l'acccuſation d'inconſtance. Et Taumantes parla ainſi pour tous deux.

DISCOURS DE TAUMANTES.

» De quoi nous accuſe-t'on aujourd'hui, » belle & ſage bergere? Si l'on nous blâ- » moit de trop aimer, ſi on ſe plaignoit » que l'excès de notre amour nous rend

» inſupportables ; cette accuſation auroit
» quelque couleur ; & nous ſerions embar-
» raſſés à nous juſtifier. Mais peut-on nous
» accuſer de n'aimer pas des bergeres ſi ac-
» complies, & qu'on ne peut voir ſans
» amour ?

» Peut-on dire qu'Aſphale n'aime point,
» lui dont l'affection a triomphé d'une ſi
» longue abſence ? Eſt-il vrai-ſemblable
» que Taumantes n'aime point, lui que
» tant de rigueurs n'ont point rebuté ? lui
» dont l'éloignement n'a point diminué la
» paſſion ? O dieux, hé qui peut ſe ſouve-
» nir que Taumantes a aimé Delphire dès
» le berceau, & penſer qu'il ne l'aime plus,
» maintenant que les difficultés ſe ſont éva-
» nouies ! Cependant ces bergeres rem-
» pliſſent le ciel & la terre de leurs plain-
» tes contre nous ; elles veulent que nous
» confeſſions que nous ne les aimons point.
» L'amour n'eſt-il pas un acte de la vo-
» lonté ? Or y a-t'il quelqu'un qui puiſſe
» mieux connoître ma volonté que moi
» même ? Mais, ô dieux, tel eſt le pen-
» chant des hommes qu'ils croyent plus
» volontiers le mal que le bien ! Si nous
» leur diſions une ſeule fois, Doriſée &
» vous Delphire, ſçachez que nous ne
» vous aimons point, elles le croiroient
» incontinent. Et nous leur diſons mille
» fois : belle Delphire, Taumantes meurt

» d'amour pour vous ; belle Doriſée Aſ-
» phale vous eſt entierement acquis ; pour-
» quoi nous répondez-vous qu'il n'en eſt
» rien? Helas! ſi vous nous diſiez une ſeule
» fois que vous nous aimez, nous le croi-
» rions. Pourquoi cela ? Parce que nous
» aimons, & que notre amour nous per-
» ſuade que vous êtes vraies, & incapables
» de mentir.

» Mais comme on ſe trahit ſoi-même,
» lorſqu'on s'éloigne de la verité, ces ber-
» geres ont toujours nié que nous les ayions
» aimées ; & maintenant elles nous accu-
» ſent d'inconſtance. Si ce dernier outra-
» ge eſt veritable, nous avons du moins,
» mon cher Aſphale, de quoi les confondre ;
» car c'eſt conclure ſelon leur idée que nous
» les aimons à preſent. En ce ſens ; belles
» bergeres, nous vous accorderions que
» nous ſommes inconſtans ; mais loin d'a-
» vouer que nous ne vous ayions point
» aimées, nous ſoutenons qu'il n'y eut ja-
» mais d'amour ſi parfait que celui de Tau-
» mantes pour Delphire, & d'Aſphale
» pour Doriſée, amour qu'ils emporteront
» l'un & l'autre au tombeau.

» Nos actions, diſent-elles, ne prou-
» vent point cet amour prétendu. Mais, ô
» notre équitable juge, lorſque nos actions
» étoient toutes de feu, elles ont dit que
» nous manquions d'amour. Il a donc fallu

» recourir à une feinte indifference ; alors
» elles nous ont fait des reproches encore
» plus accablans. O dieux ! que devons
» nous faire ?

» Cependant on veut que nous fuſſions
» inconſtans ; on nous diffame comme tels ;
» & ce qui nous ſemble plus cruel, eſt que ces
» bergeres puiſſent avoir de nous une ſem-
» blable opinion, quand nous n'avons rien
» oublié pour les perſuader du contraire.
» Bien que nous leur devions ceder en tout,
» nous avons cru qu'il étoit de notre hon-
» neur de les contredire dans cette occa-
» ſion, & d'attendre le jugement d'autrui
» ſur ce different. Dans l'excès de notre
» amour, nous leur avons dit ſouvent :
» puiſque ſelon vous nous ſommes inconſ-
» tans, convenez donc que nous vous avons
» aimées, puis marquez-nous les limites
» où doit ſe tenir un amant pour ne pas
» manquer à la conſtance, afin de pronon-
» cer enſuite ſi nous ſommes coupables ou
» innocens.

» Les dieux nous envoyent vers vous ;
» puiſſent-ils vous inſpirer ! Cependant
» nous conjurons l'amour d'éclairer les ber-
» geres, & de leur faire comprendre que ſi
» nous ne leur rendons plus les petits ſoins
» que nous leur rendions autrefois, c'eſt
» que chaque âge a les actions qui lui ſont
» propres. Les fleurs conviennent au prin-
» temps, & les fruits à l'été.

» Mais peut-être, quoiqu'elles n'en di-
» ſent rien, ce qui nous fait paſſer pour
» inconſtans dans leur eſprit, c'eſt qu'elles
» nous voyent en plus grande familiarité
» avec les autres bergeres ; mais un amant
» doit-il n'avoir aucune relation qu'avec
» ce qu'il aime, & faut-il qu'il manque à
» toutes les loix de la bienſéance ?

» Au reſte la chanſon dont elles ſe plai-
» gnent doit moins les offenſer, qu'elles
» ne doivent ſe louer du ſilence dans lequel
» nous avons ſouffert ce que l'on nous man-
» doit de tous côtés à leur deſavantage.
» Que Delphire ſe ſouvienne de ce qu'elle
» a écrit à Taumantes, de Doriſée & d'An-
» drogene ; & que Doriſée ſe rappelle ce
» qu'elle a mandé à Aſphale, de Delphire
» & de Filinte. Et parce qu'elle diront
» qu'une bergere ne peut ni ne doit empê-
» cher qu'on ne l'aime, pourvu que ce ſoit
» avec reſpect ; nous vous demandons, ô
» ſage & diſcrete bergere, votre jugement
» ſur ces quatre articles.

» Si la bergere qui ſe plaît à être aimée
» & ſervie de pluſieurs, obſerve les loix
» de la conſtance. Et ſi cette pluralité d'a-
» mans leur eſt plus permiſe qu'aux ber-
» gers la pluralité des maitreſſes.

» Si les loix de la conſtance obligent un
» amant, dès qu'il s'eſt déclaré tel, à fuir
» toutes les autres bergeres ; quels ſont en-

» fin les termes de cette conſtance ſi recla-
» mée de tous, & ſi ignorée ? En conſe-
» quence, vous jugerez ſi les deux amans
» ſont coupables, ou plus tôt vous ordon-
» nerez qu'ils ſoient traités de leurs ber-
» geres comme ils le meritent.

Après que Taumantes eut fini, Diane ordonna à Delphire de lui répondre, ſi elle avoit quelque choſe à dire de nouveau; & Delphire prenant auſſi tôt la parole, elle pourſuivit en ſes termes :

REPONSE DE DELPHIRE A TAUMANTES.

» Aſphale & Taumantes pour perſua-
» der qu'ils nous aiment, diſent qu'ils le
» ſçavent, & que perſonne ne peut être
» mieux inſtruit de leur volonté qu'eux
» mêmes. Mais, ô notre juge, qui peut
» douter que d'autres ne le ſçachent mieux?
» Y a-t'il quelqu'un qui puiſſe bien juger,
» s'il eſt préoccupé de quelque paſſion?
» Or ces bergers ſont emportés par leur
» paſſion; mais nous deſinterreſſées en ce
» qui les concerne, nous pouvons juger
» ſeurement. Ceux qui verront Adraſte ne
» jugeront-ils pas mieux de ſa folie que
» lui même?

» Mais, ô dieux, s'écrient-ils, que l'on
» eſt bien plus porté à croire le mal que
» le bien? Pour nous, nous croyons, ou
» nous ne croyons pas, ſelon que nous de-

vons

» vons croire, ou ne croire pas. Nous » avouons même que ſi vous nous diſiez » que vous ne nous aimez point, nous le » croirions ſans doute, parce que l'on croit » volontiers ce qu'on deſire ; & que nous » ſçavons par notre propre experience que » vous ignorez ce que c'eſt qu'aimer. Lorſ- » que vous nous dites que vous nous aimez, » nous n'en croyons rien, parce que les » hommes ſont faux, & que vos actions » démentent vos paroles. Ainſi reglons- » nous notre créance par la raiſon même.

» Admirez maintenant l'oſtentation avec » laquelle ils diſent : Notre amour fait que » nous vous croyons veritables. Hé, Tau- » mantes, que ne croyez-vous donc que » je n'aime point Filinte, ni Doriſée An- » drogene, puiſque nous vous l'avons tant » de fois repeté ? Mais je n'aurois jamais » fait, ſi j'inſiſtois ſur toutes leurs contra- » dictions.

» Il faut, ajoutent-ils, que ſi autre- » fois nous ne vous aimions pas, nous » vous aimions maintenant, puiſque vous » nous accuſez d'inconſtance. Berger, ſi » nous parlions d'amour, vous auriez peut- » être quelque raiſon ; mais nous parlons » uniquement de vos procedés, & ces pro- » cedés prouvent votre inconſtance. Vous » avouez vous même qu'après avoir paru » tout de feu, vous avez cru devoir re-

» courir à l'indifference ; mais ces feux
» ſont imaginaires. Et ne trouvez point
» étrange, ſi lorſque vous avez feint de
» nous aimer, nous avons refuſé de croire
» que vous nous aimaſſiez. Pouvions nous
» croire ce que vos actions démentoient
» tous les jours ?

» Nous n'avons jamais rien tant deſiré, dit
» Taumantes, que de vous perſuader notre
» amour. Je l'avoue, bergere ; mais per-
» ſuader ſeulement, & non pas aimer.

» Mais, ajoutent-ils, ſi nos actions ne
» ſont plus les mêmes, chaque âge a les
» ſoins qui lui ſont propres. O le beau pré-
» texte pour couvrir leur changement ! O
» dieux qu'ils ſont occupés maintenant ;
» n'eſt-ce pas ſur eux que roule tout le
» poids de leurs affaires, & de celles du ha-
» meau ? Nous vous paſſons que vous ne
» pouvez plus nous donner ces petits ſoins
» que vous nous donniez autrefois ; mais
» le temps que vous perdez auprès des au-
» tres bergeres, qui vous empêche de l'em-
» ployer auprès de nous ? L'amour deman-
» de les hommes tout entiers ; ſi vous avez
» tant d'affaires, laiſſez-là l'amour.

» Les fleurs, dites-vous, conviennent
» au printemps, & les fruits à l'été ? O,
» Taumantes, que tu es ignorant en amour !
» Dans les vergers d'amour tous les arbres
» portent en même temps & la fleur, & le

» fruit ; delà vient que l'on a choiſi l'o-
» ranger pour en être le ſymbole. Les fleurs
» d'amour ſont ſes fruits ; & ſes fruits ſont
» des fleurs.

» Vous ſentez, ô notre équitable juge,
» combien ils ſont ignorans en amour ; il
» n'eſt donc pas étonnant qu'ils vous de-
» mandent ce que c'eſt que conſtance. Or
» s'ils ne le ſçavent pas, ils ſont conſtans
» par hazard, (ſi pourtant, comme ils le
» prétendent, il ont pratiqué cette vertu à
» notre égard.)

» Ils propoſent enfin quatre doutes ; par
» le premier ils nous accuſent d'inconſtan-
» ce ; par le ſecond, ils prétendent excu-
» ſer la leur, & par les deux derniers, ils
» veulent s'inſtruire de ce qu'ils igno-
» rent. Nous pourrions leur répondre ; mais
» ils ſe ſont adreſſés à vous, ſage & diſ-
» crete bergere, & nous ne devons pas
» vous prévenir.

» Maintenant, nous vous demandons,
» en vertu du pouvoir que l'oracle vous a
» donné, & pour les punir de leur feinte,
» qu'il leur ſoit défendu de porter deſor-
» mais le nom d'amans, & de ſe ſouvenir de
» Doriſée, ni de Delphire.

Diane commençoit à prendre les voix, lorſqu'Androgene & Filinte ſe leverent, ſuppliant d'être entendus, parce qu'ils n'é-
» toient pas les moins interreſſés dans cette

affaire. Alors Diane reprenant ſa place, ordonna à Filinte de parler pour tous deux; & lorſqu'on eut fait ſilence, il commença de la ſorte.

DISCOURS DE FILINTE.

» Si ceux qui aiment bien, s'expriment » preſque toujours mal en parlant de leur » amour, il ne paroîtra pas étrange, ô no- » tre juge, qu'en parlant de l'amour que » j'ai pour Delphire, & de celui qu'Andro- » gene a pour Doriſée, mes expreſſions ne » ſoient pas heureuſes.

» Pour moi j'ai commencé d'aimer Del- » phire, avant que Taumantes l'eut, pour » ainſi dire vue; & Androgene a ſervi Do- » riſée, lorſqu'Aſphale montroit par ſon » inconſtance qu'il ſe laſſoit de la ſervir. » J'avoue que le dépit m'a quelquefois re- » volté contre les rigueurs de Delphire; » mais je n'ai jamais fait aucune action qui » ne marquât un amour extrême. Et ſi An- » drogene, malgré la préference que Dori- » ſée donnoit à ſon rival, n'a point ceſſé » de lui être fidele, quelle autre preuve » pourroit-on exiger de ſon amour? Se- » rons-nous les ſeuls dont les ſervices ne » ſoient point recompenſés? Amour ſera- » t'il ingrat pour nous ſeuls qui lui ſommes » ſi fideles?

» Mais, bergers, quelle eſt votre pré-

» ſomption ? Vous demandez à être aimés
» des bergeres, vous prétendez des faveurs
» que vous avez dédaignées avec tant d'in-
» gratitude ; vous oſez conſulter l'oracle,
» & vous preſenter devant un juge pour lui
» demander juſtice ? Hé que pouvez-vous
» eſperer, que d'être bannis de l'empire d'a-
» mour, ou plus tôt que d'être condamnés
» aux ſupplices que merite la plus lâche in-
» gratitude ? Les voilà, ô notre juge, ces
» fideles amans, qui après mille faveurs
» reçues abandonnent, mépriſent, outra-
» gent même par des chanſons celles qu'ils
» devoient adorer. Infideles amans, laiſſez
» Androgene & Filinte demander les re-
» compenſes, ſi pourtant ceux qui rem-
» pliſſent leurs devoirs en meritent. Nous
» avons toujours ſervi avec amour, avec
» perſeverance ; & nous vous défions de
» nous reprocher la moindre faute. Je ne
» veux d'autre juge que Delphire elle-
» même ; & jamais je n'appellerai de ſon
» jugement, pourvu qu'elle me permette
» de l'aimer & de la ſervir. Enfin Androge-
» ne & moi, nous proteſtons ici que ſi Tau-
» mantes & Aſphale ne ſont pas chatiés
» pour leurs infidelités ; & ſi au contraire
» Filinte & Androgene ne reçoivent le ſa-
» laire de leur affection, il ne faut plus eſpe-
» rer dans l'empire d'amour, ni eſperer des
» recompenſes, ni craindre des châtimens.

Après qu'il eut fini, Aſphale & Doriſée voulurent reprendre la parole pour lui répondre ; mais Diane leur fit ſigne de ſe remettre à leur place, parce que l'affaire étoit aſſés éclaircie. Puis ayant pris les voix, elle prononça ce jugement :

JUGEMENT DE DIANE

» Dans ce differend mis devant nous entre Delphire & Doriſée d'une part, Taumantes & Aſphale d'une autre part, & Filinte & Androgene d'une autre, on voit » les diverſes ſortes de diſſenſions qui naiſſent de la jalouſie : entre Taumantes & » Aſphale envers Delphire & Doriſée, ces » diſſenſions trop long temps nourries, & » qui ſont le fruit d'une jalouſie opiniâtre, » entre Filinte & Delphire, ces petites diſſenſions qui donnent des forces à l'amour, » & dans Androgene, une patience qui ſeroit ſuſpecte, ſans la perſeverance dont » elle eſt accompagnée. Toutes ces choſes » murement conſiderées par nous que l'oracle en a chargées, nous déclarons qu'Aſphale & Taumantes ont peché contre l'amour ; que Filinte & Androgene en ont » exactement obſervé les loix. En conſequence nous ordonnons, que les ſervices, » que les ſoins d'Aſphale & de Taumantes ſoient regardés comme non avenus, » & que ceux de Filinte & d'Androgene

» leur ſeront comptés. Ordonnons néan-
» moins que ſi Aſphale & Taumantes veu-
» lent ſervir de nouveau Delphire & Do-
» riſée, elles ſeront obligées de les rece-
» voir comme de nouveaux amans. Et paſ-
» ſant outre aux demandes de ces bergers,
» nous diſons à la premiere, que ſans bleſ-
» ſer la conſtance, une bergere peut ſouf-
» frir les ſervices de pluſieurs. A la ſeconde,
» que cette pluralité de ſerviteurs ne peut
» autoriſer un amant à ſervir pluſieurs mai-
» treſſes, à moins qu'elles ne fuſſent auſſi
» ſimplement ſouffertes: ce qui n'eſt pas
» vraiſemblable. A la troiſiéme, que l'a-
» mant & la maitreſſe doivent vivre avec
» tous; & à la derniére, que celui-là paſſe
» les limites de la conſtance qui fait une
» choſe dont il s'offenſeroit, ſi la perſonne
» qu'il aime en faiſoit autant.

» Et enfin qu'à l'avenir ces bergers du
» Lignon ne ſoient plus ſi ignorans, nous
» voulons & ordonnons que ces deman-
» des ſoient écrites par Silvandre avec les
» réponſes, au bas des tables des loix d'a-
» mour, avec l'avis de tous ceux qui vou-
» dront y ſouſcrire, afin qu'on les voye à
» jamais ces demandes & ces réponſes dans
» le temple de la déeſſe Aſtrée.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE SEPTIE'ME.

TAndis que les choſes ſe paſſoient ainſi ſur les rives du Lignon ; Dorinde, & ceux qui l'avoient accompagnée à Marcilli, furent conduits dans leurs chambres, dès qu'ils eurent ſoupé, parce qu'ils étoient fatigués du chemin, & que l'heure du ſommeil étoit venue. Avant que de ſe ſéparer, ils convinrent que Périandre & Mérindor iroient le lendemain trouver le grand Adamas, pour le ſupplier de les preſenter à la nymphe ; après quoi, ſi elle l'agréoit, Dorinde lui expliqueroit le ſujet de ſon voyage.

Dorinde, Florice, Palinice, & Circène

Guélard Sc.

voulurent être enſemble. Dorinde à qui ſes inquietudes ne laiſſoient aucun repos, éveilla de bonne heure ſes compagnes, & s'étant fait mille petites demandes, Florice reprit la parole, & dit : » Mais, » Dorinde, pourquoi le roi Gondebaut » veut-il vous avoir entre ſes mains ? ô » Florice, répondit-elle en ſoupirant, j'a- » vois déja commencé à vous en dire » quelque choſe, lorſque j'ai été inter- » rompue par les gens de Gondebaut ; » mais convaincue de la néceſſité qu'il y a » que vous le ſçachiez, afin de me don- » ner vos ſages conſeils dans une affaire » ſi délicate : & l'occaſion ne pouvant » être plus favorable, je vais ſatisfaire » votre curioſité. » En même temps elle reprit en ces termes :

HISTOIRE DE DORINDE, DU ROI Gondebaut, & du Prince Sigiſmond.

» Vous ſçavez, mes compagnes, que » Gondebaut eut trois freres, dont il ne lui » reſte plus que Godegeſile qui eſt le plus » jeune. Chilperic l'aîné de tous laiſſa deux » filles. L'aînée fut renfermée par ordre du » roi parmi les veſtales. Pour l'autre nom- » mée Clotilde, elle ſçut tellement plaire » au roi, qu'elle ne lui étoit pas moins » chere que Sigiſmond ſon propre fils.

» Or le roi Gondebaut après bien des

» conquêtes, crut devoir faire éclater ſa
» grandeur par les exercices de la paix.
» Il choiſit à ce deſſein la ville de Lyon.
» Il y fit proclamer un tinel durant les
» bacchanales; & comme il n'y avoit point
» de dame à la cour, la reine, & Amal-
» berge épouſe de Sigiſmond étant mor-
» tes, il manda Clotilde, qui depuis la
» mort de ſon pere étoit nourrie à Vienne.
» Dès que Clotilde fut arrivée, & qu'on
» lui eut fait ſa maiſon, la cour parut beau-
» coup plus belle. Le roi mit à ſon ſervi-
» ce douze filles des principaux Seigneurs,
» choiſies entre les plus belles de ſes états.
» Je fus de ce nombre à cauſe de ma
» naiſſance, ou plus tôt la fortune me choi-
» ſit pour me mettre plus en butte à ſes
» traits.

» Alors je me croyois délivrée de Pé-
» riandre par ſa légereté, de Bellimart par
» ſa tromperie, de Mérindor par ſon in-
» fidélité; mais lorſque j'eus repris mon
» premier éclat, Périandre revint à moi,
» & me tint les mêmes diſcours qu'autre-
» fois. D'un autre côté Alderine venant
» à mourir laiſſa Bellimart maître d'un
» nouveau choix; il manquoit pour com-
» ble à ma miſere, que Mérindor les imi-
» tât. Quelques mois après il arrive avec
» un viſage riant, me tend les bras, & feint
» de s'étonner que je ne le traite plus com-

» me auparavant. Il ſe plaint par tout de » mes caprices & de mon inconſtance. J'a- » voue que je reſſentis plus vivement l'ou- » trage de Mérindor, parce que j'avois » plus d'inclination pour lui.

» Or, durant les bacchanales, il arriva » que le roi, après avoir donné à la prin- » ceſſe Clotilde & aux dames le plaiſir » de divers ſpectacles, Clotilde alla ſe » promener dans les beaux jardins de l'A- » thenée, où ſe joignent le Rhône & l'A- » rar. Les arbres ſe reſſentoient encore de » la rigueur de l'hiver; mais on y avoit » mis une ſi grande quantité d'orangers, » qu'il ſembloit que l'été eût pris la place » du printemps. Ce fut en ce temps-là, & » dans ce même lieu que Périandre, Belli- » mart, & Mérindor prirent la réſolution » de recommencer leurs importunités, & » vinrent comme par gageure me retrou- » ver dans le même ordre qu'ils m'avoient » trompée. Ainſi Périandre fut le premier » qui me parla en ces termes.

» Voici, belle Dorinde, un jour de » triomphe pour vous; quelque part que » vous jettiez les yeux, vous ne voyez rien » qui ne cede à votre beauté. Je le regar- » dai froidement, & ſans lui répondre, je » tournai la tête, & je continuai de me pro- » mener avec mes compagnes. Mais me » retenant par ma robe, comment, dit-il,

» vous ne me répondez point ? Est-ce
» à moi que vous parlez, répondis-je
» dédaigneusement ? Il me semble, ajouta-
» t'il, que je vous ai nommée par votre
» nom, & que je vous ai appellée belle Do-
» rinde. Belle Dorinde, repliquai-je, ne
» sçavez-vous pas qu'elle est morte de la
» petite verole. Il eut beau dire que depuis
» elle étoit ressuscitée, je ne daignai plus
» tourner la tête de son côté.

» Alors Bellimart s'approcha de moi ;
» & voulut me prendre sous les bras ; mais
» faignant de ne l'avoir point encore ap-
» perçu, & le regardant ferme, je lui dis :
» Seigneur Bellimart, Alderine que vous
» cherchez n'est pas ici. Elle n'est plus, ré-
» pondit-il, ni pour vous, ni pour moi.
» Quoiqu'elle ne soit plus pour moi, ajou-
» tai-je, croyez que je ne m'exposerai ja-
» mais à être l'Alderine de quelqu'autre
» Dorinde.

» A ce mot, Bellimart me quitta aussi
» confus que Periandre ; & Mérindor, ce-
» lui de tous contre lequel j'étois le plus
» irritée, se presenta incontinent. Madame,
» me dit-il, après m'avoir saluée, je benis
» le ciel qui me permet enfin de vous as-
» surer que je vous suis absolument acquis.
» Mérindor, lui dis-je, est-ce là l'instruc-
» tion que vous aviez donnée à votre fre-
» re, quand vous me l'envoyâtes ? Lors-

» que j'ai ſouhaité ce bonheur à mon frere,
» reprit-il incontinent, je ne pouvois vous
» rendre une plus grande preuve de mon
» amour ; mais aujourd'hui que je ſuis li-
» bre, je vous parle pour ce Mérindor qui
» vous a toujours aimée, & qui vous ai-
» mera juſqu'au dernier ſoupir. Dorinde,
» interrompis-je, n'eſt point ingrate : ſi
» j'avois une ſœur, je lui conſeillerois
» peut-être de vous écouter ; mais ne pen-
» ſez plus à moi ; certainement notre ma-
» riage n'eſt point fait dans le ciel.

» Je me tournai alors vers mes compa-
» gnes, & je ne voulus plus ni leur parler,
» ni les entendre. Pluſieurs chevaliers en-
» tendirent leurs diſcours & mes répon-
» ſes ; & quelques-uns d'entr'eux ne man-
» querent pas d'en régaler le roi. Or, telle
» étoit ma deſtinée, il arriva qu'entendant
» toujours parler de la paſſion de ces trois
» amans il conçut pour moi quelque bonne
» opinion ; & par malheur je m'en apper-
» çus trop tard ?

» Les rois ſont ſans ceſſe examinés ; &
» toutes leurs actions ſont éclairées ; le
» prince le ſçavoit par expérience. Il eſ-
» ſaya de remedier à cet inconvenient,
» ſans quoi il n'ignoroit pas que ma fa-
» mille, & la princeſſe Clotilde même au-
» roient lieu de ſe plaindre : il forma donc
» la réſolution d'uſer de tant de prudence,

» qu'il pût tromper les plus clairvoyans.
» Il fut quelques jours dans un étrange
» embarras ; il ne ſçavoit comment ſe dé-
» clarer, & ma jeuneſſe lui faiſoit craindre
» que je manquaſſe de diſcretion. Un ſoir
» enfin que l'on danſoit, & que ſuivant
» la coutume on dérobe celle qui danſe,
» il s'approche de moi à ſon tour, & me
» dit en me touchant la main : J'aimerois
» mieux avoir enlevé le tréſor que je tiens,
» que d'avoir conquis toutes les gaules. Et
» ſans attendre ma réponſe, il me quitta ;
» cependant il m'épia, & croyant pou-
» voir compter ſur ma diſcretion ; un jour
» que nous étions dans les jardins de l'A-
» thenée, il vint y voir la princeſſe Clo-
» tilde qui ſe promenoit, j'étois ſeule près
» de la porte, eſſayant de cueillir à un arbre
» une fleur qui m'avoit frapée ; & comme
» je n'y pouvois atteindre, il s'arrêta, la
» cueillit, puis me la donnant : Belle Do-
» rinde, dit-il, recevez cette fleur pour
» gage de ma tendreſſe ; & tout de ſuite
» il alla trouver la princeſſe qui déja venoit
» au devant de lui.

» Cette ſeconde déclaration devoit m'ou-
» vrir les yeux, je l'avoue ; mais je n'ima-
» ginai pas que le prince ſongeât à moi, &
» je ne m'ouvris pourtant à qui que ce ſoit.
» C'eſt ce qui détermina le roi à s'expli-
» quer plus clairement. Quelque jours

» après, Clotilde, à qui j'avois ſçu plaire,
» ſe préparant à danſer ſous des habits de
» nymphe, il feignit d'avoir quelque cu-
» rioſité de la voir s'habiller. Il nous paſſa
» enſuite toutes en revue, & lorſqu'il fut
» près de moi, il me dit tout bas : Dorinde,
» vous êtes ſi belle, qu'on ne pourroit ſans
» nuire à votre beauté, y rien changer,
» ni rien ajouter. Si vous êtes ainſi diſcrete
» à l'avenir, continua-t'il, je vous rendrai
» la plus grande & la plus heureuſe de vo-
» tre race. Et s'approchant encore plus, il
» me mit un billet dans le ſein.

» Je rougis tellement alors, que ſi mes
» compagnes avoient été moins occupées,
» elles auroient remarqué mon embarras.
» Depuis ce jour, je compris le deſſein du
» roi, & je me trouvai dans la ſituation du
» monde la plus délicate. Si je me cachois
» à Clotilde, je croyois commettre un
» crime ; & ſi je l'informois de ce qui ſe
» paſſoit, je ſentois bien que je m'atti-
» rerois l'indignation du prince. D'un au-
» autre côté je venois d'éprouver com-
» bien les hommes ſont trompeurs, & je
» devois m'en défier. D'ailleurs, me diſois-
» je à moi même, quel but ſe propoſe le
» roi, ſi ce n'eſt de ruiner ma réputation ?
» Cette conſideration me frapa, & dès
» l'heure même je penſai remettre à la
» princeſſe le billet que Gondebaut m'a-

» voit jetté dans le ſein. Mais je crus de-
» voir attendre que les bacchanales fuſſent
» paſſées.

» Cependant la paſſion du roi s'iritoit
» de jour en jour, & mon ſilence lui ayant
» fait eſperer quelque retour de ma part,
» il ſongeoit uniquement à la conduite
» qu'il devoit tenir. Enfin, lorſqu'il ſe fut
» retiré, il appella un jeune homme, en
» qui il avoit une extrême confiance; il
» lui découvrit la paſſion qu'il avoit pour
» moi, & lui impoſant un ſilence parfait,
» il lui ordonna de chercher les moyens de
» le ſatisfaire. Le jeune homme qui avoit
» déja vû le roi ſi paſſionné pour Chriſeide
» ne fut point ſurpris de ce nouvel amour;
» il lui repréſenta ſeulement qu'ayant été
» recherchée de pluſieurs, & trompée par
» tous, il ſeroit difficile de me perſuader.
» Le roi lui répondit qu'il s'étoit déja ex-
» pliqué, & qu'il ne s'agiſſoit plus que de
» pratiquer quelqu'un en qui je puſſe
» prendre confiance, afin qu'il pût par ce
» moyen me faire entendre mieux ſes ſen-
» timens. Ne ſeroit-il point à propos,
» ajouta-t'il, de nous ſervir de Périan-
» dre, de Bellimart, ou de Merindor? il
» leur eſt permis de l'entretenir autant
» qu'ils veulent, & quoiqu'ils en ſoient
» amoureux, je ne crains pas qu'ils me
» déſobéiſſent.

» Ardilan

» Ardilan (tel étoit ſon nom) après y » avoir penſé quelque temps, répondit en- » fin : Seigneur, je ne crois pas que vous » deviez employer aucun de ces chevaliers; » ils ont déja trompé Dorinde; elle ne s'y » fiera point; elle les hait. Je crois encore » que vous ne devez plus lui parler en pu- » blic; ſi ſes compagnes venoient à remar- » quer votre amour, elles ne manque- » roient pas de faire quelqu'éclat, ne fût- » ce que par jalouſie. Enfin, il eſt néceſ- » ſaire de gagner quelqu'un, & je ne trou- » ve perſonne de plus propre à votre deſ- » ſein que quelqu'une de ſes filles. Il fau- » dra d'abord éblouir celle-ci par des pre- » ſens; je tâcherai enſuite de lui perſuader » que je l'aime, & que je veux l'épouſer, » & par là je m'inſinuerai aiſément dans » ſon eſprit.

» Le roi gouta cet avis; & le lendemain » Ardilan chercha les moyens de parler à » Darinée, c'eſt ainſi que s'appelloit celle » de mes filles que j'aimois le plus. A la » faveur des bacchanales il trouva bientôt » l'occaſion qu'il cherchoit; & le ſoir mê- » me ſe déguiſant en fille avec quelques » amis, il apporta ce qu'ils nomment le » momon dans la maiſon de mon pere, » où il ſçavoit que Darinée ſoupoit. Tandis » que les compagnons d'Ardilan jouoient » contre pluſieurs chevaliers, celui-ci cher-

» cha Darinée ; il la trouva qui danſoit
» dans une autre ſale avec pluſieurs filles ;
» il lui prit la main, & comme il danſa
» fort bien, Darinée le conſidera long
» temps, pour tâcher de le reconnoître.
» La danſe finie, il s'aſſit auprès d'elle,
» & lui baiſant la main : Eſt-il poſſible,
» lui dit-il, que vous ne connoiſſiez pas
» la perſonne du monde qui vous aime le
» plus ? Je ſuis Ardilan, qui depuis que
» votre maitreſſe a paru à la cour, a con-
» çu pour vous la plus violente paſſion.
» Darinée le croyant ſincere, après tous
» les ſermens qu'il lui avoit faits, conſen-
» tit qu'il la ſervît. Et pour l'intereſſer da-
» vantage, il lui mit au doigt une bague
» de prix. Elle l'accepta, à condition néan-
» moins que je le trouverois bon. Com-
» ment, reprit auſſitôt cet homme artifi-
» cieux, ſeriez-vous aſſés ſimple pour lui
» parler de choſes ſemblables ? Ma fille,
» continua-t'il, ſi vous voulez que nous
» paſſions enſemble le reſte de nos jours,
» comme je le deſire avec paſſion, n'en
» dites rien à perſonne, que vous ne ſoyiez
» bien déterminée. Mais, dit Darinée, ſi
» ma maitreſſe vient à le ſçavoir par quel-
» qu'autre, n'auroit-elle pas lieu de ſe
» plaindre de moi ? Ah Darinée, croyez-
» moi, repliqua-t'il, outre qu'elle n'en
» ſçaura rien, elle a plus beſoin de vous

» conſulter, que vous n'avez beſoin de
» prendre ſes avis ; ſi elle avoit été auſſi
» ſage que vous, elle ſe ſeroit épargné
» tous les déplaiſirs dont vous parliez tan-
» tôt ; mais pourvû qu'elle veuille vous
» croire nous pouvons encore y remé-
» dier. Mais je crains, ajouta-t'il, qu'on
» ne nous obſerve ; une autrefois nous en
» parlerons plus au long. A ces mots, il la
» laiſſe ſeule ſans attendre ſa réponſe.

» Cependant quelques jours après cet
» entretien, je me repreſentai le danger
» qu'il y avoit à garder le billet du roi, &
» après bien des incertitudes je réſolus de
» le porter à Clotilde, & de lui demander
» le ſecret. Clotilde, me diſois-je à moi
» même, Clotilde m'honore de ſes bontés ;
» elle ne fera rien qui me ſoit nuiſible.
» D'ailleurs quand le roi viendroit à le
» ſçavoir, il m'eſtimera d'avoir fait ce
» que mon devoir exigeoit de moi. Je vais
» donc chés Clotilde ; comme elle m'ai-
» moit plus que mes compagnes, elle vint
» à moi dès qu'elle m'apperçut. Et me ti-
» rant dans l'embraſure d'une fenêtre,
» elle me raconta tout ce qu'elle avoit fait
» depuis que je ne l'avois vue. Puis elle me
» fit à ſon tour mille queſtions. Après lui
» avoir répondu en peu de mots : Madame,
» ajoutai-je, permettez-moi de vous en-

» tretenir ſans témoins d'une affaire plus
» importante.

» Auſſitôt elle paſſa dans ſon cabinet où
» je la ſuivis. Alors je lui montrai le bil-
» let du roi, & je lui rendis avec tant de
» franchiſe tous les diſcours de ce prince,
» qu'elle connut bien que je n'étois en au-
» cune façon coupable ; mais ce qui ache-
» va de la convaincre de mon innocence,
» fut que la lettre étoit encore cachetée.
» Clotilde l'ouvrit elle-même, & y trouva
» ces mots.

LE ROI GONDEBAUT A DORINDE.

Votre beauté vous a déja attiré tant d'adorateurs, que vous ne ſerez pas ſurpriſe que l'on vous aime ; cependant vous le ſerez peut-être, lorſque vous ſçaurez que celui que vous avez vaincu a été juſqu'ici invincible. Belle Dorinde, me refuſerez-vous la victoire que je ſouhaite avec le plus d'ardeur, vous à qui j'offre avec mon ſceptre & ma couronne tous mes lauriers, & tous mes triomphes.

» Princeſſe, lui dis-je alors, daignez
» m'honorer de vos conſeils. Clotilde gar-
» da quelque temps le ſilence, puis me de-
» manda la nuit pour ſonger ſérieuſement
» à une affaire auſſi délicate. Et le lende-
» main trouvant le Prince Sigiſmond pour
» qui elle avoit une inclination naturelle,
» elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé,

» & lui montra la lettre du roi. Mais qu'il
» eſt dangereux de communiquer aux jeu-
» nes hommes de ſemblables ſecrets ! Si-
» giſmond qui n'avoit jamais fixé les yeux
» ſur moi, comme ſi l'amour du roi eût
» dû allumer le ſien, ſongea dans ce
» moment à me plaire. Il réſolut d'abord
» de cacher ſa paſſion à Clotilde, perſua-
» dé qu'elle l'en détourneroit auſſi bien
» que moi. Et pour mieux feindre, il ſe
» met à blâmer le choix du roi, ajoutant
» que j'étois la fille de la cour pour qui
» il ſe ſentiroit moins de goût. Puis reve-
» nant à Gondebaut : Princeſſe, dit-il, je
» crois qu'il faut prévenir les ſuites de
» cette paſſion ; quoique Dorinde en ait
» uſé juſqu'ici comme elle le devoit, il eſt
» à craindre que la perſéverance du roi ne
» lui faſſe changer de réſolution. Une pla-
» ce réſiſte aux premiers efforts, qui ſe rend
» ſi les attaques ſont continuées ; d'ailleurs
» l'amour eſt contagieux : Prince, répon-
» dit Clotilde, voilà ce que j'ignore ; c'eſt
» pour cela que j'ai ſouhaité d'avoir votre
» avis.

» Je prévois, répondit le prince, que
» vu l'humeur du roi, cette paſſion pour-
» roit avoir des ſuites facheuſes ; il faut
» donc que vous vous oppoſiez aux pro-
» grès qu'elle pourroit faire ; & ſi vos ef-
» forts ſont inutiles, le temps & les occa-

» sions nous offriront des remedes plus
» puissans. Mais sur tout prenez garde que
» Dorinde ne se trompe elle-même, ou
» qu'elle ne vous trompe; l'amour est si
» rusé, qu'il s'empare souvent d'un cœur,
» sans qu'il s'en apperçoive; & si ce mal-
» heur arrivoit, ah, princesse, que vous
» travailleriez long temps envain! Je
» compte trop sur la sagesse de Dorinde,
» répondit la princesse, pour craindre qu'el-
» le manque jamais à ce qu'elle me doit,
» & à ce qu'elle se doit à elle-même.

» La princesse me dit ensuite qu'elle
» avois fait ses réflexions sur ce que je lui
» avois dit, & qu'il falloit que dans cette
» occasion je montrasse du courage & de
» la prudence: mon courage pour éviter
» tout ce qui pourroit nuire à ma réputa-
» tion; & ma prudence, pour ne point
» offenser le roi. Tout amour, ajouta-t'el-
» le, est de cette nature que l'on en triom-
» phe plus facilement par la fuite que par
» la résistance; mais plus encore l'amour
» des rois; je vous conseille donc de fuir
» toutes les occasions où le roi pourroit
» vous parler; & si par hazard il s'en trou-
» ve quelqu'une, feignez de ne rien en-
» tendre à ce qu'il vous dira. Sur tout qu'il
» ne se passe rien dont je ne sois avertie;
» & comptez que je ne vous abandonerai
» point, tant que vous en userez de la sorte.

» Je remerciai la princeſſe des ſages conſeils » qu'elle avoit la bonté de me donner, & » je confirmai les ſermens que j'ai faits de » me conformer en tout à ſa volonté.

» Le roi demeura quelques jours ſans » me parler ; ſoit qu'il attendît l'effet de » ſa lettre, ſoit que mon attention à l'é- » viter lui en dérobât les occaſions. Mais » Ardilan qui voyoit Darinée preſque tous » les matins, lorſqu'elle alloit au temple, » l'avoit entierement gagnée par ſes belles » paroles, & par ſes preſens.

» Clotilde qui ſe plaiſoit infiniment à la » chaſſe, alloit ſouvent dans la forêt d'E- » rieu. Nous l'y ſuivions avec des habits » ſuperbes. Les étoffes étoient d'or & d'ar- » gent, les écharpes en broderie ; & nos » chapeaux étoient ornés de cordons de » pierreries. Nous marchions enſembles » ou ſéparées, pourvu que nous fuſſions » toujours ſous les yeux de notre gouver- » nante ; & ſi quelque chevalier vouloit » nous entretenir, il le pouvoit en che- » min. Un jour Merindor ſe trouva près » de moi, continuant toujours ſes impor- » tunités ordinaires. Après que nous eû- » mes paſſé le pont du Rhône, Gondebaut » qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi, ap- » pella Ardilan, & lui ordonna d'enclouer » mon cheval, auſſi tôt que j'en ſerois deſ- » cendue pour voir les combats des che- » valiers & des fauves.

» Or, ce même jour, après que pluſieurs » chevaliers eurent montré leur courage » & leur adreſſe ; le roi qui avoit le deſſein » que vous ſçaurez, leur commanda à tous » de monter à cheval, & faiſant abattre » les toiles du côté de la plaine, il contrai- » gnit un ſanglier monſtrueux de ſortir ; » & les dames, & les chevaliers ſe mirent » incontinent à ſuivre les veneurs. Merin- » dor me mit à cheval, puis il alla rendre » ce même devoir à ma compagne. Pour » moi qui voyois déja Clotilde bien éloi- » gnée, je pouſſai mon cheval. Malgré le » clou qu'Ardilan lui avoit mis dans le pié, » il ne laiſſa pas de galoper d'abord ; mais » dès que je fus obligée d'aller le pas, à » peine pouvoit-il toucher la terre ; ainſi » Merindor & ma compagne nous attei- » gnirent bientôt, & nous ne pûmes join- » dre Clotilde.

» Le roi qui s'étoit arrêté exprès arriva » dans le moment ; & comme s'il avoit » ignoré ce qu'avoit mon cheval, il me » demanda comment il s'étoit bleſſé. Je » lui répondis que je ne pouvois le com- » prendre, mais que s'il continuoit de mar- » cher ainſi, je ferois peu de chemin en » beaucoup de temps. Il feignit de conſi- » derer s'il n'y avoit point là de cheval que » je puſſe monter ; mais ils ſe trouverent » ou trop vicieux, ou trop incommodes ;

» Merindor

» Merindor ſeul reſtoit, & quoiqu'il ſe » fût éloigné par reſpect, il ne ceſſoit de » nous obſerver. Le roi lui ordonna de » courir après Clotilde, & d'avertir no- » tre gouvernante que je ne pouvois join- » dre, afin qu'elle m'envoyât un autre » cheval, ou qu'elle vint me tenir com- » pagnie. Un chevalier de la ſuite du roi » entretenoit ma compagne ; cependant le » roi me demanda ce que je répondrois à » ſa lettre.

Dès que j'eus vu le roi, je m'attendis à » être attaquée ; & réſolue a renvoyer la » réponſe à un autre temps : Seigneur, lui » dis-je avec un viſage riant, je vous de- » mande quinze jours, & je vous ſupplie » avec la derniere inſtance de me les ac- » corder ; vous ſçaurez alors les motifs de » ce delai. Tout inutile qu'il me paroît, » repartit le roi, je veux bien attendre. » Mais promettez-moi, belle Dorinde, » qu'en ce temps là vous me ferez répon- » ſe. Seigneur, lui repliquai-je, je le pro- » mets, & je le jure. En même temps il me » raconta que c'étoit lui qui avoit fait en- » clouer mon cheval pour avoir occaſion » de m'entretenir ; & me dit de juger par » ce ſtratagême de l'excès de ſa tendreſſe. » Et comme je ne lui parlois que du mal- » heureux cheval qui me faiſoit compaſ- » ſion, il ordonna qu'on arrachât le clou

» Oui ſans doute, repliqua-t'il, ſi elle ſçait » uſer de ſa fortune. Mais je crains qu'elle » ne ſoit mal conſeillée, & qu'au lieu de » monter ſur le thrône, elle ne ſe rende la » plus malheureuſe perſonne de la cour. » Si elle s'ouvre à Clotilde, elle lui don- » nera de mauvais conſeils, parce qu'elle » ſe verroit avec douleur forcée d'obéir à » celle qui lui obéit maintenant; d'ailleurs » vous ſçavez qu'elle hait le roi.

» Voilà, dit Darinée, une affaire qui eſt » en effet bien importante; je vois bien » que vous deſirez que je m'en mêle, & » je le ferai volontiers par le deſir que j'ai » de vous ſervir, & en conſideration de » l'honneur que le roi veut faire à ma mai- » treſſe. Dans peu je vous en rendrai bon » compte. Le ſoir même je remarquai » qu'elle avoit envie de m'entretenir; & » me voyant ſeule avec elle: Darinée, lui » dis-je, qu'y a-t'il de nouveau? Je ne » penſe pas, répondit-elle en ſouriant, » qu'il y ait rien de nouveau pour vous, » madame; mais bien pour moi que cette » nouvelle comble de joye. Que veux-tu » dire, lui dis-je, explique-toi. Ah, ma- » dame, ajouta-t'elle, pouvez-vous vous » défier de moi, qui vous aime plus que » ma vie? Pouvez-vous me cacher une » choſe que je deſire autant que vous? » j'en ſuis bien informée, & peut-être en

» ſçais-je plus que vous. Au moins, ajou-
» tai-je, dis-moi de quoi tu veux parler.

» Eh bien, dit-elle, puiſque vous exi-
» gez que je vous diſe ce que vous de-
» vriez m'avoir dit il y a long temps, j'y
» conſens, à condition que vous ne ſerez
» plus ſi réſervée pour moi. Vous imagi-
» nez-vous, madame, continua-t'elle,
» que j'ignore que le roi vous aime? Tais-
» toi, interrompis-je, tu ne ſçais ce que
» tu dis. Je le ſçais, reprit-elle, & je le
» ſçais ſi bien, que je vous apprendrai qu'il
» dépend de vous d'être reine.

» A ce mot de reine je rougis, & met-
» tant une main ſur les yeux, je penſe,
» lui dis-je, que tu n'es pas bien ſage; & ſi
» quelqu'un t'entendoit, quel jugement
» porteroit-il de nous deux. Perſonne n'é-
» coute, répondit-elle; mais croyez moi,
» concluez cette affaire; ſi vous n'uſez
» pas de votre fortune, vous êtes bien
» moins ſage que moi. Je ne pus m'empê-
» cher de rire; & Darinée ſe mettant en
» colere, jura qu'elle ne me parleroit ja-
» mais de rien. A l'inſtant elle voulut s'en
» aller, mais je la retins par ſa robe; &
» je lui demandai comment elle ſçavoit
» cette affaire. Madame, reprit-elle avec
» une affection ſans égale, je vous dis que
» vous ſerez bientôt reine, ſi vous le vou-
» lez; il ne s'agit que de vouloir épouſer

» le roi qui vous aime plus que ſa vie. Hé
» comment le ſçais-tu, ajoutai-je ? O, ré-
» pondit-elle incontinent, il faut que vous
» m'expliquiez auparavant votre volonté.
» Darinée, lui dis-je, peux-tu douter que
» je refuſe la couronne, ſi j'en ſuis mai-
» treſſe ? il faudroit que j'euſſe perdu le
» ſens. La difficulté eſt que le roi le veuille,
» & qu'il le veuille ſérieuſement. Rien de
» plus ſérieux, me répondit-elle ; & ſi vous
» vous conduiſez bien, vous en ſerez bien-
» tôt convaincue.

» Darinée me parloit avec tant d'aſſu-
» rance, que je la crus mieux inſtruite que
» moi ; & l'ambition qui ne quitte guere
» les ames genereuſes venant au ſecours,
» j'oubliai tous les conſeils de Clotilde, &
» je réſolus de m'abandonner à Darinée.
» Dans cette réſolution, je lui dis que ſi
» elle me parloit clairement, je ferois ce
» qu'elle voudroit. Or, madame, conti-
» nua-t'elle, puiſque vous êtes détermi-
» née au ſeul parti raiſonnable, ſçachez
» que c'eſt Ardilan lui-même, Ardilan que
» vous connoiſſez, qui m'a porté de la
» part du roi cette propoſition. Mais, Da-
» rinée, lui répondis-je en ſoupirant, ne
» ſçais-tu pas combien les hommes ſont
» trompeurs ? D'ailleurs qui pourroit en-
» gager le roi à ce que tu dis ? Madame,
» reprit-elle incontinent, tous ceux qui

» vous ont recherchée juſqu'ici, l'ont fait » par interêt ; mais quel interêt le roi pour- » roit-il avoir à vous épouſer, s'il ne vous » aimoit pas ? ne valez-vous pas bien au- » tant que Chriſeide, cette étrangere pour » qui il a fait tant d'édits & tant de recher- » ches ? Mais enfin, continuai-je, qu'exige » de moi Ardilan ? il veut, repliqua-t'elle » incontinent, que vous aimiez le roi, & » que vous n'en diſiez rien à perſonne, ſur » tout à Clotilde qui hait ce prince.

» Darinée ſçut ſi bien me perſuader, » que je lui promis tout à condition qu'elle » ne ſe laiſſeroit point tromper. O que les » ames intereſſées ſont dangereuſes auprès » des jeunes perſonnes ! J'oubliai les ſer- » mens que j'avois faits à Clotilde ; je re- » ſolus de ne lui rien dire davantage, ou du » moins de m'aſſurer auparavant ſi le roi » ne cherchoit point à me ſéduire.

» Darinée informa auſſi tôt Ardilan de » mes ſentimens : & Ardilan en fit part au » roi ; mais un jeune homme qui étoit at- » taché à Sigiſmond entendit toute leur » converſation, & la rapporta au jeune » prince. Et le lendemain que nous étions » dans l'appartement de Clotilde, & que » mes compagnes s'amuſoient à divers » jeux, il s'approcha de moi, & me paſſa » les mains pluſieurs fois devant les yeux, » ſans que je l'apperçuſſe, tant j'étois plon-

» gée dans une profonde rêverie. Enfin je
» revins à moi, & comme je cherchois
» quelque excuſe à ma faute : Ne rougiſſez
» point, dit-il, de vous entretenir ſeule ;
» je ſoutiendrai toujours que vous ne pou-
» vez vous entretenir plus agréablement.
» Prince, lui répondis-je, le reſpect m'em-
» pêche de vous contredire ; je gage, in-
» terrompit-il, que je devine à quoi vous
» rêviez quand je ſuis venu. *Comment* le de-
» vineriez-vous, ſeigneur, puiſque je ne
» le ſçais pas bien moi-même ? Et ſi j'oſois
» gager avec vous, je le ferois ſans crainte
» de perdre. *Vous ne perdrez* jamais rien avec
» moi, je vous ſuis tellement acquis, que
» je vous donnerois ma vie, ſi vous me la
» demandiez. Seigneur, lui répondis-je en
» ſouriant, vous avez réſolu ce ſoir de
» vous moquer de moi ; mais vous avez
» tout pouvoir, & je recevrai toujours
» avec le reſpect que je dois tout ce qui
» viendra de vous. *Vous ſeriez* plus fondée
» à juger ainſi de quelqu'autre que de moi ;
» & cet autre eſt celui, à qui vous penſiez,
» quand j'ai troublé votre rêverie. Je ne
» ſçai, repliquai-je, ce que vous enten-
» dez, ſeigneur. Vous êtes trop diſſimulée,
» ajouta-t'il, d'une voix un peu plus baſſe ;
» car vous repaſſiez en vous-même les diſ-
» cours que le roi vous tînt, lorſqu'il en-
» cloua votre cheval. A ce mot je rougis ;

» & remarquant mon trouble, il continua :
» Non, non, Dorinde, ne rougiſſez point
» de ce que je vous dis. Lorſque vous ſçau-
» rez quelle eſt mon affection pour vous,
» vous ne ſerez point fâchée que je ſois ſi
» inſtruit. Et pour vous montrer par des
» effets la verité de mes paroles, je ſçai le
» deſſein du roi, & je vous avertis qu'il
» vous trompera ; mais, ce qu'il y a de
» plus important, Ardilan eſt ſi décrié à
» la cour, que ſi tôt qu'on verra qu'il a
» des liaiſons avec Darinée, on portera de
» vous des jugemens peu avantageux.

» Il ajouta d'autres diſcours qui me fi-
» rent bien connoître qu'il ſçavoit le deſ-
» ſein du roi, & toute l'intrigue d'Ardilan ;
» c'eſt pourquoi je lui répondis : Seigneur,
» vous me parlez d'une choſe que je vou-
» drois pouvoir me cacher à moi-même ;
» mais je ne puis l'ignorer, & j'avoue que
» le roi a fait ce que vous avez dit, & que
» depuis Ardilan eſt plus lié avec Darinée,
» que je ne le voudrois ; mais, ſeigneur, quel
» remede, ſi ce n'eſt de m'éloigner des états
» du roi votre pere : au reſte je n'ignore pas
» qu'il ſe moque de moi ; & puiſque vous
» me prévenez, ſeigneur, ſur cet article,
» dites-moi, je vous ſupplie, ce qu'il vous
» ſemble que je doive faire. Dorinde, me
» répondit-il, comptez ſur mon affection ;
» mais je crains que l'on ne nous obſerve ; a-

» la premiere occaſion je vous en dirai da-
» vantage. Seulement fuyez l'amour du
» roi, & vous défiez d'Ardilan.

» Tels furent les premiers diſcours de
» Sigiſmond. O dieu, qu'il eſt bien vrai
» que tous les êtres ſe maintiennent par
» leurs contraires ! le contraire de notre
» ſexe, c'eſt l'homme ; notre ſexe ſeroit trop
» heureux, ſi le ciel n'avoit créé les hom-
» mes pour nous tourmenter. Admirez l'ar-
» tifice de ce jeune prince ; depuis ce jour
» il ne ceſſa point de me donner de nou-
» velles aſſurances de ſes bontés, & cepen-
» dant il engageoit Clotilde à me parler
» toujours contre le roi, & contre Ardilan.
» Je commençai enfin à me défier des pro-
» meſſes du roi ; & ſes delais depuis ma
» réponſe fortifierent mes ſoupçons. Ainſi
» je reſolus de rendre à la princeſſe les der-
» niers diſcours qu'Ardilan avoit tenus à
» Darinée. Je craignois que Sigiſmond ne
» me prévînt, & je me flatois que la prin-
» ceſſe qui m'aimoit ſe rejouiroit avec moi
» de ma future grandeur, ou qu'elle m'ai-
» deroit à me deſabuſer

» Un ſoir qu'elle étoit dans ſon lit, &
» qu'elle m'appella ſelon ſa coutume : Ma-
» dame, lui dis-je, j'ai à vous dire des cho-
» ſes qui me font rougir ; mais enfin la hon-
» te cede au devoir. Ce matin, Darinée
» m'a aporté de la part du roi une propo-

ſition bien flateuſe, je feignis que c'étoit ce jour-là même, de peur qu'elle ne ſe défiât de ma ſincerité, mais, madame, je ne ſçai ſi j'aurai la hardieſſe de parler.

Parlez, Dorinde, me répondit-elle; ne s'agit-il point de quelque lettre nouvelle, ou de quelque preſent? Ce n'eſt point, repliquai-je une lettre, mais un preſent extraordinaire, du moins en parole. Si vous vous repaiſſez de paroles, ajouta-t'elle, je vous plains. Mais en effet que vous a-t'on dit de ſa part? Madame, lui dis-je, commencez par rire de ce que vous allez entendre. Sçachez, continuai-je, après avoir quelque temps gardé le ſilence, que Darinée eſt venue toute empreſſée me dire que le roi veut m'épouſer. Le roi veut vous épouſer, reprit incontinent la princeſſe! défiez-vous de cet artifice, Dorinde; ſon deſſein eſt de vous tromper. Ardilan a ſans doute gagné Darinée par des preſens; ne balancez pas à vous défaire d'une fille qui vous trahit, ou qui eſt trompée.

» Quelques jours s'écoulerent, avant » que j'euſſe le courage de rompre avec le » roi. Cependant Sigiſmond, ſous prétexte » de me donner des avis, ne perdoit pas » une occaſion de me témoigner ſa bonne » volonté, mais avec tant de diſcretion, » que Clotilde n'en remarquoit rien. J'ai

» voue que j'euſſe quitté le pere pour le
» fils, ſi le choix avoit dépendu de moi ;
» c'eſt pour cela que je n'en dis rien à Clo-
» tilde. Un jour que nous étions dans les
» jardins de l'Athenée (car les arbres com-
» mençoient déja à reprendre leurs feuilla-
» ges) Sigiſmond me prit ſous le bras ; &
» lors que je fus éloignée de mes compa-
» gnes : Dorinde, me dit-il, vous ne ſçau-
» riez douter de mon amour ; comment
» donc ſe peut il que vous n'ayez aucune
» pitié de moi ? Seigneur, lui répond s-je,
» je ſuis perſuadée que vous avez quelque
» bonté pour moi ; mais comment (j'oſe le
» dire) n'en auriez vous pas pour Dorinde
» qui vous honore tant ? Vous avez raiſon
» de penſer de la ſorte, reprit Sigiſmond ;
» mais penſez auſſi que je vous aime plus
» que moi-même. Je ſçai, repliquai-je,
» que le Prince Sigiſmond eſt la politeſſe
» même, & qu'il a des bontés pour notre
» ſexe. Oui, reprit-il incontinent, je l'ho-
» nore, mais à cauſe de vous. Eh, Sei-
» gneur, interrompis-je, ſi vos paroles
» ſont ſinceres, & que l'on vienne à ſoup-
» çonner quelque choſe, que cet honneur
» me coutera cher ? Dorinde, ajouta-t'il,
» je ne vous dirai pas, comme le roi, que
» mon deſſein eſt de vous épouſer ; plût à
» dieu qu'il me fût permis d'unir ma deſti-
» née à la vôtre ! Je ne veux autre choſe

e le plaiſir de vous aimer ; & ſi vous conſentez, mon bonheur eſt extrême. En même temps on vint m'avertir que otilde me demandoit ; ainſi je n'eus pas :emps de lui répondre. O dieux, que tre ſexe eſt fragile ! j'étois encore pour ſi dire dans les piéges du pere, & je : laiſſois prendre inſenſiblement à ceux fils. Depuis ce jour il redoubla ſes ns ; & parce que je l'avertiſſois d'uſer retenue, lorſqu'il paroiſſoit trop dé- uvrir ſes ſentimens pour moi, il s'en- rdit à m'écrire, puis à me faire des :ſens, ſans que Gondebaut ni Clotilde n apperçuſſent. Et dès lors je me ca- i de Darinée même ; je commençois ouvrir les yeux ſur le piége qu'Ardilan : tendoit. Un ſoir donc que Darinée, 'inſtigation d'Ardilan me preſſoit plus 'à l'ordinaire : Darinée, lui dis-je, ıſez-vous qu'Ardilan ſoit bien verita- : ? Ah, madame, répondit-elle, il ourroit plus tôt que de me tromper. moi, repartis-je, je ſçai très certai- ment qu'il nous trompe toutes deux, pour vous convaincre écoutez-moi : il us a promis de vous épouſer ; s'il eſt i, que ne vous épouſe-t'il ? Madame, -elle, je ne l'ai point encore preſſé cet article ; mais je ſuis perſuadée qu'il ira dès que je paroîtrai le deſirer. Eh

» bien, Darinée, ajoutai-je, conviendrez-
» vous s'il vous trompe en ce qui vous re-
» garde, qu'il vous trompe aussi pour ce qui
» me touche ? *Oui*, madame, j'en convien-
» drai. *Pressez*-le donc, & dites-lui, que
» l'on commence à murmurer de vos liai-
» sons, & qu'il faut qu'il vous tienne sa pa-
» role, ou qu'il cesse de vous voir ; & je
» m'assure, ajoutai-je, qu'il se refroidira
» bien-tôt. Je ne puis, répondit-elle, m'i-
» maginer qu'un homme comme lui man-
» que à sa parole ; mais, ajouta-t'elle en
» versant des larmes, ce qui m'afflige, est
» qu'il faudra que je quitte votre service.
» Je ris de sa simplicité, & je lui dis : Ne
» pleurez pas Darinée : comptez qu'Ardi-
» lan s'opposera à notre séparation.

» Darinée suivit mon conseil ; elle parla ;
» & tout rusé qu'étoit Ardilan, il fut telle-
» ment déconcerté qu'il demeura long
» temps sans lui répondre. Il lui demanda
» enfin qui lui avoit donné un semblable
» conseil. C'est, dit-elle, une personne qui ne
» veut pas me tromper, & qui veut moins
» encore que l'on tienne davantage des dis-
» cours qui me sont peu avantageux. Non
» seulement on dit que vous m'amusez ; on
» ajoute que votre unique dessein en me
» voyant, c'est d'avoir occasion de parler,
» ou de faire parler à Dorinde de la part du
» roi. O dieu, dit incontinent le perfide,

» votre indiſcretion m'aura ruiné dans l'eſ-
» prit de mon maître. Non, répondit-elle.
» Mais pouvois-je reporter à Dorinde ce
» que vous me diſiez, ſans lui declarer à
» quelle occaſion ? Eſt-ce Dorinde, reprit-
» il, qui vous a donné ce conſeil ? Qu'im-
» porte, repliqua-t'elle ? mes compagnes
» deſaprouvent nos liaiſons ; Clotilde en
» eſt offenſée, & veut que vous m'épouſiez,
» ou que vous ceſſiez de me voir. Et com-
» me il ne répondoit rien : Hé quoi, con-
» tinua-t'elle, eſt-ce ainſi que vous recevez
» mes empreſſemens ?

» Darinée, répondit-il alors, n'attribuez
» point mon ſilence à peu d'amour ; ſi je
» me ſuis tû, c'eſt que j'entrevoi une gran-
» de difficulté à l'accompliſſement de mon
» bonheur. Lorſque j'informai le roi de
» mon deſſein ſur vous, il me dit qu'à peine
» je ſerois marié, que je ceſſerois de le ſer-
» vir auprès de Dorinde. J'eus beau lui ju-
» rer le contraire, il me défendit de pen-
» ſer à ce mariage, que le ſien ne fût ac-
» compli.

» Mais, répondit Darinée qui commen-
» çoit à démêler l'artifice, à quoi tient il
» que le roi n'épouſe Dorinde, s'il le veut ?
» O Darinée, dit-il, les princes ne ſe gou-
» vernent pas comme les autres hommes ;
» ils ont des vues que nous ne ſçaurions
» pénétrer. Si vous connoiſſiez ſa paſſion

» pour Dorinde. ... mais il eſt ſi prudent
» qu'il en ſurmonte la violence ; il tem-
» poriſe, juſqu'à ce qu'il ait mis tel ordre
» à ſes affaires, qu'il puiſſe jouir ſans pé-
» ril du bonheur qu'il deſire. Darinée con-
» nut alors combien mes ſoupçons étoient
» legitimes, & lui répondit : Ardilan je
» n'entens rien aux affaires d'état ; mais
» puiſque vous ne pouvez m'épouſer que
» le roi ne ſoit marié, & que ſon mariage
» ne peut s'accomplir maintenant, atten-
» dez à me voir, & à me parler de Do-
» rinde, que le roi ait mis ordre à ſes
» affaires, & qu'il vous ait permis de te-
» nir la parole que vous m'avez donnée.
» A ces mots, elle le quitta bruſquement.
» Darinée vint auſſi tôt, & furieuſe en-
» core, me raconter tout ce qui s'étoit paſſé.
» Les larmes lui couloient des yeux lorſ-
» qu'elle quitta Ardilan. (Admirez ici
» combien la fortune eſt acharnée à me
» perſecuter) en tirant ſon mouchoir, elle
» laiſſa tomber une lettre que Sigiſmond
» m'avoit écrite, & qu'elle avoit priſe
» dans mes habits. Ardilan s'en ſaiſit auſſi
» tôt, & penſant qu'il y pourroit décou-
» vrir le motif de la reſolution de Darinée,
» il ouvrit le papier, & le relut pluſieurs
» fois, ſans pouvoir deviner qui l'avoit
» écrit, & à qui il s'adreſſoit. Sur le champ
» il va trouver le roi, lui rend fidelement
» la

» la converſation qu'il avoit eue avec Da-
» rinée, & voyant que le roi étoit veri-
» tablement touché : Seigneur, ajouta-t'il,
» je ne puis m'imaginer qui a traverſé nos
» deſſeins. Si j'en crois Darinée, c'eſt Clo-
» tilde. Mais ce qui m'empêche de lui
» ajouter foi, c'eſt qu'en tirant ſon mou-
» choir, elle a laiſſé tomber imprudem-
» ment ce papier, qui m'apprend qu'elle,
» ou Dorinde ont quelque amant caché.

» Le roi reconnut à l'inſtant la main
» du jeune prince, & s'écria : Ardilan, je
» ſçais trop d'où vient le changement de
» Dorinde. Elle eſt aimée de Sigiſmond :
» Sigiſmond l'aime. Voici ſon caractere,
» & la cauſe des diſcours que t'a tenus
» Darinée. Et jettant le papier ſur une ta-
» ble : Ils s'en repentiront, ajouta-t'il
» tranſporté de fureur ; je les chatierai tous
» deux, comme ils le meritent. Puis ſe
» tournant vers Ardilan Pour commen-
» cer, dit-il, allez de ce pas trouver Clo-
» tilde : dites lui que Dorinde la deshonore
» par ſa conduite, que j'entens que ce ſoit
» elle même qui la renvoye à ſon pere ;
» rendez-vous enſuite auprès de Sigiſ-
» mond, & declarez-lui qu'il ait à ſe re-
» tirer chez les Galloligures, & qu'il parte
» demain de ſi bonne heure, que perſonne
» ne le voye.

» Ardilan ſe trouva dans un étrange

» embarras ; il ſentoit bien qu'il déplai-
» roit certainement à Gondebaut, ou à
» Sigiſmond, quelque parti qu'il prît.
» L'ordre fut entendu de la perſonne affi-
» dée au jeune prince ; Sigiſmond en fut
» averti incontinent, & vint me trouver,
» mais ſi irrité contre le roi, que ſi je ne
» l'avois retenu, il auroit manqué au reſ-
» pect qu'un fils doit à ſon pere. J'avoue
» que je ne pus m'empêcher de lui ſça-
» voir quelque gré de cet emportement.
» Dorinde, me dit-il, après m'avoir racon-
» té tout ce que vous avez entendu, c'eſt
» mon malheur qui vous envelope dans
» ma diſgrace. Je croi neanmoins que la
» crainte qu'il a que vous ne m'aimiez
» l'irrite plus que la certitude où il eſt que
» je vous aime. Ah ! ſi ſa crainte étoit
» fondée.... je vous donnerois le conſeil
» que j'ay reſolu de prendre. Seigneur,
» lui dis-je, doutez-vous que je ne vous
» honore comme je le dois ? Ah, Dorinde,
» c'eſt de l'amour que je demande. *Si ce*
» *mot* ſeioit dans la bouche d'une fille,
» peut-être le prononcerois-je pour vous
» plaire. Dorinde, reprit-il, je vous
» adore ; mais j'aimerois mieux perdre
» la vie, que de penſer à rien qui ſoit
» contraire à votre honneur ; & puiſque
» vous me rendez ce temoignage de votre
» retour, je m'eſtime l'homme du monde

» le plus heureux. Voici donc le conſeil
» que je veux prendre & vous donner en
» même temps. Je vous aimerai en dépit
» du roi, & même plus que jamais ; &
» vous Dorinde, ferez vous comme moi ?
» Et moi, ſeigneur, lui répondis-je, je
» proteſte de vous aimer en dépit de tout
» l'univers, autant que mon honneur pour-
» ra me le permettre.

» Je connus alors au changement qui pa-
» rut ſur ſon viſage que je lui avois porté la
» joye dans le cœur ; mais je le connus
» bien davantage, lorſqu'en me prenant
» la main, il me dit : Et moi, Dorinde, je
» vous jure par tout ce qu'il y a de plus
» ſacré, que je tenterai l'impoſſible pour
» n'avoir jamais d'autre femme que vous,
» & que ſi mon ſort dépendoit de moi,
» dès à preſent vous ſeriez mon épouſe.
» Seulement ſoyez bien perſuadée, ajouta-
» t'il, en me mettant une bague au doigt,
» que je ne m'engagerai point, tant que vous
» ſerez libre vous-même. Seigneur, lui dis-
» je, quand il ne me reviendroit jamais
» d'autre ſatisfaction que celle-ci de l'hon-
» neur que vous me faites, je m'eſtime-
» rois la fille du monde la plus heureuſe.
» Mais, ſeigneur, continuai-je, on nous
» obſerve ; finiſſons cet entretien. Dorin-
» de, me dit-il, vos interêts me ſont trop
» chers, pour ne m'occuper pas de ce qui

» vous touche ; ſouffrez que je parle au
» roi, que je lui faſſe changer l'ordre
» qu'il a donné contre vous. Il s'irritera
» d'abord ; mais revenant à lui-même, il
» ſe fera juſtice, & conviendra que nous
» ſommes plus faits l'un pour l'autre, qu'il
» ne l'eſt pour vous.

» Sigiſmond me quitta dans le moment,
» ſans attendre ma réponſe, & paſſa dans
» l'appartement du roi. Ce prince étoit
» encore avec Ardilan : il lui ordonna
» de nouveau d'executer promptement
» ſa volonté. Mais, ſeigneur, dit Ardilan,
» ſi le prince me demande pourquoi vous
» l'exilez, que lui répondrai-je ? Dites-
» lui, repliqua le roi, que c'eſt pour avoir
» manqué au reſpect qu'il me doit, &
» montrez-lui en même temps ce papier
» qui m'en fournit la conviction. Seigneur,
» ajouta-t'il, il niera qu'il ait crû que Gon-
» debaut aimât Dorinde ; en effet, ſei-
» gneur, il a pû l'ignorer, puiſque vous
» avez caché avec tant de ſoin vos dé-
» marches ; & pourquoi irez-vous divul-
» guer ce qui eſt inconnu ?

» Le roi commença à marcher plus tran-
» quillement qu'il n'avoit fait. Ardilan ſai-
» ſit un moment ſi favorable, & reprit de la
» ſorte en ſouriant : Seigneur, j'aurois été
» moins témeraire, ſi je vous avois crû ſi fa-
» cile à offenſer ; me voilà inſtruit pour une

» autre fois. Conſiderez, ſeigneur, que
» nous avons penſé ruiner d'abord vos eſ-
» perances du côté de l'amour, puis perdre
» d'honneur Dorinde, & vous ravir peut-
» être votre propre fils. Soit à jamais louée
» votre prudence, qui a triomphé d'une
» paſſion ſi violente ! Ce jour eſt un des
» plus heureux de votre regne.

» Ardilan conclut enfin, comme nous
» l'apprit la perſonne affidée à Sigiſmond,
» qu'il falloit informer ce prince des vues
» du roi ſur Dorinde, & le prier de te-
» nir cette intrigue ſecrete, & de s'éloi-
» gner entierement de Dorinde. Si après
» cette ouverture il perſiſtoit, ajoutoit-t'il,
» c'eſt alors que vos aurez lieu de vous
» plaindre ; & cependant vous ne pourrez
» encore vous en prendre à Dorinde,
» avant que de ſçavoir ſi elle aime le
» prince. Il arrive ſouvent que l'on gliſſe
» de pareils billets à celles que l'on aime,
» ſans qu'elles le ſçachent. Je croi donc
» qu'il ſeroit à propos que Clotilde lui
» défendît de votre part, de parler deſ-
» ormais au prince Sigiſmond. Après
» cette défenſe, ils n'auront plus d'excuſe,
» ni l'un ni l'autre, s'ils continuent.

» Le roi approuva cet avis ; & ſur le
» champs Ardilan vint trouver la princeſſe,
» & lui expliqua les intentions de Gon-
» debaut par rapport à Dorinde. Il lui

» montra même le papier que Darinée
» avoit perdu. Clotilde promit d'obéir.
» Pour le jeune prince, il étoit allé chaſ-
» ſer dans la forêt d'Erieu; & parce qu'il
» revint tard, Ardilan ne pût lui parler
» de toute la journée. Sigiſmond qui ai-
» moit infiniment Clotilde, ne manqua
» pas à ſon retour de venir à ſon appar-
» tement. Et Clotilde qui ne l'aimoit pas
» moins, lui raconta ce qu'Ardilan lui
» avoit dit de la part du roi; mon frere,
» ajouta-t'elle en ſouriant, je ſerois bien
» en colere, ſi vous m'aviez trompée. Ma
» ſœur, dit froidement le prince, ſi vous
» avez quelque bonté pour moi, agréez
» que je vous réponde en préſence même
» de Dorinde. Clotilde s'imaginant qu'il
» vouloit lui ôter abſolument cette idée,
» me fit appeller, & lui parla ainſi le plus
» bas qu'il put, de peur d'être entendu
» de ceux qui étoient dans l'appartement.
» Vous me demandez ſi j'aime Dorinde;
» & moi pour toute réponſe, je vous
» prierai de jetter les yeux ſur elle, & de
» juger enſuite ſi on peut la voir, ſans
» l'aimer. Et je ne croi pas vous avoir
» offenſée en l'aimant. Si c'étoit une of-
» fenſe pour vous, vous devriez vous en
» prendre à vous-même, qui avez ajouté
» tant de perfections à celles qu'elle avoit
» déja reçues de la nature. Je dirai plus;

» je n'ai point manqué au reſpect que je
» vous dois ; car je proteſte par Hercule
» que j'aimerois mieux perdre la vie, que
» de lui rien demander qui fût contraire
» à ſon devoir.

» Maintenant, pour vous répondre à
» ce que le roi vous a mandé : je vous
» ſupplie, ma ſœur, de lui dire, s'il vous
» en parle, que tout l'univers enſemble
» ne peut m'empêcher d'aimer Dorinde.
» Qu'elle évite de me parler ; qu'elle fuye
» ma preſence, j'en reſſentirai ſans doute
» les plus cruels tourmens ; mais je ne lui
» en ſerai pas moins acquis. Voilà, ma
» ſœur, la réponſe que vous avez exigée
» de moi ; c'eſt à Dorinde à décider main-
» tenant ſur ce qui touche le roi.

» Que répondez-vous, dit la princeſſe
» en ſe tournant vers moi ? Madame, lui
» dis-je en rougiſſant, que puis-je ré-
» pondre, ſinon que je ne merite pas les
» bontés du prince, & que je voudrois
» les meriter. Comment, reprit Clotilde,
» vous aimez Sigiſmond, & vous con-
» ſentez qu'il vous aime ? Hé, quelle pré-
» tendez-vous que ſoit la ſuite de cet
» amour ? Alors le jeune prince prit la
» parole ; il vit bien que la honte m'em-
» pêchoit de parler. Ma ſœur, dit-il à la
» princeſſe ; Dorinde ne peut vous faire
» une déclaration plus préciſe de ſes ſen-

» timens ; mais je vous dirai plus, moi ;
» & je me flatte qu'elle m'avouera. Puis
» me prenant la main, voyez cette bague,
» ajouta-t'il, je l'ai donnée à Dorinde,
» comme un gage, que ſi dès á préſent je
» pouvois l'épouſer je n'héſiterois pas ;
» mais que ne pouvant diſpoſer de moi,
» ſans violer toutes les loix, j'attendrai
» que le roi me donne ſon conſentement,
» ou que le temps m'en diſpenſe.

» La princeſſe demeura ſi confuſe,
» qu'elle ne pouvoit proferer une ſeule
» parole ; mais enfin ſe tournant vers le
» prince : Mon frere, lui dit-elle, pour-
» quoi m'avoir caché ainſi vos ſentimens
» pour Dorinde ? Et ne devrois-je pas m'en
» offenſer, ſi ma tendreſſe pour vous n'é-
» toit plus forte que cet outrage ? Ma ſœur,
» dit le prince, nous avions réſolu tous
» deux de vous déclarer nos ſentimens, &
» de nous abandonner entierement à vous.
» Mais, continua-t'il, ſi j'avois cru vous
» déplaire, je ſerois bien malheureux.
» Pourquoi, reprit la princeſſe, ſi telle
» étoit votre intention, ne m'avez-vous
» pas avertie dès le commencement ? Je
» ne le pouvois, repliqua Sigiſmond ; j'i-
» gnorois encore ſi je l'aimerois, & ſi elle
» conſentiroit à mon amour. Et je vous
» jure, ma ſœur, qu'il n'y a pas deux
» jours que nous ne penſions point à en
venir

» venir où nous en ſommes aujourd'hui.
» C'eſt l'extrême tyrannie du roi qui nous
» a déterminés ; & dans le moment nous
» avons réſolu de vous dire tout, & de
» ſuivre vos ſages conſeils. Mais, puiſque
» notre parti eſt pris, que pouvons-nous
» faire autre choſe que de vous demander
» pardon ?

» Alors, la princeſſe en regardant Sigiſ-
» mond, lui dit : Mon frere, je conçois
» que Dorinde ſeule eſt en faute ; elle qui
» me parloit de la recherche du roi, &
» qui ne me cachoit rien ſur cet article,
» a été reſervée au dernier point ſur le
» vôtre. Cependant, je lui pardonne pour
» l'amour de vous, & je vous promets de
» vous aider l'un & l'autre en tout ce qui
» dépendra de moi ; prévoyant aſſés qu'il
» ſe prépare un grand combat entre le roi
» & vous. Ma ſœur, s'écria le prince :
» quelle reconnoiſſance doit être la nôtre !
» Non, nous n'oublierons jamais de ſi
» grands bienfaits. Pour ce qui eſt du roi,
» nous avons aſſés de courage pour lui
» reſiſter ; nous ne ſommes point coupa-
» bles de leze-majeſté. Si nous avons Clo-
» tilde & la raiſon pour nous, nous ſommes
» bien dédommagés.

» Le prince fatigué de la chaſſe ſon-
» geoit à ſe retirer ; mais Clotilde le re-
» tint, en lui diſant : Encore faut-il que

» nous déliberions ſur la réponſe que je
» dois faire au roi au ſujet des ordres qu'Ar-
» dilan m'a portés de ſa part. Ma ſœur,
» répondit-il, vous lui direz que vous
» les avez communiqués à Dorinde, &
» qu'elle vous a répondu qu'elle n'oſeroit
» garder le ſilence lorſque je lui parlerois,
» moins encore mē défendre de lui parler;
» que pour elle, elle ne viendra jamais me
» chercher, mais qu'auſſi elle n'oſeroit
» m'éviter. Pour moi, ma ſœur, je meurs
» d'envie qu'il m'en parle. Vous devez
» vous y attendre, reprit la princeſſe, ou
» du moins qu'Ardilan vous en parlera de
» ſa part. Alors, gardez-vous d'oublier
» que Gondebaut eſt roi, & de plus le pere
» de Sigiſmond. Après que Clotilde eut
» fini, Sigiſmond ſe retira pour ſe repo-
» ſer, ſi pourtant ces nouvelles pouvoient
» le lui permettre.

» Dès le matin Ardilan parut dans ſon
» appartement, & ſupplia Sigiſmond de
» l'entendre ſans témoins. Et lorſque tout
» le monde fut retiré, il lui parla en ces
» termes : Je viens de la part du roi vous
» communiquer les nouvelles qu'il a eues
» d'Alaric, parce que vous y avez, ſei-
» gneur, le principal interêt. Hé quoi,
» dit le prince, qui n'aimoit pas Ardilan,
» je penſois que la charge dont vous vous
» mêliez au ſervice du roi, n'étoit que

» de meſſager d'amour ; mais vous voilà
» devenu homme d'état. Ardilan qui étoit
» la fineſſe même entendit bien ce que le
» prince vouloit dire ; mais feignant de
» ne le pas entendre : ſeigneur, continua-
» t'il ; vous ne vous trompez pas beaucoup ;
» le meſſage dont je ſuis chargé eſt en
» effet tout d'amour, puiſque le roi a eu
» réponſe de ſes ambaſſadeurs, qu'Alaric
» conſentoit à vous donner ſa fille. Or le
» roi qui deſire votre bien & votre gran-
» deur m'a commandé de venir vous en
» avertir, afin que vous vous prépariez
» à faire le voyage.

» Sigiſmond, qui dès le matin avoit été
» averti de cet artifice, lui répondit froi-
» dement : Où ſont les lettres des ambaſ-
» ſadeurs ? Le roi, reprit Ardilan, les a
» gardées, parce qu'elles contiennent des
» choſes qu'il veut que j'ignore. Que vous
» ignoriez, vous, reprit Sigiſmond ? Vous
» à qui il ne cache pas ſes propres penſées :
» témoin le mariage que vous traitez ſi
» ſecretement ; témoin ce malheureux che-
» val que vous enclouâtes, & les belles
» remontrances que vous faites faire à la
» princeſſe Clotilde ; & maintenant vous
» croyez me perſuader que le roi ne veut
» pas vous confier une lettre ? Ardilan a
» ce diſcours fut étrangement embarraſſé ;
» mais comme il avoit l'eſprit vif & pre-

» ſent, il ſe remit auſſi tôt. Seigneur, lui » dit-il, il vous eſt permis de plaiſanter ; » mais j'ai l'honneur de vous parler ſerieu- » ſement. Vous ſçavez, ſeigneur, com- » bien cette alliance importe à votre état. » Ardilan, interrompit le prince, j'avoue » que vous êtes un trés grand perſonnage ; » mais, pour moi qui n'en ſçais pas tant » que vous, je ne puis répondre autre » choſe, ſinon que vous devez procurer » cette alliance au roi, étant bien juſte » qu'il ſe marie avant Sigiſmond. En » même temps, il fit tirer ſon rideau (car » il étoit encore dans ſon lit) & ſe tour- » na de l'autre côté ſans vouloir lui parler » davantage.

» Ardilan, après avoir demeuré quelque » temps, fut contraint de s'en aller ſans » parler au prince de l'amour qu'il avoit » pour moi. Il retourna vers Gondebaut, » & lui redit tout ce qu'il avoit entendu ; » à quoi il ajouta que Clotilde ſeule pou- » voit remedier à ce déſordre, par le pou- » voir qu'elle avoit ſur Dorinde, & par » la confiance que Sigiſmond avoit en cette » princeſſe. Je crains bien, dit le roi, que » cette Dorinde ne ſe ſoit laiſſé prendre » à la jeuneſſe de Sigiſmond ; & ſi cela eſt, » je n'imagine point d'autre remede que » de l'éloigner de moi.

» Celui qui étoit aux écoutes pour Sigiſ-

» mond entendit la réſolution du roi ; c'é-
» toit de parler lui-même à Clotilde, &
» de lui commander de détourner Sigiſ-
» mond des vues qu'il avoit ſur moi. Dès
» que le prince en fut averti, il alla trouver
» Clotilde, & lui dit tout ce qui s'étoit
» paſſé entre Ardilan & lui ; & le deſſein
» qu'avoit le roi de parler à la princeſſe
» elle-même. Il me ſemble, ajouta-t'il ;
» que vous devez prévenir le roi, & lorſ-
» que vous le verrez, lui porter vos plain-
» tes contre moi, au ſujet de mon amour
» pour Dorinde. Vous le ſupplierez d'y
» remedier, puiſque vous n'y pouvez rien,
» & que quand vous m'en avez parlé, je
» vous ai avoué que j'aimois Dorinde ; en-
» ſorte que vous craignez qu'il n'y ait quel-
» que promeſſe entr'elle & moi. Il eſt cer-
» tain qu'il s'irritera contre moi, mais ſi
» c'étoit contre vous, le malheur ſeroit
» bien plus grand. Car, que peut-il me
» faire ? Il me chaſſera de ſa preſence, &
» voilà tout. Ah, Clotilde, s'il n'étoit pas
» mon pere, avec combien de joie je m'é-
» loignerois de lui ! j'ai en horreur tous ſes
» meurtres, & toutes ſes violences.

» La princeſſe qui aimoit veritablement
» Sigiſmond, après l'avoir remercié de ſes
» ſoins officieux, lui remontra tous les in-
» conveniens de ſa paſſion ; le peu que je
» valois, & par conſequent la honte de

» l'alliance qu'il vouloit faire ; le déplaisir » qu'il causoit au roi ; le respect qu'il lui » devoit ; enfin les soins & les peines d'es- » prit à quoi nous nous exposions infail- » liblement, avec peu d'esperance de » reussir. Mais à toutes ces considerations, » il répondit : Ma sœur, J'AIME ; quand » vous entendrez la valeur de ce mot, » vous connoîtrez la foiblesse de toutes » vos raisons. Je parlerai donc au roi, re- » prit Clotilde, & je vous ferai sçavoir sa » réponse. En même temps elle envoya » vers le roi, comme ils l'avoient résolu ; » & Gondebaut lui manda qu'il avoit aussi » quelque chose à lui communiquer, & » qu'après-dîner il iroit la voir. Le prince » informé de cette réponse, monta à che- » val, sous prétexte d'aller à la chasse, & » ne revint que tard.

» Cependant, mon pere qui étoit tombé » malade depuis quelques jours, & dont on » n'esperoit plus rien, desira de me voir » avant que de mourir. Clotilde m'or- » donna de l'aller trouver, j'y allai en di- » ligence ; & après m'avoir dit que je n'a- » vois plus de pere, & que je devois sup- » plier en son nom Clotilde de proteger » ma jeunesse, il expira ce jour-là même » sur le soir.

» D'un autre côté, le roi s'étant rendu » chés la princesse, commençoit déja à

» ſe plaindre de Sigiſmond ; mais elle le
» prévint, & lui dit qu'après m'avoir fait
» une réprimende ſevere au ſujet de la let-
» tre que Sigiſmond m'avoit écrite à ſon
» inſçû ; après s'en être plainte au prince
» lui-même, elle avoit appris qu'il en étoit
» venu juſqu'à me faire quelque promeſſe.
» O dieu, s'écria Gondebaut, auroit-il
» bien perdu juſqu'à ce point le jugement !
» Seigneur, dit Clotilde, je n'oſerois l'aſ-
» ſurer ; mais les apparences me le font
» croire, & je penſe que vous en porterez
» le même jugement que moi. Lorſque
» je défendis à Dorinde de parler déſor-
» mais au prince, elle me répondit qu'elle
» ne pouvoit pas le bannir de ſa preſence ;
» & lorſque je la preſſai de me dire quelle
» étoit l'intention du prince dans ſa re-
» cherche : Le prince, me dit-elle, vous
» en inſtruira mieux que moi ; & ce matin
» que j'en ai parlé à Sigiſmond : Si vous
» m'aimez comme votre frere, m'a-t'il
» répondu, aimez Dorinde comme votre
» belle ſœur. Il m'a quitté incontinent, &
» j'ai crû devoir vous avertir de tout ce qui
» étoit venu à ma connoiſſance.

» Le roi fut ſi touché de ces nouvelles,
» que bien qu'il fût aſſés maître de lui-
» même, il ne put retenir ſa colere : Hé
» quoi, dit il, Sigiſmond a donc les ſen-
» timens aſſés bas pour s'allier de la ſorte ?

» Il a donc l'inſolence d'arrêter ſon ma-
» riage, ſans m'avoir conſulté ? Le lâche !
» le traître ! je l'en ferai repentir ; autre-
» ment je ne ſerois pas moins coupable que
» lui. Puis ſe tournant vers Clotilde : Je
» vous ſuis obligé de m'avoir averti de ſon
» deſſein, dès que vous l'avez ſçû. Je ve-
» nois vous prier de lui diſſuader une action
» ſi indigne ; mais je conçois par vos diſ-
» cours que vous avez prévenu ma priere ;
» ſi vous continuez à m'obliger de la ſorte,
» vous me tiendrez lieu du perfide Sigiſ-
» mond. Seigneur, dit Clotilde en recon-
» duiſant le roi, je ne puis aſſés vous té-
» moigner ma juſte reconnoiſſance ; mais,
» ſeigneur, n'oubliez point que Sigiſmond
» eſt votre fils, & qu'il peut rentrer en
» lui-même.

» Cependant, le roi combatu par le
» dépit & par l'amour, ne ſçavoit à quoi
» ſe réſoudre. D'un autre côté, Sigiſmond
» ſe rendit auprès de la princeſſe, dès qu'il
» fut de retour ; & lorſqu'il eut appris d'elle
» ce qui s'étoit paſſé dans ſon entrevue
» avec le roi : Je loue dieu, dit-il ſans
» s'émouvoir, que ſa colere ſoit tombée
» ſur moi, & non pas ſur vous. J'attendrai
» tranquillement le parti qu'il prendra.

» A ces mots, il demanda à la princeſſe
» où j'étois, & lorſqu'il ſçut que mon pere
» étoit mort, il ſe retira, & m'écrivit in-
» continent ces mots :

LE PRINCE SIGISMOND
à Dorinde.

J'approuve, & je partage votre douleur ; mais ſongez que l'on ne doit pleurer ſans meſure que ce que l'on aime infiniment. Attendez donc, belle Dorinde, à pleurer de la ſorte, que vous ayiez perdu Sigiſmond, qui ſeul vous ſçait aimer ſans meſure, & à qui vous devez un retour égal.

» Ce peu de mots fit plus pour ma » conſolation, que tout ce que l'on s'étoit » efforcé de me dire auparavant.

» Mais le roi, qui pendant toute la » nuit s'étoit occupé de cette affaire, & » qui avoit fait coucher Ardilan dans ſa » chambre, ſe plaignit beaucoup & du » prince & de moi ; mais de moi princi- » palement. Il conſulta Ardilan ſur les » moyens de ſe venger de moi, & de ra- » mener Sigiſmond à ſon devoir. Et » comme il l'eut aſſuré qu'il me déteſtoit » maintenant autant qu'il m'avoit aimée : » Seigneur, dit-il, puiſqu'enfin vos yeux » ſont ouverts, vous pouvez d'un ſeul » coup, & châtier Dorinde, & ſauver le » prince. Contraignez Dorinde à ſe ma- » rier ; ſi elle aime le prince, vous ne » ſçauriez la punir plus rigoureuſement, » & le prince avec elle ; car il ne la pourra » voir ſans douleur entre les bras d'un

» autre. Mais, répondit Gondebaut, elle » ne voudra pas conſentir à ce mariage. » Seigneur, repliqua ce méchant, les rois » ſont tuteurs de leurs ſujets ; & com- » me ils ſont auſſi les dieux de la terre, » ils connoiſſent mieux ce qui leur » convient, que ces ſujets ne le con- » noiſſent eux-mêmes. D'ailleurs, par une » loi que nous avons reçue des viſigots, » il eſt ordonné que la parole d'un pere » qui avant que de mourir, a promis ſa » fille, ſoit effectuée. Mais, Clotilde, » repartit le roi, m'a dit qu'il y avoit quel- » que promeſſe entre elle & Sigiſmond. » *Il n'importe*, ſeigneur. Arcingentorix n'a- » voit-il pas promis Dorinde à Périandre, » & à Merindor ?

» Le roi s'arrêta à cet avis, & com- » manda à Ardilan d'en faire part à la » princeſſe, qui à ſon tour en informa » Sigiſmond. Ce jeune prince crut qu'il » devoit prendre une réſolution extrême, » puiſqu'auſſi bien il ne pouvoit autre- » ment ſe garantir des violences du roi. » Il fit donc entendre à Clotilde qu'il m'en- » meneroit hors de ſes états, & qu'alors » il m'épouſeroit. Clotilde jugea plus à » propos que j'en ſortiſſe ſeule, pour me » dérober à l'outrage dont j'étois menacée ; » tandis qu'il attendroit, lui, que la colere » du roi fût appaiſée. Mais, lorſque la

» réſolution de m'éloigner fut priſe, ils
» furent long temps à choiſir le lieu de
» ma retraite, & conclurent enfin que
» je devois me retirer dans le Foreſt vers
» Amaſis, avec qui Clotilde avoit de gran-
» des liaiſons. Ils furent encore d'avis que
» je me déguiſaſſe, ainſi que vous le voyez,
» afin que ſi la protection d'Amaſis me
» manquoit, je puſſe au moins demeurer
» inconnue parmi les bergeres du Lignon.
» Auſſi-tôt, la princeſſe m'envoya cher-
» cher; & dès que je fus arrivée, elle me
» dit : Le roi veut que vous épouſiez Me-
» rindor, ou Périandre; il vous donne le
» choix; ſinon il eſt réſolu à vous donner
» Ardilan pour époux. Voyez à quoi vous
» vous déterminez. A la mort, madame,
» lui répondis-je incontinent. A ce mot
» nous fûmes interrompues par le prince
» Sigiſmond qui vint frapper à la porte du
» cabinet. Venez, lui dit Clotilde, venez
» voir Dorinde au déſeſpoir. En effet, il
» me trouva le viſage baigné de larmes;
» & pour me conſoler, il me dit : La per-
» ſonne pour qui vous ſouffrez ces déplai-
» firs, vous aide à les ſupporter. Les lar-
» mes que vous répandez ſont autant de
» goutes de ſon ſang que vous verſez; &
» je jure que rien au monde ne m'empê-
» chera de tenir la parole que je vous ai
» donnée. Le roi ne vous contraint ſans

» doute à des nôces ſi injuſtes, que parce
» qu'il s'imagine que je vous abandonnerai
» alors ; mais quiconque ſe preſentera pour
» vous épouſer malgré vous, qu'il ſe pré-
» pare à la mort ; je n'excepterai perſonne
» dans ma fureur.

» Il vouloit continuer ; mais Clotilde
» lui repreſenta qu'il valoit mieux uſer de
» prudence, pour détourner un ſemblable
» malheur ; & c'eſt de quoi je parlois à
» Dorinde, ajouta-t'elle. Dorinde m'a dit
» qu'elle ſe réſolvoit à la mort ; à la mort,
» interrompit le prince ? je proteſte qu'au-
» paravant, la moitié des bourguignons
» mourra pour défendre notre cauſe. Non,
» non, reprit Clotilde ; recourons plus tôt
» à la prudence, & je m'aſſure que le ciel
» benira nos intentions.

» A ce mot, elle me propoſa ce qu'ils
» avoient déja réſolu enſemble ; & le prince
» lui demanda pour moi la permiſſion de
» m'en retourner promptement, pour
» mettre ordre à mon départ ; Clotilde
» qui étoit ſenſible à mon infortune y
» conſentit d'abord. Auſſi-tôt que je fus
» arrivée, je cherchai ce que j'avois de
» plus précieux, & de plus facile à tranſ-
» porter. Voilà le ſoin qui m'occupoit le
» plus, lorſque je vis entrer le prince Si-
» giſmond avec un jeune homme qui avoit
» ſa confiance. Je penſai m'enfuir dans

» une chambre voiſine, pour m'y enfer-
» mer ; mais venant à me rappeller l'ex-
» trême diſcretion dont il avoit toujours
» uſé, je crus que ma fuite l'offenſeroit ;
» il remarqua mon trouble, & me dit :
» Je ne viens, Dorinde, que pour vous
» renouveller les aſſurances de mon amour,
» & vous dire que je ne veux point que
» vous quittiez votre patrie pour moi,
» ſans moi, & que la mort ſeule pourra
» me ſéparer de vous. Seigneur, lui ré-
» pondis-je, vous voulez m'accompagner
» dans ma fuite ? *Et que dira le* roi ? ou
» plus tôt que ne fera-t'il pas ? Il dira,
» il fera tout ce qu'il lui plaira ; mais qu'il
» ſçache qu'un courage généreux ne ſup-
» porte rien avec plus d'impatience qu'une
» injuſte contrainte. Au reſte, permettez-
» moi de vous accompagner ; je jure par
» le grand Tautates que j'en uſerai toujours
» avec la même diſcretion.

» Seigneur, lui dis-je, les eſperances
» que vous me donnez, comblent, ſur-
» paſſent mes vœux ; mais ſi vous venez
» avec moi, quand on ſçaura que vous
» m'accompagnez dans ma fuite, que ne
» dira-t'on point ? Que vous importe, re-
» partit le prince, ſi nous ne reparoiſſons
» aux lieux où nous ſommes connus, qu'é-
» tant mariés ? Mais, ajoutai-je, la prin-
» ceſſe Clotilde eſt-elle avertie de notre

» deſſein ? Non, me répondit-il, & je ne » veux pas qu'elle le ſçache ; car elle ne » manqueroit pas de me blâmer, parce » qu'elle ignore ce que c'eſt que l'amour.

» Enfin, nous décidâmes que le troi- » ſiéme jour nous nous trouverions de » grand matin au temple de Venus, » que le premier qui y arriveroit, con- » ſulteroit l'oracle, pour ſçavoir de quel » côté nous devions aller, & que, pour » n'être pas reconnus, il falloit que Da- » rinée & moi nous fuſſions déguiſée, ainſi » que vous nous voyez, & lui en berger, » & qu'il n'auroit avec lui que ce jeune » homme en qui il avoit pris confiance. » Nous promîmes de nous atttendre au » temple juſqu'à cinq heures du matin, » & ce temps paſſé, juſqu'à cinq heures » du ſoir ſur le chemin d'Iſeron, hors de » la ville, parce qu'il y avoit là des bois » où l'on pouvoit ſe cacher.

» Le troiſiéme jour étant venu, je me » levai de ſi grand matin, que l'aurore » paroiſſoit à peine, lorque je fis conſul- » ter l'oracle de la déeſſe Venus. J'en eus » cette réponſe.

En Foreſt ſe trouvera
Ce qui ton mal guerira.

» Juſqu'ici j'avois crû que Sigiſmond » ne reſſembloit point aux autres hom-

» mes ; mais hélas que je fus déçue, & ſi
» j'ai maintenant occaſion de m'en plain-
» dre, à qui puis-je m'en prendre qu'à
» moi, après toutes les experiences que
» j'avois faites de la perfidie des hommes ?
» Déja le ſoleil commençoit à baiſſer,
» & Sigiſmond ne paroiſſoit point. Dans
» mon impatience, je voulus retourner
» à Lyon ; mais Darinée fit ſi bien, qu'elle
» me perſuada de reſter, en me repreſen-
» tant que le prince pourroit arriver, lorſ-
» que nous aurions quitté le rendez-vous
» dont nous étions convenus. Souffrez,
» ajouta-t'elle, que je m'avance le long
» du chemin, & je viendrai vous avertir,
» lorſque je l'appercevrai. Je me bar-
» bouillerai le viſage, pour n'être point
» reconnue. Je conſentis à tout. Hélas,
» je me flattois qu'elle hâteroit le perfide !
» Je l'accompagnois des yeux tant que je
» pûs ; mais lorſqu'elle m'eut enfin échapé,
» je commençai à reconnoître ma faute.
» D'abord, je m'enfonçai dans le bois ;
» puis j'en ſortis dans la crainte que Si-
» giſmond n'arrivât, & que ne me trou-
» vant point, il paſſât outre. Mais, quelle
» fut ma frayeur, lorſque le ſoleil ſe cou-
» cha ! Seule dans ce lieu champêtre, ſans
» aide, ſans appui, jugez, mes compagnes,
» en quel état je pouvois être ; & ſur tout
» lorſque la nuit ſe couvrit d'épaiſſes te-

» nebres. Le mouvement de la moindre
» feuille me faiſoit fremir. Toutes les hiſ-
» toires tragiques que j'avois jamais en-
» tendues me revenoient dans la mémoire.
» Combien je verſai de pleurs en déteſtant
» la perfidie de Sigiſmond, & celle de Da-
» rinée, que je crus m'avoir abandonnée,
» pour éviter les périls & les fatigues du
» voyage que j'avois entrepris ! Je paſſai
» la nuit entiere dans ces horreurs. Et
» lorſque le ſoleil eut ramené le jour, ex-
» cedée que j'étois, je m'endormis d'un
» ſommeil ſi profond, que je ne m'éveillai
» que bien tard. Alors, je me déterminai
» à prendre quelque ſentier, & à le ſuivre
» juſqu'à ce qu'il m'eût conduite dans
» quelque hameau, où peut-être je trou-
» verois quelqu'un aſſés compatiſſant pour
» m'indiquer le chemin que j'avois à te-
» nir. En ces triſtes momens ma douleur
» ſe renouvella par la comparaiſon que je
» fis de mes eſperances paſſées avec l'état
» où je me trouvois.

» Cependant la nuit approchoit ; & jet-
» tant les yeux de tous côtés, j'apperçus
» ſur ma gauche une cabane qui n'étoit
» pas éloignée du chemin. Je tournai mes
» pas de ce côté là, eſperant de trouver
» quelque femme que ma ſituation atten-
» driroit ; car l'horreur que j'avois pour
» tous les hommes m'en faiſoit redouter

la

» la rencontre, comme celle des bêtes fa-
» rouches. Lorſque je fus arrivée à la ca-
» bane, je vis ſix petites filles autour d'un
» veillard qui leur donnoit du laitage dans
» des vaſes de bois. A peine le vieillard
» m'eut apperçue, qu'il vint m'offrir ſa
» demeure, & ce qui étoit en ſon pouvoir.
» Il me fit aſſeoir auprès du feu ; il me
» préſenta du lait & quelques fruits dont
» la néceſſité me fit manger ; & me voyant
» ſans ceſſe pleurer ou pouſſer des ſoupirs :
» Ma fille, me dit-il, il n'y a que le ciel qui
» ſoit immobile ; tant que nous habitons
» cette terre inconſtante, nous ſommes
» expoſés à tous les caprices du ſort. J'ai
» éprouvé plus d'une fois l'une & l'autre
» fortune ; & toujours mon imagination,
» ou plus tôt la crainte du mal en a groſſi
» l'idée à mes yeux. Il en ſera de même
» du mal qui vous preſſe maintenant ; ce-
» pendant levez les yeux au ciel, & croyez
» que celui qui l'a fait, a la puiſſance de
» le conduire. Si vous le croyez ainſi, pou-
» vez-vous vous laiſſer abbattre à la fortune
» qu'il vous envoye ? Conſolez-vous donc,
» & eſperez que les plaiſirs viendront à
» leur tour vous trouver. Cependant je
» vous offre de nouveau tout ce qui eſt
» en mon pouvoir.

» Les ſages diſcours du vieillard me
» toucherent ; & je crus que c'étoit quel-

» que genie favorable qui m'avoit con-
» duite en ce lieu, pour m'empêcher de
» me livrer au déſeſpoir. Mon pere, lui
» dis-je, après avoir eſſuyé mes yeux qui
» étoient baignés de larmes, mon pere
» (car vous meritez ce nom pour vos bien-
» faits) que je connois bien l'inſtabilité
» de la terre! Maintenant les dieux ont
» tellement verſé ſur moi les torrens de
» toute ſortes d'afflictions, que ſans vous
» j'en étois accablée. Ma fille, reprit le
» vieillard, eſperez d'en être bien tôt dé-
» livrée. L'adverſité a ſon origine, ſes pro-
» grès, & ſon déclin, comme les mala-
» dies du corps. On guerit celles-ci en
» chaſſant au dehors la cauſe du mal, &
» l'on adoucit celle-là en la déchargeant
» dans le ſein d'un ami. Mes maux ſont
» trop recents, ajoutai-je, pour ceder à
» de pareils remedes. Mais le plus ſou-
» verain que je puiſſe maintenant re-
» cevoir de vous, c'eſt de me faire con-
» duire au lieu de ma naiſſance, qui eſt
» le Foreſt. Les dieux vous en ſçauront gré;
» & malgré tous mes malheurs, je ſuis
» en état de reconnoître votre peine.

» Le vieillard jettant alors ſur ſa petite
» famille des regards de compaſſion: Vous
» voyez, dit-il, tout ce qui eſt ici; il y
» a quelques mois que ma femme qui
» faiſoit toute ma conſolation, m'a laiſſé

» avec ces enfans chargé d'ans & de mi-
» ſere. Je ne puis quitter un ſeul jour,
» que ces innocentes victimes ne ſouffrent ;
» & je n'oſerois vous confier à qui que
» ce ſoit de mes voiſins ; mais, ma fille,
» voici mon lit : agrées que deux de mes
» filles couchent avec vous, & recomman-
» dons-nous au grand Tautates.

» A ces mots, il ferma la porte de ſa
» cabane, & ſe coucha ſur de la paille avec
» ſes autres enfans. Pour moi, je me jettai
» dans ſon lit, & j'y dormis plus tranquil-
» lement que ne ſembloit le permettre l'é-
» tat malheureux où je me trouvois. Je
» m'éveillai pourtant de grand matin, mais
» plus tard que le vieillard qui avoit déja
» donné ordre à tout dans ſon petit mé-
» nage. Il me dit que durant la nuit il avoit
» pris la réſolution de ne me point quitter,
» que je ne fuſſe dans le Foreſt, eſperant que
» les dieux prendroient ſoin de ſa petite
» famille.

» Nous partîmes auſſi-tôt avec un bâton
» à la main ; & avant midi, nous arrivâ-
» mes ſur une montagne, doù il me montra
» la ville de Feu s qui étoit aſſés proche, &
» celle de Marcilli un peu au delà. Voyez-
» vous à main droite, ajouta-t'il, une petite
» riviere qui entre dans une grande, & qui
» au contraire de preſque toutes les autres
» coule du couchant au levant, c'eſt le

» Lignon. Vous pouvez d'ici remarquer » une partie de ſon cours, & de quelle ma- » niere il va ſerpentant dans cette plaine » délicieuſe. Alors le bon vieillard me de- » manda la permiſſion de s'en retourner, » afin de rejoindre avant la nuit ſes en- » fans. J'y conſentis; il me ſembla que » je trouverois facilement le chemin des » lieux qu'il m'avoit enſeignés. Et tirant » de mon doigt une bague: Tenez, lui dis- » je, mon pere, recevez ceci comme un té- » moignage de ce que je voudrois faire pour » vous dans l'occaſion. Ma fille, répondit- » il, vous m'enlevez une plus grande ré- » compenſe que j'attendois des dieux; mais » j'accepte le don que vous me faites, pour » montrer à ces mêmes dieux que vous n'ê- » tes point ingrate. A ces mots il me quitta » avant-hier, environ une heure après » midi. Je puis bien dire que c'eſt le ſeul » homme vertueux que j'aye encore trouvé.

Dorinde finit là ſon récit, qu'elle interrompit ſouvent par des larmes & des ſoupirs. Ses compagnes tâcherent de lui donner quelque conſolation, & toutes après l'avoir pluſieurs fois embraſſée, commencerent à s'habiller.

Ouvard Sc.

L'ASTRE'E

DE

M. D'URFE'.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.

ADAMAS craignant quelque ſurpriſe de la part de Polemas, avoit ordonné qu'on prît les noms de tous les étrangers qui arriveroient ; c'eſt pour cela qu'il fut averti le ſoir même que Merindor, Périandre avec Dorinde & leur ſuite, étoient dans la maiſon de Clindor. Les noms des chevaliers n'étoient pas inconnus au druide, il ſçavoit qu'ils étoient vaſſaux du roi de Bourgogne ; & cela même lui rendit ſuſpecte leur arrivée. Il envoya donc chercher Clindor, qu'à peine il faiſoit jour. Dès que l'on eut ouvert ſa porte, un jeune eubage ſe preſenta, demandant à lui parler. Et ſe

voyant ſeul avec lui : » Seigneur, lui dit-il, » une affaire qui pourroit être importante » m'amene ici. Vous en jugerez. Hier ſur » les deux heures, des hommes qui ſe di- » ſoient au roi Gondebaut vinrent à main » armée pour enlever une jeune fille qui » s'étoit ſauvée ſur les bords du Lignon, » entre Julieu & le temple de la bonne » déeſſe. En même temps il en ſurvint » d'autres qui, bien qu'inferieurs en nom- » bre les forcerent d'abandonner leur » proye, & depuis ils ſe ſont refugiés dans » cette ville. Je me trouvai par hazard, & » preſqu'en même temps ſur le lieu, où » s'aſſemblerent pluſieurs druides, pour » donner la ſepulture à ceux des chevaliers » qui avoient été tués en défendant la jeu- » ne fille. Pour les autres on les brûla ſelon » la coutume. En deshabillant leur chef, » je remarquai quelques papiers, & pen- » ſant qu'ils pourroient importer au ſer- » vice de la nymphe, je les pris, & j'y » trouvai cette lettre qui s'adreſſe à Pole- » mas, puis cette autre. Je vins dès hier au » ſoir, pour vous les apporter, mais les » affaires qui vous retinrent au château » m'ont empêché de vous les rendre plûtôt.

Adamas après avoir loué la prudence & le zele du jeune eubage, lui dit qu'il en feroit ſon rapport à la nymphe ; puis il lui recommanda le ſecret. L'eubage étant ſor-

ti, Clindor entra chés Adamas, & lui dit qui étoient Périandre & Merindor, & le ſujet qui les avoit amenés. Périandre & Merindor l'en avoient informé dès le ſoir, & lui avoient demandé comment ils pourroient avoir audience de la nymphe. » Dès » qu'ils ſeront levés, reprit le druide, ame» nez-les au château; cependant je vais » trouver Amaſis afin de la prévenir; pour» Dorinde, Leonide ma niéce ira la pren» dre.

Adamas paſſa auſſi tôt chés la nymphe, & lui rendit ce qu'il venoit d'apprendre: » Madame, ajouta-t'il, il ſemble que le » ciel vous envoye ces étrangers, pour vous » défendre. Après ce qu'ils viennent de fai» re contre Gondebaut, vous pouvez com» pter ſur eux. Mais, dit la nymphe, vous » parlez de Gondebaut, comme s'il étoit » notre ennemi. *Madame*, je n'en doute » point; Polemas eſt trop habile pour ne » l'avoir pas gagné. Et voici des lettres qui » nous éclairciront davantage. C'eſt un jeu» ne eubage qui me les a rendues. On y » donne à Polemas le titre de comte des » ſéguſiens. Ce chat, avec le mot de liberté » me fait juger qu'elles ſont de Gondebaut. » Prenez la peine, madame, de lire d'abord » celle-ci.» Incontinent la nymphe rompit le cachet, & lut ces mots:

GONDEBAUT A POLEMAS.

Notre cher ami, ſi Clorante un des chefs de notre garde a beſoin de votre aide, montrez lui l'amitié que vous portez à ſon maître. Il va pour une affaire qu'il vous communiquera, & qui eſt plus importante qu'elle ne le paroît.

Ce billet, dit Adamas, marque aſſés leur intelligence; mais celui-ci nous en convaincra encore mieux, ſi je ne me trompe. Alors la nymphe en le prenant: » Il me »ſemble, dit-elle, que celui que nous avons » lû n'eſt que trop clair. Gondebaut ſe con»tente d'écrire à Polemas ſur une affaire » importante, comme ſi Polemas étoit maî»tre abſolu de mes états. D'ailleurs il le » traite de comte des ſeguſiens, titre nou»veau, & qui ne doit appartenir qu'à l'é» poux de Galatée. » Le ſecond billet étoit conçu en ces termes:

GONDEBAUT A POLEMAS.

C'eſt maintenant qu'il faut que Polemas ſoit comte des ſeguſiens. Je viens d'apprendre que Clidaman eſt mort, que Lindamor eſt dangereuſement bleſſé, & que la meilleure partie des troupes ſeguſiennes a été taillée en pieces. Nous verrons bien tôt ſi votre courage égale votre ambition. Et ce ſera dans cette occaſion que Gondebaut vous témoignera qu'il eſt votre ami.

» O dieu, s'écria la nymphe, il ne faut

» plus

» plus en douter ! La trahiſon eſt découver-
» te. Quelle force humaine pourra nous en
» garantir ? Alors Adamas ne jugeant pas
» qu'ils duſſent perdre en larmes inutiles
» le peu de temps qui leur reſtoit, ſupplia
» la nymphe de faire appeller Galatée,
» afin de deliberer avec elle. Et, lorſqu'elle
» fut arrivée : Madame, dit le druide en
» s'adreſſant à la reine, il eſt queſtion ici
» de fermeté, & non pas de pleurs. Le ciel
» ne vous abandonnera pas, ſi vous rap-
» pellez votre generoſité. N'admirez-vous
» pas ſa providence ? il a déja fait venir Al-
» cidon & Damon pour leurs propres in-
» terêts, & cela ſi à propos, qu'on diroit
» que vous les avez invités à venir.

» Périandre & Merindor ſi connus dans
» toute la contrée ne ſont-ils pas de même
» arrivés hier au ſoir ? l'action qu'ils ont
» faite vous garantit leur generoſité. Car,
» madame, il faut que vous ſçachiez que
» la fille d'Arcingentorix s'étant ſauvée
» dans vos états pour ſe dérober à la ty-
» rannie de Gondebaut avoit été enlevée
» par quelques-uns de ſes gardes, & que
» les chevaliers dont j'ai l'honneur de vous
» parler l'ont arrachée de leurs mains. Ils
» l'ont amenée enſuite dans cette capitale,
» pour vous ſupplier de lui accorder votre
» protection. Eſperez donc, madame, en
» la bonté de Tautates ; & cependant mon-

» trez vous digne de votre auguſte rang.

La nymphe eſſuyant ſes larmes, & ſe jettant au col de Galatée : » Ma fille, lui » dit-elle, ſi le ciel a ordonné que nous » viſſions la ruine de nos états, du moins » ne faiſons rien qui ſoit indigne de nous. » Et la prenant par la main, elle paſſa dans » l'appartement de Damon, où elle ſçavoit » qu'étoit Alcidon, & les portes étant fer- » mées, Adamas, pour lui obéir parla en » ces termes :

» Seigneur, peut-être ſerez vous ſurpris » que je vous diſe aujourd'hui par ordre de » la nymphe, que les dieux qui vous ont » envoyé en Foreſt, pour y trouver la fin » de vos maux, ſemblent vous avoir deſti- » né à la conſervation de cette contrée. » Amaſis n'a plus de reſſource qu'en vous, » pour lui épargner une ſervitude honteu- » ſe, & à laquelle nous voulons tous pré- » ferer la mort. La nymphe ſe voit ſur le » point d'être dépouillée de ſes états, & » de perdre la nymphe Galatée par la plus » inſigne trahiſon. Votre arrivée, il eſt » vrai, nous fait eſperer que les dieux vous » ont envoyé pour opprimer les ſeditieux. » Cette action, ſeigneur, ne ſera pas celle » qui donnera le moins de luſtre à votre » gloire, lorſqu'elle ſera racontée dans » toute les Gaules; elle eſt auſſi juſte, » qu'elle paroîtra genereuſe. » Il vouloit

continuer ; mais Damon impatient l'interrompit. » Madame, dit-il en ſe tournant » vers Amaſis, je jure par Heſus que j'em» ployerai pour votre ſervice juſqu'à la der» niere goutte de mon ſang.» Alcidon fit le même ſerment, & tout de ſuite Adamas leur fit entendre le deſſein de Polemas, & les moyens qu'il avoit imaginés pour l'executer ; ſes intelligences avec les princes voiſins ; l'autorité qu'il avoit uſurpée dans les états d'Amaſis, les forteresſes dont il s'étoit rendu maître ; les ſoldats qu'il avoit gagnés ; enſorte qu'il n'y avoit que la crainte de Clidaman & de Lindamor qui eût ſuſpendu ſes deſſeins pernicieux. Qu'il étoit maintenant délivré de cette crainte ; parce que Gondebaut lui avoit mandé la mort de Clidaman. Il ajouta qu'Amaſis avoit des munitions de guerre & de bouche, mais qu'il lui manquoit des hommes.

» Il me ſemble, dit Alcidon, que pour » aſſembler des gens de guerre, ſans don» ner aucune défiance, il faudroit propo» ſer quelques jeux, ſoit de l'arc, ſoit de » l'arbalête, avec des prix. Lorſqu'ils ſe» ront ici nous les obſerverons, & nous » ſçaurons bien les tenir dans le devoir. » Cet avis, dit Adamas, me ſemble très » bon ; & d'autant meilleur que nous tou» chons au ſixiéme de la lune de juillet

» jour deſtiné à cueillir le gui ſacré. Nous » publierons que la reine y veut aſſiſter, » pour attirer un plus grand concours.

Adamas alla incontinent donner ſes ordres ; & Clindor arriva avec Merindor & Périandre qu'il preſenta à la nymphe. Amaſis & Galatée les reçurent avec toute la bonté imaginable ; & comme ils lui firent entendre qu'ils avoient quelque choſe à lui communiquer, elle les fit aſſeoir, & leur dit qu'ils pouvoient parler en liberté devant ces deux chevaliers. » Madame, répondit Merindor, nous le » ferons volontiers, puiſque vous l'or- » donnez ainſi ; bien que l'on nous ait » chargé de parler à vous ſeule.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DORINDE.

» Si les rois étoient exemts des paſſions » qui tourmentent les autres hommes, ils » ſeroient ſemblables aux immortels ; mais » ils ont leurs foibleſſes ; & ces foibleſſes » ſont autant de tributs qu'ils payent à » l'humanité. Je ne vous repreſente ces » choſes, madame, qu'afin que vous ne » blâmiez point trop les grands princes » dont j'ai à parler.

» Sçachez donc, madame, que le roi » Gondebaut aima éperdument Dorinde, » fille d'Arcingentorix ; mais comme les » beautés ſont ſujettes à être aimées de

» pluſieurs, il arriva que bien des cheva-
» liers ; & le prince Sigiſmond lui-même,
» devinrent auſſi amoureux de Dorinde.
» Le pere & le fils uſerent d'une diſcre-
» tion ſi grande, que perſonne ne remar-
» qua leur paſſion. Mais Dorinde rece-
» vant plus favorablement celle du fils,
» ils s'apperçurent tous deux qu'ils ai-
» moient le même objet ; & ni l'un ni
» l'autre ne put ſouffrir de rivalité. Do-
» rinde obligée à ſe déterminer pencha
» du côté du fils, ou plus tôt ſe déclara
» pour lui, enſorte qu'Ardilan (c'eſt le
» nom du confident de Gondebaut) eut or-
» dre de ne plus parler au roi, ſi le roi ne
» l'épouſoit comme il l'avoit promis, quoi-
» que peut-être ce n'étoit pas le deſſein
» de ſon maître. Ardilan ſoupçonna qu'une
» nouvelle paſſion dérangeoit ſes meſures ;
» & comme il étoit ruſé, il découvrit bien
» tôt les ſentimens du prince Sigiſmond.
» Auſſi-tôt il en informa le roi, ce qui
» a penſé ruiner ſa maiſon.

» Le roi pour ſe venger tout enſemble
» des deux amans, réſolut de marier Do-
» rinde à quelque chevalier, même ſans
» qu'elle donnât ſon conſentement. Si-
» giſmond en fut averti ; & ne pouvant
» ſouffrir que l'on fît un tel outrage à la
» perſonne qu'il aimoit, il alla la trouver,
» & lui perſuada de ſortir avec lui des

» états du roi, mais de conſulter aupara-
» vant l'oracle de Venus pour ſçavoir où
» ils iroient. Sigiſmond ne devoit mener
» qu'un jeune homme appellé Ceraſte, &
» Dorinde, une fille dont elle connoiſſoit
» la fidélité. Ceraſte devoit conduire des
» chevaux pour eux quatre dans un cer-
» tain lieu dont ils étoient convenus, &
» où ils devoient tous trois attendre Ce-
» raſte. Mais qu'il eſt difficile de trom-
» per un amant jaloux! Le roi avoit mis
» des eſpions autour du prince & de ſa
» maitreſſe; ces eſpions remarquerent que
» Sigiſmond alloit un ſoir vers Dorinde;
» un d'eux ſe gliſſa dans ſa maiſon; le
» prince après des complimens de con-
» doleance ſur la mort d'Arcingentorix,
» parla bas & avec beaucoup de feu à
» Dorinde; après quoi en la quittant, il lui
» dit: n'y manquez pas de votre côté, &
» comptez que je m'y trouverai.

» Ces paroles furent reportées au roi.
» Il chargea Ardilan qui n'aimoit pas le
» jeune prince, de veiller ſur lui. Ardilan
» ne dormit point durant toute la nuit; il
» vit donc que Ceraſte étoit monté à che-
» val dès le matin, & qu'il en faiſoit con-
» duire trois par de jeunes garçons. Il man-
» da auſſi tôt de la part du roi, de ne point
» les laiſſer ſortir, & courut en avertir
» le roi. Gondebaut ordonna qu'on fermât

» promptement les portes de la ville, & » s'en fit apporter les clés. En même temps » il fit tendre les chaînes au deſſus & au » deſſous de l'Arar, puis il manda les prin- » ces Sigiſmond & Godomar.

» Ce fut le prudent Avite qui alla vers » Sigiſmond. Avite avoit été ſon gouver- » neur, & l'aimoit tendrement. Il lui dit » les ordres que le roi avoit donnés, & que » ſon entrepriſe étoit découverte. Quelle » entrepriſe, répondit froidement le prin- » ce ? Il ſçait, reprit Avite, que vous vou- » lez ſortir de ſes états avec Dorinde, & » l'épouſer enſuite. S'il ſçait que je veux » l'épouſer, repliqua le prince, il devroit » me la donner, & non pas me la ravir. Il » eſt vrai, ajouta le ſage Avite, ſi vous » étiez une perſonne privée ; mais ignorez- » vous, ſeigneur, que comme tout le peu- » ple d'un royaume eſt au roi qui le gou- » verne, le roi eſt de même à tout ce peu- » ple. Les grands princes tels que vous n'ont » jamais en vûe dans leurs alliances, d'au- » tres objets que la grandeur, ou la ſureté » de leurs états. *J'ai été* déja une fois la » victime de cette politique ; ne pourrai-je » point, étant fils de roi me marier une » ſeconde fois ſelon mon inclination ? Et » ſi mon pere eſt inſtruit de celle que j'ai » pour Dorinde, ne devroit-il pas l'ap- » prouver ? Seigneur, dit Avite, puiſque

» vous reconnoiſſez Gondebaut pour votre
» pere, que ne lui devez-vous pas ? Les
» loix permetent aux peres même de ven-
» dre leurs fils. *Mon pere* (car c'eſt ainſi
» que le prince appelloit Avite) je vous
» avouerai franchement que j'aime Do-
» rinde, & que jamais je n'en épouſerai
» d'autre qu'elle. Le roi veut la forcer à
» des nôces injuſtes ; & c'eſt ce que je ne
» ſouffrirai point. Auſſi avons-nous réſolu
» de fuir la domination d'un prince ſi vio-
» lent ; ſi vous voulez m'obliger, vous fa-
» voriſerez notre fuite.

» Le ſage Avite connut qu'il n'étoit
» pas temps de le preſſer davantage ; il
» ſe contenta de lui dire pour le préſent :
» Seigneur, votre deſſein ne peut s'exé-
» cuter maintenant ; les portes de la ville
» ſont fermées, & Ceraſte n'a pû ſortir.
» O dieu, s'écria le prince ! hé que ſera
» devenue Dorinde ? En ce moment Ce-
» raſte entra dans le cabinet ; & comme
» il vouloit ſe retirer à la vue du gou-
» verneur : Non, non, Ceraſte, dit le
» prince, venez, & parlez librement ;
» Avite eſt dans mes interêts. Alors Ceraſte
» répondit d'un air conſterné : Seigneur
» je me ſuis rendu à la porte de Venus ;
» mais on m'a empêché de ſortir ; j'ai vîte
» gagné celle de l'Arar, & j'ai trouvé
» qu'on la fermoit auſſi : & Dorinde, inter-

» rompit le prince ? *Seigneur*, je n'en ai » point eu de nouvelles. Eh bien, continua » le prince, allez vîte chés elle, & ſi vous » la trouvez encore, dites lui qu'elle ne » ſorte point qu'elle n'ait reçu de mes avis.

» Alors, ſe retournant vers le ſage Avi- » te : Mon pere, lui dit-il, je prévoi que vos » conſeils me ſeront bien néceſſaires. Vous » y pouvez compter, & ſur ma vie même, » répondit Avite. Mais, ſeigneur, ajouta- » t'il, le roi vous demande : quelle répon- » ſe lui ferons-nous ? vous ſçavez qu'un » fils doit l'obéiſſance à ſon pere, & qu'il » faut ſuivre la vertu dans les choſes mê- » mes qui nous déplaiſent ; autrement les » animaux en ſuivant leur inſtinct ſeroient » auſſi vertueux que les hommes. Lors » donc que vous irez trouver le roi, dites- » vous à vous-même, ſeigneur ; je veux » lui ſacrifier en cette occaſion mon gout, » mon penchant, parce qu'il eſt mon pere » & mon roi ; & le ciel répandra ſur vous » toutes ſes benedictions.

» Mais, mon pere, dit Sigiſmond, ſi » le roi veut abſolument marier Dorinde, » je vous declare que j'aime mieux lui ren- » dre la vie qu'il m'a donnée, que de ſouf- » frir une pareille indignité. Non, non, » ſeigneur, il pourra bien menacer ; mais » il n'oſeroit en effet executer ſa menace. » Les loix s'oppoſent à cette violence. Ah,

» reprit Sigiſmond, c'eſt ſur une loi qu'il » la fonde : ſuivant cette loi, ſi un pere » a promis ſa fille à quelqu'un, & qu'il » meure avant la concluſion du mariage, » la fille ne peut plus diſpoſer d'elle ; & ſi » elle en épouſe un autre, ils doivent être » remis tous deux au pouvoir de celui » qui avoit la promeſſe du pere : or ſçachez » qu'Arcingentorix avoit promis Dorinde » à Périandre, à Bellimart, à Merindor. » La promeſſe eſt nulle, dit Avite ; Dorin- » de ne peut être à trois. Mais, ſeigneur, » la loi ne parle que des promeſſes par » écrit : autrement, dès qu'un pere ſeroit » mort, il ſuffiroit pour épouſer ſa fille, de » dire : il me l'avoit promiſe. D'ailleurs, j'ai » oui dire qu'avant la mort d'Arcingento- » rix Périandre & Merindor lui ont eux- » mêmes rendu ſa parole ; on peut bien » vous effrayer Dorinde & vous, en vous » oppoſant la loi dont il eſt queſtion ; mais » quel juge decideroit qu'elle a ſon appli- » cation à l'eſpece preſente ? O mon pere, » ajouta Sigiſmond, ſi je vous avois con- » ſulté, nous n'aurions pas formé le deſſein » de fuir.

» Cependant Ceraſte arrive, & fait en- » tendre au prince qu'il n'a point trouvé » Dorinde, mais ſeulement une lettre qu'il » lui remet entre les mains. O dieux, s'é- » cria-t'il, où ſera-t'elle allée ! Il eſt cer-

» tain, dit Ceraſte, qu'elle eſt ſortie de la
» ville ; car ſi elle avoit trouvé les portes
» fermées, elle ſeroit revenue dans ſa mai-
» ſon. En même temps Avite ouvrit la
» lettre qui étoit conçue de la ſorte.

DORINDE A LA PRINCESSE Clotilde.

J'eſpere, madame, que vous me pardonnerez de vous avoir laiſſée ſans votre permiſſion. Je me flate même que votre generoſité vous fera donner quelques larmes aux infortunes de Dorinde ; & ſur tout lors que vous ferez refléxion que pour écbaper à la violence, elle n'avoit d'autre reſſource que la fuite. Helas ! étoit-ce trop peu pour lui d'avoir eſſayé de me tromper, ſans ajouter l'injuſtice à la trahiſon ? Il a voulu par un mariage inique me faire ſentir ſon injuſtice ; les dieux permettront qu'un mariage legitime lui ôte le pouvoir dont il abuſe maintenant. Cependant je ſuis avec raiſon ; née libre, il m'eſt permis de me dérober à des fers ſi indignes. Mais je jure par les bienfaits dont vous m'avez comblée, qu'en m'éloignant je ne regrette que la princeſſe Clotilde. Helas ! peut-être ſera-t-elle enveloppée dans ma diſgrace, toute innocente qu'elle eſt.

» Si Dorinde s'en eſt allée, dit incontinent
» le ſage gouverneur, cette lettre ſervira
» beaucoup à ſa juſtification. Je ſuis d'avis

» qu'on la garde, & pour éviter tout ſoup-
» çon, qu'elle ſoit portée au roi ; mais aupa-
» ravant il faut la fermer avec un cachet
» inconnu, & la reporter chés Dorinde.
» Ceux que le roi envoyera ne manqueront
» pas de la lui remettre. Cependant, ſei-
» gneur, diſſimulez, rendez vous près
» du roi ; & s'il demande à Ceraſte où il
» vouloit conduire ces chevaux, qu'il ré-
» ponde qu'ils étoient deſtinés pour courre
» le cerf, & vous-même prenez un habit
» de chaſſe.

» Tandis que le prince s'habilloit, Ce-
» raſte reporta la lettre ſur la table de Do-
» rinde ; & lorſque Sigiſmond eut changé
» d'habit, il paſſa chés le roi, accompagné
» d'un grand nombre de chevaliers qui
» l'étoient venus trouver pour recevoir ſes
» ordres, à l'occaſion des mouvemens ex-
» traordinaires qu'ils avoient remarqués.

» Auſſitôt que Sigiſmond parut, le roi
» lui demanda pourquoi il étoit vêtu de
» la ſorte. Seigneur, dit le prince, j'allois
» monter à cheval, lorſqu'Avite m'a fait
» ſçavoir vos ordres ; & mon deſſein étoit
» de courre le cerf. J'ai commandé, inter-
» rompit le roi, que l'on fermât les por-
» tes, parce que j'ai eu des nouvelles qui
» m'ont inquieté, & que je veux vous
» communiquer. Entrons, ajouta-t'il
» dans ce cabinet, & ſuivez-moi avec Go-

» domar, & le ſage Avite.

» A peine la porte étoit fermée qu'Ar-
» dilan arriva. Le roi l'alla trouver auſſi-
» tôt ; ils parlerent long temps bas ; mais le
» prince eut beau écouter, il ne put en-
» tendre qu'une ſeule parole. Après quoi
» Ardilan remit une lettre au roi & ſe re-
» tira. Alors Gondebaut enflammé de co-
» lere vint s'aſſeoir dans ſon fauteuil, &
» montrant la lettre qu'il venoit de rece-
» voir : Prince, dit-il, voici des nouvelles
» de votre chaſſe ; & donnant cette lettre
» au ſage Avite, qui la reconnut à l'inſtant,
» il lui commanda de la lire tout haut. Il
» la lut, mais il adoucit le mieux qu'il put
» les endroits qui étoient les plus piquans.

» Sigiſmond, que vous en ſemble, reprit
» alors Gondebaut ? Penſez-vous pouvoir
» me cacher vos deſſeins ? ou que j'aye igno-
» ré votre folle paſſion, & à quel excès elle
» vous a emporté ? parce que j'ai feint de
» ne rien voir, mon indulgence vous a fait
» oublier ce que vous me devez, & ce que
» vous vous devez à vous-même. Sei-
» gneur, répondit le prince, quand il vous
» plaira de m'entendre ſans paſſion, vous
» ne me jugerez pas auſſi coupable que l'on
» a oſé me peindre à vos yeux. Puis-je,
» reprit le roi, être deſintereſſé dans une
» affaire qui vous touche autant ? bien que
» vos actions me prouvent aſſés votre peu

» de naturel pour moi, je ne puis me dé-
» pouiller des ſentimens de pere. Oui je
» voudrois qu'il m'en eût coûté la moitié
» de mes états, & avoir tort moi ſeul dans
» cette occaſion. J'ai bientôt fourni ma
» carriere, & peu m'importe quelle opi-
» nion l'on ait de moi; mais vous qui ne
» faites que de commencer, Sigiſmond,
» ſi vous ſçaviez de quel prix eſt pour vous
» la réputation, vous en craindriez plus
» la perte que celle de votre vie.

» Seigneur, repliqua le prince, je ſçai
» que je ne pourrai jamais reconnoître
» tous vos bienfaits; mais daignez m'ap-
» prendre en quoi j'ai nui à ma réputation,
» afin que je faſſe tous mes efforts pour la
» rétablir. Vous aimez Dorinde, répon-
» dit le roi. Je l'avoue, repartit le prince;
» mais je ne puis croire que ce ſoit une
» action honteuſe. Mais, ajouta Gonde-
» baut, ſa naiſſance n'eſt point aſſortie à
» la vôtre. *Si les princes* & les rois ne de-
» voient aimer que des princeſſes & des rei-
» nes, j'aurois failli, il eſt vrai; encore
» mon erreur ſeroit-elle autoriſée par des
» exemples. *Du moins*, ajouta le roi, ne
» doit-on pas aller ſi avant que de vouloir
» épouſer des perſonnes d'un rang ſi infe-
» rieur; & penſez-vous, lorſque je par-
» lois de mariage à Chriſeide, que mon

» intention fût de m'unir à elle ? Pour moi, » dit le prince, ſi jamais je donne ma pa- » role, je la tiendrai religieuſement. Vous » voulez donc épouſer Dorinde, s'écria » Gondebaut ? Ah, ſeigneur, répondit » froidement le prince, ce n'eſt pas ce que » je dis ; mais ſi je l'avois promis, je le » tiendrois, quoi qu'il m'en coutât.

» Alors le roi enfonçant ſon chapeau : » Vous n'avez rien promis à Dorinde, » ajouta-t'il ? je ſçai bien certainement le » contraire. Seigneur, on vous a mal in- » formé, répondit le prince. Je lui ai dit, » il eſt vrai, que je l'épouſerois, ſi je pou- » vois diſpoſer de moi ; mais en cela mê- » me, je m'en rapporte à vous, ſeigneur, » je vous ai prouvé mon reſpect. Com- » ment, pourſuivit le roi, vous pouvez » ſonger à une ſi honteuſe alliance, & me » demander encore en quoi vous faites tort » à votre réputation ? Ah j'empêcherai » bien que vous ne commettiez une faute » ſemblable. A ces mots il ſe leve, & com- » mande au prince de ſe retirer dans ſon » appartement, & d'y attendre ſes ordres. » Le prince deſeſperé partit ſans repliquer.

» Déja le ſoleil commençoit à baiſſer, » & le prince en ſe retirant apperçut dans » la rue une foule nombreuſe. Il s'arrête » & reconnoît Darinée à ſon habit. Auſſi- » tôt il s'avance, & la prenant par le bras,

» il l'enmene ave lui. Darinée étoit telle-
» ment ſaiſie de frayeur, qu'elle excitoit
» la compaſſion ; mais lorſqu'elle fut dans
» l'appartement du prince, & qu'il l'eût
» raſſurée par ſes diſcours : Seigneur,
» s'écria-t'elle, que penſez-vous que de-
» vienne ma maitreſſe ? Où eſt-elle, dit in-
» continent le prince ? *Au pont* où vous lui
» aſſurâtes que vous vous trouveriez. *Qui*
» *eſt* avec elle ? Helas, repartit Darinée les
» yeux baignés de larmes, elle eſt ſeule ;
» & ſi quelque divinité n'a pitié d'elle,
» j'ignore ce qu'elle deviendra. *Pourquoi*
» l'as-tu abandonnée ? Sçachez, ſeigneur,
» qu'avant l'aurore nous avons conſulté
» l'oracle de Venus ; & l'heure où vous
» deviez arriver étant paſſée, nous avons
» eſperé de vous trouver au pont, nous y
» ſommes allées, & n'ayant point de vos
» nouvelles, madame m'a commandé d'al-
» ler ſur le chemin par où vous deviez ve-
» nir. Par malheur ceux à qui vous venez
» de m'enlever m'ont rencontrée, & ſans
» vous, ſeigneur, ils m'alloient mettre dans
» les fers. Durant le chemin, ils m'ont fait
» pluſieurs queſtions pour ſçavoir où étoit
» Dorinde ; mais j'ai toujours dit qu'elle
» avoit paſſé d'un autre côté, & que ne
» l'ayant point trouvée au lieu convenu,
» je m'en retournois à la ville pour la cher-
» cher. A la porte j'ai été reconnue par
» Ardilan ;

» Ardilan ; il m'a fait des reproches ſan-
» glans, & m'a tenu des diſcours ſi inju-
» rieux pour Dorinde, que je ne les ou-
» blierai jamais. Mais, ſeigneur, admirez
» le pouvoir de la fortune, lorſque le per-
» fide Ardilan me parloit, un des miniſtres
» du temple de Venus a dit en parlant de
» moi : celle-ci avec une autre vêtue com-
» me elle, eſt venue conſulter notre
» oracle. Ardilan a voulu ſçavoir la répon-
» ſe, & ce miniſtre a repliqué qu'il avoit
» dit que nous trouverions dans le Foreſt
» le remede que nous cherchions. En mê-
» me temps le traître eſt parti, & je l'ai
» vû tourner vers le palais.

» Mais, qu'eſt devenue Dorinde, reprit
» Sigiſmond ? Helas, repartit Darinée,
» que puis-je vous dire, ſeigneur, ſinon
» que je l'ai laiſſée à ce pont cachée dans
» des buiſſons, au-delà du ruiſſeau ? O
» Dieu, s'écria le prince, elle ſera dévo-
» rée par les bêtes ſauvages ! O cruel pere !
» ſi pourtant tu mérites ce nom, ſe peut-
» il que tu ſois aſſés dénaturé pour me
» faire mourir ainſi ! A ces mots, il pouſſa
» de profonds ſoupirs, & ſe promena
» quelque temps dans la chambre. Puis
» ſe tournant vers Darinée, il lui com-
» manda d'aller dans la maiſon de Do-
» rinde, auſſi-tôt qu'il ſeroit nuit, & de
» prendre Ceraſte avec elle.

» Preſqu'en même temps il vit entrer » le ſage Avite, & le prince Godomar. Ils » lui dirent combien le roi étoit irrité de » ce qu'il avoit enlevé Darinée à ceux » qui la lui conduiſoient : Mon pere, dit » le prince au ſage gouverneur, dites au » roi que jamais perſonne, excepté lui, » n'inſultera Dorinde, ou celle qui lui ap- » partient, que je ne donne ma vie pour » l'en faire repentir. Qu'il ne ſoit donc » point ſurpris de ce que j'ai fait. Que » pour cette fille, elle eſt auſſi bien entre » mes mains, qu'entre celles des miſera- » bles qui la traitoient ſi indignement. » Qu'au reſte Dorinde n'a rien fait que » par mes ordres ; qu'il m'a empêché de » la ſuivre ; mais que s'il lui arrive quelque » mal, il compte de n'avoir plus de fils » en moi.

» Seigneur, dit Avite, la paſſion peut- » elle avoir tant d'empire ſur vous ? Pou- » vez-vous oublier qui vous êtes, & ce » que vous devez à votre roi qui eſt auſſi » votre pere ? Je ne ſçai plus qui je ſuis, » interrompit le prince ; mais plût à dieu » que j'euſſe terminé mes jours il y a dix » ans ! Et ſe promenant dans la chambre, » il montroit aſſés par ſes ſoupirs & par » ſes geſtes quel étoit le trouble de ſon ame.

» Godomar qui aimoit tendrement le » prince ſon frere, conjura le ſage gou-

» verneur de ſe rendre auprès du roi, &
» de faire tous ſes efforts pour l'adoucir,
» tandis q'il eſſayeroit, lui, de ramener
» Sigiſmond. Hélas ! continua-t'il tout bas,
» je crains bien que le roi conſeillé par
» le perfide Ardilan ne ſe porte à quelque
» violence, ſi vous ne détournez par
» votre ſageſſe l'effet de ſes avis perni-
» cieux. Avite ſortit à l'inſtant, & paſſa
» chés le roi. Godomar ſe voyant ſeul
» avec le prince, lui dit : Mon frere,
» vous ne doutez pas que je ne ſois infini-
» ment ſenſible à vos déplaiſirs ; mais je
» veux qu'en cette occaſion vous comptiez
» ſur moi, comme ſur vous-même. Si-
» giſmond tournant les yeux vers Godo-
» mar, comme s'il fût revenu d'un profond
» ſommeil : Mon frere, lui dit-il, par-
» donnez moi ; je ſuis tellement hors de
» moi-même, que je ne vous ai point en-
» tendu. Et Godomar lui ayant repeté les
» proteſtations qu'il venoit de faire : Je
» vous confierai mes peines, répondit Si-
» giſmond ; vous verrez enſuite le remede
» que vous y pourrez apporter.

» Vous ſçavez que Dorinde eſt partie,
» & que je devois l'accompagner ; mais
» le perfide Ardilan m'en a empêché. La
» malheureuſe Dorinde n'avoit pour toute
» compagnie que Darinée ; les dieux la lui
» ont ravie, comme vous le ſçavez, &

» la voilà ſeule dans les bois, pendant la » nuit, & ſans ſçavoir où aller. Mais ce » qui m'afflige davantage; c'eſt qu'Ardi- » lan ſçachant que l'oracle lui a répondu » qu'elle trouveroit dans le Foreſt du ſou- » lagement à ſes ennuis, ne manquera pas » d'en informer le roi; & le roi qui eſt in- » digné de la préference qu'elle m'a don- » née ſur lui, la fera ſuivre infailliblement, » & ſi on la rencontre, je crains qu'on » ne lui faſſe quelqu'outrage. Si ce mal- » heur arrive, je jure que dans ma fureur » je ne reſpecterai perſonne, & qu'Ar- » dilan ſera la premiere victime que j'im- » molerai.

» Godomar garda quelque temps le ſi- » lence; puis reprenant la parole: Mon » frere, dit-il, votre crainte me paroît » bien fondée. Ardilan a raconté au roi » en ma preſence ce que vous dites de l'o- » racle; & ſoudain après avoir parlé fort » bas, il a fait appeller Clorante, & lui » ayant dit quelque choſe à l'oreille, il a re- » levé enſuite ſa voix: Allez vous préparer, » lui a-t'il dit; cependant on expediera » vos dépêches; ſurtout uſez de diligence. » Vous ſçavez que Clorante eſt de toute ſa » garde celui en qui il a le plus de confian- » ce, & qui a le moins d'égard pour nous. » Or, ſi vous l'approuvez, je monterai à » cheval avec quelques-uns de mes amis, &

» je ſuivrai Clorante, afin de m'oppoſer » à ſa violence. Mon frere, dit Sigiſmond » en embraſſant avec tranſport le jeune » prince, j'accepte ce que vous m'offrez ; » il n'y a que ce moyen de me conſerver » la vie. Voyons ſeulement, ajouta Go- » domar, qui ſont ceux que je pourrai » prendre avec moi.

» Après avoir déliberé ſur le choix, ils » en trouverent neuf ſur la fidélité deſ- » quels ils pouvoient compter. Périandre, » Bellimart, Ceraſte & moi nous fumes » de ce nombre. Les princes nous envoye- » rent chercher incontinent, & nous firent » part de leur deſſein. Nous répondîmes » que nous étions prêts à marcher ; & » nous nous aſſemblâmes tous chés Bel- » limart ; comme il commandoit dans la » ville, nous crûmes avec raiſon que notre » deſſein ne ſeroit point ſoupçonné.

» Deux heures après, nous nous preſen- » tâmes à la porte avec le jeune Godomar ; » Ardilan voulut ſçavoir où nous allions. » Bellimart ayant répondu que nous al- » lions joindre Clorante, le roi, dit Ar- » dilan, ne m'a point commandé de vous » laiſſer ſortir. Alors Godomar s'avança, » & dit : Depuis quand êtes-vous devenu » le cenſeur de mes actions ? Qu'à l'inſ- » tant cette porte ſoit ouverte. Seigneur, » reprit Ardilan, je ne vous avois pas re-

» marqué; mais agréez que je n'ouvre point
» cette porte ſans ordre du roi qui me l'a
» défendu en termes exprès.

» Ah, traître, s'écria Godomar en pre-
» nant une hache d'armes, je vais payer
» toutes tes perfidies; en même temps il
» lui fend la tête; les autres furent ſi ef-
» frayés, qu'ils n'oſerent reſiſter; d'ail-
» leurs, ils aimoient autant le prince,
» qu'ils déteſtoient Ardilan. A peine
» avions-nous quitté le pavé, que la nuit
» nous ſurprit. Nous arrivâmes au pont;
» & n'y trouvant perſonne, nous pourſui-
» vimes notre route vers le Foreſt. Cent
» fois nous nous perdimes dans les mon-
» tagnes, ignorant tous le chemin de Feurs
» où nous voulions aller. Nous primes
» donc la réſolution d'attendre le jour au
» premier village que nous trouverions,
» & de prendre des guides. Là nous appri-
» mes que nous nous étions éloignés de tout
» le chemin que nous avions fait depuis le
» pont. Il fallut retourner ſur nos pas; ce
» qui deſeſperoit le jeune prince. Mais
» une choſe le conſola; c'eſt qu'il ſçeut
» que Clorante n'étoit parti que fort tard
» du lieu où il vouloit paſſer la nuit, &
» que ſes chevaux étoient preſque tous
» déferrés. Le lendemain nous rencontrâ-
» mes un vieillard qui venoit du lieu où
» nous allions, & qui dit au prince qu'il

» venoit d'y conduire une jeune fille bien
» deſo ée. Vous verrez, dit le prince, en
» s'adreſſant à nous, que c'eſt celle que
» nous cherchons. Mon pere, ajouta-t'il,
» en parlant au vieillard, dites-moi qui
» eſt celle que vous avez conduite? Sei-
» gneur, répondit-il, vous n'en ſçaurez
» rien par moi, car j'ignore pour quel deſ-
» ſein vous la cherchez. C'eſt, dit le prince,
» pour ſon bien. Si cela eſt, repliqua-t'il,
» Tautates dirigera lui-même vos pas;
» elle eſt bien digne d'être aſſiſtée, & il
» connoît vos intentions. Mais moi à qui
» elles ſont cachées, je n'oſerois en dire
» davantage; je ſerois coupable de tout le
» mal qui pourroit arriver, puiſqu'elle a
» été remiſe en ma garde. Le jeune prince
» admirant la vertu du vieillard, le combla
» de louanges, & lui donna une piece d'or.

» Nous ne fumes pas fort loin, ſans
» reconnoître la piſte dont le vieillard
» nous avoit parlé. Nous la ſuivîmes juſ-
» qu'à Feurs, où la nuit nous obligea de
» nous arrêter. Clorante avoit logé au
» même lieu où nous étions deſcendus; le
» lendemain on nous dit qu'il avoit paſſé
» le Lignon. Nous voilà ſur les traces qui
» nous menerent juſqu'à un carrefour, où
» nous reconnûmes qu'il avoit demeuré
» quelque temps; mais ce qui nous em-
» barraſſa, fut que nous jugeâmes par les

» traces mêmes qu'ils s'étoient ſéparés en
» trois troupes.

» Le prince voulut abſolument que nous
» nous ſeparaſſions de même. Ainſi, con-
» tinua-t'il, Bellimart, Periandre, & Me-
» rindor, avec leurs trois amis, prendront
» la route qui mene au Lignon; Ceraſte
» & les autres cinq chevaliers iront à
» droite, mais ſans paſſer la Loire; &
» moi, dit-il, après avoir repaſſé le Li-
» gnon, je prendrai à gauche; & dans trois
» jours nous nous trouverons tous au pié
» de ce temple que vous voyez au milieu
» de la plaine, élevé comme un écueil.

» Sans doute, un dieu avoit inſpiré le
» prince; à peine avions-nous fait une
» lieue & demie, Bellimart, Periandre &
» moi, que nous trouvâmes Dorinde, mais
» entre les mains de Clorante qui vouloit
» l'enmener. Le ciel favoriſa notre en-
» trepriſe. Ils étoient quinze ou ſeize; ce-
» pendant nous les défimes, & leur en-
» levâmes Dorinde. La victoire nous a
» couté cher, il eſt vrai; car nous avons
» perdu Bellimart; Periandre un couſin
» germain, & moi un frere. Or, madame,
» nous avons amené Dorinde dans cette
» capitale. Elle vient ſe jetter entre vos
» bras, comme dans un aſile aſſuré.

Après que Merindor eut fini, Amaſis prit la parole, & leur dit: » Genereux chevaliers,

» chevaliers, Dorinde a cette obligation
» à votre valeur, qu'elle eſt arrivée dans
» un lieu, où elle ne ſera point autre-
» ment traitée que ma fille elle-même.
» Je vous conjure ſur tout d'aller vers le
» prince Godomar, & de le ſupplier en mon
» nom de venir ici. Je meurs d'envie de
» lui rendre les ſervices qui ſont dûs à un ſi
» genereux prince. Madame, répondit Pé-
» riandre, le prince ne manquera pas de
» venir vous rendre ſes devoirs, & de vous
» recommander la belle Dorinde, par con-
» ſideration pour le prince Sigiſmond.

A peine avoient-ils achevé, que Leonide avertit Galatée, que Dorinde & celles qui l'avoient accompagnées, étoient dans la ſale. En même temps Amaſis la chargea d'aller les recevoir. Galatée le fit avec d'autant plus de joie, que Lycidas frere de Celadon étoit de la troupe, & qu'elle mouroit d'envie de lui parler. Galatée ſçavoit déja par Leonide qui étoient Florice, Circène, & Palinice. Après avoir parlé quelque temps à Dorinde, elle vint les trouver, & leur donna mille marques de ſes bontés. Madonte ſçachant auſſi que ces étrangeres qu'elle connoiſſoit, étoient ſi près, s'avança pour les embraſſer. Elles eurent de la peine à la reconnoître dans ſes nouveaux habits, & toutes rougirent de s'être mépriſes à ſon égard. Et les ber-

gers s'éloignant par respect, elle leur dit qu'elle vouloit qu'ils la regardassent toujours des mêmes yeux, & que jamais elle n'oublieroit les grandes obligâtions qu'elle leur avoit. » Mais il faut, ajouta-t'elle, » qu'avec la permission de Galatée vous » voyiez ce que je cherchois, lorsque vous » m'avez vue déguisée, & que vous jugiez » si j'avois raison.

A ces mots prenant Florice d'une main, & Circène de l'autre, elle les pria toutes de venir avec elle dans la chambre de Damon. Amasis qui y étoit encore les embrassa, & leur fit tout l'accueil imaginable ; mais lors que Galatée lui eut presenté Dorinde, elle fut ravie de la voir par consideration pour le prince Sigismond.

Jusqu'ici Hylas & Adraste n'avoient point encore parlé. Adraste admiroit ce palais si different des cabanes où il avoit été nourri, & Hylas ne trouvoit rien dans toute la troupe qui le piquât. Mais Madonte l'ayant enfin apperçu : » O dieu ! » s'écria-t'elle, Hylas, je ne vous ai point » rendu ce que je dois à notre ancienne » amitié. Quelle opinion aurez-vous de » moi ? Meilleure que jamais, madame, » répondit l'inconstant, car il me semble » que nos caracteres sont fort ressemblans. » M'en préservent les dieux, repliqua » Madonte, je ne voudrois pas vous res-

» ressembler par l'inconstance. Je ne vous » conseille pas de l'essayer, ajouta-t'il, » vous me copieriez fort mal. Je veux » dire seulement que lorsque j'ai ce que » je desire, je me soucie peu de tout le » reste ; & si je ne me trompe, vous pen- » sez de même, à present que vous avez » trouvé ce chevalier. » Damon demanda doucement à Madonte qui étoit ce berger ; & l'ayant appris ; » Gentil berger, » dit-il, voulez-vous que je croye ce » que je viens d'apprendre ? Seigneur, » répondit Hylas, il ne peut rien sortir » d'une si belle bouche, qui ne soit bon. » Cependant, ajouta Damon, ce qu'elle » m'a dit n'est pas à votre avantage ; elle » vous donne pour le plus inconstant des » hommes.

» C'est me rendre justice, reprit Hylas ; » & je suis bien éloigné d'en rougir. Si, » pour bien aimer, il faut prendre le ca- » ractere de la personne que l'on aime ; » sur les bords du Lignon, il n'y a pas un » berger qui ne soit inconstant, parce » qu'il n'y a pas une bergere qui ne le » soit. Ah, Hylas, interrompit Madonte, » vous sçavez bien que vous parlez con- » tre votre conscience. Madame, répon- » dit-il, si je vous le prouve, qu'aurez- » vous à dire ? c'est répondit Madonte, » ce que je ne croi pas que vous puissiez

» faire. Madame, dit Hylas, j'ai aimé » Laonice, Phylis, Alexis, Stelle, & quel- » ques autres ; elles étoient donc incon- » stantes, ou je n'ai point pris leur ca- » ractere. Du moins, repliqua Madonte, » ne me prouverez-vous pas que tous » soient inconstans. Le pauvre Adraste est » un bel exemple du contraire ; s'il avoit » pû devenir inconstant, il ne seroit pas » dans l'état où nous le voyons. O ma- » dame, repartit Hylas, il n'est pas in- » constant, parce qu'il est insensé.

Alors Palemon qui n'avoit point encore ouvert la bouche s'adressant à Madonte : » Madame, lui dit-il, si vous êtes » sensible au malheur de ce berger, dai- » gnez joindre vos prieres avec les nôtres, » pour engager la nymphe Amasis à lui » rendre sa premiere santé. Comment, » répondit Madonte, pensez-vous que la » reine puisse le guerir ? Madame, ajou- » ta Palemon, on nous l'a fait entendre, » & nous vous supplions d'interceder pour » lui. » Aussi-tôt Madonte prit le berger par la main, & s'avança vers Amasis qui entretenoit Dorinde. En même-temps le sage Adamas revint de la ville où il avoit donné ses ordres ; Amasis vouloit lui parler, mais elle n'osa interrompre Madonte qui avoit déja commencé à supplier pour Adraste. » Madame, lui dit-il

» ſage Adamas, ce que l'on vous demande » n'eſt pas à la verité ſelon la religion » des druides ; mais les romains ont auſſi » établi la leur ici ; & c'eſt un fait conſtant » qu'ils en uſent de la ſorte, & qu'ils ont » ſouvent operé de ces gueriſons. Eh bien, » dit Amaſis, je ferai tout ce qu'on » voudra ; & s'il guerit, j'accorderai la » premiere choſe qui me ſera demandée, » ſi elle eſt en ma puiſſance.

Le druide profitant du ſilence, & s'adreſſant à la nymphe : » Madame, dit-il, » je viens d'être informé que ſept cheva- » liers ſont arrivés dans cette ville, & » qu'ils demandent des nouvelles du prin- » ce Godomar. N'en ſçavez-vous point » les noms, interrompit Périandre ? L'un » d'eux, répondit Adamas, s'appelle Al- » candre, & un autre Amilcar, ſi je ne » me trompe. Ils ne ſont pas de notre » troupe, ajouta Périandre ; mais ils ſont » de nos amis. » Circène entendant nommer Alcandre, ne put s'empêcher de rougir ; & Florice s'approchant du ſage Adamas : » Ce ſont mes freres, dit-elle ; » & je ne pouvois apprendre une plus » agréable nouvelle. Si nous entendions les » noms des autres. . . . Voici la liſte qui » m'a été remiſe, interrompit Adamas. On » y lut Silene, Lucindor, Clorian, Cerinte, » & Belifard. » Alors les étrangeres s'écrie-

rent : » O dieux, quel bonheur eſt le nô-
» tre ; car, dit Circène, Silene, & Lucin-
» dor ſont mes freres ; & Clorian & Ce-
» rinte ſont freres de Palinice. Permettez-
» vous, madame, interrompit Florice en
» s'adreſſant à la nymphe, que nous al-
» lions les trouver ; il y a long temps
» que nous ne les avons vus ; & nous ſerions
» au deſeſpoir qu'ils partiſſent, ſans que
» nous les viſſions. Non, non, répondit
» la nymphe, je les ſupplierai de venir
» ici, s'ils veulent des nouvelles du prin-
» ce ; & Merindor s'étant offert de les
» avertir, il en reçut l'ordre d'Amaſis.

Le chevalier, & Clindor qui l'avoit ſuivi, n'étoient pas encore deſcendus du château, qu'ils les rencontrerent. Et leur ayant fait entendre la volonté d'Amaſis, ils prirent tous enſemble le chemin du château, où ils furent reçus par les nymphes & les chevaliers avec tout l'accueil imaginable. Mais, qui eût vû les careſſes de Florice, de Circène, & de Palinice, auroit jugé qu'un plus grand interêt que celui de la proximité les animoit.

Après ces premieres démonſtrations, Alcandre revint vers Amaſis, & lui dit : » Madame, le prince Sigiſmond nous a
» chargés de vous preſenter ſes ſervices,
» & de vous aſſurer que s'il s'offre
» quelqu'occaſion où ils vous ſoient utiles,

» il s'eſtimera infiniment heureux de re-
» cevoir vos ordres. Seigneur chevalier,
» répondit Amaſis, je reconnois ici la géné-
» roſité du prince envers les dames ; auſſi
» devons-nous l'honorer & le ſervir à ja-
» mais, & je proteſte de conſerver ces
» ſentimens tant que je vivrai. Puiſque
» vous cherchez le prince Godomar, vous
» en ſçaurez ici des nouvelles aſſurées.

Alors Périandre & Merindor lui dirent où ils devoient le trouver le lendemain ; & comme Alcandre en jettant les yeux ſur l'aſſemblée, apperçut Dorinde : » C'eſt
» bien ici, dit-il, en ſe tournant vers la
» nymphe, que nous jouirons du fruit de
» notre voyage, puiſque je vois Dorinde
» qui en eſt le principal ſujet. Madame,
» Sigiſmond ne manquera pas de vous la
» recommander, & lorſqu'il la ſçaura entre
» vos mains, il ſera tranſporté de joye.

Cependant, on vint avertir Adamas qu'un chevalier nommé Ceraſte étoit à la porte avec douze autres tous armés qui demandoient à entrer. Le druide l'ayant dit à la nymphe, Périandre & Merindor s'écrierent : » C'eſt aſſurément le prince
» Godomar qui aura ſçû que Dorinde eſt
» ici. Plût à dieu, dit la nymphe, que
» j'euſſe le bonheur de recevoir dans mon
» palais un ſi grand prince !

Adamas envoya en diligence pour faire

ouvrir la porte, & ſçavoir, s'il étoit poſſible, la verité. Et pendant que tous les chevaliers deſcendoient, il revint vers la nymphe, & lui dit : » En verité, madame, » il ſemble que dieu prend en main votre » défenſe. Voyez les ſecours ineſperés qu'il » vous envoye. Je croi, du moins, ſi Damon & Alcidon l'approuvent, qu'il eſt » à propos que vous découvriez au jeune » prince l'embarras où vous jettent la » mort de Clidaman, & la perfidie de » Polemas. » Les deux chevaliers furent de cet avis, & conſeillerent à la nymphe de s'attacher Godomar le plus qu'elle pourroit, parce que Sigiſmond ayant à ſa cour deux perſonnes qui lui étoient ſi cheres, il ne manqueroit pas de la ſecourir au beſoin.

Pendant que l'on diſpoſoit tout, pour recevoir le jeune prince, les chevaliers étoient déja arrivés près de la porte. Le prince étoit déja entré, ſans vouloir ſe faire reconnoître; mais Périandre & Merindor l'ayant rencontré, ils lui marquerent tant de reſpect, que la nymphe fut bien tôt avertie que c'étoit Godomar lui-même. Elle dépêcha Adamas pour le recevoir, & elle accompagnée de Galatée, de Madonte, de Daphnide, de ſes nymphes, de Dorinde, & de toutes les étrangeres, elle alla au devant de lui juſqu'à

la porte du château. Incontinent, le prince y arriva. Dès qu'il eut apperçu les nymphes, il mît pié à terre, & ſe faiſant ôter ſon heaume, il vint ſaluer Amaſis avec une grace infinie. » Je viens, dit-il, » madame, vous rendre avec joye des » devoirs indiſpenſables ; & pour vous » aſſurer que le prince Sigiſmond & moi, » & tous ceux qui dépendent de nous, dont » voici un bon nombre, nous ſommes à vo- » tre diſpoſition. Nous acceptons avec une » extrême reconnoiſſance ma fille & moi, » répondit Amaſis, l'offre généreuſe que » vous nous faites.

Dorinde vint alors ſe jetter aux piés du prince, pour le remercier de ce qu'il avoit fait pour elle (car la nymphe lui en avoit dit quelque choſe) & pour le ſupplier de ne la point abandonner. Le prince ne la reconnut qu'à ſa voix ; & la relevant avec bonté : » Belle Dorinde, » lui dit-il, vous êtes trop chere à Sigiſ- » mond, pour craindre qu'aucun de ceux » qui lui appartiennent, vous abandonne. » D'ailleurs, vous êtes ſous la protection » d'une grande reine, & mon frere Si- » giſmond m'a chargé de lui recomman- » der vos interêts. » Puis ſe tournant vers Amaſis : » Madame, continua-t'il, je n'ai » fait ce voyage que pour défendre Do- » rinde, & vous ſupplier de lui permettre

» qu'elle puiſſe demeurer dans vos états,
» tant que la fortune lui fermera le re-
» tour dans ſa patrie. En échange, nous
» vous offrons, mon frere & moi, nos
» perſonnes & nos vies. Seigneur, répon-
» dit la nymphe, je veux que Dorinde ait
» ici la même puiſſance que moi; elle ne
» me ſera pas moins chere que la nymphe
» Galatée ma fille.

Godomar fut enſuite conduit dans l'appartement qui lui étoit deſtiné; & tandis qu'on le déſarmoit, il raconta à Périandre & à Merindor, qu'après s'être ſeparés le jour d'auparavant, il avoit long temps marché ſans rencontrer perſonne, & qu'enfin ils avoient apperçûs dans la plaine une troupe de gens à cheval; & que s'étant mis à les ſuivre, ils avoient trouvé que c'étoit le lieutenant de Clorante avec quinze ou ſeize chevaux. » Il nous apprit, » ajouta le prince, qu'ils avoient ordre » de ſe trouver le ſoir même au carrefour » où nous nous étions ſeparés. Un des » miens leur dit que le roi nous avoit en- » voyés pour le même ſujet; ainſi nous » marchâmes le reſte du jour enſemble, » & ſur le ſoir, nous trouvâmes au car- » refour Ceraſte qui me raconta la mort » de Clorante, & la défaite de ſa troupe.

Alors me découvrant le viſage: » Ne » ſongez point à venger Clorante, leur

» dis-je ; c'eſt par mon ordre que l'on a » retiré de ſes mains une fille innocente. » Vous pourrez le rapporter au roi, & » lui déclarer que je n'ai pû ſouffrir qu'une » femme fût outragée en ma preſence.

» Quel fut leur étonnement, quand » ils m'entendirent tenir ce langage ! Ils » vinrent enfin me rendre l'honneur qu'ils » me devoient, & je leur permis de s'en » aller. Je croi qu'ils pourront aujourd'hui » informer le roi de ce qui s'eſt paſſé. Pour » nous, comme il étoit déja tard, nous » couchâmes près de là, dans un lieu que » l'on nomme Ponſins. C'eſt là que nous » apprîmes le détail de votre combat, & » le parti que vous aviez pris de con- » duire ici Dorinde.

Déja le prince étoit habillé, lorſqu'Alcandre & ceux de ſa troupe vinrent lui baiſer les mains, & lui dire que n'ayant point eu le bonheur de l'accompagner, ils avoient du moins été des premiers à le ſuivre avec l'aveu du prince Sigiſmond.

» Mais, interrompit le prince, que dit le » roi, lorſqu'il ſçut la mort d'Ardilan, & » mon départ ? Seigneur, dit Alcandre, ſi » le roi vous blâma, comme vous n'en » ſçauriez douter, la cour & le peuple » vous benît. Sigiſmond ſurtout, & la » princeſſe Clotilde avoient peine à rete- » nir les tranſports de leur joye. Je loue

» dieu, ajouta le prince, qu'il ait si bien » adressé nos pas ; & j'espere qu'il nous » continuera sa protection. Seigneur, » ajouta Alcandre, le prince Sigismond » nous a chargés d'une quantité prodigieuse de pierreries. » En même temps ils les mirent sur une table, & le prince les reçut comme un témoignage de la bonne volonté de son frere, & de son attention : » Non, dit-il, que j'en aye besoin, » tant que j'aurai mon épée, & tant de » braves gens autour de moi.

A ces mots, les ayant tous embrassés, il sortit avec eux pour se rendre dans la sale où étoient les nymphes, & où l'on avoit dressé les tables pour le dîner. Amasis voulut le faire asseoir d'abord, mais averti que Damon étoit retenu au lit par ses blessures, il demanda la permission de l'aller voir. Damon en fut si penetré, que depuis il ne se détacha point de Godomar.

Clindor de son côté enmena les bergers, & les bergeres, excepté Dorinde à qui Amasis ne voulut point permettre de quitter Galatée ; mais à sa place il enmena les freres de Florice, de Circène & de Palinice.

Cependant, le prince se mit à table ; & pour lui obéir, chacun s'assit sans cerémonie ; on ne parla presque que de la fortune de Dorinde, & du déplaisir qu'avoit eu Sigismond de ne pouvoir la suivre. De-

Ainde connut alors qu'elle avoit injuſtement ſoupçonné la fidelité du prince ; & parce qu'elle gardoit un morne ſilence : » Avouez, lui dit le prince, que vous » n'êtes pas encore bien revenue de votre » frayeur. Seigneur, répondit-elle, je ſuis » ſous la protection de perſonnes trop » puiſſantes, pour craindre maintenant. » J'ai été effrayée, il eſt vrai, eh qui ne » l'eût été à ma place ? Mais, ſeigneur, » ajouta-t'elle, admirez la fortune, qui » pour m'affliger, a voulu que je fuſſe » délivrée par les mains des trois hommes » qu'après Ardilan je déteſtois le plus ; & » vous ſçavez, prince, ſi j'ai raiſon de » les haïr.

Alcidon prenant la parole : » Madame, » dit-il, vous ne démentez point le ca- » ractere de toutes les belles ; car je n'en » ai point encore vû à qui les ſervices » puſſent faire oublier les offenſes ; & ce » qui eſt pis encore, ces offenſes le plus » ſouvent ſont imaginaires. Seigneur che- » valier, répondit-elle, j'ignore le carac- » tere des belles dont vous parlez ; mais » je connois par experience celui des hom- » mes ; & je n'en ai encore vû qu'un ſeul » qui ne fût pas trompeur. Je voudrois bien ſçavoir qui eſt ce phenix, reprit le prince » en ſouriant. C'eſt Hylas, ajouta-t'elle. » Hylas, dit Madonte ; & n'eſt-ce pas lui

» plus inconſtant des hommes ? Il eſt in-
» conſtant, je l'avoue ; mais il ſe donne
» pour tel. Et le prince Sigiſmond, repar-
» tit Godomar, en quel rang le mettez-
» vous ? Je ne le ſçai pas bien moi même,
» repliqua Dorinde ; mais avant que j'euſſe
» l'honneur de vous voir ici, je l'ai mis
» au rang des autres.

En même temps Périandre & toute ſa troupe que Clindor avoit amenée, entra dans la ſale ; & Dorinde voulant rompre cet entretien : » Seigneur, lui dit-elle, ſi
» vous ne connoiſſez point Hylas, jettez
» les yeux ſur ce berger chauve, vous ver-
» rez de tous ceux qui ſe mêlent d'aimer
» l'homme le moins diſſimulé. » Alors le prince, & tous ceux qui avoient entendu Dorinde regardant Hylas, il s'imagina qu'il y avoit quelque choſe dans ſon ajuſtement qui n'alloit pas bien. Et Daphnide s'en étant apperçue, » non, lui dit-
» elle, Hylas ; ce qui attire nos regards,
» n'eſt pas votre habit, c'eſt votre ca-
» ractere d'inconſtant. Il eſt vrai, reprit
» Hylas, que j'aime le changement ; &
» par là même je reſſemble aux deux ſexes.
» Avouez du moins, interrompit Dorin-
» de, que l'on trouve plus d'infideles par-
» mi les hommes que parmi les femmes ;
» car il n'y a point de femme qui ne puiſſe
» ſe plaindre de quelqu'infidelité, & je

» vois bien des hommes qui ne s'en plai-
» gnent pas. C'eſt repartit Hylas, qu'ils
» rougiroient de ſe plaindre d'une choſe
» ſi commune.

Dorinde alloit repartir, lorſqu'Amaſis & le prince ſe leverent de table. Et Godomar s'approchant de Dorinde: » Soyez perſuadée, lui dit-il, que Sigiſ-
» mond vous aime plus que ſa vie; lorſ-
» que j'aurai le loiſir de vous entretenir,
» & que vous ſçaurez ce qu'il m'a chargé
» de vous dire, vous avouerez qu'il me-
» rite d'être compté parmi ceux qui ſça-
» vent aimer. » Enſuite il ſupplia Amaſis de lui permettre de ſe rendre auprès de Damon; il étoit informé de ſa valeur, & il vouloit gagner ſon amitié. La nymphe répondit qu'elle l'y accompagneroit. Thamyre, Celidée, Palemon, Doris, & le malheureux Adraſte étoient déja dans ſon appartement. Lorſque le prince entra, Thamyre ſupplioit Damon de ſe ſouvenir qu'il lui avoit promis de guerir Celidée. Et Damon lui ayant dit qu'il ne s'agiſſoit que d'avoir quelqu'un qui accompagnât Halladin ſon écuyer, il s'offrit de faire le voyage.

Celidée ne pouvoit conſentir à cette ſeparation; elle aimoit mieux ne recouvrer jamais la beauté qu'elle avoit perdue, & dont elle faiſoit peu de cas; ou du moins

elle vouloit le ſuivre. Thamyre s'y oppoſant, elle verſoit un torrent de larmes; elle en étoit toute baignée, lorſque le prince entra. Senſible à l'état où il la voyoit, il demanda quel outrage on lui faiſoit. » Seigneur, répondit Damon, » cette bergere que vous voyez ſi affligée » a été d'une beauté admirable; on la lui » veut rendre; & elle pleure pour ne la » point recouvrer. Mais, ajouta Damon, » ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt » qu'elle s'eſt defigurée elle-même, & » cela pour n'être point aimée. O ciel, » dit Godomar, vous me racontez des » prodiges incroyables! Seigneur, inter- » rompit Celidée, voilà l'eſtime que l'on » doit faire de ce qui ne peut ſervir à notre » ſatisfaction, & qui peut nuire beaucoup » a notre repos.

» Mais, reprit Madonte, voyez, Sei- » neur, ce malheureux berger qui regarde » cette tapiſſerie, il n'eſt pas moins digne » d'admiration. Il avoit long temps aimé » la bergere auprès de laquelle vous le » voyez; & lors qu'il perdit l'eſperance » de la poſſeder, il perdit en même temps » ſa raiſon. S'il a quelques intervales, il » les employe à regreter la bergere. Mais, » Seigneur, ajouta Amaſis, nous voulons » eſſayer un remede pour le guerir. Quel » eſt ce remede, dit le prince? C'eſt, in- » terrompit

» interrompit Adamas de planter un clou » dans le temple de Jupiter, vis-à-vis » celui de Minerve, après avoir touché » les temples du berger avec ce même » clou. Il eſt vrai, dit Godomar, que j'en » ai vû guerir pluſieurs de la ſorte. Il faut » donc, ajouta la nymphe, faire avertir » le grand pontife, afin qu'il vienne m'ex- » pliquer ce que j'aurai à faire ; & c'eſt » vous Adamas, continua-t'elle, que je » charge de ce ſoin.

Cependant, Adamas tirant un peu la nymphe à l'écart, il lui repreſenta combien le ciel l'avoit favoriſée en lui envoyant un prince ſi genereux. » Madame, continua- » t'il, tout ce que vous aviez plus à crain- » dre, étoit quelque intelligence de Pole- » mas avec les rois voiſins. Le plus dange- » reux de tous eſt Gondebaut, & dieu rend » ce bras impuiſſant, en vous donnant ſes » deux fils. Maintenant, il eſt de votre pru- » dence de les intereſſer à votre conſerva- » tion ; la protection que vous accordez à » Dorinde vous aſſure l'amitié de Sigiſ- » mond, & celle du Prince Godomar. » Mais comme Polemas pourroit être in- » formé par d'autres lettres de la perte » que vous avez faite, je ſuis d'avis que » vous préveniez ſes deſſeins ; & vous en » avez une belle occaſion. Vous voulez » guerir le pauvre Adraſte ; voilà un pré-

» texte de retenir le prince Godomar. Il » faut que celui qui plantera le clou, ſoit » ſouverain magiſtrat ; ainſi vous ſerez » obligée de faire un dictateur exprès pour » cette cerémonie. Or, madame, vous » avez le prince Godomar dont vous pou- » vez faire choix. S'il accepte ce titre, » comme il l'acceptera ſans doute, il faut » le lui continuer juſqu'à ce que vous » ſoyiez tranquille du côté de Polemas.

»Mais, qu'ai-je maintenant à faire, dit » Amaſis. Je croi, madame, ajouta le druide, » que vous devez faire entendre au prince » que pour la gueriſon du berger, il doit ac- » cepter ce titre. Puis la cerémonie étant » faite, vous aſſemblerez avec lui Alci- » don, & Damon, & vous lui declarerez » la mort de Clidaman, & la trahiſon de » Polemas. Il eſt trop genereux pour » n'embraſſer pas votre défenſe.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, Godomar s'étoit approché de Damon; Alcidon, Daphnide, & Madonte l'entretenoient de la fortune de Dorinde, & le prince la trouvant charmante dans ſon habit de bergere, eut envie de la faire peindre ainſi : Galatée qui l'avoit entendu, envoya incontinent chercher un peintre.

Cependant Amaſis trouvant l'occaſion de prévenir Alcidon & Damon ſur ce

qu'elle avoit à dire au prince, elle leur en parla. Ils approuverent ſon deſſein, & ils en firent eux-même l'ouverture. Le prince promit à la nymphe tout ce qu'elle ſouhaitoit ; & la nymphe faiſant appeller Adamas, elle lui commanda en ſa preſence de tenir tout prêt pour le projet qu'ils avoient medité.

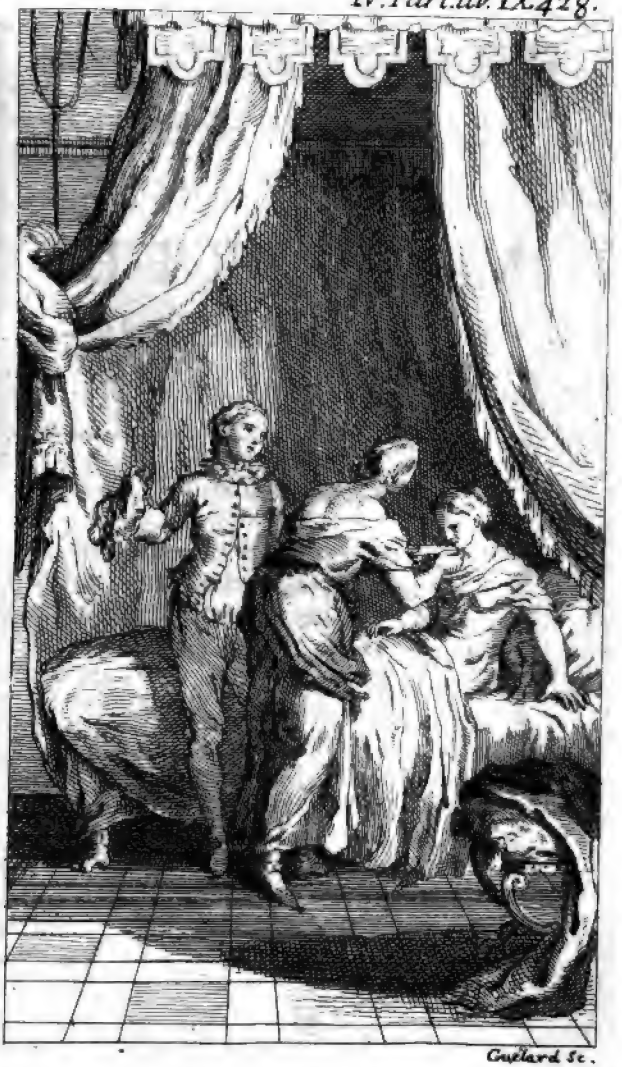
L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE NEUVIE'ME.

C'Est en ces divers entretiens qu'ils paſſerent le jour entier. La nuit vint enfin les ſurprendre, & les ſepara juſqu'au lendemain. Dorinde obtint d'Amaſis par ſes prieres & ſes empreſſemens, qu'elle iroit dans la maiſon de Clindor avec ſes compagnes. Merindor & Périandre donnoient la main à Dorinde; Lucindor & Cerinte à Florice, Amilcar & Silene à Palinice. D'un autre côté Thamyre aidoit la triſte Celidée, qui étoit inconſolable de ſon prochain départ. Pour Adraſte, il n'abandonnoit point Doris que conduiſoit Palemon. Tous, excepté Hylas, &



Guelard Sc.

Beliſard, qui ne s'attachoient à aucune, étoient aſſés occupez de leurs propres affaires, pour ne pas ſonger à Hylas. Alcandre & Clorian ſervoient Circène; Lucindor & Cerinte aimoient Florice; Amilcar & Silene ſoupiroient pour Palinice; Périandre & Merindor adoroient Dorinde, qui ne ceſſoit de leur reprocher leur infidelité, dès qu'ils lui parloient d'amour.

Lorſqu'ils furent arrivés, ils reſolurent de veiller dans la chambre de ces bergeres, pour reparer en quelque ſorte le temps qu'ils avoient paſſé loin d'elles. Mais Dorinde pour quelque raiſon dont elle fit part à ſes compagnes, ne le voulant pas, elles s'excuſerent toutes ſur ce qu'elles avoient deſſein de ſe trouver le lendemain au lever de Galatée; ils furent donc contraints de ſe retirer. Hylas fut par hazard logé dans la même chambre qu'Alcandre, Amilcar, & Beliſard; les quatre autres chevaliers logerent enſemble. Hylas connoiſſoit les premiers depuis long temps; & dès qu'ils ſe virent ſeuls, ils parlerent de ce qu'ils avoient fait, depuis qu'ils ne s'étoient vus.

» Pour moi, dit Hylas, j'aurai bientôt » fait. Lorſque Chriſeide eut trompé ſes » gardes, pour aller du côté de Gergovie, » je la ſuivis, mais en vain. Il me fut im-

» poſſible de la rencontrer. Je trouvai
» Madonte & Laonice, & je vins avec
» elles dans cette contrée, où m'ont fixé
» ces aimables bergeres. Rien n'égale la
» douceur de leur vie. Leurs habits ſont
» groſſiers ; mais d'ailleurs les bergers &
» les bergeres n'ont rien qui reſſente
» le village. Entre tous les autres eſt un
» certain Silvandre, dont on ne peut trop
» admirer l'eſprit. Pour les bergeres, elles
» ſont ſi belles, elles ont tant de graces,
» & tant de naiveté, qu'il eſt impoſſible
» de les voir ſans les aimer. Vous avez
» peut-être vû autrefois Florice, Circène,
» & Palinice ; du moins vous avez ſçu
» quel cas on faiſoit à Lyon de leur beau-
» té. Eh bien, elles ſont abſolument effa-
» cées par ces gentilles bergeres.

» Comment, dit Alcandre, vous pré-
» tendez qu'il y ait quelque bergere plus
» belle que Circene ? voilà ce que je ne
» puis ſouffrir. Encore ſi vous aviez parlé
» de Florice, de Palinice même. . . .
» Mon frere, interrompit Amilcar, je
» paſſe à Hylas ce qu'il voudra, pourvû
» qu'il excepte Palinice, dont la beauté
» eſt ſuperieure à toute autre. Hé quoi,
» mes enfans, dit Hylas en ſouriant, il
» ſemble que vous preniez quelque interêt
» à ces filles. Si nous y prenons interêt,
» reprit Alcandre ? ſçachez, Hylas que nous

» les aimons depuis la mort de Teombre ;
» auſſi ſi vous vous en ſouvenez, il n'y
» avoit pas long temps que nous étions
» revenus dans la maiſon paternelle. Il eſt
» vrai, répondit Hylas ; mais comme
» nous avions eu le loiſir de contracter
» l'amitié qui eſt entre nous ; je croyois
» qu'il ne falloit pas plus de temps pour
» devenir amoureux, que pour deve-
» nir bons amis. Au contraire, dit Alcan-
» dre, il faut moins de temps pour choi-
» ſir une maitreſſe, que pour choiſir un
» ami.

» Hé bien, reprit Hylas, puiſqu'il n'y
» a pas d'apparence que vous dormiez
» ſi tôt, racontez-moi vos amours, afin
» que je ne tombe plus dans le même in-
» convenient, lorſque je parlerai de vos
» maitreſſes. J'y conſens, répondit Al-
» candre, à condition que vous ne mé-
» priſerez plus Circéne pour l'amour de
» moi, ni Palinice par conſideration pour
» mon frere. Ni vous, Stelle, ajouta l'in-
» conſtant pour l'amour d'Hylas. Nous
» le promettons, dit Alcandre ; mais il
» faut encore, ajouta-t'il, que vous ve-
» niez auprès de nous ; je me fatiguerois
» trop à parler haut, & ſi long temps. »
Hylas vint incontinent les trouver, & quelque temps après Alcandre reprit ainſi la parole, tandis que Beliſard dormoit.

HISTOIRE D'ALCANDRE, D'AMILCAR, de Circène, de Palinice, & de Florice.

» Peu de temps avant le mariage de » Florice notre ſœur avec Teombre, mon » pere nous fit revenir des pays étrangers, » où il nous avoit envoyés pour en ap- » prendre les langues, & connoître les » mœurs de nos voiſins. Nous avions plus » de vingt ans, lorſqu'il nous rappella. » Nous étions peu connus dans notre pa- » trie ; nous n'y connoiſſions preſque » perſonne, & nous n'aurions pas mê- » me reconnu Florice notre ſœur. Nous » revînmes, comme vous ſçavez, un peu » avant le mariage de Florice ; & lorſ- » que nous commençions à nous aimer, » Teombre l'enmena à la campagne. Le » ciel, il eſt vrai, eut pitié de nous ; il » nous la rendit bien tôt après par la mort » de Teombre. Florice ne l'avoit épouſé » que par raiſon d'état ; ſes larmes furent » bien tôt ſéchées. La tendreſſe que nous » lui témoignions n'aida pas peu à ſa con- » ſolation. De ſon côté, elle n'oublioit » rien pour nous rendre moins ennuyeux » le ſejour que nous faiſions auprès de » notre pere. Je veux, dit-elle, à mon » tour, vous faire voir mes amies, vous » les trouverez ſurement moins ennuyeuſes » que les perſonnes que vous voyez tous

» les

» les jours. Dès le lendemain, elle nous » mena dans la maiſon de Circène, où » nous trouvâmes Palinice, Dorinde, Clo- » ris, Parthenopé & quelques autres, tou- » tes belles & vertueuſes. Pour moi, à » peine j'eus jetté les yeux ſur Circène, » que je ne pus lui refuſer mon cœur; & » mon frere trouva en même temps Pa- » linice ſi aimable, qu'il ne put s'empê- » cher de l'aimer.

» Preſqu'en même temps nous perdîmes » notre pere; la douleur que nous en reſ- » ſentîmes devoit étouffer notre paſſion » naiſſante; mais, Hylas, qui peut reſiſter » aux ordres du deſtin? Nous fûmes quel- » que temps ſans voir ces belles perſon- » nes, la bienſeance le vouloit ainſi; & » la contrainte où nous vêcûmes alors, ne » fit que rendre notre mal plus doulou- » reux, & plus difficile à ſupporter.

» Palinice & Circène qui étoient les » meilleurs amies de ma mere, ne man- » querent pas de nous rendre viſite à cette » occaſion. Et nous qui étions preſque » toujours avec Florice, dieu ſçait ſi nous » les reçûmes avec joye. Quand Circène » eut long temps entretenu ma mere, elle » vint faire ſes complimens à Florice; je » m'approchai d'elle, & Florice s'étant » avancée vers Palinice, je me trouvai » ſeul avec Circène. Après l'avoir remer-

» ciée de la part qu'elle daignoit prendre
» à notre affliction : je ne ſçai, ajoutai-je,
» ſi en effet je dois vous être ſi obligé ;
» car je crains bien que cette viſite n'ait
» pour moi des ſuites funeſtes. Si cela ar-
» rivoit, me dit-elle, ce ſeroit aſſurément
» bien contre mon intention ; ſi ce n'eſt
» pas votre intention, repartis-je ; c'eſt
» donc mon deſtin que vous cauſiez ma
» mort. Moi, repliqua-t'elle, je ſerai
» cauſe de votre mort ?

» Les viſites qui ſurvinrent m'empê-
» cherent de lui répondre ; & de tout le
» jour je ne pus renouer cet entretien.
» Amilcar de ſon côté ſaiſiſſant l'occaſion,
» s'approcha de Palinice, & lui dit : Les
» belles de cette contrée ſont bien cruelles ;
» eſt-il poſſible qu'à la douleur dont nous
» ſommes accablés, vous veuilliez encore
» ajouter celle qui cauſera ma perte ! J'i-
» gnore, répondit Palinice, comment je
» pourrois en être cauſe. Ils furent inter-
» rompus par le même accident qui nous
» avoit ſéparés Circène & moi. Sans doute
» nous obéiſſions au deſtin, puiſque nous
» uſâmes à peu près des mêmes diſcours
» pour déclarer notre paſſion.

» Quelques jours après, nous allâmes
» rendre à ces beautés les viſites qu'elles
» nous avoient faites. Florice qui nous
» y avoit accompagnés, & qui avoit re-

» marqué que j'avois long temps entretenu
» Circène, me dit au retour : Je ne vous
» ai point averti, mon frere, de vous
» défendre des charmes de Circène ; mais
» ne vous y laiſſez pas ſurprendre ; elle
» eſt tellement engagée ailleurs, que vous
» ne devez pas vous flatter de la moindre
» eſperance. Clorian, frere de Palinice,
» poſſede ſon cœur. Ah ma ſœur, lui ré-
» pondis-je, vous m'avertiſſez bien tard.
» Mais, ſe peut-il que Clorian poſſede ſon
» cœur, comme vous le dites ? *Ecoutez*,
» Alcandre : Clorian eſt frere de Palinice
» de tout temps amie de Circène ; d'ail-
» leurs, le mari de Palinice étoit oncle
» de Circène ; ce qui a formé entr'elles des
» liaiſons intimes. Et Circène a laiſſé pren-
» dre ſur elle à Palinice une ſi grande au-
» torité, qu'elle ne pourroit guere quand
» elle le voudroit ſe détacher de Clorian.
» Mais, repliquai-je, ſi Clorian l'aime
» tant, ſi Palinice a tant de pouvoir ſur-
» elle, pourquoi leur mariage ne ſe con-
» clut-il point ? Sçachez, reprit-elle, que
» Circène a deux freres, dont l'un eſt fort
» amoureux de Palinice ; & parce qu'elle
» ne l'aime pas, il a réſolu que Clorian
» n'épouſeroit point ſa ſœur, que Palinice
» ne fût auſſi déterminée à le prendre
» pour ſon mari : voilà ce qui retarde le
» bonheur de Clorian.

» Ma ſœur, lui dis-je encore, ſi vous » m'aimez, il faut que vous me donniez » la connoiſſance de ce frere de Circène, » afin que j'eſſaye de le gagner. Mon » frere, continua-t'elle en ſouriant, je » vous dirois bien un autre ſecret, & plus » important pour vous; mais je ne ſçai » comment m'y prendre. *Ah ma ſœur*, ſi » vous voulez me conſerver, ne me ca- » chez rien! *J'y conſens*; mais regardez » cette ouverture comme un des plus » grands témoignages de mon amitié. Cir- » cène a deux freres; Silene qui eſt l'aîné » aime éperdument Palinice & Lucindor; » A ce mot, Florice s'arrêta en ſouriant.... » Achevez, lui dis-je, Lucindor eſt amou- » reux de vous. Il le dit ainſi, répondit- » elle en ſe cachant le viſage. Or je me » promets bien qu'il m'accordera tout ce » que je lui demanderai. Mais à quoi pen- » ſai-je? & que dira Lucindor? *Ma ſœur*, » lui dis-je, deſabuſez-vous, ſi j'aime Cir- » cène, c'eſt dans la vue de l'épouſer. Pour » Lucindor, s'il eſt digne de Circène, » pourquoi ne l'épouſeriez-vous pas? *Ah*, » *mon frere*, je pleure encore la mort de » Teombre... D'ailleurs il étoit ſi jaloux, » que je ne pourrois ſans folie m'expoſer » encore une fois au même inconvenient » *Comment* Lucindor eſt jaloux? *Alcandre*, » me répondit-elle en ſouriant, vous

» voulez tout ſçavoir ; je le veux bien.
» Lucindor ayant remarqué qu'un des
» freres de Palinice feignoit de m'aimer,
» ou m'aimoit peut-être, en a conçu un
» ſi violente jalouſie, qu'il m'ôte le repos
» qu'il a perdu lui-même. Hé ma ſœur,
» ajoutai-je, expliquez-moi cette enigme.
» Le frere de Palinice vous aime. Eh ne
» m'avez-vous pas dit que ce frere aime
» Circène ? Palinice a deux freres, me ré-
» pondit-elle ; l'un nommé Clorian, &
» qui aime Circène ; l'autre qui s'appelle
» Cerinte, & qui me montre quelque
» bonne volonté.

» Alors faiſant un grand éclat de rire :
» Voici, lui dis-je, l'avanture du monde la
» plus ſinguliere. Palinice a deux freres,
» Cerinte qui vous aime, & Clorian qui
» aime Circène. Circène a deux freres auſſi :
» Silene qui recherche Palinice, & Lucin-
» dor qui vous recherche. Et moi ſi j'aime
» la belle Circène, Amilcar adore Palini-
» nice. Ce fut de la ſorte, Hylas, que j'ap-
» pris toutes ces intrigues : notre entre-
» tien finit par les promeſſes que me réi-
» tera Florice de me ſervir de tout ſon
» pouvoir, & de ſervir auſſi Amilcar.

» Pour moi je penſai à m'établir avan-
» tageuſement dans l'eſprit de Circène ;
» & je crus que rien ne pouvoit y contri-
» buer plus que la diſcretion. Un jour

» qu'elle étoit chés Palinice, & qu'elle » quitta ses gands, j'y glissai adroitement un » petit billet. Circène se douta bien qu'il » étoit de moi, parce que j'avois tenu ses » gands entre mes mains ; mais elle feignit » de ne pouvoir le deviner, parce qu'elle » se défioit d'Andronire qui la servoit. Et » pour lui témoigner qu'elle s'en soucioit » peu, elle lui donna ces gands, mais après » quelques reflexions elle les lui ôta, de » peur qu'elle ne les montrât à Clorian.

» Quelques jours après, elle vint voir » ma sœur, & lui montra le billet dont il » s'agit. Florice reconnut aussi tôt ma » main ; mais elle dissimula. Hé quoi, lui » dit-elle, l'amour dure-t'il » encore ? Ceci, répondit-elle, n'a rien » de commun avec lui, & j'en suis char- » mée. Voyez si vous ne connoîtrez point » ce caractere. Ah Circène, s'écria-t'elle, » oui je le connois. C'est quelqu'un de » mes proches qui a écrit ce billet, & à » qui j'ai plusieurs fois representé l'inuti- » lité de son dessein. Hé Florice, répondit- » elle froidement, que vous ai-je fait ? Je » n'ai point voulu vous déplaire, ajouta » Florice, mais j'ai cru devoir détourner » Alcandre d'une entreprise qui ne peut » que lui être funeste ; & si l'on vous pre- » noit à serment, ne tiendriez-vous pas » le même langage ? Il est vrai, reprit

» Circène, que Clorian a des vues ſur
» moi ; mais ſi je ne change de ſentiment,
» il ne parviendra pas où il eſpere ; & je
» vous aſſure que ſon indiſcretion m'in-
» diſpoſe extrêmement contre lui. Puiſque
» vous m'ouvrez votre cœur, dit Florice,
» je vous avouerai que Clorian fait trop
» valoir au public l'autorité qu'il prétend
» avoir ſur vous, & qu'il donne lieu de
» juger qu'elle eſt bien plus grande en
» particulier. Je penſe donc que vous de-
» vriez peu à peu diminuer cette autorité.

» Ah Florice, s'écria-t'elle, ſi vous con-
» noiſſiez le caractere de Palinice ! quel-
» que jour que nous aurons plus de loi-
» ſir, je vous en dirai davantage. Cepen-
» dant, continua-t'elle en ſouriant, ne
» croyez pas que je veuille être aimée
» d'Alcandre ; & vous m'avez obligée,
» lorſque vous avez tâché de l'en détour-
» ner ; continuez, je vous en conjure ;
» ſans doute vous y réuſſirez facilement.
» A ces mots, elle rougit un peu ; ce-
» pendant ma ſœur feignant de la croire :
» Soyez perſuadée, lui dit-elle, que pour
» votre interêt, & pour celui de mon frere,
» je voudrois en effet y réuſſir ; mais en
» verité je ne l'eſpere pas.

» En même temps, Amilcar & moi,
» nous entrâmes avec Palinice, & peu
» après Cerinte & Silene. Pour moi, après

» avoir ſalué la compagnie, je m'appro-
» chai de Circène. Cerinte lia converſa-
» tion avec Florice ; & Silene & Amilcar
» s'aſſirent près de Palinice. Voyant donc
» à Circène les mêmes gands où j'avois mis
» le billet, je lui dis : » Belle Circène, je
» vous jure que ce qui eſt dans vos gands
» eſt veritable. Dans mes gands, dit-elle ?
» *Oui*, *belle Circène*, répondis-je, & pre-
» nant les gands, je lui montrai le billet.
» Elle feignit de ne l'avoir point vû, &
» de ſe mettre encolere. Elle fit même
» ſemblant de l'effacer ; mais lui tenant
» la main : Pardonnez, lui dis-je, à l'excès
» de mon amour, & croyez que c'eſt en
» vain que vous voulez effacer ces ca-
» racteres ; ils ſont gravés dans ce cœur
» que vous m'avez ravi. Alcandre, me
» répondit-elle, en me frappant douce-
» ment ſur la main, vous plaiſantez ; auſſi
» reçois-je en ce ſens tout ce que vous me
» dites. » Belle Circène, repartis-je, ſi je
» ne vous adore, je ne ſuis point Alcandre ;
» & je veux que le ciel m'ôte la vie, quand
» je ceſſerai de vous adorer.

» Je fus bien ſurpris de la voir tout à
» coup changer de viſage ; mais ma ſur-
» priſe ceſſa bien tôt quand je vis entrer
» Clorian avec Lucindor. Clorian n'étoit
» point encore ſûr que j'aimaſſe Circène ;
» mais il ne laiſſa pas de montrer un vi-

» ſage ſevere & content, parce qu'il ne
» pouvoit ſouffrir que perſonne lui parlât.
» J'avoue que l'embarras de Circène me
» déplut, & qu'alors même je pris cent
» fois la réſolution de ne l'aimer plus ;
» mais ces beaux projets s'évanouiſſoient,
» dès que je venois à la regarder.

» Lorſque tout le monde ſe fut retiré,
» Florice me rendit l'entretien qu'elle avoit
» eu avec Circène, puis elle ajouta : Mon
» frere, Circène ſe détachera de Clorian
» plus facilement que je ne l'aurois crû ;
» & à dire le vrai, il en uſe ſi imperieu-
» ſement avec elle, que je ne ſçai com-
» ment elle l'a pû ſouffrir. Ma ſœur,
» croyez-moi, lui répondis-je, vous vous
» reſſemblez toutes. Car, dites-moi, je
» vous ſupplie, ſi Lucindor veut vous trai-
» ter comme Clorian traite Circène, pour-
» quoi deſapprouvez-vous en autrui, ce
» que vous approuvez en vous-même ? Et
» ſi Circène s'ennuye de cette tyrannie,
» pourquoi ſerre-t'elle des nœuds qui lui
» déplaiſent ? Vous vous reſſemblez toutes
» encore une fois. Vous voulez être mai-
» treſſes ; & vous vous plaiſez à vous ren-
» dre eſclaves ; puis vous vous ennuyez
» de cette ſervitude, & pourtant vous pre-
» nez plaiſir à y demeurer. Ne m'avez-
» vous pas dit que Lucindor ne peut ſouf-
» frir que Cerinte vous parle ? Et qu'une

» jalousie pareille a été tout ce que vous » avez éprouvé de plus triste avec Teom- » bre ? Pourquoi donc vous y soumet- » tre, & ne pas prendre sur Lucindor l'au- » torité qu'il usurpe sur vous.

» Mais, qui vous a dit, interrompit » Florice, que je crains Lucindor ? Mes » yeux, repliquai-je, & vos actions. Puis » vous m'assurez que Circène se lasse des » airs imperieux de Clorian, & qu'il se- » roit facile de l'en détacher. Hé, ma » sœur, que ces esperances sont mal fon- » dées, puisqu'elles dépendent de la ré- » solution d'une femme !

» Tels furent les reproches que je fis à » Florice, & qu'elle écouta avec la der- » niere patience ; mais enfin s'approchant » de moi, & me prenant par le bras : Al- » candre, me dit-elle, d'où vous vient » cette mauvaise humeur ? & puisque nous » sommes si insensées à vos yeux, dites- » moi, vous qui êtes si sage, me conseil- » lez-vous de rompre avec Lucindor ? Si » je souffre de lui, vous devez en être » charmé ; il est frere de Circène, & par » lui nous nous l'assurons. Ma sœur, lui » dis-je, vous parlerai-je franchement ? » Lucindor ne me paroît pas tout à fait » déraisonnable ; mais je ne puis souffrir » les impertinences de Clorian. Mon frere, » me répondit-elle incontinent, je vois

» bien que vous parlez maintenant ſelon
» votre cœur ; mais croyez-moi, conti-
» nuez de ſervir Circène ; ſouvenez-vous
» ſur tout de cacher votre amour à tout
» le monde, & laiſſez faire le reſte à votre
» merite, à l'impertinence de Clorian,
» au goût de Circène, & à mon aſſiſtance.
» Je goûtai les avis de Florice ; mais,
» Hylas, vous ſçavez quel eſt l'empire
» de la paſſion. Quelques jours après, il
» m'échappa des actions qui ne firent que
» trop éclater ce que je voulois qui fût
» inconnu. Palinice les remarqua ; & com-
» me elle ſçavoit que cette nouvelle paſ-
» ſion déplaiſoit infiniment à Clorian, elle
» tira un jour Circène à l'écart, & lui
» repreſenta combien il eſt peu ſage de
» quitter une inclination aſſurée, pour une
» nouvelle inclination. Or, ajouta-t'elle,
» je me ſuis apperçue qu'Alcandre veut
» vous faire accroire qu'il vous aime : gar-
» dez-vous d'écouter ſes diſcours ſeduc-
» teurs ; nous ne connoiſſons point encore
» ſon caractere ; je ſerois au déſeſpoir que
» nous le connuſſions à vos dépens. Au
» reſte, en vous tenant ce langage, je
» n'ai que votre interêt en vue. Pour ce
» qui touche mon frere, il eſt aſſez hon-
» nête homme pour vous engager à lui
» vouloir du bien. S'il venoit à remarquer
» quelque intelligence entre Alcandre &

» vous, j'ignore à quoi le porteroit son » déplaisir ; & je serois au desespoir de » vous voir divisés. Ajoutez, ma fille, » que rien ne décrie tant notre sexe que » d'être servie de plusieurs ; on s'imagine » toujours que nous les retenons par des » faveurs, ou par des esperances. Prenez » en bonne part les avis que je vous » donne, & montrez en les suivant cette » sagesse qui m'a toujours frappée en vous.

» Circène écouta Palinice avec beau- » coup d'attention ; & quoiqu'elle sentît » bien qu'elle ne parloit ainsi que par rap- » port à Clorian, elle reçut toutes ces re- » montrances sans se troubler. Elle la re- » mercia même, & la supplia de lui con- » tinuer toujours ses bontés ; que pour » elle, elle n'avoit point donné lieu à ce » que j'avois fait, qu'elle me traiteroit » désormais avec plus d'indifference en- » core, & qu'elle devoit l'aider à cacher à » Clorian ce qui pourroit lui déplaire, parce » qu'elle ne vouloit pas à sa consideration » lui causer le moindre ennui.

» Voyez, je vous supplie, combien la » prudence est nécessaire dans ces occa- » sions. A la verité, Circène en usa depuis » plus froidement avec moi ; mais aussi » elle commença à ne plus douter que je » l'aimasse. Tel fut le succès des remon- » trances de Palinice. Ma sœur qui s'ap-

» perçut qu'elle ne m'oſoit plus nommer
» ſans rougir, que ſi je lui preſentois des
» fleurs, ou des fruits, elle les refuſoit;
» & que lorſque je m'approchois d'elle,
» elle s'éloignoit; un jour que nous étions
» ſeuls, elle me repreſenta ſi vivement
» ces marques de mépris, que ſi j'avois pû
» quitter Circène, elle me l'auroit faite
» abandonner; mais la bleſſure étoit trop
» profonde pour être guerie. Et lorſqu'elle
» me remettoit devant les yeux qui j'é-
» tois, & qui elle étoit: Ma ſœur, lui
» dis-je en ſouriant; hélas, ma ſœur, je
» ne ſçai que trop que Circène ne m'aime
» point, & qu'elle aime éperdument Clo-
» rian; mais, à quoi ſert que je le con-
» noiſſe, & que vous me le repreſentiez,
» puiſque c'eſt me montrer ſeulement la
» grandeur de mon mal. Si vous en avez
» pitié, ne perdez plus le temps à me dire
» ce que je ſçai trop; cherchez plus tôt
» les remedes qui me ſont néceſſaires; au-
» trement c'eſt fait de moi. Circène peut
» à ſon gré me maltraiter, mon cœur n'en
» murmurera jamais.

» Florice m'entendant parler ainſi,
» changea de couleur; & après m'avoir
» quelques temps regardé, ſans rien dire,
» elle reprit ainſi la parole: J'avoue, mon
» frere, que perſonne n'a jamais ſçû ai-
» mer comme vous, ſi pourtant c'eſt ai-

» mer, que de se livrer ainsi. Mais aussi
» votre tendresse extrême meritoit plus de
» retour. *A quoi* me servent ces réflexions,
» ma sœur ? Et peuvent-elles soulager mon
» mal ? Voulez-vous, me dit-elle, que j'é-
» prouve d'abord les derniers remedes ?
» Vous le voulez ; hé bien, réjouissez-
» vous donc : je vais tout employer auprès
» de Lucindor ; s'il n'obtient rien de sa
» sœur, qu'il n'attende pas de moi la
» moindre parole obligeante : vous de
» votre côté, faites tout ce qui dépendra
» de vous.

» Telle fut la résolution dans laquelle
» nous nous séparâmes tous deux, Florice
» cherchant l'occasion de parler à Lucin-
» dor, & moi, le moyen de gagner Circène.
» Dans cette idée, je descendis au jardin,
» où Belisard ce jeune homme qui dort
» maintenant, & qui avoit soin de nous
» dans notre enfance, se promenoit dans
» une allée très couverte. Il avoit conçû
» pour moi une veritable affection, & je
» l'aimois à mon tour, jusqu'à ne lui rien
» cacher de mes plus secretes pensées. Ce-
» pendant, je ne lui avois point parlé de
» Circène, uniquement parce que l'oc-
» casion ne s'en étoit pas presentée. Je
» choisis une allée qui n'étoit séparée de
» celle où étoit Belisard, que par une
» palissade de lauriers très épaisse. Il com-

» prit à mon air que j'avois quelque in-
» quietude. Sa curioſité augmenta ; & s'é-
» tant approché, il apprit bientôt que
» l'amour cauſoit mon tourment ; car il
» entendit que je diſois : Qui pourra m'ai-
» der à fléchir la cruelle ? Et de qui puis-je
» eſperer quelque ſecours ? De Beliſard,
» s'écria t'il. Si cette voix me ſurprit, vous
» pouvez le juger, Hylas. Mais je ne fus
» pas long temps inquiet, Beliſard ſe
» preſenta auſſi-tôt à moi, & me repeta
» que c'étoit de lui que je devois attendre
» du ſecours. Seigneur, continua-t'il,
» manquez-vous de confiance en moi ? ou
» doutez-vous de mon attachement ? Ami,
» lui répondis-je, ne t'offenſe point que
» je t'aye celé ce que je voulois me ca-
» cher à moi-même, eſperant de recou-
» vrer ainſi ma liberté. Ah, que ce mal
» ne s'éteint pas de lui-même, ajouta Be-
» liſard ! Lorſqu'un cœur eſt touché, il
» ne peut guerir qu'en perdant toute eſ-
» perance, ou en poſſedant l'objet de ſon
» amour. Mon ami, repartis-je, que tu
» connois peu l'amour ! je n'ai point d'eſ-
» perance, & mon mal n'en eſt que plus
» violent. D'ailleurs, comment s'imagi-
» ner que la poſſeſſion d'un bien puiſſe
» jamais le faire haïr ?

» N'eſt-il pas vrai, repartit Beliſard,
» que l'amour eſt un déſir, & que l'on

» ne déſire point ce que lon poſſede ? Or
» s'il n'y a plus de déſir dans la poſſeſ-
» ſion, comment voulez-vous qu'il y ait
» de l'amour ? Ah, répondis-je, en amour
» il y a un abîme de douceurs, de déli-
» ces que l'on ne peut jamais épuiſer : outre
» que le ſouvenir du bien que l'on poſſede,
» en rend le déſir plus violent. Mais, ſei-
» gneur, ajouta-t'il, que direz-vous du
» mépris ? N'eſt-il pas vrai qu'un courage
» généreux ne peut le ſupporter ? Il n'eſt
» rien, repartis-je, qui n'ait ſon contraire,
» & ce vaſte univers ne ſe conſerve que
» par là même. Mais, Beliſard, laiſſons
» ces diſputes qui ſont entierement hors
» de ſaiſon. Que m'importe ce que tu dis,
» quand les mépris n'ont point fait ſur
» moi les impreſſions dont tu parles ? Mais,
» dit Beliſard, quelle preuve avez-vous
» de ces prétendus mépris ? *Ecoute*, car je
» ne veux rien te cacher : j'aime cette mê-
» me Circène que Clorian a ſi long temps
» recherchée ; & ſes cruautés n'ont encore
» produit d'autre effet que de m'enflam-
» mer davantage. Figure-toi qu'elle me
» fuit comme ſi j'avois quelque mal con-
» tagieux. Quelque part que je la trouve,
» elle rougit : & ſi elle ne peut m'éviter,
» elle tourne les yeux d'un autre côté, ſans
» que j'aye pû obtenir un de ſes regards,
» depuis que je lui ai déclaré ma paſſion.

Alors,

» Alors, Beliſard en ſouriant, & me » tendant la main : Conſolez-vous, me » dit-il, ſur ma parole, vous êtes aimé. » Quelle preuve voulez-vous que je vous » en donne ? O, Beliſard, lui dis-je en » l'embraſſant, c'eſt ton amitié qui te fait » tenir ce langage. Non, répondit-il froi- » dement, je ne vous flatte point : & ſi la » premiere fois que je parlerai à Circène, » je ne vous rapporte pas des témoigna- » ges certains de ſa bonne volonté, je » conſens que vous doutiez à jamais de » ma fidélité. Continuez ſeulement à uſer » de la même diſcretion, ſans vous offen- » ſer de ſes procedés ; ils ſont affectés, » croyez-moi, & tournent entierement à » votre avantage.

» Enfin, Beliſard prit la réſolution de » parler à Circène ; & je lui dis qu'il en » viendroit facilement à bout, s'il feignoit » d'aller chez-elle de la part de Florice, » & même que, s'il étoit néceſſaire, Flo- » rice lui en donneroit la commiſſion. J'i- » rai de ſa part, me répondit-il ; mais que » Florice m'y envoye en effet, je m'en » garderai bien. Seigneur, apprenez de moi » que les femmes ne ſe fient point ſur ce » chapitre aux autres femmes, & ſur tout » ſi elles ont de la jeuneſſe & de la beauté, » parce qu'un rien peut les brouiller, & » qu'alors le ſecret ſeroit bien tôt divul-

» gué. Et ſi vous avez parlé à Florice ;
» & que Florice lui en ait parlé à ſon tour ,
» ne ſoyez plus ſurpris de ſes froideurs.
» Il eſt vrai , lui dis-je, que je me ſuis
» ouvert à Florice , & que Florice a ſou-
» vent parlé de moi à Circène. J'eſſayerai
» d'y remedier , ajouta-t'il ; mais croyez-
» moi , priez Florice de ne plus rien dire ,
» & vous verrez bien tôt du changement.

» Je ſortis du jardin bien plus content
» que je n'y étois venu ; & Florice s'en
» étant apperçue , elle m'en demanda la
» raiſon. Pour toute réponſe , je la priai
» de diſſimuler , & de ne rien dire à
» Circène deſormais. En même temps ,
» nous nous mîmes à table , & mon frere
» Amilcar nous apprit qu'il y avoit ce ſoir
» là même une grande aſſemblée chez Do-
» rinde , parce qu'elle épouſoit Bellimart
» le lendemain ; & que Palinice & ſes
» freres devoient y aller auſſi-tôt qu'ils
» auroient ſoupé. Il ajouta que le pere de
» Dorinde nous y invitoit , & que Circène
» ne s'y trouveroit point à cauſe d'une
» indiſpoſition qui lui étoit ſurvenue.

» Nous hâtâmes donc notre ſouper ; &
» lorſque j'étois près de ſortir , Beliſard
» me conſeilla de ne point accompagner
» Amilcar & Florice chez Dorinde , puiſ-
» que Circène ne devoit point y être. Je
» vais la trouver , ajouta-t'il , & ſi on peut

» lui parler, comptez que je vous appor-
» terai d'heureuſes nouvelles. Je lui pro-
» mis que j'accompagnerois ſeulement Flo-
» rice, & que je reviendrois auſſi-tôt.

» Beliſard alla donc chez Florice; il ne
» trouva auprès d'elle qu'Andronire; elle
» étoit aſſiſe ſur ſon lit à moitié déſha-
» billée, & jouant du lut. Pourquoi, lui
» dit-elle, n'êtes-vous pas chez Dorinde?
» & quel ſujet vous amene ici? Vous en
» êtes la cauſe, répondit-il, Florice ayant
» ſçû que vous étiez indiſpoſée, m'a or-
» donné de venir ſçavoir de vos nouvelles.
» Florice, repliqua-t'elle, a trop de bonté
» pour moi; vous lui direz s'il vous plaît
» que mon indiſpoſition eſt legere, & que
» je ſuis veritablement pénétrée de ſes at-
» tentions. O Circène, ajouta-t'il d'une
» voix plus baſſe: ne penſez pas que
» Florice ſçache rien de ma démarche; ſi
» j'ai pris ce tour, c'eſt que je ne veux
» pas qu'Andronire ſçache le ſujet de mon
» voyage.

» Circène qui n'ignoroit pas quelle con-
» fiance j'avois en Beliſard, ſoupçonna
» que j'avois quelque part à cette viſite.
» Et comme elle ne lui demandoit point
» le motif qui l'amenoit: Vous ſçavez,
» continua-t'il, qu'il n'y a rien au monde
» que j'aime autant qu'Alcandre, & qu'Al-
» candre ne ſe fie à perſonne autant qu'à

» moi. Sçachez encore, belle Circène,
» qu'il m'a juré cent fois qu'il vous ai-
» moit plus que lui-même, & qu'il n'au-
» roit d'autre reſſource que la mort, ſi
» vous deſapprouviez ſa paſſion. J'en ſuis
» ſeul témoin... Hé quoi, interrompit
» Circène, Florice ne m'en a-t'elle pas
» parlé diverſes fois ? *Florice* peut vous
» avoir parlé de ce qu'elle s'eſt imaginé,
» ſans qu'Alcandre lui ait rien dit : Clo-
» rian, & Palinice, continua-t'elle, ne
» s'en ſont-ils pas apperçu ? & ne m'en
» ont-ils pas fait des reproches ſanglans ?
» Voulez-vous, reprit Beliſard en ſou-
» riant, que je vous avoue la verité ? Je
» vous jure qu'Alcandre vous adore ; mais
» je ne ſuis venu ici que pour ſçavoir ce
» que vous m'avez dit tout à l'heure de
» Palinice & de Clorian ; car Alcandre
» & moi, nous ne pouvions nous ima-
» giner pourquoi vous le traitiez ſi cruel-
» lement, lui qui vous aime avec tant
» d'ardeur, lui qui deſire tant de vous
» plaire ; maintenant je conçois que l'im-
» portunité ſeule de Clorian & de ſa ſœur
» vous ont contrainte à en uſer de la ſorte ;
» ne voulez-vous pas que je le croye ainſi,
» & que je le faſſe entendre à mon maître,
» pour lui conſerver la vie ? Cependant
» Circène gardoit un profond ſilence ; au
» lieu de répondre, elle s'étoit levée, &

» elle ſe promenoit doucement dans la
» chambre ; mais Beliſard continua : J'ai
» ſouvent admiré l'injuſtice de la fortune
» qui accorde aux uns plus de bien qu'ils
» n'en meritent ; & qui refuſe aux autres
» les biens qu'ils paroiſſent plus meriter.
» Car avec quelle juſtice Alcandre n'ob-
» tiendra-t'il point l'honneur de vos bon-
» nes graces ? & Clorian aura-t'il ce pou-
» voir abſolu ſur vous ? Clorian vous ty-
» rannife, Alcandre vous honore comme
» une déeſſe. Et, ce qui eſt inconcevable,
» vous uſez de ſoumiſſion envers celui que
» vous foulez aux piés ; & de la derniere
» cruauté envers celui qui vous adore ;
» vous le mépriſez à un point.... Vous
» vous trompez, interrompit Circène,
» j'eſtime Alcandre, comme je le dois ;
» vous lui devez votre eſtime, reprit Be-
» liſard, mais ne lui devez-vous rien de
» plus ? Que puis-je faire davantage, ré-
» pondit-elle en ſouriant ?

» A ces mots, ils s'appocherent d'une
» table, & Beliſard badinant avec une
» plume : Pourquoi vous le dirai-je, con-
» tinua-t'il, puiſque vous n'en ferez rien ?
» Aimez-vous Alcandre, ou lui voulez-
» vous du mal ? Pourquoi, répondit-elle,
» haïrois-je une perſonne ſi accomplie, &
» qui ne m'en a jamais donné occaſion ?
» *Pourquoi* donc le traiter avec tant de ri-

» gueur ? S'il s'approche de vous, vous
» fuyez ; s'il vous parle, vous ne répon-
» dez point. Beliſard, dit-elle, te parle-
» rai-je franchement ? Je n'aurois jamais
» crû que ton maître & toi, vous euſſiez
» ſi peu d'eſprit. Dis-moi, je te ſupplie,
» ſi je traite Alcandre autrement que tous
» les autres, n'eſt-ce pas une preuve que
» je le mets dans un autre rang que tous
» les autres ? Va, Beliſard, apprens que
» notre ſexe eſt ſouvent contraint de fein-
» dre de ne voir pas ce qu'il voit, & de
» voir au contraire ce qu'il ne voit pas.

» Je rens graces à mon ignorance, dit
» Beliſard ; vous m'avez appris la ſeule
» choſe que je déſirois ſçavoir, & qui va
» rendre la vie à mon maître. En même
» temps, il reprit la plume, & ſe mit à
» tirer des lignes ; & comme il avoit la
» réputation d'écrire auſſi bien que per-
» ſonne de la cour : Que n'écrivez-vous
» plus tôt, dit-elle, quelque choſe de rai-
» ſonnable ? Je vous obéis à l'inſtant, ré-
» pondit-il, ſi vous daignez approuver ce
» que j'écrirai. J'y conſens, dit Circène, ſi
» c'eſt quelque choſe que je doive, ou que
» je puiſſe faire. Vous le verrez, ajouta-t-il,
» & ſi j'écris rien que vous deviez deſa-
» vouer, ceſſez de me regarder comme
» votre ſerviteur. Et prenant un autre
» papier, il écrivit ce billet :

CIRCENE A ALCANDRE.

» *L'assurance que vos actions m'ont donnée de* » *votre amitié, m'oblige à vous aimer à mon* » *tour, & d'estimer votre merite, comme celui* » *d'une personne que je veux honorer toute ma vie.*

» Circène lisoit à mesure, & sourioit » en elle-même. Et lorsque Belisard eut » fini : Il s'agit à present, dit-il, de me » tenir la parole que vous m'avez donnée. » Ai-je rien écrit que vous puissiez, ou » deviez desavouer ? Et n'est-il pas raison- » able que j'emporte ce témoignage au » plus fidele serviteur que vous aurez ja- » mais ? Quand cela seroit, répondit-elle, » que puis-je faire ? Je veux, ajouta-t'il, » que vous approuviez ce que j'ai écrit, » & que vous le signiez : alors vous aurez » satisfait à votre promesse. *Mais*, à quoi » se résoudra ce mystere, & que deviendra » ce billet ? *Ne soyez* pas si curieuse, re- » partit Belisard ; en même temps il la fit » signer comme par force, & mit le billet » dans sa poche. Et comme il l'empor- » toit : J'ai appris, dit-elle en souriant, » qu'il faut donner ce que l'on ne peut » retenir ; dites du moins à Alcandre de » quelle maniere vous m'avez trompée. » Je lui dirai bien plus tôt, répondit-il, » qu'il est plus heureux qu'il ne pensoit

» l'être. Il n'en dit pas davantage, & vint
» me trouver incontinent.

» Loſqu'il entra dans ma chambre, j'é-
» tois plongé dans la plus profonde rê-
» verie ; il eſt bien queſtion, dit-il, de rê-
» ver maintenant. Avouez qu'il n'y a
» qu'un Beliſard au monde. Que ſignifie
» ce début, lui répondis-je ? Qu'il ne faut
» plus parler, ajouta-t'il, de mépris, de
» rigueurs, de cruautés ; rien qu'amour,
» rien que faveurs. Je cours auſſi-tôt l'em-
» braſſer, & je lui demande s'il eſt poſſible
» que Circène lui ait donné quelque té-
» moignage de bonne voionté pour moi.
» Je m'aſſure, dit-il, que vous êtes ſi
» prévenu, que vous aurez peine à me
» croire ; mais écoutez-moi, & deman-
» dez-moi enſuite quelqu'aſſurance que
» vous puiſſiez maintenant prétendre. Je
» vous déclare donc que Circène a agréé
» que vous la ſerviez, & ſi vous voulez
» quelque choſe de plus, qu'elle vous
» aime. *Ah, Beliſard*, dois-je croire une ſi
» heureuſe nouvelle ! *J'ai bien compté* que
» vous ſeriez incrédule ; eh bien, quelle
» aſſurance en voulez-vous ? *Jurez-en* par
» l'amitié que tu me portes, ou par celle
» que j'ai pour Circène. *Les ſermens* ne ſont
» que des paroles : il vous faut une preuve
» que vous voyiez, que vous touchiez.
» Et me croirez-vous une autre fois, ajou-
» ta-t'il,

» ta-t'il, ſi dans ce moment je vous mon-
» tre par écrit que mes diſcours ſont ve-
» ritables ?

» O dieux, m'écriai-je, je crains que tes
» promeſſes ne ſoient trop magnifiques !
» Mes effets le ſont encore plus, répondit-
» il. Alors me donnant le billet : Voyez-
» vous, continua-t'il, comme ce contrat
» d'amour, dont j'ai été le ſecretaire, a été
» ſigné & approuvé par la belle Circène ?

» Je ne puis vous exprimer, Hylas, quel
» fut mon raviſſement ; je baiſai cent fois
» ce beau nom de Circène ; & parce qu'en-
» fin je ne pouvois comprendre comment
» il avoit obtenu cette déclaration, il me
» raconta tout leur entretien. Je l'écoutai
» avec tant de plaiſir, que j'aurois voulu
» qu'il n'eût point fini. Croyez-moi, ajou-
» ta-t'il, les dédains dont vous vous plai-
» gniez étoient affectés ; elle étoit obligée
» de ſe contraindre à cauſe de Clorian.

» Cependant, Florice & Amilcar, en
» revenant de l'aſſemblée, nous interrom-
» pirent ; je les pris auſſi-tôt en particu-
» lier, & je leur dis que je voulois pren-
» dre part à leur ſatisfaction, pour me
» dédommager en quelque ſorte de tout
» ce que j'avois ſouffert. Ils ſourirent tous
» deux ; & Florice prenant la parole : Pour
» moi, dit-elle, j'ai vû Lucindor & Ce-
» rinte ; & moi, ajouta Amilcar, pour mon

» bonheur Palinice, & pour mon malheur
» Silene auprès d'elle. Or, reprit Florice
» je ne puis vous rien dire de nouveau, ſi
» ce n'eſt qu'ils me perſecutent horrible-
» ment avec leurs importunités, ou plus
» tôt avec leur jalouſie. Figurez-vous que
» je ne puis parler à l'un ſans deſobliger
» l'autre, & ſouvent tous les deux; & j'ai
» crainte ce ſoir plus d'une fois qu'ils n'en
» vinſſent à des paroles piquantes.

» Pour moi, lui dis-je, ſi vous devez
» aimer l'un ou l'autre, que ce ſoit Lu-
» cindor, je vous en conjure, car il eſt
» frere de Circène. Et moi, ajouta Amil-
» car, je vous ſupplie que ce ſoit Cerinte,
» parce qu'il eſt frere de Palinice. Mes
» freres, mes amis, interrompit Florice:
» Pour l'amour d'Alcandre, dit-elle en ſe
» tournant vers moi, je n'aimerai point
» le frere de Palinice; & à votre conſi-
» deration, Amilcar, je laiſſerai le frere
» de Circène; & pour l'amour de moi, je
» ne me ſoucierai ni de Lucindor, ni de
» Cerinte.

» Cette déclaration nous réjouit infini-
» ment; puis reprenant la parole: Ma ſœur,
» lui dis-je, aimez-les, ou ne ne les ai-
» mez point, c'eſt le moindre de mes ſoucis,
» pourvû du moins que vous en faſſiez
» ſemblant. Mais vous, Amilcar, conti-
» nuai-je, quelle a été votre fortune? Heu-

» reuſe d'abord, me répondit-il ; mais la » ſuite fort deſagreable. Lorſque nous ſom- » mes arrivés à l'aſſemblée, Silene n'y étoit » pas encore : j'ai donc profité du temps, » & m'approchant de Palinice, je lui ai dit » que je vous aurois voulu bien du mal, ſi » vous m'aviez enmené avec vous, comme » vous le ſouhaitiez. Peut-être, me ré- » pondit-elle, auriez-vous eu plus de ſa- » tisfaction qu'ici. Perſonne, repliquai-je, » ne peut le deviner mieux que Palinice, » elle qui d'un ſeul mot peut me rendre » heureux ou malheureux. *Il faut* donc que » votre honheur, ou votre malheur dé- » pende de bien peu de choſe. C'eſt, ajou- » tai-je, que les moindres choſes qui vien- » nent de vous, me ſemblent très gran- » des ; & pour vous en convaincre, dites » ſeulement : J'aime Amilcar ; ou du » moins, l'amour d'Amilcar m'eſt agré- » able. Comment, reprit-elle en ſouriant, » le pourrois-je dire, ſi je ne croi pas que » vous m'aimiez ? *Ah*, ingrate Palinice, » que dois-je donc faire pour vous le per- » ſuader ! Du moins, lorſque vous ne pour- » rez plus l'ignorer, agréerez-vous mes » hommages ? L'avenir eſt incertain, me » dit-elle, & il eſt difficile d'en rien aſ- » ſurer. A quoi donc puis-je recourir ? Si- » lene eſt arrivé en même temps, & m'a » dit ſeulement fort bas : à l'eſſai. Depuis,

» nous n'avons pû nous entretenir ſans un
» témoin ſi fâcheux.

» J'apprenois ainſi leurs fortunes, ſans
» leur faire part des miennes, parce que
» je craignois de déplaire à Circène, que
» je voyois ſi contrainte par Clorian. Nous
» nous ſéparâmes enfin pour nous repoſer.
» Pour moi, j'entretins Beliſard preſque
» toute la nuit; & je lui fis redire cent
» fois une même choſe. Il avoit ſi bien
» réuſſi la premiere fois, que je m'aban-
» donnai entierement à lui; auſſi acquit-il
» un grand crédit ſur l'eſprit de Circène,
» & ſur celui d'Andronire. Par malheur,
» des affaires domeſtiques m'obligerent à
» faire un voyage dans le pays des vera-
» grois, & Circène tomba malade en mê-
» me temps. Pour comble de diſgrace,
» Clorian, ou Palinice étoient toujours au-
» près d'elle, enſorte que je ne pus lui
» dire adieu qu'en leur preſence. J'avois
» accoutumé de mener Beliſard avec moi;
» mais je le laiſſai exprès, afin qu'il eſ-
» sayât de donner ce billet à Circène.

ALCANDRE A CIRCENE.

O dieux! quelle ſera la fin de ce voyage; puiſque le commencement en eſt ſi malheureux! Partir; ne pouvoir vous parler; & vous laiſſer malade, ah, c'eſt trop de malheurs à la fois pour n'y pas ſuccomber! Cependant, voulez-vous que

Je vive ? Plaignez-moi.

» J'accompagnai le billet de ces ſtances :

Deſtin, vous le voulez, il faut que je vous cede,
Rien ne peut revoquer l'arrêt de mon départ.
O combien promptement fuit le bien qu'on poſſede!
Et quand il nous revient, ô dieux ! qu'il revient tard !

Que cet éloignement me coutera d'allarmes !
Mes pleurs ne tariront que par un prompt retour.
Amour donc à jamais par l'effort de tes charmes
Tu mêleras enſemble & les maux & l'amour.

Adieu, belle Circène, il faut que je fléchiſſe
Sous la néceſſité qui m'éloigne de vous.
Si pourtant vous daignez partager mon ſupplice,
Quel tourment puis-je avoir qui ne me ſemble doux !

» A la premiere occaſion qui ſe preſenta, Beliſard fit ſi bien ſa commiſſion, » qu'il trompa les yeux de Palinice & de » Clorian, & même d'une ſurveillante » qu'ils avoient miſe auprès d'elle, parce » qu'ils avoient quelques ſoupçons contre » Andronire. Cependant, je continuois mon » voyage, toujours inconſolable de n'avoir » pû entretenir Circène avant mon départ. » D'un autre côté, Amilcar fit ſi bien auprès » de Palinice, que Silene en conçut quelqu'ombrage ; Silene, comme vous ſça-

» vez, eſt un chevalier accompli. Dans » les Behours, & dans les Tournois il a » toujours l'avantage; mais s'il eſt eſtimé » de tout le monde, il s'eſtime auſſi; il » croit obliger autant une dame en l'ai- » mant, qu'elle peut l'obliger en ſe laiſ- » ſant aimer. Il étoit encore fort jeune, » lorſqu'il jetta les yeux ſur Palinice; & » comme leurs maiſons étoient voiſines, » il avoit ſouvent occaſion de la voir. Ils » s'aimerent tous deux. Mais parce que le » prince Sigiſmond en devint en même » temps amoureux, le reſpect leur fit diſſi- » muler leur amour, & obligea Silene à » s'éloigner. D'abord c'étoit feinte, mais » enfin il tourna les yeux ſur Doriſe; & quoi- » qu'il le nie, on croit pourtant qu'il s'y » laiſſa prendre. Palinice qui avoit con- » ſenti à cet artifice à cauſe du prince Si- » giſmond, ne parut point ſenſible à la » perte de Silene, tant qu'elle fut aimée » du prince; mais bien tôt après, il la quitta » pour un ſujet, dit-on, très mince, & la » quitta pour toujours

» D'un autre côté, Silene qui d'abord » avoit uſé de feinte envers Doriſe, étoit » parvenu à l'aimer ſerieuſement. Palinice » fut piquée au dernier point de cette dou- » ble perte; dans ſon dépit, elle écouta » Roſſiliandre qui la recherchoit, & qui » faiſoit ſon ſéjour à l'extrêmité des ſebu-

» ſiens. Mais admirez les jeux de l'amour.
» Dès que Palinice fut partie, Silene ſe
» ſouvint qu'il l'avoit aimée ; & dès lors il
» commença de la regreter ; & ſon amour
» devint plus vif que jamais. C'eſt ainſi
» qu'ils furent punis de leur legereté, ou
» plus tôt de leur imprudence ; par une ſé-
» paration de deux ans, pendant leſquels
» pourtant ils ne ceſſerent de ſe donner mu-
» tuellement de leurs nouvelles. Enfin Roſ-
» ſiliandre vint à mourir : & Palinice ne
» pouvant plus vivre parmi les ſebuſiens,
» revint au lieu de ſa naiſſance. Silene la
» reçut avec tout l'empreſſement d'un
» amant.

» Ce détail, Hylas, étoit néceſſaire,
» pour vous faire entendre qu'Amilcar ne
» s'étoit pas engagé dans une petite affaire,
» lorſqu'il avoit entrepris de ſervir Pali-
» nice. Cependant Amilcar réuſſit à donner
» de la jalouſie à Silene, Palinice recevant
» les ſervices de mon frere, dans la vue
» peut-être de piquer davantage Silene. Un
» jour qu'Amilcar & lui étoient dans ſa
» maiſon auprès d'elle, ils vinrent à par-
» ler de la maniere dont on marquoit les
» eſclaves, de peur de les perdre. Je vou-
» drois, dit Silene, porter en cette qua-
» lité quelque marque de votre belle main.
» Il ne tient qu'à vous, répondit-elle ; &
» lui prenant la main, voulez-vous qu'a-

» vec cette éguille je faſſe mon chiffre ſur
» votre bras, après quoi j'y mettrai de
» l'encre. Silene y conſentit, mais ne pou-
» vant ſupporter la douleur, il retira ſon
» bras. Alors Amilcar tendit le ſien, &
» dit à Palinice : Madame, accordez-moi
» cette faveur, & vous verrez que la dou-
» leur ne m'empêchera point de la rece-
» voir. Elle fit d'abord quelque difficulté ;
» mais Amilcar perſiſtant, elle lui marqua
» ſi bien la peau, que l'empreinte y demeu-
» ra long temps. Alors Palinice dit en riant:
» Si j'avois traité de la ſorte tous ceux qui
» m'ont ſervie, je les aurois reconnus lorſ-
» qu'ils ont pris la fuite ; j'aurois du moins
» pû les redemander à celles qui me les
» avoient dérobés. Vous vous trompez,
» dit Silene, qui comprit que ce reproche
» le regardoit, ſi vous penſez les retenir
» par ce moyen. Je puis bien, ajouta-t'elle,
» eſſayer ce moyen, quand tous les autres
» m'ont été inutiles. Prenez garde, répon-
» dit-il, d'un ton fâché, que la faute en-
» tiere ne ſoit d'un côté. A ces mots, il ſe
» retira, & laiſſa la place libre à mon frere ;
» mais deux jours après Silene revint, & à
» force de ſoumiſſions il obtint ſon pardon.

» Pour Lucindor frere de Circène, & Ce-
» rinte frere de Palinice, ils faiſoient à l'en-
» vi leur cour à Florice ; & ſi Silene étoit
» jaloux, ceux-ci ne l'étoient guere moins,

» Il me ſiéroit mal de louer ma ſœur ; mais » je puis dire avec verité, qu'elle ſe con- » duiſit dans cette occaſion avec beaucoup » de prudence. Figurez-vous qu'elle fut » toujours la même à leur égard, enſorte » que l'un ne pouvoit ſe vanter d'avoir » le moindre avantage ſur l'autre. Le pre- » mier qui l'aima fut Lucindor; mais ayant » été obligé de faire un voyage, il trouva » à ſon retour que Cerinte s'étoit établi » avantageuſement dans l'eſprit de Florice. » Comme il étoit d'une humeur ſemblable » à celle de Silene, il faillit à perdre pa- » tience ; cependant Florice ſçut ſi bien le » ménager, qu'elle prévint entre les deux » rivaux toute ſorte de diſſention.

» C'eſt ainſi que ces quatre amans pour- » ſuivoient leur deſſein, tandis que j'étois » dans Agaune, où les jours me paroiſ- » ſoient des ſiecles ; & voyant que je ne » pourrois en partir ſi tôt, je dépêchai un » jeune homme à Beliſard avec une lettre » pour Circène. Ce jeune homme arriva » le troiſiéme jour à Lyon. Déja Beliſard » commençoit à ſe plaindre de mon oubli, » quand il comprit par mes lettres qu'il » me blâmoit injuſtement. Il les reçut avec » une joye ſans égale, parce que Clorian » avoit été obligé d'aller pour quelques » jours à la campagne, quoique Palinice » & la ſurveillante n'abandonnoient point

» Circène ; mais Amilcar y alloit ſouvent ;
» & parlant de ſes affaires à Palinice, il
» procuroit à Beliſard le moyen de faire
» les miennes.

» Cependant, lorſque mes lettres arri-
» verent, Amilcar étoit occupé à la cour
» auprès du prince Sigiſmond. Beliſard
» qui étoit impatient de parler à Circène,
» ne laiſſa pas d'aller ſeul chés elle. Heu-
» reuſement que Palinice venoit de ſortir
» pour aller au temple. Il ſçut d'abord par
» Andronire que Circène ſe portoit mieux,
» & qu'il pouvoit ne pas trop ſe defier de
» la ſurveillante, parce qu'elle commen-
» çoit à ſe taire. Hé comment, dit Beli-
» ſard, l'avez-vous gagnée en ſi peu de
» temps ? Circène, répondit-elle, ſe fait
» aimer par force. A l'inſtant Beliſard
» monte à l'appartement de Circène. Ah,
» madame, s'écria la ſurveillante en fra-
» pant des mains, voici Beliſard. En même
» temps il entra, & feignant de ne pas
» voir Circène dans ſon lit, il courut les
» bras ouverts, comme s'il eût voulu em-
» braſſer cette ſurveillante ; puis tournant
» les yeux vers le lit : Madame, lui dit-
» il, ſi j'avois penſé vous trouver dans cet
» état, je ne ſerois point entré. Ne laiſſez
» pas d'approcher, dit Circène ; ce n'eſt
» pas la premiere fois que vous m'y avez
» vue. Il eſt vrai, Madame, reprit-il,

» mais vous étiez malade ; maintenant que » vous ne l'êtes plus, dont les dieux ſoient » loués, ſous quel prétexte puis-je venir ? » *Je ne ſuis* pas encore bien rétablie. *Ma-* » *dame*, plût à dieu, continua-t'il froide- » ment, que vous vouluſſiez uſer d'un re- » mede que je vous enſeignerai, je jure par » Jupiter que vous ſeriez incontinent gue- » rie. *S'il étoit bon*, pourquoi en ferois-je » difficulté, répondit Circène en ſouriant ?

» Beliſard qui vouloit ſaiſir ce prétexte » pour rendre ma lettre, fit de nouveaux » ſermens ; & Circène qui étoit ravie d'ê- » tre trompée, lui en facilita le moyen. » Le remede que je vous propoſe, ajouta » Beliſard, eſt aiſé ; il conſiſte preſque » dans la force de quelques paroles, & » ces paroles ne ſont point magiques. *S'il* » eſt ainſi, dit Circène, après y avoir penſé » quelque temps, je vous promets, Beli- » ſard, que je ferai votre remede ; dites- » moi donc ce que je dois faire. Ces re- » medes, reprit-il, doivent être tenus ſe- » crets ; ils perdent leur vertu, dès qu'ils » ſont divulgués.

» A ces mots, il s'approche de Circène, » prend la lettre que je lui écrivois, & par- » lant tout haut : Afin, continua-t'il, que » vous ne penſiez pas que je plaiſante, la » perſonne de qui je le tiens l'a écrit dans » ce papier que je veux vous montrer. En

» même temps, il lui donna ma lettre qu'il
» venoit douvrir, afin que la ſurveillante
» ne s'apperçût point de l'artifice. La lettre
» étoit conçue en ces termes :

ALCANDRE A CIRCENE.

» *Quelle abſence que la mienne ! Y en eut-il*
» *jamais une auſſi rigoureuſe ! Je quitte la ſeule*
» *perſonne que j'adore ; je la laiſſe malade ; je*
» *n'ai point de nouvelles de ſa ſanté. Jugez,*
» *madame, à quels ſupplices je ſuis réſervé. Si*
» *mon état peut vous toucher, daignez me l'ap-*
» *prendre ; mais ſouvenez-vous que je ne veux*
» *point devoir cette grace à la compaſſion ſeule.*

» Eh bien, madame, reprit Beliſard, ne
» croyez-vous pas que ma recette eſt bon-
» ne ; je ne ſçai, répondit-elle ; mais elle
» me paroît fort plaiſante. Madame, ajou-
» ta-t'il, ſi vous daignez la faire, comptez
» que vous vous en trouverez bien. L'ami
» qui me l'a donnée, continua-t'il, m'a
» écrit ſur un autre papier la maniere dont
» il faut s'en ſervir. Alors il lui preſenta
» la lettre que je lui avois écrite. Circène
» n'oſa faire difficulté de la prendre, de
» peur de donner des ſoupçons à la ſurveil-
» lante. En vetité, lui dit-elle tout bas, &
» ſans le regarder, voici une façon admi-
» rable de faire lire des lettres. Madame,
» répondit-il, il faut bien tromper les

» yeux importuns de cette fille. A ce mot » Circène lut le billet qui étoit conçu de » la ſorte :

ALCANDRE A BELISARD.

» *Que je t'envie le bonheur que tu poſſedes ! O* » *dieux, lorſque je pense à la felicité dont tu* » *jouis ! O dieux, m'écriai-je, que ne ſuis-je* » *Beliſard, le plus heureux des hommes ! Mais ne* » *ſuis-je pas en droit d'accuſer ta pareſſe, pour* » *m'avoir laiſſé ſi long temps ſans me donner des* » *nouvelles de ce que j'adore ? Sois deſormais plus* » *attentif pour un maître qui t'aime, je dirois de* » *tout ſon cœur, ſi j'en avois un ici ; mais tu ſçais* » *où il l'a laiſſé.*

» Je crains bien, dit alors Circène tout » haut, que la recette ne ſoit pas excel- » lente. Madame, reprit-il, vous pouvez » me croire ſur ma parole ; je n'ai jamais » déguiſé la verité. *Eh bien*, que faut-il que » je faſſe ? Il faut, répondit-il, en baiſſant » la voix, que vous aimiez mon maître » comme il vous aime, & que vous lui faſ- » ſiez l'honneur de lui écrire. Ah, dit-elle » tout haut, cela me paroît trop difficile. » La ſurveillante qui s'amuſoit à quelque » ouvrage, s'approcha à l'inſtant, & lui » dit : Madame, il y a ſi long temps que » vous êtes entre les mains des myres. . . » Que n'éprouvez-vous la recette de Beli- » ſard ? Auſſi-tot Beliſard prenant la pa-

» role : Tenez ma belle fille, lui dit-il, » voyez-vous ce papier, il faut seulement » que Circène dise trois fois, après l'avoir « lû : je le crois de bon cœur ; qu'elle baise » le papier, & le pende à son col, & tout » cela pendant neuf jours ; & je consens à » tous les supplices, si elle ne guerit. Mais » les neuf jours passés, il faudra brûler le » papier ; car celui qui le verroit, pren- » droit infailliblement le mal de Circène, » & ce mal lui reviendroit plus douloureux » qu'auparavant. Oh, madame, reprit la » surveillante, il faut absolument essayer » ce remede.

» Circène ne pût s'empêcher de rire ; & » la surveillante prit le papier, & l'accom- » moda elle-même. Neuf jours, disoit- » elle, seront bientôt passés. Mais Belisard » craignant que Palinice ne revînt du tem- » ple : Ce n'est pas tout, ajouta-t'il, ma- » dame, il y a encore une chose à observer ; » & s'approchant de Circène : Après tous » ces jeux, ne voulez-vous pas enfin avoir » pitié de mon maître ? & ne lui écrirez- » vous pas un mot de réponse ? Belisard, » lui répondit-elle fort bas, quand je le » voudrois, cela me seroit impossible. Je » n'ai ni encre ni papier, & je suis sans » cesse observée. Andronire & cette fille » couchent auprès de moi. Madame, re- » partit Belisard, je vous apporterai du pa-

» pier & de l'encre ; & lorſque la ſurveil-
» lante ſera endormie, vous pourrez écrire,
» car vous avez ſans doute de la lumiere
» durant toute la nuit. Je voudrois bien
» m'en diſpenſer, dit-elle. *Non, non*, ajou-
» ta Beliſard, il faut obſerver exactement
» toutes les circonſtances. Beliſard croyant
» avoir mis l'affaire en bon train, ſe retira
» en diſant ces derniers mots.

» Beliſard trouva en ſe retirant Andro-
» nire ; il lui dit qu'elle ſçauroit de ſa mai-
» treſſe une ruſe charmante, & qu'elle de-
» voit y aider de ſon côté. Andronire en-
» trant dans la chambre, dit à Miſſène
» tel étoit le nom de la ſurveillante) Qu'a
» Beliſard pour s'en aller ſi content ?
» Nous aurons bien raiſon de l'être, répon-
» dit-elle, ſi ſa recette eſt bonne. Deman-
» dez à votre maîtreſſe. Ma maîtreſſe, dit
» Andronire, ne voulez-vous pas me dire
» ce ſecret ? Alors Circène prenant la pa-
» role, lui raconta tout haut ce qui s'étoit
» paſſé, & lui dit le reſte en particulier.

» Beliſard revint dès le ſoir avec une
» écritoire & du papier ; mais il fut dans
» un étrange embarras, lorſqu'il apperçut
» Palinice auprès de Circène. Hé bien, dit-
» il d'une voix aſſurée, comment ſe porte
» notre malade ? Palinice, répondit Cir-
» cène, vous ne ſçavez pas que Beliſard
» m'a donné une recette. Je ſçavois bien,

» interrompit Palinice, que Belisard avoit » beaucoup de merite & de sçavoir ; mais » j'ignorois qu'il sçût guerir les dames. A » l'œuvre, répondit-il, on connoit l'ou- » vrier ; je donne ma vie, si dans trois jours » Circène ne se porte mieux que moi. Pa- » linice vouloit demander quelle recette » c'étoit ; mais elle entendit une voix dans » la rue, qu'elle reconnut être celle de Si- » lene. Elle courut aux fenêtres pour le » voir, & pour l'entendre ; & Belisard sai- » sissant l'occasion, mit l'écritoire & le pa- » pier sous le chevet de Circène, & la sup- » plia d'avoir pitié du plus fidele amant qui » fut jamais. Eh bien, dit-elle en souriant, » j'en parlerai à Clorian, & à Palinice. Be- » lisard, sans lui répondre, courut aussi-tôt » à la fenêtre, pour ne point donner de » soupçon.

» On avoit averti Silene que Palinice » étoit chés elle, il y entra. Si Belisard eût » voulu entretenir Circène, il en avoit une » belle occasion, Palinice & Silene étant » si occupés, qu'ils ne pouvoient guere son- » ger aux affaires d'autrui ; mais il crut » qu'il ne devoit pas rester davantage, & » il se retira, selon sa coutume, sans rien » dire à personne.

» Le lendemain, il alla sçavoir l'effet » de ses remedes, pendant que Palinice, » après avoir donné le bon jour à Circène

» étoit

» étoit allée au temple. Il ſçut de Miſſène » qu'il rencontra en entrant, que Circène » avoit réſolu de ſe lever, & qu'elle ſeroit » ravie de le voir; car, ajouta-t'elle, vos » remedes valent bien mieux que tous ces » remedes fâcheux avec leſquels on a failli » à la faire mourir. Mais, dit Beliſard, » a-t'elle fait la recette ce matin? Pas en- » core, répondit-elle. O, s'écria Beliſard, » je m'en ſuis bien douté, & je ſuis venu » pour l'en faire ſouvenir.

» A ces mots, il monta dans l'apparte- » ment, & trouva Circène à ſa toilette: » Ma belle malade, lui dit-il, je me réjouis » de vous trouver levée; mais dites-moi, » je vous ſupplie, comment vous avez paſſé » la nuit? Andronire, répondit-elle en ſou- » riant, vous dira que j'ai bien obſervé vo- » tre ordonnance; & prenant ſa lettre dans » le ſein d'Andronire, en voici la preuve, » continua-t'elle, en la lui donnant, vous » la fermerez, & vous aſſurerez votre » maître que c'eſt à votre conſideration » que je l'ai écrite. *O madame*, que vous » allez le rendre heureux! *Vous* le penſez » ainſi, parce que vous croyez qu'il ſçait » aimer. *Je ne le croi pas*, madame, je le » ſçais de ſcience certaine. En même temps, » Miſſène entra, & pour ne lui point cauſer » de ſoupçon: Ma belle fille, dit-il, venez » nous aider, madame ne veut pas conti-

» nuer la recette, prétendant qu'il ſuffit
» de l'avoir faite une fois. Et je vous aſſure
» qu'il vaudroit mieux qu'elle ne l'eût
» point commencée, que de la laiſſer im-
» parfaite.

» Hé, madame, reprit incontinent Miſ-
» ſène, quelle humeur eſt la vôtre, de vou-
» loir toujours être malade; eſt-il ſi dif-
» ficile de faire ce que vous a dit Beliſard?
» Il me fâche, dit Circène, de répéter ſi
» ſouvent la même choſe. Mais, madame,
» ajouta Andronire, encore vaut-il mieux
» prendre cette peine, que de retourner
» au lit. Or, madame, interrompit Miſ-
» ſène, ſi vous ne le faites de bonne vo-
» lonté, vous le ferez par force; & déta-
» chant le cordon où la lettre étoit atta-
» chée, elle la déplia, puis la lui preſenta
» à lire. Andronire & Circène ne pou-
» voient s'empêcher de rire d'une pareille
» ſimplicité; & Circène l'ayant lue, que
» faut-il que je faſſe encore, dit-elle? Bai-
» ſez-là trois fois, répondit Miſſène, &
» dites: Je crois tout ce qui eſt écrit dans
» ce papier; & comme Circène feignoit de
» ne le vouloir pas, la pauvre Miſſène la
» lui fit baiſer preſque par force, & lui fit
» dire mot à mot les paroles.

» Enfin, toutes les cérémonies étant fi-
» nies, on vint dire que Palinice revenoit
» du temple avec Silene. Cela fut cauſe que

» Beliſard s'approchant d'elle, lui dit : Ce » preſent que vous faites au plus fidele » amant qui fut jamais, va lui conſerver la » vie. Beliſard, lui répondit-elle, je con- » ſens à tout ce que vous voulez. Mais ſou- » venez-vous que s'il manque de fidelité, » ou de diſcretion, je m'en prens à vous. » Beliſard vouloit repliquer ; mais il ne le » put, parce que Palinice & Silene arrive- » rent, & peu de temps après Amilcar.

» Beliſard ſe retira donc ſans rien dire da- » vantage, & m'écrivit tout ce que vous » venez d'entendre. Voici la réponſe de » Circène qu'il menvoya :

CIRCENE A ALCANDRE.

» *Je vous remercie de la part que vous prenez* » *à ma ſanté ; les dieux en revanche puiſſent-ils* » *vous donner toute la ſatisfaction que vous me-* » *ritez ; & que vous deſirez ! Ce ſont les vœux* » *d'une perſonne qui vous aime plus que tous ceux* » *qui ont de l'affection pour Circène.* »

» Quand je me rappelle toute la ſatis- » faction que j'eus alors ; non, Hylas, ja- » mais mortel ne fut plus heureux. Pour » abreger, Hylas, ennuyé d'une abſence » qui me paroiſſoit ſi longue, je me hâtai ſi » bien, que je partis ſix jours après. Mais » quel fut mon raviſſement, lorſque j'ap- » perçus de loin les murailles de Lyon, &

» ſurtout lorſque je pus remarquer la mai-
» ſon de Circène ! Je connus bien alors que
» l'Amour ſçait d'un ſeul coup payer avec
» uſure mille peines, & mille déplaiſirs.

» Dès que je revis mon cher Beliſard ;
» je ne ſçus quelles careſſes lui faire. Enfin,
» lorſque j'eus raconté en gros a ma mere
» le ſuccès de mon voyage, je feignis d'ê-
» tre fatigué, afin de pouvoir me retirer
» avec Beliſard. Beliſard qui n'avoit pas
» une moindre impatience, me ſuivit, &
» ferma la porte auſſi-tôt. Dieu ſçait ſi
» alors je lui redoublai mes careſſes, & ſi
» je lui demandai ce qu'il avoit fait en mon
» abſence ; il répondit à tout avec tant de
» ſatisfaction pour moi, que je n'euſſe ja-
» mais oſé en deſirer tant. Figurez-vous,
» Hylas, que nous demeurâmes plus de
» deux heures enfermés ; & cependant no-
» tre entretien eût été plus long, ſi l'on ne
» m'étoit venu avertir pour ſouper.

» Mais parce qu'il me dit que Circène
» ſeroit ravie de me voir le ſoir même ;
» dès que j'eus ſoupé, je feignis de me
» rendre au château ; mon frere m'accom-
» pagna, & nous allâmes chés Palinice.
» Lucindor qui aimoit Florice, nous fit
» toutes les careſſes imaginables. Silene
» par bonheur étoit allé veiller ailleurs.
» Circène & Palinice furent étonnées de
» me voir ſi inopinément ; car elles n'a-

» voient rien ſçû de mon retour. Circène
» rougit d'abord, & ſe tournant vers Be-
» liſard : Hé Beliſard, lui dit-elle, vous
» nous avez bien caché le retour d'Alcan-
» dre. Madame, je ne l'ai ſçû guere plus
» tôt que vous, répondit-il ; car il ne fait
» que d'arriver ; mais s'approchant d'elle,
» tandis que je rendois mes devoirs à Pali-
» nice : quand il ſeroit arrivé dès le matin,
» ajouta-t'il, je me ſerois bien gardé de
» vous en avertir. Hé pourquoi, dit-elle ?
» *Parce que* je ne vous euſſe rien dit de nou-
» veau ; car vous ſçavez bien qu'Alcandre
» eſt toujours où vous êtes ; & parce que
» vous ne vous en ſouciez guere. Vous ne
» dites rien, madame ? que voulez-vous,
» dit-elle, que je réponde, ſinon que vous
» êtes un menteur ?

» A ces mots, elle vint à moi, pour me
» dire qu'elle partageoit la joie de ma mere.
» Je penſois, répondis-je, madame, que
» mon retour vous feroit faire d'autres ré-
» flexions ; mais je voi bien qu'étant auſſi
» belle qu'à l'ordinaire, vous êtes de même
» auſſi méchante. Alcandre, dit-elle, quels
» ſont vos ſujets de plainte ? Pourquoi,
» madame, repliquai-je, ne daignez-vous
» pas vous réjouir de mon retour, par le
» plaiſir que vous avez de revoir une per-
» ſonne qui vous eſt ſi acquiſe ? Je croi ;
» dit-elle, que Beliſard vous a donné ſes

» inſtructions, afin que vous me teniez tous
» deux les mêmes diſcours.

» Il eſt vrai, madame, lui dis-je, que
» Beliſard & moi nous parlons ſouvent de
» vous, car je me fie autant à lui, qu'à moi-
» même ; pour linſtruction dont il s'agit,
» nous n'y avons pas encore penſé, parce
» que la verité étant une, nous ne crai-
» gnons pas de nous trouver en contradic-
» tion. Hé bien, interrompit-elle, feignant
» de vouloir changer de diſcours, je croirai
» tout ce qu'il vous plaira de vous & de
» Beliſard ; mais, Alcandre, racontez-nous
» un peu ce que vous avez fait, depuis que
» nous vous avons perdu. Madame, il faut
» le demander à la belle Circène : jamais
» homme ne fut ſi malheureux qu'Alcan-
» dre, lorſqu'il vous quitta, ni ſi heu-
» reux que lui, lorſqu'il reçut de vos nou-
» velles. Dites-moi, interrompit-elle, ſi
» vos affaires ſont rangées, & ſi votre
» voyage n'a point été infructueux. *Beli-*
» *ſard*, & la belle Circène m'ont mandé
» qu'elles étoient en meilleur état que je
» n'euſſe oſé l'eſperer ; c'eſt pour cela que
» je ſuis revénu ſi promptement, pour vous
» rendre mes actions de graces, & vous
» renouveller mes hommages comme à
» celle qui peut à ſon gré diſpoſer de ma
» vie.

» Palinice n'étoit pas ſi attentive aux diſ-

» cours de mon frere, qu'elle ne ſongeât
» aux interêts de Clorian. Elle vint donc
» nous interrompre, ſous prétexte de me
» faire civilité. Cependant Beliſard ne per-
» doit point le temps, il entretenoit An-
» dronire, & s'informoit de ce qui pour-
» roit le plus m'interreſſer. Il ſçut donc que
» mes affaires étoient dans le meilleur état,
» à moins que Clorian ne vînt à ſe marier
» ailleurs, où qu'il ſe déſiſtât de lui-même.
» Que ſi l'on pouvoit faire enſorte que Pa-
» linice aimât ſerieuſement Amilcar, alors
» elle ſe départiroit de la protection de ſon
» frere. Car, croyez-moi, Beliſard, di-
» ſoit-elle, l'amour a plus de pouvoir que
» l'amitié.

» Enfin la nuit étant avancée, nous fû-
» mes contraints de nous ſéparer; & lorſ-
» que je fus monté dans ma chambre, Be-
» liſard me redit tout ce qu'il avoit appris
» d'Andronire. Mais, Hylas, ne vous ſou-
» venez-vous point des gands de Circène,
» où j'avois mis un billet quelque temps
» auparavant. Or ce billet tomba, je ne
» ſçai comment entre les mains de Pali-
» nice... Nous ſoupçonnâmes que Miſſène
» l'ayant trouvé, elle le lui avoit donné.
» Quoiqu'il en ſoit, Clorian fut averti in-
» continent; & laiſſant les affaires qu'il
» avoit à la cour, il revint plus prompte-
» ment que je n'euſſe voulu. Le premier

» mal qui en réſulta pour moi, fut que
» Circène pria Beliſard de lui rendre des
» viſites moins frequentes ; & lorſque j'y
» allois, elle n'oſoit s'approcher de moi,
» ni me regarder.

» Si je reſſentis ce changement, Hylas,
» vous pouvez le juger ; car il me ſembloit
» que les témoignages qu'elle m'avoit don-
» nés de ſa bonne volonté étoient trop
» grands, pour les oublier, & que cette
» diſſimulation étoit auſſi trop pouſſée
» pour une feinte. Je tombai dans un état
» qui excita la pitié de Beliſard ; il fut d'a-
» vis que je fiſſe revenir Florice, parce
» qu'elle pourroit peut-être gagner Lucin-
» dor. Et lorſque nous cherchions quelque
» prétexte à ſon retour, la mort de notre
» tante chés qui elle étoit, nous en fournit
» de meilleurs que nous n'euſſions voulu.
» Florice revint donc plus tôt que nous
» ne l'eſperions ; nous fûmes bientôt con-
» ſolés ; & je ne tardai pas à ſupplier Flo-
» rice de faire tous ſes efforts auprès de Lu-
» cindor, pour l'engager à m'être favo-
» rable. Florice fit ſi bien, que Lucindor
» prit mon parti, & contre Clorian, &
» contre Palinice. Déja celle-ci panchoit
» de mon côté, lorſque Clorian & Pali-
» nice s'en étant apperçus, penſerent que
» comme Florice faiſoit jouer ce perſon-
» nage à Lucindor, il falloit que Palinice

» fît

» fit agir Silene, & que par ce moyen leur
» parti deviendroit le plus fort.

» Que ſert, Hylas, d'entrer dans un
» plus grand détail, Silene entreprit de
» ſoutenir Clorian; & la maiſon fut di-
» viſée en deux partis. La nôtre fut de
» même partagée entre Lucindor & Ce-
» rinte qui aimoient ma ſœur. Je tenois,
» moi, le parti de Lucindor. Amilcar fa-
» voriſoit Cerinte. Incontinent après le
» même divorce arriva entre Clorian, &
» Cerinte, parce que Clorian étoit pour
» Silene qui aimoit Palinice, & que Ce-
» rinte parloit à Palinice pour Amilcar,
» parce qu'il étoit ſerviteur de Florice.

» Les choſes étant en cet état, nous pré-
» vimes que nous ne pouvions être long
» temps amis. Un jour donc nous convin-
» mes, comme ſi nous avions été inſpirés,
» de conſulter l'Amour même, ou ſa mere.
» Et nous allâmes en conſequence au tem-
» ple de Venus tous enſemble; nous en
» eumes cette réponſe:

Les ſix demeureront, ſans partir de ce lieu,
Que le devoir, ou l'honneur ne l'ordonne.
Et pour les autres trois, l'oracle de ce dieu
Ne répondra qu'à leur ſeule perſonne.

» Celui qui nous expliqua ces paroles,
» nous dit que l'oracle nous commandoit
» de demeurer dans la ville, juſqu'à ce que

» l'honneur & le devoir nous contraignit
» d'en partir ; & que ſi les dames venoient
» ſeules ſans nous, le dieu leur diroit ce
» qu'elles auroient à faire. Nous ſçumes
» que trois jours après avoir conſulté l'o-
» racle elles s'en étoient allées. Pour nous,
» nous avons toujours attendu qu'un ſujet
» légitime nous fît ſortir de Lyon. Or il
» eſt arrivé que Sigiſmond nous a ordonné
» de ſuivre le prince Godomar ſon frere,
» afin de défendre Dorinde. Nous avons
» jugé que notre devoir, & notre honneur
» nous invitoient à obéir. C'eſt pourquoi
» nous ſommes venus ; & nous avons trou-
» vé ces trois dames, ſans ſçavoir encore
» ce que l'amour ordonne de nos affaires.

Ainſi finit Alcandre ; & parce qu'il étoit fort tard, Hylas dont les yeux étoient appeſantis, après leur avoir donné le bon ſoir ſe remit dans ſon lit, où il repoſa juſqu'au matin.

Gudard Jo.

L'ASTRE'E
DE
M. D'URFE'.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE DIXIE'ME.

LEs affaires importantes qui occupoient Adamas, ne lui permirent pas de repoſer un inſtant. Il étoit ſi affectionné au ſervice de la nymphe, qui n'avoit de confiance qu'en lui ſeul, que tout accablé qu'il étoit du poids des années, il faiſoit des efforts incroyables. Le péril étoit grand, & les remedes difficiles. La nymphe étoit denuée d'hommes & d'argent ; elle n'avoit d'autre lieu de ſûreté que Marcilli, où même Polemas avoit des intelligences ; & ce qui paroiſſoit plus embarraſſant, il falloit que les préparatifs fuſſent très ſecrets. Mais par malheur, Ada-

mas ne ſçavoit à qui ſe fier, parce que Polemas avoit pû aiſément corrompre tous ceux qu'il avoit voulu attirer dans ſa faction.

A la verité, le prince Godomar avec les chevaliers de ſa ſuite, & Damon & Alcidon qui étoient ſurvenus ſi à propos relevoient ſon courage. Lorſqu'il étoit occupé de ces differentes penſées, on lui amena deux chevaliers qui demandoient à lui parler en ſecret. Ils avoient un air reſpectable & paroiſſoient âgés. Adamas les reçut dans ſon cabinet, & l'un d'eux lui parla en ces termes:

» Argyre reine des pictes nous envoye » vers la grande nymphe pour l'informer » qu'elle eſt entrée dans ſes états, ſans lui » en donner avis. Elle ne veut point être » connue pour les raiſons qui lui ſeront ex» pliquées. Pour ſatisfaire à l'oracle, Ar» gyre eſt obligée de parler à la reine. Et » comme on lui a refuſé l'entrée de la ville, » nous la ſupplions de ſa part de lui faire » ouvrir les portes. La nymphe, répondit » Adamas, ſera bien mortifiée d'avoir igno» ré la venue d'une ſi grande reine. Sei» gneur, reprit le chevalier, Argyre ſou» haite de n'être point connue, & d'en» tretenir en ſecret la reine Amaſis. Puiſ» que vous le deſirez ainſi, repartit Ada» mas, allons enſemble chés la nymphe;

» autrement j'irois à la porte pour recevoir
» votre reine, ſçachant que l'intention d'A-
» maſis eſt qu'elle commande ici comme
» dans ſes propres états.

» Après qu'Adamas eut fait part à la
» nymphe de ce qu'il venoit d'apprendre,
» & des intentions d'Argyre, un des che-
» valiers ajouta qu'une des principales rai-
» ſons qui la faiſoient marcher ainſi, étoit
» le malheur de Roſileon qu'elle conduiſoit
» avec elle, & qui avoit l'eſprit abſolu-
» ment aliené. Amaſis vouloit aller au de-
» vant d'elle, mais les chevaliers la ſup-
» plierent inſtamment de n'en rien faire par
» cette raiſon ; ils lui repreſenterent que
» cela même avoit contraint Argyre de ve-
» nir preſque ſeule, & qu'elle n'avoit
» amené que la princeſſe Roſanire, fille de
» Policandre roi des boyens, & quelques
» chevaliers pour la ſureté de leurs per-
» ſonnes.

» Amaſis fut obligée de ceder aux inſtan-
» ces des chevaliers. Argyre fut donc con-
» duite au château, & les chevaliers de
» ſa ſuite au nombre de cent furent logés
» dans la ville. Adamas inſpira à la nym-
» phe de gagner la reine des pictes par tou-
» tes les attentions qu'elle pourroit imagi-
» ner, ne doutant point que par là elle en-
» gageroit dans ſes interêts & Roſileon, &
» Policandre. Auſſi dès qu'Argyre ſe fut

» rafraîchie, Amasis se rendit à son appar-
» tement, accompagnée seulement de Ga-
» latée, & d'Adamas.

Après les premieres civilités, la reine commanda à un des chevaliers de raconter en peu de mots à la nymphe le sujet de son voyage: & le chevalier, pour obéir, commença de la sorte:

HISTOIRE DE ROSANIRE, Celiodante, & Rosileon.

» Il faut que vous sçachiez, madame;
» que Policandre roi des boyens étant fort
» jeune encore, & desirant s'acquerir de
» la gloire, se déroba secretement avec un
» seul écuyer. Il alla chercher la guerre, où
» il entendoit dire qu'elle étoit. Il parcou-
» rut sous le titre de chevalier errant, tou-
» tes les Gaules, & la haute, & la basse Ger-
» manie. Puis il passa dans la grande Bre-
» tagne; & là comme partout ailleurs il
» se couvrit de gloire sous le nom de che-
» valier inconnu. Enfin il vint à la cour du
» roi des pictes. Là il vit la princesse Ar-
» gyre; il l'aima, il en fut aimé. Mais la
» princesse ne lui témoigna rien de ses
» vrais sentimens, que lorsqu'elle sçut qu'il
» étoit prince des boyens. Alors, comme
» elle étoit d'ailleurs pénétrée de son me-
» rite, & qu'il lui jura de n'avoir jamais
» d'autre épouse qu'elle, elle le reçut pour

» ſon époux, & lui permit de la voir ſe-
» cretement. La reine rougit, grande nym-
» phe, quand je vous raconte ces traits;
» mais la confiance qu'elle avoit dû pren-
» dre dans un prince d'une ſi haute répu-
» tation juſtifie aſſés ſa conduite.

» Ils vêcurent quelques lunes dans cette
» intelligence; mais Policandre fut bien-
» tôt obligé de retourner dans ſes états, le
» roi ſon pere étant mort, & la reine le re-
» demandant. Argyre conſentit à ſon dé-
» part; & Policandre de ſon côté promit
» d'envoyer incontinent une ambaſſade
» pour la faire demander. Il fit mille &
» mille ſermens qu'il oublia d'abord; car
» depuis il ne lui donna point de ſes nou-
» velles. Seulement elle apprit par la re-
» nommée que ſon royaume étoit diviſé
» en deux factions; l'une qui tenoit pour
» ſa mere, & pour lui; l'autre pour un
» prince puiſſant nommé Bourbon l'Ar-
» chimbaud qui prétendoit remettre dans
» ſa maiſon la puiſſance ſouveraine, à qui,
» ſelon lui, Bourbon un des ayeux de Po-
» licandre l'avoit ôtée. Les bruits qui s'é-
» toient répandus de la mort de Policandre
» favoriſoient ſon deſſein; car après ce
» prince, Bourbon étoit le plus proche he-
» ritier du thrône. D'un autre côté le roi
» dont la vigueur s'affoibliſſoit tous les
» jours avec les années, n'avoit pas la force

» de s'oppoſer à ſes deſſeins ; & ne ſon-
» geoit qu'à paſſer doucement le reſte de ſa
» vie. Et lorſqu'il vint à mourir, la faction
» d'Archimbaud étoit telle, que ſi Poli-
» candre ne fût promptement arrivé, la
» reine ſa mere étoit contrainte de ceder.
» Archimbaud avoit encore dans ſon parti
» les lemovices, dont la reine qui étoit la
» fille unique étoit veuve depuis un an, &
» n'avoit qu'une fille nommée Cephiſe.

» La princeſſe Argyre ſouhaitoit que le
» roi ſon pere voulût ſecourir Policandre.
» Pour l'y engager, elle lui fit ſçavoir
» adroitement qu'il étoit ce chevalier in-
» connu qui avoit ſi long temps demeuré à
» ſa cour. Mais cette raiſon d'état que fait
» valoir l'interêt, détermina le roi à en-
» voyer des forces à Archimbaud. Et Po-
» licandre, plus tôt que de tenter la for-
» tune des armes, conſentit d'autant plus
» volontiers à épouſer la fille unique du
» prince, quoique veuve du roi des lemo-
» vices, qu'il étoit indigné contre le roi
» des pictes, & qu'en même temps il ſe ré-
» pandit un bruit qu'Argyre étoit morte.
» La nouvelle n'étoit pas ſans fondement ;
» en effet quelques mois après le départ de
» Policandre, Argyre voulant cacher l'é-
» tat où il l'avoit laiſſée, feignit d'être ma-
» lade. Elle le fit ſi bien croire au roi dont
» elle craignoit la colere, qu'il lui permit

» de quitter la cour, pour changer d'air. » Elle ſe retira donc dans un lieu fort écarté, » où elle n'eut pour témoin de ſon malheur » que ſa nourrice & le fils de celle-ci.

» Or comme les nouvelles s'augmen- » tent de jour en jour, ainſi qu'un peloton » de neige qui ſe détache d'une haute mon- » tagne, devient preſqu'une montagne lui- » même, avant qu'il ſoit dans la plaine; » on dit à Policandre que la princeſſe étoit » morte; ſans quoi il n'auroit pû ſonger à » l'alliance d'Archimbaud. Argyre ne fut » pas plus tôt revenue à la cour, qu'elle » apprit ce mariage. Elle en fut vivement » affligée; mais elle l'eût été bien plus, ſi » elle n'avoit entendu dire à tous ceux qui » ſe mêloient de parler des affaires d'état, » que Policandre auroit perdu ſon royaume » ſans cette alliance; ce fut là auſſi ſon ex- » cuſe, lorſqu'il penſa à ſe juſtifier. Mais » ce qui accabla la princeſſe, fut qu'en » même temps elle ſçut que le roi des ſan- » tons la demandoit, & que ſon mariage » avec lui étoit déja arrêté. La perfidie de » Policandre lui avoit fait prendre la ré- » ſolution de vivre dans le celibat. Mais il » fallut obéir, & quelque temps après, elle » épouſa le roi des ſantons. Elle en eut un » fils qui fut nommé Celiodante.

» Cependant elle aimoit toujours le roi » des boyens, & lorſqu'elle venoit à pen-

» ser que Celiodante heriteroit des états de
» son pere, tandis que le fils que l'amour
» lui avoit donné, vivroit inconnu, & sans
» autorité, elle étoit inconsolable. Ecou-
» tez, madame, à quelle résolution elle
» se porta. Quelques temps après la nais-
» sance de Celiodante, elle feignit de vou-
» loir savoir quelle seroit la fortune de ce
» fils. Le roi persuadé qu'il est toujours
» utile d'ignorer ce qui est inévitable,
» n'oublia rien pour rompre ce dessein ;
» mais en fin il fallut y consentir.

» Il y avoit alors une vierge druide qui
» rendoit des oracles ; elle avoit toujours
» mené une vie sainte & retirée ; elle se
» disoit instruite par celles qui ont succedé
» à Vellede & à Ganna qui rendoient leurs
» oracles dans la Germanie ; elle étoit une
» de ces neuf vierges, qui prédisent encore
» aujourd'hui l'avenir dans une île de la
» mer Britannique appellée Sayn, autre-
» fois Sena. Celle-ci se nommoit Melusine ;
» les pictes, les santons, & une partie de
» l'Armorique lui étoient échus en partage
» (car ces neuf vierges avoient diviſé les
» Gaules entr'elles.) Melusine venoit en de
» certains temps demeurer sur le sommet
» d'un rocher, où elle avoit fait bâtir une
» tour, qu'elle nomma *Lux ignis* par allu-
» sion au feu divin qui brilloit dans ses ré-
» ponses. On l'a depuis appellée *Lusignan*.

» Dès que la reine ſçut Meluſine dans ſa » tour, elle vint la trouver avec la permiſ- » ſion du roi, & preſque ſans cortége. Elle » lui demanda quelle ſeroit la fortune de » ſon fils ; Meluſine lui fit cette réponſe :

L'un d'eux eſt menacé de nôce inceſtueuſe.
L'autre en Foreſt, où Godomar ſera,
Le ſens recouvrera.
Puis de tous deux la fortune eſt heureuſe.

» Cet oracle qu'elle ne comprit pas alors » lui cauſa des peines bien cruelles ; cepen- » dant elle ſuppoſa une réponſe toute dif- » ferente : que ſi le petit Celiodante depuis » l'âge de quatre lunes juſqu'à la trente- » troiſiéme, étoit vû de quelqu'autre per- » ſonne que de ceux qui devoient le nour- » rir, il mourroit infailliblement trente » lunes après. Argyre vouloit ſubſtituer à » Celiodante le fils qu'elle avoit eu de Po- » licandre, pour le voir nourrir auprès » d'elle, & l'élever au thrône des pictes & » des ſantons. L'intrigue fut ſi bien con- » duite, qu'au retour du faux Celiodante » on ne ſoupçonna rien. Et dans la crainte » que le vrai Celiodante ne fût reconnu, » elle l'envoya au port des ſantons pour » être nourri comme le fils de Verance fils » de ſa nourrice. Elle voulut auparavant » lui faire une marque, & comme elle te- » noit un fer chaud dans ce deſſein, elle

» remarqua que la nature y avoit pourvû,
» & qu'il avoit ſur la main une roſe ex-
» trêmement bien repreſentée. Puis elle
» lui mit au col une turquoiſe que Poli-
» candre lui avoit donnée, & qui portoit
» pour empreinte la figure d'un Lion, avec
» certains caracteres germaniques ſigni-
» fiant *roi fils de roi.* Lorſque Verance em-
» porta ce jeune enfant, elle crut qu'on lui
» arrachoit les entrailles, car on ne peut
» étouffer la voix de la nature; cependant
» l'amour prévalut. Verance, je l'avoue,
» étoit bien jeune pour être dépoſitaire
» d'un pareil ſecret; mais il avoit ſçû l'a-
» mour d'Argyre, & la naiſſance de l'en-
» fant qu'elle ſubſtituoit à Celiodante. D'ail-
» leurs elle vouloit, ſuppoſé qu'elle mou-
» rût bientôt, que Policandre fut informé
» de ce que l'amour lui avoit fait faire pour
» ſon fils: & elle n'ignoroit pas que ce
» prince ajouteroit foi à tout ce que lui
» diroit Verance.

» Cependant Policandre eut de la reine
» ſon épouſe un fils nommé Arionte, &
» une fille appellée Roſanire. Clorisène
» mourut incontinent. Policandre en fut
» affligé, il l'aimoit en effet, & ne ſe ſou-
» venoit plus d'Argyre. Il fit élever comme
» ſes propres enfans Cephiſe fille de Clo-
» riſéne, & du roi des Iemovices. Cephiſe
» fut à peine ſortie de l'enfance, qu'elle

» parut d'une beauté admirable ; & Ro-
» ſanire ſeule pouvoit lui en diſputer le
» prix. Le jeune Arionte de ſon côté com-
» bloit les vœux du roi par ſes progrès ra-
» pides dans tous les arts de la paix & de la
» guerre.

» Preſqu'en ce même temps, des mar-
» chands qui trafiquoient ſur l'ocean Ar-
» morique, contrains de paſſer par le ter-
» ritoire des boyens, pour avoir un ſauf-
» conduit, firent preſent au roi d'un jeune
» eſclave qu'il deſtina au ſervice des prin-
» ceſſes. Les princeſſes s'attacherent à lui,
» parce qu'il étoit aimable, & que c'étoit
» la premiere perſonne ſur qui elles avoient
» eu une puiſſance entiere. Le jeune en-
» fant s'appelloit Kinicſon; & ce mot étant
» difficile à prononcer, elles le nommerent
» toujours le bel eſclave. Mais quelle eſt
» la deſtinée des penchans ! Le jeune eſ-
» clave ſe donna d'abord & tout entier au
» ſervice de Roſanire. Cephiſe s'apperçut
» de la préference ; elle en devint jalouſe.
» Un jour que Roſanire traverſoit par ha-
» zard une chambre, Cephiſe tançoit le
» bel eſclave de ce qu'il ſembloit unique-
» ment occupé de ſa ſœur. Roſanire en-
» tendit qu'il répondoit : Madame, je me
» ſens trop honoré d'être à votre ſervice ;
» ſi j'ai manqué, ordonnez que l'on me
» châtie ; mais ſi vous me défendez de

» ſervir Roſanire, ordonnez en même
» temps que l'on m'ôte la vie. N'êtes-vous
» pas à moi auſſi bien qu'à elle, dit Ce-
» phiſe, qui n'avoit point encore apperçu
» ſa ſœur ? Je n'ai pas dit, repliqua l'eſ-
» clave, que je ne fuſſe point également à
» vous. Mais... Achevez, continua-t'elle
» enflammée de dépit. Mais, madame, ajou-
» ta-t'il, voilà madame ; en même temps
» il ſortit de la chambre.

» Cette modeſtie plut infiniment aux
» deux princeſſes, & les attacha davantage
» à l'eſclave; Roſanire ſurtout fut touchée
» de la préference qu'il lui donnoit, & des
» proteſtations qu'il y ajouta de ne jamais
» quitter ſon ſervice. Ainſi l'eſclave en
» croiſſant en âge, croiſſoit auſſi en amour;
» les vertus de la princeſſe l'avoient fait
» naître, & l'augmentoient de jour en
» jour ; mais dans l'état où il étoit, il n'o-
» ſoit ſe découvrir à lui-même ſa téme-
» rité. D'un autre côté, Roſanire avoit
» beau feindre, elle n'étoit pas abſolument
» exemte de paſſion ; l'attachement du bel
» eſclave lui rendoit encore plus aimables
» toutes ſes qualités naturelles. Mais elle
» ne pouvoit ſe réſoudre à aimer une per-
» ſonne inconnue ; elle étoit ſeulement tou-
» chée que la fortune l'eût réduit à une
» ſi vile condition.

» Quelque temps après, le roi ſongea

» à le donner au jeune Arionte ; mais la » fortune qui vouloit le faire paroître glo- » rieuſement ſur le théâtre de l'univers, » en fit naître l'occaſion que vous allez en- » tendre. Un jour que le roi pourſuivoit » un cerf, un lion échappé de ſa cage parut » tout à coup ſur ſa route. Le cheval du » prince effrayé ſe renverſa ſur lui, & s'en- » ferra dans ſon épée, qui par hazard étoit » ſortie du fourreau. Il en mourut ſoudain, » & le roi fut bleſſé à la jambe. Tous ceux » de ſa ſuite pouſſerent leurs chevaux à » toute bride, pour ſe dérober à la fureur » de l'animal qu'ils connoiſſoient. Le bel » eſclave fut le ſeul qui ſe jettant à terre » courut au roi, & ſi à temps, qu'à peine » il s'étoit mis entre ce prince & le lion, » que l'animal furieux vint pour le dévo- » rer. Mais le jeune homme l'attendit l'é- » pée à la main, ſans s'étonner ; & la for- » tune qui combattoit pour lui, conduiſit » ſi heureuſement ſa main, que le lion s'en- » ferra de lui-même, en ſe jettant ſur lui. » Il en fut quitte pour une bleſſure aſſés » conſiderable que l'animal lui fit à l'é- » paule en mourant. Cependant il tomba » du coup ; mais ſe relevant auſſi-tôt, il » vint aider le roi à ſe dégager.

» Policandre admirant un ſi grand cou- » rage dans un âge ſi tendre, l'embraſſa, » & lui dit : Bel eſclave, tu n'as pas em-

» ployé ta valeur pour un maître ingrat.
» Demande dès à preſent tout ce que tu
» voudras ; je jure par l'ame de mon pere
» de te l'accorder. Grand roi, répondit
» l'eſclave, en mettant un genou à terre,
» ce que j'ai fait pour vous n'eſt qu'un tri-
» but que je vous devois ; & ce tribut ne
» demande point de récompenſe. Un acte
» ſi généreux que le tien, repliqua le roi,
» ne peut être aſſés récompenſé ; je veux
» donc que tu me demandes quelque choſe.
» Seigneur, reprit-il, vous voulez imiter
» les dieux qui ne meſurent jamais à notre
» merite le bien qu'ils nous font ; j'oſerai
» donc vous demander, puiſque vous l'or-
» donnez ainſi, la choſe du monde que je
» dois le plus cherir, ma liberté, & cela
» uniquement pour avoir lieu de vous con-
» vaincre que c'eſt librement que je veux
» vous ſervir toute ma vie. Le roi admira
» encore plus la généroſité du jeune eſ-
» clave, & l'embraſſant une ſeconde fois,
» je te donne, lui dit-il, toute liberté,
» & je veux que tu ſois fait chevalier auſſi-
» tôt que nous ſerons dans Avaric.

» Cependant la plupart de ceux qui
» s'étoient écartés revinrent, & voyant le
» lion mort, ils n'oſoient lever les yeux
» ſur le roi. Et lorſqu'ils virent les careſſes
» que le roi faiſoit au jeune eſclave, ils
» commencerent à lui porter envie ; car les

» belles

» belles actions ne produiſent guere que la
» jalouſie dans les ames baſſes, au lieu
» qu'elles font naître l'émulation dans les
» ames généreuſes.

» Dès que le roi fut rentré dans ſa capi-
» tale, il voulut que le bel eſclave fût
» fait chevalier, en preſence des dames,
» même de la cour. Il lui mit l'éperon, lui
» donna l'accollade, & le baiſa au front.
» Mais lorſqu'il fallut ceindre l'épée, il
» commanda à la princeſſe Roſanire de lui
» rendre cet office; & par cette raiſon il le
» nomma Roſileon. Ce nom, lui dit-il,
» me rapellera ſans ceſſe l'obligation que
» je vous ai, & ce que vous devez à ma
» fille, comme ſon chevalier. Roſileon
» vint enſuite baiſer la main au roi & à la
» princeſſe. Sa joye fut extrême ſans doute;
» mais les tranſports de Roſanire ne furent
» pas moins grands. Et pour les lui témoi-
» gner, elle lui écrivit en ces termes :

LA PRINCESSE ROSANIRE
à Roſileon.

Ton courage eſt plus fort que la fortune, puiſqu'il t'a rendu ce qu'elle t'avoit ſi injuſtement ôté. Je ne veux pas que ta vertu s'arrête là; mais qu'elle te faſſe lever les yeux au deſſus de toi. Continue ſeulement, & eſpere, car je le veux. Et j'eſpererai auſſi bien que toi.

» Elle ne fut pas médiocrement embar-

» raſſée pour envoyer ce billet ; mais ayant
» appris que l'on ne pouvoit arrêter le
» ſang de ſa bleſſure, elle le fit porter en-
» velopé dans un morceau de tafetas,
» comme ſi c'eût été quelque recette pour
» arrêter le ſang. Roſileon reçut cette fa-
» veur avec reſpect ; mais le matin qu'il
» ne pouvoit dormir, & qu'il repaſſoit en
» lui-même ce que la princeſſe venoit de
» faire en ſa faveur, il eut la curioſité de
» déployer le tafetas. L'émotion que lui
» cauſa ſon extrême joie, fit couler ſon
» ſang avec plus d'abondance. Et profitant
» de la crédulité où l'on eſt que ces ſortes
» de recettes perdent leur vertu, lorſqu'on
» les voit curieuſement, il renvoya à Ro-
» ſanire ce même tafetas pour la ſupplier
» de refaire la même recette.

» Roſanire héſita quelque temps ſi elle
» devoit l'ouvrir, mais l'amour l'emporta
» ſur toutes les réfléxions, & s'étant ren-
» fermée, elle défit le tafetas. Elle y trou-
» va cette réponſe :

ROSILEON A LA PRINCESSE Roſanire.

Je continuerai, divine princeſſe, & j'eſpererai, puiſque vous le commandez ainſi. Mais que m'ordonnez-vous de continuer, & d'eſperer? Plût à dieu que l'un fût l'affection & le devouement inviolable que je vous dois ; & que l'autre fût

l'honneur de vos bonnes graces. L'un des deux fera mon bonheur ; mais ſi c'étoit les deux enſemble, mon bonheur ſurpaſſeroit autant celui de tous les autres hommes, que cette grace eſt au deſſus du merite de tous les humains enſemble.

» La princeſſe rougit plus d'une fois, en » liſant ces mots ; mais ils ne purent lui dé- » plaire. S'il y avoit quelque faute dans » Roſileon, elle l'excuſoit en ſe diſant que » c'étoit elle-même qui l'avoit enhardi à » la commettre. Et dans le moment, elle » lui récrivit de la ſorte :

LA PRINCESSE ROSANIRE à Roſileon.

Continuez, & eſperez ce qui doit vous plaire davantage ; rien ne vous eſt interdit ; mais ſouvenez-vous que la diſcretion & la fidelité ſont les ſeules victimes qui doivent s'immoler ſur les autels où vous avez deſſein de ſacrifier.

» Roſanire accommoda ce billet comme » la premiere fois, & manda à Roſileon » qu'elle ne pourroit plus retoucher à la » recette. Il entendit ce que la princeſſe » vouloit dire. Dès qu'il ſe vit ſeul, car » la faveur où il étoit lui attiroit la foule » des courtiſans, il lut & baiſa mille fois » ce billet. Lorſqu'il fut un peu revenu de » ſes tranſports, il ſe rappella qu'il y avoit » beaucoup de perſonnes dans ſa chambre,

» au moment qu'on lui avoit rendu la pre-
» tendue recette ; un chevalier entr'autres
» que le roi lui avoit envoyé, & que celui-
» ci ne manqueroit pas d'en parler à Pe-
» ricandre, qui par curioſité voudroit avoir
» cette même recette. Il ôta donc le billet
» de Roſanire, & mit à la place un autre
» papier, où il traça quelques caracteres.
» Le roi, pour exciter ſes courtiſans à
» la vertu, vint lui-même viſiter Roſileon,
» auſſi-tôt qu'il put marcher. Il amena
» avec lui Roſanire & Cephiſe, & leur dit
» que la généroſité du nouveau chevalier,
» & le ſervice qu'il lui avoit rendu, me-
» ritoient bien ces marques de leur bonté.
» Le roi, après s'être approché de lui, &
» lui avoir touché la main, lui demanda
» des nouvelles de ſa ſanté, & ſi la recette
» de Roſanire l'avoit ſoulagé. Oui, ſei-
» gneur, dit Roſileon, & de ſorte que je
» penſe devoir la vie à la princeſſe. J'en
» ſuis ravi, ajouta le roi ; mais, continua-
» t'il en ſe tournant vers Roſanire, ma
» fille, dites-moi qui vous l'a donnée ? Sei-
» gneur, répondit-elle un peu ſurpriſe, je
» l'ai depuis long temps, & je ne ſçai plus
» de qui je la tiens. Alors le roi s'appro-
» chant de Roſileon, je penſe, dit-il, que
» ce que vous portez au col eſt cette recette
» de la princeſſe ; en même temps, il la
» prit, & Roſanire tremblante y porta la

» main : Seigneur, lui dit-elle, ſi vous la
» voyez, elle n'aura plus de vertu. Su-
» perſtition, dit le roi, digne des petits
» enfans & de leurs nourrices. Incontinent il ſe fit donner des ciſeaux, & tira
» le papier. Quelles furent les allarmes de
» Roſanire ! Mais auſſi, quelle fut ſa joie,
» lorſqu'elle n'y vit que des chiffres !

» Hé quoi, ma fille, s'écria le prince
» étonné, votre recette ne conſiſte-t'elle
» qu'en ces caracteres bizares ? Vous
» voyez, ſeigneur, dit-elle en ſouriant,
» tout ce qu'elle contient. Peu de temps
» après, le roi ſe retira ; & par hazard le
» prince Arionte ſon fils arriva, qui ren-
» contrant les princeſſes, les ramena avec
» l'agrément du roi, pour tenir compagnie
» à Roſileon.

» Roſileon pénétré de l'honneur que lui
» faiſoit le prince, lui fit mille proteſta-
» tions d'employer à ſon ſervice juſqu'à
» la moindre goute de ſon ſang. Roſileon,
» lui répondit le prince, nous n'oublierons
» jamais ce que vous avez fait pour le roi
» mon pere. Et comme il vouloit repliquer,
» le prince l'interrompit, & lui dit en l'em-
» braſſant : Laiſſons-là les complimens, &
» comptez que l'on ne peut vous aimer
» plus que je vous aime. Enſuite il s'amuſa
» à demander au myre l'état de ſa ſanté,
» & ſi la bleſſure étoit dangereuſe, tandis

» que les deux princeſſes étoient auprès du
» malade, & ſe nuiſoient mutuellement;
» car Cephiſe ne l'aimoit pas moins que
» Roſanire, & Roſanire s'en étoit apper-
» çue. Lorſqu'elles gardoient ainſi le ſi-
» lence, Arionte appella Cephiſe pour lui
» montrer les griffes effroyables du lion
» qu'avoit tué le chevalier. Et Roſanire ſe
» trouvant ſeule, Roſileon lui dit : Ah,
» madame, quand la fortune voudra-t'elle
» que j'employe à votre ſervice cette vie
» que vous m'avez conſervée ? Vous trou-
» verez, dit-elle, ma volonté dans la der-
» niere recette. Elle ſe hâta de lui faire
» cette réponſe, parce qu'elle vit que le
» prince & Cephiſe revenoient.

» Madame, j'ai peut-être trop inſiſté ſur
» ces détails ; mais je les ai crû néceſſaires,
» pour vous faire entendre, comment ces
» amans ſe flatterent peu à peu d'unir un
» jour leurs deſtinées. En effet, pendant
» que la bleſſure de Roſileon le tenoit en-
» core au lit, il eut occaſion d'entretenir
» la princeſſe ; & après pluſieurs éclairciſ-
» ſemens, Roſileon ajouta : Comment ſe
» peut-il, divine princeſſe, que vous ne
» commandiez rien pour votre ſervice à
» Roſileon qui vous eſt ſi acquis? Roſileon,
» répondit la princeſſe, écoutez-moi, &
» croyez à mes paroles. Votre merite,
» votre attachement, votre diſcretion

» m'ont invitée à vous aimer. Une choſe » me déplait, c'eſt l'obſcurité de votre » naiſſance. Je veux donc que vous vous » diſtinguiez tellement par vos exploits, » qu'on ne puiſſe blâmer Roſanire, lorſ- » qu'on ſçaura qu'elle vous aime. Tirez » de ce diſcours toutes les conſequences » qui pourront vous flatter, je n'en deſa- » voue aucune. Madame, repartit Roſi- » leon, je ſuis pénétré, comme je le dois » de vos bontés; ſoyez bien perſuadée » qu'il n'y aura jamais rien de ſi difficile » que je n'execute pour votre ſervice. Dès » que ma bleſſure me le permettra, agréez » je vous ſupplie, que j'aille en tant de » lieux chercher la fortune, que j'y laiſſe » la vie, ou que je revienne s'il eſt poſſible, » digne de Roſanire. Je le veux, Roſi- » leon, dit la princeſſe, ce n'eſt qu'à ce » prix que Roſanire eſt à vous.

» Dès que Roſileon fut gueri, il deman- » da au roi la permiſſion d'aller chercher » les aventures. Le roi le lui permit à re- » gret, mais à condition qu'il reviendroit » bientôt. Si Roſanire fut affligée de ſon » départ, les exploits de Roſileon qui fai- » ſoient la matiere de tous les entretiens, » ſoulagerent bien ſa douleur.

» Cependant le roi des pictes mourut » dans un âge avancé, après avoir langui » quelque temps. Le roi des ſantons le

» ſuivit bientôt. La reine Argyre ne fut
» pas inſenſible à ces pertes ; mais elle eſ-
» pera du moins que Policandre ſatisferoit
» cette fois à ſa parole. Mais, combien
» ſont trompeuſes les eſperances que donne
» l'amour ! Depuis que la raiſon d'état
» l'avoit obligé d'épouſer Cloriſène, à
» peine il avoit retenu le nom d'Argyre.
» Argyre l'envoya complimenter à l'oc-
» caſion de la mort de Clorisène, & lui
» fit donner avis de celle du roi des ſan-
» tons ; mais dans les réponſes qu'il lui fit,
» il n'y avoit rien qui reſſentît le moindre
» penchant pour elle. Elle ſe détermina en-
» fin à le ſommer de ſa parole ; mais la per-
» ſonne qu'elle dépêcha, ne rapporta d'au-
» tre réponſe que celle-ci, qu'il vivroit
» toujours le ſerviteur de la reine, mais
» qu'il lui étoit impoſſible de ſonger à
» un ſecond mariage. Le regret de nos per-
» tes, ajoutoit-il, doit nous en détourner,
» & plus encore ce que nous devons à nos
» enfans. Ne feroit-il pas cruel de leur
» donner des freres qui partageaſſent les
» états que nous devons leur laiſſer ?

» Jugez, madame, combien la reine
» dut être ſenſible à de pareils reproches.
» Elle conçut depuis une ſi grande haine
» contre le roi Policandre, qu'elle déteſ-
» toit tout ce qui venoit de lui. Ce fut
» alors qu'elle ſe repentit d'avoir ſubſtitué

» le

» le fils qu'elle avoit eu de ce prince in-
» grat, à celui dont il portoit le nom. Elle
» envoya au port des ſantons, pour avoir
» des nouvelles du vrai Celiodante; mais
» elle ſçut qu'il y avoit déja pluſieurs an-
» nées que des pirates l'avoient enlevé, &
» ſon pere auſſi (car Verance paſſoit pour
» ſon pere) & qu'incontinent ſa mere avoit
» diſparu. Quelle nouvelle, ô dieux! La
» reine indignée, réſolut de ſe rendre elle-
» même, & de rendre auſſi Policandre un
» exemple effroyable aux ſiécles à venir
» pour tous ceux qui couroient la même
» fortune.

» Le faux Celiodante avoit alors près de
» vingt ans; & quand il n'auroit pas été
» fils de roi, il étoit digne de la monarchie
» des Gaules; mais la reine Argyre le dé-
» teſtoit autant qu'elle l'avoit aimé. Elle
» héſita donc ſur la vengeance qu'elle pren-
» droit; elle choiſit enfin celle que vous
» allez entendre.

» Le roi des cenomanes avoit eu quel-
» que different avec celui des turoniens;
» & chacun de ſon côté couroit aux armes.
» Le roi des condates vint comme allié
» au ſecours du roi des cenomanes; & celui
» des venetes amena toutes ſes forces au
» roi des turoniens dont il avoit épouſé la
» ſœur. Ces deux royaumes alloient être
» le théâtre des plus ſanglantes tragédies,

» lorſque de l'avis unanime des rois Ce-
» liodante fut choiſi pour arbitre de leurs
» differends. La prudence que ce jeune
» prince avoit montrée en differentes ren-
» contres lui avoit attiré cette mediation
» glorieuſe. D'un autre côté, les deux rois
» des cités armoriques haïſſoient Polican-
» dre, parce qu'il avoit aſſiſté contr'eux,
» comme chevalier errant le bon duc
» Suenon. Le roi des cenomanes & celui
» des turoniens ne l'aimoient guere plus,
» quoique pour des raiſons moins impor-
» tantes. Argyre penſa donc que ſi Celio-
» dante pouvoit rétablir l'intelligence en-
» tre ces rois, il pourroit auſſi les animer
» contre Policandre. Celiodante réuſſit au
» gré des rois; ils firent une alliance entr'eux
» avant que de ſe ſéparer, & par recon-
» noiſſance pour Celiodante ils l'élurent
» généraliſſime des forces alliées, ſuppoſé
» qu'ils les aſſemblaſſent.

» Cependant la reine cherchoit des pré-
» textes pour nuire à Policandre, & n'en
» trouvoit point, lorſque des officiers de
» Celiodante pourſuivant des voleurs qui
» s'étoient ſauvés dans les états de Poli-
» candre, ne laiſſerent pas de les prendre
» dans une ville qui étoit de ſon obéiſſance.
» Le peuple, pour maintenir ſes franchi-
» ſes, leur enleva ces méchans, & tua une
» partie des officiers de Celiodante. Argyre

» jugea que la fortune offroit à ſa vengeance » une belle occaſion. Et parce qu'elle ju- » geoit bien que ſi elle en faiſoit porter ſes » plaintes à Policandre, il lui donneroit la » ſatisfaction qu'elle déſireroit, elle en- » voya promptement des troupes pour ſac- » cager ce lieu. Ses troupes furent repouſ- » ſées avec perte. Elle dépêche auſſi-tôt » vers les rois alliés ; elle leur fait exag- » gerer ſes ſujets de plainte. Les rois ſe rap- » pellant leurs injures particulieres, & ſe » trouvant armés fondent ſur les états de » Policandre. La longue paix dont il avoit » joui lui avoit fait perdre ſes vieux offi- » ciers, outre que le peuple endormi dans » le ſein d'une tranquillité générale, avoit » preſqu'oublié le nom des armes avec leſ- » quels il devoit ſe défendre. Il fut donc » facile à Celiodante de le vaincre partout.

» Le deſſein d'Argyre dans cette guerre » étoit de faire que le pere tuât le fils, ou » le fils le pere ; & quoiqu'ils ne ſe con- » nuſſent pas pour tels, elle croyoit reſſen- » tir une grande ſatisfaction, ſi ſes vœux » pouvoient s'accomplir. Cependant Poli- » candre irrité de tout le dégat que les ar- » mées ennemies faiſoient dans ſes provin- » ces, réſolut de hazarder une bataille. Ce- » liodante la gagna, Arionte fils unique de » Policandre y fut tué ; & tout ce que Po- » licandre put faire fut de ſe ſauver à la

» hâte dans Avaric avec le débris de ſon
» armée.

» Le corps d'Arionte fut reconnu. On
» l'envoya avec honneur à ſon pere. Poli-
» candre le reçût avec des yeux ſecs, &
» montra dans une ſi triſte occaſion tant de
» magnanimité, que la reine Argyre com-
» mença de s'attendrir, & de prendre quel-
» que part à ſon infortune. Et dès lors elle
» chercha des prétextes pour lui procurer
» la paix; mais n'oſant ſe déclarer à per-
» ſonne, elle l'aſſiegea dans ſa capitale (car
» elle voulut être témoin des malheurs de
» Policandre.) Elle conſentit au ſiege,
» dans l'eſperance que ſi Policandre étoit
» fait priſonnier, elle pourroit, après lui
» avoir fait connoître l'offenſe qu'elle en
» avoit reçu, lui rendre la liberté & ſes
» états. Mais les choſes allerent bien diffe-
» remment. Roſileon étant informé de l'in-
» vaſion que les rois alliés avoient faite
» dans le royaume de Policandre, quoi-
» qu'il eût peine à le croire, tourna du côté
» des boyens. Il fut rencontré en chemin
» par un meſſager de Roſanire, qui le ſui-
» voit par toutes les Alpes au bruit de ſes
» exploits; & comme il avoit toujours con-
» ſervé le même écu, ce qui le faiſoit ap-
» peller le chevalier du lion; il fut aiſé-
» ment reconnu par ce meſſager, qui lui
» remit une lettre conçue en ces termes:

LA PRINCESSE ROSANIRE à Roſileon.

Vos victoires ſont grandes, mais bien moindres que nos infortunes. Notre armée eſt défaite; tout le pays occupé, Arionte mort, & Policandre & Roſanire enfermés dans leur derniere ville. Jugez ſi Roſileon a de quoi employer ici ſes armes & ſon courage

» Roſileon, après avoir lû ce billet, fait » la plus grande diligence qu'il lui eſt poſ- » ſible; il arrive ſur les terres des boyens, » & la fortune lui offre d'abord pluſieurs » chevaliers qui nattendoient qu'un chef. » Il y avoit environ cinq cens chevaux, & » trois milles hommes de trait; & quoique » notre armée fût compoſée de plus de huit » mille chevaux, & de quarante mille hom- » mes de pié, Roſileon vint droit à nous, » enſeignes déployées. Sa réputation lui » amena tout le pays. Déja ils partageoient » entr'eux nos dépouilles, comme étant » aſſurés de la victoire; & il arriva en effet » par un juſte jugement des dieux que nous » fûmes défaits, de telle ſorte, qu'il fallut » lever le ſiege, & laiſſer entrer Roſileon » dans la ville. Il eſt aiſé de s'imaginer quel » fut l'accueil du roi pour Roſileon, les » tranſports de Roſanire, & la joye de tout » le peuple.

» Policandre qui entendoit la guerre ne » ſe borna point à ce ſuccès ; il fit ſortir » tous ceux qu'il jugea propres à ſon deſ- » ſein, commandés par Roſileon qu'il éta- » blit lieutenant général de ſes états. Le » généreux Roſileon marche en diligence, » nous atteint trois jours après au paſſage » du Clein, nous livre bataille, & taille en » pieces toute notre armée. Le roi des tu- » roniens, & celui des cenomanes perirent » dans cette ſanglante journée. Pour ſur- » croit, Celiodante fut fait priſonnier. Mais » Roſileon voulant obtenir une victoire » complete, pourſuivit les triſtes débris » de notre armée, & envoya Celiodante » ſous une bonne eſcorte au roi, & à la » princeſſe Roſanire.

» Policandre charmé de ces ſuccès ineſ- » perés, & pénétré de reconnoiſſance, ré- » ſolut de faire après lui Roſileon poſſeſ- » ſeur de ſes états qu'il lui avoit reconquis » par ſa valeur, & de lui donner Roſanire » en mariage. Il lui écrivit ainſi dans ce » deſſein :

LE ROI POLICANDRE
à Roſileon.

Que puis-je donner à celui qui m'a remis la couronne ſur la tête, que cette même couronne que je porte ? Cependant je lui donnerai plus. Je veux qu'outre tous mes états, il poſſede ce

que j'ai de plus cher, ma fille Roſanire. Qu'elle ſoit donc dès ce moment à vous, Roſileon, & après moi les royaumes des boyens, des ambarres, & des bituriges. Hâtez-vous de vaincre. Voilà quels triomphes je vous prépare.

» Roſanire & Roſileon ſont au comble » de leurs vœux. Mais, madame, tandis » que Roſileon, après avoir reçû cette let- » tre, pourſuit le cours de ſes victoires, » Celiodante priſonnier dans Avaric eſt » traité avec toute l'humanité imaginable; » juſques-là qu'il lui eſt permis de voir la » princeſſe Roſanire. Bientôt il en eſt épris; » car qui pourroit réſiſter à tant de vertus » ſoutenues de tant de charmes ?

» Avec Celiodante avoit été fait priſon- » nier un vieux chevalier nommé Oronte » qui avoit été ſon gouverneur. Le prince » l'aimoit & l'eſtimoit; cependant il lui ca- » cha ſa paſſion. Mais Oronte le voyant » accablé de triſteſſe : Seigneur, lui dit-il, » ſi les rois avoient ce privilege d'être inac- » ceſſibles aux traits de la fortune, je di- » rois que vous auriez lieu de vous plain- » dre de l'état où elle vous a réduit. Mais » puiſque la grandeur n'affranchit per- » ſonne de ſes caprices, pourquoi vous » plaindre d'une loi ſi générale ? Votre » naiſſance vous affranchit bien des petits » maux où le peuple eſt expoſé : ces tributs » ſont indignes des grands hommes; mais

» les grandes afflictions ſont propres des
» grands rois, & des grands princes tels
» que vous. La fidelité que je dois à mon
» roi, & mon attachement pour Celio-
» dante, m'obligent à vous ſupplier de
» vous remettre devant les yeux votre pro-
» pre magnanimité. Courage, ſeigneur,
» vous avez ici dans le roi Policandre l'e-
» xemple d'une vertu *invaincue*. S'eſt-il
» laiſſé abbattre, quand ſes armées ont été
» défaites, & qu'il a perdu ſon fils unique,
» & tous ſes états? Non, ſeigneur, il a
» oppoſé aux coups de la fortune un cou-
» rage à toute épreuve.

» Oronte vouloit continuer, lorſque
» Celiodante l'interrompit: Mon pere, lui
» dit-il, vos ſoins auroient été bien inu-
» tiles, ſi l'état où je ſuis à l'exterieur pou-
» voit me faire oublier vos ſages leçons.
» Mais hélas, ajouta-t'il avec un profond
» ſoupir! ce qui m'abat n'eſt pas la capti-
» vité que vous entendez. J'aime la prin-
» ceſſe Roſanire. Et ſur cela il lui repre-
» ſenta le peu d'eſperance qu'il avoit de lui
» plaire, & la haine que devoit lui porter
» Pericandre. Vous me direz, ajouta-t'il,
» qu'une ame généreuſe triomphe de l'a-
» mour; mais hélas je ſens que je ne puis
» vaincre ma paſſion. Vous me conſeille-
» rez d'y réſiſter. Mais que ſert de donner
» des conſeils à des malades qui n'ont pas
» même la volonté de guerir?

» Seigneur, reprit Oronte, vous me ti-
» rez d'une grande inquietude, en me dé-
» clarant le ſujet de votre mal, & le nom
» de celle qui eſt l'objet de votre amour.
» Loin de vous abbattre, vous devez au
» contraire prendre courage. Car penſez-
» vous que le roi ait oublié l'extrêmité où
» vos armes l'avoient réduit, & où il ſeroit
» encore, ſi le ciel ne l'en avoit tiré par une
» eſpece de miracle ? Croyez-vous que ce
» prince qui toute ſa vie a porté les ar-
» mes, ignore combien elles ſont journa-
» lieres ? Et cela étant, qui doute qu'il ne
» vous accorde la paix, ſi vous la lui de-
» mandez ? Rien ne pouroit y mettre ob-
» ſtacle que votre courage, qui peut-être
» ne l'eût pas voulu recevoir à de certaines
» conditions. Maintenant l'amour appla-
» nira toutes les difficultés, & rendra mê-
» me les conditions de la paix honorables.

» Cette réponſe releva le courage du
» jeune prince. Il donna tout pouvoir à
» Oronte d'offrir & de recevoir la paix,
» pourvû qu'il obtint ſeulement Roſanire.
» Oronte employa tout ſon eſprit & toute
» ſa prudence dans cette négociation. Il
» remarqua que deux des principaux mi-
» niſtres deſapprouvoient que le roi donnât
» la princeſſe ſa fille à Roſileon, homme
» inconnu, & qui ſortoit de l'eſclavage ;
» mais ce qui les touchoit davantage, étoit

» leur interêt particulier. Chacun d'eux » avoit un fils, & depuis la mort d'Arionte, » ils oſoient aſpirer au bonheur où ils » voyoient Roſileon près d'arriver. Ils ſe » lierent donc tous deux pour ruiner la for- » tune de celui qui renverſoit leurs eſpe- » rances. Il y avoit quelque temps qu'O- » ronte avoit entendu ces bruits; & main- » tenant y faiſant réfléxion, il jugea que » ces deux hommes pourroient concourir à » ſes vues. Il s'adreſſe donc à eux, il leur » ouvre ſon deſſein, il leur propoſe une » paix ſi avantageuſe qu'il n'étoit pas rai- » ſonnable de la rejetter; d'ailleurs, ce » parti éloignoit les prétentions de Ro- » ſileon. Et quoique le mariage de Celio- » dante leur ôtât auſſi les eſperances qu'ils » avoient conçues pour leurs enfans, ils » aimoient mieux tomber entre les mains » du roi des pictes, qui leur ſeroit obligé, » qu'en celles de Roſileon qui ne tien- » droit ſa fortune que de ſon merite.

» Ils réſolurent donc de parler au roi, » mais ſéparément; afin qu'il ne jugeât pas » que ce fût une intrigue contre Roſileon, » & ils le firent avec tant d'adreſſe, que » Policandre après bien des difficultés con- » ſentit enfin à donner Roſanire à Celio- » dante; cependant il n'y conſentit qu'a- » près qu'ils lui eurent propoſé de donner » Cephiſe à Roſileon. Roſileon, diſoient-

» ils, eſt d'un mérite ſupérieur, mais il n'a » rien que l'épée qu'il tient de vous. D'ail- » leurs ſes ſervices ne ſeront-ils pas aſſés » payés par la couronne des lémovices ? » Si vous lui faiſiez l'honneur de le con- » ſulter, il devroit lui-même vous con- » ſeiller le parti que nous vous propoſons. » L'alliance de Celiodante va joindre à » vos états deux grands royaumes.

» Le roi perſuadé par leurs diſcours les » chargea de conclure la paix & l'allian- » ce ; & de peur que Roſileon ſe voyant » déchu de ſes eſperances ne ſe portât à » quelque extrêmité, il lui fit faire une » dépêche pleine de remercimens & de » louanges, & lui commanda de le venir » trouver incontinent, & de remettre le » commandement de l'armée au maréchal » des boyens.

» Roſanire fut informée de ce qui ſe paſ- » ſoit ; elle aimoit encore plus Roſileon » qu'elle ne haiſſoit Celiodante, qu'elle re- » gardoit comme l'auteur de la mort de » ſon frere ; & dans cette conjoncture elle » crut qu'elle n'avoit point de meilleur » parti à prendre, que de faire venir » promptement Roſileon. Le meſſager » qu'elle envoya prévint de deux jours ce- » lui du roi ; mais loin de ſonger à rien » qui fût préjudiciable au ſervice du roi, » il ſe hâta de prendre une ville qu'il te- » noit aſſiegée, & chercha un prétexte

» ſpécieux pour quitter l'armée, & ſe ren-
» dre aux ordres de la princeſſe. Il prit ſa
» ville d'aſſaut le jour même qu'il reçut
» les dépêches du roi. Il part à l'inſtant,
» & lorſqu'il fut arrivé il rendit compte
» au roi de l'état où il avoit laiſſé l'armée,
» & du progrès de ſes armes. Le roi le re-
» mercie, lui fait tout l'accueil imagina-
» ble, & le renuoye à ſon logis pour ſe
» délaſſer, après quoi il lui communique-
» ra le ſujet pour lequel il a deſiré de l'en-
» tretenir.

» Après que le roi ſe fut expliqué, Roſileon
» paſſa chés la princeſſe ; elle n'eut que le
» temps de lui dire de ſe trouver au lieu où
» elle ſe promenoit ordinairement. Roſa-
» nire s'y rendit avec le moindre cortê-
» ge qu'elle put. Roſileon l'avoit préve-
» nue, & dès qu'il s'approcha d'elle : Ro-
» ſileon, lui dit la princeſſe, on me livre
» à Celiodante encore tout couvert du
» ſang de mon frere, & qui ſans vous au-
» roit égorgé mon pere ; la raiſon d'état,
» cette raiſon tyrannique m'ordonne de
» paſſer avec lui le reſte de mes jours, ſi
» votre fortune, qui juſqu'ici n'a rien trou-
» vé d'impoſſible, ne l'emporte ſur la ré-
» ſolution du roi. O dieux, madame, in-
» terrompit Roſileon, le roi a-t'il oublié
» ſi tôt mes ſervices ? eſt-ce ainſi qu'il ſe
» venge des hoſtilités affreuſes que l'on a

» exercées dans ſon royaume ? N'en dou-
» tez pas, reprit froidement la princeſſe.
» Mais que puis-je faire, ſinon me taire,
» ſouffrir, & dire : c'eſt mon pere.

» Roſileon garda quelque temps le ſi-
» lence, & reprit enfin de la ſorte : Ma-
» dame, le reſpect qui vous fait taire mon-
» tre à la fois bien de la ſageſſe & bien de
» la froideur. Ah, Roſileon, dit la prin-
» ceſſe, je vous aime, je vous l'ai dit, je
» vous le dis encore ; mais ne croyez pas
» que jamais mon amour me faſſe rien fai-
» re contre mon devoir. Je dois obeir à
» mon pere, & je lui obeirai juſqu'au der-
» nier ſoupir. Vous épouſerez donc Célio-
» dante, repartit Roſileon ? J'épouſerois
» un barbare ſi mon pere me le comman-
» doit. Eh que me ſervira donc que vous
» m'aimiez, ajouta Roſileon ? Mon amour,
» pourſuivit-elle, me feroit faire pour vous
» avec joye, ce que je ferai pour tout autre
» uniquement pour obeir ; mais j'eſpere que
» les dieux toujours équitables détourne-
» ront ce malheur ; ſi pourtant il arrivoit,
» vous devriez montrer ce courage qui ne
» vous a point abandonné dans les occa-
» ſions les plus périlleuſes. Quoi, s'écria
» Roſileon, vivre, & vous voir à quel-
» qu'autre ? A la vérité j'ai vêcu ſans cette
» eſperance ; mais je ne puis vivre déſor-
» mais ſi elle n'eſt remplie. C'eſt le roi lui

» même qui l'a fait naître en moi. Eh peut-
» il ſans la derniere injuſtice me ravir un
» bien qu'il m'a promis, & vous donner
» à Celiodante que la nature vous ordon-
» ne de hair ? Rompez ces liens, madame,
» tout le monde approuvera votre gene-
» roſité. Ce même bras qui a ſoutenu, qui
» a relevé cette couronne, je vous l'offre
» maintenant pour défendre votre cauſe
» contre tous les humains.

» Ceſſez, interrompit la princeſſe, ceſ-
» ſez des diſcours ſuperflus. L'injuſtice
» d'autrui ne peut me diſpenſer de mon
» devoir, & vous même, Roſileon, vous
» devez m'affermir dans ce deſſein ; la
» qualité de chevalier vous y oblige. Mais
» auſſi pour ne manquer à ce que je vous
» dois, je vous conſeille de repreſenter au
» roi vos ſervices, ſes promeſſes, & l'in-
» juſtice du parti qu'il veut prendre. S'il
» s'en rapporte à moi, vous n'aurez rien
» à deſirer. Je ferai d'ailleurs toute la ré-
» ſiſtance que mon devoir pourra me per-
» mettre ; ſi elle eſt inutile, je vous pro-
» mets de plaindre toute ma vie votre mal-
» heur & le mien. A ces mots elle ſe retira.

» Roſileon, après avoir paſſé la nuit du
» monde la plus cruelle, ſe rendit chés le
» roi, auſſi tôt qu'il le ſçut éveillé. Il ca-
» che ſa douleur, & d'abord il raconte en
» détail les places qu'il a forcées, les com-

» bats qu'il a donnés, les batailles qu'il
» a livrées ; enfin il lui fait entendre
» que ſes ennemis ſont preſque entiere-
» ment aſſujettis. Le roi qui avoit une
» bonté de cœur naturelle, & qui avoit
» prévû combien il lui en couteroit pour
» annoncer à Roſileon le parti qu'il avoit
» pris, avoit fait demeurer les deux mi-
» niſtres qui lui avoient conſeillé la paix.
» Après que Roſileon eut fini, & que le
» roi l'eut comblé d'éloges, ce prince con-
» clut ainſi : Comme la paix eſt toujours
» le but d'une guerre juſte, nous avons crû
» qu'il étoit à propos de la faire, tandis
» que nous pouvons la donner. Il eſt vrai,
» dit Roſileon, qu'un grand prince doit
» toujours mettre des bornes à ſes victoi-
» res ; mais oſerai-je le dire, la paix me
» ſemble bien inutile, puiſque la victoire
» va nous donner cette même paix beau-
» coup plus glorieuſe. Seigneur chevalier,
» dit un des miniſtres, votre courage vous
» fait parler ainſi ; mais tandis que vous
» forcez des villes, que vous gagnez des
» batailles, & que vous entaſſez victoires
» ſur victoires, vous ignorez combien
» ſouffre l'état par les contributions qu'il
» eſt obligé de fournir. Eh quel avantage
» ſeroit-ce au roi de perdre ſon royaume,
» pendant qu'il ſubjugueroit des provin-
» ces étrangeres, & de voir périr ſes pro-
» pres ſujets en même temps qu'il feroit

» égorger les ſujets des rois ſes voiſins ? De
» ſi ſages motifs ont porté le roi à donner
» la paix à ſon peuple & à ſes ennemis.
» Il vous a mandé pour vous en faire part,
» comptant bien que vous vous en réjoui-
» rez avec lui. Et pour ne plus laiſſer de
» priſe à la fortune, il a voulu ſi bien af-
» fermir cette alliance, que nul interêt ne
» pût jamais la rompre ; c'eſt pour cela
» qu'il donne au roi Celiodante la prin-
» ceſſe Roſanire. Par ce moyen, de tant
» de royaumes, nous n'en ferons qu'une
» monarchie qui ſera le partage des petits-
» fils du roi, & dans laquelle ils perpé-
» tueront à jamais ſon nom & ſa gloire.
» Juſques là Roſileon avoit écouté tran-
» quillement ; mais quand il entendit que
» l'on donnoit Roſanire à Celiodante, il
» rompit tout à coup le ſilence, & s'écria :
» Seigneur, vous ſouffrez que les traîtres
» qui vous donnent un conſeil ſi perni-
» cieux oſent le fortifier de votre nom, &
» de votre autorité ? Vous ſouffrez qu'ils
» vous livrent vous & votre couronne à
» des ennemis humiliés & vaincus ? N'eſt-
» ce pas vous trahir que de donner Roſa-
» nire à Celiodante, & le faire roi des
» boyens, des ambarres, & des lemovi-
» ces ? Eſt-ce là le prix de la rançon que
» vous doit Celiodante ? en vérité c'eſt un
» art admirable, pour gagner des Royau-
» mes ;

» mes, que de perdre des batailles, & de
» ſe faire prendre priſonnier? Dites-moi,
» miniſtres ſi ſenſés, ſi le roi avoit perdu
» tous ſes états, s'il étoit à la merci de ſes
» ennemis, lui eût-on impoſé des condi-
» tions plus dures que celles que vos avis
» artificieux lui donnent pour honorables?
» Sans doute il n'eût pu donner plus à ſon
» vainqueur que ſes états, que ſa vie, que
» ſa perſonne; & vous êtes aſſés lâches (par-
» donnez, ſeigneur, à mon zele) pour
» conſeiller ainſi le roi: vous voulez donc,
» ſeigneur, que les ſiécles à venir liſent
» dans vos annales, que le roi des boyens,
» pour avoir la paix avec ſes voiſins,
» a donné ſa fille, ſon ſceptre, & ſa per-
» ſonne même.

» Roſileon, interrompit le roi qui cher-
» choit à ſe tromper lui-même, ſi je vous
» ai communiqué l'affaire dont il eſt queſ-
» tion, ce n'eſt pas pour avoir votre avis,
» mais ſeulement pour vous en faire part
» comme d'une choſe réſolue, afin que
» vous participiez à ma joye & à celle de
» mes peuples. Et pour vous prouver que
» je n'ai point oublié vos ſervices, j'ai diſ-
» poſé ma fille à vous recevoir. Ainſi de
» quatre couronnes que le ciel m'a don-
» nées, j'en mets deux ſur votre tête; les
» deux autres ſeront unies à celles des pic-
» tes & des ſantons. Dites-moi, continua

» le roi, y a-t'il quelqu'un qui puisse blâ-
» mer mon dessein d'établir une si parfaite
» intelligence entre ces differens royau-
» mes, par celle que je veux qui soit en-
» tre vous & Celiodante ?

» Seigneur, répondit Rosiléon, les fa-
» veurs dont vous me comblez me forcent
» malgré moi à être ingrat. Mais pardon-
» nez, si j'avoue que je ne vous entens pas :
» vous voulez, dites-vous, me donner vo-
» tre fille, & cependant vous m'avez dit,
» si je ne me trompe que vous la donniez
» à Celiodante. Il est vrai, dit le roi : je
» vous donnerai ma fille Cephise, comme
» je vous l'ai promis, & à lui ma fille Ro-
» sanire. Ah Seigneur, interrompit Rosi-
» léon, vous m'avez promis votre fille;
» & Cephise ne l'est pas. D'ailleurs vous
» m'avez nommé Rosanire dans la lettre
» que vous m'avez fait l'honneur de m'é-
» crire. Si l'on s'est mépris, ajouta le Roi,
» je sçai bien que je n'ai point eu d'autre
» intention que de vous donner Cephise
» que je nomme ma fille, & que j'aime
» comme telle. Ah Seigneur, répliqua Ro-
» siléon en joignant les mains, voudriez-
» vous me préferer Celiodante, Celio-
» dante qui a ruiné vos états ; Celiodante
» qui est encore couvert du sang de votre
» fils, & qui vous a réduit à la plus cruelle
» extrêmité ? Voudriez-vous le préferer à

» Rosileon qui a rétabli vos affaires ; qui a » vengé par la défaite de tant de rois, la » mort de votre fils Arionte ; & qui a mis » dans vos fers l'auteur de tous ces maux ? » De quel œil verrez-vous ce Celiodante » occuper le thrône qui étoit destiné au » prince Arionte que le cruel a égorgé ? Ce » sang qu'un prince si genereux a répandu » pour vous ne vous dira-t'il pas sans cesse » que ce mariage est injuste, horrible, & » déteſté des hommes, & des dieux ?

» Le roi ne pouvant plus soutenir ces re- » proches : c'est assés, lui dit-il, je veux » que Celiodante épouse Rosanire, & que » vous vous contentiez de Cephise. L'al- » liance que je vous accorde est peut-être » l'action de ma vie la plus blâmable. A » ces mots il voulut se retirer, mais Ro- » sileon le suivit, en lui disant : Seigneur, » je n'ai pensé qu'à vous acquerir de la » gloire, & je ne voudrois pas qu'un si » grand roi m'eût accordé des recompen- » ses dont je fusse indigne. Je vous déclare » que je n'accepte point l'honneur que » vous m'offrez, & que je me tiens assés » recompensé par l'épée seule que vous » m'avez donnée, & à la pointe de laquelle » sont attachés les royaumes & les em- » pires. Mais que Celiodante soit bien as- » suré, que nul n'épousera la princesse » Rosanire, qu'il ne lui donne en même

» temps la tête de Roſileon. Le roi le re-
» garda d'un œil farouche, & lui dit: In-
» grat, peux-tu me parler avec cette arro-
» gance, & perdre ainſi le ſouvenir de mes
» bienfaits? Fui ma préſence, ſi tu ne veux
» reſſentir les effets de ma juſte indigna-
» tion. Le roi prononça ces dernieres pa-
» roles d'un ton ſi ferme, que tout le monde
» accourut. Et Roſileon ne pouvant lui ré-
» pondre, ſe retira dans ſa maiſon, dont
» les portes furent incontinent inveſties par
» ordre du prince.

» Comme on voit aux premiers froids
» les mouches fuir les lieux d'où l'on ne
» pouvoit les chaſſer pendant la chaleur;
» tels au premier bruit de la diſgrace de
» Roſileon s'évanouirent ces importuns,
» qui auparavant lui offroient leur ſang &
» leur vie. Miſerable condition de ceux
» qui recherchent la fortune! Dans la proſ-
» perité ils meurent accablés d'importuni-
» tés; ou dans la diſgrace, ils ſont mépri-
» ſés de ceux même qu'ils ont comblés de
» bienfaits. Roſileon ſe voyant ſeul repaſ-
» ſa en lui-même les dernieres paroles du
» roi; quels furent en ce moment les tranſ-
» ports de ſa colere; mais lorſqu'il apprit
» que ſa maiſon étoit inveſtie, il entra dans
» une ſi grande fureur qu'il étoit preſque
» hors de lui-même. Il demeura deux jours
» entiers ſans dormir & ſans prendre au-

» cune nourriture. Il fut enſuite ſaiſi d'une » fievre ſi violente, que l'on n'étoit point » étonné des diſcours inſenſés qu'il tenoit. » Mais la fievre l'ayant quitté, il ne laiſſa » pas de tenir les mêmes diſcours : & l'on » comprit alors qu'il avoit perdu l'eſprit. » Tous ceux qui avoient admiré ſa vertu » furent extrêmement ſenſibles à ſon mal- » heur. Le roi lui-même, lorſque ſa co- » lere fut appaiſée, connut la grandeur de » ſa perte ; mais le deſir qu'il avoit de la » paix, & les obſtacles que Roſiléon auroit » pu y apporter, lui rendirent cette perte » plus ſupportable.

» Cependant la paix fut conclue ; & la » reine Argyre n'en fut informée que par » Oronte que Celiodante lui envoya. Oron- » te parut ſi joyeux qu'on liſoit preſque » dans ſes yeux ce qu'il avoit à dire à la rei- » ne : Madame, lui dit-il, ſi autrefois le » malheur du roi vous a tiré des larmes, » vous devez maintenant en verſer de joye. » Son malheur lui a acquis le roi Polican- » dre pour ami, & de plus la couronne des » boyens, & des ambarres, par le maria- » ge de la princeſſe Roſanire. Le roi votre » fils que nous pouvons maintenant nom- » mer le plus grand monarque des gaules » m'envoye pour vous apprendre ces heu- » reuſes nouvelles.

» La reine fut tellement ſurpriſe, qu'elle

» demeura long-temps ſans répondre ; en-
» fin rompant le ſilence : O Méluſine, s'é-
» cria-t'elle, que tu es véritable dans tes
» affreuſes prédictions ! En même temps
» elle tomba en défaillance, & Oronte fut
» contraint de ſe retirer. Perſonne n'avoit
» entendu Oronte ; mais on jugea que les
» nouvelles étoient bien differentes de ce
» que l'on avoit imaginé. Pour Oronte il
» fut tellement ſurpris qu'il ſe figuroit a-
» voir dit ſans y penſer autre choſe que ce
» qu'il avoit à dire.

» Le traité n'avoit été fait ſi ſecretement
» que parce que le roi des boyens n'igno-
» roit pas la haine que lui portoit Argyre.
» Celiodante même en étoit inſtruit ; &
» c'eſt pour cela qu'il conſentit au ſecret.
» Ils avoient bien prévu qu'elle execute-
» roit lentement les conditions. Auſſi Ce-
» liodante avoit donné tout pouvoir à
» Oronte de faire publier la paix, de re-
» cevoir les places que tenoient les boyens,
» & de les remettre aux rois à qui elles
» appartenoient. Oronte ſe rendit donc le
» matin chés la reine pour lui communi-
» quer ſes inſtructions, & la ſupplier d'a-
» gréer qu'il agît en conſequence. Mais il
» ne put lui parler ; elle lui fit dire ſeule-
» ment qu'il n'avoit qu'à executer les or-
» dres de ſon maître. Dès qu'Oronte eut
» cette permiſſion, il remplit toutes les inſ-

» tructions que Celiodante lui avoit don-
» nées. D'un autre côté, il ne manqua pas
» d'avertir les deux rois de l'accueil qu'il
» avoit reçu de la reine Argyre; mais ils
» y firent peu d'attention; ils ſe flatterent
» que le temps guériroit cette playe, &
» qu'alors elle ſeroit plus charmée qu'eux-
» mêmes de ce qu'ils avoient fait.

» Ils n'attendoient pour finir le mariage,
» que le retour d'Oronte, & de ceux que
» Policandre avoit envoyés pour l'execu-
» tion du traité, lorſque Policandre allant
» au temple entendit un pauvre qui lui cri-
» oit : Ordonne que je puiſſe te dire mon
» nom ſans témoins. Le roi crut qu'il de-
» mandoit l'aumône, & comme il don-
» noit ſur cela ſes ordres, le pauvre éleva
» ſa voix, & dit encore : Je demande la
» permiſſion de te dire mon nom. Le roi
» le regarda plus attentivement, & ſe ſou-
» venant de l'avoir vu autrefois, il com-
» manda qu'on le laiſſât approcher. Il ap-
» proche, & mettant un genou à terre :
» Seigneur, dit-il, je ſuis Verance.

» Policandre ſe rappella auſſi-tôt qu'il
» s'étoit ſervi de lui, lorſqu'il recherchoit
» Argyre; il le croyoit mort, & ravi de
» le revoir, il lui fit toutes les careſſes ima-
» ginables. Enſuite il ordonna qu'on eût
» ſoin de lui, & que le ſoir on l'amenât
» dans ſa chambre.

» Le ſoir venu, on l'y conduiſit, & le » roi, après de nouvelles careſſes, lui de- » manda où il avoit été ſi long temps. Sei- » gneur, dit-il, ce que vous déſirez ſça- » voir eſt trop important, pour le dire à » d'autres qu'à vous. Alors le prenant par » la main, il le mena dans ſon cabinet, & » Verance lui parla ainſi :

» J'avoue, Seigneur, que dans ma mi- » ſere extrême j'ai ſouvent murmuré con- » tre les dieux, mais à preſent que je vois » avec quelle providence ils m'ont réſer- » vé pour vous rendre le plus important » ſervice, je ne puis qu'admirer leur ſu- » prême ſageſſe. Sçachez, Seigneur, que » depuis que vous me commandâtes de de- » meurer auprès de la princeſſe Argyre, » qui bientôt après devint reine des ſan- » tons, & depuis reine des pictes par la » mort de ſon pere, je n'ai éprouvé que » des malheurs affreux ; mais je n'y ai plus » de regret, puiſque j'ai aſſés de vie pour » rendre à mon maître un ſervice ſignalé. » Il y a vingt ans que je ſuis dans les fers, » & ce n'eſt que depuis la paix générale » que j'ai pu recouvrer ma liberté. Or » j'ai ſçu que c'étoit vous, ſeigneur, qui » aviez voulu donner le repos à toutes les » Gaules, & que pour rendre la paix plus » durable, vous avez accordé la princeſſe » Roſanire au roi Celiodante. Dès que

» j'eus

» j'eus appris cette nouvelle, je me hâtai
» pour avoir l'honneur de vous parler,
» avant que le mariage fût conclu. Et si je
» suis venu à temps, que les dieux en
» soient loués à jamais ! Si par malheur j'ar-
» rive trop tard, je proteste que mon secret
» mourra avec moi, & je supplie les dieux
» de m'ôter une vie qui ne pourroit plus
» être que pleine d'amertumes.

» A ces mots, Verance se tut, & Poli-
» candre lui mettant la main sur l'épaule :
» Ami, dit-il, je connois ton affection ;
» dis-moi hardiment ce secret que tu juges
» si important. Il est vrai que j'ai résolu de
» donner ma fille au roi Celiodante ; mais
» le mariage n'est pas encore celébré.
» Grands dieux, s'écria Verance, soyez-
» vous benis à j'amais ! Puis se tournant
» vers le roi, seigneur, continua-t'il, écou-
» tez une chose qui vous ravira d'étonne-
» ment, & qui vous empêchera de finir
» ce mariage. La princesse Rosanire n'est-
» elle pas votre fille ? Je la tiens pour telle,
» répondit Policandre. Et le roi Celio-
» dante, ajouta Verance, est votre fils.
» Comment, repliqua le roi étonné, &
» faisant un pas en arriere, Celiodante est
» mon fils ? Oui, reprit Verance ; enten-
» dez la vérité de cette histoire ; il n'y a
» que la reine Argyre & moi qui puissions
» vous l'apprendre.

Bientôt après votre départ, continua-
» t'il, Argyre accoucha ſecretement d'un
» fils qu'elle confia à ſa nourrice & à moi.
» Elle épouſa enſuite le roi des ſantons
» dont elle eut dans l'année un fils qui fut
» nommé Celiodante ; mais comme elle ne
» s'étoit mariée que par raiſon d'état, &
» qu'elle vous aimoit toujours, elle ne
» pouvoit ſe réſoudre à voir continuelle-
» ment Celiodante, & à ne point voir ce
» fils qu'elle avoit eu de vous ; cent fois
» elle s'en plaignit à moi, & cent fois j'eſ-
» ſayai de la conſoler. Enfin elle prit une
» étrange réſolution. Elle feignit que ſui-
» vant un oracle, ſi d'autres que ſa nour-
» rice & ceux qui devoient le ſervir juſqu'à
» un certain âge, voyoient le petit Celio-
» dante, il mourroit incontinent. Sur ce
» prétexte, elle l'éloigne, & me com-
» mande en même temps de le changer
» avec celui qu'elle avoit eu de vous ; en-
» ſorte que deux ans après il fut reçu de
» tous pour Celiodante, & qu'il a toujours
» paſſé pou lui.

» Quoi, dit Policandre, tu m'aſſures que
» Celiodante eſt mon fils, & que c'eſt l'a-
» mour d'Argyre qui l'a portée à le ſubſti-
» tuer à ſon veritable héritier ! puis de-
» meurant quelque temps ſans parler :
» Voilà, s'écria-t'il, pourquoi elle a paru
» ſi touchée lorſqu'Oronte lui a appris le

» mariage de Roſanire & de Celiodante.
» N'en doutez point, ſeigneur, reprit Ve-
» rance ; mais, ajouta-t'il, pouvez-vous
» laiſſer dans ces mortelles inquiétudes une
» princeſſe qui vous a tant aimé ? Ami, dit
» le roi, je bénis le ciel qui me rend un fils
» à la place de celui que j'ai perdu ; pour la
» reine Argyre, je prétens lui prouver ſi
» bien mon eſtime, qu'elle ne ſe repentira
» point de m'avoir aimé.

» Après quelques autres diſcours, le roi
» commanda à Verance de ſe retirer, &
» ſurtout d'être ſecret. En même temps il
» vint trouver Celiodante, & lui dit de
» chercher les moyens de faire venir la
» reine Argyre, parce qu'il ne vouloit point
» lui donner lieu de ſe plaindre ; il ajouta
» qu'il étoit bien déterminé à ne con-
» clure le mariage qu'en ſa preſence. Ce-
» liodante dont l'amour ne pouvoit ſouf-
» frir les moindres delais prit la réſolu-
» tion d'aller lui-même inviter la reine,
» ne doutant point qu'elle lui accorderoit
» cette faveur. Déja il étoit prêt à partir,
» lorſqu'Oronte arriva, & leur apprit que
» la reine ſeroit dans deux jours auprès
» d'eux, & qu'il l'avoit devancée pour
» leur en donner avis. Argyre avoit
» pris ce parti, depuis qu'interrogeant
» Oronte elle avoit ſçû que le mariage n'é-
» toit qu'arrêté, & que les princes ſou-

» haitoient qu'elle aſſiſtât aux nôces qu'ils
» méditoient.

» Lorſqu'elle fut arrivée, & qu'on lui
» eut rendu tous les honneurs poſſibles,
» Policandre alla lui rendre viſite ; & la
» reine, après les premiers complimens
» ſupplia Policandre de lui donner au-
» dience ſans autres témoins que la prin-
» ceſſe Roſanire, & le roi ſon fils. Lorſ-
» que tout le monde ſe fut retiré, elle
» parla ainſi :

» Prince, vous futes ſans doute bien ſur-
» pris, lorſque vous ſentîtes les armes de
» mon fils, & de tant de rois que j'avois
» animés contre vous. Vous ſouvenez-
» vous de la tendreſſe que je vous témoi-
» gnai, lorſque vous arrivâtes comme che-
» valier errant dans la cour du roi mon
» pere ? Mais ſi en même temps votre in-
» gratitude ne vous eût aveuglé, vous au-
» riez bien compris que c'étoit la moin-
» dre vengeance qui fût due à mon amour
» outragé. Cependant, ſi par là même vous
» pouvez juger de l'excès de cet amour,
» lorſque vous entendrez le reſte, vous
» ſerez encore plus convaincu. Mais vous,
» madame, ajouta-t'elle en ſe tournant
» vers la princeſſe, avant que de conce-
» voir mauvaiſe opinion de moi, atten-
» dez, je vous ſupplie, que vous ſçachiez
» par experience ce que peut le dépit joint

» à l'amour. Et vous, mon fils, en s'adreſ-
» ſant à Celiodante, attendez la fin de
» mon diſcours, & je m'aſſure que vous
» louerez ma faute, & que vous convien-
» drez qu'elle vous eſt avantageuſe.

» Et reprenant ſon diſcours dès l'arri-
» vée de Policandre à la cour du roi des
» pictes, elle répeta les ſoins qu'il lui avoit
» rendus, les promeſſes qu'il lui avoit fai-
» tes, la peine qu'elle eut à cacher ſa
» groſſeſſe, & plus encore ſes couches;
» le déplaiſir qu'elle eut en apprenant qu'il
» avoit épouſé Cloriſène contre ſa parole,
» mais ſurtout en épouſant malgré elle le
» roi des ſantons dont elle eut auſſi-tôt
» un fils; ſa douleur de voir ſans ceſſe ce
» fils, & d'être privée de l'autre; la ré-
» ſolution qu'elle prit de les changer, &
» par quel artifice elle y réuſſit; la curio-
» ſité qu'elle eut de ſçavoir de Méluſine
» la fortune de ces enfans, & la réponſe
» de la druide qu'elle avoit encore par
» écrit; enfin comme elle avoit mis le vrai
» Celiodante entre les mains de Verance,
» & comme ils s'étoient perdus tous deux,
» ainſi qu'elle l'avoit ſçu, lorſqu'elle l'a-
» voit envoyé chercher.

» Quel fut l'étonnement de Celiodante,
» lorſqu'il ſe vit tout à coup ravir Ro-
» ſanire, & deux grands royaumes! Ce-
» pendant pour diſſimuler ſa douleur, lorſ-

» que Policandre ouvrit les bras pour le
» recevoir dans ſon ſein, il mit un genou
» à terre, & lui dit : Seigneur, la perte
» que je fais aujourd'hui de la perſonne
» du monde qui m'étoit la plus chere, je
» veux dire de Roſanire, ne peut m'em-
» pêcher de me réjouir de ce que j'ai recou-
» vré un pere tel que le grand roi Poli-
» candre. Mon fils, répondit le roi, je rens
» graces à la fortune qui me donne en
» vous un tréſor que je ne croyois pas
» poſſeder, & qui me fait connoître les
» obligations extrêmes que j'ai à la reine
» Argyre, votre mere. Mais, madame,
» continua-t'il en s'adreſſant à la reine :
» n'avez-vous point eu de nouvelles du
» vrai Celiodante, ni de Verance ? Non,
» ſeigneur, répondit-elle ; mais j'eſpere
» que mon fils ne ſera pas perdu, & que
» la prédiction de Méluſine ne ſera pas
» fauſſe ſeulement à ſon égard. Madame,
» pourſuivit le prince, avant que de vous
» en dire davantage, je veux voir ſi vous
» reconnoîtrez une perſonne, qui peut-
» être vous en donnera des nouvelles.
» Auſſi-tôt ouvrant la porte, il fit entrer
» Verance, & le prenant par la main, il
» le préſenta à la reine. Argyre ne l'eut
» pas plus tôt apperçu, qu'elle s'écria :
» Ah ! Verance, rens-moi ce que je t'ai
» confié. Tu ne répons point ? Mon fils

» eſt-il mort ? quelqu'un l'a-t'il égorgé ſous » tes yeux ? Madame, répondit-il, ſi vous » daignez entendre l'hiſtoire de mes mal- » heurs, vous ſçaurez ce que vous me » demandez. Et Policandre ayant ſupplié » la reine de l'écouter, il parla en ces » termes :

» A peine je fus parti du lieu où ce jeune » prince avoit été changé par vos ordres, » que je le fis appeller Kinicſon ; je choi- » ſis ce nom uniquement pour vous le faire » reconnoître, parce que ſur la pierre que » vous lui donnâtes étoit empreinte la fi- » gure d'un lion, avec certains caracteres » qui liés enſemble, faiſoient *kinic*, *kinicſon*. » Nous arrivâmes donc au port des ſan- » tons, où nous paſſâmes près de cinq » ans dans une maiſon retirée. Or un jour » qu'il jouoit ſur le rivage avec d'autres » enfans, il fut enlevé par des pirates qui » infeſtoient la côte. Pour moi je m'étois » endormi auprès de lui, & je me trouvai » à mon réveil entre les mains des mêmes » raviſſeurs. Dans ce malheur j'avois du » moins la conſolation d'être auprès de » mon maître pour le ſervir ; mais hélas » je n'en jouis pas long temps ! D'autres » pirates nous attaquerent, je fus bleſſé, » on me prit pour un pirate moi-même, » & l'on me mit dans les fers. Ceux-ci nous » conduiſirent dans une des îles Armo-

» riques, où ils avoient accoutumé de faire » leur retraite, & où les marchands ve- » noient avec ſauf-conduit les déchar- » ger des priſes qu'ils avoient faites ſur la » côte.

» Quelques jours après, ces marchands » vinrent, & le petit Kinicſon fut acheté » à cauſe de ſa gentilleſſe, & parce que je » promis de leur faire rendre au double » le prix qu'ils en auroient donné. Un mar- » chand le racheta donc, & paya pour lui » & pour moi ce que demanderent les pi- » rates. J'ai eu l'honeur de vous dire, ma- » dame, que j'avois été bleſſé dans le com- » bat; & ma bleſſure s'étoit tellement en- » venimée, que le marchand n'oſa m'en- » mener, de peur que je ne mouruſſe en » chemin, mais il me promit de revenir » dans quinze jours. Un mois s'écoula ſans » que j'euſſe de ſes nouvelles, & quelque » temps après je ſçus qu'il étoit mort. J'eus » beau demander ma liberté, ces pirates » me la refuſerent; & j'ai demeuré parmi » eux juſqu'à la derniere guerre, que les » boyens étant entrés dans cette île l'ont » pillée, & m'ont enmené dans leur camp. » Le ciel enfin a eu pitié de moi, après » vingt ans d'eſclavage, il m'a rendu la » liberté, & c'eſt une ſuite de la paix gé- » nérale. Je commençai par rendre graces » au grand Tautates, & le ſuppliai de vous

» faire reconnoître Kinicſon, s'il vivoit
» encore.

» Je me ſouvenois du nom du marchand ;
» j'allai m'informer de ce qu'il étoit deve-
» nu. On me dit qu'il étoit mort, que ſes
» heritiers avoient partagé ſa ſucceſſion,
» & qu'ils étoient venus dans la gaule Lyon-
» noiſe où ils avoient vendu Kinicſon.
» J'allai auſſi au port des ſantons, où l'on
» me dit que la nourrice étoit morte de
» douleur, après la perte de ſon fils & de
» ſon époux ; je voulois auſſi me donner
» la mort, lorſque je ſçus que le roi Poli-
» candre après avoir fait priſonnier le roi
» votre fils, lui donnoit, pour cimenter la
» paix, la princeſſe Roſanire en mariage.
» Je crus que les dieux ne m'avoient laiſſé
» la vie qu'afin que je le détournaſſe de ces
» nôces inceſtueuſes. Je vins donc en dili-
» gence, & j'ai fait entendre au roi ce que
» j'ai l'honneur de vous dire, afin que les
» malheurs qui ſuivent d'ordinaire de telles
» alliances ne tombaſſent point ſur la tête
» d'un ſi bon roi.

» La reine, après l'avoir regardé quel-
» que temps, le viſage baigné de larmes ;
» enfin, dit-elle, Vérance, tout ce que
» j'apprens par ton diſcours, c'eſt que mon
» fils eſt perdu, & qu'il n'y a plus pour
» moi d'eſperance de le revoir jamais. Et
» Vérance ne répondant rien, ô dieux !

» s'écria-t'elle en ſe tournant de l'autre » côté, ô dieux ! pour moi ſeule vous vou- » lez que Méluſine ſe ſoit trompée ! En mê- » me temps elle tira le papier qui conte- » noit la prédiction, & le roi le liſant ne » pouvoit aſſés admirer qu'elle eût prévu » tout ce qui étoit arrivé à ſon fils ; ſoit la » mort du prince Arionte, ſoit les nôces » inceſtueuſes qu'il avoit penſé contracter. » Puis il s'écria tout à coup : Ah madame, » ne blamez point Méluſine, je commence » à entendre ſa prédiction. Et s'adreſſant à » Vérance, dis-moi en quel lieu a été ven- » du le petit Kinicſon. Seigneur, dit Vé- » rance, tout ce que l'on ſçait eſt qu'il fut » mis ſur la Loire. Mais, continua le prin- » ce, quel âge pouvoit-il avoir, & de quelle » couleur ? *Il avoit*, Seigneur, environ ſix » ans ; les cheveux blonds, le teint vif & » délicat, les yeux tirant ſur le verd. Et » je le nommai Kinicſon, à cauſe d'une » pierre que la reine lui avoit donnée, & » où ce nom étoit gravé.

» O dieux, s'écria Policandre, daignés » nous éclairer, afin que nous démêlions » la vérité au travers des ténébres qui nous » la cachent ! Et ſe tournant vers la reine : » madame, lui dit-il, vous m'avez don- » né un fils, je veux vous en donner un » autre, ou je ſuis bien trompé. Car, ajouta- » t'il, en ſe tournant vers la princeſſe Roſa-

» nire, ne vous ſouvenez-vous point com-
» ment il s'appelloit, quand les marchands
» me le donnerent? Seigneur, répondit-
» elle preſque hors d'elle-même, ſon nom
» eſt écrit ſur cette pierre qu'il m'a don-
» née autrefois. En même temps elle la tira
» de ſon ſein, & le roi la reconnu pour cel-
» le dont il avoit fait preſent à la reine Ar-
» gyre. La reine & Vérance la reconnurent
» de même. Et le roi examinant la pierre y
» lut kinic, kinicſon, qui ſignifioit *roi*, *fils*
» *de roi*. Voila bien, dit-il alors, le nom
» qu'il portoit, lorſque je l'achetai; je le
» changeai depuis, lorſqu'il tua le lion qui
» avoit penſé me dévorer, en celui de Ro-
» ſiléon, en mémoire de cet acte genereux,
» & parce que ma fille lui avoit ceint l'é-
» pée. Mais l'affaire eſt trop importante
» pour rien précipiter. Seigneur, dit Vé-
» rance, je ſuis perſuadé qu'il ſe ſouvien-
» dra de mon nom; & moi, ajouta la rei-
» ne, ſi je le vois j'ai une marque indubi-
» table, c'eſt une roſe que la nature lui a
» imprimée ſur la main.

» O, s'écria la princeſſe, aſſurez-vous,
» madame, que Roſiléon eſt votre fils, il
» a en effet une roſe ſur la main; j'ai eu
» le loiſir de la remarquer tandis qu'il a été
» à mon ſervice. La reine alors frappant des
» mains, que voulez-vous davantage, ſei-
» gneur? tout conſpire à nous faire recon-

» noitre celui que nous cherchons. Véran-
» ce demanda la permiſſion d'aller chés
» Roſiléon ; il y alla, il vit la roſe impri-
» mée ſur ſa main, il en fut reconnu, &
» revint dire au roi & à la reine Argyre
» que Roſiléon étoit certainement celui
» qu'ils cherchoient. Mais le roi crut qu'il
» ne falloit rien déclarer avant que le reſte
» de la prédiction fût accompli, & qu'il
» falloit le conduire en Foreſt par cette
» raiſon : après quoi s'il pouvoit guerir, il
» lui donneroit la princeſſe Roſanire, & la
» princeſſe Cephiſe à Céliodante.

» Alors Vérance prenant la parole, &
» s'adreſſant au roi Policandre : Seigneur,
» lui dit-il, permettez-moi de vous redire
» ici ce que mon devoir m'ordonne de vous
» rappeller ? Et le roi lui ayant permis :
» Grand roi, continua-t'il, ſçachez que vous
» ne devez attendre aucune ſatisfaction,
» que vous n'ayez réparé votre injuſtice.
» Vous avez trompé par vos promeſſes la
» reine Argyre. Ne vous ſouvenez-vous
» pas que je ſuis témoin de vos ſermens,
» & des dieux que vous avez atteſtés ? J'a-
» voue, dit le roi confus que tu as raiſon ;
» & ſi la reine veut oublier l'offenſe que je
» lui ai faite, je ſuis prêt à la recevoir pour
» mon épouſe, & à la reconnoitre pour
» reine des boyens, & des ambarres. A
» ces mots, il lui tendit la main, & la reine

» la recevant avec toute ſorte de ſatisfac-
» tion, il crut devoir déclarer ſon maria-
» ge, & celui de Céliodante, & de la prin-
» ceſſe Cephiſe.

» Incontinent après, la reine ne pou-
» vant ſouffrir Roſiléon dans cet état, ré-
» ſolut de l'amener ici ſecretement, où
» elle a été obligée de conduire auſſi Ro-
» ſahire, parce qu'autrement on ne pou-
» voit faire partir Roſiléon.

C'eſt ainſi que le ſage Vieillard acheva de raconter à la nymphe le ſujet qui avoit amené la reine Argyre dans le Foreſt. Il ſupplia en même temps la nymphe de tenir l'affaire ſecrete, juſqu'à ce qu'on vît ſi les dieux voudroient rendre la ſanté à Roſiléon. Amaſis répondit qu'elle approuvoit ce deſſein, quoiqu'elle eût une ferme eſperance de ſa gueriſon. » Outre, diſoit-elle,
» que la prédiction de Méluſine ſe trouve
» juſqu'ici véritable, l'arrivée de celui qui
» doit guerir Roſiléon, n'ayant précédé la
» ſienne que d'un jour, il ſemble que les
» dieux nous l'ayent uniquement envoyé
» pour ce ſujet. Car le prince Godoniar, ſe-
» cond fils du roi des bourguignons arriva
» hier ici. Alors Argyre joignant les mains:
» Vous me rendez la vie, dit-elle, mada-
» me, par cette nouvelle; mais comment
» jugez-vous que ce ſoit de lui que Méluſi-
» ne ait voulu parler? Ce qui me fait porter

» ce jugement, répondit la nymphe, c'eſt
» qu'avant votre arrivée nous avions dé-
» cidé que ce prince planteroit le clou ſa-
» cré pour la gueriſon d'un berger atteint
» de la même maladie.

» Comment, dit la reine Argyre, le jeu-
» ne prince des bourguignons eſt donc ici?
» Il y eſt, madame, répondit la nymphe,
» & ſi je ne me trompe, on pourroit lui
» dire qui vous êtes, de peur que s'il venoit
» à le ſçavoir enſuite, il ne s'offensât de
» cette défiance. Je le veux, dit la reine,
» & j'envoyerai vers lui, pour lui en don-
» ner avis. » Alors Adamas prenant la pa-
role: » Madame, dit-il, il me ſemble qu'il
» faut hâter la gueriſon du prince Roſiléon;
» autrement ceci ſe divulguera, y ayant
» tant de perſonnes à votre ſuite. D'ail-
» leurs le ſacrifice étant déja préparé pour
» le berger Adraſte, le retardement don-
» neroit à pluſieurs l'occaſion d'en recher-
» cher la cauſe, & peut-être la trouve-
» roient-ils. Mais outre ces conſiderations,
» des affaires importantes que la reine vous
» fera entendre la contraignent de termi-
» ner au plus tôt celles qui vous amenent
» ici. Mon pere, répondit la nymphe, vous
» me preſſez, quand j'aurois moi-même
» preſſé la nymphe, ſi je l'avois oſé? » Alors
Adamas ſe tournant vers la nymphe:
» Madame, lui dit-il, ſi vous l'agréez,

» j'ordonnerai que le ſacrifice ſoit prêt » pour demain, & je ferai entendre votre » volonté au pontife, & au prince Godo- » mar.

La nymphe approuva cet avis, & dans le moment elle envoya chercher Galatée : puis elle ſe retira, pour laiſſer repoſer la reine, ſi toutefois ſon inquietude le lui permettoit.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

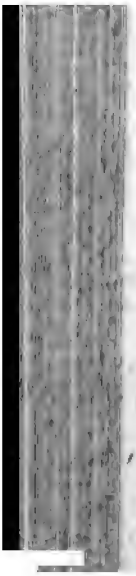
PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE ONZIE'ME.

LE lendemain, le grand pontife accompagné de pluſieurs flamines parut devant la nymphe. Il lui repreſenta qu'elle devoit élire un ſouverain magiſtrat, auquel elle remettroit la puiſſance ſuprême, tant qu'il ſeroit revêtu de cette charge, parce que la cérémonie avoit été inſtituée par Numa Pompilius, & que c'étoit les rois ſes ſucceſſeurs qui plantoient le clou. Et depuis qu'ils avoient été bannis, on avoit toujours élu un dictateur dans ces occaſions. Or, madame, continua-t'il, je vous repreſente ces choſes, afin que s'il vous

Gaillard Sc.



vous plait d'accomplir ce que vous avez projetté pour Adraſte & ce prince étranger, vous ſongiez à élire un magiſtrat ſouverain ; car dans nos uſages les hommes ſeuls peuvent être admis pour miniſtres aux ſacrifices de Jupiter.

La nymphe qui ſçavoit déja que cette élection étoit néceſſaire, & qui la jugeoit avantageuſe pour ſes autres affaires, feignit néanmoins de n'avoir d'autre deſſein que la gueriſon du prince & d'Adraſte. Elle répondit donc au druide qu'elle étoit déterminée à tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il n'avoit qu'à lui dire ce qu'elle avoit à faire. » Deux choſes, reprit le » pontife, ſont néceſſaires, le ſacrifice, & » l'élection du magiſtrat. Après le ſacri- » fice offert à Jupiter Capotas, & à Mi- » nerve Peone, il faut que le magiſtrat » plante un clou d'airain que nous aurons » purifié avec l'eau luſtrale, dans la mu- » raille du temple de Jupiter, après avoir » touché trois fois les temples du malade. » Pour ce qui regarde le ſacrifice, il ſera » prêt demain à l'heure que vous ſouhai- » terez ; mais pour le magiſtrat, il faut, » madame, que vous le choiſiſſiez au- » jourd'hui en public, & que vous lui don- » niez les faiſceaux.

Alors Adamas prenant la parole : » Ma- » dame, dit-il, j'ai déja mis ordre à tout

» ce qui étoit néceſſaire pour l'élection.
» Déja on travaille aux tribunes, & tout
» ſera prêt, lorſque vous ſortirez de table.»
A ces mots, la nymphe chargea le grand pontife de mettre ordre à ce qui étoit néceſſaire pour le ſacrifice, & remit le ſoin du reſte au grand Adamas. Tous furent d'avis d'inviter Polemas au nom de la nymphe, pour lui ôter tout prétexte de prendre les armes. La nymphe étoit perſuadée qu'il ne viendroit pas, cependant elle approuva cet avis, & dépêcha Clindor pour l'inviter.

D'un autre côté, le prince Godomar voulant informer ſon frere Sigiſmond de tout ce qui lui étoit arrivé, ſupplia la nymphe de lui envoyer Léontidas. La nymphe lui donna en même temps des lettres pour le roi, pour Sigiſmond, & pour la princeſſe Clotilde. Dorinde preſſée par le jeune prince, donna auſſi une lettre à Léontidas pour Sigiſmond.

Ainſi Léontidas & Clindor ſon pere partirent en même temps. Clindor pour Surieu où étoit Polemas, & ſon fils pour la cour de Gondebaut. Clindor en arrivant à Surieu trouva un grand nombre de chevaliers & d'ambaſſades, au travers deſquels il paſſa pour aller juſqu'à Polemas. Clindor qui ne lui cedoit en rien pour la naiſſance, ne put voir ſans mepris tant d'or-

gueil & de vanité. Polemas étoit au fonds de ſon appartement ; dès qu'il apperçut Clindor, il s'avança vers lui avec toute la politeſſe imaginable, & lui perſuada par cet accueil qu'il méritoit l'honneur où il étoit parvenu, tant il eſt difficile de réſiſter à des manieres civiles & gracieuſes. Polemas en effet avoit de la douceur & de l'affabilité, qualités au reſte aſſés familieres à ceux qui veulent s'élever au deſſus de leur condition.

Clindor lui preſenta les lettres de la nymphe, & lui dit combien elle deſiroit qu'il aſſiſtât à la cérémonie du clou ſacré. Loin de répondre ſur cet article, il ſe répandit en plaintes contre Amaſis : » Comment puis-je, diſoit-il, me préſenter » devant elle après la façon dont elle me » traite depuis quelque temps ? Elle a eu » le courage de voir maſſacrer en ſa preſence Argantée mon ami & mon allié. » Au lieu de punir Damon ſon meurtrier, » elle le reçoit à ſa cour avec une malheureuſe du même caractere. Si je vous racontois mes autres ſujets de plainte, vous » admireriez ma patience. Comment pouvons-nous ſouffrir qu'un vieux druide » qui ne doit avoir d'autres fonctions que » d'offrir des ſacrifices, ſe mêle des affaires d'état tandis que nous demeurons inutiles dans nos maiſons ? Comment le puis-

» je ſouffrir moi ſurtout, à qui l'on avoit » confié l'adminiſtration des affaires, & à » qui on la retire ſans raiſon ni prétexte.

Clindor l'écouta ſans l'interrompre. Il comprit qu'il étoit inutile de le contredire, & que ſes contradictions ne contribueroient en rien au ſervice de la nymphe. Il ſe contenta de lui dire qu'il ne falloit pas croire tous les rapports ; que la nymphe l'eſtimoit plus que tous les ſiens, puiſqu'elle l'avoit élevé au deſſus d'eux tous, & qu'il devoit ſe rendre à Marcilli où il recevroit toute ſorte de ſatisfaction ; & qu'il le devoit d'autant plus que le prince Godomar y étoit arrivé. Polemas avoit ſçu ſon arrivée, mais il ignoroit le ſujet qui l'avoit amené, & n'oſant le demander à Clindor, il crut pouvoir l'amener à le dire de lui-même. » Qui penſez-vous, » lui dit-il, que la nymphe veuille élire » pour ſouverain magiſtrat à l'occaſion de » la cérémonie ? Je croi, répondit Clin» dor, qu'elle attend ſur cela votre avis. » Si elle n'avoit pas voulu me mortifier, » reprit Polemas, elle auroit jetté les yeux » ſur moi ; elle ne peut ſans injuſtice don» ner à perſonne la préference ſur moi ; » mais il ne lui ſuffit pas que je ſois in» formé de ſes mépris, elle veut que j'en » ſois témoin. Vous lui direz donc que je » cacherai tant que je pourrai le peu d'eſ-

» time qu'elle fait de mes ſervices, & que
» j'aime mieux entendre parler de ſes mé-
» pris que d'en être témoin ; que pourtant
» ſi elle veut m'élire ſouverain magiſtrat,
» j'aſſiſterai à la cérémonie avec un bon
» nombre de mes amis pour la ſervir dans
» cette occaſion.

Cependant, dès que la nymphe fut ſortie de table, elle conduiſit le prince Godomar dans la place publique, & là tous les ordres de l'état étant aſſemblés, elle déclara en leur preſence le prince Godomar ſouverain dictateur dans toutes ſes provinces. Puis Godomar fit entre les mains de la nymphe, du grand druide, & du ſouverain pontife, ſerment de gouverner l'état ſelon les loix, tant que dureroit ſon adminiſtration. Alors toute la ville retentit d'aclamations, & du bruit des trompetes, & l'on alluma des feux dans tous les carrefours. Clindor arriva dans ce moment ; il ſe preſenta auſſi-tôt à la reine, mais elle ne voulut l'entendre qu'en preſence du nouveau dictateur, de Damon, d'Alcidon, & d'Adamas. La réponſe de Polemas ne les ſurprit point ; il s'étoient bien imaginé qu'il chercheroit des prétextes pour ne pas venir.

A peine les cérémonies furent finies, que Méronte confident de Polemas lui dépêcha ſon fils pour l'en informer, auſſi bien que

de l'arrivée de la reine Argyre, dont il ignoroit le nom. Ces nouvelles le troublerent de ſorte, qu'il eût hâté ſon pernicieux deſſein, s'il n'avoit beaucoup eſperé de l'artifice de Climante. D'ailleurs le lendemain étoit le jour que Climante avoit donné à Leonide pour lui apprendre s'il iroit trouver Galatée. La nymphe ne l'avoit pas oublié, & dès le ſoir même, elle chargea Leonide & Sylvie d'aller ſçavoir ſa réſolution. Comme elles vouloient voir la cérémonie du clou ſacré, elles ſortirent de grand matin; cependant Climante les avoit déja prévenues. Il les attendoit à la porte du temple. Dès qu'ils les apperçut il vint à elles, & leur dit: » La divinité » a agréé les vœux de Galatée: elle me » permet d'aller lui rendre l'oracle qu'elle » déſire, faveur inouie juſqu'à ce jour. » Dans trois jours à cette même heure je » me trouverai à la porte du jardin. Je » lui donne ces trois jours, afin qu'elle exa- » mine ſi elle eſt bien déterminée à obéir » à la déeſſe, car autrement elle encourroit » ſon indignation. Sages nymphes, je vous » conjure de l'en avertir de ma part, & » de me faire ſçavoir ſes intentions. Je ne » trouve rien ici, dit Leonide, qui puiſſe » déplaire à la nymphe, ſi ce n'eſt ce delai » de trois jours. Ce delai, repartit le faux » druide, ne vient pas de moi; mais de la

» déeſſe que je ſers. Je ſçai que nulle priere » ne lui ſera agréable avant que ces trois » jours ſoient écoulés.

Déja les nymphes étoient près des jardins de Marcilli lorſqu'un homme ſe jetta tout à coup aux genoux de Sylvie, & voulut lui baiſer la main. A peine la nymphe eut jetté les yeux ſur lui, qu'elle s'écria : » O dieux ! c'eſt l'ombre de Lygda- » mon. » Lygdamon, reprit Leonide ? & le regardant, elle dit encore plus effrayée que ſa compagne : ô dieux c'eſt bien elle ! Les deux nymphes s'évanouirent, & cet homme ſe mit aux genoux de Sylvie, & l'appella pluſieurs fois, mais en vain. Il ſe leve donc pour chercher du ſecours. A peine il étoit parti que Sylvie revint, & n'appercevant plus l'ombre elle ſe ſauva dans le jardin, où elle trouva Leonide qui étoit auſſi revenue à elle-même. Elles crurent que cette apparition étoit un effet des enchantemens de Climante.

Galatée fut auſſi-tôt avertie de la frayeur qu'elles avoient eue. Elle paſſa dans leur chambre, & faiſant retirer leurs compagnes : » Mes filles, leur dit-elle, je vous » vois bien effrayées. D'où vient le trouble » que je remarque ſur votre viſage ? Ma- » dame, répondit Leonide, ce méchant, » vers qui vous nous avez envoyées a ſans » doute tous les démons à ſes ordres. Nous » lui avons parlé..... Il ſera ici dans trois

» jours... Lorſque nous penſions être
» hors de ſes mains, il nous a envoyé l'om-
» bre de Lygdamon qui a pris ma compa-
» gne par la main, & nous a cauſé une ſi
» grande frayeur, que nous avons penſé
» en mourir. La nymphe entendant qu'elles n'avoient point eu d'autre mal, les laiſſa ſe repoſer, & rejoignit Amaſis, à qui elle raconta ce qu'elle venoit d'apprendre.

Tandis qu'elles parloient de cette aventure, on vint avertir la nymphe que le ſacrifice étoit prêt. La reine Argyre tenant par la main la princeſſe Roſanire, qui s'appuyoit ſur le bras de Roſiléon deſcendit du château. Lors qu'ils furent près du temple, ils s'arrêterent pour voir la pompe du ſacrifice. Dix trompetes ouvroient la marche, & ſonnoient tous enſemble. Ils étoient ſuivis de ceux qui portoient les anciles, & ceux-ci de ceux qui portoient les diſques, ou baſſins. Puis venoient ceux à qui on avoit remis les pateres, ou vaſes deſtinés à recevoir le ſang des victimes; & les jeunes victimaires qui portoient ſur leurs têtes les marmites où l'on cuiſoit les chairs qui n'étoient point conſumées par le feu du ſacrifice. Enſuite paroiſſoient pluſieurs victimaires dont les uns portoient les maillets, les autres les haches, d'autres les couteaux ſacrés, d'autres les dolabres qui ſervoient à dépecer les victimes. Ils étoient nus juſqu'à

la

la ceinture ; le reſte du corps couvert des peaux des victimes. Et tous avoient un chapeau de fleurs. Ils étoient ſuivis des victimes, conduites par quelques victimaires. C'étoit ſept bœufs que l'on devoit ſacrifier à Jupiter Capotas, & ſept autres indomptés pour Minerve Peone. Ils avoient les cornes dorées, & ſur la tête des guirlandes. Les petits ſacrificateurs venoient enſuite. L'un portoit l'eau luſtrale ; un autre le petit coffre nommé *acerra*, qui renfermoit les parfums ; un autre avoit ſur ſa tête le préfenicule, vaſe où étoit le vin du ſacrifice ; un autre tenoit dans ſes mains le ſimpulle, petit gobelet qui ſervoit aux libations ; un autre portoit dans une corbeille *la mole* ſalée, ou le gâteau fait d'orge, de ſel & d'eau. Aſſés loin de ceux-ci marchoient douze joueurs de flûtes, & quelques muſiciens qui chantoient les louanges de Jupiter & de Minerve ; puis les triumvirs *épulons* dont les fonctions étoient d'anoncer au peuple les jours où il falloit faire les banquets aux dieux. Enſuite les flamines, dont le dernier étoit Diale flamine avec ſon chapeau de laine blanche, revêtu d'une aube de lin ; enfin le college des augures, qui tenoient chacun à la main le bâton augural. Le grand pontife venoit le dernier de tous avec une gravité digne de ſon rang ; il avoit ſur la tête une eſpéce de voile, & dans la main ſon *li-*

victime. Enfin quand il eut offert les bœufs à Jupiter Capotas, & les taureaux à Minerve Peone, il commanda aux victimaires de frapper. Ils frapperent auſſi-tôt, le ſang fut reçu dans les pateres & les diſques, & le ſacrificateur en jetta une partie dans le feu avec du vin & de l'encens mâle ; du reſte, il arroſa l'autel & les aſſiſtans.

Après que l'on eut dépecé les victimes, & que l'on eut brulé ſur l'autel les parties qui devoient être brulées, le grand pontife prit les clous ſacrés, les offrit à Jupiter & à Minerve, & les préſenta au prince Godomar, qui les recevant avec reſpect, fit ſes vœux particuliers, & en toucha les temples de Roſiléon & d'Adraſte. Lorſque le prince Godomar alloit les planter, Palémon s'avança, & dit à haute voix : » Je jure » que ſi vous daignez nous exaucer, ô dieux » tout puiſſans, j'accorderai la premiere choſe qui me ſera demandée, ſi elle dépend » de moi ! » Alors Roſanire tourna les yeux ſur la reine, comme l'invîtant à ſuivre cet exemple ; & la reine s'en étant apperçue ſe leva, & dit : » Je ſuis femme, » reine, & mere de rois ; je vous promets » ô grand Jupiter, & vous fille du plus » grand des dieux ; que ſi vous m'exaucez, » j'employerai toutes les forces des états » que vous m'avez ſoumis, pour défendre » contre toute inſulte la nymphe Amaſis, » & ſon royaume.

Le peuple auroit fait des acclamations, ſi le reſpect du lieu & des circonſtances ne l'avoit retenu, bien ſurpris d'entendre tenir ce langage à la reine Argyre qu'il ne connoiſſoit point pour telle. Cependant le prince Godomar tenant les clous à la main gauche, & le marteau dans la droite, conduit par le grand pontife, & par le flamine Diale, alla vers la muraille du temple, qui étoit tournée du côté du temple de Minerve, & appellant trois fois à haute voix Jupiter Capotas, & Minerve Peone, il planta les clous ſi avant qu'il n'en reſtoit que la tête. Mais, ô prodige étonnant, en même temps qu'il donna les premiers coups, il ſembla que Roſiléon & Adraſte en euſſent été frapés; ils tomberent par terre ſans ſentiment, & y demeurerent juſqu'à ce que le prince fût revenu à eux, & que le flamine leur eût jetté de l'eau luſtrale; alors ils revinrent comme d'un profond ſommeil, & ſe retrouverent preſqu'en leur premier état. Argyre emmena Roſileon & Roſanire dans ſon char, & retourna au château, & Palémon tirant Adraſte ſous un des portiques du temple le revêtit des habits qu'il lui avoit préparés, après avoir tous chanté des hymnes en actions de graces.

D'un autre côté le grand pontife accompagné des aruſpices qui avoient viſité les victimes, & conſideré le feu du ſacrifice,

avertit ſecretement la nymphe que ſelon leur ſcience l'état étoit menacé de grands troubles, mais qu'elle pouvoit les prévenir par ſa prudence. » Les dieux ſont équitables, » dit-elle, puiſqu'il ne nous châtient point » ſelon que nous le meritons. » A ces mots, elle prit le chemin du château avec le prince Godomar, & tous ces étrangers qui ne pouvoient aſſés admirer la prudence & la ſageſſe de la nymphe.

Cependant Polemas fut averti de tout ce qui s'étoit paſſé à la cérémonie. Il ſçut auſſi qu'une dame nommée Dorinde s'étoit refugiée à Marcilli; mais quoiqu'on l'eût informé du combat qui s'étoit donné pour elle ſur les bords du Lignon, il en ignoroit encore le ſujet. Tandis qu'il étoit occupé de cette idée on lui dit que quelques chevaliers demandoient à lui parler de la part du roi Gondebaut. Il commanda qu'on les fît entrer, & l'un d'eux lui parla en ces termes:

» Seigneur, le roi mon maître qui vous » aime & qui vous cherit, m'envoye pour » vous faire entendre ſes ſujets de plaintes » contre la nymphe, qui a eu aſſés peu d'é- » gard à ſon amitié, pour donner retraite à » ceux qui ont tué Clorante un des chefs de » ſa garde, afin de lui ravir une fille qui s'é- » toit ſauvée de la maiſon de la princeſſe » Clotilde. Il lui ſemble auſſi qu'elle ne de-

» voit point recevoir, ſans le conſulter au-
» paravant, le prince Godomar qu'il deſ-
» avoue pour ſon fils. Il me charge donc de
» vous faire ſes plaintes, & de vous deman-
» der, ſi vous jugez à propos que j'aille à
» Marcilli les porter à la nymphe elle mê-
» me, & la ſommer de lui rendre le prince
» Godomar & Dorinde auſſi; ou lui décla-
» rer la guerre. Voilà, ſeigneur, ajouta-t'il,
» ma lettre de créance. » Polemas prit la lettre, & la baiſant avec un reſpect in-croyable il répondit: » Seigneur chevalier, ſi
» la nymphe ſe conduiſoit par mes avis, elle
» en uſeroit bien differemment. » Puis ou-vrant la lettre: » Le roi, ajouta-t'il, me
» mande d'ajouter foi à ce que vous me di-
» rez de ſa part: voyez en quoi je le puis
» ſervir; car je ne reconnois point d'autre
» maître que lui.

L'étranger, après l'avoir remercié de ſes diſpoſitions favorables, lui dit: » Ne
» pourrois-je point vous entretenir ſans té-
» moins? » Alors Polemas le prit par la main, & le conduiſit dans un cabinet dont les portes étoient bien fermées; & l'étranger lui raconta l'affection du roi pour Dorin-de, l'intelligence du prince Sigiſmond avec cette fille, la colere du roi, lorſqu'il ſçut que le prince vouloit l'épouſer, & la reſolution qu'il avoit priſe de la marier avec Perian-dre, ou avec Merindor; ſon évaſion de la

cour, la détention de Sigiſmond, l'ordre donné à Clorante de la ſuivre & de la ramener, la mort d'Ardilan tué par Godomar, & Clorante lui-même tué. » Or, ſeigneur, continua-t'il, le roi a ſçu que cette » Dorinde, & le prince Godomar ſe ſont » retirés à Marcilli, & que la nymphe leur a » promis toute ſorte d'aſſiſtance. Comment » toute aſſiſtance, interrompit Polemas? » Elle a remis au prince Godomar l'auto- » rité ſouveraine dans ſes états. Le roi, » reprit l'étranger, en eſt ſi offenſé, qu'il » eſt reſolu de venir lui-même le prendre » dans Marcilli, fût-il caché ſous l'autel » des dieux. Mais connoiſſez toute l'affec- » tion de Gondebaut pour vous. Clidaman » eſt mort; il vous en a donné avis il y » a long temps, Lindamor eſt bleſſé & tous » ceux de ſa ſuite ont peri. O dieux, s'écria » Polemas, de combien d'ennemis il vous » à plû me délivrer! Le roi, ajouta l'étran- » ger, ſous pretexte d'avoir le prince Go- » domar & Dorinde, levera une grande ar- » me, & viendra en perſonne aſſieger Mar- » cilli. Il vous établira comte des ſeguſiens, » à condition ſeulement que vous releve- » rez de lui

Polemas après bien des remercîmens & des proteſtations, fit venir Ligonias, Peledonte, Argonide & Lyſtandre, à qui il communiquoit ſes penſées les plus ſecretes.

Il leur raconta tout ce que le roi lui mandoit. Enſuite il furent tous d'avis que le chevalier iroit redemander à la nymphe Godomar & Dorinde, & que ſuppoſé qu'elle les refuſât, comme ils en étoient perſuadés, il lui déclarât la guerre. Et Polemas lui donna ſix compagnies de chevaux pour l'accompager.

Le ſoir Climante vint trouver Polemas pour lui raconter ce qu'il avoit dit aux nymphes; mais Polemas le laiſſant à peine finir, lui apprit la mort de Clidaman, & le deſſein de Gondebaut. Climante ne fut point d'avis qu'ils laiſſaſſent venir un prince qui étoit veuf & de complexion amoureuſe, & qui pourroit aiſément prendre du goût pour Galatée, mais ſeulement qu'il les aidât de ſes forces. Après un long conſeil, Climante retint Polemas & ſes quatre confidens, lorſqu'ils étoient ſur le point de ſe ſeparer, & leur dit: » Je veux dans trois » jours vous livrer ce que vous ſouhaitez, » & cela ſans tirer l'épée. C'eſt aujourd'hui » que l'étranger parle à la nymphe; demain » j'irai faire mon perſonnage, & le lende- » main Galatée eſt à vous. Voici comme je » l'entens. Je ſçai qu'elle obſervera tout ce » que je lui dirai, & mon intention eſt de » lui dire qu'à ſix heures du matin elle ne » manque pas à ſe trouver au carefour des » termes, & que celui que les dieux lui deſ-

» tinent pour époux ſera le premier qui vê-
» tu en chaſſeur paſſera auprès d'elle. Elle y
» viendra ſans doute accompagnée ſeule-
» ment de Leonide & de Sylvie ; qui vous
» empêchera de vous ſaiſir de ſa perſonne ?
» Si elle eſt une fois entre vos mains, n'eſt-
» il pas vrai que vous pouvez l'épouſer le
» lendemain, que vos projets ſont remplis,
» & que la guerre eſt finie dans trois jours ?
» J'en conviens répondit Polemas ; & je
» vous promets que ſi ce bonheur m'arri-
»ve ? j'abolirai bientôt cette loi inſenſée, qui
» exclut les mâles de la puiſſance ſouve-
» raine.

D'un autre côté Leonide & Sylvie étoient toujours ſaiſies de leur frayeur ; elles croyoient voir à tous momens l'ombre de Lygdamon. Et lorſqu'on ne parloit que de cette apparition, on entendit un grand bruit de gens épouvantés qui ne diſoient que ces mots : » Voilà Lygdamon, voilà
» Lygdamon. » Les gardes du château qui le connoiſſoient, le voyant ſe preſenter à la porte, & le croyant mort prirent la fuite. Adamas craignit que cette terreur panique ne cachât quelque trahiſon. Il va droit à la porte qu'il trouve abandonnée, & voyant quelques-uns des ſiens qui venoient de la ville, il leur fait ſigne de ſe hâter, & leur commande de fermer la porte, & de la garder. Il retourne incontinent au château

pour voir par lui-même ce que c'étoit.

Cependant ce Lygdamon qui avoit causé tant de frayeur étoit entré dans le château ; comme il en connoissoit tous les détours, il alla droit à la chambre de la nymphe Amasis. Il en trouva la porte fermée ; les plus hardis venoient le regarder par la serrure, & crioient en fuyant que c'étoit bien lui. Enfin Egide qui l'avoit servi si long temps, & que Sylvie avoit retenu à son service, se mettant à le considerer : O » dieux, dit-il, c'est mon maître ! » Il court incontinent par une autre porte, & vient se jetter à ses piés, versant des larmes de joye. Lygdamon, de son côté, ne pouvoit lui faire assés de caresses à son gré. Et lorsqu'ils purent se parler : » Egide, lui dit-il, » pourquoi me fuit-on de la sorte ? Seigneur, répondit-il, & qui ne seroit effrayé, quand, moi qui vous ai vu mourir, j'ai publié votre mort ? » Cependant les nymphes les entendant parler se rassurerent un peu.

En même temps Adamas parut à la porte. Il fut un peu étonné à la vue de Lygdamon ; mais faisant quelques pas en arriere (car Lygdamon s'approchoit de lui) : » Si tu n'es » qu'un phantôme, dit-il, je te commande » au nom de Thautates de retourner dans » l'éternel repos. Seigneur, répondit Lyg» damon en souriant, je voudrois être un

» phantôme, pour trouver ce repos que j'ai » inutilement cherché juſqu'ici. Mais ſça- » chez que je ſuis ce même Lygdamon que » vous avez vu autrefois, & que Thautates » a rappellé du ſéjour de la mort. » A ces mots Adamas le reçut les bras ouverts avec une joye extrême ; car ſa vertu lui avoit gagné tous les cœurs.

Le prince Godomar, Alcidon, & pluſieurs chevaliers étoient accourus à ce bruit. Et la nymphe étant avertie qu'ils parloient à Lygdamon fit ouvrir les portes. Alors Lygdamon preſenté par Godomar & Adamas ſe proſterna devant la nymphe, & lui dit : » Madame, eſt-il poſſible que hors de » vos états je ſois pris pour un autre, & qu'à » votre cour je ſois méconnu pour moi mê- » me ! Accuſez-en la nouvelle de votre » mort, dit Amaſis en le faiſant relever ; » mais dieu ſoit beni de ce qu'elle eſt fauſſe. » Plût à ce même dieu, répondit-il, que je » puſſe perdre pour votre ſervice cette vie » qui ne m'a été conſervée que dans cette » vue ! Cependant j'oſe vous aſſurer qu'E- » gide ne mentit point, lorſqu'il raconta » ma mort à la belle Sylvie. Et ſi je ne crai- » gnois de vous ennuyer, madame, je vous » expliquerois cette enigme. He bien, re- » prit la nymphe, je vous laiſſe avec Ga- » latée, Sylvie & ces dames. Elles ne ſont » pas ſi occupées que moi. Et ce ſoir elles

» me raconteront ce que vous leur aurez » dit. » A ces mots, la nymphe, Godomar, Alcidon, & Adamas allerent trouver la reine Argyre.

Cependant Lygdamon après avoir reçu les complimens de toutes les nymphes fut conduit par Galatée vers Damon qui commençoit à ſe lever, & qui deſiroit paſſionnément de le voir, ſur ce que les nymphes lui avoient dit. Après les premieres civilités, Galatée le conjura de raconter ſon hiſtoire : » Mais eſt-il poſſible, répondit-il, » que je la raconte avant que d'avoir vû » Sylvie ? » Auſſitôt Galatée commanda à Leonide de la faire venir ; & dés qu'elle parut, Lygdamon tourna les yeux vers Galatée, comme pour lui demander la permiſſion de ſaluer la nymphe en ſa preſence. Galatée lui ayant fait ſigne qu'elle le vouloit ainſi, il courut à elle, & mettant un genou à terre, il voulut lui baiſer la main ; mais elle ſe recula, lui faiſant entendre que c'étoit manquer de reſpect pour la nymphe. La nymphe ordonna, & Sylvie permit à Lygdamon de lui baiſer la main. Elle ſe retira enſuite parmi ſes compagnes, & comme il la ſuivoit, elle lui dit aſſés bas : » Si vous êtes le même Lyg- » damon qu'autrefois, vous aurez des oc- » caſions plus favorables de me parler.

En même temps Galaté ayant encore

» profond ſommeil. On nous remena au
» logis, & là nous ſçumes de ce myre que
» c'étoit à lui que j'avois demandé un breu-
» vage mortel, & qu'il s'étoit contenté de
» le donner aſſoupiſſant.

» La famille d'Amerine étoit vivement
» offenſée que je lui euſſe préferé la mort;
» elle en fit des reproches à Amerine,
» prétendant que j'avois dû remarquer en
» elle quelque défaut eſſentiel, & que c'é-
» toit ſans doute quelque choſe qui inte-
» reſſoit l'honneur. Le lendemain Ameri-
» ne s'efforça de me venir voir, pour me
» faire part de ces reproches. Elle enten-
» dit que je parlois tout haut, elle m'é-
» couta, & lorſqu'elle comprit que je re-
» grettois l'abſence de Sylvie, elle jugea in-
» continent que j'avois un nouvel attache-
» ment. Elle ouvre la porte avec violence,
» & ſans attendre que je l'euſſe ſaluée:
» cruel Lydias, me dit-elle d'un air trou-
» blé, eſt-il poſſible que l'humeur volage
» qui te ſépare de moi t'ait ôté à la fois le
» jugement & la raiſon? Je ne te rapelle
» point tes ſermens; cette Sylvie te les a
» fait oublier. Mais dis-moi, inſenſé, à
» quoi penſes-tu en refuſant de m'épouſer?
» y a-t'il un autre moyen de conſerver la
» vie que je t'ai déja ſauvée? Eſperes-tu
» que la fortune combattra toujours pour
» toi? Non, non, Lydias tu ſeras dévoré
» par

» par ces horribles lions; mais grands dieux,
» éloignez ce malheur de mon cher Lydias,
» ou privez-moi de la vie, pour m'épar-
» gner un ſpectacle ſi affreux !

» A ces mots, elle ſe jetta ſur moi, fon-
» dant en larmes, & s'efforça de me dire
» encore ces paroles : Du moins, cruel, pour
» ſauver ta vie, feins de m'épouſer .... ton
» malheur me touche plus que tes mépris....
» Enfin je lui répondis : Belle Amerine, les
» horreurs dont vous me parlez me ſont
» plus agréables que l'infidelité. Je ne
» vous repreſente plus l'erreur où vous êtes
» vous & votre famille. Je vous en ai dit
» aſſés pour vous détromper. Je ne ſuis
» point Lydias, je ne l'ai jamais vu. Mon
» nom eſt Lygdamon, & je ſuis ſéguſien.
» Donnez-moi la main, belle Amerine, ſi
» vous m'aimez, venez avec moi, le voya-
» ge n'eſt pas long. Je vous jure, & j'en
» prens les dieux à témoin, que ſi étant
» dans le Foreſt vous ne voyez clairement
» que je ne ſuis point Lydias, je ſerai non
» ſeulement votre époux, mais même vo-
» tre eſclave. La vertu d'Amerine eſt telle,
» que ſi je n'étois point engagé à Sylvie,
» j'eſtimerois comme je dois l'honneur de
» ſon alliance.

» Amerine m'entendant tenir ce langage,
» cruel, me dit-elle, en fixant les yeux ſur
» moi, veux-tu obſerver ce que tu jures,

» ou ſeulement me tromper ? Je lui reite-
» rai mes ſermens ; & comme elle ſe dé-
» termina à me ſuivre, nous ſongeâmes
» aux moyens de faire ſecretement no-
» tre voyage. Elle crut que je devois fein-
» dre que je l'épouſerois, afin que ſes pro-
» ches ne l'obſervaſſent plus tant. J'y con-
» ſentis, ne voyant point d'autre moyen
» de nous dérober.

» Sa famille vint incontinent me rendre
» viſite, & ſe réjouir avec moi. Je m'ex-
» cuſai comme je pus ſur quelque vœu qui
» n'étoit point encore accompli. Quelques
» jours après, ſous prétexte d'aller à une
» maiſon d'Amerine près de Rothomage,
» nous nous hatâmes de paſſer dans les ter-
» res des francs. Mais, madame, Ameri-
» ne ſe trouva ſi excédée de fatigues, que
» rencontrant un ombrage ſur le bord du
» chemin, elle voulut s'y repoſer. J'allai
» couper quelques branches pour la défen-
» dre des rayons du ſoleil. A peine m'é-
» tois je éloigné de quelques pas, qu'un
» chevalier vint s'arrêter au même lieu
» avec intention d'y attendre que la cha-
» leur fût tombée. Je revins vers Amerine,
» & ſans m'arrêter à ce jeune homme que
» je ne connoiſſois point, j'accommodai les
» feuillages que j'avois apportés. Celui-ci
» après avoir attaché ſon cheval, apperçut
» Amerine, il s'avança, & lui demanda

» la permiſſion de gouter le frais auprès » d'elle. Il s'aſſit ſur le tronc d'un vieux » arbre, & pendant que je cherchois un » lieu où m'aſſeoir ſans les incommoder, » je remarquai qu'en jettant les yeux ſur » moi il changea de couleur.

» Je demandai à Amerine ſi elle ne vou- » loit point dormir. Je dormirois volon- » tiers, me répondit-elle, ſi je ne crai- » gnois les ſerpens & les leſards. Dormez, » repris-je, en aſſurance; je ne m'éloigne- » rai point de vous. Je lui mis donc un » mouchoir ſur le viſage, & je m'aſſis au- » près d'elle. Cependant le jeune homme » qui s'étoit un peu retiré, me fit ſigne » qu'il vouloit me parler, & comme je lui » répondis que je ne pouvois quitter cette » dame qui dormoit, il mit l'épée à la main, » & s'avança ſur moi, en me diſant: per- » fide, cette vie que Mélandre n'a pu » perdre en ſauvant deux fois la tienne, » je veux que ton épée & ton ingratitude » la raviſſent.

» A ces mots, ſans attendre ma réponſe, » il ſe jetta ſi bruſquement ſur moi, qu'il » ſe perça le bras droit avec mon épée. Il » pouſſa un grand cri, & ſe laiſſa tomber, » en diſant: encore eſt-ce quelque choſe, » Lydias, que tu m'ayes donné la mort, » puiſqu'auſſibien je ne pouvois vivre ſans » toi. Au cri qu'il fit, Amerine s'étoit

» éveillée ; & le croyant mort : Ami, me
» dit-elle, retirons-nous, nous ne ſommes
» point ici en ſureté.

» Lorſque nous étions près de Neoma-
» gue, une des principales cités des ambar-
» res, ſix archers nous atteignirent, & nous
» arrêtant de la part du roi, ils nous me-
» nerent en priſon. Il vint auſſitôt dans
» l'eſprit d'Amerine une idée admirable.
» Elle ſe deshabilla promptement, & me
» contraignit de lui donner mes habits. Si
» cet homme n'eſt point mort, diſoit-elle,
» il dira ſans doute, lorſqu'il me verra que
» ce n'eſt pas moi qui l'ai bleſſé ; & par là
» nous ſerons abſous. Or, quelque temps
» après que nous eûmes laiſſé l'étranger,
» le comte de la province paſſa au même
» endroit où j'avois été attaqué, & ſça-
» chant de quelques bergers que les au-
» teurs du meurtre étoient deux perſonnes
» qui avoient pris le chemin de Neomague,
» il avoit dépêché ſix de ſes gens pour nous
» arrêter. Cependant lorſqu'on deshabil-
» loit l'étranger il revint à lui, & on ban-
» da ſa playe. En même temps il apperçut
» un jeune homme qui hâtoit le pas, & il
» s'écria : Voila celui qui m'a mis en l'état
» où vous me voyez. Ceux qui entendi-
» rent ces paroles en avertirent le comte,
» mais trop tard. On ne put l'arrêter que
» lorſqu'il fut dans la ville. Il fut conduit

» dans la prison où nous étions, comme
» nous l'apprîmes du geolier, à qui je don-
» nai une bague de prix, afin qu'il ne nous
» séparât point Amerine & moi.

» Le lendemain Amerine me pressa de
» partir avec ses habits, & me dit de l'at-
» tendre dans la premiere ville des segu-
» siens. J'eus beaucoup de peine à m'y dé-
» terminer, ne voulant point la laisser dans
» cet embarras; mais enfin elle sçut si bien
» me persuader qu'il n'y avoit rien à crain-
» dre pour elle, comme il étoit vrai, qu'a-
» près avoir changé d'habits, je m'en allai
» sous prétexte de faire préparer à dîner
» pour mon époux. Le geolier à qui j'a-
» vois donné un diamant qu'il sçavoit être
» de prix, me laissa sortir d'autant mieux,
» qu'il n'avoit point ordre de la retenir pri-
» sonniere. Je dis auparavant à Amerine
» que je l'attendrois sur le grand chemin
» dans un petit lieu du nom de la Pecodiere,
» près de Croset, la premiere ville des
» seguiens; qu'au milieu du village il y
» avoit un terme qui séparoit quatre che-
» mins, & que là elle trouveroit la pre-
» miere lettre de mon nom avec l'endroit
» où je serois logé.

» Dès que je fus en liberté, je laissai le
» chemin de Gergovie, & je me hâtai de
» sorte, que le quatriéme jour j'arrivai au
» lieu dont nous étions convenus. J'y de-

» meurai dix jours, pendant leſquels j'eus » le loiſir de changer d'habits. Et n'ayant » point de nouvelles d'Amerine, je priai » l'hôteſſe chés qui j'avois logé, de prendre » garde l'orſqu'Amerine paſſeroit de lui » rendre ſes habits, & de lui dire que preſſé » par quelques affaires j'avois été obligé » de partir; mais que je l'attendois à Mar- » cilli. A la verité, madame, ce qui m'em- » pêcha de l'attendre davantage, fut que » je voyois faire des enrôlemens, & que » le rendez-vous des milices étoit à Surieu. » Je crus qu'il étoit de mon devoir de » me rendre auprès de vous, pour vous » offrir mon bras & ma vie.

Pendant que Lygdamon racontoit ainſi ſes aventures, la nymphe Amaſis, le prince Godomar, Adamas, & Alcidon s'étoient rendus chés la reine Argyre. Elle leur dit qu'elle étoit pénétrée de reconnoiſſance envers les dieux, & ceux qu'ils avoient employés; que la gueriſon de Roſiléon lui étant infiniment chere, elle devoit craindre qu'il ne retombât dans le même mal: que par cette raiſon elle lui avoit fait entendre que c'étoit un enchantement qu'avoit rompu le prince Godomar; j'étois donc d'avis, ajouta-t'elle, de l'enmener inconnu de ces lieux comme il y eſt venu.

Alors Adamas lui repreſenta par ordre de la nymphe, la part qu'elle & le prince

Godomar prenoient à ſa joye, qu'ils approuvoient fort ſa réſolution, mais que pour l'obſervation du vœu ſolemnel qu'elle avoit fait, il étoit néceſſaire de l'inſtruire du danger où étoit l'état qu'elle avoit juré de ſoutenir. Et ſur cela il lui fit entendre les entrepriſes de Polemas; ſes intelligences avec les princes voiſins, & même avec le roi Gondebaut; l'aſſiſtance que celui-ci lui promettoit: enſorte, ajouta-t'il, que ſi vous ne ſecourez la nymphe, comme vous vous y êtes engagée, j'ignore ce qu'elle deviendra. » Alors la reine ſe » tournant vers la nymphe: » Madame, » lui dit-elle, ſi vous m'accordez un mois, » je vous envoyerai tant de troupes, que » le roi Gondebaut, tout grand prince » qu'il eſt, ne ſera guere en état de vous » nuire.

Pendant qu'Amaſis remercioit la reine, & que la reine réiteroit ſes proteſtations d'un prompt ſecours, on vint avertir qu'un chevalier boyen venoit vers la reine Argyre de la part du roi Policandre. Auſſitôt qu'Argyre l'apperçut: » Quelles nou» velles, lui dit-elle, m'apportez-vous? » Madame, répondit-il, le roi deſire paſ» ſionnément de vous voir. » En même temps il lui preſenta la lettre de Policandre. La reine la lut, & les yeux baignés de larmes, elle la montra incontinent à la nym-

phe. Elle étoit conçue en ces termes :

LE ROI POLICANDRE
à la reine Argyre.

La mort eſt trop naturelle pour m'effrayer ; mais je ſuis affligé de mourir ſans vous voir, parce que je voudrois m'acquitter de ce que je vous dois. Venez donc promptement, madame, ſi vous ſouhaitez que je meure content. Vous ſçaurez de ce meſſager en quel état il m'a laiſſé.

» O dieux, s'écria la reine, combien » les grands déplaiſirs ſuivent de près les » grandes ſatisfactions ! » Puis s'adreſſant au chevalier, elle lui demanda ce que penſoient les médecins de la maladie du roi. Il répondit qu'ils déſeſperoient preſque de ſa vie, & qu'elle n'avoit point de temps à perdre, ſi elle vouloit arriver à temps. La reine dont le courage ne démentoit point la naiſſance, rappella ſa vertu, & ayant verſé quelques larmes, elle prit une réſolution digne d'elle. S'adreſſant enſuite à la nymphe : » Madame, » lui dit-elle, vous voyez que je ſuis obli- » gée de partir pour le bien de mes en- » fans, & pour ma propre conſolation. » Mais je vous promets de faire armer » pour vous dans mes états, & dans ceux » de mes alliés. Si le roi Policandre ne » peut venir en perſonne à votre ſecours, » mes

» mes deux fils y viendront, & je les ame-
» nerai moi-même. Pour gage de ma foi,
» je vous laiſſe Roſanire.

A ces mots, elle ſe retira pour donner ordre à ſon départ; & le jour même, elle ſe mit en chemin avec Roſiléon, n'emmenant avec elle que vingt-cinq gardes, & laiſſant les autres à la princeſſe Roſanire, avec ordre d'obéir à la nymphe, ou au prince Godomar.

A peine elle étoit hors de la vue de Marcilli que du haut des tours, on apperçut des gens à cheval & armés. Le prince Godomar en fut incontinent averti, auſſi bien qu'Adamas; & ils ordonnerent auſſi-tôt que tout ce qu'ils avoient de gens de cheval ſe tint prêt. On reconnut que c'étoit ſix compagnies avec quelques perſonnes deſarmées. Lorſqu'ils furent arrivés aux portes, ils firent entendre que c'étoit Alerante envoyé du roi Gondebaut vers la reine Amaſis. Amaſis l'envoya recevoir par les gens de cheval qu'avoit laiſſés la reine Argyre. Alerante refuſoit de parler en préſence du prince Godomar; mais il ſe rendit aux raiſons d'Amaſis; puis il lui dit: » Madame, le roi ſe plaint fort que
» vous ayiez accordé votre protection à
» Dorinde qui s'eſt honteuſement ſauvée
» de ſa cour, & à ceux qui ont aſſaſſiné
» Clorante l'un des chefs de ſa garde; &

» même au prince Godomar qu'il regarde » deſormais comme ſon plus cruel ennemi. » Il m'a commandé encore de vous ſom- » mer de le remettre entre mes mains avec » Dorinde, ſi vous n'aimez mieux éprou- » ver la fureur de ſes armes.

Alors la nymphe, ſans s'émouvoir, & ſe tournant vers le prince : » Seigneur, » dit-elle, c'eſt à vous de répondre. » Et le prince refuſant de parler, elle prit la parole : » Alerante, dit-elle, je ne croi » point qu'un roi auſſi ſage que Gonde- » baut vous ait chargé de tenir des diſ- » cours ſi indignes & du prince Godomar, » & de la vertueuſe Dorinde. Ainſi, ſans » attendre d'autre réponſe, ſortez promp- » tement de mes états, ſi vous ne voulez » être châtié comme vous le meritez. Ma- » dame, repartit Alerante, je ne marche » point ſans aveu ; voici mes lettres de » créance. » Amaſis les prit, & Godomar les reconnut pour être du roi Gondebaut. » Maintenant, dit la nymphe, je vous par- » lerai differemment ; vous direz donc au » roi votre maître par rapport à Dorinde, » que mes états ſont ouverts à l'innocence » opprimée ; & par rapport au prince Go- » domar, que c'eſt moi qui ſuis dans ſes » états, puiſque je lai établi ſeigneur ab- » ſolu des ſeguſiens, & du Foreſt. Quant » à la guerre dont il me menace, je lui

» fais ſçavoir que ce ſont les dieux qui » diſpoſent de la victoire, & qu'avec cette » confiance je brave ſes armes injuſtes.

Tout le monde applaudit à une réponſe ſi généreuſe ; & lorſque Godomar comprit qu'Amaſis ne vouloit plus rien dire : » Et » moi, ajouta-t'il, je mande au roi que » je prens Dorinde ſous ma protection ; & » s'il ſe trouve quelqu'un qui veuille ſou- » tenir les diſcours calomnieux que vous » avez tenus contr'elle, & contre nous » qui l'avons délivrée, voilà mon gage, » dit-il, en lui preſentant un gand, pour » aſſurance de mon défi, ſans que j'excepte » perſonne que le roi mon pere, ſçachant » aſſés que mon frere Sigiſmond prendra » toujours les armes avec moi pour la » même querelle, lorſqu'il ne ſera point » opprimé par l'autorité paternelle.

Alors Alerante ſe tournant vers la nymphe : » Puiſque vous refuſez au roi mon » ſeigneur la ſatisfaction qu'il vous de- » mande à ſi juſte titre, je vous déclare » en ſon nom qu'il eſt votre ennemi mor- » tel. » En diſant ces mots, il rompit un javelot en deux, & ajouta : » Soit ainſi » rompue en préſence des hommes & des » dieux toute l'alliance qui a pû être entre » vous ! » Et la nymphe irritée, mettant les piés ſur le javelot rompu : » Ainſi, » dit-elle, que je foule aux piés ce ſymbo-

» le de notre alliance rompue, jeſpereque » le grand Thautates me ſoumettra ceux » qui ont eſſayé de ſéduire mes vaſſaux. » Alerante ſe retira auſſi-tôt, & lorſqu'il fut hors la ville, après avoir fait trois fois des imprécations contre les ſeguſiens, il prit un trait, le lança de toute ſa force contre les murailles, & regagna en diligence les gens de cheval qui l'attendoient.

Cette action émut le peuple; mais Adamas leur repreſenta qu'il ne falloit jamais violer le droit des gens, & renforça ſecretement les gardes. Il vint enſuite avertir la nymphe Amaſis & le prince Godomar de ce qu'il avoit fait. Il arriva qu'au même temps le berger Adraſte s'étoit jetté aux genoux du prince pour le remercier de la grace qu'il avoit reçue par ſon moyen. Le prince le preſenta à Damon qui le felicita de ſa gueriſon. » Mais vous, » courageuſe bergere, dit Damon, en s'a- » dreſſant à Celidée, ne voulez-vous pas » me ſommer de ma parole, afin que les » dieux vous rendent ce qu'ils vous ont ôté?

» Seigneur, dit-elle, je vous conjure » au contraire d'en perdre le ſouvenir. Il » m'en couteroit trop; car j'aimerois mieux » mourir que de me ſéparer de Thamyre. » Non, non, interrompit Thamyre, je » veux vous rendre un bien dont vous » vous êtes privée pour moi. » En même

temps il ſupplia Damon de lui donner quelqu'un pour l'accompagner. Damon lui promit Halladin avec une lettre pour le myre, & lui recommanda de tirer du ſang de toutes les bleſſures, d'en teindre autant de petits bâtons, & lorſqu'il ſeroit ſec, de les porter avec le plus de diligence qu'il ſe pourroit : que cependant il falloit laver tous les jours les playes avec du vin tiede, & qu'à ſon retour il trouveroit Celidée guerie.

Alors Damon fit venir Halladin, & lui ordonna de ſe tenir prêt pour accompagner Thamyre à Carthage vers le grand Olicarſis. Celidée voyant que ſes larmes & ſes prieres étoient inutiles : » O Pale-» mon, s'écria-t'elle, je te conjure par le » vœu ſolemnel que tu as fait, & je te » ſomme de faire le voyage à la place de » Thamyre avec Halladin! » Palemon ſurpris, lui répondit : » Dût ce voyage me » couter la vie, je ſuis tout prêt ! Dieux, » s'écria Doris, que ne t'ai-je conjuré la » premiere de ne m'abandonner jamais ! » Et faut-il que je te perde ainſi pour la » ſatisfaction de Celidée ? Pardonnez-moi » le déplaiſir que je vous cauſe, dit Ce-» lidée ; vous voyez que c'eſt malgré moi, » & après avoir épuiſé tous les moyens de » vous l'épargner.

Preſqu'en même temps Halladin fut

prêt, & Thamyre, Celidée, Lycidas, Palemon, Adraſte & Hylas prirent congé de la nymphe, & du prince. Thamyre n'oublia pas de témoigner à Damon combien il étoit pénétré de reconnoiſſance. Ils ſe ſéparerent preſqu'au ſortir de la ville, après avoir remercié Clindor qui accompagna Lycidas le plus loin qu'il put. Pour Adraſte, il ſe ſentoit tellement obligé à Palemon, qu'il s'offrit pluſieurs fois à partir avec Halladin: mais inutilement. Palemon n'eût pas cru s'acquitter de ſon vœu; enfin Adraſte obtint de l'accompagner. Ce procedé toucha plus Doris que tous les ſoins qu'il lui avoit rendus.

Halladin alla loger chés Thamyre, où on lui fit le meilleur accueil que purent ces bergers; mais lorſqu'il fallut rouvrir les cicatrices de Celidée, le myre touché de la douleur qu'elle reſſentoit, en laiſſa une par compaſſion, & dans l'idée que la ſympathie ne pourroit rien contre ces bleſſures. Lorſqu'ils eurent pris le ſang, & qu'il fut bien ſec, ils partirent tous trois de grand matin, & prirent enſemble la route de Lyon.

Parmi tous ces divertiſſemens, Amaſis & Adamas ne perdirent pas le ſouvenir de Climante. Dès le ſoir, Leonide & Sylvie eurent ordre de ſe trouver le lendemain au lieu aſſigné, auſſi bien que ceux qui de-

voient ſe ſaiſir de l'impoſteur. A peine le ſoleil commençoit à paroître, qu'il ſe preſenta à la porte du jardin, où les deux nymphes le reçurent. Il fut introduit dans un cabinet par la nymphe Galatée; & la nymphe Amaſis, le prince Godomar, Alcidon, & Adamas ſe cacherent pour entendre ce qu'il diroit à Galatée. » Madame, » lui dit-il, avec un viſage ſevere, vous » voyez en votre préſence non l'ambaſſa» deur d'un monarque, mais un miniſtre » qui vous eſt envoyé par une déeſſe toute » puiſſante. Ecoutez donc, nymphe, ce » que j'ai à vous dire, mais écoutez-le » avec une ferme réſolution d'obéir. » Puis s'étant tû quelque temps, il reprit ainſi la parole.

» La déeſſe m'a dit : Climante mon » ſerviteur, va & parle à la nymphe Ga» latée, dis-lui : Le châtiment eſt prêt à » tomber ſur ta tête. Celui qui doit être » à toi, & à qui tu dois être, te verra » aujourd'hui au carrefour des termes, en » ſuivant la chaſſe. C'eſt le ſeul temps qui » te reſte pour tout delai. A quelle heure, » dit la nymphe, le verrai-je ? Vers les » ſept heures du matin, répondit Cli» mante. » La nymphe promit tout, & le remit entre les mains de Leonide & de Sylvie. Mais à peine la porte du jardin étoit refermée, qu'on ſe ſaiſit de lui, &

qu'on l'enferma dans un cachot. Il parut d'abord aſſés ferme ; mais lorſqu'il ſe vit chargé de chaînes, il commença de trembler. » Helas, ſeigneurs, s'écrioit-il, ſi » par mes artifices j'ai tâché de parvenir » à quelque grandeur, à qui ai-je fait » tort ? Qui ſe plaint de moi ? Seigneurs, » ne ſoyez point les inſtrumens d'une ſi » horrible injuſtice. Si vous avez pitié de » ma vieilleſſe, ſi vous me rendez ma li- » berté, j'ai des amis aſſés puiſſans pour » vous récompenſer.

En même temps Alcidon & Adamas arriverent ; & ceux qui l'avoient arrêté les avertirent qu'il avoit eſſayé de les corrompre : à quoi il répondit avec une effronterie extrême qu'il n'y avoit pas même penſé. » Je m'aſſure, dit l'un d'eux, » en s'adreſſant à ce traître, qu'il y a dans » ton ſein quelque choſe qui te convain- » cra. » (car il avoit remarqué qu'il avoit pluſieurs fois tenté d'y porter la main) » Faites venir vos compagnons, dit Ada- » mas, & que l'on examine ſes habits. » Alors il ſe déconcerta. Polemas lui avoit envoyé le matin une lettre qu'il n'avoit pas eu le temps de laiſſer avec ſes autres papiers. On la lui arracha malgré toute ſa réſiſtance. Elle étoit conçue de la ſorte :

POLEMAS A CLIMANTE.

Cher ami, l'impatience accompagne toujours l'amour. Ne ſois donc pas ſurpris, ſi je t'éveille ſi matin. A ſept heures je ſerai au carrefour des termes : heureux chaſſeur, ſi par ton moyen j'y rencontre ce que tu m'as promis! Je te jure, mon cher Climante, qu'auſſi-tôt que Galatée ſera à moi, je te donne Leonide avec la part que tu voudras de cet état que je te devrai tout entier. Au ſurplus, ſi la force eſt néceſſaire, elle ne nous manquera pas ; mais j'aimerois mieux la douceur.

» Seigneur chevalier, dit Adamas, que »voulons-nous ſçavoir davantage ? Voyons » ſeulement, dit Alcidon, ſi l'on ne pour- » roit point ſe ſaiſir de ce chaſſeur. Leo- » nide & Sylvie, reprit Adamas, ſont al- » lées au rendez-vous, & Leonide a pris » les habits de Galatée. Nous avons mis » Lerinte avec trente hommes de cheval » dans une embuſcade, afin que ſi Polemas » vient, il ſoit pris au piege qu'il a tendu. » Cependant Adamas étant rentré dans le cachot, car il en étoit ſorti pour lire la lettre, trouva que Climante s'étoit caſſé la tête contre les murailles, & lui vit rendre le dernier ſoupir.

Alcidon & Adamas vinrent informer Amaſis & Godomar de ce qui s'étoit paſſé ; incontinent on entendit un grand bruit

vers la porte qui mene au carrefour des termes. Polemas étoit venu & avoit enlevé les nymphes, avant que les gens d'Amaſis fuſſent arrivés. » Madame, dit alors » Adamas, je ſuis d'avis que vous faſſiez » aſſembler les principaux de la ville, & » que vous leur déclariez la mort de Cli» daman, & la trahiſon de Polemas & de » Climante. Il faut en même temps leur » montrer les moyens que vous avez de » ranger ce rebelle à ſon devoir ; car pour » contenir un peuple entier, il fert beau» coup de lui donner de grandes eſperan» ces, & de lui cacher la grandeur du péril.

Le prince Godomar étant du même avis, on aſſembla le peuple. Adamas par ordre de la nymphe, leur fit entendre le ſujet pour lequel elle les avoit convoqués. Il le fit avec tant d'éloquence, que lorſqu'il vint à déclarer la mort du prince Clidaman, on n'entendit que ſanglots. Mais lorſqu'il y ajouta la trahiſon de Polemas & de Climante, ce qu'il juſtifia par la lettre de Polemas, & l'enlevement de Sylvie & de Leonide qu'il avoit priſe pour Galatée, tout le peuple ſe mit à crier : » Meure le traître, vive la nymphe. » Enſuite il fit apporter le corps de Climante, & leur raconta ſes artifices, ſes deſſeins, & ſa mort. Tout à coup le peuple ſe jetta ſur ce cadavre, le traîna dans les

rues, & le pendit par les piés à une des portes de la ville.

Après qu'Adamas eut fini, Clindor parla en ces termes au nom de l'assemblée : » Madame, tous vos sujets partagent » votre juste douleur ; ils sentent quelle » perte ils ont faite dans un prince qui » étoit vos delices, & leur esperance. Mais » la trahison de Polemas nous perce le » cœur. Cette heureuse contrée n'avoit » point encore vû de traître. Madame, » continua-t'il, nous vous offrons nos » biens, nos enfans, nos vies ; & nous pre- » nons les dieux à témoin que nous n'au- » rons jamais d'autre reine qu'Amasis. » A ces mots, tous leverent la main, & crierent : » Vive la nymphe !

Lorsqu'Amasis vouloit leur témoigner combien elle étoit pénétrée de leur zele & de leur fidelité, Adamas fut averti que les gens de guerre qu'il avoit fait lever arrivoient, au nombre de quinze cens bien armés ; ce qui obligea la nymphe d'abreger. L'assemblée se sépara donc ; & Adamas distribua ces gens de guerre dans les differens quartiers de la ville.

Cependant Polemas étant arrivé à Surieu, ne tarda pas à reconnoître l'erreur où l'avoit jetté l'habit que portoit Leonide, & le voile qu'elle avoit sur le visage. Leonide pour le tromper encore,

s'il étoit poſſible, lui dit : » Quelle faute » vous avez faite, ô Polemas ! Si celui » qui me portoit en croupe avoit permis » que je vous parlaſſe, je vous en aurois » averti. Sçachez qu'un druide eſt venu » ce matin déclarer à Galatée de la part de » ſon dieu qu'elle eût à épouſer celui qui » paſſeroit ſur les ſept heures du matin » devant le carrefour des termes. Elle » vouloit s'y rendre, mais elle s'eſt ſentie » indiſpoſée. Vous avez donc fait une » grande faute de nous enmener, car ſur » notre rapport elle vous eût envoyé cher- » cher. Hé pourquoi, dit Polemas, avez- » vous pris ſa robe ? Il y a deux jours, » répondit Leonide, qu'elle nous donna » de ſes robes pour la cérémonie du clou » ſacré.

Polemas appella ſes confidens, il les conſulta ſur ce qu'il avoit à faire, & tous furent d'avis qu'il falloit renvoyer promptement la nymphe à Galatée, & lui dire que c'étoit des chaſſeurs qui ne les connoiſſant pas, les avoient enlevées à l'inſçu de Polemas, & qu'il falloit ſurtout engager Leonide & Sylvie à le dire ainſi. Il les renvoya donc dans un char, après leur avoir rendu toute ſorte de reſpects ; après quoi il ſe renferma plein des plus hautes eſperances.

En même temps Meronte arrive, &

lui fait entendre que ſa conſpiration eſt découverte, que Climante eſt mort, & qu'il l'a vû pendu par les piés à la porte de la ville. Que c'eſt Adamas qui a conduit toute l'affaire, & que Sylvie & Leonide étoient d'intelligence. Sur cela Polemas furieux, dépêcha cinquante archers, & leur ordonna de faire toute la diligence poſſible. Les nymphes avoient un quart-d'heure d'avance, mais une roue de leur char ſe rompit. Leonide qui ſe défioit qu'on les feroit ſuivre, propoſa à Sylvie de quitter ſes habits, mais Sylvie étoit irréſolue. Cependant Leonide apperçoit les premiers archers, laiſſe ſes vêtemens dans le char, & ſe ſauve dans un bois voiſin. Sylvie à moitié déshabillée ſe met à la ſuivre. Les archers arrivent près du char, & ne trouvant point les nymphes, ils les cherchent dans le bois. Ils apperçoivent Sylvie toute ſeule, & ſe mettent à la chercher, mais inutilement. Déja le char étoit raccommodé, & l'on avoit remené Sylvie dans le char. Pour Leonide, elle s'étoit ſi bien cachée, qu'ils ne purent la trouver. La nuit la ſurprit; elle demeura long temps aſſiſe ſur une roche, & lorſque la lune commença de paroître, elle monta ſur une colline d'où elle apperçut quelque lumiere. La clarté la fit arrêter dans quelques buiſſons, où

elle réſolut de demeurer juſqu'au jour Comme elle étoit excedée de fatigues elle s'y endormit juſqu'au ſoir qu'une bergere cherchant une chévre la vit par hazard. Leonide après l'avoir gagnée par des promeſſes, lui demanda ſi elle n'avoit point vû des gens de cheval qui cherchoient quelqu'un. Elle lui répondit qu'il y en avoit un grand nombre dans le village. C'eſt ce qui détermina la nymphe à prendre les habits de la bergere, & à ſe barbouiller le viſage.

Il y avoit déja quelque temps que le ſoleil étoit couché, & Leonide marchant ſeule dans l'obſcurité & par des routes inconues, arriva heureuſement à la porte du jardin par où elle étoit ſortie, qu'à peine le ſoleil étoit levé. Elle alla incontinent au logis du jardinier, où elle ſe lava le viſage & les mains. Alors Fleurial qui avoit eu peine à lui ouvrir la reconnut enfin. » Mais, madame, lui dit-il, pour-» quoi ne me dites-vous plus rien de Lin-» damor? O mon ami? répondit Leonide, » ſi tu ſçavois en quel état nous ſommes, » & les dangers où je viens d'être expoſée » pour lui, tu verrois que je ſuis la meil-» leure amie qui fut jamais. Mais à propos » de Lindamor, aurois-tu le courage de » l'aller trouver, s'il étoit néceſſaire? Si » j'en aurois le courage, répondit-il? Et

» qui me l'auroit ôté ? *Prépare-toi* donc, car » peut-être partiras-tu bientôt.

Leonide l'auroit entretenu plus long temps, ſi elle n'avoit entendu ouvrir la porte du château qui deſcendoit dans le jardin. Et voyant qu'on baiſſoit le pont, elle y alla, & paſſa juſqu'à l'antichambre de la nymphe, ſans rencontrer perſonne qui la connût ; mais l'huiſſier la voyant ſi mal vêtue, eut peine à la reconnoître. Galatée ne faiſoit que de s'éveiller. Lorſqu'elle apperçut cette pauvre femme qui vouloit lui baiſer la main, elle demanda pourquoi on l'avoit laiſſée entrer. » Ma» dame, dit Léonide, ne me chaſſez point, » je vous ſupplie ; la peine qu'il m'en a » couté pour venir merite bien que vous » me ſouffriez. O dieux, s'écria la nym» phe, c'eſt Léonide ! » Alors elle l'embraſſa avec une joye extrême, ſans pouvoir ſe laſſer de la tenir entre ſes bras. » O que tu m'as cauſé de larmes depuis » deux jours, diſoit-elle ! Et que ta venue » me cauſe de ſatisfaction ! » Puis elle recommençoit à l'embraſſer.

Les compagnes de Léonide averties de ſon retour, accoururent à moitié vêtues, pour ſe réjouir de la revoir. Et lorſque Galatée vouloit lui demander comment elle avoit pu s'échaper, la nymphe Amaſis l'envoya chercher. Adamas & la nymphe ne

purent s'empêcher de rire en la voyant ſi parée. » Madame, dit Leonide après avoir » baiſé les mains à la nymphe, je mourois » d'envie de vous voir il y a peu de temps, » & maintenant je meurs de honte de pa- » roitre en votre preſence dans l'état où » je ſuis. Non, non, dit Amaſis, je ſuis » ravie de vous revoir, mais dites-nous » comment vous vous êtes échapée, & où » vous avez laiſſé Sylvie.

Leonide alloit commencer, lorſque Galatée entra pleine d'impatience d'entendre la fortune de ſes nymphes, & lorſqu'elle eut ſalué Amaſis, Leonide reprit la parole, & raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & ſi naïvement que les dangers qu'elle avoit courus faiſoient trembler les nymphes. Elles admirerent ſa prudence & ſon courage, blâmant au contraire Sylvie qu'Adamas excuſoit pour ſa jeuneſſe. » Puis, con- » tinuoit Adamas, elle ne couroit pas la mê- » me fortune que Leonide qui eſt ma niece, » & qui par cette raiſon ne devoit atten- » dre que de mauvais traitemens : au lieu » qu'ils n'ont aucun prétexte de maltraiter » Sylvie, & je ſuis perſuadé, madame, » qu'ils vous la renvoyeront inceſſam- » ment.

Cependant le bruit de l'enlevement des nymphes & du retour de Leonide s'étoit répandu dans toute la ville. On racontoit déja

déja mille indignités faites à Sylvie. Lygdamon vint auſſitôt trouver Leonide. Il étoit tranſporté hors de lui-même. La nymphe tacha de le raſſurer, en lui diſant que Polemas ne manqueroit pas de la renvoyer dans la journée, ou le lendemain, & que lorſqu'elles lui avoient parlé, elles en avoient reçu toute ſorte de politeſſe.

D'un autre côté Polemas fut vivement piqué que les archers euſſent manqué Leonide. Il renvoya encore pour la chercher, & promit de grandes recompenſes à ceux qui la remettroient entre ſes mains. Mais lorſqu'ils ſçut qu'elle s'étoit ſauvée, il entra dans une fureur extrême; il fit enfermer Sylvie, il la menaça des plus cruels traitemens; & ſans Argonide un des quatre chevaliers qui lui étoient affidés, il auroit exécuté ſes menaces. En même temps Peledonte lui dit qu'il avoit une belle occaſion de ſe venger d'Adamas; qu'en attendant le retour de ſon fils qui étoit allé du côté des allobroges, il falloit envoyer ſur les bords du Lignon, où étoit ſa fille depuis qu'elle étoit revenue des carnutes; & qu'il avoit un de ſes gens qui ſçavoit le hameau où on la trouveroit: » Demain, » ajouta-t'il, à cette heure même elle ſera, » ſi vous l'ordonnez, entre vos mains. O » que je t'aurai d'obligation, mon cher ami, » s'écria Polemas en l'embraſſant! » Pele-

donte s'étant retiré envoya un de ſes gens avec cinquante archers au hameau d'Aſtrée, & lui ordonna d'amener Alexis, ſans lui faire de mal, s'il étoit poſſible.

Dès le ſoir Polemas qui avoit retenu Alexante, afin, diſoit-il, qu'il fût témoin de la priſe de Marcilli, donna ſes ordres pour faire marcher le lendemain ſon armée vers cette capitale d'Amaſis. Argonide avoit dix-huit mille hommes de pié, & Peledonte huit mille chevaux. L'armée ſe mit en marche deux heures avant le jour; & Lyſtandre fit partir en même temps les machines de guerre néceſſaires pour le ſiege, comme des échelles de cuir que l'on enfloit lorſqu'on vouloit les élever; des clayes de differentes eſpeces; toutes ſortes de plutées qui ſont proprement des mantelets ſur des roues; des taupes, des renards, des renardeaux, machines avec leſquelles on approchoit la muraille à couvert. Or il y en avoit une ſi grande quantité que les voitures qui les portoient, occupoient preſque tout le chemin depuis Surieu juſqu'aux jardins de Montbriſon.

Cependant Polemas diſpoſoit les attaques, & donnoit par écrit ſes ordres à chacun de ſes chefs; & dès que le jour parut, il monta à cheval avec ſes ambactes, & vint gagner la tête de l'armée. Adamas de ſon côté étant averti des deſſeins de Pole-

mas, en avoit fait part à la nymphe, & à Godomar qui pourvurent à tout. Et lorſqu'on fermoit les portes, Leontidas arriva de Lyon. Godomar fut d'abord informé de ſon arrivée, & paſſa incontinent chés la nymphe. Il ſe doutoit bien que Leontidas y viendroit. Il trouva Roſanire & Dorinde dans ſon cabinet.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DORINDE & du prince Sigiſmond.

» Dès que Leontidas fut entré, & qu'il » eut rendu à la nymphe, à Godomar, & » à la princeſſe les honneurs qu'il leur de- » voit : Madame, dit-il, auſſitôt que je » fus arrivé à Lyon, je fis ſçavoir au prince » Sigiſmond le ſujet de mon voyage, & je » lui fis demander audience. Ce prince à la » vérité eſt gardé à vue, mais il ne l'eſt » pas tellement qu'on ne puiſſe lui parler, » & qu'il n'aille ſouvent voir la princeſſe » Clotilde. Il m'envoya un des ſiens, qui » par un eſcalier dérobé me conduiſit dans » ſon cabinet. Il s'y rendit incontinent, & » me reçut avec tout l'accueil imaginable. » Il me demanda d'abord des nouvelles du » prince ſon frere, puis il me fit cent queſ- » tions qui toutes avoient rapport à la bel- » le Dorinde. Et ſe reprenant enſuite : Sei- » gneur chevalier, me dit-il, excuſez ma » paſſion, ſi je ſuis ſi curieux, c'eſt que j'ai-

» me Dorinde plus que ma vie.

» Dorinde rougiſſant à ce mot, & ſe » mettant la main ſur les yeux : Non non, » dit Leontidas, ne rougiſſez point belle » Dorinde, il vous aime en effet au delà » de toute expreſſion. Le prince s'étant » donc excuſé ainſi, continua-t'il, il me » demanda, madame, comment vous vous » portiez, & m'offrit de m'aſſiſter en tout » ce qui ſeroit de votre ſervice. Son me- » rite m'y oblige, diſoit-il, & ſurtout l'ac- » cueil qu'elle a fait à Dorinde, comme je » l'ai ſçu par un des gens de Clorante qui » l'a raporté au roi ; & c'eſt ſur cela qu'il » a dépêché Alerante vers la nymphe pour » lui faire l'ambaſſade du monde la plus » extraordinaire.

» Je lui preſentai enſuite vos lettres, » madame, & celles du prince. Je gardai » pour la derniere celle de Dorinde. Il la » prit auſſitôt, & la baiſa pluſieurs fois. » Après qu'il l'eut lue, je lui preſentai au » nom de Godomar le portrait de Dorin- » de. Il ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. » Et ſur cela il me commanda de lui dire » qui lui avoit donné le ſage conſeil de » ſe retirer à la cour d'Amaſis. Lorſque je » lui racontai l'état où elle étoit, quand » Periandre & Merindor arriverent pour » la ſauver des mains de Clorante, dieux, » que n'étois-je là, s'écria-t'il, pour cha-

» tier ces barbares ! Mais, pour abréger,
» lorſque j'eus ſatisfait le mieux qui me fut
» poſſible à ſa curioſité, il ouvrit les au-
» tres lettres, & je lui dis ce que vous m'a-
» viez commandé de lui faire entendre. Je
» lui racontai enſuite tout ce que le prince
» avoit fait, & la part qu'il prenoit à ſes in-
» terêts. Et quand je lui repreſentai ce que
» Gondebaut vouloit faire en faveur de
» Polemas, s'il arme, dit-il, je me dé-
» clare avec mes amis en faveur de la nym-
» phe.

» Le lendemain lorſque j'eus demandé
» audience au roi, il me fit commander ſus
» peine de la vie de ſortir de Lyon dans
» une heure, & fit inveſtir la maiſon où
» j'étois, ainſi que le prince Sigiſmond l'a-
» voit bien prévu. Je répondis que je pre-
» nois les dieux tutelaires du pays pour té-
» moins de l'infraction faite au droit des
» gens; après quoi je ſuis revenu avec la
» plus grande diligence que j'ai pu, afin de
» me jetter dans cette ville; le bruit cou-
» rant par tout que Polemas venoit l'aſſie-
» ger avec plus de trente mille hommes.

A ces mots, Leontidas ſe tut, & remit les differentes lettres dont il étoit chargé à la nymphe, au prince Godomar, & à Dorinde. Sur l'avis de Leontidas on dépêcha Fleurial vers Lindamor pour lui faire ſçavoir qu'il eût à ſe défier du roi

Gondebaut, & que s'il passoit par les terres des pictes, ou par celles des boyens, il amenât les troupes que la reine Argyre & Rosileon lui donneroient.

Pour Dorinde, elle se retira dans la chambre de Daphnide, charmées des nouvelles qu'elle venoit d'apprendre, & impatiente de lire la lettre de Sigismond. Elle l'avoit déja lue plusieurs fois avec une joye inexprimable, lorsque Galatée vint rendre visite à Daphnide pour lui raconter ce qu'elle avoit appris par Leontidas, & lui apprendre la révolte de Polemas, dont on parloit ouvertement.

Cependant Adamas étoit averti de tous côtés que Polemas s'avançoit avec une armée considerable, & ne pouvant s'imaginer que Polemas songeât à emporter la place, s'il n'y avoit point d'intelligence, jugéa pour plus grande sureté qu'il falloit changer tous les quartiers. Car, disoit-il, les traîtres auront bien de la peine à informer Polemas de l'endroit où ils auront été placés; & peut-être les reconnoitrons-nous aussitôt que lui. Cet avis fut generalement approuvé. On ordonna que les quartiers seroient changés toutes les nuits, & que les portes & les murailles seroient gardées par les troupes étrangeres, & que ceux de la ville demeureroient dans les places, pour soutenir au besoin. Ces or-

dres ſauverent la ville ; car Meronte à qui la garde d'une porte avoit été confiée, avoit promis de la tenir ouverte, quand Polemas feroit l'attaque generale.

Déja Peledonte étoit arrivé avec ſa cavalerie ; & tandis que l'infanterie arriveroit, il avoit fait mettre pié à terre à quelques archers pour commencer les approches. Mais ceux de la ville ſortant par ordre de Damon, & ſous la conduite de Lucindor, les repouſſerent de ſorte qu'ils euſſent été maltraités s'ils n'avoient été ſoutenus par leurs gens de cheval. Enfin les trois corps de l'armée des rebelles arriverent.

Marcilly eſt tellement ſitué que du côté de Montverdun, & d'Iſoure il a la plaine ; & du côté de Couſans, les montagnes. Il eſt vrai que du côté de la montagne le château lui ſert de rempart aſſuré ; & ce château eſt bâti ſur un rocher eſcarpé qui le rend inacceſſible. Les gens de Polemas s'approcherent des murailles juſqu'à la portée du javelot, & couvrirent les creneaux d'une grêle de traits. Puis ils jetterent dans les foſſés ces grandes clayes attachées à des poutres, & qu'ils nommoient tortues ; enſuite paſſant diverſes échelles ſur ces clayes, ils en borderent de tous côtés & en même temps les murailles ; & tout cela fut ſi promptement exécuté, que les

aſſiegés eurent à peine le loiſir de ſe preſenter aux creneaux, & qu'ils virent les ennemis qui montoient. D'un autre côté les colomnes ou grues élevoient déja les paniers pleins d'hommes, & déja les ſambuques commençoient d'abatre leurs ponts.

Polemas étoit partout, animant les ſiens, & regardant ſi Meronte lui ouvriroit la porte, comme il le lui avoit promis. Les habitans furent d'abord effrayés, mais reprenant courage, ils s'aviſerent de prendre de longues faux, & de couper les cordages des ſambuques. Mais Polemas voulant montrer à Alerante la valeur de ſes troupes, & l'eſtime qu'il en devoit faire, fit joindre d'autres clayes aux premieres, en ſorte qu'on abordoit la muraille comme ſur un pont large de cent piés. Et faiſant partir en même temps ſeize cens hommes qui portoient des pavois, il les fit ranger quarante de front, & autant de hauteur, en forme de bataillon quarré. Les premiers avoient leurs pavois devant eux, ceux des côtés en dehors, & les autres ſur leurs têtes, & s'entrelaſſant les bras les uns dans les autres pour ſe fortifier, ils marchoient en même temps, & ſembloient ne faire qu'un ſeul corps. Un autre corps pareil ſuivant celui-ci, la ville penſa être forcée; & ſans doute elle l'eût été, ſi Alcidon n'avoit fait jetter de l'huile bouillante

lante ſur eux, & ſi Godomar faiſant ouvrir une porte ſecrete n'avoit fait mettre le feu aux clayes. Les aſſiegeans effrayés abandonnerent leurs machines, & leurs armes mêmes. Polemas étoit ſi furieux d'avoir été repouſſé en préſence d'Alerante, qu'il eût fait ſans doute un ſecond effort; mais tout ſon conſeil fut d'avis d'attendre au lendemain.

Cependant, ceux qui avoient été envoyés ſur les bords du Lignon pour ſe ſaiſir d'Alexis furent conduits par leur guide dans un bocage près de la maiſon d'Aſtrée, où ils attendirent le jour. Ainſi ces arbres qui n'avoient ſervi juſques là que de retraite aux amans cachoient des raviſſeurs barbares. Ce matin-là même, Celadon s'étoit éveillé de bonne heure; ſelon ſa coutume il avoit pris les habits d'Aſtrée, & s'étoit allé promener dans la coudraye voiſine. Les archers le virent bien ſortir; mais croyant que c'étoit Aſtrée, parce qu'il en avoit les habits, ils ſe cacherent davantage. Ils comptoient qu'Alexis ne tarderoit pas à venir, & ils ne furent pas trompés dans leur eſperance. En effet Aſtrée s'éveillant tout à coup, & ne voyant plus Alexis, ſe leva incontinent, & prit les habits de druide auxquels elle étoit ſi accoutumée; à peine elle fut ſortie, qu'elle ſe vit inveſtie de tous côtés, & qu'elle fut

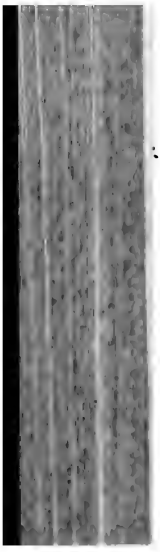
enlevée malgré toute ſa réſiſtance.

Quelle fut la déſolation de Celadon, lorſqu'il fut arrivé au bruit des bergers qui s'étoient aſſemblés ! Il s'informa de la route qu'avoient priſe les raviſſeurs, il les ſuivit implorant le ſecours des dieux, des hommes, des animaux, du Lignon même. Vœux inutiles ! Les archers étoient déja près de Surieu. Ils arriverent près de Marcilli, lorſque Polemas écoutoit Ligonias & Peledonte qui lui racontoient la perte qu'il avoit faite ; le nombre des morts montant à plus de deux mille, & celui des bleſſés à preſqu'autant. Ces archers leur preſenterent Aſtrée ſous les habits d'Alexis. Peu s'en fallut qu'il ne l'outrageât ; mais la préſence d'Alerante le retint. Quand il l'eut regardée quelque temps : » Hé » bien, lui dit-il, fille du plus méchant » pere qui fut jamais, pour quel ſujet » penſes-tu que je t'aye fait conduire ici ? » Difficilement, répondit-elle, pourrois-je » le ſçavoir. O puiſſance de la beauté ! Po» lemas qui étoit enflammé de colere, & » qui ne reſpiroit que le ſang de cette fille, » ſent amollir ſa cruauté ; & réſiſtant » neanmoins à ce premier coup, il la me» naça de l'attacher à diverſes piques, & » de lui mettre un flambeau à la main pour » mettre le feu à la porte de la ville.

» Seigneur, dit Aſtrée, ſi j'ai failli, que

» les dieux m'abandonnent ; ſi je ſuis in-
» nocente, qu'ils prennent ma défenſe. » A ces mots, les larmes coulerent de ſes yeux, & Polemas en fut touché. Mais feignant le contraire : » Si ces larmes, dit-
» il, peuvent amollir Adamas, en ſorte
» qu'il veuille nous ouvrir les portes, elles
» te ſeront utiles. Aſtrée comprit alors
» qu'on l'avoit priſe pour Alexis ; & quoi-
» qu'elle vît ſa mort aſſurée, ſi elle ne les
» déſabuſoit, elle eût mieux aimé mourir,
» que de ſe faire connoître. Ainſi le deſir
» de mourir pour Alexis lui fit dire : Je
» voudrois, ſeigneur, que mon pere ne
» vous eût point donné lieu de lui vouloir
» du mal ; mais penſer que pour me ſauver
» la vie il faſſe rien contre ſon devoir,
» ou contre ſa réſolution, c'eſt ſe tromper
» infiniment.

A ce mot, Polemas ordonna qu'elle fût gardée étroitement, juſqu'à ce que Sylvie fût arrivée, & qu'on les liât enſemble le lendemain, parce qu'elles devoient courir la même fortune. Dans ce moment, on lui amena une bergere qui demandoit à lui parler. Aſtrée reconnut d'abord que c'étoit Alexis vêtue de ſes habits : » O belle
» bergere, lui dit-elle, quel deſtin te con-
» duit en ce lieu, où l'on ne cherche que
» moi comme fille d'Adamas ? C'eſt ma
» bonne fortune, répondit Alexis, afin



» proteſte que je ſuis la druide
xis au contraire s'écrioit : » Q
» ne vous trompent point ;
» changé d'habits pluſieurs f
» l'avons fait encore ce mati
» De quoi diſputez-vous,
» Polemas ? Alexis doit mouri
» l'avantage dont elle doit
» moins que ſon pere ne re
» même. Je vous jure, ſeigne
» xis, par le gui ſacré, & par
» taire des ſerpens, que cette
» point Alexis fille d'Adamas,
» Renvoyez-la donc, ſeigneu
» tenez pour m'expoſer à tout
» qu'il vous plaira. Pourriez-
» qu'en attendant une mort
» vouluſſe être parjure ?

» quelquefois un chevalier ; alors elle fait » des ſermens horribles. Ayez pitié d'elle, » ſeigneur, & renvoyez-la à ſon oncle » Phocion, qui ſans doute la cherche par- » tout.

Cette diſpute eût duré plus long temps, ſi Polemas jugeant que ce differend tournoit à ſa confuſion ne l'eût interrompue. » C'eſt aſſés, leur dit-il, je vais vous » mettre d'accord ; & s'adreſſant à Alexis : » Eſtes-vous, lui dit-il, Alexis fille d'Ada- » mas ? Oui, répondit-elle. » Puis ſe tournant vers Aſtrée : » Et vous, continua-t'il, » êtes-vous auſſi fille d'Adamas ? Oui, ré- » pondit-elle auſſi. Puis donc, reprit Po- » lemas, que vous êtes-toutes deux filles » d'Adamas, j'ordonne que vous ſoyez » traitées comme telles. » A ces mots ayant commandé qu'elles fuſſent attachées enſemble, il les mit ſous une bonne garde juſqu'au lendemain, & s'écria qu'un ſi méchant pere ne méritoit pas une ſi belle fille. Mais dès qu'il l'eut perdue de vue, il oublia ſes charmes & ſa vertu.

L'ASTRE'E
DE
M. D'URFE'.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

QUATRIE'ME PARTIE.

LIVRE DOUZIE'ME.

POlemas avoit réſolu en effet d'expoſer Alexis & Sylvie aux coups des aſſiegés, pour intimider la nymphe Amaſis & le grand druide; & pour montrer combien il reſſentoit la mort de Climante, dont Sylvie & Leonide étoient principalement accuſées: Lors donc qu'il partit de Surieu, il avoit laiſſé Sylvie dans le château ſous bonne garde. Sylvie naturellement timide, elle eut toute la nuit des frayeurs mortelles. Dès que le ſommeil s'emparoit de ſes ſens, elle ſe voyoit au milieu des piques & des traits qui lui repreſentoient tant de morts affreuſes, qu'elle s'éveilloit tout à coup baignée de larmes & couverte de ſueur. Ne pouvant donc trouver de repos,

elle ſe leva avec l'aurore, & tantôt ſe promenant dans la chambre, & quelquefois mettant la tête à la fenêtre qui répondoit ſur le foſſé, elle paſſa quelques heures dans la même agitation qu'elle avoit paſſé la nuit entiere.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LIDIAS.

Lorſque Sylvie appuyée ſur la fenêtre jettoit les yeux ſur le grand chemin, elle crut appercevoir Ligdamon qui marchoit nonchalamment. Elle eut beau lui faire des ſignes, lorſqu'elle eut ſurpris ſes regards, il feignit de ne la pas voir. Elle crut d'abord qu'il en uſoit ainſi pour n'être pas reconnu; mais enfin ne remarquant perſonne en ce lieu, elle ne put comprendre la raiſon d'une indifference ſi marquée. Et ce qui la tranſporta hors d'elle-même, fut qu'une étrangere vint à lui les bras ouverts, & que celui qu'elle prenoit pour Ligdamon lui rendoit pour le dire ainſi toutes ſes careſſes avec uſure. Sylvie ne put y tenir davantage; elle ſe retira dans le fonds de la chambre, où elle demeura long temps ſans rien dire. Puis, comme ſi elle fût revenue d'un profond aſſoupiſſement, elle s'écria enfin: » Compte qui voudra ſur la fidélité des hommes, » & ſur leurs ſermens. Puiſque Lygdamon » me trompe ainſi, ils ſont tous des per-

» fides. Ligdamon, qui a voulu, s'il en » faut croire Egide, prendre du poiſon » pour n'être point à une autre ; Ligdamon » qui a dédaigné Amerine ; ce Ligdamon » qui aimoit éperdument Sylvie il n'y a que » trois jours, & qui juroit par toutes les di- » vinités qu'il m'aimeroit juſqu'à ſon der- » nier ſoupir ? » Et là s'arrêtant un peu : » Que notre condition eſt malheureuſe, a- » joutoit-elle ! Si nous aimons, nous ſom- » mes trompées ; ſi nous n'aimons point, » nous ſommes expoſées aux importuni- » tés des hommes ; & pour nous en déli- » vrer, il faut que nous nous abandon- » nions à ces farouches animaux.

Sylvie exhaloit en ces termes ſa douleur. Toute fiere qu'elle étoit, elle n'avoit pu réſiſter à tout l'amour dont elle avoit cru Ligdamon épris. Mais Ligdamon n'étoit point coupable. Celui qu'elle prenoit pour ſon amant étoit Lydias, qui ſuivant Melandre, tandis que le faux Lydias en étoit ſuivi à ſon tour, étoit venu juſque dans le Foreſt ; & celle qui le careſſoit, étoit Amerine. Amerine penſant que c'étoit le même avec qui elle étoit partie de Rothomage, reſſentit une joye extrême en le rencontrant. Peut-être Sylvie eût-elle entendu quelques paroles qui l'auroient deſabuſée, ſi elle avoit demeuré à la fenêtre. En effet, après ces premie-

res careſſes Amerine lui dit : » Eſt-ce ainſi
» que vous m'avez attendue où vous m'a-
» viez promis ? Ah, Lydias, qui voulez être
» Ligdamon, ſi le deſtin ne m'avoit heu-
» reuſement conduite en ce lieu, où préten-
» diez-vous que je puſſe vous rencontrer ?

En proferant ces paroles, elle recommençoit ſes careſſes. Lydias les recevoit comme d'une perſonne qu'il avoit autrefois beaucoup aimée, & qui depuis les obligations qu'il avoit à Melandre, lui étoit devenue indifférente. Mais lorſqu'il entendit ce qu'elle diſoit de Lydias qui vouloit maintenant être Ligdamon, & qui lui avoit promis de l'attendre dans un certain lieu, il fut ſi étonné qu'il ne ſçavoit que lui répondre. » Vous ne dites rien, continua-
» t'elle ? Je ſuis, dit-il enfin, dans un éton-
» nement que je ne puis exprimer. Je n'en-
» tens rien à ce que vous me dites ; car
» belle Amerine, ajouta-t'il, que dites-
» vous de Ligdamon qui ne veut plus être
» Lydias, & du lieu où j'avois promis de
» vous attendre ? Comment, reprit-elle,
» en fixant les yeux ſur lui, avez-vous ou-
» blié en ſi peu de temps notre ſortie de
» Rothomage, notre voyage juſqu'à Neo-
» mage, le ſujet qui vous fit partir ſans
» moi de cette ville, où vous me laiſſâtes en
» priſon, & le lieu où vous m'aviez pro-
» mis de m'attendre ?

» O dieux, s'écria Lydias ! Eh que me » racontez-vous, Amerine ? Il y a plus de » trente lunes que je partis de Rothoma- » ge, après mon combat avec Aronte ; & » je vous proteſte que depuis je n'ai quitté » la grande Bretagne que pour venir au ſe- » cours des neuſtriens contre les francs, & » qu'en abordant à Calais, Lypandas allié » d'Aronte me fit mettre dans une priſon » d'où m'a délivré une perſonne que j'ai » ſuivie juſque dans cette contrée. Com- » ment, reprit Amerine, vous n'avez pas » été pris par les neuſtriens ? vous n'avez pas » été condamné aux lions ? vous n'en avez » pas tué deux avec tant de courage ? vous » n'êtes pas celui que j'ai dérobé à ce pe- » ril en vous demandant pour époux ? » Ce n'eſt pas vous qui le jour même de » notre mariage voulûtes vous empoiſon- » ner ? Enfin ce n'eſt pas vous que j'ai ſui- » vi juſqu'ici, & qui m'avez fait eſſuyer » tant de travaux & tant de perils ?

» Soyez aſſurée, répondit froidement » Lydias, que je ne le ſuis point, & que » je ſçai auſſi peu tout ce que vous me di- » tes, que l'enfant qui vient de naître. Amerine fit quelques pas en arriere, le conſidera quelque temps, & ſe rappro- chant enſuite : » N'eſt-il pas vrai, lui dit- » elle, que vous êtes Ligdamon qui ne » veut pas être Lydias ? Je ne ſçai, répon- » dit-il, qui eſt ce Ligdamon. Je ſçai ſeu-

» lement que je ſuis Lydias. O dieux, s'é-
» cria-t'elle, ſuis-je bien Amerine ? ou ai-
» je perdu le jugement ?

Alors gardant le ſilence, & faiſant des réflexions ſur l'aveu de Lydias, elle commença à ſoupçonner que celui qu'elle avoit pris pour Lydias, & qu'elle avoit tant perſecuté à cauſe de ſa reſſemblance avec celui-ci n'étoit pas véritablement Lydias. Et lui diſant pluſieurs fois: » Vous êtes bien Ly-
» dias neuſtrien, celui qui a combattu contre
» Aronte, » & lui, répondant qu'il l'étoit. » O
» dieux, s'écria-t'elle, eſt-il poſſible que deux
» hommes ſe reſſemblent au point que tout
» un peuple y ſoit trompé ! J'ignore, ajou-
» ta Lydias, de qui vous parlez, ni pour-
» quoi je vous trouve ici ; mais ſoyez aſ-
» ſurée que je ſuis Lydias qui ne vous ai
» vue il y a plus de trente lunes. Et pour
» vous convaincre que c'eſt moi qui me
» ſuis battu avec Aronte : voyez, dit-il,
» en ôtant ſon chapeau, le coup que je
» reçus à la tête. Vous pouvez bien vous
» ſouvenir que m'étant ſauvé chés vous,
» vous même y mîtes votre mouchoir,
» pour arrêter le ſang. O dieux, répondit-
» elle, ſi je m'en ſouviens ? Comment n'ai-
» je pas obſervé cette marque ? Mais, ô
» ciel, ſoyez beni à jamais pour m'avoir
» enfin détrompée !

Alors embraſſant de nouveau Lydias »

elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Ligdamon. Et Lydias ne pouvant s'imaginer qu'il y eût entre Ligdamon & lui une ſi parfaite reſſemblance : » Non » non, Lydias, repliqua-t'elle, aſſurez-» vous que votre mere, que tous vos pro-» ches, que tous vos amis y ont été trom-» pés, quoiqu'il ſoutint toujours qu'il n'é-» toit point Lydias ; mais un certain Lig-» damon de cette contrée qui aimoit une » certaine Sylvie, & qui ne pouvoit en ai-» mer une autre. Toujours abuſée, je ré-» ſolus pour le confondre de venir dans » ces lieux, où il promit de verifier ce qu'il » me diſoit. Lorſque nous fumes près de » Neomage, un paſſant l'attaqua, & Lig-» damon, puiſqu'enfin ce n'étoit point » Lydias, le laiſſa pour mort. On nous » arrêta ; je lui donnai mes habits à la » faveur deſquels il ſortit de priſon. Le » lendemain on me conduiſit devant le » jeune homme qui avoit été bleſſé ; voilà » bien, dit-il, les habits de celui qui m'a » laiſſé pour mort, mais ce n'eſt aſſuré-» ment pas lui. » Le comte m'examinant alors de plus près, reconnut mon ſexe à mes cheveux & à mon ſein. » Pourquoi, » me dit-il, vous êtes-vous déguiſée de la » ſorte ? Seigneur, lui répondis-je, quoi-» que je ſçuſſe que mon époux fut inno-» cent (car nous étions convenus de nous

» traiter de la ſorte) craignant neanmoins » les rigueurs de la juſtice, je le contrai- » gnis de prendre mes habits, & il ſe ſauva » ainſi.

» Le comte avoit une femme jeune & » belle, & dont il étoit paſſionnément ai- » mé. Lorſqu'elle fut informée de mon » ſtratagême, elle vint me voir; elle y » arriva à temps pour défendre ma cauſe; » & m'ayant demandée au comte, elle » m'enmena dans ſa maiſon, où elle me » donna cet habit que je porte, & me fit » mille careſſes; elle me fit demeurer cinq » ou ſix jours, malgré toute ma réſiſtance, » tant l'action que j'avois faite lui étoit » agréable. Mais lorſque je fus hors de la » ville, & que je voulus prendre le che- » min du lieu où j'étois attendue, je ne » pus m'en rappeller le nom. Seulement je » ſçavois que c'étoit en Foreſt. J'y ſuis ve- » nue, & j'en ai parcouru pluſieurs villes, » ignorant preſqu'où j'allois, & qui je de- » vois demander.

Lydias écouta avec beaucoup d'atten- tion Amerine; & lorſqu'elle eut fini: » Belle & ſage Amerine, lui dit-il, tout » ce diſcours m'apprend combien je vous » ſuis redevable, car je dois prendre pour » moi tout ce que vous avez fait en fa- » veur de ce Ligdamon. Mais puiſque » vous avez daigné me raconter vos aven-

» tures, il eſt bien juſte que je vous ra-
» conte les miennes, & s'il y a quelque
» choſe dans ce récit qui paroiſſe contraire
» à l'affection que je vous ai jurée, vous
» verrez que je n'ai pû faire autrement ſans
» être le plus ingrat des hommes.

Il reprit alors tout ce qu'il avoit fait dans la grande Bretagne, les politeſſes de la famille de Melandre; la feinte dont il avoit uſé à ſon égard; la maniere dont il étoit parti ſans lui rien dire; ſa priſon à Calais; le combat de Melandre avec Lypandas; ſa détention dans le camp de Clidaman; la bonté avec laquelle Clidaman l'avoit renvoyée; ſon retour dans les priſons de Lypandas; les careſſes que tous les amis de Ligdamon trompés par ſa reſſemblance lui avoient faites dans le camp des francs; l'avis que lui donna Clidaman que c'étoit Melandre qui avoit combattu pour lui; enfin la priſe de Calais.

» Mais, continua-t'il, à peine étions-
» nous entrés dans la place, que je cou-
» rus au château, impatient de rendre à
» Melandre la liberté qu'elle avoit perdue
» pour moi. Je trouvai les portes de la pri-
» ſon rompues; je cherchai inutilement
» dans toutes les maiſons de la ville. Je
» ſçus enfin qu'elle avoit pris le chemin
» de Rothomage. Quoique je duſſe crain-
» dre la famille d'Aronte, je me déter-

» minai à y aller. Déja j'en approchois,
» lorſque rencontrant un homme à che-
» val je lui demandai des nouvelles de la
» perſonne que je cherchois. Seigneur, me
» répondit-il, vous ne pouviez mieux vous
» adreſſer qu'à moi, car nous ſommes ve-
» nus enſemble de Calais juſqu'à la ville
» prochaine. Lorſque les priſons nous fu-
» rent ouvertes, ce chevalier avec qui j'a-
» vois lié une étroite amitié me pria de lui
» enſeigner le chemin de Rothomage, parce
» qu'il y avoit, diſoit-il, une affaire de la
» derniere importance, & d'où dépendoit
» tout le repos de ſa vie. Je lui répondis
» que je l'accompagnerois juſqu'à la porte,
» mais que j'avois des raiſons pour n'y
» point entrer. Nous montames donc ſur
» les premiers chevaux que nous rencon-
» trames, & nous ſortimes ſans être vus.
» Je ſçus pendant le chemin qu'il ſe hâtoit
» ainſi pour empêcher le mariage d'un cer-
» tain Lydias. Mais à peine il étoit entré
» que je le vis ſortir incontinent, parce
» que ce Lydias qu'il cherchoit s'étoit ſau-
» vé avec celle qu'il vouloit épouſer; on
» croit, ajouta-t'il, qu'ils ſont dans une
» maiſon de campagne peu éloignée d'ici.
» Je ne pus rien en tirer davantage; &
» tout ce que je puis vous dire de plus c'eſt
» qu'il a tourné vers Paris.

» J'ai donc toujours ſuivi Melandre, &

» preſque tous les jours j'ai appris de ſes
» nouvelles juſqu'à la ville que vous m'a-
» vez nommée. Là il m'arriva une étran-
» ge aventure. J'y arrivai à peu près dans
» le même temps que vous. Lorſque je
» mettois pié à terre, pluſieurs archers ſe
» ſaiſirent de moi, & me conduiſirent en
» priſon, m'accuſant d'avoir bleſſé un hom-
» me ſur le chemin; & c'eſt apparemment
» ce même homme que Ligdamon avoit
» bleſſé. On étoit ſur le point de me ren-
» voyer, lorſqu'on s'aviſa de me conduire
» devant lui. A peine il m'eut vu, qu'il
» jetta un grand ſoupir. On crut que c'étoit
» la douleur qui lui arrachoit ce ſoupir; &
» maintenant je m'imagine qu'il me prit
» pour ce Ligdamon, & qu'il penſa qu'il
» étoit plus glorieux de ſe venger lui-mê-
» me, que de m'accuſer. Du moins lorſ-
» qu'on lui demanda ſi c'étoit moi qui l'a-
» voit bleſſé, il répondit que non. Auſſi-
» tôt on me relacha, & je pris le chemin
» du Foreſt, parce qu'en ſuivant Melandre,
» j'avois appris qu'elle demandoit cette
» contrée.

Tandis qu'Amerine & Lydias parloient de la ſorte, Sylvie les obſervoit de temps en temps, & conſideroit toutes leurs actions; car elle ne pouvoit entendre que quelques paroles. Les careſſes dont elle étoit témoin la piquerent ſi vivement qu'elle penſa

penſa éclater. Et lorſqu'elle étoit le plus occupée de ces idées cruelles, les gens de Polemas vinrent la prendre; & pour la conduire avec moins de bruit, ils lui dirent qu'ils alloient la remener à Galatée. A peine elle eut fait une lieue, qu'elle apperçut de loin un grand nombre d'archers. Ils paſſerent près d'elle, & menoient Lydias enchaîné, penſant comme elle que c'étoit Ligdamon. On avoit averti Polemas que Ligdamon s'étoit vanté de le tuer au milieu de ſon armée, s'il ne rendoit Sylvie. Polemas le crut d'autant plus facilement, qu'il n'ignoroit pas les ſentimens de Ligdamon pour Sylvie. Il avoit donc ordonné qu'on ſe ſaisît de lui par tout où on le trouveroit; & ces archers trompés par la reſſemblance avoient arrêté Lydias.

Amerine eut beau crier qu'il n'étoit pas Ligdamon, les archers qui penſoient le bien connoître, mépriſerent ſes diſcours. Quelqu'indignée que fût Sylvie contre Ligdamon, elle ne laiſſa pas d'être ſenſible à l'état où elle l'avoit vu.

D'un autre côté les aſſiegés étoient ſi ravis de l'avantage qu'ils avoient eu, qu'ils ordonnerent des actions de graces publiques. Cependant le prince, Alcidon, & Damon viſitoient la place, & faiſoient réparer les bréches. Pour Adamas, après avoir fait enſevelir les morts, & panſer les bleſſés, & mis

ordre à tous les quartiers de la ville, il alla avec les autres druides, les vacies, les eubages, & les saronides dans le bocage sacré que la ville enfermoit dans son enceinte, rendit graces à Hesus, à Thautates, le dieu fort.

Cependant Ligdamon qui n'avoit pas oublié le secours inespéré qu'il avoit reçu de cette personne inconnue, se retira dans sa maison, dès qu'il eut rendu compte au prince de la commission dont il l'avoit chargé, & demanda des nouvelles de celui à qui il avoit tant d'obligation. Il alla le voir, & lui trouva le bras en écharpe. Le jeune homme se leva, & salua Ligdamon comme s'il l'eût connu particuliérement; mais Ligdamon traitant avec lui comme avec une personne absolument étrangere, & lui demandant seulement en quel état étoit sa santé : » Seigneur, dit le jeune » homme, ordonnez que ceux qui vous ac» compagnent nous laissent seuls, & je vous » répondrai. » Ligdamon les pria de se retirer ; & l'étranger poursuivit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE Melandre.

» Tu me demandes, ingrat Lydias, » comment je me porte ? Se peut-il que » tu ayes oublié tout l'accueil que tu as

» reçu de ma famille, lorſque tu étois
» dans la grande Bretagne ? Eſt-il poſſible
» que tu ayes perdu le ſouvenir des ſer-
» mens que tu as ſi ſouvent faits à Melan-
» dre de n'aimer jamais qu'elle ? Penſes-tu
» que ceux qui ont ſçû ta fuite ne s'en
» ſouviennent plus ? Perfide, peux-tu mé-
» connoître cette Melandre qui ſe dégui-
» ſant, comme tu le vois, & prenant des
» armes combattit Lypandas pour ta li-
» berté, ou plus tôt pour ta vie ? Ignores-
» tu que cette Melandre qui maintenant
» t'a ſauvé la vie, eſt celle-là même qui
» entra dans les priſons de Calais pour t'en
» délivrer ?

» Je mériterois des châtimens, inter-
» rompit Ligdamon, ſi étant tel que vous
» me croyez j'avois perdu le ſouvenir de
» tant d'obligations que vous me racontez.
» Mais je proteſte devant tous les dieux
» que je ne connois point ce Lydias.
» Comment, reprit Melandre en fureur,
» tu peux nier que tu ne ſois celui contre
» qui je mis l'épée à la main pour venger
» ſes perfidies, & par qui je fus bleſſée
» au bras ? Je ne dis pas, répondit froide-
» ment Ligdamon, que je ne puiſſe être
» celui que vous dites ; car je me ſouviens
» qu'étant près de la ville que vous nom-
» mez, je fus attaqué par un étranger,
» ſans en ſçavoir le ſujet, qu'il fut bleſſé,

» rine pendant qu'elle dormoit, & lui plon-
» ger mon poignard dans le ſein, puis me
» percer du même fer à vos yeux. Je fis
» enfin réflexion qu'il valloit mieux que je
» mouruſſe par vos mains, que par les
» mienne. Vous ſçavez de quelle maniere
» je m'enferrai moi-même dans vos ar-
» mes. Mon deſſein étoit de perir; mais
» contre mon intention je ne fus bleſſée
» qu'au bras. Je m'évanouis, & lorſque
» je revins à moi, je me trouvai entre les
» mains du comte de Neomague. J'ai ſçu
» depuis qu'il m'avoit fait enlever comme
» morte, & que le mouvement me fit re-
» venir. Je vous vis enſuite paſſer très vîte
» à cheval. Il falloit, interrompit Ligda-
» mon, que ce fut quelqu'autre que moi;
» car j'étois à pié, & je ne quittai point
» Amerine; auſſi fûmes-nous pris enſemble.
» C'eſt donc, reprit Melandre, ou Lydias,
» ou quelqu'autre qui lui reſſemble comme
» vous; or, pendant que j'étois entre les
» mains du comte, il m'échappa de dire
» ſans y penſer, que c'étoit lui qui m'avoit
» bleſſée. Le comte le fit ſuivre, on l'at-
» teignit, & il fut mis en priſon.

» La nuit, lorſque je vins à penſer qu'à
» cauſe de moi Lydias recevroit quelque
» châtiment, je fus au deſeſpoir; le len-
» demain on m'amena une femme vêtue
» de vos habits, je dis que ce n'étoit point

elle

» elle qui m'avoit bleſſée. Mais quel fut » mon étonnement, lorſqu'on me preſenta » celui que j'avois accuſé, car je le pris » pour vous, je veux dire pour Lydias. Je » détournai le viſage, de peur qu'il ne » me reconnût, & mon cœur ne pouvant » conſentir à l'expoſer, je déclarai qu'il n'é- » toit pas le coupable, mais celui qui » avoit pris les habits de cette fille. Sur » cela il fut relâché. Et la fille, ajouta Lig- » damon, que devint-elle, car ce fut elle » qui me ſauva ? La femme du comte, dit » Melandre, lui obtint ſa liberté, & je croi » qu'elle s'en retourna.

» Le lendemain je me propoſois de parler » à Lydias, & de lui reprocher ſon ingra- » titude ; mais il étoit déja parti avec ſon » Amerine. Ce fut alors que je m'aban- » donnai à la douleur, & que je me repen- » tis d'avoir ſi mal profité de l'occaſion que » me preſentoit la fortune. Environ huit » jours aprés, je me vis en état de monter » à cheval, & je m'acheminai vers le Foreſt » où j'avois ſçû que vous veniez. Je ſuis » donc arrivée en ce lieu, lorſqu'on vou- » loit forcer cette ville. Je vous cherchois » dans tous les rangs, & me rencontrant » par hazard auprès du ſoldat qui s'eſt jetté » dans le foſſé pour vous tuer, j'ai couru » à votre ſecours, vous prenant pour Ly- » dias, pour ce Lydias à qui je devois

» vouloir tant de mal.

Après que Melandre eut fini, Ligdamon lui tendit la main, & lui dit : » Belle » & généreuſe fille, je vous tens la main, » pour vous aſſurer que cette vie que vous » avez eſſayé de me conſerver aujourd'hui, » je ne l'épargnerai jamais pour votre ſervice. Si je puis pénetrer l'avenir, cette » contrée verra finir tous vos déplaiſirs. » Les dieux ne vous ont conduite ici, » que pour vous faire goûter enſuite un » bonheur plus parfait ; cependant diſpoſez de moi. J'accepte vos offres, répondit-elle ; & pour le preſent je vous » demande ſeulement deux choſes ; l'une, » de ne découvrir mon ſexe à perſonne ; » & l'autre d'agréer que je vive auprés de » vous, que je vous aime, & que je vous » ſerve, juſqu'à ce que les dieux me faſſent retrouver ce que je cherche ; ce ſera » pour moi une ſorte de conſolation que » de voir ſans ceſſe les traits de mon cher » Lydias.

Ligdamon qui admiroit ſa vertu, lui promit ce qu'elle deſiroit, & après l'avoir encore aſſurée de ſa reconnoiſſance, il ſe retira pour ſe rendre au quartier qui lui avoit été aſſigné. Et, lorſqu'il revenoit dans ſa maiſon, il entendit quelqu'un qui ſe plaignoit. Ligdamon naturellement compatiſſant ordonna à un de ſes gens de

voir ce que c'étoit. Celui qu'il avoit envoyé trouva un homme qui étoit attaché à un lit, & qui faiſoit tous ſes efforts pour l'approcher d'un grand feu que l'on avoit allumé dans ſa chambre, afin de terminer, diſoit-il, ſa malheureuſe vie. Ligdamon impatient, vient lui-même : » Eh qui ſont, » dit-il, ceux qui traitent ſi cruellement » ce priſonnier ? » Alors les ſoldats entre les mains de qui il étoit tombé, & qui ſoupoient dans une chambre voiſine, entendant la voix de Ligdamon, vinrent lui en rendre compte. » Seigneur, dit un » décurion, c'eſt par humanité que nous » l'avons traité de la ſorte ; ſans nous il » ſe ſeroit déja tué, & nous avons uſé de » cette précaution pour conſerver ſa vie » malgré lui. Alors Ligdamon s'approchant de lui : » Ami, lui dit-il, ſouvien-toi » que tu es homme, c'eſt à dire ſujet aux » caprices de la fortune, & que ſi tu en » éprouves maintenant la rigueur, tu dois » te conſerver pour la proſperité, lorſqu'il » plaira aux dieux de te l'envoyer.

» Chevalier, répondit l'étranger, l'hu» manité que tu me fais paroître eſt une » preuve de ton merite, car un cœur lâche » eſt inſenſible à la pitié ; & cette idée me » fait repentir d'avoir voulu t'ôter la vie » dans cette derniere action, quoique l'on » puiſſe t'imputer tous mes malheurs,

» Eſt-ce toi, ajouta Ligdamon, qui es » venu m'attaquer dans le foſſé, lorſque je » faiſois bruler les machines de l'ennemi? » Oui, c'eſt moi, répondit-il; & je ſerois » bien fâché d'avoir réuſſi dans le deſſein » que j'avois; mais plût à dieu que tu » m'euſſes ôté la vie, puiſque tu l'avois » déja ôtée à la ſeule perſonne pour qui » j'euſſe deſiré de la conſerver! Je ſuis » fâché, repartit Ligdamon, de t'avoir » cauſé un déplaiſir ſi ſenſible; mais dans » la chaleur du combat, peut-on diſcerner » ceux que l'on frape? Cependant, ſi je » m'en ſouviens, celui que je tenois ſous » moi quand tu m'as attaqué, n'eſt pas » mort. Je ſçai qu'il m'a demandé la vie, » & que je la lui ai donnée. O dieux, s'écria » l'étranger, ſeroit-il poſſible que les dieux » l'euſſent conſervé?

A ces mots, quelques-uns de ceux qui s'étoient trouvés dans cette occaſion auprès de Ligdamon, aſſurerent que cet homme s'étoit ſauvé. » O puiſſant Thautates, s'écria » l'étranger, en levant les yeux, car les » liens qui attachoient ſes mains l'empê- » choient de les lever auſſi, ô puiſſant » dieu, eſt-il poſſible que vous m'ayiez » accordé cette faveur, & qu'à cauſe de » mon deſeſpoir cette perſonne ſe ſoit ſau- » vée! » Alors tous s'étant écrié qu'ils l'a- voient vue juſque hors du foſſé, on s'ap-

perçut que l'étranger changea tout-à-coup de viſage, & que ſes yeux auparavant farouches, étoient devenus plus ſerains.

Puis s'adreſſant à Ligdamon : » Seigneur, » lui dit-il, en donnant la vie à une per- » ſonne, vous l'avez donnée à deux. Si » celle qui excitoit mes regrets l'avoit » perdue, ni fers, ni liens ne m'euſſent em- » pêché de la ſuivre. Sçachez que ſous les » habits d'un homme c'eſt la plus géné- » reuſe fille qui ait jamais été. Permettez- » moi de vous raconter en peu de mots » toutes mes peines, & vous jugerez ſi » elle merite mon amour & mon admira- » tion. » Ligdamon l'entendant parler d'un ton plus raſſis, crut que ces nouvelles lui avoient rendu la tranquillité. Il ordonna qu'on le détachât, & le pria de venir dans ſa maiſon où il ſeroit plus commodément. » La grace que vous m'accordez volon- » tairement, répondit l'étranger, m'oblige » à vous engager ma parole, comme je » fais, de ne vous abandonner jamais ſans » votre permiſſion, & de ne porter jamais » les armes contre vous. Car je ne ſuis point » à la ſolde de vos ennemis, & je jurerois » bien de n'aller dans leur camp que pour » votre querelle, ſi celle pour qui je ſuis » votre priſonnier n'y étoit. Mais je ne » puis diſpoſer de moi que je ne l'aye trou- » vée.

Il fut détaché incontinent ; il ſuivit Ligdamon qui lui fit donner d'autres habits, les ſiens ayant été déchirés dans l'action, & dans les mouvemens qu'il avoit faits pour ſe bruler. Et lorſqu'ils ſe furent aſſis, l'étranger par ordre de Ligdamon, commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE Lypandas.

» Mon exemple doit apprendre à reſ-
» pecter l'amour. Car, ſeigneur, j'étois
» à peine ſorti de l'enfance que je le
» mépriſai, lui & tous ceux qui le ſer-
» voient. Si j'entendois raconter quelqu'ef-
» fet extraordinaire de l'amour, je diſois
» qu'appeller cela amour, c'étoit changer
» les noms, & qu'il falloit appeller folie
» ce qui produiſoit ces effets extraordi-
» naires. Si quelqu'un me diſoit qu'il ne
» pouvoit réſiſter aux charmes d'une belle,
» & s'il vouloit me prouver qu'il étoit
» forcé à l'aimer, je me figurois que c'é-
» toit un de ces hommes, qui pour mon-
» trer de l'eſprit ſoutiennent des para-
» doxes. Je dirai plus : juſqu'au commen-
» cement de mon automne, je n'ai pu re-
» marquer dans ces femmes dont on van-
» toit la beauté, rien qui me fît penſer
» qu'elles fuſſent plus aimables que les
» autres. Auſſi je ne trouvois d'autre plaiſir

» qu'à la chaſſe, ou à la guerre, que je » cherchois partout où j'apprenois qu'elle » étoit. Or, ſeigneur, j'ai vêcu dans ces » ſentimens juſqu'à l'âge où vous me » voyez, n'y ayant guere qu'une lune que » l'Amour ce dieu puiſſant m'a fait recon- » noître ſon empire par une voye d'autant » plus extraordinaire, que ma faute étoit » moins commune.

» Ceux qui me connoiſſent m'appellent » Lypandas. Je ſuis né dans la capitale » des Neuſtriens. Mes ancêtres y ont tenu » les premiers rangs. Et les guerres que » la Neuſtrie a ſoutenues contre les ro- » mains, enſuite contre les Francs, m'ont » aſſés fourni d'occaſions de montrer aux » miens ce que je valois. C'eſt pour cela » qu'ils me donnerent le gouvernement de » Calais, l'une des plus importantes places » qu'ils euſſent. Je conſervai celle-ci plu- » ſieurs années. Enfin il y a quelques mois » qu'un certain Lydias qui venoit de la » grande Bretagne où il s'étoit refugié, » prit terre dans cette ville.

A ces mots, Ligdamon lui prenant la main : » Arrêtez, lui dit-il ; êtes-vous » ce Lypandas qui mit Lydias en priſon, » pour avoir tué Aronte ? Oui, repartit l'é- » tranger ; & comment, ajouta-t'il, pou- » vez-vous avoir entendu parler de moi » dans un lieu ſi éloigné de la Neuſtrie ?

» Je ſçai encore, repliqua Ligdamon, » qu'une fille de la grande Bretagne nom- » mée Melandre, armée comme un che- » valier, combattit contre vous pour la » liberté de ce Lydias, puis ſe remit dans » vos priſons pour l'en tirer, & qu'enfin » les francs ſurprirent Calais, & la déli- » vrerent de vos mains. Vous ſçavez donc, » reprit l'étranger, preſque tout ce que j'a- » vois à vous dire; ainſi mon récit ſera » moins long que je ne le croyois.

Alors le regardant de plus près: » Mais » ô dieux, s'écria-t'il, c'eſt à Lydias même » que je parle; à Lydias, repartit Ligda- » mon? Vous vous trompez. Il eſt vrai » que ma reſſemblance avec ce Lydias » m'a penſé couter cher. Vous niez que » vous ſoyiez Lydias, dit l'étranger, il » me ſuffit; je vous en croi plus que mes » propres yeux. Or, peut-être aurez- » vous encore appris que Melandre ſuivit » cet ingrat Lydias qui étoit allé à Ro- » thomage pour épouſer Amerine, la mê- » me pour qui il avoit tué Aronte mon » allié. Pour moi, je demeurai priſonnier » entre les mains d'un chevalier gaulois, » nommé Lindamor. Il avoit appris, » comme je le ſçus enſuite, que cette fille » généreuſe étoit dans les priſons du châ- » teau, il y courut pour la délivrer, & » ne la trouvant point, il me demanda

» ſans ceſſe où elle étoit. Moi qui ne ſça-
» vois ce qu'il demandoit, & qui ne re-
» connoiſſois Melandre que pour un che-
» valier, j'étois fort embarraſſé à lui ré-
» pondre. Il me fit entendre enfin qu'il
» cherchoit une fille vêtue en chevalier
» qui avoit combattu contre moi pour Ly-
» dias, & s'étoit remiſe enſuite dans mes
» priſons. Comment, m'écriai-je, c'eſt
» une fille? Hé quoi, reprit Lindamor,
» vous l'avez eue ſi long temps entre vos
» mains, & vous ne l'avez point recon-
» nue? Sçachez, continua-t'il, qu'elle ai-
» moit ce Lydias, & que c'étoit pour le
» défendre qu'elle prit les armes, con-
» tre vous, & que c'eſt lui dont elle racheta
» la liberté au prix de la ſienne.

» *Entendez*, ſeigneur, la vengeance de
» l'Amour. Dès que je ſçus que ce che-
» valier étoit une fille déguiſée, je ne pus
» m'empêcher de l'admirer; & cette ad-
» miration me rappellant ſa généroſité,
» le péril où elle s'étoit expoſée, le cou-
» rage qu'elle avoit montré, je commen-
» çai à l'eſtimer; & de l'eſtime, je paſſai
» à l'amour, mais à l'amour le plus vif.

» Cependant Lindamor fut informé que
» Melandre étoit allée à Rothomage pour
» ſuivre Lydias. Si j'euſſe été libre, j'au-
» rois couru après Melandre, comme elle
» couroit après Lydias; mais j'avois donné

» ma parole au chevalier que je ne ſortirois » point de ſa maiſon. J'éprouvai bien » alors que rien ne peut réſiſter à l'amour; » & moi qui m'étois ſi ſouvent moqué de » ces amans qui recherchent les plus pe- » tites faveurs, je me ſerois eſtimé heu- » reux de pouvoir baiſer les chaînes qui » avoient touché les mains de Melandre. » Et ne pouvant en avoir autre choſe, je » priai un des gens de Lyndamor d'aller » à la priſon, & s'il y avoit encore de ces » chaînes de me les apporter. Cet homme » auſſi civil que ſon maître étoit affable, » ſe tranſporte à la priſon, & me rapporte » tout ce qu'il put. O liens, diſois-je, lorſ- » que je les eus reçus, comment avez-vous » pu attacher les mains de celle que j'a- » dore, & que j'ai ſi indignement retenue » captive ? En même temps je les baiſai » cent fois, & je priai ceux qui étoient » auprès de moi de me les attacher.

» Tout cela fut raconté à Lindamor, » & Lindamor en informa Clidaman. Ils » vinrent tous deux me voir par curioſité. » L'état où ils me virent leur fit croire que » j'avois perdu le jugement. Je m'étois at- » taché ces chaînes aux piés, d'une main » je m'étois lié l'autre, & j'avois mis le » reſte autour de mon col. Je me traînois » ainſi dans la chambre, baiſant ſans ceſſe » les fers où je pouvois atteindre avec la

» bouche. Je vis bien entrer les chevaliers, mais je continuai, comme si je ne les eussent point apperçus.

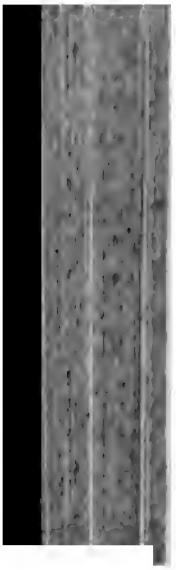
Alors, Clidaman s'approchant de moi : » Chevalier, me dit-il, que voulez-vous » faire de ces chaînes ? & pourquoi vous » en êtes-vous lié de la sorte ? Je lui fis » des réponses si extravagantes, qu'il me » laissa en levant les épaules. Mais Lindamor touché de mon état, n'oublia rien » pour me détourner de ces idées. Sa douceur me gagna, & je fis tout ce qu'il » voulut. Il me tint des discours si consolans, il me fit tant d'offres de services » que je ne puis me dispenser d'être à lui » tant que je vivrai. Je ne lui répondis » d'abord que par des soupirs ; mais enfin » je lui expliquai combien j'étois sensible » à toutes ses bontés, & je lui fis entendre que ce qui causoit mon mal, étoit » qu'ayant sçu que Melandre couroit après » Lydias, je ne pouvois la suivre. Lindamor qui sans doute connoit l'Amour, » s'en alla aussi-tôt pour solliciter ma liberté. Il l'obtint à l'instant de Childeric » qui venoit d'arriver au lieu où nous » étions. Il vint ensuite me trouver avec » un visage riant, & me dit : Cessez de » vous affliger ; le prince Clidaman à ma » priere vient d'obtenir votre liberté ; & » moi, je viens vous apporter ces nouvelles,

» afin qu'avant votre départ, vous me pro-
» mettiez une chose qui n'intereſſe point
» votre amour ; promettez-moi, conti-
» nua-t'il, que vous ne porterez jamais les
» armes contre le roi des francs, ni contre
» Clidaman. La grace que vous recevez
» maintenant vous y oblige, & plus en-
» core votre affection pour Melandre, qui
» a des obligations extrêmes au prince Cli-
» daman. Seigneur, lui répondis-je, ſi
» j'en uſois autrement, je ſerois coupable
» de la plus noire ingratitude. Sur cette
» parole, reprit Lindamor, en me ten-
» dant la main, je vous remets en liberté.
» J'admirai cette généroſité, & malgré
» lui, je baiſai la main qu'il me tendoit.
» Enſuite, après que j'eus fait les mêmes
» proteſtations à Childeric & à Clidaman,
» je partis avec leur congé pour chercher
» Melandre. Je pris d'abord le chemin de
» Rothomage ; mais à cauſe de la priſe
» de Calais, je ne voulus point entrer dans
» la ville. J'allai dans la maiſon d'un de
» mes parens, laquelle en étoit près. Là
» j'appris que l'on étoit content de ma con-
» duite, parce que l'on avoit ſçû que j'a-
» vois été trahi. Mais comme j'étois oc-
» cupé d'affaires bien differentes, je fis
» tomber la converſation ſur Lydias. On
» me répondit qu'il avoit voulu s'empoi-
» ſonner, pour ne point épouſer Amerine,

» & je penſai qu'il ne la refuſoit que parce » qu'il aimoit Melandre. Frappé de cette » idée, & lui demandant ce qu'il étoit de- » venu, on m'aſſura qu'Amerine & lui s'é- » toient perdus depuis quelque temps, & » qu'on croyoit qu'ils avoient pris le che- » min du Foreſt.

» Je me dérobai le lendemain, réſolu » de ſuivre la même route; & j'arrivai » hier dans cette armée, où la curioſité » m'arrêta. Lorſque vous fites la derniere » ſortie, j'étois ſur le bord du foſſé, ad- » mirant la valeur des vôtres. Je n'avois » pas même deſſein de mettre l'épée à la » main, lorſque jettant par hazard les yeux » ſur vous, je crus voir que vous teniez » à la gorge la généreuſe Melandre, pour » lui enfoncer le poignard dans le ſein. » O dieux! quelle ſurpriſe fut la mienne! » je me jette dans le foſſé, ſans autre deſ- » ſein que d'y mourir en vous ôtant la vie; » & j'ignore ce qui fût arrivé, ſi la voix de » quelqu'un qui couroit après moi ne vous » eût averti de mon intention. Je loue » maintenant les dieux que mon deſſein » n'ait point été executé.

Lypandas finit de la ſorte, & Ligdamon répondit en ces termes : » Seigneur » chevalier, il faut avouer que l'Amour » ſe plait à produire des effets bien mer- » veilleux. Et pour vous en convaincre,



» que j'ai conduite ici pO
» Mais pour mieux vous t
» bien l'amour ſe plait da
» jeux, ſuivez-moi, &
» bientôt que vos yeux v
» lorſque vous avez crû
» dans le foſſé, & que lc
» près de vous, vous ne l'av
» nue.

Alors le prenant par la n
duiſit dans la chambre de
d'abord il dit : » Gentil che
» amene un de nos priſonni
» point dire ſon nom ; voye
» connoitrez point. » Mela
bien éloignée de penſer à
le connut pas ; mais lui,
apperçue : » O dieux, s'é
ſe jettant à ſes genoux il

» reſte à vos piés juſqu'à ce que vous » m'ayez pardonné, ou que vous ayez puni » la faute que j'ai faite, quoique ſans la » connoître.

Melandre qui ne le reconnoiſſoit point encore, ne ſçavoit que lui répondre; ſeulement elle continua à vouloir le relever. Ligdamon apperçut ſon embarras, & lui dit : » Hé quoi, la ſoumiſſion de Ly» pandas ne pourra-t'elle point lui obte» nir la grace qu'il demande? Lypandas, » répondit-elle, eſt-ce bien Lypandas que » je voi? Oui, madame, reprit le cheva» lier, je ſuis ce Lypandas qui vous a ſi » indignement traitée, ne vous connoiſ» ſant point, & qui vient vous demander » pardon de cette innocente erreur. Me» landre fut quelque temps ſans lui ré» pondre; puis lui tendant la main : Oui, » dit-elle, Lypandas, je te pardonne, » & d'autant plus volontiers que tu m'as » procuré le moyen de faire connoître à » Lydias combien je l'aimois. A ces mots » le relevant avec des careſſes qu'il n'eût » jamais attendues, elle lui demanda quelle » fortune l'avoit conduit en ce lieu; » mais quand elle ſçut que c'étoit pour l'a» mour d'elle qu'il avoit été pris, & que c'étoit lui qui avoit voulu tuer Ligdamon, elle ne pouvoit aſſés admirer ce qu'elle voyoit. » Enfin, Lypandas, lui dit-elle,

» pour te convaincre que j'ai même ou-
» blié tes outrages, je vous ſupplie, con-
» tinua-t'elle, en ſe tournant vers Ligda-
» mon, de me donner ce priſonnier. Je
» vous le donne avec joye, dit Ligdamon;
» ſeulement je vous ſupplie de le rendre
» autant mon ami que je ſuis dévoué à Cli-
» daman & à Lindamor, à qui il a tant
» d'obligation.

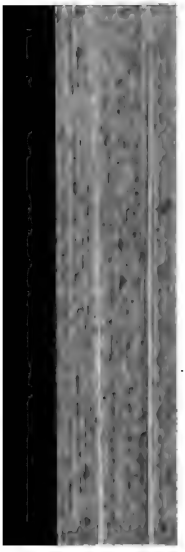
» J'ignore, dit Melandre, les bienfaits
» qu'il en a reçus, mais s'il veut mobli-
» ger, il les aimera & les ſervira, & mê-
» me ceux qui les aiment, ou qui leur ap-
» partiennent. Je leur ai plus d'obligation
» qu'à ceux qui m'ont donné la vie. J'é-
» tois leur priſonniere, & ils me donnerent
» la liberté, en ſorte que je pus être à
» temps pour ſauver la vie à Lydias. Belle
» & généreuſe Melandre, dit Lypandas,
» je proteſte & je jure qu'à jamais je ſerai
» ſerviteur de Ligdamon, & de tous ceux
» qui aiment Clidaman & Lindamor.

A ces mots, Ligdamon lui dit : » Je
» reçois cette aſſurance de votre amitié,
» & je vous avertis que votre ſerment vous
» oblige à ſervir Amaſis comme mere de
» Clidaman, & Galatée comme ſa ſœur. Je
» jure par Thautates, ajouta Lypandas, que
» je donnerois ma vie pour elles, & j'en
» jure par Thautates, afin qu'il me pu-
» niſſe, ſi je viole mon ſerment. » Alors

Ligdamon

Ligdamon l'embraſſa, & lui donna la liberté. Le ſoir même il le conduiſit vers la nymphe & le prince Godomar, & leur fit entendre qu'ils devoient ce chevalier aux bontés de Clidaman.

Meronte, cependant déſeſperé de n'avoir pû tenir ouverte une des portes de la ville, fit ſortir ſon fils avec Ligdamon. Ce fils bien inſtruit par ſon pere, profitant du moment où l'on étoit attentif à d'autres choſes, vit Polemas, & s'excuſa ſur le druide, qui la veille avoit changé les quartiers; il ajouta que Meronte ne pouvoit rien lui promettre, ſi l'on continuoit à les changer; mais que, s'il penſoit à aſſieger la ville, il avoit un avis à lui donner. La maiſon de Meronte touchoit aux murailles de la ville. Cette maiſon avoit une cave fort profonde, enſorte que le fonds du foſſé étoit bien plus haut. Il propoſoit de faire un conduit, qui commençant à cette cave, iroit aboutir à l'endroit que voudroit Polemas. Polemas approuva beaucoup cet avis; il promit de ſon côté d'ouvrir la mine ſous une tente qu'il feroit placer le plus près qu'il ſe pourroit; » & les travailleurs, diſoit-il, iront ren» contrer la vôtre. Pour nous guider, vous » mettrez une lumiere ſur la tour de votre » maiſon; moi, j'en ferai mettre une ſur » le haut du pavillon, où l'on commencera



» damon a juré de vous tu
» rendiez bientôt Sylvie, do
» qu'il eſt éperdument amou
» n'eſt pas à négliger. L'aut
» ſieurs qui ne s'étoient pa
» ſe rangent au parti de vos
» prétexte que la guerre qu
» nez contre votre ſouverai
» Meronte croit que pour
» grand nombre qui balanc
» ſeroit néceſſaire de cherche
» texte ſpecieux, & que peut
» ſiroit, en diſant qu'Adama
» l'autorité ſuprême, & qu'il
» nymphes captives : que da
» il a attiré le prince Godo
» a promis de grandes réco
» vient à bout de ſes deſſein

» le peuple des impreſſions avantageuſes » à ſon parti.

Polemas remercia fort Meronte du ſoin qu'il prenoit de ſa perſonne, & des avis utiles qu'il lui donnoit. » Et ſurtout, in» terrompit le jeune homme, il vous ſup» plie, ſeigneur, de montrer que vous êtes » ſenſible à la mort de Climante, pour » faire connoître que vous aimez ceux qui » vous ſervent : Qu'il eſt honteux que ce » cadavre ſoit toujours attaché à la porte » de la ville ; qu'il l'en auroit ôté, s'il n'a» voit craint de ſe découvrir, & de ſe » perdre ainſi ſans vous rendre quelque » meilleur ſervice. Sur cet article, répon» dit Polemas, vous direz à Meronte qu'il » verra demain le commencement de ma » vengeance. Je tiens entre mes mains » Alexis fille du traître Adamas, auſſi» bien que Sylvie. Pour ce qui eſt de Lig» damon, on m'a déja donné le même avis. » J'eſpere d'y mettre tel ordre, que je » me garantirai de ſes attentats.

A ces mots, il congedia le jeune homme, après lui avoir fait, ſelon ſa coutume, des preſens conſiderables. Celui-ci ſe coula dans le foſſé à la faveur de la nuit ; & peu à peu s'approchant de l'endroit où Ligdamon avoit fait le plus grand carnage, il commença à ſe plaindre d'une voix foible. La ſentinelle l'entendit, & lui demandan

qui il étoit : » Hélas, dit-il, je ſuis le fils » de Meronte. J'ai ſuivi Ligdamon dans » la ſortie qu'il a faite, & j'ai reſté juſqu'à » preſent évanoui parmi les morts. » La ſentinelle appella le décurion, & par ordre du prince, on jetta dans le foſſé quelques cordages pour tirer dans la ville ce jeune homme. Il s'étoit auparavant enſanglanté le viſage ; & continuant toujours à ſe plaindre, il ſe fit porter dans la maiſon de ſon pere.

Meronte inventeur de cette ruſe, fit de grandes exclamations de joye, en preſence de ceux qui avoient accompagné ſon fils, & leur fit des preſens, en reconnoiſſance, diſoit-il, d'un ſi bon office. Il feignit auſſi d'envoyer chercher des myres ; mais il ſe renferma incontinent dans ſa chambre, & ſçut de ſon fils tout le détail de ſon voyage.

Cependant Polemas communiqua ſur le ſoir à Peledonte & ſes autres confidens les avis qu'il avoit reçus de Meronte, & les raiſons qui l'avoient empêché de livrer une porte. Enſuite il les pria de faire entendre partout qu'ils n'avoient pris les armes que pour remettre les nymphes en liberté, & les tirer des mains d'Adamas qui s'étoit emparé de leurs perſonnes, & vouloit les livrer avec leurs états à cette reine inconnue. Sur cela, Liſtandre fut d'avis qu'il

falloit dreſſer un manifeſte, & l'envoyer à tous les princes voiſins. Lygonias qui étoit tout propre à pallier une mauvaiſe cauſe, fut chargé de le dreſſer.

Et dans le même temps que Polemas leur faiſoit part de la réſolution de Ligdamon, on vint lui dire qu'on l'amenoit priſonnier. » O dieux, s'écria-t'il! daignez toujours » m'être ainſi favorable! » Il ordonna que l'on fît entrer ceux qui l'amenoient. Ils lui preſenterent Lydias, & tous le prirent pour Ligdamon. » Hé bien, Ligdamon, » lui dit Polemas, eſt-ce ainſi qu'un cheva- » lier doit venger ſes querelles? Je n'ai » point de querelles à venger, répondit Ly- » dias, ſurtout dans cette contrée où je » n'étois jamais venu. Je ne ſuis plus éton- » né, reprit Polemas, qu'il ſoit ſi lâche, » puiſque le menſonge lui eſt ſi familier. » Puis s'adreſſant à quelques-uns de ſes gens: » Qu'on l'ôte de ma preſence, & qu'on le » garde étroitement. Je veux que demain » il accompagne ſa chere Sylvie, où j'ai » réſolu de l'envoyer.

Quelques temps après, Sylvie arriva. Il refuſa de la voir, & commanda qu'elle fût auſſi étroitement gardée juſqu'au lende- main. Et pour les effrayer davantage, il leur fit dire dès le ſoir de ſe préparer à la mort. Le bruit qui s'en répandit dans l'armée excita pluſieurs murmures. Pour les appaiſer

il chargea ſes amis de publier qu'il vouloit faire mourir Alexis afin de punir Adamas qui ſeul étoit l'auteur de cette guerre; & qu'il avoit réſolu de traiter de même Sylvie, pour venger la mort de Climante, que cette nymphe avoit trahi de concert avec Leonide; pour Ligdamon, qu'il meritoit les derniers ſupplices, puiſqu'il avoit attenté à ſa vie

Les eſpions d'Adamas lui rapporterent ces bruits dès la nuit même. Il en fut pénétré de douleur. Quoiqu'Alexis ne fût pas ſa fille, il ſe ſouvenoit toujours de l'oracle qui avoit attaché le repos de ſa vieilleſſe au bonheur de Celadon & d'Aſtrée. Leonide fut encore plus vivement affligée. Sçachant qu'Alexis étoit ce même Celadon qu'elle aimoit toujours, elle mouroit de déplaiſir, en penſant qu'il ſeroit expoſé avec Sylvie aux coups des aſſiegés. Elle va trouver Galatée, & verſant un torrent de larmes, elle lui raconte qu'Alexis & Aſtrée ſont priſonnieres; & que Polemas a réſolu de les faire périr cruellement avec Sylvie.

Cette nouvelle excita de grands troubles dans tous les eſprits; mais ſurtout dans l'eſprit de Ligdamon. Si Adamas étoit touché, c'étoit parce qu'il perdoit un bien futur que l'oracle lui avoit promis; ſi Leonide reſſentoit la perte de Celadon, c'eſt

qu'elle aimoit, mais elle n'étoit point aimée. Si Galatée regretoit Sylvie, c'eſt qu'elle avoit été nourrie auprès d'elle ; enfin ſi le reſte de la cour les plaignoit, ce n'étoit que par pitié. Mais la douleur de Ligdamon étoit cauſée par l'amour. Il vouloit ſortir dès la nuit même, & ſe rendre à la tente de Polemas pour l'égorger. Il ſupplioit Amaſis, il preſſoit le prince de lui faire ouvrir les portes, puiſqu'en vengeant ſes injures particulieres, il les délivreroit du rebelle. Qu'auſſi-bien que ſi on le retenoit par force dans la ville, il ſe donneroit la mort : qu'il valoit donc mieux le laiſſer périr plus tôt par les mains des ennemis, que par les ſiennes propres ; que peut-être les dieux favorables à une entrepriſe ſi juſte, conduiroient ſi bien ſes coups, qu'il les délivreroit du tyran. Mais Godomar lui refuſa la permiſſion de ſortir, & lui promit néanmoins que ſi Polemas perſiſtoit le lendemain dans ſa réſolution, non ſeulement on lui ouvriroit les portes, mais qu'ils iroient tous perir avec lui, plus tôt que d'abandonner Sylvie & Alexis. Cette promeſſe ratifiée par Alcidon & Damon, calma un peu ſa fureur. Alcidon ajouta que la nouvelle pouvoit être entierement fauſſe, puiſqu'elle l'étoit en partie, ſçavoir que Ligdamon fût entre les mains de Polemas. Ah, ſeigneur, lui répondit

» Ligdamon, les nouvelles funeſtes ne ſont » toujours que trop veritables. Pour ce qui » me regarde, vous verrez qu'ils ont pris » pour moi ce Lydias à qui je reſſemble, » car j'ai appris qu'il avoit ſuivi Amerine » qui venoit avec moi dans cete contrée. » Melandre impatiente d'en ſçavoir la vérité, envoya chercher Ligdamon; & lui ayant demandé ce qui en étoit : » Que » voulez-vous, répondit Ligdamon, je » mourrai pour Sylvie. Et moi, reprit-elle » incontinent, pour Lydias.

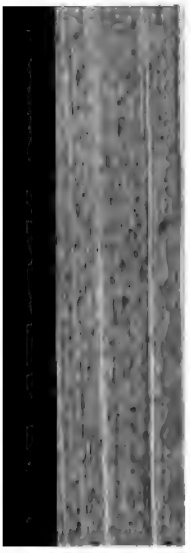
D'un autre côté, Alexis & Aſtrée n'avoient pas de moindres allarmes. Ce berger ayant entendu le cruel arrêt de Polemas, ne pouvoit ſe conſoler. Dès qu'on l'eut mis dans la priſon avec elle : » O Aſ- » trée, lui diſoit-il, étant à ſes genoux, » ayez pitié de vous-même. C'eſt moi que » l'on demande, ne ſoyez point coupable » de votre mort. Vous ſçavez que je vous » adore : puiſque vous le ſçavez, quel ou- » trage vous ai-je fait, pour me rendre » ainſi l'auteur de vos maux ? Ne ſoyez » point plus coupable de votre mort que » ceux qui vous feront mourir; & n'eſt-il » pas vrai qu'en les trompant, vous êtes » plus criminelle qu'eux ? Ces raiſons, in- » terrompit Aſtrée, pourroient être re- » çues, ſi vous ne deviez pas mourir; mais » puis-je vivre ſans Alexis, & les dieux

» ſçachant

» ſçachant que je ne le puis, ne m'ordon-
» nent-ils pas de mourir, quand ils vous
» ôtent la vie ? Ah plus tôt, ſi vous voulez
» que je meure contente, dites-moi : Aſ-
» trée, je veux que nos cœurs ſoient percés
» du même fer, & que nos ames s'uniſſent
» à jamais, comme nos volontés étoient
» déja unies par un lien indiſſoluble.

Celadon l'écouta, ſans l'interrompre, par le plaiſir qu'il avoit d'entendre ces aſſurances de ſa tendreſſe. » Enfin il lui dit : » Quiconque ſçait aimer, comme je ſçai » que vous aimez Alexis, doit toujours » avoir plus d'égard à la ſatisfaction de » l'objet qu'il aime, qu'à la ſienne propre ; » mais comptez-vous pour rien le regret » que j'aurai de vous voir mourir ? Ah, » ma maîtreſſe, s'écria Aſtrée, quel ſeroit » mon déſeſpoir, ſi j'étois obligée à vous ſur-» vivre ? Non, non, ne réſiſtons point à la » volonté des dieux. Ils veulent que nous » mourions enſemble, puiſqu'Alexis ne » peut vivre ſans Aſtrée, & qu'Aſtrée ne » peut vivre ſans Alexis. » Enfin Alexis ne pouvant vaincre la réſolution de ſa bergere, fut pluſieurs fois tenté de ſe déclarer ; mais après bien des réfléxions, il crut devoir attendre que percé de fléches, il tombât à ſes piés.

Cependant le jour parut, & l'armée des



à pié, & par autant de h
conduits par un chef ét
avoient liés tout quatre e
bras. Ils portoient chacun d
une torche allumée ; & on l
la porte, ſe ſervant d'eu
mantelet, pour ſe garanti
aſſiegés.

» O profanes, dit Alexis
» attachoient, comment oſ
» les mains ſur ce qu'il y eu
» parfait dans la nature ? »
Polemas qui étoit venu pou
maniere on les attachoit : »
» t'elle, as-tu bien le courag
» rir la plus belle fille qui fu
» plus innocente ? Si Adama
» charge ta colere ſur m

avoit encore les mains libres. Le chef s'approchant alors : » Généreuſe fille, lui dit-» il, puiſque tu ne peux te ſauver, tu dois » montrer ton courage, en ſupportant avec » fermeté la mort qui t'eſt préparée. Che-» valier, dit Alexis, je ne demande point » la vie ; mais ſi l'on veut traiter indigne-» ment cette fille innocente, au nom des » dieux, perce-moi le cœur. Tu ſçais, re-» prit le chef étranger, que nous avons » ordre de l'attacher au bout d'une pique, » & de vous conduire avec des flambeaux » aux portes de la ville, pour y mettre le » feu. Je le ſçai, repliqua Alexis ; mais » puiſque les dieux le permettent ainſi, » commande, ô généreux chevalier, qu'elle » ne ſoit point traitée comme une perſonne » coupable ; car j'atteſte les dieux qu'elle » eſt innocente. S'il faut qu'elle ſoit liée, » fais attacher ſon bras avec le mien. Ne » crains pas qu'elle t'échape ; c'eſt volon-» tairement qu'elle meurt. Et ſi tu veux » m'obliger infiniment, fais lier les deux » piques contre mes reins, du moins elle » ne ſera point expoſée à la barbarie d'un » ſoldat, qui ſous divers prétextes pour-» roit la bleſſer.

L'étranger ſe laiſſa fléchir ; il ordonna qu'on leur liât les bras enſemble, & mettant Aſtrée entre lui & Sylvie, il fit attacher l'autre bras à celui de la nymphe,

A la vue de ces deux perſonnes qui s'étoient jettées par les creneaux, les archers s'arrêterent, penſant que ce pouvoit être quelqu'un des leurs qui venoit leur donner des avis importans. En même temps le chef qui conduiſoit les priſonniers, dit à Polemas que peut-être les piques ſe ſeroient détachées dans une ſi longue marche, & qu'il étoit à propos de bien examiner tout, maintenant que l'on étoit près du foſſé. Polemas approuva cet avis.

L'étranger prit donc ſon frere avec lui. Ils avoient tous deux un grand bouclier, une épée nue à la main, & un poignard à leur ceinture, outre leurs autres armes. Et feignant de viſiter les priſonniers, ils coupent toutes les cordes dont ils étoient liés; & le chef s'adreſſant à Aſtrée : » Sçachez, » lui dit-il, que je ſuis Semire, à qui les »dieux ont conſervé la vie, malgré l'offenſe »cruelle qu'il vous a faite. Jettez-vous avec »cette nymphe dans le foſſé; les dieux vous » aſſiſteront. Et vous, Celadon, ajouta-t'il, » en lui donnant ſon épée & ſon bouclier, » montrez aujourd'hui que vous êtes fils » du vaillant Alcippe. » Et faiſant ſigne à ſon frere, qui avoit déja donné à Lydias ſon bouclier & ſon épée, les quatre priſonniers s'éloignerent à la fois de la pointe des piques. Incontinent Celadon ſe joignant à Semire, ſon frere, & Lydias, ils

firent tête aux ennemis, qui d'ailleurs n'oſoient rien entreprendre contre Semire, qu'ils reconnoiſſoient pour leur chef. Mais Polemas s'en étant apperçu, & voyant que Ligdamon & Lypandas menoient Aſtrée & Sylvie au pié de la muraille, d'où l'on jettoit des paniers avec des cordes, pour les tirer, ſe mit à crier qu'on tuât les traîtres. En même temps il fit avancer les gens de main qui étoient autour de lui.

Qui eut remarqué les coups que portoit Celador, auroit jugé qu'il ne démentoit point le courage d'Alcippe & de ſes ancêtres. Il n'avoit pour toutes armes que celles que Semire lui avoit données. Mais il ſe jettoit avec tant de hardieſſe dans le fer des ennemis, qu'il y en avoit peu qui oſaſſent l'attendre. Cependant il tournoit ſans ceſſe la tête pour voir ce que devenoit Aſtrée; & lorſqu'il la vit élever avec Sylvie dans les corbeilles que l'on avoit deſcendues, il commença de reſpirer. Déja Semire avoit reçu un coup de fleche dans la jambe, & ſon frere à l'épaule. Lydias avoit été renverſé d'un coup de pique, & ſans Celadon il alloit ſuccomber, lorſque Ligdamon & Lypandas arriverent. Ils firent une défenſe incroyable; cependant ils periſſoient, déja couverts de bleſſures, ſi Damon n'étoit venu par une fauſſe porte

à leur ſecours avec trois cens hommes de trait, & quelques piquiers pour les ſoutenir. Mais Polemas détachant pluſieurs bataillons, ils furent contraints de ſe jetter un peu en déſordre dans le foſſé. Semire fut atteint d'une pique qui lui perça les deux cuiſſes. Et Celadon ne voulant point l'abandonner à cauſe de l'obligation qu'il lui avoit, le combat ſe renouvella en ce lieu, mais plus opiniâtre & plus dangereux qu'il ne l'avoit encore été. Damon le fit ſoutenir par les piques; & ceux qui étoient ſur les murailles ne ceſſant de jetter ſur l'ennemi des fléches & des cailloux, ils eurent le loiſir de ſe ſauver par la fauſſe braye. Celadon emporta Semire avec le ſecours de ſon frere; & Lypandas quoique couvert de bleſſures, emporta auſſi avec le ſecours de Ligdamon, Lydias, qui ne pouvoit ſe ſoutenir. Enſuite ils furent portés tous trois dans la maiſon de Ligdamon.

Cependant Leonide étoit accourue au lieu où étoient Aſtrée & Sylvie; elle rencontra en chemin Adamas, qui au milieu des affaires dont il étoit chargé, ne laiſſoit pas de craindre que Celadon ne fût reconnu. Il penſoit avec raiſon qu'il pourroit devenir ſuſpect à Galatée. Il dit donc à Leonide qu'il falloit promptement conduire Celadon chés lui, & qu'ils verroient enſuite ce qu'ils auroient à faire. Dès que Léonide

Leonide fut arrivée, Sylvie ſe jetta à ſon col, tranſportée de joye; car depuis leur ſéparation, elle n'en avoit point eu de nouvelles. Mais Leonide qui deſiroit parler à la druide : » Ma compagne, dit-elle à » Sylvie, Galatée meurt d'envie de vous » voir. Allez la trouver; cependant je con» duirai Aſtrée chés Adamas. Je ne vou» drois pas que Galatée la vît dans l'état » où elle eſt. » Et prenant Aſtrée par la main, elle l'enmena comme par force; car elle ne vouloit point s'éloigner, qu'elle ne ſçut des nouvelles d'Alexis; mais Leonide lui fit croire qu'elle étoit déja dans la ville. . . . . .

Cependant Adamas étant averti que tous ceux qui étoient ſortis de la ville, venoient de rentrer, il courut à la porte pour recevoir Celadon. Il y arriva à propos; car à peine le berger fut entré dans la ville, qu'il tomba évanoui ſur Semire. Il ordonna à l'inſtant que l'on emportât Celadon chés lui; & comme il ne donnoit point d'ordres pour Semire : C'eſt moi, lui dit-il, qui ai ſauvé Aſtrée & Celadon; faites-moi la grace de me faire emporter auſſi, afin que je meure auprès d'eux. Adamas lui accorda ce qu'il demandoit.

Il y eut en même temps une grande allarme. Polemas faiſoit donner un aſſaut général; le combat fut ſi opiniâtre de part

& d'autre, que la nuit ſeule put les ſéparer. Polemas y perdit un grand nombre des ſiens, & ſe convainquit enfin que la ville n'étoit pas ſi aiſée à emporter qu'il l'avoit crû. Alerante partit dès le lendemain pour aller rendre compte à ſon maître de ce qu'il avoit vû ; & Polemas ſe ſouvenant du ſage avis que Climante lui avoit donné, le pria de repreſenter au roi que cette ville ne mépriſoit pas ſa préſence, qu'il le ſupplioit ſeulement de lui envoyer les troupes qu'il lui avoit promiſes, & qu'il s'aſſurât ſurtout de la perſonne du prince Sigiſmond ; que pour lui il alloit commencer le ſiege, & que dans peu de jours il lui en rendroit bon compte. O tyrannique ambition ! avec quelle violence ne forces-tu pas les mortels à ſacrifier leur repos, leurs interêts, leur vie ?

D'un autre côté, Celadon revenu de ſon évanouiſſement, & Semire demandoient qu'on les portât où étoit Aſtrée. Mais les myres jugerent qu'il falloit les ſéparer, & parce qu'ils demandoient ſans ceſſe où étoit Aſtrée, on leur dit que les nymphes avoient voulu la voir, & qu'elle arriveroit bientôt. Hélas, repondit Semire, je crains qu'elle n'arrive trop tard ; ſi vous êtes ſenſible à la pitié, diſoit-il, en s'adreſſant à ceux qui étoient autour de lui, faites-là ſe hâter. Son frere qui ſçavoit par quelle raiſon on ne vouloit pas qu'il la vît, dit au myre qui

avoit ſondé ſes bleſſures : » Que ſert de re-
» fuſer à mon frere cette ſatisfaction, par
» la crainte d'augmenter ſon mal, puiſqu'il
» eſt incurable. » Semire entendant ſon frere : » O dieux, s'écria-t'il, que je la
» voye, ou je mourrai déſeſperé. » Enfin on alla chercher Aſtrée ; Leonide l'accompagna. Et lorſqu'elles entrerent dans la chambre, à peine pouvoit-il tourner la tête. Il fit ſigne à ſon frere d'écarter tout le monde ; & lorſqu'on ſe fut retiré : » Belle Aſ-
» trée, lui dit-il, vous voyez ce même Se-
» mire qui par un excès d'amour vous a of-
» fenſée ; mais ayez égard à ſon repentir ;
» pour expier ſon erreur, il vous donne ſa
» vie. Il mourra content, ſi vous lui par-
» donnez.

Semire profera ces mots entrecoupés de ſoupirs. Aſtrée ne put retenir ſes larmes, & montra bien qu'il n'y a point de ſi grande offenſe, que ne puiſſe pardonner un courage généreux ; & cependant ne ſçachant preſque que répondre, elle eſſuyoit ſes yeux, lorſque Semire ſe ſentant à l'extrêmité : » Belle Aſtrée, reprit-il, ces larmes
» que je vous voi répandre, témoignent
» bien que vous êtes ſenſible à mon état,
» mais elles ne prouvent pas que vous
» m'ayiez pardonné le crime qu'Amour
» m'a fait commettre. » Alors Aſtrée lui dit : » Semire ſois tranquille : ſi autrefois

» tu me fis perdre ce que j'aimois, tu m'as » maintenant conſervé tout ce que je puis aimer.» On vit à ces mots Semire changer de viſage, tant il en reçut de ſatisfaction. Puis tout à coup, le ciel vous ſoit toujours favorable, dit-il en ſoupirant, & conſerve Aſtrée à ſon heureux Celadon !

Son ame s'envola avec ces dernieres paroles : Heureux dans ſon malheur d'avoir donné ſa vie pour celle qu'il aimoit, & d'avoir vû les beaux yeux d'Aſtrée jetter des larmes à ſon trépas, ſinon d'amour, au moins de compaſſion !

FIN.

De l'Imprimerie de L. D. DELATOUR, 1733.